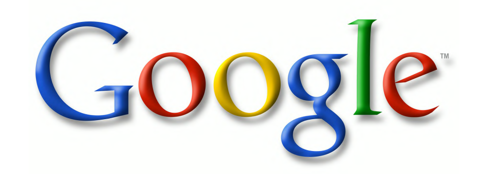


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Ps 1186 e 53

Georges Veriatz

FEUILLE
RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Année 1854.



LAUSANNE,
AU BUREAU DE LA FEUILLE RELIGIEUSE
RUE DU GRAND St-JEAN, N° 41.

1854.

BODLEIAN
30 JAN 1970
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE 1854.

Pages

Sociétés religieuses. — Evangélisation.

Anecdotes. — Conversions. — Biographies.

Pages

Mélanges.

Bulletin bibliographique.

1854. — No 1. Du 1er Janvier.



FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Il est une pensée qui s'empare malgré nous de notre esprit chaque fois que nous recommençons le cycle annuel de ces feuilles : Quels sont, en dernier résultat, les fruits qui restent de cette publication? Quelles consciences a-t-elle réveillées? Quels cœurs endurcis a-t-elle touchés? Quelles âmes *travaillées et chargées* a-t-elle amenées à la paix de Jésus? Quels pas dans la sanctification a-t-elle fait faire aux fidèles? Ou si l'on veut se placer dans un point de vue plus général, quelle misère de l'Eglise a-t-elle corrigée? quelle plaie a-t-elle bandée? quels abus a-t-elle redressés? — Nous avons sans doute la confiance en Dieu, que notre travail ne sera pas vain devant lui. Nous savons qu'il faut marcher par la foi, *jeter son pain sur la surface des eaux;* et tout en nous réjouissant de ce que le Seigneur nous laisse entrevoir des fruits de nos efforts, nous nous souvenons que ce n'est pas ici la saison des fruits, mais que *la moisson c'est la fin du monde.* Tout serviteur de Dieu doit d'ailleurs regarder à Celui qui l'envoie, bien plus qu'au résultat qu'il obtient. — Toutefois il faut reconnaître que notre position à cet égard est exceptionnelle. La prédication orale du salut met le messager de Christ en contact avec ceux à qui il s'adresse; il les voit, les connaît, les suit, et peut soigner une à

une les plantes qu'il voit surgir. Mais nous, nous semons toujours sans savoir ce que devient la semence; nous la jetons sans cesse aux quatre vents, pour n'en plus entendre parler; notre voix, perdue en quelque sorte dans l'espace, ne trouve pas d'écho qui la ramène jusqu'à nous. Nul serviteur de Dieu n'est donc, plus que nous, tenté de se demander : Quel fruit reste-t-il de notre œuvre?

Toutefois, si cette question est posée par la faiblesse de notre foi, elle naît plus encore du sentiment vif que nous avons de notre insuffisance. Faisons-nous bien ce qu'il faudrait pour atteindre les consciences, toucher les cœurs, réveiller les âmes, pousser les chrétiens en avant, et travailler au bien de l'Eglise? Voilà surtout ce qui nous préoccupe, ce qui nous humilie devant Dieu, et nous porte à le supplier, lui qui connaît les besoins variés des âmes, et qui a dans les trésors de ses compassions de quoi y satisfaire abondamment, qu'il veuille au jour le jour nous donner ce qui convient le mieux à ceux qui nous lisent, et ce qui est le plus propre à les attacher fortement au Sauveur.

Mais cette question concerne non moins directement nos lecteurs eux-mêmes, et nous les supplions de se l'adresser sérieusement, chacun en son particulier. Quelle que soit cette Feuille, elle est pourtant un moyen de grâce pour tous ceux qui la reçoivent, car elle est une semence de plus jetée dans les cœurs. Qu'y devient-elle? Qu'en reste-t-il pour vous en particulier qui avez ces pages devant les yeux? Il ne peut jamais être indifférent de recevoir ainsi, de quinze en quinze, des paroles d'exhortations, d'instruction, de réveil, venant de la part de Dieu. Si elles ne tournent pas à votre conversion ou à votre affermissement dans la foi, elles témoigneront de votre indifférence ou de la dureté de votre cœur. Ah! prenez-y garde, et qu'il ne soit pas dit qu'en cherchant votre salut, nous ayons aggravé votre condamnation! Demandez-vous donc, avec tout le recueillement dont vous êtes capables: Quels fruits ai-je retirés de cette lecture? En quoi m'a-t-elle fait du bien? — Et quelle que soit votre réponse, suppliez le Seigneur qu'il accompagne la *Feuille religieuse* de son Esprit chaque fois que vous la lirez; recevez-la comme un message de sa part, en tant qu'elle est fondée sur sa Parole. Et qu'un jour, recueillis devant le trône de l'Agneau, nous puissions le bénir ensemble avec joie, vous de l'avoir lue, nous d'avoir pu si longtemps vous l'adresser.

NOS VŒUX POUR L'AN 1854.

C'est pour ce sujet que je fléchis les genoux devant le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute la famille qui est dans les cieux et sur la terre tire son nom, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous accorde la grâce d'être puissamment fortifiés, par son Esprit, dans l'homme intérieur; en sorte que Christ habite dans vos cœurs par la foi, afin qu'étant enracinés et fondés dans son amour, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle en est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. Ephésiens III, 14-19.

C'est aujourd'hui le grand jour des vœux. Nos lecteurs viennent de trouver les nôtres dans la prière de saint Paul pour les chrétiens d'Ephèse. Nous n'osons espérer, il est vrai, que ces vœux les concernent tous; car ils ne peuvent s'appliquer qu'aux enfants de Dieu, à ceux qui sont à Christ et qui font reposer sur lui seul toutes leurs espérances. Or, sans parler de la multitude des incrédules et des indifférents qui ne se soucient guère de ces feuilles, il est probablement de nos lecteurs qui en sont à dire, comme Agrippa : *Il s'en faut peu que tu ne me persuades d'être chrétien* [1], et qui reconnaissent par là qu'ils ne le sont pas encore; il en est de qui le Sauveur dirait aussi : *Tu n'es pas loin du royaume des cieux* [2], mais qui n'y sont pas entrés. — Ce n'est donc pas encore pour eux que sont les vœux de l'apôtre : la vie doit précéder l'accroissement; avant d'être fortifié, il faut naître; Christ ne peut habiter dans un cœur que par la foi, et pour comprendre toutes les dimensions de son amour, il faut l'avoir connu lui-même.

Mais ces âmes, précieuses devant Dieu, n'en ont pas moins part à tous nos vœux de ce jour. Oh! puisse chacun de ceux que nous avons en vue, entendre efficacement l'appel du Seigneur et répondre à la voix de son amour! Puissent-ils, en face du miroir de sa Parole, acquérir une vue assez claire, un sentiment assez profond de leur misère et de leur condamnation comme pécheurs, pour être conduits sans retard, sans hésitation, à Celui qui peut seul les sauver de la réjection éternelle!

[1] Act. XXIV, 28. — [2] Marc XII, 34.

Puissent-ils aller à Lui, comme au Rédempteur qui a tout préparé, tout expié, tout accompli, et croire en Lui d'une foi assez simple, assez réelle, pour saisir son salut gratuit et entièrement suffisant, dont la perfection et la grandeur, qui confondent l'imagination des hommes, deviennent ainsi, à cause de leur incrédulité, un obstacle si fréquent à ce qu'il soit pleinement reçu! Ah! qu'ils ne fassent plus à Christ l'injure de rapetisser l'efficace de son sang et de ses mérites! Qu'ils fuient, *qu'ils fuient la colère à venir*, dans cet asile encore ouvert devant eux! Qu'ils n'apportent plus, à la recherche du salut, ce cœur partagé, cet esprit distrait, cette fausse sagesse qui les arrêtent! Et que l'année qu'ils commencent, mais dont peut-être ils ne verront pas la fin, soit réellement pour eux l'*année de la bienveillance*, l'an de grâce, l'époque à jamais mémorable dans leur vie, où ils auront trouvé la paix!

D'ailleurs, si les vœux de saint Paul ne les concernent pas personnellement encore, ils y sont indirectement intéressés. Les enfants de Dieu sont *le sel de la terre*, la *ville située sur une montagne*, la *chandelle allumée dans la maison* : tout ce ce qui augmentera la saveur de ce sel, l'apparence de cette ville, l'éclat de cette lumière, ne sera-t-il pas un gain pour ces âmes qu'ils sont peut-être chargés de conduire à Christ, et même pour *ce monde plongé dans le mal*, pour *cette génération tortue et perverse au milieu* de laquelle *ils doivent briller comme des flambeaux?*

C'est donc à vous que nous adressons plus spécialement nos vœux aujourd'hui, disciples du Sauveur, qui lui avez dit comme Pierre : *A qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle!* — Et d'abord, comprenez bien toute l'importance qu'ils ont pour vous. Ces vœux, tels que nous les empruntons à saint Paul, reviennent à faire de vous des chrétiens complets, à vous faire *parvenir à la stature parfaite de Christ.* — Or il est absolument nécessaire que vous y tendiez sans cesse, non-seulement pour votre prospérité comme chrétiens, mais encore pour votre salut même. Sans doute c'est déjà beaucoup, c'est tout, dans un certain sens, d'avoir trouvé la vie en Jésus ; car cette vie, si elle est réelle, est appelée à se développer de jour en jour. Mais si ce développement spirituel ne se fai-

sait point, si le chrétien demeurait immobile, tel qu'il était au jour où ses yeux se sont ouverts, il faudrait en conclure qu'il n'avait que le bruit de vivre, ou du moins on pourrait craindre que cette faible étincelle de vie ne s'éteignît bientôt dans la mort. Que penserions-nous d'un enfant nouveau-né dont le corps resterait des années sans aucune croissance, ou dont les facultés ne subiraient aucun développement? La mort ne devrait-elle pas s'ensuivre? C'est une loi des êtres vivants, de ne point demeurer longtemps stationnaires: s'ils ne croissent pas, ils décroissent; s'ils ne se fortifient pas, ils vont en s'affaiblissant. — Ah! nous en avons la conviction intime: cette immobilité, infailliblement suivie de déclin, est la grande plaie de l'Eglise; c'est là ce qui rend les chrétiens si rarement assurés et joyeux; c'est là ce qui ralentit, ou même paralyse trop souvent leurs efforts pour la propagation de l'Evangile. Ils prennent trop aisément leur parti de demeurer stationnaires; ils se contentent de trop peu. Aussi ne saurions-nous rien leur souhaiter de plus précieux ni de plus urgent, que ces grâces dont Paul demandait à Dieu d'enrichir les Ephésiens. — Puissions-nous les implorer pour vous tous! puissiez-vous les solliciter les uns pour les autres, avec cette ferveur et cette ardente charité que nous voyons dans saint Paul!

C'est pour ce sujet, dit-il, *que je fléchis les genoux.* — Il vient de parler aux Ephésiens des souffrances qu'il endure pour l'Evangile, et il craint qu'ils n'en soient effrayés par la perspective d'y être exposés à leur tour. *C'est pour cela* qu'il prie Dieu de les affermir par sa grâce; et il le fait à genoux, avec d'autant plus d'ardeur que, dans ces temps de lutte, les Ephésiens en avaient un besoin plus pressant. — N'y a-t-il rien, dans les circonstances de nos jours, qui ressemble au temps de l'apôtre? rien qui doive nous pousser plus fortement encore à solliciter pour nos frères, et à rechercher pour nous, cette vigueur spirituelle, cette communion avec le Sauveur, cette connaissance de son amour, qui peuvent seuls nous rendre capables de faire face aux jours d'orage, de surmonter les obstacles, de résister aux tentations, et de glorifier le Seigneur en *suivant l'Agneau quelque part qu'il aille?*

Il prie *le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute*

la famille qui est dans les cieux et sur la terre tire son nom. — Cette famille, c'est celle des enfants de Dieu, qui comprend les anges et les hommes fidèles, non-seulement ceux qui combattent encore sur la terre, mais aussi ceux qui *sont revenus de la grande tribulation* et qui triomphent déjà dans les cieux. C'est cette famille qui tire son nom de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu par sa nature; de Celui qui, en rachetant les pécheurs, a réuni les anges et les saints de tous les temps *pour ne faire qu'un seul corps* dont il est le Chef. — Oh! quel encouragement pour le pauvre chrétien qui lutte encore ici-bas contre la vanité et sa propre faiblesse, de savoir qu'il appartient, tout misérable qu'il est, à cette grande famille qu'il va bientôt rejoindre dans les cieux! Quel nouveau motif à demander, pour lui-même et pour ses frères, les grâces qui les mettront en état de hâter leur course vers ce glorieux but, et de porter déjà ici-bas la ressemblance de leurs frères glorifiés! Quel encouragement à demander, *selon les richesses de sa gloire,* non pas une grâce, mais une abondance de grâces, à Celui qui l'a adopté en Jésus-Christ pour être son héritier, et qui ne le retient ici-bas, dans l'exil, qu'afin de le rendre capable de jouir de cet héritage céleste!

La première grâce qu'avec saint Paul nous demandons pour nos frères, c'est *qu'ils soient puissamment fortifiés, par son Esprit, dans l'homme intérieur.* — L'homme extérieur c'est l'homme terrestre, l'homme naturel, dont les facultés, les goûts, les affections, l'activité, sont dirigés vers les choses passagères de ce monde. Tout homme naît et demeure tel, c'est-à-dire étranger aux choses spirituelles et ennemi de Dieu, jusqu'à ce que, par la puissance de son Esprit, le Seigneur ait créé en lui un homme nouveau, capable de le connaître et de l'aimer, dont les aspirations, les tendances, la vie entière, reçoivent une direction tout opposée. C'est ce nouvel homme qui est appelé ici l'*homme intérieur.* Lui seul peut comprendre les choses spirituelles, servir Dieu, lui être agréable et subsister devant sa justice. Lui seul *a,* dès ici bas, *la vie éternelle,* et sera admis pour toujours en la présence de Dieu. Et tandis que cette sainte et glorieuse présence ne serait pour l'homme naturel qu'un objet de repoussement ou de terreur, pour ne

pas dire un feu consumant, elle sera, pour l'homme intérieur, renouvelé, la source même d'une félicité éternelle.

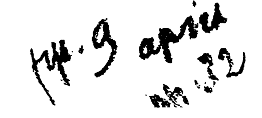
Mais comme le petit enfant, sans force et chétif à sa naissance, ne se fortifie qu'insensiblement, de même l'homme intérieur naît à l'ordinaire faible, incapable d'action, et n'ayant même pas toujours le sentiment distinct de sa vie. Il faut qu'il grandisse *jusqu'à la stature parfaite de Christ.* — Toutefois ce n'est pas sans obstacles et sans danger qu'il avance dans cette carrière. Les accidents, les maladies qui menacent continuellement l'existence de l'enfant nouveau-né, sont encore une imparfaite image de tout ce qui s'oppose au développement de l'homme intérieur. L'atmosphère empoisonnée de la terre, les séductions de la vanité, l'exemple et les maximes du monde, les piéges de la richesse ou les soucis de la pauvreté, les machinations continuelles de Satan, et, par dessus tout, ce cœur rusé, ce vieil homme, vendu au péché, qu'il porte continuellement avec lui, sont autant d'ennemis qui conspirent contre sa vie, et qui la détruiraient bientôt si la main protectrice du Seigneur ne le soutenait constamment. — Ah! qu'il est nécessaire que nous soyons *puissamment fortifiés par son Esprit,* et que notre *jeunesse soit* continuellement *renouvelée comme celle de l'aigle* [1], afin qu'une croissance non interrompue nous rapproche sans cesse de la perfection! — C'est, en effet, *son Esprit* qui fortifie en nous *l'homme intérieur;* c'est lui qui donne efficace à la sainte Parole, nourriture habituelle de cet homme nouveau; c'est lui qui applique à une âme telle promesse, telle déclaration lue vingt fois, peut-être, sans lui avoir présenté la lumière qu'elle vient d'y découvrir; c'est lui qui la rend attentive aux voies de Dieu envers elle et au but de ses dispensations; c'est lui qui remet constamment devant ses yeux la vanité des affections terrestres, la perfection de l'œuvre de Christ, la fermeté de son espérance, et qui, en la faisant vivre dans cette atmosphère spirituelle, lui communique tout à la fois l'horreur du péché et l'aspiration aux choses d'en haut. — Que *le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ,* qui *accomplit sa force dans notre faiblesse,* veuille donc vous *fortifier puissamment par son Esprit dans l'homme intérieur,* afin que

[1] Ps. CIII, 5.

vous puissiez le glorifier dans les bons et dans les mauvais jours, et, *après avoir tout surmonté, demeurer fermes.*

Nous lui demandons encore que *Christ habite dans vos cœurs par la foi.* — Cette grâce a une portée bien plus haute que la première. Christ nous cherchant et travaillant en nous, est déjà une faveur immense : comme tel, la Parole nous le représente sous l'image d'un *semeur sortant pour semer*, d'un berger qui court après sa brebis perdue. Christ déployant en nous sa vertu, est une grâce supérieure : c'est le *Soleil de justice qui* nous *apporte la santé dans ses rayons,* le grand Médecin des âmes qui, après nous *avoir pardonné toutes nos iniquités, nous guérit de toutes nos infirmités* [1]. Christ venant visiter nos âmes, est une condescendance plus grande encore : c'est l'hôte béni qui entre dans notre maison, comme dans celle de Zachée, pour y apporter le salut; c'est l'Ami qui vient *heurter à la porte* de notre cœur, pour *entrer chez celui qui lui ouvre* et *pour souper avec lui* [2]. Quel est le chrétien qui n'a pas fait l'expérience de la joie, de la paix, de la force que produisent en nous ces visites, hélas! trop rares et trop courtes du Seigneur? Mais qu'il vienne *habiter dans nos cœurs par la foi,* qu'il y établisse en quelque sorte sa demeure, qu'il entre avec de pauvres disciples tels que nous, dans cette relation intime familière, permanente, c'est là, sans doute, la plus précieuse de toutes les faveurs : ainsi il devient notre cep et nous ses sarments; il est notre olivier et nous ses branches; il se fait notre Chef et nous devenons les membres de son corps. — Enfants de Dieu, ne négligez pas cet ineffable privilége. Vous ne pouvez plus être heureux par le monde : le masque trompeur qui cachait son néant, est tombé à vos yeux. Vous savez qu'il n'y a maintenant plus de paix, de bonheur, de sûreté pour vous qu'en Jésus. Renoncez donc une bonne fois à ce *cœur partagé* qui est *inconstant dans toutes ses voies.* Comme Christ s'est donné tout entier pour vous, recevez-le tel qu'il se donne, et donnez-vous tout entiers à lui en retour, sans arrière-pensée, sans regard ramené sur cette Egypte du péché, cette terre de servitude, d'où vous avez été *retirés à bras étendu.*

[1] Ps. CIII, 3. — [2] Apocal. III, 20.



1854. — N° 2. (Supplément du N° 1) Du 8 Janvier.

FEUILLE RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CIRCULAIRE ANNUELLE DE L'ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Samuel Gobat, *évêque protestant à Jérusalem,* à tous les frères qui, en tous lieux, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et dont le désir et la prière à Dieu est qu'Israël soit sauvé ; — que la grâce, la miséricorde et la paix vous soient multipliées !

Chers frères en notre Seigneur! Deux années se sont écoulées depuis la dernière fois que j'ai pris la liberté de vous écrire pour rappeler Jérusalem et les gardes que le Seigneur a placées sur ses murailles, à votre souvenir chrétien. Ayant été absent pendant la plus grande partie de l'année dernière, je trouvai, à mon retour, qu'il était trop tard de vous écrire pour l'époque qui jusqu'alors avait été l'occasion de mes lettres annuelles, je veux dire pour l'anniversaire de la fondation d'une église protestante, par l'arrivée de son premier évêque à Jérusalem, et de la consécration de l'église de Christ (Christ-Church) sur la montagne de Sion, où l'Evangile de la grâce de Dieu est prêché dans sa pureté en diverses langues. Ayant appris avec joie, pendant mes voyages de l'année dernière, qu'en Angleterre, ainsi que sur le

continent d'Europe, plusieurs chrétiens fidèles continuent de se réunir pour célébrer cet anniversaire par la prière et les actions de grâce pour nous et en communiant de cœur et de foi avec nous, je me trouve encouragé, tout comme je me sens pressé par la conscience de nos misères et de nos besoins divers (sentiment rendu plus vif par les signes des temps), de vous inviter de nouveau, bien-aimés frères, à vous unir à nous le 21 janvier 1854, en prières à notre Dieu, pour qu'il daigne pardonner toutes nos fautes et nos péchés, guérir toutes nos misères, répandre son Saint-Esprit avec abondance sur nous, bénir et faire prospérer son œuvre entre nos mains, afin que, par notre ministère, les enfants d'Israël soient excités à se convertir et à rechercher l'Eternel leur Dieu, et David leur roi; que Jérusalem soit rétablie et *remise en un état renommé sur la terre,* et que bientôt *toutes les nations voient la gloire de l'Eternel, et le salut de notre Dieu.* — Je ne dois pas, non plus, négliger de vous inviter dans cette occasion, comme toujours, à louer et bénir le Seigneur avec nous pour son amour et sa bonté envers nous, pour la mesure de succès qu'il a accordée à nos humbles efforts, pour la protection et la paix dont il nous a fait jouir au milieu de l'anarchie actuelle, pour les châtiments même par lesquels il nous a visités, et surtout pour la patience miséricordieuse dont il use envers nous, ses indignes serviteurs.

Le caractère général des Juifs de Palestine n'offre presque aucun nouveau trait digne de remarque, non plus que nos rapports avec eux. Il y en a toujours un grand nombre auprès desquels nous n'avons aucun accès; plusieurs, surtout les rabbins, entretiennent toujours une profonde aversion et une haine amère contre Christ, le christianisme et les missionnaires. Et cependant, en général, les préjugés des masses semblent s'adoucir peu à peu; une connaissance imparfaite de la vérité chrétienne se répand insensiblement; un grand nombre de Juifs semblent être jusqu'à un certain point convaincus que Jésus est le Messie, ou, comme ils s'expriment plus volontiers, que le christianisme est au moins aussi bon que le judaïsme. Mais leur attachement pour leur famille, leur habitude de se contenter de formes mortes, et surtout leur amour du péché, les empêchent de faire des progrès en bien. Nous avons, pendant plusieurs mois, donné des instructions régulières à un bon nombre de personnes de cette classe, sans aucun avantage apparent. Au moyen des rapports que nous avons eus avec plusieurs, nous

avons été conduits à constater beaucoup plus clairement et avec horreur, dans quel abîme de corruption et de dégradation morale beaucoup de Juifs sont enfoncés; et cependant que peut-on attendre d'autre de pauvres pécheurs qui sont instruits dès leur enfance à haïr et rejeter Celui dont la grâce seule peut sauver de la puissance aussi bien que de la peine du péché?

Cependant, de cette masse de ténèbres et de corruption, dont l'œil miséricordieux du Dieu d'Israël ne se détourne point, la grâce divine se montre de temps en temps capable d'arracher et de sauver des pécheurs, qui, malgré leur dégradation naturelle, seront un jour du nombre de ses saints dans la gloire des cieux. Ainsi dans ce moment, parmi nos candidats qui reçoivent une instruction régulière avant leur baptême, il y a quelques jeunes hommes qui promettent de devenir des membres vivants du corps de Christ, des vaisseaux de miséricorde, et peut-être, Dieu le veuille! des instruments de bénédiction dans sa main, pour porter son Nom, et le recommander par une vie sainte à leurs frères selon la chair.

Depuis ma dernière lettre, il y a deux ans, sept Israélites adultes ont été reçus dans notre église par le baptême. Sur ce nombre, deux nous ont causé par leur conduite beaucoup plus de tristesse que de joie; tandis que je crois pouvoir dire des cinq autres qu'ils marchent, dans une certaine mesure, d'une manière digne de leur vocation. Si nous étions avides d'augmenter le nombre de nos prosélytes sans égard à leurs dispositions et à leur conduite, ainsi qu'on nous représente quelquefois, nous pourrions en baptiser par douzaines chaque année. Mais nous sommes de plus en plus convaincus que, pour ne pas remplir notre église de paille ou d'ivraie, il est de notre devoir de soumettre nos candidats, même ceux qui promettent le plus, à une épreuve plus longue avant de les admettre dans l'église par le baptême; d'abord, parce que je crois fermement que dans aucun cas jusqu'ici le baptême d'eau n'a produit aucun changement visible en bien: les prosélytes qui possèdent la vie de la foi avant leur baptême la gardent et la développent ensuite; à ceux qui ne l'ont pas, le baptême ne la donne pas; ensuite les Juifs qui, dès leur enfance, ont été instruits à considérer la religion comme consistant en formes extérieures, tombent facilement dans la supposition erronée que, quand ils sont une fois baptisés, tout est fait, tandis que le simple fait de les retenir dans l'attente leur dit continuellement qu'ils ne sont pas encore

ce qu'ils devraient être, et maintient vivant en eux le sentiment qu'ils ont encore besoin de s'instruire et de croître.

Je ne dirai que quelques mots de nos prosélytes. Quelques-uns sont morts depuis ma dernière lettre; d'autres ont quitté Jérusalem; en sorte que leur nombre est à peu près le même. Il y en a quelques-uns qui prouvent par leur zèle dans la cause de Christ, et en général par toute leur conduite, qu'ils sont sous l'influence de la grâce sanctifiante. D'autres, et je crois que c'est le plus grand nombre, ont une conduite régulière, assistent régulièrement au culte public, et tâchent de gagner leur pain et celui de leur famille par le travail de leurs mains; mais ils sont faibles, et ils ont besoin d'une plus grande mesure de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ. Une troisième classe constitue l'ivraie; pendant quelque temps ils avaient l'apparence du blé, mais ils montrent maintenant par leur conduite, qu'ils ont importé avec eux plusieurs racines amères du judaïsme, en même temps que les mauvaises inclinations de leur cœur corrompu. Ceux-ci nous causent beaucoup d'angoisses et de soucis; mais il nous faut avoir patience avec eux, comme le Seigneur usait de patience envers nous quand nous étions ses ennemis. Je les recommande instamment, ainsi que tous nos prosélytes, aux prières ferventes de tous nos frères dans la foi.

Ayant été considérablement fortifiés par l'addition de deux zélés collaborateurs, nous sommes maintenant mieux à même d'offrlr des moyens d'instruction et d'édification à diverses catégories de personnes, que ci-devant. Outre les prières journalières en hébreu, nous avons chaque dimanche, dans notre église, un service en anglais, un en allemand, et tous les premiers dimanches du mois, un en arabe. Les autres dimanches, nous trouvons qu'il est avantageux d'avoir le service arabe dans notre vaste chambre d'école. Deux ou trois fois par semaine, nous l'avons, plus simple, dans des maisons particulières. A côté des services dans le temple, notre cher frère Crawford en a un beaucoup plus simple, et tel que plusieurs membres de notre église l'exigent, dans sa maison, en anglais, tous les dimanches au soir; et notre frère Valentiner en a un pareil, à la même heure, en allemand, à l'hospice de nos diaconesses. Chaque mercredi soir, nous avons un simple service à la maison d'école, en allemand (la langue du plus grand nombre des prosélytes), où la prière et l'exposition de la Parole de Dieu sont faites tantôt par les missionnaires consacrés, tantôt par des laïcs. Le

premier mercredi du mois, c'est une réunion de mission, partie en anglais et partie en allemand. A côté de ces services publics, nous cherchons à appliquer les vérités évangéliques aux cœurs et aux consciences des Juifs, des Arabes et des prosélytes, selon que nous en trouvons l'occasion.

L'hôpital pour les Juifs est en si bon ordre, que je n'ai que peu de chose à en dire, sinon qu'il a été en grande bénédiction, au moins temporellement, pour beaucoup de pauvres Israélites des deux sexes, pendant cette année d'épreuves plus qu'ordinaires, causées par la cherté des vivres, le manque d'eau et les maladies diverses qui en sont la conséquence. L'occasion est offerte aux malades de lire la Bible, l'Ancien et le Nouveau-Testament, et de converser sur des sujets religieux avec des personnes capables de leur donner de bons conseils. On n'y pousse pas le prosélytisme plus loin.

Notre maison d'industrie a fait quelques progrès. Nous en reconnaissons tous les jours davantage l'importance, en ce qu'elle nous fournit les moyens de découvrir les dispositions et les motifs des Juifs qui cherchent ou prétendent chercher la vérité, ainsi que de faire apprendre à ceux qui doivent devenir membres de notre Eglise, un métier qui les mette à même de gagner honorablement leur vie. Outre l'instruction religieuse que les élèves reçoivent journellement des missionnaires, ils assistent tous les soirs à une école élémentaire, où ils apprennent la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le langage (car les Juifs ne savent aucune langue avec précision : leur langage n'est qu'un jargon confus), et en général autant de connaissances utiles que possible. L'établissement est sous la direction d'un de nos prosélytes, M. Hershon, qui pourvoit à tous les besoins de la maison, et occupe ses soirées à instruire les élèves, maintenant au nombre de neuf. Mme Hershon a dû quitter, il y a deux mois, pour cause de maladie.

Outre ces institutions, dépendantes de la Société pour la conversion des Juifs, et fondées (sauf l'église) exclusivement en faveur des Juifs, nous avons l'école industrielle de Miss Cooper, entretenue en partie par la même Société et destinée aussi exclusivement aux Juives. Miss Cooper, avec deux aides qu'elle a fait venir d'Angleterre, enseigne et donne à travailler à l'aiguille à une cinquantaine de femmes juives, qu'elle paye à la journée. Ce n'est pas proprement une œuvre missionnaire, quoiqu'on lise chaque jour la Bible à ces femmes réunies; mais

nous espérons que cela préparera la voie à une œuvre d'évangélisation plus directe.

Nos sœurs, les diaconesses allemandes de Kaiserswerth, et leur hospice, nous ont été de la plus grande utilité dans cette année de maladies. Durant plusieurs mois consécutifs, deux d'entre elles ont été constamment employées à soigner les malades de notre Eglise chez eux. L'hôpital juif de la Société de Londres ayant nécessairement plusieurs inconvénients pour les prosélytes, parce que, à cause de la nourriture, il faut que tous les domestiques soient juifs, tous nos prosélytes pauvres ou non mariés, ainsi que nos candidats au baptême et d'autres, sont reçus et traités avec soin dans l'hôpital des diaconesses, où la bienveillance et l'amour chrétien font souvent les meilleures impressions. Le docteur Macgowan y soigne gratuitement les malades avec la même attention que ceux de l'hôpital, dont il est plus directement chargé. Outre cela, les diaconesses reçoivent de petits enfants orphelins et quelques filles, qu'elles soignent et élèvent avec le plus grand dévouement. Elles envoient les petites filles assez âgées à mon école anglaise de filles. Cette institution est entièrement à la charge des chrétiens de Prusse, sauf la somme de 2000 fr. que je paye en considération de ce que ces chères sœurs font pour les prosélytes, pour les maîtres et les élèves de mes écoles.

Cette institution a un chapelain allemand depuis bientôt deux ans, en la personne d'un cher frère, le pasteur Valentiner, qui prêche tous les quinze jours officiellement dans l'église de Christ (Christ-Church), aux membres des Eglises protestantes d'Allemagne. Mais j'ajoute avec joie, qu'à l'exception d'une ou deux personnes, tous les membres de notre Eglise qui comprennent l'allemand, saisissent avec empressement cette occasion de s'édifier sur notre très sainte foi. Je considère comme une source de riches bénédictions et une cause d'humbles actions de grâces à notre Dieu, que, bien que nous ayons deux formes différentes de culte, et que, par notre éducation, nous appartenions à des Eglises distinctes, nous avons tous absolument la même doctrine et nous ne formons qu'une seule Eglise. Cet heureux état de choses doit être attribué en grande partie, sous l'influence de la grâce de notre commun Sauveur, à l'humble et pieuse disposition d'esprit et à la manière d'agir conciliatrice de M. Valentiner; en sorte que nous avons un nouveau et puissant motif d'être reconnaissants envers Sa Majesté le roi de Prusse, qui nous a lui-même choisi et envoyé un si cher collègue.

Mes écoles de Jérusalem et de Nablous ont continué de prospérer sous la bénédiction du Seigneur. Celle des Samaritains n'a pas réussi, le prêtre ayant d'abord cédé à la crainte, et depuis, selon toute apparence, changé de sentiments. L'école de Nazareth, qui va bien aussi, est maintenant sous la direction du missionnaire Klein, attaché à la Société des Missions de l'Eglise anglicane. L'école de Jaffa, d'environ 20 enfants, et celle de Bethléhem, de 38, sont encore trop récentes pour que je puisse en parler. Toutes ces écoles sont sous des maîtres protestants; et je crois que c'est avec bonne raison qu'on les appelle « Ecoles bibliques. » Il y a environ un mois que je reçus une pétition de Haïfa, entre le Carmel et Acre, par laquelle on me priait d'y établir une école biblique avec un maître protestant. Je me propose de répondre à ce vœu sans délai, si mes ressources me le permettent.

Le nombre des enfants de l'école de Jérusalem s'étant considérablement accru, je profitai de ma visite en Angleterre, l'année dernière, pour engager deux institutrices, miss Dickson et miss Webb, qui arrivèrent ici avec nous vers la fin de l'année; en sorte que, au commencement de celle-ci, je pus diviser l'école en deux branches, une école de garçons et une école de filles, dans deux maisons différentes. Le nombre ordinaire des garçons est de 60, et celui des filles de 30. Il y a quarante et quelques enfants d'origine juive, dont 11 ou 12 sont baptisés, un Abyssin, trois Musulmans; les autres sont enfants de protestants du pays, d'Arméniens, de Grecs et de catholiques; ces deux dernières catégories sont peu nombreuses, à cause de l'opposition des prêtres. On enseigne à tous les enfants indistinctement, selon leurs capacités, outre la lecture, l'écriture et l'arithmétique, avant tout la Parole de Dieu, l'anglais et l'arabe (l'allemand aux enfants des Juifs et prosélytes allemands), la géographie, l'histoire, et, aux garçons seulement, la géométrie; on apprend aux filles à coudre et à tricoter. Les progrès des enfants sont très variés, plus encore que dans les écoles ordinaires, à cause des difficultés qui résultent de la diversité des langues. Mais je crois que la Parole de Dieu a déjà fait de bonnes et salutaires impressions sur le cœur de plusieurs enfants. Il y a surtout trois filles juives, non encore baptisées, qui donnnent des preuves manifestes que la grâce de Dieu agit en elles. De ces 90 enfants il y a toujours de 22 à 24 orphelins ou enfants abandonnés, qui reçoivent la nourriture, les vêtements et le

logement à l'école, et dont la moitié à peu près sont d'origine juive et non encore baptisés. La difficulté de trouver des maisons d'école convenables, même en payant un loyer exorbitant, m'a déterminé à en bâtir une vaste, qui doit contenir des logements pour trois maîtres et une trentaine d'orphelins ou étrangers, et des salles pour l'instruction de 80 à 100 enfants. J'avais d'abord l'intention de ne dépenser cette année pour cet objet que de 6 à 7 mille fr.; mais quand les fondements furent posés, le Pacha, sous l'influence de quelques ennemis, m'ordonna à diverses reprises de discontinuer. J'eus avec lui une discussion de plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin il se laissât persuader par mon ami, le consul de Prusse, de demander des ordres à Constantinople. Alors je résolus de pousser la bâtisse aussi loin que mes moyens me le permettraient; et c'est ainsi que j'ai dépensé environ 15,000 fr. Il m'en manque encore de 10 à 12 mille pour achever. L'eau seule pour le mortier m'a coûté 1,500 fr. Je ne dois pas oublier de dire avec reconnaissance qu'un officier anglais, ayant visité l'école des garçons ce printemps, m'envoya ensuite 2,250 fr. pour commencer la construction de la nouvelle maison d'école.

Je n'ai pas beaucoup de choses à communiquer sur le mouvement religieux parmi les membres des différentes Eglises du pays, dont j'ai fait mention dans mes lettres précédentes. Il semble avoir été en partie arrêté par diverses causes, telles que les bruits de guerre, les divisions et les nombreuses luttes de divers partis dans le pays, où tout est dans un état qui touche à l'anarchie; une plus grande activité dans la hiérarchie, qui fait son possible pour supprimer la lumière et étouffer l'esprit de recherche, et surtout quelques individus, comme il y en a partout, qui d'abord professaient hautement le protestantisme, mais qui ont prouvé ensuite qu'ils ne le faisaient que par des motifs sordides et par hypocrisie. L'un d'eux a été plusieurs mois payé par un couvent pour professer le protestantisme comme espion, et dans le but de discréditer par sa conduite l'œuvre de l'évangélisation. D'un autre côté, celle-ci prend une forme plus décidée, et jette des racines plus profondes. Ici je dois répéter ce que j'ai déjà dit dans des occasions précédentes, que mon but n'a jamais été de faire des prosélytes à notre Eglise aux dépens des autres dénominations. Mais quand j'observai les erreurs mortelles de toutes ces Eglises, l'ignorance absolue de presque tous leurs membres, y compris le clergé in-

férieur; quand je connus surtout le système de simonie dont on dit que la plupart, si ce n'est la totalité de ces soi-disant saints patriarches et évêques, sont le produit, et l'immoralité de ce peuple négligé qui en est la conséquence, j'aurais cru trahir l'Eglise évangélique et le Dieu que j'adore, si j'avais négligé de protester contre tant d'abominations. De plus, je jugeai que la manière de protester la moins agressive et dans tous les cas la plus conforme à la volonté de Dieu, consistait à répandre sa sainte Parole sur toute l'étendue du pays; c'est pourquoi j'envoyai des colporteurs ou des lecteurs de la Bible dans toutes les directions, pour offrir le saint Livre et pour le lire à tous ceux qui avaient faim et soif de la Parole de Dieu. Mais comme très peu de personnes savent lire, je crus qu'il était de mon devoir, autant que j'en avais les moyens, surtout quand les pauvres gens me le demandaient, d'établir des écoles pour leurs enfants; et afin de les heurter le moins possible, je permis aux parents de choisir eux-mêmes leurs maîtres d'école parmi les membres capables de leurs Eglises respectives. Je payai, et je paye encore, toutes les dépenses, à condition qu'en matière religieuse on n'y enseigne rien que la Bible, et toute la Bible. Or je crois, et je suis convaincu que tout véritable serviteur de Dieu croira avec moi, que si les chefs de ces Eglises avaient été animés de l'Esprit de Dieu, ils n'auraient pas manqué d'encourager de pareilles entreprises, comme le seul moyen de ranimer la vie dans ces corps morts. Ils choisirent le parti contraire: ils se mirent à fulminer leurs anathèmes contre les écoles et contre ceux qui lisaient la Bible. Un patriarche grec alla jusqu'à prier un gouverneur musulman de démolir ma maison d'école et de brûler les Bibles qu'elle contenait. Plusieurs pauvres gens furent mis à l'amende et jetés en prison pour le seul crime d'avoir lu la Parole de Dieu. Les choses en étaient là quand parut le firman du Sultan, par lequel il reconnaît à l'Eglise protestante le même droit d'exister en Turquie qu'aux autres Eglises chrétiennes, et promet aux individus protestants une entière protection « contre leurs supérieurs ecclésiastiques précédents, » desquels il dit, à peu près à la même époque, dans un écrit adressé au patriarche de Constantinople, « qu'ils se rendent tous les jours coupables de crimes dont les derniers du peuple auraient honte. » Faut-il dès lors s'étonner si les pauvres gens de Nazareth, par exemple, profitèrent d'un avantage si providentiel, s'ils quittèrent leur prison spirituelle et leurs oppresseurs, les ennemis de la Parole de Dieu, pour se constituer en une communauté protestante?

Après ce que je viens de dire, il ne me reste que quelques mots à ajouter au sujet des localités où l'œuvre d'évangélisation est en progrès (la prudence me défend d'entrer dans beaucoup de détails). Nous avons de petites églises protestantes arabes à Jérusalem, à Bethléhem et à Jaffa, sous les soins particuliers de notre frère Sandreczki, de la Société des missions de l'Eglise anglicane, avec mon évangéliste Michaël. Nous avons des écoles à Jaffa et à Bethléhem, contenant chacune une vingtaine d'enfants, presque tous des garçons; depuis quelques jours celle de Bethléhem en compte 40, mais je m'atttends à ce qu'elle sera bientôt criblée. Notre frère, le missionnaire Klein, ayant été absent pendant l'été dernier, je crains que l'Eglise protestante de Nazareth, d'environ 200 âmes, y compris les enfants, n'ait souffert de son éloignement. Il y a là des mésintelligences. Mais il paraît qu'il y a un bon noyau de personnes des deux sexes qui ont continué, pendant l'absence de leur pasteur, à se réunir presque tous les jours pour lire la Bible et prier ensemble. Le frère Klein étant justement de retour, il est à espérer que l'œuvre prospérera de nouveau en Galilée. — Mon correspondant de Haïfa m'écrit que, la semaine dernière, il a découvert un petit troupeau de chrétiens, simples et sincères, à St.-Jean d'Acre. Ils ont été amenés à la connaissance et à l'amour de l'Evangile par la simple lecture de la Parole de Dieu.

A Naplous, le prêtre et quelques autres Samaritains qui semblaient être attirés à Christ, se sont retirés; je n'ai plus dans ce moment de rapport avec eux. Mon école y prospère mieux que jamais, pas tant par rapport au nombre d'écoliers, qu'à cause de l'amour des enfants pour la Bible. Elle contient 38 enfants, dont 2 filles, et 4 garçons musulmans. Il y a une douzaine de garçons dont on dit qu'ils connaissent la Bible d'un bout à l'autre. Jusque dernièrement il n'y avait que cinq ou six protestants déclarés à Naplous; mais le clergé grec continuant ses tracasseries contre ceux qui lisent la Bible ou qui envoient leurs enfants à mon école, plusieurs ont été obligés depuis quelques mois de se déclarer ouvertement protestants et de se séparer entièrement de l'Eglise greque; et ils ont, dès lors, fait l'expérience qu'elle est aussi persécutrice, car le dimanche 30 octobre, pendant que les protestants étaient ensemble en prières à la maison d'école, une troupe de bigots grecs forcèrent la porte et commencèrent à maudire, à battre et à assaillir de pierres les protestants; et quand ceux-ci voulurent rechercher

la protection de l'autorité, ils trouvèrent qu'un moine de Jérusalem avait gagné le Mufti par des présents et l'avait engagé à donner un fitoué (décision légale) contre eux, leur défendant de se réunir pour la prière et pour toute espèce de culte. Comme ce fitoué est en opposition avec le firman du Sultan, il n'aura point de force durable; mais les musulmans de Nablous étaient très excités la semaine dernière et parlaient de tuer les deux ou trois principaux protestants. J'espère qu'en définitive il en résultera du bien, car dans toute cette affaire les protestants se sont admirablement comportés; leur amour fraternel et leur union a déjà attiré l'attention même de leurs adversaires. J'ai placé dernièrement un jeune homme plein de foi et de vie comme évangéliste à Nablous, pour prendre soin du troupeau, en attendant qu'un pasteur y soit établi. J'avais l'intention, au commencement de cette année, de placer à Nablous un prêtre grec qui, par la simple lecture d'une Bible que je lui avais donnée il y a environ cinq ans, a été amené jusqu'à un certain degré à la connaissance vivante de la vérité. Mais quand il vint me faire visite au printemps, on trouva moyen de l'engager à se rendre au couvent grec. Arrivé là, on le jeta sur le pavé, et un des évêques lui mit le pied sur la gorge pour le forcer de promettre, je ne sais pas au juste quoi; mais en conséquence de cette promesse il n'osa plus retourner vers moi. Toutefois j'apprends de différentes personnes qu'il continue de protester contre les erreurs de l'Eglise grecque, tout en confessant avec larmes qu'il s'est lié, contre sa conscience, à demeurer dans cette Eglise. Il y a quelques prêtres grecs bien disposés, en Galilée et dans les montagnes de Samarie; mais ils sont ignorants et dans un esclavage terrible.

De tous ces protestants arabes, à très peu d'exceptions près, je dois dire qu'ils sont faibles, et qu'à plusieurs égards ils sont encore sous l'influence de leurs pauvres habitudes précédentes; mais tous, ou presque tous, sont intellectuellement convaincus de la vérité de l'Evangile, et je suis persuadé que quelques-uns, au moins, sont sous l'influence de la grâce de Dieu.

Maintenant il ne me reste qu'à remercier cordialement ceux d'entre vous qui m'ont jusqu'ici aidé de leurs dons [1], de leurs

[1] Nous avons eu la joie de pouvoir, cet automne encore, annoncer à notre frère et compatriote Gobat, l'envoi de 925 fr. que nous avons reçus pour lui de la Suisse française. Mais notre lettre ayant croisé la sienne, il n'en fait pas spécialement mention ici.

conseils et de leurs prières dans l'œuvre importante qui m'est confiée dans ce pays. Veuille le Seigneur vous le rendre au centuple, vous consoler par sa Paròle et vous garder dans l'amour de la vérité !

Enfin, mes frères, priez pour nous, surtout dans ces jours d'agitation et de trouble, afin que le Seigneur demeure avec nous et nous garde de tout mal ; qu'il soit notre lumière, notre force, notre vie à toujours.

Croyez-moi toujours, dans l'amour de Dieu et dans la foi en Christ,

Votre tout dévoué serviteur et frère,
S.-ANGL. HIEROSOL.

Jérusalem, le 18 novembre 1853.

VARIÉTÉS.

La grande insurrection en Chine.

Nous avons brièvement annoncé il y a six mois, et occasionnellement rappelé, le mouvement insurrectionnel qui a lieu en Chine. Il est temps que nous le fassions mieux connaître à nos lecteurs.

Ce mouvement paraît avoir un double caractère, *politique* et *religieux*. Le but politique est de secouer le joug étranger des Mantchous, peuple qui habite au nord-est de la Chine, et qui, après une guerre d'invasion, plaça, en 1644, son chef sur le trône de cet empire. Dès lors les deux races sont restées distinctes, et quoique le règne de la dynastie mantchoue ait souvent été salutaire et glorieux, l'espoir de rétablir sur le trône l'ancienne dynastie chinoise des *Ming*, a gagné à l'insurrection des populations entières. — Mais il s'y est bientôt mêlé un élément religieux qui lui donne une physionomie toute nouvelle; et cette tendance chrétienne, dont on verra plus bas des symptômes nombreux, se rattache plutôt aux notions évangéliques qu'à celles du catholicisme romain. Pour en trouver l'origine il faut remonter aux travaux de Gützlaff, et à la tendance qu'il avait volontairement donnée à son action missionnaire. Gützlaff avait pour but de jeter sur la Chine le réseau d'un christianisme extérieur plutôt que de rassembler un petit troupeau d'âmes converties. Il pensait qu'une fois la nation christianisée, toutes ces âmes se trouveraient placées sous

l'influence de la Bible, et qu'il en résulterait alors un plus grand nombre de conversions. De là cette facilité à baptiser tous ceux qui le demandaient, et l'autorisation qu'il donnait à ses néophytes, de pénétrer dans l'intérieur de l'empire et d'y baptiser sans contrôle ceux qu'ils pouvaient amener à embrasser la profession de l'Evangile. — Ce système, qui, d'avance déjà, prêtait le flanc à des objections si graves, s'est montré bien dangereux par ses résultats. En effet, il n'y a plus aucun doute que, parmi les insurgés, il n'y en ait un certain nombre, ceux surtout de deux provinces où l'action de Gützlaff avait été la plus intense, qui ne soient de ces chrétiens superficiels, mal instruits et surtout inconvertis, tels que Gützlaff les faisait, s'il est permis de parler ainsi, en fabrique. Or, quel que soit le bien que Dieu jugera bon de tirer de ce mouvement, lui qui tire le bien du mal que font les hommes, tous les disciples du Seigneur seront d'accord pour condamner tous ces moyens de violence, comme indignes de l'Evangile et incompatibles avec le caractère chrétien. C'est pourtant à quoi s'exposait Gützlaff, bien contre ses intentions, sans doute, en jetant dans la nation toute une classe de chrétiens ignorants, superficiels, privés de toute action pastorale, n'ayant sur le christianisme que ces notions vagues et incohérentes qui, sans atteindre le cœur, sont si fréquemment l'occasion ou le prétexte de luttes sanglantes.

Il y a plus de quatre ans déjà, que le germe de l'insurrection existe dans les provinces du sud-ouest. On assure qu'elle se composait, dans l'origine, d'espèces de brigands qui, poussés par la disette des années 1848 et 1849 et en général par l'excès de population, visaient surtout au butin. Mais elle est bientôt tombée entre les mains des disciples de Gützlaff, qui, il faut le reconnaître, lui ont donné une direction beaucoup plus réglée. — C'est il y a deux ans environ qu'elle a pris des dimensions menaçantes et qu'elle a reçu pour chef un homme extraordinaire, que nous devons faire connaitre avec quelque détail.

Hung-sin-tsien (que nous appellerons simplement *Hung*) vint, il y a 6 ou 7 ans, à Kanton, auprès du missionnaire américain Roberts, l'ami intime et le collaborateur de Gützlaff, pour étudier la religion chrétienne. Il en avait eu la première connaissance par un traité reçu à Kanton, lors d'un examen d'employés publics. Il disait avoir eu, dans une maladie, des songes ou visions qui l'avaient confirmé dans les doctrines de ce livre. Il manifestait beaucoup de zèle pour s'instruire, apprenait chaque

jour, par cœur, des portions de la Parole divine, et se montrait déjà rempli de l'idée d'abolir l'idolâtrie parmi ses concitoyens. Il finit par demander le baptême, mais repartit avant d'avoir pu l'obtenir. C'est lui qui, à la fin de 1850, donna un corps et une marche précise à l'insurrection. Il fut nommé empereur sous le nom de *Tien-ti* (Maître céleste), organisa son gouvernement, et s'adjoignit quatre généraux, avec les titres de roi de l'Est, de l'Ouest, du Sud et du Nord. — Au mois d'août 1851 il s'empara, après des combats répétés, d'une des principales villes de la province de Kwang-si, théâtre des brigandages précédents. Et dès cette époque l'insurrection s'avança, sauf des revers passagers, de conquête en conquête, s'emparant des grandes villes, grossissant de jour en jour, et arrivant enfin, après une marche victorieuse de cent lieues en six semaines, le long du fleuve Yan-tsé-kian, à Nanking, la seconde ville de l'empire, qui tomba entre ses mains le 31 mars 1853.

Mais pendant cette phase de son existence, l'insurrection avait subi une transformation complète. Plus de vols, plus de brigandages; partout où pénétraient les insurgés ils mettaient à mort, il est vrai, la population mantchoue, et prélevaient sur les riches des taxes qui étaient souvent données de bon gré; mais le peuple n'avait rien à craindre, et les considérait plutôt comme des libérateurs. L'idolâtrie est aussi l'objet de leur haine. Partout où ils dominent, les idoles sont renversées, les couvents de bonzes détruits, et l'unité de Dieu, ainsi que la trinité chrétienne, proclamée. Hung promulgua, sous le nom de *Règles divines,* des lois qui ne sont au fond que les dix commandements. Il institua le repos du septième jour, et publia, d'après une traduction de Gützlaff légèrement modifiée, les 28 premiers chapitres de la Genèse, ainsi qu'un livre de prières et de directions spirituelles où l'on retrouve de nombreux emprunts faits aux livres chrétiens, où il est parlé, par exemple, de la rémission des péchés, du secours du Saint-Esprit, du changement du cœur, de mener une vie nouvelle, d'être mis en possession du royaume des cieux, mais où, en réalité, les formes sont mises à la place de Christ, et où l'on ne retrouve point une connaissance réelle de la voie du salut. Les proclamations du nouvel empereur sont remplies d'allusions bibliques à la création du monde et de l'homme, mais sans aucune mention de la chute, au déluge de Noé, à la délivrance d'Egypte, etc. D'un autre côté, il s'y donne pour le frère cadet de Jésus-Christ, pour l'envoyé immé-

diat de Dieu qui lui prescrit par révélation tout ce qu'il doit faire, pour le libérateur du peuple, chargé d'exterminer tous les démons, (les Mantchous) et les impies (les idolâtres). Ce qui ne l'empêche pas de prendre le titre de « prince de la paix. »

Lorsque Nanking fut au pouvoir des insurgés, le gouverneur de Changaï voulut s'y rendre par mer, pour juger par lui-même de l'état des choses. Les insurgés firent d'abord feu sur lui; mais quand ils se furent assurés de ses intentions pacifiques, les Anglais furent reçus cordialement dans la ville, où ils trouvèrent beaucoup plus d'ordre, de décence et de bienveillance que précédemment. Ils étaient même traités par eux de « frères étrangers. » Ils furent frappés du sérieux, de l'austérité même de plusieurs des insurgés, et leur présentèrent une Bible, que les adhérents de Hung reconnurent pour être la révélation de Dieu.

Il faut ajouter, pour être complet, que Hung mêle à son christianisme superficiel les anciennes doctrines de Confucius; que, selon toute apparence, il maintient le culte des ancêtres avec plusieurs cérémonies idolâtres, et qu'il admet la polygamie, dont il donne lui-même l'exemple, puisqu'on assure qu'il a trente-six femmes.

D'après ce simple exposé, on comprend sans peine l'erreur de ceux qui ont cru voir surgir en Chine un gouvernement chrétien. Le mouvement tend à rétablir, au contraire, un ancien ordre de choses purement chinois, et il n'est pas probable que l'esprit national en éprouve une transformation que n'ont pu produire tant d'autres révolutions qui ont passé jadis sur ce peuple. On peut comparer Hung à Mahomet, avec lequel sa manière de procéder lui donne quelques ressemblances; et il est à craindre que ces voies de violence ne tournent pas, en dernier résultat, au profit de la vérité. — Toutefois, s'il triomphe, on peut espérer, dans les premiers temps du moins, plus de liberté pour répandre l'Evangile; la dynastie mantchoue, à son début, avait agi de même envers les jésuites, qu'ils expulsèrent plus tard. Peut-être aussi que les préjugés contre les étrangers, l'antipathie pour tout ce qui est nouveau, et l'entêtement de l'orgueil national, recevront une forte atteinte. Dans son péril l'empereur mantchou en est venu à réclamer le secours des forces anglaises, ce qui est un fait inouï. Mais les Anglais sont demeurés neutres, et viennent encore de refuser à la flotte impérialiste de lui fournir des munitions de guerre et des vivres, dont elle manque absolument. — Quoi qu'il en soit, l'insurrection chinoise est un

phénomène qui mérite l'attention de tous les amis du règne de Dieu, et qui doit être pour eux une occasion de constantes prières, en même temps que d'efforts pour jeter la semence divine dans des sillons si largement ouverts.

Les insurgés sont arrivés jusque devant Péking, la capitale de l'empire. Si elle tombe entre leurs mains, il est difficile que l'empereur puisse se maintenir. On dit même qu'il a déjà quitté sa capitale pour fuir au nord, dans une des provinces de la Mantchourie. D'un autre côté, Kanton, ville si importante, à l'extrémité opposée de l'empire, est dans un état d'effervescence cachée qui n'attend pour éclater que la prise de Péking par les rebelles.

NOUVELLES DIVERSES.

Afrique du sud. *Pays des Zoulas.* Les missionnaires américains fixés parmi les Zoulas, sur la côte de Natal, ont depuis quelque temps de grands sujets de joie. Dans toutes leurs stations, disent-ils, l'intérêt pour les choses du salut augmente, l'Esprit du Seigneur touche un grand nombre d'âmes, et les églises s'accroissent. Les nouveaux disciples de l'Evangile témoignent un profond respect pour les institutions chrétiennes et en particulier pour le repos du dimanche. Ils font aussi des progrès marqués dans les voies de la civilisation. Le nombre des admissions dans l'Eglise s'est, l'année dernière, élevé à dix-huit.

Océanie. *Iles Fidji.* Les dernières nouvelles des îles Fidji annoncent l'heureuse arrivée dans les parages de ces îles du vaisseau missionnaire le *Jean Wesley*. Ce vaisseau, destiné par la Société wesleyenne à établir des rapports entre ses différentes stations missionnaires de la Polynésie, arriva en Angleterre, il y a environ dix-huit mois, avec une cargaison d'un nouveau genre: il apportait des lances et des massues en quantité assez considérable pour armer mille hommes. Ces armes étaient envoyées par les indigènes convertis des îles Fidji, qui, n'en ayant plus besoin, puisqu'ils ne veulent plus de guerre, en faisaient cadeau, comme offrande d'actions de grâces, au Comité, en le priant de les vendre au profit des missions. C'est ce qu'on a fait; et l'on en a retiré plus de 10,000 francs.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

Et cette communion intime, permanente, avec la source de la vie, donnera à votre marche chrétienne une fermeté, une unité, une assurance qui mettront fin, pour vous, à beaucoup de combats.

Nous lui demandons enfin que *vous soyez enracinés et fondés en son amour.* — Chrétiens qui voulez être affermis, attachez-vous de toutes les puissances de votre âme à cet amour, par lequel non-seulement Dieu vous a *donné la vie, le mouvement et l'être,* mais par lequel surtout il vous a gratuitement justifiés en son Fils, qui l'a porté à le livrer à la mort de la croix, afin d'accomplir en votre faveur *tout le bon plaisir de sa volonté:* c'est là le sol fertile et substantiel dans lequel vous devez jeter les racines de votre foi pour y puiser la sève qui alimentera votre vie; c'est le fondement sur lequel vous devez élever l'édifice de votre foi pour qu'elle soit inébranlable et qu'elle puisse résister aux assauts du malin. Plus vous vous appuyerez sur cet amour comme étant l'ancre assurée de votre salut, plus vous en acquerrez une connaissance claire et vivante. Vous avez commencé par y croire d'après la Bible; mais c'est en en faisant l'expérience personnelle que vous en comprendrez toutes les dimensions : la *largeur* qui embrasse les élus de tous les temps et de toutes les contrées, la *longueur* qui s'étend de l'éternité passée à l'éternité à venir, la *profondeur* qui va chercher les pécheurs perdus jusque dans les abîmes de la mort et de la souillure, la *hauteur* enfin, qui les élève jusqu'à la félicité des anges et à la gloire de sa présence dans les cieux. — C'est ainsi que vous *connaîtrez,* en même temps, *l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance,* et que vous apprendrez, à votre tour, à *aimer* Celui qui *vous a aimés le premier.*

En demandant pour les Ephésiens la *force,* la *vie* et la *connaissance* du Sauveur, Paul, ainsi que nous l'avons dit, embrasse dans sa prière tout ce qui constitue le chrétien complet. Aussi la résume-t-il en leur souhaitant *d'être remplis de toute la plénitude de Dieu,* c'est-à-dire de tous les dons qu'il nous destine dans sa grâce. C'est à cela aussi que vous devez aspirer, ô vous qui avez part à nos vœux. Rien de moins que cela ne doit vous satisfaire; et sachez qu'il veut lui-même faire

en vous toutes ces choses, car vous en avez ses promesses pour garant.

Courage donc, enfants de Dieu. En avant! Que nul ne s'attarde dans sa marche. Nos années s'écoulent rapidement; bientôt nous toucherons à l'heure du départ, et dans ce moment solennel, nous n'aurons plus à nous que la mesure de ces grâces que nous aurons reçues. Ah! si *notre homme extérieur tombe*, qu'au moins *notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour*. Qu'ainsi cette année, et chacune des heures qu'il nous sera donné d'en voir, soit un pas de plus dans ce chemin du salut où sa miséricorde nous guide.

Et si, tout en désirant d'avoir part à cette plénitude de Dieu que nous vous souhaitons aujourd'hui, votre faible foi vous fait douter de pouvoir l'obtenir du Seigneur, laissez-nous répéter, en commençant cette année, le chant de la foi et de la louange par lequel saint Paul terminait ses vœux :

Or à Celui qui, par la puissance qui agit en nous, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, à Lui soit la gloire dans l'Eglise, par Jésus-Christ, dans tous les âges, au siècle des siècles. Amen!

INVITATION A UN CONCOURS DE PRIÈRES

pour le 1er janvier 1854.

Le vénérable pasteur Steward, de Liverpool, a, pour la 17me fois, adressé aux chrétiens du monde entier un appel solennel à des prières communes pour le 1er de janvier, la date même de cette feuille. Nous espérons que le retard involontaire de cet article ne lui empêchera pas d'arriver encore assez tôt pour inviter nos lecteurs à ce pieux rendez-vous; peut-être même cette circonstance préviendra-t-elle, pour quelques-uns, l'oubli qui est parfois la suite d'une annonce trop anticipée.—Le but de ces prières est, comme l'on sait, de demander à Dieu, en commençant l'année, une abondante effusion du Saint-Esprit sur son Eglise universelle, sur toutes les Eglises particulières qu'elle comprend, et sur tous les efforts qui ont pour objet l'avancement de son règne. Les motifs pressants qu'offrent pour cela les temps actuels, sont entre autres : l'état inquiet et agité des nations; la

guerre qui se fait en Orient entre la Russie et la Turquie; l'esprit d'intolérance et de persécution qui sévit dans les pays catholiques, et même, ce qui est bien plus douloureux encore, dans un pays protestant; les événements qui semblent ouvrir à l'évangélisation des 300 millions de Chinois, une porte large et facile. A ces sujets communs de prières, chaque contrée, chaque localité, chaque famille en aura sans doute bien des spéciaux à ajouter.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ITALIE. *Etats sardes.* C'est le 15 décembre dernier qu'a été inauguré le temple protestant nouvellement construit à Turin. Cet édifice, d'architecture gothique, est situé sur une des plus belles places de la ville, dont il est devenu un des ornements. On pensera peut-être qu'un tel luxe contraste avec la simplicité du culte évangélique. Mais outre que, dans une capitale catholique, cet édifice paraîtra simple en comparaison de la richesse que déploient les églises du culte romain, il ne faut pas oublier que ce temple protestant est aussi un monument élevé à l'ère nouvelle qui vient de s'ouvrir pour les chrétiens évangéliques dans ce royaume, et comme une prise de possession de la liberté religieuse que leur assure la constitution. Quoi qu'il en soit, ce temple, entouré d'une élégante grille, se compose de trois nefs, et peut contenir 1500 personnes. Sur la grande porte extérieure on lit en lettres d'or les paroles de Jérémie, chap. VI, v. 16 : *Tenez-vous sur le chemin et regardez, et enquérez-vous touchant les sentiers des siècles passés, quel est le bon chemin, etc.* La porte intérieure, qui conduit du portique dans le temple même, a pour inscription la déclaration du Sauveur à la Samaritaine, Jean IV, v. 24 : *Dieu est Esprit, et il faut, etc.* — L'inauguration, qui avait attiré plus de monde que l'édifice n'en pouvait contenir, entre autres beaucoup de catholiques et même des juifs, s'est faite avec une grande solennité, et la Parole de Dieu y a occupé, comme de raison, la principale place. Les églises vaudoises y étaient représentées par une quinzaine de pasteurs, et en entrant processionnellement dans le temple, ils avaient à leur tête le pasteur de la congrégation turinoise portant la Bible *ouverte*, qu'il a solennellement déposée sur la chaire. De beaux cantiques, des prières onctueuses, la consécration proprement dite de l'édifice, puis une remarquable prédication du délégué de la *Table* vaudoise, ont rempli cette belle séance, qui a produit une bonne

et profonde impression sur la population de Turin. Les membres protestants du corps diplomatique y assistaient au complet, et ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on y voyait aussi le colonel Beckwit, l'ami fidèle et persévérant des Vaudois. Il semble que, sans lui, il y eût manqué quelque chose.

Amérique du nord. *Canada.* On n'apprendra pas sans joie et sans actions de grâces, que les deux compagnons de M. Vernier, les évangélistes Ami et Cornu, sont heureusement arrivés à leur destination, vers le milieu de septembre. Les récits qu'ils ont faits de leur naufrage, et que plusieurs journaux canadiens ont reproduits, renferment des circonstances nouvelles dont nous citerons quelques-unes dans un prochain numéro.

CONFIANCE ET ABANDON.

Lam. III, 21-24.

Ta main vient de m'ouvrir cette nouvelle année,
Qui s'avance voilée au regard de ma foi;
Je ne veux rien prévoir sur ma route tracée,
Car c'est aussi ta main qui la traça pour moi.

Je ne veux rien savoir, si ce n'est que ta grâce
Ne se mesure pas à ma folle tiédeur;
Si ce n'est que ton aide est toujours efficace
Pour soutenir les pas du plus pauvre pécheur.

Que m'importe, après tout, qu'une longue souffrance
Brise peut-être, un jour, mon terrestre bonheur!
Ne sais-je pas qu'en toi sera ma délivrance?
N'ai-je pas savouré les trésors de ton cœur?

Quand ta main si fidèle approche de ma bouche
Cette coupe où ta lèvre a trempé dans le fiel,
N'est-ce pas, ô Jésus! ton amour qui me touche?
Ne sais-je pas qu'au fond se trouvera le miel?

Participer, enfin, à la souffrance amère
Que tu goûtas pour moi dans toute son horreur,
N'est-ce pas, ô mon Roi, qui te nommes mon frère,
Une grâce excellente, un suprême bonheur?

Oh! ce dépouillement, que ta grâce l'achève!
Dans tes sentiers bénis viens affermir mes pas!

Que l'aile de la foi chaque jour me soulève
Au-dessus du néant des choses d'ici-bas!

Redis à ma mémoire, hélas! trop infidèle,
Ce que furent les soins de ta grande bonté;
Et ces mille détails que chaque heure nouvelle
M'apporte de la part de ta fidélité.

Oui, répète à mon cœur et rappelle à mon âme
Que tu fus mon soutien, et que, dans l'avenir,
Soit que ton faible enfant te loue ou te réclame,
Tu l'entendras toujours, et toujours pour bénir.

SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS.

PROGRAMME D'UN CONCOURS OUVERT PAR LE COMITÉ.

La Société des Traités religieux voit s'étendre chaque jour sa sphère d'action. Elle a passé dans ses distributions de Traités le chiffre de 595,000 pendant le cours des six mois qui viennent de s'écouler. Cette progression dans les distributions annonce une progression dans les besoins religieux. Il faut y répondre par tous les moyens possibles. Il y a malheureusement une grande disette de Traités nouveaux : non pas que nous en ayons moins reçu cette année que les années précédentes, mais leur nombre est insuffisant pour répondre aux demandes qui nous sont tous les jours adressées. Aussi le Comité a-t-il cherché tous les moyens de multiplier les Traités. L'un des plus efficaces lui était indiqué par l'exemple des grandes Sociétés de Traités d'Angleterre et d'Amérique : c'est l'ouverture d'un concours pour les Traités religieux. Le Comité a décidé que quatre prix seraient fondés pour les meilleurs Traités qui lui seraient présentés : les Traités de 24 pages et au-dessus qui seraient couronnés recevraient un prix de 200 fr., et les Traités couronnés de 16 pages et au-dessus recevraient un prix de 100 fr. Le Comité se réserve de donner des accessits de 50 fr. aux Traités qui, quoique non couronnés, lui sembleraient pouvoir entrer avec avantage dans sa collection. Voici les traités demandés par le Comité :

I. Qu'est-ce qu'un chrétien? — Déterminer ce qu'il n'est pas, pour arriver à déterminer ce qu'il est d'après l'Evangile. — Combattre la déplorable idée du christianisme de naissance, d'habitude, d'imitation. — Montrer, plutôt que démontrer, ce qu'est un vrai disciple de Jésus-Christ, un homme portant son nom à bon droit.

II. La famille chrétienne. — Faire ressortir l'influence de l'Evangile dans les relations diverses de la famille. — Comparer la famille chrétienne à la famille mondaine ; — les comparer soit dans le bonheur, soit dans la souffrance ; — montrer la joie pure et sereine, la vie con-

stamment renouvelée, l'inépuisable consolation que Jésus-Christ apporte au foyer où il a été reçu comme l'ami de la maison.

III. De la probité dans les transactions sociales. — Rien n'est plus rare qu'une probité absolue et délicate dans ces transactions. On se fait une morale commode et relâchée qui justifie le vol en détail. C'est cette morale qu'il faut combattre au point de vue de l'Evangile et de la probité stricte. Réveiller la conscience à cet endroit, — faire comprendre où mène l'infidélité dans les petites choses, — rappeler que les jugements de Dieu ne font pas de concession au mal, et que le christianisme nous astreint à une délicatesse sans compromis d'aucune sorte.

IV. Le quatrième sujet est laissé à la liberté des concurrents. Il doit seulement rentrer dans le cadre bien connu de nos publications.

Le peu de détails que nous avons donnés sur les sujets proposés prouve que nous désirons laisser toute latitude aux auteurs. Nous leur demandons seulement de ne pas nous envoyer des dissertations. Un style simple, vivant, populaire, incisif, est désirable. Notre Société désire parler au grand nombre, et notre Comité ne pourrait admettre de froids discours mis en format de Traités. Les principes évangéliques de la Société des Traités religieux sont assez connus pour qu'on sache d'avance que nous n'admettrons que des publications qui en portent l'empreinte.

Le terme du concours est le 1er mars. — Les manuscrits, avec une épigraphe destinée à faire connaître les auteurs, devront être adressés au secrétariat de la Société, rue de Clichy, nº 54.

CE N'EST QUE....

Une dame, qui prenait assez peu de part aux travaux du règne de Dieu, assista, par occasion, à l'assemblée annuelle d'une société missionnaire, et ce qu'elle y entendit excita son intérêt pour l'évangélisation des païens. L'année suivante elle revint présenter au trésorier une petite boîte sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Ce n'est que*... On l'ouvrit, et l'on y trouva la somme de 750 fr. — Cette dame avait jadis l'habitude d'acheter bien des objets de fantaisie dont elle n'avait nul besoin. « Ce n'est qu'un écu ! » disait-elle ; « Ce n'est qu'un franc !... » « Ce n'est que quelques centimes ! » Et sous ce prétexte elle emplétait ce qui avait excité ses désirs. Mais durant la dernière année, lorsqu'elle était tentée de faire de tels achats, elle s'en abstenait et mettait, à la place, ses « *ce n'est que*... » dans sa boîte. C'est ainsi qu'à la fin il s'y était trouvé 750 fr. pour les missions !

Lecteur, n'y aurait-il point quelqu'un, pas très loin de vous, qui pourrait imiter ce bon exemple ?

CONDITIONS ET ADRESSES.

La *Feuille religieuse* paraîtra, en 1854 comme en 1853, de deux dimanches l'un, toute l'année. — Un plus grand nombre de suppléments que précédemment, seront consacrés à faire connaître l'œuvre des missions chez les païens, et entre autres à exposer les travaux de la Société des Missions de Bâle, qui a tant de droits à notre intérêt.

Prix de l'abonnement annuel, payable en souscrivant :

Franco à destination.

Pour le canton de Vaud, 3 fr.
Tout le reste de la Suisse, 3 fr. 50 c.
La France, (autant que durera le timbre extraordinaire imposé aux journaux étrangers), 4 fr.
La Belgique et les Etats Sardes, 4 fr. 50 c.
Tous les pays de l'Union postale austro-allemande (Etats allem. et possess. autrichiennes) 6 fr.

Pour les Pays-Bas, mais franco seulement jusqu'à l'extrême frontière belge, 4 fr. 50 c.
La Toscane et le reste de l'Italie, mais franco seulement jusqu'à l'extrême frontière sarde, 5 fr.

On s'abonne, lettres et argent franco, à Lausanne, au *Bureau de la Feuille religieuse du canton de Vaud*, rue du Grand-Saint-Jean, n° 41.

On souscrit aussi à Bex, chez Mlle Moreillon, régente.
— à Aigle, chez M. Moret, instituteur.
— à Ormont-dessus, chez M. Monnerat, pasteur.
— à Villeneuve, chez M. Ruchonnet, pasteur.
— à Montreux, chez M. François Cochard, à Baugy.
— à Vevey, chez M B. Ausset.
— à Corsier, chez M. H. Rapin, pasteur.
— à St.-Saphorin (Lavaux), chez M. Baatard, pasteur.
— à Chexbres, chez M. De Loes, pasteur.
— à Oron, chez M. Dumont, pasteur.
— à Cully, chez M. Faure, ministre.
— à Lutry, chez M. Jordan, pasteur.
— à Morges, chez M. Leresche, pasteur.
— à Rolle, chez Mlle Marie Rochat.
— à Nyon, chez M. Mestral, pasteur.
— à Coppet, chez Mme Mercier-Piachaud.
— à Aubonne, chez M. Crinsoz-Gleyre.
— au Chenit, chez M. David Meylan, au Brassus.
— à Ballaigues, chez M. Centurier, pasteur.
— à Romainmotier, chez Mlle Louise Bonnard du Com[re].

On souscrit aussi à Grancy, chez M. NICATY, pasteur.
— à Cossonay, chez M. LIAUSUN, pasteur.
— à Chavornay, chez M. LAURENT, pasteur.
— à Orbe, chez Mlle Jenny FORNÉSY.
— à Ste.-Croix, chez M. Philippe MERMOD, négociant.
— à Bullet, chez M. LADDOR, instituteur.
— à Grandson, chez M. CHAUTEMS, pasteur.
— à Yverdon, chez M. GARIN, ministre.
— à Echallens, chez M. GERMOND, pasteur.
— à Château-d'OEx, chez M. MOREL, pasteur.
— à Avenches, chez M. A. BLANCHOD, négociant.
— à Payerne, chez M. NEISS, instituteur.
— à Lucens, chez M. DUBRIT, pasteur.
— à Moudon, chez M. LEYVRAZ, instituteur.
— à Thierrens, chez M. MELLET, pasteur.
— à Motier en Vully, chez M. BOISOT, pasteur.
— à Neuchâtel, chez J. P. MICHAUD, libraire.
— au Locle, chez M. GALLOT, pasteur.
— à la Chaux-de-Fonds, chez M. LADAME, pasteur.
— à Genève, chez E. BÉROUD, libraire.
— à Berne, au BUREAU DES GAZETTES, à la poste.
— à Grandval (Jura bernois), chez M. GAGNEBIN, past.
— à Bâle, chez M. Aug. COURVOISIER, négociant.
— à St.-Gall, chez M. le Doct. ZUBLIN.
— dans les autres cantons, aux BUREAUX DE POSTE resp.

On souscrit pour la France :
A Paris, à la Librairie de CH. MEYRUEIS, rue Tronchet, nº 2.
» chez M. P. BURNIER, pasteur, rue Ménilmontant, nº 20.
à Mens (*Isère*), chez M. CHAGNARD, négociant.
à Valence, chez MARC-AUREL, libraire.
à Nîmes, chez GARVE, libraire.
à Toulouse, chez M. Frank COURTOIS, banquier.
à Strasbourg, chez KRÆUTER, libraire.
à Lyon, chez DENIS et PETITPIERRE, libraires, rue Neuve, nº 18.
à Nancy, chez M. J. BORNAND, pasteur.
à Thiat (*Haute-Vienne*), chez M. AMBRESIN, pasteur.
à Troyes (*Aube*), chez M. RECORDON, pasteur.

NB. Les abonnés qui auraient quelques réclamations ou demandes à faire au Bureau de la Feuille religieuse, sont priés de les lui adresser FRANCO, soit directement, soit par la personne qui a reçu leur abonnement.

Messieurs les pasteurs qui voudront bien se prêter à recueillir des abonnements pour la *Feuille religieuse*, pourront les envoyer à l'une des adresses ci-dessus.

Les volumes brochés des années qui existent encore se vendent chacun 3 fr., pris au Bureau du journal, à Lausanne, et ailleurs aux mêmes prix que l'abonnement annuel pour la localité.

Les Feuilles de Missions des années 1828 à 1853, extraites de la Feuille relig., et formant, en une série à part, autant de petits vol. brochés, se vendent séparément, chaque année, 1 fr.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 3. Du 15 Janvier.



FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

LA PRIÈRE SECRÈTE.

Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est là dans le secret ; et ton Père qui te voit dans le secret, te récompensera publiquement. Matthieu VI, 6.

Pour prier Dieu, nous n'avons pas absolument besoin d'*entrer dans notre cabinet*. Le Seigneur est près de nous en tout lieu. Mais nous sommes exhortés à nous y retirer, afin d'échapper aux distractions extérieures, et pour favoriser, en nous plaçant dans une retraite paisible, l'élévation de notre âme à Dieu. — Peu importe, au fond, quelle est cette retraite. Isaac *sortait aux champs, le soir, pour prier*. Jacob passa toute une nuit en prière près du torrent de Jabbock. Abraham invoquait le nom de l'Eternel sous l'ombre des arbres qu'il avait plantés en Béerséba. Plusieurs des psaumes de David montrent qu'il s'approcha souvent de Dieu dans les antres de la terre et dans les cavernes des rochers. Lorsque les messagers de Corneille arrivèrent à Joppe pour chercher Pierre, il était en prière sur la terrasse aérée et spacieuse du logement qu'il occupait près

de la mer. Et quant à notre Seigneur, nous voyons qu'il aimait à prier en plein air, dans les endroits solitaires, sur une colline ou dans le jardin de Gethsémané. Il n'est donc pas besoin de quatre murailles et d'une porte fermée à clé, pour avoir un lieu de prière. Un lieu retiré quelconque, le silence et une âme recueillie en Dieu peuvent en former un partout, au bord d'un lac, au fond d'une forêt, dans un jardin, au coin d'une pauvre grange : vous n'avez qu'à fermer les yeux, vous retirer en vous-même, vous placer devant Dieu, et vous aurez là un cabinet. Partout où l'âme est réellement seule avec Dieu, vous en avez un.

Mais outre un endroit retiré et paisible, il est bon que nous ayons un endroit fixe et déterminé pour la prière. *Entre dans* TON *cabinet*, dit le Seigneur, dans le lieu où tu as coutume de t'approcher de ton Dieu. Quoique les lieux où nous nous trouvons, n'aient pas autant d'influence sur nous que les personnes qui nous entourent, ils en ont cependant. Il est des endroits auxquels se rattachent pour nous des impressions particulières, où nous sentons qu'il nous est plus doux et plus facile de prier avec foi; des endroits qui semblent nous comprendre et être en sympathie avec nous, où le parfum de ce que nous y avons éprouvé de la bonté et de la fidélité de Dieu est en quelque sorte répandu. Quand le prophète Elie était à Sarepta, chez la pauvre veuve chargée par le Seigneur de le nourrir, et dont l'enfant mourut, il l'arracha des mains tremblantes de sa mère, le *porta dans la chambre haute où il demeurait, le mit sur son lit, et cria: Eternel, mon Dieu, je te prie que l'âme de cet enfant rentre en lui!* Comme si ce lieu dans lequel il avait souvent et beaucoup prié, et obtenu bien des réponses de son Dieu, était celui d'où il pouvait le mieux s'approcher du Seigneur avec la confiance d'obtenir cette grande délivrance.

Vous êtes heureux, chrétiens, s'il y a pour vous une maison de prière, une chambre, une retraite quelconque, où vous avez souvent trouvé le Seigneur, d'où vos souvenirs et sa grâce vous aident à élever vos cœurs à lui avec confiance. Voilà le cabinet dont parle Jésus-Christ.

Le Seigneur déclare que si quelqu'un *prie son Père céleste*

dans le secret, son Père céleste le lui rendra publiquement. — Avant de vous montrer comment cette précieuse promesse s'accomplit, j'ai besoin de vous rappeler que la prière secrète est aussi accompagnée d'une bénédiction secrète. Il y a une joie immédiate et particulière à aller à Dieu, à jouir, par la prière, de sa douce communion. Les jouissances les plus profondes sont aussi les plus pures; et la plus pure de toutes est le sentiment de la paix avec Dieu. Eprouver que *Dieu est amour;* s'approcher tellement de lui, qu'on perde de vue le monde, que l'amour du péché soit surmonté, et que les jouissances visibles soient absorbées dans le sentiment des joies spirituelles; pénétrer, ne fût-ce qu'un instant, dans *la lumière inaccessible,* se réjouir en esprit dans la souveraineté de Dieu, sentir au plus profond de l'âme l'influence de l'infinie sainteté de Dieu et de son amour régénérateur; sentir tout cela, c'est goûter les plaisirs les plus doux, les plus purs et les plus élevés. — Après les joies de la communion avec Dieu, il y a encore pour celui qui prie beaucoup en secret, la tranquille consolation de verser son cœur dans le sein de son Dieu, de pouvoir s'assurer son secours contre les combats, les souffrances et les épreuves de la vie. Savoir que Dieu est près, qu'on se confie en lui, qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on agit envers lui comme un enfant respectueux et affectionné, et qu'il a pour nous les sentiments d'un père miséricordieux et compatissant, est une des plus douces satisfactions que l'on puisse goûter. C'est celle de l'homme de prière.

Mais outre cette bénédiction immédiate et secrète dont l'âme qui s'approche réellement de Dieu a seule la conscience, il y a une bénédiction publique, connue, que le Seigneur promet, dans les paroles qui nous occupent, à la prière secrète.

Remarquez d'abord que souvent Dieu répond ouvertement à une prière secrète en l'exauçant d'une manière connue de tous. Le monde voit le résultat, mais il en ignore la cause. Quand Esaü et Jacob se rencontrèrent, le guerrier avec ses 400 hommes d'armes, et le berger avec sa famille et son troupeau, une bande d'agneaux et une bande de loups; quand le patriarche s'avança humblement, son bâton à la main, au devant de son frère irrité, et que ceux qui étaient derrière lui atten-

daient avec anxiété ce qui allait arriver, ils virent les larmes qui s'échappaient des yeux du farouche chasseur, l'épée qui tombait de sa main, les bras nerveux d'Esaü entourant le cou de Jacob; ils virent que le redoutable ennemi était devenu un frère tendre: ils virent le résultat de cette rencontre, mais ils n'avaient pas vu ce qui l'avait préparé et amené. Ils n'avaient pas été avec Jacob, la nuit précédente, à côté du torrent de Jabbock; ils n'avaient pas été témoins de la ferveur et de la persévérance de ses prières; ils ne savaient pas que le Seigneur avait promis à Jacob le cœur de son frère. La réconciliation fut manifeste à leurs yeux; mais le combat de prières auquel elle était due, ne leur était pas connu. La récompense était publique; la prière avait été secrète. — C'est ainsi qu'il est beaucoup de bénédictions que le fidèle obtient par la prière, que le monde admire, ou même envie, mais dont il ignore la source. « Voyez cet homme, » dit-on quelquefois; « tout lui réussit, là où les autres échouent; il échappe, là où d'autres succombent. Il a un secret, » ajoute-t-on. Vous avez raison, pourrions-nous répondre. *Celui qui se tient dans la demeure du Souverain, se loge à l'ombre du Tout-Puissant. Le Tout-Puissant le couvre de ses ailes. Il le délivre du filet du rusé chasseur. Ce qui épouvante la nuit, ni la flèche qui vole en plein midi, ne lui font peur. Il en tombe mille à sa droite et dix mille à sa gauche; mais la destruction ne s'approche point de lui.* Le secret de cet homme, c'est la prière de la foi : il est un homme de prières. L'œil du Tout-Puissant découvre les dangers qu'il court, et les lui montre; la main du Tout-Puissant le garde, le soutient, le délivre, disperse ou apaise ses ennemis. C'est dans son cabinet qu'il l'a obtenu. Le monde voit la bénédiction accordée à la prière, mais il n'a pas vu la prière. Il ne s'en doute pas et ne lui attribue rien.

Parmi les bénédictions publiques, connues, qui sont accordées à la prière secrète, il faut compter aussi la présence d'esprit et le calme de l'âme. — Il y a des personnes si froides qu'elles ne s'agitent et ne s'émeuvent de rien; il y en a qui ont tant de ressources en elles-mêmes qu'elles se tirent facilement de tout. Mais il y a aussi des natures anxieuses, agitées, aisément troublées et déconcertées, qui voient toujours

trop tard ce qu'il aurait fallu faire ou dire dans une circonstance imprévue et difficile. Et le plus ferme même a des moments où il peut être troublé et interdit par le danger. Contre ce mal si fâcheux, le vrai remède est dans le précepte de Jésus-Christ que nous méditons. La prière, par cela seul qu'elle calme et fortifie l'esprit en le plaçant dans une atmosphère de paix et de force, prépare pour les incidents rapides et les éventualités soudaines de chaque jour.

Les hommes qui se tiennent habituellement près de Dieu par la prière, qui vivent en sa présence et dans sa communion, apprennent l'art précieux d'être toujours maîtres de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs actions. Leur cœur, fixé sur le Rocher, voit clair et les conduit sûrement; les difficultés ne les troublent pas, et loin d'être jamais alarmés, ils peuvent souvent diriger et rassurer autrui au milieu des complications qui surviennent. — Mais il y a plus que cela: l'homme de prière est assisté et fortifié d'en haut, dans les moments difficiles, parce que l'Esprit de Dieu, sur lequel il se repose et qu'il appelle à son secours, le dirige, le garde et le soutient. C'est ainsi que, dans des moments périlleux ou des circonstances critiques, on a vu souvent l'homme de prière se surpasser lui-même. Un courage, une prudence, une éloquence extraordinaires, lui ont été donnés, qui l'ont surpris le premier, et qu'il n'est parvenu à s'expliquer qu'en se rappelant que, manquant de sagesse, il l'a beaucoup demandée à Dieu. — O chrétiens, si vous voulez pouvoir traverser courageusement des scènes de danger, ou habilement des circonstances difficiles, ou paisiblement des moments de trouble, soyez beaucoup au pied du trône de grâce, devant votre Père céleste. — Quand Néhémie plaida si bien la cause d'Israël auprès du roi d'Assyrie, ses accents persuasifs, la bonté inattendue avec laquelle le roi lui accorda si promptement sa demande, étaient la récompense publique de ses prières secrètes. Quand l'apôtre Paul, menacé de périr par un naufrage, se montra, lui prisonnier, si au-dessus de l'équipage, du centenier, du capitaine et du pilote, son tranquille héroïsme, sa remarquable sagacité et son inébranlable calme, qui le firent prendre pour une sorte de divinité, étaient la réponse publique à ses

jeûnes, à ses supplications secrètes. Et quand les amis du célèbre médecin Boerhave lui demandaient comment il était possible qu'il vînt à bout de tant d'occupations dans un jour et qu'il passât toujours en paix à travers tant de circonstances émouvantes, il répondit qu'il l'attribuait à ce qu'il consacrait habituellement à la méditation de la Parole et à la prière, la première heure de chaque jour.

Le Seigneur bénit encore l'homme qui est animé d'un esprit de prière, en lui accordant une vraie spiritualité. Nous n'entendons point par là un esprit austère et sombre, ni une manière particulière de s'exprimer sur les choses religieuses, ni enfin une piété qui sente le moins du monde l'affectation. Par une disposition spirituelle nous entendons l'état d'une âme en paix avec Dieu, se plaisant dans un commerce habituel avec lui, possédant cette vie de la foi qui rend les choses invisibles pleines de réalité, qui fait qu'elles touchent et intéressent le cœur, et qu'on sympathise puissamment avec elles. Une âme spirituelle est une âme pour laquelle la Bible est quelque chose de plus et de mieux qu'un recueil de doctrines et de préceptes, et pour laquelle un dimanche bien consacré à Dieu n'est pas une contrainte ni un ennui, mais une douce joie. Une âme spirituelle voit clairement, comprend bien, sent vivement les choses de Dieu. Le Dieu Sauveur lui apparaît habituellement comme un être réel, un Rédempteur vivant, et le ciel comme une patrie qui l'attend et pour laquelle son Dieu l'a préparée. Une âme spirituelle, c'est une âme très sensible aux douleurs et aux angoisses du péché, à la beauté de la sainteté, au prix de la faveur de Dieu. — Chrétiens, si vous voulez posséder cette spiritualité qui seule met l'âme en communion avec Dieu et avec les choses spirituelles, cherchez-la et entretenez-la dans votre cœur par beaucoup de prières secrètes. Il est des hommes faisant profession de piété, qui sont déplorablement en arrière à cet égard. Leur religion n'est guère qu'une forme, un respect extérieur pour l'Evangile. Ils vivent sur leur expérience passée, plutôt que de ce qu'ils éprouvent maintenant. Leur piété ressemble à des cendres froides sur un autel où l'on n'offre plus de sacrifices.

Frères, versez chaque jour dans votre âme l'huile de la

prière secrète et de quelque vérité divine bien méditée, et le feu ne s'éteindra pas; l'autel de votre cœur ne se couvrira pas de rouille; il ne se gèlera pas, et vous aurez toujours quelque étincelle du feu sacré pour ranimer un frère. — Oui, l'homme qui abonde en prières secrètes, ne vivra pas seulement lui-même d'une vie énergique: il emportera chaque jour, de la présence de Dieu, une joie, une paix, par lesquelles il sera en bénédiction à ses alentours. Un homme puissant dans la prière est une consolation continuelle, un continuel cordial dans un monde tel que celui-ci. Si un homme dépourvu du véritable esprit de prière veut consoler un de ses semblables, il manque souvent son but. Quand il entre dans la maison de deuil ou s'assied à côté d'un lit de maladie, il ressemble à un voyageur qui passerait d'une atmosphère glacée dans la chambre de souffrance: il apporte l'hiver. Mais l'homme de prière apporte avec lui une atmosphère restaurante; il apporte l'été. Il y a de la joie à sa venue: il ne vient jamais seul; il amène son Sauveur avec lui, il amène l'Esprit de foi, de sainteté et de charité.

Enfin la récompense publique de la prière secrète, c'est celle qui lui sera donnée au grand jour des rétributions. En ce jour, nul ne sera sauvé par ses prières; il ne sera dit à personne : « Vous avez été si saint et si pieux, vous avez tant prié et tant travaillé, que la mort seconde n'a point de pouvoir sur vous. » Mais quoique ce ne soit que par le précieux sang, les parfaits mérites et la puissante intercession de Jésus-Christ, qu'une âme sera sauvée, il y aura alors une grande récompense pour tant de prières secrètes adressées au Seigneur sur la terre par ses enfants. Quand *chacun recevra selon ce qu'il aura fait étant dans son corps,* ceux qui auront intercédé beaucoup, avec beaucoup d'amour et de foi, connaîtront la réponse finale qui a été faite à leurs prières. Il est beaucoup de prières dont on ne sait pas ici-bas ce qu'elles deviennent; il en est pour des endroits éloignés, pour des personnes qu'on n'a plus revues, pour des bénédictions qui ont pu être accordées sans qu'on l'ait jamais su. Mais toutes ces prières, si elles ont été les prières de la foi, ont été entendues. Elles ont obtenu quelque chose, elles sont inscrites dans le livre de Dieu. Et

quand le grand jour viendra, et que *les livres seront ouverts*, on verra combien chaque chrétien a prié, et ce qu'il a surtout demandé à Dieu. — Alors on apprendra des choses étranges! Voilà, par exemple, un homme qui est resté inconnu sur la terre; personne, à la droite du Juge, ne s'en souvient : il était pauvre; il n'avait que peu ou rien à donner pour Christ; il ne savait peut-être pas bien parler. Mais il était un nouvel Israël dans ses luttes avec Dieu; et l'on verra alors tout ce qu'il a obtenu par ses fidèles et persévérantes prières.

Voici une autre personne qui a passé des années dans son lit; impotente de tout son corps, elle ne pouvait rien faire; elle était hors d'état de visiter les affligés; elle ne savait peut-être pas écrire. Mais elle savait prier; et voyez quelle bienfaitrice elle a été pour beaucoup de personnes! Voyez quelles ont été les intercessions de sa charité, pour sa famille, pour ses amis, pour ses serviteurs, pour le monde, pour l'Eglise! Voyez les réponses qu'elle a obtenues; quelle Dorcas elle a été, quoiqu'elle n'ait pas pu *faire des vêtements pour les pauvres*; quelle Phœbé, quoiqu'elle n'ait pas pu marcher; quelle Priscille, quoiqu'elle ait parlé à peu de personnes des choses de la vie éternelle! Mais ses prières ont obtenu pour les objets de sa sollicitude l'Esprit qui enseigne la vérité. Dieu l'a écoutée, et elle a répandu d'immenses et d'éternelles bénédictions.

Nous vous disons donc : *Toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est là dans le secret, et ton Père qui te voit dans le secret, te le rendra publiquement.*

UN MARTYR DU REFUGE.

Personne n'ignore que la révocation de l'Edit de Nantes, par Louis XIV, chassa de France plus de 300 mille protestants, qui allèrent porter leur industrie et leur activité dans tous les pays où ils trouvèrent un asile. On sait également qu'avant que l'Edit de Nantes lui-même vînt, en 1598, assurer aux protestants la liberté qui leur fut retirée un siècle plus tard, la persécution avait déjà sévi en France, et forcé à l'exil un grand nombre de chrétiens. Mais ce que l'on ignore assez généralement, c'est que un, du moins, de la multitude de réfugiés qui se retirèrent en

Suisse (et il est probable qu'il n'y a pas un second exemple de de ce fait); c'est, disons-nous, que *un* de ces chrétiens du *refuge*, après avoir fui la France pour éviter le martyre, le trouva sur le sol étranger.

Martin *du Voisin* [1] était né de parents catholiques, dans un village situé sur la Marne, entre Chaumont et Langres (Haute-Marne). Mais ayant cru du cœur à la Parole de Dieu et à l'Evangile de la grâce, il fut contraint, vers l'an 1580, de quitter sa patrie pour pouvoir *garder la foi* sans être exposé à la persécution. Il était passementier de son état, et comme il était bon ouvrier, comme il menait d'ailleurs une vie à tous égards exemplaire, le conseil de la ville de Bâle, où il avait cherché un asile, se fit un plaisir, vu la cause de son exil, de lui accorder la bourgeoisie de cette ville. Du Voisin se fixa donc à Bâle, s'y maria, et y vécut, bon citoyen, heureux père de famille et chrétien fervent, jusqu'en 1608. Cette année-là, il partit de Bâle vers la fin de septembre pour se rendre, en vue de son commerce, à la foire de Lucerne, qui devait avoir lieu le 2 octobre suivant. Il rencontra sur sa route des pèlerins de la Lorraine et de la Hollande, qui s'en allaient dévotement à Rome, en visitant Notre-Dame d'*Einsiedlen* et de *Lorette*. [2] Chemin faisant, il leur demanda le but de leur voyage, et fut ainsi conduit à entrer avec eux dans des entretiens religieux, qui se prolongèrent encore lorsque, arrivés à Sursée, ils se retrouvèrent logeant ensemble à l'auberge du *Soleil*. Dans la conversation, du Voisin en vint à leur expliquer, d'après les paroles de Jésus à la Samaritaine, que *le temps était venu de ne plus adorer Dieu dans* tel ou tel lieu de pèlerinage, mais qu'Il voulait et pouvait *être adoré* partout *en esprit et en vérité;* que l'on n'était point pour cela tenu à Einsiedlen ni à Lorette ni à aucun autre lieu du monde, et que c'était une perte inutile de temps, de peine et de frais, que d'aller si loin pour prier Dieu, tandis que, suivant saint Paul, les fidèles peuvent *prier en tout lieu*, en *élevant au ciel des mains pures*. — Du Voisin fut conduit, dans la conversation, à exprimer aussi que la Vierge Marie devait sans doute être honorée et *estimée bienheureuse*, mais qu'il ne fallait pas dépasser les limites posées là-dessus par la Parole de Dieu; qu'aller au-delà était plutôt déshonorer Marie, et que c'était, non le Livre de

[1] Probablement le même nom que celui de Duvoisin, si connu chez nous.

[2] Deux pèlerinages célèbres consacrés à la Vierge, dont l'un est dans le canton de Schwytz et l'autre en Italie, dans les Etats de l'Eglise.

Dieu, mais des inventions humaines qui affirmaient qu'elle était née sans péché, qu'elle était la médiatrice entre Dieu et les hommes pour intercéder en leur faveur. L'opposition qu'il rencontra de la part de ses interlocuteurs le conduisit peu à peu à exposer naïvement toute la foi évangélique à laquelle il était attaché, oubliant, dans son zèle pour la vérité, qu'il était en pays tout catholique. Il fut entendu par des gens dévoués aux prêtres, qui n'eurent rien de plus pressé que d'aller le dénoncer au magistrat, comme un abominable blasphémateur, qui avait outragé la « mère de Dieu [1]. » Il s'ensuivit que du Voisin fut jeté en prison dès le soir même.

Le lendemain il fut amené devant le conseil de Sursée et interrogé s'il n'était pas prêt à rétracter les blasphèmes qu'il avait prononcés contre la sainte Vierge. Il déclara qu'il tenait tout ce qu'il avait dit, pour des vérités incontestables, et qu'il était prêt à le prouver par la Parole de Dieu. Les magistrats de Sursée, n'osant prendre l'affaire sur eux, s'adressèrent à ceux de Lucerne, qui leur envoyèrent un de leurs conseillers parlant français, et chargé d'assister aux débats, afin de veiller à ce que « bonne justice fût rendue. » — Mais du Voisin ayant persisté dans toutes ses assertions précédentes, et n'ayant pu, malgré tous les efforts des prêtres de Sursée, être amené à une rétractation, il fut condamné à mourir par le fer et le feu. Cet arrêt, déjà si cruel, fut exécuté avec une satanique précipitation, et le témoin de Jésus-Christ n'eut qu'une heure pour se préparer au supplice. Conduit sur le lieu de l'exécution, il se dépouilla lui-même de son habit; pendant les apprêts de sa mort, il eut encore à subir les instances d'un curé qui le pressait de rendre gloire à « la mère de Dieu. » Mais ici encore il demeura ferme, déclarant qu'il n'avait jamais dit un seul mot contre l'honneur de la sainte Vierge, et qu'il n'avait, par conséquent, pas à lui faire réparation; que, du reste, il remettait sa cause entre les mains de Dieu, son Père céleste, qui l'avait racheté du péché, de la mort et de la condamnation, par le précieux sang de son Fils, l'unique Rédempteur, Médiateur et Sauveur du monde. Alors le prêtre prononça sur lui d'horribles malédictions. Après quoi, du Voisin eut la tête tranchée; et son corps fut jeté dans les flammes.

On peut se figurer la douleur que cette nouvelle causa à la

[1] Expression absurde et blasphématoire que Rome a inventée pour excuser le culte qu'elle rend à celle qui a été la mère du Sauveur quant à son humanité.

veuve du martyr, à peine relevée des couches qui avaient donné le jour à son septième enfant. — Bâle ne fut pas non plus indifférente aux traitements infligés à son bourgeois. Dès la première nouvelle de l'arrestation de du Voisin, les magistrats de la ville avaient envoyé en toute hâte un exprès à Sursée, pour intercéder en sa faveur; et leur requête pressante y arriva, en effet, avant que l'exécution fût consommée. Mais le bailli Schœffelbühl, de Sursée, eut la barbarie de mettre froidement le papier dans son gousset, en disant « qu'il n'avait pas le temps de le lire, et que, d'ailleurs, il était déjà trop tard; qu'on aurait dû arriver hier, lorsque la sentence de mort n'était pas encore prononcée. »

Le conseil de Bâle, il est vrai, porta plainte auprès de la Diète suisse; mais rien ne pouvait plus réparer le crime judiciaire commis sur la personne du pieux du Voisin. La Diète, du moins, voulut prévenir la répétition d'un tel fait, en ordonnant qu'à l'avenir aucune sentence capitale ne serait exécutée sur un ressortissant d'un autre canton, avant que le gouvernement de celui-ci en eût eu due connaissance.

Ce trait, édifiant en lui-même, comme toute mort de martyr, est un épisode remarquable dans l'histoire si instructive des réfugiés français protestants, et serait digne de trouver place dans une seconde édition du bel ouvrage que vient de publier M. Ch. Weiss sur ce sujet. — Le fait se trouve consigné dans le tome II des *Mélanges Zuricois* (Miscellanea Tigurina) publiés en 1723 à Zurich.

LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS ET LE CHRISTIANISME.

Ce n'est ni sans intérêt ni sans instruction que l'on observe le développement de cette jeune société des Etats-Unis d'Amérique, si différente, à tous égards, de nos vieux Etats européens. Formée, il n'y a pas trois quarts de siècle, d'une population cultivée, industrieuse et, dans une forte proportion, chrétienne, libre de ces antécédents historiques qui, tout respectables qu'ils sont, compliquent trop souvent la marche des peuples anciens, cette société naissante a jeté dans un sol si riche ses vigoureuses racines, et s'est élancée avec une ardeur toute juvénile au devant d'un avenir qui n'est lié par aucun passé. Nous ne disons pas qu'il n'y ait point d'ombre au tableau qu'elle nous offre; encore moins

nierons-nous les écueils qui pourraient tôt ou tard la menacer: elle participe par des misères et par des dangers au sort commun des choses humaines. Mais un tel peuple vaut tout au moins la peine d'être observé. — Et pour ne parler que du côté qui nous touche, quelle importante expérience que celle qui prouve que, au besoin, le christianisme peut, sans périr, se passer de tout appui étranger! On a quelquefois appelé athée un gouvernement qui laisserait aux citoyens la faculté de régler, chacun selon ses convictions personnelles, tout ce qui concerne le culte et la religion. Mais ce procédé, qui est un indice de respect plus que d'indifférence pour les intérêts les plus hauts de l'humanité, n'exclut point le sentiment religieux chez les magistrats d'une telle république; il ne les empêche pas, soit dans leur vie privée, soit dans leur action officielle, de rendre témoignage au christianisme, et de le recommander par des actes et par un langage d'autant plus efficaces, qu'ils sont tout spontanés.

Nous en trouvons un exemple dans le message du président Pierce, par lequel il vient d'ouvrir la session du Congrès national. On sait l'importance ordinaire de ce document, qui est la déclaration de principes, le manifeste solennellement adressé au peuple américain par son premier magistrat, et dont toutes les paroles sont pesées. — Voici une citation de ce message :

« Quoiqu'une maladie (le choléra) qui a pris tout à coup les caractères d'une vaste et destructive épidémie, ait laissé de funestes traces dans quelques portions de notre pays, nous avons encore les plus abondants motifs d'humble reconnaissance envers Dieu pour une accumulation de grâces signalées répandues sur nous comme peuple. Il convient que le sentiment de nos progrès rapides et de l'accroissement de nos forces soit habituellement associé à celui d'une humble dépendance à l'égard de ce Dieu qui tient dans ses mains la destinée des hommes et des nations.

» Tout en reconnaissant la sagesse du principe large et absolu de la liberté religieuse, proclamé dans notre Constitution, et en me réjouissant de la bienfaisante influence qu'il a exercée sur notre condition politique et sociale, je croirais manquer à un devoir manifeste, si je n'exprimais pas ma profonde conviction, que nous ne pouvons mettre aucune confiance assurée dans nos progrès apparents, à moins qu'ils ne reposent sur une moralité et une probité nationale qui aient elles-mêmes leur racine dans les grandes vérités enseignées et exposées par la révélation de

Dieu. — Au milieu des soucis que nous causaient nos compatriotes souffrants et affligés, nous avons été puissamment consolés de voir comment ce fléau a promptement effacé les distances et fait de véritables voisins, des cités et des districts les plus éloignés. C'est avec bonheur que nous avons observé la puissance de ce lien fraternel qui unit tous les cœurs dans toutes les parties de l'Union, lorsqu'un danger extérieur, ou une calamité intérieure, viennent à nous menacer. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. *Hyères*. Le grand nombre d'étrangers protestants que la douceur du climat avait attirés à Hyères l'hiver passé, a fait désirer d'y voir une chapelle consacrée à notre culte. Il s'en est construit en effet une, qui a été terminée au mois d'octobre; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce sont quelques personnes catholiques du lieu qui en ont fourni les premiers fonds. Le culte évangélique s'y célèbre déjà en français et en anglais, par deux pasteurs à poste fixe. La chapelle se rattache au consistoire de Marseille; mais il est convenu que tout prédicateur qui adhère aux bases doctrinales de l'Alliance évangélique, sera admis à y prêcher, quelle que soit d'ailleurs sa dénomination. C'est le 11 décembre que cette maison de prière a été inaugurée par M. Jean Monod, l'un des pasteurs de Marseille, en présence d'un nombreux auditoire, composé d'Anglais, de Français et d'Allemands, qu'a profondément édifiés le discours onctueux et substantiel du prédicateur.

ALLEMAGNE. *Prusse*. L'intempérance est un des fléaux contre lesquels les amis du bien ont le plus à combattre en Allemagne. Les sociétés de tempérance y travaillent avec ardeur, et non sans succès. Parmi les exemples encourageants qu'on en cite, nous rapporterons celui du village de *Pilgen*, dans la Prusse orientale. Il y a quelques mois que tous les habitants de ce lieu ayant résolu, d'un commun accord, de s'interdire à jamais l'eau-de-vie, se rendirent, le pasteur en tête, auprès des autorités du district, et réclamèrent la suppression des deux cabarets de l'endroit. Peu de temps après, leur demande leur fut accordée.

— *Berlin*. Dans la semaine qui a précédé celle du Kirchentag, dont nous avons rendu compte, a eu lieu l'inauguration d'une maison établie par la Société évangélique pour les œuvres chrétiennes, et destinée à devenir le centre de la *Mission inté-*

rieure à Berlin. Le rez-de-chaussée recevra une de ces associations de jeunes gens (Jünglingsvereine), telles qu'il en existe dans toute l'Allemagne, et dont le but est d'en réunir les membres sous l'inspiration de principes religieux, tout en leur fournissant des moyens d'instruction et les attraits de la société. Des salles, pouvant renfermer une trentaine de lits, fourniront un logement à de jeunes ouvriers, et réaliseront par là un vœu si souvent énoncé à l'égard de cette classe de jeunes gens qui se trouvent sans famille, ou sans logis convenable. Une vaste salle, en forme de chapelle, est destinée à divers enseignements et à des lectures d'un caractère à la fois scientifique et religieux, semblables à ceux que la Société évangélique a fait donner, durant ces deux derniers hivers, par quelques-uns des hommes les plus distingués de l'Allemagne. Enfin les bureaux des diverses Sociétés religieuses trouveront place dans ce même édifice, qui pourra devenir pour Berlin ce qu'est *Exeter-Hall* pour Londres.

GRANDE-BRETAGNE. *Londres.* Cette vaste cité possède déjà 120 écoles déguenillées, comprenant 14 mille enfants; elles sont dirigées par 221 maîtres salariés et par 1800 maîtres volontaires. Dans le but d'améliorer ce système d'écoles qui peut avoir une si heureuse influence sur la partie la plus avilie de la population, l'*Union pour les écoles déguenillées* a établi MM. Hytche et Milne en qualité de ses agents et d'inspecteurs des écoles des districts Sud et Ouest de la capitale.

PORTUGAL. *Madère.* On sait qu'une partie des habitants de Madère qui, par les soins du D[r] Kalley, avaient embrassé l'Evangile, se sont réfugiés, il y a quelques années, soit dans les Antilles anglaises, soit dans l'Etat d'Illinois (Amérique du Nord). Il en reste encore à Madère un assez grand nombre, que les chrétiens anglais, séjournant dans l'île, ont toujours pressés d'y demeurer, pour être comme un levain de vérité et de vie parmi leurs compatriotes. — Mais les lois d'intolérance récemment promulguées par le Portugal, uniquement en vue d'eux, puisqu'il n'existe pas ailleurs sur son territoire des chrétiens évangéliques, ont rendu leur position intolérable : ils ne peuvent ni jour ni nuit se réunir autour de la Parole de Dieu ; leurs enfants n'ont aucun moyen d'instruction que les écoles catholiques, et ils ne peuvent pas même contracter mariage sans blesser leur conscience, en prenant part aux cérémonies du culte romain dont ils ont reconnu les erreurs. Dans cette position cruelle, ils

demandent instamment à émigrer ; et leurs protecteurs anglais dans l'Ile, sont aujourd'hui les premiers à les y encourager. — Le Dr Kalley, leur père spirituel, qui vit maintenant en Amérique, a écrit de New-York à un pasteur respectable et influent d'Angleterre, pour lui exposer ces circonstances et solliciter, par son organe, le concours des chrétiens anglais en faveur de ces frères persécutés. Il en est 200, dont la liste a été dressée par les Anglais de Madère, comme inspirant toute confiance quant à leur foi. Une somme de 6 mille dollars (30 mille francs) est nécessaire pour leur émigration, et la moitié en est déjà souscrite en Amérique. Espérons que les chrétiens de la Grande-Bretagne feront le reste, et que cette nouvelle émigration pourra s'effectuer. Elle est d'autant plus nécessaire que la famine vient ajouter ses maux à ceux de la persécution. La maladie de la vigne, déjà si terrible en 1852, a causé en 1853 une misère plus grande encore ; car, quand cette ressource manque à Madère, il n'y a rien pour y suppléer.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOLUTIONS ÉVANGÉLIQUES. Trois sermons prêchés à Rotterdam et à Utrecht, par A. Réville, pasteur à Rotterdam. 1re série : Indifférence et intolérance ; Foi et œuvres. L'Esprit de Dieu et la liberté de l'homme. Paris 1853, Grassart ; etc. Un p. vol. de 72 pag. in-8° Prix : 1 fr. 25 c.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES, par Trottet, pasteur. Paris 1853, librairie rue Tronchet, 2 ; etc. Un volume de 247 pages in-8°. Prix 2 fr. 50 cent.

Deux recueils de sermons qui renferment bien des pages propres à instruire et à édifier, pourvu qu'on les lise avec discernement, comme il le faut, au reste, avec tout livre d'homme. Dans le premier, l'auteur se propose le but fort intéressant de rapprocher et d'éclaircir l'un par l'autre les passages de la Bible qui semblent être en opposition. Le second montre du cœur et de l'originalité qui donne de l'attrait à cette lecture.

LE MARCHAND AMBULANT DE CORRIVOULIN. Lausanne 1853, Delafontaine, et dans tous les dépôts du Comité pour la distribution des livres religieux. Un traité de 16 pages in-12. Prix : 5 cent.

Touchante anecdote écossaise, d'un jeune homme converti dans une école de bienfaisance, et devenu l'heureux missionnaire de toute sa famille.

CONTES AMUSANTS et utiles pour les jeunes filles, par le vieil Humphrey. Toulouse 1853, Société des livres religieux ; Genève, E. Béroud. Un petit volume de 135 pages in-18. Prix : 40 centimes.

LE VIEIL HUMPHREY A SES JEUNES AMIS. Traduit librement de l'anglais, Genève 1853, E. Béroud; etc. Un vol. de 123 pag. in-18. Prix : 30 c.

Recueils d'histoires piquantes, originales et pleines de salutaires leçons, qu'un ami de la jeunesse lui raconte pour l'instruire en l'amusant. Nous ne doutons pas qu'il ne réussisse à l'un et à l'autre. Ces petits volumes seront les très bienvenus des enfants par leur forme; et, pour le fond, les parents peuvent les leur remettre en toute sécurité.

L'ŒUVRE DU MESSIE. Traduit de l'anglais de R.-H. Herschell, par Mlle de Chabaud-Latour. Paris 1853, librairie rue Tronchet 2; etc. Un vol. de XXXVIII et 262 pages in-12. Prix : 2 fr. 50 cent.

INSTRUCTION CATÉCHÉTIQUE sur les prophéties concernant les Juifs et Jérusalem. Genève 1853, E. Béroud; etc. Une brochure de 35 pages in-18. Prix : 25 cent.

La partie la moins intéressante du premier de ces ouvrages n'est pas le récit de l'auteur sur sa propre conversion. Actuellement pasteur vénéré et béni d'une église indépendante à Londres, il est sorti du judaïsme, où il était né; et cette circonstance répand un intérêt tout particulier sur son exposition de l'OEuvre du Messie. On voit qu'il en a saisi l'ensemble avec une ardeur et une précision qui ne se retrouve pas toujours chez ceux qui la connaissent, traditionnellement du moins, dès leur enfance. Après avoir exposé avec une grande pureté l'œuvre de salut du Messie, il s'attache à son œuvre finale de restauration, envers le peuple juif en particulier. — C'est ce qui nous a fait joindre à cette annonce la petite brochure qui expose élémentairement les raisons bibliques avancées à l'ordinaire en faveur du rétablissement des Juifs dans leur ancienne terre.

PETIT CATÉCHISME HISTORIQUE ET BIBLIQUE, suivi d'un recueil de cantiques à l'usage des enfants. 2me édition, augmentée d'un aperçu de l'histoire de l'Eglise chrétienne depuis sa naissance jusqu'à nos jours; par Ls Durand, pasteur à Vallon. Paris 1853, librairie rue Tronchet 2; Vallon (Ardèche), chez l'auteur. Un volume in-16 de 188 pages de texte et 48 pages de musique. Prix : 1 fr., et 9 fr. la douzaine pour les pasteurs.

CHOIX DE CHANTS RELIGIEUX A TROIS VOIX, à l'usage des écoles, des familles et des cultes pour l'enfance et la jeunesse. Neuchâtel, Michaud; Genève, Béroud; Lausanne, Delafontaine. Un volume lithographié de 60 pages in-8°. Prix, cartonné : 1 fr.

Réimpressions enrichies et perfectionnées de deux publications excellentes dans leur genre, et que nous avons annoncées précédemment. Nous les recommandons à tous les éducateurs de la jeunesse.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 4. Du 29 Janvier.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

Sommaire : Regardez en haut. — L'Evangile en Corse. — Encore quelques détails sur l'évangéliste Vernier. — La prière du Seigneur. — *Nouvelles religieuses.* Allemagne; Prusse rhénane. Orient; Turquie. Asie; Tartarie; Sibérie. Amérique; Etats-Unis; New-York. — *Bulletin bibliographique.* Foi et charité. L'indépendance selon l'homme.

REGARDEZ EN HAUT.

Regardez à moi et soyez sauvés.
Esaïe XLV, 22.

Pendant une traversée sur l'océan, au moment où l'aspect irrité de la mer présageait une tempête prochaine, un jeune mousse reçut l'ordre de monter au sommet d'un mât pour y travailler à la manœuvre qui devait mettre le vaisseau en état de résister à l'ouragan. Le pauvre garçon était à peine arrivé à son poste dangereux, que, ses yeux venant à plonger dans l'abîme qui mugissait au-dessous de lui, il fut pris du vertige. Mais au moment où il allait tomber, de la hauteur du mât, le capitaine, qui était sur le pont, voyant sa détresse, lui cria de toute sa force en lui faisant signe de la main : « Regarde en haut ! regarde en haut ! » Il était temps : le mousse regarda en haut ; sa tête se raffermit ; il fut sauvé, et put achever la manœuvre. Sans cela il aurait été précipité dans l'abîme et perdu sans retour.

Cette anecdote est pleine d'instruction ; et le moyen ingénieux par lequel les marins, dans des cas semblables, échappent au danger du vertige qui les saisit quand ils regardent en bas, n'est pas moins utile, pas moins nécessaire au chrétien dans

les diverses circonstances de sa vie. La Providence amène chaque jour des événements dans lesquels il n'y a de ressource et de consolation pour lui qu'en *regardant en haut*.

Une famille nombreuse et sans fortune est subitement privée du père qui en était le soutien. La pauvre veuve succombe sous le poids des soucis et de la peine. Le bras sur lequel elle s'appuyait, lui a manqué : que vont devenir ses enfants? Tout est sombre autour d'elle; le trouble la saisit; elle est près de désespérer. Mais qu'elle lève les yeux avec confiance et prière vers le Dieu de la veuve et le Père de l'orphelin : aussitôt elle est soulagée. L'orage s'apaise alors, le soleil reparaît, son courage se raffermit, son cœur se calme; et plus elle regarde en haut, plus sa confiance aux grandes et précieuses promesses de Dieu lui fait trouver de consolation et de force. — Ah! combien n'y en a-t-il pas qui s'abandonnent dans leurs afflictions à un coupable découragement, tandis qu'ils pourraient être soutenus et *mis au large*, s'ils voulaient seulement *regarder en haut*, et, par une humble et constante prière, se décharger de leurs fardeaux sur Celui qui prend soin d'eux et qui dit à tous ceux qui veulent se confier en lui : *Je ne vous laisserai point; je ne vous abandonnerai point* [1].

Un pécheur est amené par l'Esprit de Dieu au sentiment de sa misère et de son danger. Les menaces de la loi qui retentissent à ses oreilles, l'épouvantent. Quelque part qu'il cherche la délivrance, il ne voit que l'épée de la justice divine tournée contre lui. Comme le mousse au sommet du mât chancelant, ses yeux plongent dans un abîme où mugissent des vagues furieuses. Dans ce péril, que fera-t-il? Il ne peut se sauver lui-même. La tempête augmente; sa barque ébranlée est près de sombrer; il sent qu'il est perdu, s'il continue à regarder dans l'abîme ténébreux qui s'entr'ouvre pour l'engloutir. Mais une voix du ciel lui crie : « Regarde en haut, pécheur misérable et tremblant; regarde en haut! *Regarde à moi, et tu seras sauvé!* [2] » C'est la voix de Jésus-Christ, qui peut sauver à la dernière heure ceux qui se repentent et qui se confient en lui. Le pécheur désespéré lève les yeux; il écoute, osant à peine croire que cette voix lui soit adressée. Il l'entend de nouveau lui répéter : « Regarde en haut, ou tu vas périr pour toujours. »

[1] Hébreux XIII, 5.
[2] Esaïe XLV, 22.

L'Esprit de Dieu l'attire à Christ, et il est sauvé. Aucun autre pouvoir n'eût été capable de calmer la tempête, aucun autre bras n'aurait pu le délivrer. Tant qu'il luttera seul, avec ses propres forces, le pécheur ne fera que s'enfoncer toujours plus profondément dans le *bourbier fangeux*. Que de multitudes d'âmes périssent parce qu'elles ne veulent pas écouter cette voix de miséricorde qui leur crie de regarder en haut, vers le ciel d'où seul peut venir le salut !

Il en est de même de celui qui est retombé dans le péché après s'être converti au Seigneur. Quelle que puisse être sa détresse, il ne rentrera jamais par lui-même dans la bonne voie; il faut qu'il regarde en haut, ou bien il continuera à glisser sur cette pente rapide et sera perdu sans retour. Il faut qu'il s'écrie dans le langage pénitent du psalmiste : *Eternel, je t'invoque du fond de l'abîme*[1] *!* Il faut qu'il prie : *Seigneur, écoute mon cri, et que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications ! O Eternel, si tu prends garde à mes iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera* devant toi? *Mais il y a pardon par devers toi, afin qu'on te craigne*[2].

Ainsi quand, pour une cause ou une autre, quelqu'un gémit de ce que Dieu a caché sa face de lui, il ne trouvera de secours qu'en regardant en haut, qu'en s'adressant à Dieu en Christ, par une prière humble, fervente et sincère, qu'en se confiant en Lui, en sa sagesse, sa puissance, sa miséricorde, et ses promesses qui ne trompent point.

L'ÉVANGILE EN CORSE[3].

L'île de Corse, qui n'appartient à la France que depuis 1768, n'est française que de nom. La langue, les mœurs, le caractère national, la religion même, la rapprochent plutôt des peuples d'Italie. C'est dire qu'un triple mur de préjugés, de superstitions et d'ignorance en ferme l'entrée à la Parole de Dieu. Elle y a pénétré néanmoins; et quelques faits constatés prouvent que le souffle de vie qui se fait sentir en tant de lieux, a visité aussi ces rives et ces montagnes écartées.

[1] Psaume CXXX, 1.
[2] Ibid., 2-4.
[3] Cette île, qui forme un département français, est située à 3 lieues au nord de l'île de Sardaigne, et à 40 lieues au Sud-Est des côtes de France. Elle a 360 lieues carrées et 200,000 habitants. Elle est traversée du Nord au Sud par une haute chaîne de montagnes qui jette des ramifications en tout sens.

Vers l'an 1846, un honnête et riche agriculteur d'un village de la côte orientale, peu éloigné de Bastia, conçut quelques doutes sur la pureté du christianisme qu'il professait. Il parvint à se procurer une Bible qui acheva de l'éclairer, et sans autre secours permanent, il parvint à la foi de l'Evangile. Cette lumière, allumée par l'Esprit de Dieu, ne resta pas sous le boisseau. Le nouveau disciple lut sa Bible à la population du village rassemblée, et ces bonnes gens goûtèrent si fort ce qu'ils entendaient, qu'ils résolurent de solliciter l'envoi parmi eux d'un ministre de l'Evangile. Ils avaient reconnu que la vie ni l'enseignement de leurs prêtres n'y était conforme, et tout leur désir était d'être instruits dans un christianisme plus pur. Voici la traduction de leur requête :

« Les habitants de la paroisse de P. ont l'honneur d'exposer respectueusement : qu'ils sont las depuis longtemps de la conduite équivoque, pour ne pas dire scandaleuse, des ministres du pape. Ils estiment comme un grand bonheur pour eux d'être nés dans la sainte religion du Christ, qu'ils désirent ne jamais abandonner. Ils déclarent toutefois qu'ils souhaitent de se retirer de dessous tout joug humain, pour se ranger désormais à la vraie, pure et sainte religion chrétienne, apostolique et évangélique. Leur vœu est, en conséquence, d'obtenir un ministre éclairé, capable de les instruire dans le saint Evangile et dans la religion chrétienne, dépouillée des commentaires et des gloses que le pape et ses subordonnés ont ajoutés aux préceptes de Dieu lui-même, de Jésus-Christ et de ses saints apôtres. »

Cette pétition fut revêtue de cent signatures d'hommes, c'est-à-dire de tous les chefs de famille, moins cinq. Et, par une singulière méprise, qui vint sans doute de la double acception du même mot, mais qui prouve, en tout cas, la simplicité et la candeur de ces braves gens, ils l'adressèrent au Ministre d'Etat à Paris, jugeant qu'ils ne pouvaient obtenir de nul autre un *ministre* plus sûr et plus capable. Leur missive ne parvint point à son adresse; elle tomba entre les mains d'une association évangélique qui comprit bien l'erreur, mais qui, par des raisons à nous inconnues, ne leur envoya point de pasteur. Il est probable que les bouleversements de 1848 l'en empêchèrent. — Ils ont donc été, tout ce temps, abandonnés à eux-mêmes; ce qui n'a pas empêché le riche agriculteur qui avait le premier reçu la Parole de Dieu, de demeurer fermement attaché à l'Evangile. Quant aux autres, sans avoir changé de

nes, ils se sont relâchés, faute de soins pastoraux, et par suite de la nécessité où ils se sont cru être d'avoir *un* culte pour eux et pour leurs enfants. Cet état de choses a été constaté par Mr G., un frère bien connu de nous, qui séjournait à Bastia il y a deux mois, et qui a visité ce village. — Nous empruntons encore à ses récits les faits suivants, comme symptômes de réveil et de vie.

Un négociant d'une intelligence développée, qui habite aussi la côte orientale, écrivait à un chrétien du continent une lettre dont nous citerons quelques passages; ils serviront en même temps à mieux faire connaître le pays.

« Cette malheureuse contrée est, au point de vue religieux, dans un état assez semblable à l'Italie ou à l'Espagne. La religion de la multitude est sans principe, sans objet, et n'exerce aucune influence sur le cœur ou sur la conscience. Le Corse envisage ses crimes comme dépendant, quant à cette vie, du juge et du bourreau, et, pour l'autre vie, de ses patenôtres[1]. Il est convaincu, ou du moins semble l'être, que le prêtre peut l'absoudre de ses péchés. Aussi en vient-il à voler et à tuer sans craindre de se perdre, pourvu qu'il ait, après cela, le temps de tomber à genoux devant quelque rustique soutane. J'ai connu un brigand qui portait toujours avec soi le livre des prières de l'église, et qui, poursuivi par la police, se fit sauter la cervelle, après avoir dévotement chanté lui-même son service pour les morts.

» Malgré cette triste peinture, il y a chez les Corses une certaine disposition à la foi. Mais cette foi ne purifie pas leur cœur et ne calme pas véritablement leur conscience, parce qu'elle n'est dirigée que sur des puérilités et sur des mensonges. Mais, ramenée à son véritable objet qui est l'Evangile, cette disposition à une croyance religieuse produirait beaucoup de bien. Or, qui lui donnera cette direction salutaire? Le protestantisme évangélique, seul, le peut. Le papisme est accepté parce qu'on ne connaît rien de mieux; la religion de la Bible satisferait la conscience et le cœur, lassés des superstitions romaines.

[1] Ce mot, qui renferme proprement les deux premiers de l'oraison dominicale en latin, s'applique en général à toutes les redites du culte romain, répétées avec ou sans chapelet, et auxquelles les catholiques attachent une grande importance. — Nous avertissons que nous avons supprimé dans ces citations les paroles les plus vives contre le clergé romain, parce qu'elles sortent du ton de ces Feuilles.

» Je ne puis néanmoins vous dissimuler les difficultés que rencontrerait une telle mission. Le protestantisme aurait à combattre des préjugés fortement enracinés. Mais la génération naissante s'y attacherait bientôt, quand une fois elle aurait été à même d'en reconnaître l'excellence.

» Dieu veuille que notre demande soit entendue, et qu'elle nous procure du secours. Nos amis persévèrent dans la foi; Mr X., notre frère et ami, est de plus en plus pénétré de l'éternelle vérité de l'Evangile. Il est tout prêt, équipé et armé pour soutenir le combat. C'est un vrai soldat de la vérité; ne laissons pas sommeiller son exemple. Sollicitez pour nous du secours, je vous en conjure; levez-vous et agissez; ne vous donnez point de repos jusqu'à ce que vous ayez réussi!.. »

Voilà ce qu'écrivait un homme élevé dans la religion romaine, mais sérieux et réfléchi, et dont les yeux et le cœur sont maintenant ouverts à la vérité.

Le frère dont nous avons parlé plus haut, et qui cite cette lettre, ajoute que, tandis qu'il la transcrivait, il reçut la visite d'un homme respectable, à la figure expressive, aux yeux brillants, et qui lui tint à peu près ce langage : « Un ami m'a informé de l'objet de votre séjour dans cette contrée, et j'en ai ressenti un vif plaisir. Nous avons besoin d'être instruits et ramenés à la bonne route. Il nous faut une religion, et nous n'en avons point. Et comment en aurions-nous une avec des guides tels que les nôtres?... Nous demandons de vrais pasteurs; dites-moi comment nous devons nous y prendre pour en obtenir. » — Je le lui dis, ajoute notre frère, et il me quitta en me disant avec ce même regard animé par l'espérance : « Je vous reverrai. »

« Voilà, continue M. G., des symptômes qui prouvent amplement que des besoins religieux se réveillent chez ce peuple. Ce désir de vérité est souvent assez vague, quelquefois mêlé de motifs mondains, de passion, de caprices; mais il existe à présent déjà dans un haut degré. Si un jour de pleine liberté religieuse venait à se lever, quel mouvement de réforme éclaterait sur la Corse! — En attendant, le mouvement s'opère en secret dans les cœurs. On m'a raconté l'autre jour qu'une dame, allant se confesser, n'avait pu obtenir l'absolution du prêtre, parce qu'elle lui avait avoué avoir lu la Bible, et qu'il exigeait qu'elle y renonçât. Elle lui avait répondu : « J'ai lu cependant, au Livre des Actes des apôtres, que quand St-Paul

prêchait l'Evangile à Bérée, les habitants de cette ville *conféraient chaque jour les Ecritures pour savoir si ce qu'on leur disait y était conforme;* et bien loin d'en être blâmés, ils sont loués, au contraire, comme *ayant eu des sentiments plus nobles que les Thessaloniciens!* Pourquoi donc serais-je censurée pour la même chose qui était louée chez eux? et comment pouvez-vous vous-même me défendre ce qui est approuvé par le Saint-Esprit? »

» Je pourrais beaucoup multiplier ces exemples, dit notre frère en terminant. Mais je suis retenu par la prudence. — A la vue de ces ouvertures, quel est notre devoir? Deux choses : agir et prier. Que des messagers de l'Evangile soient envoyés par la libéralité des chrétiens, et que le Saint-Esprit soit répandu en réponse à leurs prières. Alors le succès sera certain. L'œuvre sera pénible, les difficultés nombreuses, les progrès lents; mais l'Eternel des armées, Celui qui ne ment point, a dit : *Ma parole ne retournera pas à moi sans effet.* »

Après le départ de M. G., un évangéliste a fait, à B., un petit séjour qui n'a pas été sans bénédictions. Les assemblées religieuses ont réuni jusqu'à 150 personnes. Il est vrai que le maire, voyant cette affluence, leur a retiré la permission de s'assembler plus de 20 à la fois. — Nous croyons néanmoins qu'un évangéliste y a été envoyé à demeure, ainsi qu'un jeune Corse converti à l'Evangile en France, et qui y tentera l'œuvre de colporteur.

Nous recommandons à tous les chrétiens ce nouveau sujet de prières.

ENCORE QUELQUES DÉTAILS SUR L'ÉVANGÉLISTE VERNIER.

Bien des lecteurs auront, comme nous, regretté que, dans le récit du naufrage des évangélistes destinés au Canada, il se trouvât si peu de détails relatifs à l'excellent et bienheureux Vernier. La cause en est, sans doute, qu'ils nous venaient de celui de ses compagnons qui, dans ces moments terribles, a été le moins rapproché de lui. — On nous saura gré d'y suppléer aujourd'hui par la relation de M. Ami, l'autre des évangélistes repartis peu après le naufrage. Nous en citons quelques fragments empruntés à un journal canadien.

« Après que le premier danger fut passé, nous allâmes cher-

cher quelque repos dans nos loges. Mais notre bien-aimé frère Vernier, qui était resté debout, vint vers minuit nous avertir d'un nouveau danger. Arrivés sur le pont, nous reconnûmes que le péril était bien plus imminent qu'on ne l'avait cru d'abord. Epuisés bientôt par la fatigue et par le froid, nous fûmes contraints de redescendre dans la cabine. Nous y trouvâmes nos amis avec la pieuse femme du capitaine Rose, tous attendant avec le calme de la foi le moment inévitable de la mort. Le frère Cornu nous rejoignit plus tard tout transi. M. V. lui dit encore : « Cher ami, dans quel état vous êtes! » Ce frère s'enveloppa d'une couverture et se mit sur son lit, espérant reprendre ainsi quelque force et quelque chaleur.

» Pour nous, nous passâmes dans la chambre du capitaine Rose, où nous nous prosternâmes tous ensemble devant le Père des miséricordes. Nous lui remîmes nos âmes et le suppliâmes de nous prendre à lui, quand le dernier moment serait là. Fortifiés par cette prière commune, nous attendîmes paisiblement l'heure du départ. Bientôt les cris redoublés des passagers se firent entendre; l'eau pénétrait déjà dans le vaisseau. Nous nous remîmes en prière. Le frère V. recommanda au Seigneur sa famille, la mission et nous tous. Il y avait un grand combat dans son cœur; mais, fortifié par son Maître, il se releva plein de confiance. Nous nous tendîmes encore la main, au milieu des larmes, et nous nous fîmes réciproquement de fraternels adieux, nous donnant un autre rendez-vous plein d'espérance. Après quoi nous demeurâmes tous dans le silence du recueillement, tandis que tous, autour de nous, hommes et femmes, à demi morts de frayeur, poussaient les cris frénétiques du désespoir. Déjà nous entendions, au-dessous de nous, les passagers d'entrepont luttant avec la dernière agonie, lorsque le vaisseau s'entr'ouvrit près de nous, et laissa pénétrer les vagues, qui remplirent bientôt la moitié de la chambre.

» Notre frère Vernier, voyant approcher le dernier moment, et n'étant, pour ainsi dire, déjà plus de ce monde, priait avec une expression pleine de résignation et de calme, ayant presque le sourire sur ses lèvres, comme s'il eût conversé déjà bouche à bouche avec ce Sauveur bien-aimé qu'il avait servi pendant sa vie. En moins de temps que je n'en mets à tracer cette ligne, une nouvelle lame vint partager le vaisseau en deux, et envahit entièrement la chambre. L'eau éteignit les

lumières; le ciel se fit voir au-dessus de nous, et nous fûmes complétement séparés. M. Van Büren[1] fut jeté sur la table, et voyant une ouverture au-dessus de lui, il put se réfugier sur le pont. Dès lors je n'ai plus rien vu. Au moment de la rupture, mon bras avait été pris entre la porte de la chambre et le plancher du vaisseau qui s'affaissait; j'étais ainsi réduit à l'impossibilité, non-seulement de me sauver moi-même, mais encore de tendre secours à mes amis dont j'entendais les derniers cris d'agonie, et en particulier aux enfants Kempf qui expiraient à mes pieds, en criant d'une voix de plus en plus entrecoupée : « Papa, nous allons vers Jésus! Papa... Pa...pa.» Pour moi, j'étais entièrement submergé, et j'avais à peine, entre deux vagues, le temps de respirer et de rejeter l'eau que j'avais avalée. Je me remis en paix entre les mains de Dieu, ne doutant pas que ma dernière seconde ne fût venue, lorsque ce Dieu de toute compassion m'accorda une délivrance inespérée. Un nouveau choc vint rompre la paroi qui retenait mon bras, et me rendit la liberté. Je fus alors jeté dans la chambre du capitaine Mason[2], et je pus de là, tout en marchant sur des cadavres, m'échapper sur le pont à travers une écoutille. J'y retrouvai ceux qui avaient pu se sauver, agglomérés ensemble pour entretenir en eux quelque chaleur.

Nous demeurâmes dans cet état depuis une heure jusqu'à six. Alors la marée s'étant retirée, le vaisseau sortit insensiblement de l'eau. Jusqu'à ce moment, nous n'avions point connu réciproquement notre sort. Le premier que je découvris fut M. Van Büren. « Où est M. Vernier? » lui criai-je; mais il l'ignorait. Bientôt après je descendis dans la cabine mise à sec, et j'y trouvai M. Cornu. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre en nous écriant : « Où est M. Vernier? » Mais le Seigneur avait jugé à propos de le retirer de ce monde, ainsi que nos amis Kempf, le capitaine Rose et sa femme, à qui nous nous étions fort attachés. — Nous atteignîmes aisément le rivage, en marchant, le long d'un mât renversé, dans la mer, qui n'avait plus que deux ou trois pieds de profondeur[3]. »

[1] Le troisième des évangélistes qui ont échappé.

[2] Qui commandait le vaisseau, dont le nom était l'*Annie-Jane*.

[3] Un seul enfant fut sauvé. Une femme irlandaise qui allait rejoindre son mari avec ses deux enfants, en avait attaché un sur son dos et tenait l'autre sous son bras. Ce dernier lui fut enlevé par une vague.

LA PRIÈRE DU SEIGNEUR [1].

Notre Père est un joyau que, dans son amour, le Seigneur a donné à son Eglise. C'est un véritable trésor, mis en réserve pour la sauver à tout jamais d'une ruine complète. Et si, dans nos demeures et dans nos églises, vieux et jeunes mettaient réellement tout leur cœur à prononcer cette prière, au lieu de la marmotter sans trop penser à ce qu'ils disent, comme, hélas! il arrive si souvent, nous en recevrions, je pense, une grande bénédiction, et il ne se ferait plus autant de mal qu'il s'en fait dans nos pays. Car lorsqu'un homme a dit, le matin, du fond de son âme: *Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié!* — est-ce que, dans la même journée, il laissera sortir de ses lèvres un mensonge, ou une malédiction, ou un parjure? Et si cela lui arrivait encore, ne sentirait-il pas sa conscience le serrer, l'oppresser, et ne lui permettre aucun repos? — Et celui qui a un ennemi, contre lequel son cœur n'est que fiel et poison, s'il dit à son Dieu; *Pardonne-moi mes offenses, comme je les pardonne à ceux qui m'ont offensé,* je pense qu'il aura honte de son ressentiment; oui, il s'en repentira, aussi vrai qu'il a besoin lui-même d'obtenir grâce.

Je sais sur ce sujet deux histoires, que je veux vous raconter aujourd'hui.

Voici la première.

Au village de Sörup, dans le duché de Schleswig, vivait un respectable paysan, assesseur d'un juge de paix. On ne pouvait, dans la localité, intenter de procès sans s'être auparavant rendu devant le tribunal dont il était membre, et sans qu'une conciliation eût été tentée par les voies de la douceur et de l'équité.

Un jour donc arrivent deux voisins, qui avaient entre eux un procès, lequel durait depuis longtemps et avait déjà mangé plus d'argent que l'objet même de la contestation n'en valait. Les juges de paix firent de leur mieux pour arranger l'affaire à l'amiable; mais quoi! — c'est ainsi que sont faits les

[1] Nous citons du recueil *Foi et Charité* annoncé plus loin, ce chapitre pris sans choix, ou du moins sans intention de choisir le meilleur. Si nous nous y sommes arrêté, c'est que cette citation nous a paru faire connaître le genre du recueil par ses différentes faces, même par les légers défauts qu'il n'est pas facile d'éviter quand on vise à cette espèce de populaire originalité.

hommes, — nos gens laissaient dire et restaient durs comme des pierres. Le brave assesseur, de son côté, ne pouvait prendre son parti de cette querelle sans fin. Il fait de nouveau venir les deux voisins, avec quelques amis bien disposés, afin d'essayer si ses paroles de paix ne trouveraient pas mieux le chemin de leur cœur. — Les voilà devant lui, espérant qu'il va enfin passer à la procédure. Mais, au lieu de cela : — « Chers amis et voisins, leur dit-il, nos anciens avaient coutume, lorsqu'ils allaient entreprendre une affaire importante, de se recueillir auparavant, en répétant tous ensemble la prière du Seigneur. Suivons leur exemple. » — Il ôte alors son bonnet, joint les mains et dit : « *Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié!* — Et tous les autres prient avec lui jusqu'à : *Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, et jusqu'à l'*Amen.* » — « Eh bien, voisins, dit alors le paysan, voulez-vous donc continuer à plaider ? » Les deux adversaires demeurent quelques instants sans parler. Puis l'un d'eux : « Je veux faire la paix avec le voisin, » dit-il. Le second ajoute : « Je le veux aussi. » Et ils se tendirent la main, et se la serrèrent mutuellement. Voyez pourtant! il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils étaient en face l'un de l'autre, es déjà le différend était terminé. — Qui avait fait cette œuvre? le paysan de Sörup ou le *Notre Père?*

L'autre fait dont je veux parler s'est passé dans ma ville natale, et m'a été raconté par le pasteur même à qui la chose est arrivée.

Ce pasteur fut appelé un jour auprès d'un cordonnier; celui-ci était sur le point de se présenter devant le tribunal pour y prêter serment, et il fallait le préparer à cet acte solennel. Je ne sais pas au juste quelle était l'affaire en question, et s'il s'agissait d'une succession ou de quelque délit. Le pasteur connaissait l'homme et savait qu'il y avait peu de fonds à faire sur sa véracité. Il lui fait raconter l'affaire; puis, les yeux fixés sur lui : « Es-tu décidé à prêter le serment? » lui demande-t-il. Le cordonnier répond : « Oui. » Mais dans ce *oui*, et dans cet œil troublé, et dans ces lèvres pressées l'une contre l'autre, le pasteur a reconnu que sa crainte est fondée : le malheureux va se parjurer. « Pense à ce que tu vas faire, ajoute-t-il; Dieu, le Dieu saint est près de toi. » Cet homme persiste; il prêtera serment. Plus le ministre de Christ cherche à parler

sérieusement à sa conscience en lui rappelant les menaces divines, plus il le trouve froid et déterminé. Saisi lui-même d'une angoisse indicible, il n'a plus de paroles à lui adresser, et le cordonnier est toujours là, prêt à insulter au saint nom de Dieu. Tout à coup le pasteur se sent poussé comme par une force inconnue; il élève ses mains, et, avec toute l'ardeur de son émotion, redit le *Notre Père* sur la tête du pécheur endurci. Celui-ci demeure immobile, pâle comme un mort, tremblant de tous ses membres; on le dirait frappé de la foudre. Il veut parler, et la parole s'arrête dans son gosier. Enfin il s'écrie : « Non, non! je ne veux pas prêter le serment. » — Et le pasteur : « Mon Dieu, ô mon Dieu, je te bénis!!! »

Qui a préservé ce malheureux de faire un faux serment? Est-ce le ministre? est-ce le *Notre Père ?*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ALLEMAGNE. *Prusse rhénane.* — A l'occasion de la cherté des subsistances, qui pèse si lourdement, entre autres, sur les hospices et les asiles d'enfants abandonnés, l'établissement bien connu des *Diaconesses de Kaiserswerth* a publié un appel dont nous extrayons, sur la statistique de cette maison, les données suivantes. L'établissement de Kaiserswerth comprend sept branches distinctes : école enfantine, asile d'orphelins, infirmerie, maison de femmes repenties, séminaire d'institutrices, etc., dont le personnel forme un total de 390 habitants. La dépense de chaque semaine s'élève à 120 thaler pour le blé seulement, 40 th. pour les pommes de terre, 200 th. pour la viande, etc.[1] — L'infirmerie reçoit habituellement 120 malades de toute confession, dont un tiers gratuitement; ce qui est payé pour les autres, s'élève à peine à la moitié ou au tiers de ce qu'ils coûtent. — Il en est de même des 26 orphelins et des 14 enfants abandonnés, dont beaucoup ne payent absolument rien. — Le séminaire des institutrices renferme 44 élèves; il ne peut point non plus être entretenu avec ce qu'elles apportent. — Il se construit maintenant une maison qui doit recevoir dans leurs heures de loisir, et particulièrement le soir, les ouvriers et gens du peuple, que l'on cherche à éloigner ainsi des lieux de dissipation, en les occupant d'une manière agréable et instruc-

[1] Le thaler de Prusse vaut 3 fr. 71 cent.

tive. Malgré le don généreux du roi de Prusse, il manque encore 10 mille thaler pour cette construction : chaque semaine le seul salaire des ouvriers qui y travaillent s'élève à 100 ou 150 th. — Les diaconesses de toute occupation sont au nombre de 205, dont 77 encore à l'épreuve. De ce nombre, 110 sont employées au dehors dans 34 établissements de malades, de pauvres ou d'orphelins, ainsi que dans beaucoup de familles. La plupart sont placées en Prusse et en Allemagne; mais il s'en trouve aussi à Pittsbourg, dans le cœur des Etats-Unis, à Constantinople, Smyrne, Jérusalem, etc. A Smyrne, elles ont fondé une école de filles, utilisée par les familles hollandaises, anglaises, suisses, américaines, qui y résident. A Constantinople, elles servent dans un hôpital; et nous avons vu par le témoignage de l'évêque Gobat à Jérusalem, combien elles s'y rendent utiles. — On compte, en outre, 190 institutrices, formées au séminaire, et déjà placées dans des écoles enfantines ou primaires, ou comme bonnes et gouvernantes chez des particuliers.

Orient. *Turquie.* Le journal anglais le *Christian Times* rapporte, d'après une correspondance de Constantinople, 24 novembre, qu'à Andrinople, ville de la Turquie d'Europe, un Musulman venait d'être décapité pour avoir professé sa foi en Jésus. Ayant à plusieurs reprises, et malgré des avertissements, déclaré que Mahomet est un faux prophète, que le vrai prophète est Jésus-Christ, qu'après lui il ne faut plus en attendre d'autre, il fut enfin saisi dans son village et mis en prison, puis plus tard conduit à Andrinople et traduit devant la haute cour du pacha. Là il persista dans sa profession religieuse. Il ajouta entre autres que « tant que nous avions le Christ nous n'avions pas besoin de Mahomet, » et démontra la fausseté de la religion qu'il a fondée. Reconduit en prison, il y fut cruellement torturé; mais, voyant que rien ne pouvait changer sa conviction, on le fit sortir pour être décapité. Jusqu'à son dernier moment, il protesta contre le mahométisme; et ses dernières paroles furent : « Je crois en Jésus-Christ; c'est pour lui que je meurs. »

Si des informations subséquentes viennent confirmer ce fait, attesté d'ailleurs au correspondant du *Christian Times* par une lettre d'Andrinople même, il sera digne de remarque et caractéristique, qu'un Turc ait été mis à mort pour avoir professé le christianisme, dans le temps où des nations chrétiennes envoient leurs flottes au secours de Constantinople, et n'épargnent aucun

sement on peut craindre que, sur ce nombre, il n'y en eût une partie qui étaient plus amateurs de la liberté que de la vérité.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

FOI ET CHARITÉ. Récits populaires d'après le Dr Wichern. Traduction de l'allemand. Genève 1854 ; E. Beroud, et chez les principaux libraires. Un vol. de 258 pages in-12. Prix : 1 fr. 25 cent.

On sait que Wichern est un des principaux promoteurs de ce que, depuis 1848, on appelle en Allemagne la « Mission intérieure. » Mais il a fait plus que de la recommander. Avant cette époque déjà, il en avait donné l'exemple et le modèle dans les établissements nombreux et variés qu'il a fondés à Horn près de Hambourg, et qui sont connus sous le nom tant soit peu barbare de *Rauhe-Haus* (Maison-rude, ou Malmaison) que portait déjà la campagne avant qu'il en fit, au contraire, une maison de bien-être et de charité. Le Dr Wichern, qui a là, entre autres, tout un établissement d'imprimerie et de librairie religieuse, publie depuis 13 ans un journal consacré d'abord aux intérêts de ses institutions, puis plus tard à ceux de toute la mission intérieure. Mais outre sa publication principale (*Feuilles volantes*), adressée aux hommes qui dirigent les œuvres d'évangélisation, il en publie une accessoire, plus populaire, et qui consiste surtout en faits édifiants ou instructifs, recueillis dans le même champ. Chaque année il réimprime, ensuite, ces feuilles en un volume, sous le titre de « Histoires et tableaux tirés de la Mission intérieure. » Nos lecteurs pourront s'en faire une idée, puisque plusieurs de ces petites histoires ont paru, ou même ont été puisées dans la Feuille religieuse. — Eh bien, c'est de ces « Histoires et tableaux » qu'a été tiré le recueil que nous annonçons. L'auteur allemand les écrit avec une originalité et quelquefois une verve populaires, auxquelles la langue allemande se prête bien mieux que celle que nous parlons. Le traducteur a souvent réussi à surmonter cette difficulté d'une manière heureuse. En tout cas l'ouvrage est éminemment édifiant.

L'INDÉPENDANCE SELON L'HOMME et la liberté selon Christ, par G. W. ; suivi d'une lettre sur la liberté religieuse, par A. Boissier. Paris 1853, Ducloux ; Genève, Kaufmann. Une brochure de 46 pag. in-18.

L'auteur oppose avec raison les deux espèces de liberté rappelées dans son titre et que l'on confond trop souvent. Il part, pour cela, du verset 7 du chap. II de la 2me Epître aux Thessaloniciens, où il traduit par « licence, » « indépendance de toute autorité, « le mot grec *anomie*, rendu ordinairement par *iniquité*, et qui signifie proprement « sans loi. » Mais le fond de ce qu'il dit, est vrai, même indépendamment du sens particulier qu'il attache à ce passage.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 5. Du 12 Février.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : La transfiguration de J.-C.; Luc IX, 33. — Le jeune matelot et sa Bible. — *Nouvelles religieuses*. Italie; Turin. Amérique; Etats-Unis. — *Bulletin bibliographique*. Prends et lis. Histoire de la famille Fairchild; T. III. La Mission, ou Scènes africaines.

LA TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST[1].

Et comme ils se séparaient de Jésus, Pierre lui dit : « Maître, il est bon que nous demeurions ici. Faisons-y trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » Car il ne savait pas bien ce qu'il disait.
Luc IX, 33. (Et Matthieu XVII, 1-20.)

Lorsque nous rencontrons un trait où se peint l'humeur prompte et confiante de Simon-Pierre, nous nous sentons parfois trop disposés à la sévérité envers ce bon, cet aimable disciple. Parce qu'en deux ou trois occasions notre Maître et le sien lui adressa quelques paroles de réprimande, nous oublions l'apôtre qui, depuis son relèvement, en a tant affermi; celui qui, dès lors, a montré autant d'humilité et de disposition à s'anéantir lui-même, qu'il avait auparavant manifesté d'impatience et de présomption.

[1] Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici cette méditation, une des dernières qu'ait prêchées (1846) notre cher et bienheureux Vinet. Nous devons toutefois avertir que la rédaction n'en est pas de lui : elle est le produit des notes et des souvenirs de plusieurs de ses auditeurs, comparés ensemble et coordonnés d'après une courte analyse de la main de M. Vinet. — Telle qu'elle est, nous sommes certains que nos lecteurs la trouveront ici avec plaisir, et que ce ne sera pas sans bénédiction qu'elle sera lue.

Mais réprimons cette tentation ; laissons la sévérité à celui à qui seul elle appartient. Ne faisons pas ce que Jésus-Christ lui-même n'a pas fait ; ne condamnons pas où il n'a pas condamné. La parole de Pierre est sans doute une parole hasardée. Notre évangéliste remarque qu'*il ne savait pas ce qu'il disait;* et Marc y ajoute même ces mots : *parce qu'il était effrayé.* Profitons plutôt pour nous-mêmes de ce qui nous est raconté : *toutes ces choses ont été écrites pour notre instruction,* et je pense que lorsqu'une faute, ou simplement une parole erronée, nous est rapportée, c'est pour que nous apprenions à nous appliquer la leçon qui s'y trouve contenue. S'il nous est dit que Pierre s'est trompé, c'est afin que nous ne nous trompions pas.

Ici nous l'entendons dire à Jésus, au moment où disparaissent les deux grandes figures de Moïse et d'Elie : *Maître, il est bon que nous demeurions ici.* Il ne savait réellement pas ce qu'il disait; il ne comprenait ni le sens ni le but de la scène auguste et surnaturelle à laquelle il venait d'assister. Pour nous, cependant, qui avons le temps d'y réfléchir et qui avons obtenu sur la dispensation évangélique plus de lumières qu'à cette époque Pierre n'en pouvait encore avoir, ce but ne paraît pas difficile à pénétrer.

Sur cette montagne de la Transfiguration, où Moïse et Elie se rencontrent et s'entretiennent avec Jésus, deux vérités nous sont manifestées avec éclat. — La première est le profond accord des deux économies : Moïse et Elie représentants de l'ancienne, Jésus fondateur de la nouvelle; les médiateurs de l'une, le chef de l'autre; le passé et l'avenir; deux œuvres divines se rencontrant et communiquant l'une avec l'autre dans une heure déterminée, en témoignage de leur vivante harmonie et de leur glorieuse unité.

En second lieu, l'éclat plus splendide dont se trouve revêtu le Chef de la nouvelle alliance, témoigne de sa supériorité sur le législateur et sur le grand prophète de l'ancienne. La divinité de Jésus-Christ se révèle dans la miraculeuse lumière dont sa personne est enveloppée.

Mais Pierre, qui ne paraît pas comprendre le but et le sens de cette scène, oublie la condition actuelle de Moïse et d'Elie,

puisqu'il voudrait retenir sur la terre ces vainqueurs qui ont remporté la palme, ces compagnons des anges, ces bienheureux rassasiés de la face de l'Eternel. Non, il ne savait pas ce qu'il disait : il était épouvanté, troublé, ébloui. Celui qui criait à Jésus-Christ homme : « *Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur !* » a bien pu être épouvanté à l'aspect du Fils dans sa gloire. Mais ce trouble n'a rien de criminel ; en eût-il été autrement, Jésus l'eût alors repris sans doute, lui que nous avons vu plusieurs fois, avec une affection sévère, ramener Pierre dans les limites de la vérité.

Ce mouvement de Pierre, ses paroles, cependant, trahissent le peu de lumière spirituelle dont alors il se trouvait doué. Il était épouvanté ; sans cela il eût parlé autrement, ou probablement il n'eût rien dit. Mais le trouble qu'il éprouve, fait jaillir les pensées qui sommeillaient dans son cœur; les paroles qu'il prononce correspondent à un fond intérieur qui subsiste en lui. Première observation, mais qui ne nous autorise nullement à lui jeter la pierre ; car, dans tous les cas, ces paroles font de lui le type, la personnification d'une erreur très commune. Erreur pratique plutôt que raisonnée, illusion qui se présente naturellement à l'esprit. *Il fait bon ici; élevons-y des tentes* : c'est là un de ces mots qui se rencontrent sur les lèvres de plusieurs, et qui dorment enfouis dans le cœur d'un plus grand nombre.

De qui ces paroles expriment-elles la pensée? Est-ce des mondains déclarés, des incrédules qui ont rejeté la bonne nouvelle de Jésus-Christ, et répudié les rapports qui les unissaient à Dieu? Mais tous ne disent pas : *Il fait bon ici*. On a beau s'être séparé des vrais biens; on a beau avoir concentré ses affections sur cette terre, en avoir fait la limite de ses désirs et de ses espérances : on n'est pas maître pour cela de demeurer dans une illusion complète sur la vanité des faux biens. Jamais, au contraire, les prédicateurs les plus énergiques, les plus *misanthropes,* ainsi que souvent on les nomme, n'ont tracé des tableaux plus désolés, porté des jugements plus amers sur la prétendue félicité du monde, que les mondains qui s'y sont plongés le plus avant. La plupart affirment que plus on sort du tourbillon du monde, plus on se met à l'abri

des déceptions et des calamités. Ne les prenez pas au mot, cependant : contre le très petit nombre de ceux qui s'en retirent volontairement, nous en trouverions beaucoup qui agissent comme s'il y faisait très bon.

D'autres sont plus sincères et parlent du monde en assez bons termes. Mais que les mondains fassent l'éloge de la terre en paroles, ou qu'ils se bornent à le faire par leurs actes, le mot de leur cœur n'est pas : *Faisons-y des tentes.* Ce ne sont pas des tentes qu'il leur faut, des abris mobiles et facilement enlevés : ils prétendent à des constructions hautes et solides; ils aspirent à une Babel élevée jusqu'aux cieux, et s'ils veulent monter sur le Thabor, c'est pour dominer leurs semblables et non pour converser avec Moïse et Elie. Il y aurait, sans doute, beaucoup à leur dire sur ce monde, qui n'est pas un Thabor, où Jésus-Christ n'est pas *transfiguré*, mais « défiguré; » où il est couvert non d'un vêtement de gloire, mais d'un manteau d'ignominie. Nous aurions tort cependant de nous adresser à eux cette fois-ci; nous abandonnons ce sujet à un autre texte, et nous ne demandons au nôtre que ce qu'il contient naturellement.

C'est aux chrétiens que ce texte nous invite à nous adresser; à toute une classe de chrétiens qui, dans des circonstances analogues à celles de Pierre, se sentent sur un Thabor, et s'écrient : *Il est bon que nous demeurions ici.* Le Thabor des chrétiens, c'est la douceur, c'est l'excellence, ce sont les priviléges de la vie chrétienne, ces heures d'une communion plus intime avec Jésus, d'une plénitude, d'un rassasiement intérieur qui font dire parfois même aux chrétiens les plus affermis : « Plantons-ici nos tentes! Pour qui connaît Jésus, la vie se transforme, ses ténèbres se dissipent, ses misères s'évanouissent. Vivons sur la terre, puisque nous y vivons avec notre Maître. Pourquoi vieillir? pourquoi mourir? pourquoi changer de lieu? »

Voilà quelques-uns des sophismes avec lesquels on enveloppe, quoi?.... La peur de mourir; c'est-à-dire la peur *d'être avec Christ*, de le posséder, de lui appartenir tout à fait; la peur de voir disparaître les entraves qui nous séparent encore de lui! Sommes-nous sincères quand nous disons : Il fait

bon être avec Christ! tandis qu'au fond de notre cœur, nous préférons à la vie du ciel cette vie de la terre où nous ne jouissons de Christ que par intervalles, où nous le crucifions encore chaque jour par nos péchés? Ah! c'est que nous ne sommes pas si avides d'être avec Christ que de jouir de la terre. Pierre, lui du moins, se trouvait bien, non pas tant d'être sur le Thabor, que d'y être avec son Seigneur et son Dieu. Non, ce n'est pas Jésus-Christ dans le monde, que nous aimons, mais le monde avec Jésus-Christ. Que notre conscience réponde! elle dira s'il s'agit ici d'un état imaginaire.

Sans doute elle a son prix, la vie actuelle du chrétien dans la paix du cœur, dans l'intimité de la communion fraternelle. Mais ce n'est pas là toute sa vie. La mort est indispensable au chrétien. Il doit mourir et prévoir la mort; sans cette perspective, son éducation spirituelle ne pourrait se faire; l'épreuve générale qui lui est assignée ne serait pas complète. Mais, dira-t-on, le chrétien n'est-il pas convaincu de l'approche infaillible et de la nécessité de la mort? Hélas! nous sommes pleins de contradictions, et celle-ci, qui se déguise au fond de bien des cœurs, n'est pas même la plus énorme. *Qui d'entre* nous n'est parfois contraint à s'avouer pour cette vie terrestre bien plus d'attaches que ses convictions et ses intentions n'en devraient souffrir? Cela s'appelle planter ses tentes. S'il dépendait de nous, ce seraient des palais.

D'autres, sincères dans leur désir de déloger pour être avec Christ, tombent cependant dans une erreur à laquelle peuvent aussi s'appliquer les paroles de Pierre. Ils voudraient que toutes les institutions extérieures par où se manifeste le corps de Christ devinssent immuables comme lui. Ils voudraient que Moïse et Elie fussent maintenus. Ils *voudraient faire Jésus-Christ roi*[1]. Ils voudraient rendre stable cet établissement des choses divines sur la terre, qui n'est en quelque sorte que la chair mortelle de Jésus-Christ, plusieurs fois encore destinée à descendre au tombeau.

Erreur pardonnable, mais erreur funeste. Si le moment arrive (et il arrive toujours), où tombent ces choses que notre

[1] Jean VI, 15.

faiblesse a personnifiées avec Christ, il nous semble voir atteindre Christ lui-même, et alors notre foi s'en trouve ébranlée. Mais, au fond, c'est nous qui avons mis la chair à la place de Jésus-Christ, la matière à la place de Dieu. St.-Paul dit[1] : que *s'il a connu Christ selon la chair, il ne veut plus maintenant le connaître de cette manière.* Parole magnifique et remarquable ! Le monde, en effet, n'a vraiment possédé Jésus-Christ que lorsqu'il ne l'a plus possédé selon la chair. Il fallait que le Christ selon la chair disparût, pour que le Christ selon l'Esprit vînt régner dans son Eglise. Peu de personnes, sans doute, vont jusqu'à demander la présence corporelle de Jésus-Christ. Mais dans notre infirmité nous demandons toujours un Christ selon la chair; nous ne savons le séparer de son enveloppe, et quoique lui-même nous ait dit : *Je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, nous sommes tentés de donner un démenti à sa bouche divine et de lui dire comme Thomas : « Non, tu n'es pas avec nous ; car nous ne pouvons mettre nos doigts dans tes plaies et notre main dans ton côté. »

Ne vous y trompez pas cependant, nous ne prétendons point condamner par là les formes humaines adaptées aux choses divines. Ici-bas tout doit nécessairement revêtir une forme humaine. Mais nous ne consentons pas à la prétention qui revendique pour ces établissements le caractère de l'immutabilité. Le Christ d'aujourd'hui est le Christ d'il y a dix-huit siècles : *il n'a pas un lieu où reposer sa tête.* Est-ce à dire que notre Maître, que le Seigneur de l'univers, n'ait en effet jamais trouvé de place où il pût réparer les fatigues de sa chair mortelle? Non; cela veut simplement dire que le gîte d'aujourd'hui ne lui assurait pas celui de demain. S'il entre dans sa volonté de nous faire une position plus stable que la sienne, nous la posséderons; mais ne nous étonnons pas si nous sommes traités comme lui.

Mais tout notre sujet est loin d'être enfermé dans ce que nous venons de dire. Il a d'autres faces sous lesquelles il mérite d'être envisagé. Pierre était, sur le Thabor, témoin de

[1] 2 Cor. V, 16.

scènes imposantes et glorieuses, qui communiquaient à tout son être une suprême félicité. Le Maître chéri qui ne s'était encore montré que sous la forme de serviteur, en butte à la contradiction, à la persécution, *sans forme, ni éclat, ni rien de désirable à la vue*, voici maintenant que Pierre le contemple environné de la gloire céleste. Transporté de joie, il s'écrie : « Il fait bon ici, plantons-y nos tentes. » Pierre souverainement heureux auprès de Jésus : voilà une grande pensée à méditer.

Sans doute, Jésus n'est plus sur la terre, pour que nos yeux mortels puissent devenir les témoins de sa gloire. Toujours, cependant, il peut y avoir pour les yeux de l'esprit une transfiguration sur le Thabor. Mais vous l'avez compris, chers amis : ce n'est pas de ce qui fait le fond du christianisme qu'il s'agit ici : je ne parle proprement ni de la foi, ni de la piété, ni de l'amour. Là, certes, il faut élever, non-seulement des tentes que le vent déchire, et que, dans tous les cas, on enlève et l'on roule à l'heure du départ, mais des édifices immortels, impérissables au grand jour de la dissolution, lorsque *les éléments embrasés se fondront, et que la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient.* — J'entends ici ces douceurs exquises, ces heures privilégiées qui se rencontrent parfois dans la vie chrétienne ; tout ce qui est fait pour exciter l'admiration, les saints désirs, le tressaillement de la joie ; tout ce que, dans une autre sphère, on appellerait « enthousiasme. » Il est peu de vrais chrétiens, en effet, à qui Jésus n'ait accordé quelquefois, souvent peut-être, le privilége de monter avec lui sur le Thabor, et d'assister à une révélation de gloire qui les jette dans un transport pareil à celui de Pierre. Il y a des moments, des heures, des journées même, où toute la merveilleuse richesse des joies célestes semble répandue avec une profusion divine, où le sentiment d'être séparé du monde, d'être seul sur la montagne avec Jésus, saisit l'âme avec puissance, où la terre disparaît, où les bruits de la vallée, ses discordes et ses gémissements n'arrivent plus jusqu'à nous, où, seuls avec le Bien-aimé, nous sommes ravis d'entendre sa voix toute pure, tout aimable. C'est la transfiguration, sinon de Christ, au moins du chrétien.

Oui, le Thabor est une *solitude*, et c'est un premier élément de la félicité qu'on y goûte. Dans un sens, Pierre n'est pas seul : d'autres êtres s'y trouvent près de lui, des apôtres ses frères, Moïse et Elie dans la lumière de la gloire. Mais c'est une solitude dans le sens spirituel. Le monde est bien loin, bien bas; les objets qui le caractérisent et l'animent sont devenus imperceptibles; ses clameurs tumultueuses, ses vapeurs délétères n'arrivent pas à cette hauteur. On ne s'y souvient plus du monde : Pierre l'a oublié.

Le Thabor est donc plus que la solitude, il est *l'intimité* dans la solitude; Pierre s'y trouve dans la société du ciel. C'est Jésus-Christ, son Maître et son Sauveur, dont l'amour le pénètre et le possède; ce sont Moïse et Elie qui, unis à Jésus-Christ, le sont aussi à ceux qui l'aiment, et forment une société telle que la terre n'en vit jamais; ce sont des compagnons d'œuvre, associés et confondus dans leur amour pour le même Chef; c'est la communion réelle, c'est l'harmonie. Le moment d'après, hélas! elle se sera peut-être évanouie. Qui sait si bientôt Jésus ne devra pas leur dire : *Retirez-vous de moi! vous ne savez de quel esprit vous êtes animés.* Mais à cette heure suprême, l'intimité est réelle et profonde; nul sentiment secret, nulle pensée étrangère ne la dégrade ou ne l'altère. C'est après cette intimité que soupirent les chrétiens; ils aspirent sans cesse à cette confiance dans laquelle ils pénètrent réciproquement jusqu'au fond de leurs âmes, et, pour ainsi dire, jusqu'au fond même de l'âme du Seigneur; à cet échange si libre des pensées et des sentiments, à cette paix goûtée, ce secret possédé en commun, cette parole céleste retentissant dans le sein de chacun, cette fusion de tous dans la joie de l'espérance et dans la flamme de la charité. Cela ne se décrit pas, cela ne peut être comparé à rien. Pour qui l'a savouré, toute autre jouissance est insipide. C'est là le charme de la vie chrétienne, c'est là ce qui la rend sereine et délicieuse. Il n'est pas bon que l'homme soit seul, parce que l'homme est faible et misérable ; il n'est pas bon que le chrétien soit seul, parce qu'il est heureux. Sa joie demande à se communiquer, elle a besoin de se verser dans le cœur de ses frères. Oh! il est bon de demeurer ici !

1854. — N° 6. (SUPPLÉMENT DU N° 5) DU 19 FÉVRIER.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

Sommaire : *Missions évangéliques.* V. Asie du Sud. Mission bâloise sur la Côte occidentale. Calicut; Cotacal; Coïlandy. Tchombale. — Avis et conditions.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE[1].

V. ASIE DU SUD, OU LES INDOUS. — CÔTE OCCIDENTALE.

La vraie mission chrétienne ne procède ni par force, ni par ruse, ni par aucun moyen de surprise. Elle prêche la Parole de la croix, qui seule amène les âmes à la repentance et en fait des créatures nouvelles; elle dépose fidèlement cette semence divine, elle insiste en temps et hors de temps, exhorte et prie, travaille sans relâche; puis elle attend patiemment que l'Esprit descende d'en haut, et apporte dans les cœurs sa lumière, sa repentance, sa foi et sa paix : marche lente quelquefois, et qui irrite l'impatience de la chair, mais la seule sûre et selon le Seigneur.

Voyez comme cette marche a été bénie dans l'Inde, cet immense et beau champ de travail. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, quelques messagers du salut, forts de leur foi, arrivent au milieu d'innombrables multitudes d'idolâtres, pour leur annoncer Jésus, Sauveur du monde. Rien de plus difficile et de plus défavorable que les circon-

[1] N° 14 des *Voix des missions.*

stances dans lesquelles débute cette œuvre sainte. La contrée, le peuple, la langue, les mœurs, tout leur est inconnu. Les communications avec l'Europe sont lentes ; des guerres maritimes les rendent même dangereuses. Le gouvernement britannique voit de mauvais œil les missions de l'Inde et en interdit l'établissement, tandis qu'une politique mondaine et impie lui fait partout accorder appui et faveur à l'idolâtrie. L'Indou, de son côté, accueille ces nouveaux venus avec une haine mortelle, car l'Européen n'est à ses yeux que le spoliateur de son pays et de ses trésors. Et, par dessus tout, cette poignée de missionnaires se trouve en face d'un paganisme dans tout l'éclat d'un pouvoir jusqu'alors incontesté, et fascinant depuis nombre de siècles, par sa magnificence toute charnelle, 150 millions d'hommes qui lui sont dévoués et comme vendus.

Partis dans de telles circonstances, accompagnés du dédain et des railleries de leurs propres compatriotes, et soutenus seulement par les prières de quelques chrétiens fidèles, les premiers missionnaires de l'Inde formaient donc une entreprise insensée au jugement du monde. Mais la foi n'est pas timide quand elle a pour garant l'inébranlable parole du Très-haut. C'est dans la foi que ces premiers ouvriers tracèrent les premiers sillons à la sueur de leur visage... dans la foi que quelques nouveaux compagnons d'œuvre arrivèrent peu à peu pour soutenir leurs mains défaillantes. Cependant leurs rangs se grossirent, ils se comptèrent par centaines, il s'en trouva d'un bout de l'Inde à l'autre; la Bible fut traduite dans toutes les langues du pays; partout furent érigées des écoles et des chapelles; de toutes parts enfin retentit dans cette contrée l'Evangile de la grâce.

Lente au gré de quelques-uns, cette œuvre est merveilleusement rapide pour celui qui en connaît à la fois la difficulté et les résultats. La petite part qui en a été confiée à la *Société de Bâle* est loin de démentir cette conclusion. Cannanore, ses pieux soldats, ses esclaves abrutis élevés au rang de chrétiens fidèles, ses 600 âmes ajoutées à l'Eglise, en auront convaincu nos lecteurs[1]. — Passons à d'autres stations du Malabar. Elles ont des progrès assez divers à nous montrer, mais toutes confirment la promesse du Seigneur de donner l'accroissement à ce que ses serviteurs fidèles plantent et arrosent.

[1] Voir no 37 de 1853.

Station de Calicut.

Calicut est à 18 lieues au sud de Cannanore. En y entrant, nous pouvons nous dire que nous foulons un sol vraiment classique; car Calicut est la première ville qui s'offrit aux regards avides de Vasco de Gama, lorsque, ayant doublé le continent de l'Afrique, ce célèbre navigateur se trouva, le 20 mai 1498, en face des côtes de l'Inde. Résidence d'un puissant zamorin ou prince indigène, rivalisant avec Bombay comme place maritime, elle avait vu, dans des temps reculés, les vaisseaux chinois à l'ancre par centaines dans son port; plus tard, les Arabes y avaient fait les plus brillantes affaires de commerce. Maintenant, après une période de longue décadence, Calicut, arrachée à la domination portugaise, reprend, sous l'influence de l'Angleterre, une nouvelle prospérité; le commerce et l'industrie y fleurissent.

Cette ville acquiert beaucoup d'importance comme siége des autorités anglaises de la province. Ses vastes places, ses rues larges et régulières, ombragées de palmiers élancés, lui donnent un attrait particulier et rachètent ce que ses environs ont de monotone. Les bâtiments de la mission en occupent une des positions les plus belles. Avant que la Société de Bâle y eût envoyé ses missionnaires, il y a moins de 12 ans, aucune prédication du pur Evangile n'y avait été entendue. La superstition, l'ignorance ou le fanatisme couvraient comme d'un sombre voile toute cette population, si active d'ailleurs et si industrieuse. Les deux serviteurs de Dieu qui se dévouent à cette œuvre de salut, MM. Fritz et Huber, voudraient, comme leurs frères en d'autres lieux, faire entendre leurs appels en public et dans les carrefours. Mais ils se trouvent en présence des Moplas, cette secte mahométane altière et fanatique, au nombre de 22,000 dans le seul cercle de Calicut, et qui oppose, partout où elle le peut, la violence et le désordre à la Parole évangélique. Mais les entretiens particuliers et les écoles fondées en grand nombre à Calicut, et où les païens viennent souvent trouver les missionnaires, donnent à ceux-ci l'occasion de faire sans cesse l'œuvre de leur Maître. Et hâtons-nous de le dire, cette mission, si jeune encore, est dans un état réjouissant de développement et de succès. Nos frères, telle est la déclaration de M. Josenhans dans le rapport qui suivit son voyage d'inspection en 1852, nos frères ont toujours mis tant de retenue et de cir-

conspection dans leur correspondance, qu'ils sont demeurés bien au-dessous de la réalité.

Est-ce à dire que la population païenne leur offre un accès facile? Plongée dans d'innombrables superstitions, elle oppose, dans la plupart des cas, le mépris au message de la grâce, et son indolence naturelle ne l'empêche pas d'être souvent brutale dans son inimitié. Les missionnaires s'étaient rendus un jour à Coïlandy, une de leurs annexes. C'était l'époque d'une grande fête idolâtre. Tout avait été d'abord paisible : une foule d'hommes et de femmes, leurs enfants à la main et leurs nourrissons sur les bras, se rendaient matin et soir dans la pagode pour y déposer des offrandes en argent, en riz, en huile ou en fruits divers. Mais arrivent les grands jours de la fête. Ils sont marqués par des processions solennelles. En tête est une musique que suivent des éléphants couverts de tapis d'or et d'argent. L'un d'eux porte une idole autour de laquelle des bramines agitent de grands éventails, tandis que d'autres lancent en son honneur le parfum de leurs encensoirs. La foule donne d'extravagantes marques de respect. Puis vient une multitude, bruyante et désordonnée, de jeunes gens et d'ivrognes, se livrant à mille désordres. Les missionnaires avaient saisi l'occasion de faire entendre en ces jours-là quelques paroles de vérité. Cependant ils se trouvent un jour inopinément sur le passage de la procession. Ce n'est plus alors que moqueries, insultes et blasphèmes. Une foule égarée par le vin les entoure; on s'efforce de les séparer de leurs catéchistes, afin de maltraiter ces derniers. Des enfants même sont comme possédés. On poursuit les missionnaires et leurs disciples; ils ont à essuyer une grêle de pierres, et ce n'est qu'après avoir atteint la grande route qu'ils commencent à respirer. Ils profitent alors de ces moments de relâche pour parler encore des compassions de Dieu à quelques groupes plus pacifiques. « Cette fête, ajoute M. Fritz, nous a de nouveau démontré par quelles fortes racines l'idolâtrie est encore affermie dans le cœur des Indous. La toute-puissance de Dieu est seule capable de rompre de tels liens. Toute porte est ouverte à la chair et à ses convoitises. Nombre de personnes, assurément, ne voient plus dans de telles fêtes qu'un spectacle religieux destiné à accroître la richesse du temple et à servir de passe-temps à la foule; mais elles n'en éprouvent ni indignation, ni désir de s'attacher à de meilleures choses. Oh! que

le Seigneur veuille bénir ce que nous faisons en son nom et dans la foi à ses promesses !

L'église de Calicut, dont l'origine est si récente et qui compte au delà de 100 personnes, offre ce trait particulier, que la plupart de ses membres appartenaient à des castes supérieures, et notamment à celle des nairs ou propriétaires de terres, qui sont les premiers en rang après les bramines dans la province du Malabar. Ils n'en sont pas moins presque tous, depuis leur conversion, privés de toutes ressources, même ceux dont les familles possèdent de grands biens, et ils doivent pourvoir à leur subsistance par un travail assidu. C'est une rude épreuve que celle à laquelle leur sincérité est mise jour après jour. Mais leurs privations et leurs fatigues ont une ample compensation dans les douceurs de la piété et de l'amour fraternel. Il n'est pas difficile, assure M. Josenhans, de lire dans les traits de quelques-uns de ces chers Indous un caractère de noblesse, qui tient à un degré supérieur de culture, comme aussi à la nouvelle naissance qu'ils ont reçue d'Enhaut. — Nous ne pouvons taire ici les noms de trois catéchistes. *Paul* est un Nasarani, c'est-à-dire chrétien syrien de la contrée de Cochin, où se trouvent encore les débris de ces églises premières que la tradition fait remonter à l'apôtre *Thomas*, mais qui plutôt doivent leur origine à Théophile de Diu. Il n'a que 26 ans; mais ses connaissances bibliques, sa vie spirituelle, son amour pour le Seigneur et pour ses frères, en font pour les missionnaires un aide précieux, tout comme pour l'église un ferme appui. — *Esaü David* conserve, dans le sérieux de ses traits et dans son caractère réfléchi, l'empreinte de ses grandes épreuves; mais il n'en est pas moins prévenant, affectueux et humble. Il est nair de naissance et a 34 ans; sans être ambitieux d'autorité, il en possède, et se montre aussi fidèle dans le maniement des affaires temporelles que consciencieux dans la direction des âmes. — *Christian* aussi est de race nair, novice encore, puisqu'il n'a que 23 ans, mais plein de talents, rendant déjà d'excellents services dans les écoles, et s'instruisant dans les Ecritures avec beaucoup d'assiduité. — Il n'est pas d'église qu'on ne pût estimer heureuse de posséder de tels membres. Et comment ce début de celle de Calicut ne donnerait-il pas les meilleures espérances pour son développement et sa future prospérité?

Les indigènes ne sont pas seuls à profiter de la présence des

missionnaires à Calicut. Beaucoup d'Anglais, tant employés civils que militaires, sont heureux de trouver dans l'humble chapelle de la mission un culte qui réponde aux besoins de leurs cœurs ; et nos frères bâlois se sont empressés d'en célébrer deux chaque dimanche en langue anglaise. Le second fut institué à la requête pressante de quelques soldats qui avaient reçu à Cannanore de sérieuses impressions.

Nous ne nous arrêterons pas sur les écoles de cette station, quelque intéressant qu'il soit de suivre par la pensée cette institution de jeunes filles indigènes, toute semblable à celle de Tchirakal, que nous avons déjà fait connaître[1], et ces dix écoles où des centaines d'enfants païens viennent s'initier peu à peu aux éléments de la vérité chrétienne. Tel est le désir naturel d'instruction qui règne parmi les Indous, qu'ils confient leurs enfants aux missionnaires ou aux maîtres nommés par eux, en dépit de répugnances qui sembleraient devoir être insurmontables[2]. Mais n'est-ce pas la main de Dieu qui conduit admirablement la marche des choses, pour introduire au sein de cette immense population le levain destiné à faire lever toute la pâte? L'avenir en donnera l'éclatante démonstration. — Payons encore une dette de reconnaissance en disant que, par un don annuel de 500 roupies (plus de 1000 fr.), un bienfaiteur infatigable de la mission de l'Inde, M. le collecteur Conolly, a pris à sa charge une partie considérable des frais des écoles à Calicut.

Nos lecteurs savent déjà quels cris de détresse nos frères de cette station ont dû faire entendre jusqu'en Europe. Chaque bénédiction dont ils avaient à se réjouir avec les anges de Dieu, chaque conversion qui amenait auprès d'eux un Indou rejeté de sa famille et devenu indigent pour l'amour de son Sauveur, renouvelait la difficulté souvent angoissante de procurer à ces nouveaux frères le travail et le pain nécessaires à leur subsistance. Tel jeune homme, de famille riche, eût volontiers pris la bêche ou la pioche pour défricher un coin de terre; mais les missionnaires n'en avaient point à lui fournir ; l'église n'en possédait pas, et hors de l'église l'Indou converti n'est qu'un apos-

[1] Voir N° 37 de 1853.

[2] Il est curieux de voir à combien de castes et même de races diverses appartiennent les 70 enfants qui formaient, il y deux ans, l'école dite anglaise, institution un peu supérieure aux autres: Chrétiens tamules 12, catholiques 1, bramines 4, Radjeputs 2, Banjans 2, Konkani 1, Mahométans 2, Nairs 20, Berbers 2, Telingas 5, Djetties 2, Tyers 15, pêcheurs 2.

tat qu'il est méritoire de repousser. Par quels moyens y subvenir?

Cet état de perplexité, qui est loin d'avoir entièrement cessé, a conduit à la formation des deux colonies agricoles de Cotacal et de Coïlandy, qui se rattachent à la station de Calicut, et qui sont, sous divers rapports, des monuments de la bonté de Dieu.

Cotacal, territoire ci-devant tout à fait stérile, à 9 lieues sud-est de Calicut, avait été donné à la Société de Bâle par M. le collecteur Conolly, pour y établir et évangéliser une colonie de Najadis. Ces malheureux, auxquels s'intéressait vivement ce zélé chrétien, appartenaient à une des castes les plus méprisées, et ne connaissaient d'autre genre de vie que le vagabondage, le vol et la licence des mœurs. Après quelques années de dévouement à cette œuvre ingrate, les missionnaires avaient vu toute cette population, à l'exception d'un seul jeune homme, leur échapper, et céder aux séductions des Mahométans ainsi qu'à l'attrait de leurs anciens désordres. La place restée vide fut aussitôt occupée. Dieu semblait l'avoir préparée pour les membres pauvres de l'église de Calicut. Un certain nombre de cabanes, la demeure d'un catéchiste, une salle de culte y furent bâties. La culture de la terre fut reprise avec une nouvelle ardeur; des rizières, des vergers de cocotiers furent établis, de nouveaux *terrains* furent acquis. Cependant les difficultés sont encore immenses: la stérilité de certaines terres, la lenteur du produit de quelques cultures, les sacrifices auxquels de nouveaux achats entraîneraient, mettent jusqu'à présent des bornes étroites à cette colonie. C'est une œuvre de grande patience. — Mais voyez quelle compensation! s'il y a encore à Cotacal pauvreté temporelle et souffrance, une richesse spirituelle s'y déploie dans le champ des âmes par la bonté du Seigneur. Cotacal brille comme une lumière au milieu des ténèbres de la contrée. Un catéchiste aussi zélé que bien doué y amène toujours quelque brebis nouvelle au bercail.... Mais nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit récemment[1].

Coïlandy est un village à 4 lieues au nord de Calicut, près de la mer. Les missionnaires y portaient déjà le message de l'Evangile depuis quelques années, lorsque ce lieu devint tout-à-coup d'une importance nouvelle pour la mission. Il s'y trouve un vaste et fertile fonds de terre, longtemps abandonné aux

[1] Voir N° 32 de 1853.

broussailles et dont enfin le gouvernement avait pris possession. Celui-ci, à la demande de l'ami éprouvé des missions de Bâle, M. Conolly, consentit à y laisser établir une colonie chrétienne. Dès lors tout a été activité et zèle pour mettre en culture ce territoire. Des travaux considérables y ont déjà été consacrés. Extirper les taillis, établir les terrassements nécessaires, creuser une certaine quantité de puits, indispensables dans ce pays-là pour l'arrosement de presque toutes les cultures, bâtir une chapelle et plusieurs habitations, planter des vergers de cocotiers et d'arbres à pain, former des rizières dans les emplacements convenables: telle est, depuis plusieurs années, l'occupation de quelques chrétiens pauvres de Calicut qui y ont été établis. Ces travaux, en partie fort rudes, les exposent aux railleries des Indous et des Mahométans. « Quoi ! s'écrient ceux-ci pour les ébranler, voilà donc tout le profit que vous procure le christianisme, qu'il vous faille extirper des broussailles ! » Certes, ceux qui persévèrent en dépit de tant de difficultés montrent que leur conviction est sérieuse. Ils ont dans le fidèle Esaü David, qui a accepté ces privations en échange d'un état d'aisance, un émule et un surveillant. — Coïlandy promet beaucoup. C'est une riante perspective que celle d'un nouveau village chrétien au milieu de l'idolâtrie et de ses misères. Mais que les amis de la mission songent à sa position actuelle. Elle est toute préparatoire. Le sol ne peut rendre encore de quoi nourrir ses habitants. Plusieurs années de sacrifices sont encore nécessaires. La Société de Bâle a donc besoin d'être soutenue dans cette œuvre que le Seigneur a déjà tant bénie. Elle ne craint pas de s'adresser avec confiance à ses amis, tout en acquittant une dette de reconnaissance, et de leur proposer pour exemple ces chrétiens des colonies allemandes du midi de la Russie dont les dons généreux ont grandement soutenu Coïlandy et Cotacal. Déjà ces jeunes églises exercent de l'influence sur leur entourage. Leurs membres réunis n'étaient encore l'année dernière qu'au nombre de 55; mais, dit M. Josenhans qui s'est ému d'un vif intérêt en se trouvant au milieu d'eux, ils sont dignes de toute notre sympathie.

Station de Tchombala.

C'est à Calicut que s'arrêtent, du côté du sud, les stations bâloises de cette côte de l'Inde. Repartons-en dans la direction du nord, en suivant la grande route du Malabar. Après dix heu-

res d'un voyage plein de charmes au travers des campagnes les plus variées, et dans l'admiration des merveilles que la main de Dieu a prodiguées à cette terre du Malabar, nous atteignons la colline sur laquelle Tchombala est situé, non sans avoir joui de trouver sur notre route deux annexes de la mission, Coïlandy et Wadagherry. Cette dernière transporte nos pensées aux temps de la conquête des Portugais, qui en font souvent mention.

Nous avons quitté le mouvement et le bruit d'une ville riche et industrieuse, et nous voici sur un coteau tout champêtre, dont le pied est baigné par les eaux de l'Océan, et où nos yeux ne découvrent qu'une petite maison de prières, une école, la demeure d'un missionnaire et celle d'un catéchiste, puis une douzaine de cabanes habitées par environ 72 chrétiens indigènes, qui tous ont été donnés au cher frère Chr. Müller et à son épouse comme un fruit de leurs fidèles travaux.

Primitivement annexe de Tellicherry, Tchombala n'a son missionnaire particulier que depuis cinq ans. Ce lieu ne se compose, il est vrai, que d'un groupe de hameaux peu populeux; mais la situation en est singulièrement favorable pour le développement de la colonie de cultivateurs chrétiens qui s'y est comme spontanément formée, et déjà Celui qui est *la lumière des nations* en fait descendre des rayons salutaires sur les habitants des nombreuses plantations répandues tout autour d'elle. Après l'avoir visitée, M. Josenhans écrivait: « A présent déjà, l'impression que ce petit troupeau produit sur l'étranger qui le visite, est singulièrement bienfaisante. Il est rare de rencontrer une âme qui, en droiture, en humilité, en simplicité, égale le catéchiste Paul, de Tchombala, ou une église chrétienne dans laquelle on voie au même degré qu'ici jeunes et vieux se serrer autour du ministre de la Parole. Je conviens que l'étranger y porte un regard plus superficiel que celui de l'homme qui, jour après jour, y prodigue ses peines; mais les rapports du missionnaire laissent à leur tour le sentiment de la satisfaction dans toute personne qui comprend les missions. »

En effet, cet homme qui a pour chaque âme qu'il a vu arriver à la vie, l'anxiété d'une tendre mère pour son enfant, dit, en parlant de sa petite église: « L'état en est généralement satisfaisant. Je n'ai eu à déplorer aucune chute grave; et quant à divers cas de querelles domestiques ou de paresse qui se sont produits parmi nous, il a suffi de la Parole du Seigneur et de son Esprit pour y porter remède. » Et plus récemment: « L'é-

glise ne peut se passer de la plus active vigilance, car l'ancien cœur, méchant et adonné au péché, se montre toujours prêt à reparaître. Et pourtant j'ai à me réjouir devant le Seigneur au sujet de la plupart de nos gens. J'ai sans cesse sous les yeux la prodigieuse différence qui se trouve entre l'homme païen et le plus faible des chrétiens. »

Mais des orages sont venus fondre sur cette station, qui se développait rapidement et en paix. « Les trois derniers mois, écrivait M. Müller en 1852, ont été une époque d'angoisse et de souffrances, de travaux et de fatigues, de combats et de secrètes tentations, que le Seigneur peut seul connaître et qui ne se laissent pas raconter. Mais, Dieu soit loué! la marche du temps est rapide, et chaque heure nous rapproche du terme de notre espérance et du jour glorieux où les royaumes du monde appartiendront à notre Seigneur et à son Oint. Portons, en attendant, notre croix sans regret, et travaillons pendant qu'il est jour.

» J'arrivais le 8 juillet de Wadagherry, mon annexe, lorsque Paul entre auprès de moi, les yeux étincelants de joie, annonçant que sa sœur cadette, accompagnée de son mari, nommé Cotchen, étaient venus pendant mon absence, avec leurs deux enfants, déclarer leur intention de devenir chrétiens. Nous jouissions de cet heureux événement, sans méconnaître les symptômes de l'irritation qui agitait violemment la population païenne, lorsque, le dimanche suivant, un instant avant le culte, appelé sous le vérandah de la maison, j'y trouve Timothée (un des catéchistes) qui me présente un jeune homme de 22 ans, nommé Kunden, venu aussi pour entendre la Parole de Dieu et se joindre aux chrétiens. « Songez bien à ce que vous vous proposez de faire, lui répondis-je; mais si vous êtes sérieux dans votre résolution, le Seigneur vous conduira et vous gardera. » Ces mots étaient à peine prononcés, que l'oncle du jeune homme pénétrait comme un furieux dans la chapelle, un couteau à la main, voulant, disait-il, ou emmener son neveu ou le percer de son arme. Il fut aussitôt désarmé et éloigné par nos gens. Le service à peine terminé, arrivent à leur tour le frère et la sœur de Cotchen, se précipitant en furie dans la maison de Paul, l'homme armé d'un grand couteau et s'écriant: « Si tu ne nous suis pas, je te tue, je tue ta sœur sous tes yeux, je me tue moi-même; plutôt périr tous que d'avoir à supporter une telle honte! » On le désarme aussi, et Cotchen, échappé au danger, persiste avec fermeté

dans sa résolution. Les bruits les plus sinistres se répandaient sur les projets des païens. Néanmoins, dès le lendemain, Cotchen et Kunden s'étant dépouillés des signes de leur caste, suivirent l'instruction que recevaient les aspirants au baptême, et firent de rapides progrès. La victoire semblait remportée. Mais bientôt toute notre joie allait se changer en une grande tristesse.

» Le 23 juillet, Kunden s'était rendu chez un païen pour obtenir le remboursement d'une petite dette. Ses ennemis l'y avaient poursuivi, l'avaient frappé, garrotté, forcé d'avaler une boisson enivrante; puis il avait disparu. La police avait fait des recherches inutiles, pendant lesquelles mes jours et mes nuits d'angoisse ne peuvent se décrire. Ses ennemis l'auront-ils assassiné? S'il vit, aura-t-il laissé éteindre l'étincelle de sa foi? serait-il peut-être devenu lui-même notre ennemi? s'il a persévéré, dans quel cachot a-t-il été jeté, languissant en vain après quelque secours? Tout-à-coup il paraît, amené par deux agents de la police qui l'avaient trouvé à Wadagherry, prêt à remettre aux autorités une *accusation contre nous!* C'était nous qui nous étions saisis de lui! nous qui lui avions arraché les signes de sa caste, qui l'avions dépouillé de son or et voulions le forcer à devenir chrétien! — Quel aspect que celui de cet homme! son regard était farouche; on eût dit une apparition de l'enfer. En *vain je* voulus parler à sa conscience: elle était fermée. C'est là l'œuvre de sa famille; un appât de 50 roupies et la promesse d'entrer en jouissance de tout son bien maternel, ont suffi pour le changer. — Mais ces jours de tristesse n'étaient qu'un commencement de douleurs.

» Le 1er août, la sœur de Cotchen arrive de Cannanore; elle veut aussi l'ébranler, mais ne reçoit pour réponse que ces mots: « Penses-tu que je veuille ressembler au chien qui retourne à ce qu'il a vomi? » Il continuait avec zèle à lire la Parole de Dieu avec moi, et ne me laissait aucun repos qu'il ne m'eût arraché la promesse de le baptiser le 15 août. Il l'obtint. Le jour arriva, non sans que mon cœur fût assiégé d'angoissantes pensées. Sept personnes devaient recevoir le baptême avec lui. Les plus pressantes sollicitations leur furent adressées. Je les conjurai en présence des Anciens de se retirer encore à temps, plutôt que d'entrer dans l'église du Seigneur avec des cœurs sans repentance et inconvertis. L'acte fut plein de solennité. Toutes les réponses des néophytes furent bonnes et marquées par un ton de conviction joyeuse. Cotchen reçut le nom de Corneille. Huit âmes en-

trant dans l'alliance de grâce! heure délicieuse! oh si elles étaient déjà devant le trône de l'Agneau! Tels étaient mes secrets soupirs.

» Mais les afflictions survinrent coup sur coup. Depuis quelque temps Moïse, que j'avais baptisé le 9 avril dernier, nous inquiétait par un caractère querelleur, hautain, et une conduite irrégulière, et je m'étais vu enfin forcé de l'exclure de la Cène. Le 27 septembre il nous quitta brusquement, et il n'a plus reparu. Quant à Corneille, aucun de nous n'avait le plus léger doute sur sa sincérité, et cependant, cinq jours plus tard il disparut aussi, abandonnant sa femme et ses enfants, pour rejoindre les membres idolâtres de sa famille à Cannanore. Douloureuses expériences, et qui nous étaient encore inconnues à Tchombala! Maintenant les païens triomphent et se plaisent à nous prédire une prompte ruine. La caste des Moghiers, dont se compose la plus grande partie de notre troupeau, a résolu de réintégrer dans tous leurs droits les chrétiens qui nous abandonnent, et ils ne négligent aucune séduction pour entraîner les membres de l'Eglise dans les filets du diable. Une époque critique est survenue; nos chrétiens passent par l'épreuve sévère d'un crible, qui manifestera ceux qui ne sont pas droits devant Dieu. Mais le Seigneur est au milieu de nous et gardera les siens. Qu'Il soit loué, qu'Il soit adoré, même dans ses dispensations les plus sévères! »

Quelques mois plus tard survint encore un événement où se montra toute la violence de l'opposition païenne. Un certain nombre de personnes de la caste des Tyers (qui cultivent le palmier) sont attirées à l'Evangile, et déjà la caste frémit de se voir entamée, comme si sa ruine totale allait s'accomplir. Une jeune femme, accompagnée de deux enfants, s'était rendue chez un des membres de l'église. Sa résolution de devenir chrétienne paraissait affermie; elle avait résisté aux instances réitérées de sa famille. Alors se rassemble une troupe furieuse de 2 à 300 Tyers, qui investissent la maison, enlèvent les enfants et leur mère, maudissent et frappent celle-ci et l'entraînent jusque chez son père, où les mauvais traitements recommencent, puis dans un temple, où on lui fait jurer de ne jamais reparaître sur la montagne des chrétiens. Devant le tribunal, où les principaux auteurs du désordre furent condamnés à une amende, elle nia qu'elle eût jamais voulu devenir chrétienne.

Mais ces besoins, manifestés en tant d'occasions, et ces résis-

tances mêmes, ne sont-ils pas le présage de la victoire prochaine assurée à la cause du Seigneur? Nous ne pourrions l'exprimer mieux que le missionnaire ne le fait, sous le poids même de son affliction : « Que les ennemis scellent la pierre, qu'ils y placent leurs gardes, qu'ils jurent que le crucifié restera sous terre... Bientôt l'aurore de la Pâque viendra, le Seigneur de gloire apparaîtra vainqueur du sépulcre et de la mort, et la joie de son église éclatera en le voyant! »

Au reste, à Tchombala comme partout, le Seigneur a déjà répandu assez de bénédictions pour ôter toute crainte. Voyez cet enfant renversant l'idole de son père, et répondant au courroux de celui-ci par ces mots : « S'il était Dieu, il m'aurait déjà puni; mais vois : il ne peut rien; le voilà sans mouvement. N'est-ce pas un péché que d'adorer une pierre et de ne pas servir le Dieu vivant? » Ce fut un grand éclat dans le village. « Voilà, disait-on, le fruit de ces écoles; bientôt les enfants abandonneront la voie de leurs pères et se mettront à les prêcher. Ne permettons pas qu'ils y retournent. » Mais bientôt l'affaire fut oubliée, et tous les enfants reprirent à l'école leurs places accoutumées. — Ecoutez M. Müller parlant d'un sourd-muet qui l'a suivi de Tellicherry : « C'est un jeune homme laborieux et intelligent. Qui l'observerait pendant le culte sans le connaître, le prendrait pour le plus attentif des auditeurs. Il avait déjà fait comprendre à nos frères qu'il désirait être baptisé. Apprenant qu'un jour avait été fixé pour le baptême de quelques personnes, il vint auprès de moi, et, d'un air suppliant et par les signes les plus expressifs, il me confirma ce désir. Alors, à l'aide de gravures, je m'entretins avec lui de la naissance de Christ, de son amour pour les pauvres pécheurs, de ses miracles, de sa crucifixion, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension. Il y prenait un tel intérêt que je ne pouvais retenir mes larmes, et que je me sentis confus du peu d'attention que je lui avais prêté. Lui refuser sa demande m'eût paru dépasser mon droit; car il croit au Sauveur sans connaître son saint et glorieux nom, et il l'aime. Lui aussi a donc été reçu par le saint baptême dans l'église de Christ. »

Remarquez encore ce trait touchant en même temps que cet avertissement sérieux : « Dans mon église se trouvent un frère et deux sœurs, Esdras, Sara et Suzanne, du village voisin d'Elladour. Ce sont de bien chères âmes, toutes dévouées au Seigneur Jésus, et dont le plus pressant souci était de voir leur

vieille mère et leur frère Ramen gagnés à la vérité. Voici qu'en effet Ramen nous arriva un jour (Février 1853) avec l'intention bien déclarée de rester ici et de devenir chrétien. Aussitôt Esdras partit avec Timothée le catéchiste pour amener également, s'il était possible, la mère de famille. Celle-ci ne promit qu'avec répugnance, se défendant de toute intention d'écouter la Parole de Dieu, accablant de reproches son fils Esdras, se plaignant amèrement de l'ignominie dont la conduite de ses enfants la couvrait au milieu de son peuple, et décidée, avant de quitter, à prendre part encore à la fête des offrandes aux serpents, qui se préparait dans sa caste. Les deux chrétiens revinrent tristement, persuadés d'avoir manqué leur but. Quelques jours après, elle arriva pourtant, accompagnée de plusieurs païens, et paraissant en bonne santé. La joie de sa famille était grande. Invitée le lendemain à prendre part à la prière: *Pas aujourd'hui... demain!* répondit-elle. La nuit suivante elle fut atteinte du choléra, et, quelques heures après, elle n'était plus. Trois de ses compagnons de route succombèrent le même jour à cette terrible maladie. — L'impression que son fils Ramen en reçut fut telle, qu'il me supplia de le recevoir dans l'église de Christ. J'accédai bientôt après à son désir. Abel (tel est maintenant son nom) est un agréable jeune homme de 24 ans, possédant quelques connaissances de médecine. »

Pour mieux connaître encore ce troupeau de Tchombala, à peine recueilli d'entre les païens, voyons-le priant et donnant pour les missions chrétiennes. C'était il y a déjà plus de 3 ans, alors qu'il comptait à peine 20 âmes gagnées à Christ et baptisées. Nous lisons dans une des communications du missionnaire : « Nos prières mensuelles pour les missions continuent à me procurer des bénédictions toutes particulières. Une œuvre de missions dans une église presque imperceptible ! diront peut-être quelques personnes en souriant. Mais je m'en mets peu en peine, dans la ferme assurance que, par la grâce de Celui qui envoie en leur temps les pluies de la première et de la dernière saison, le grain de sénevé atteindra les dimensions d'un arbre. Et n'est-ce pas en raison de sa petitesse même qu'une église a de plus forts motifs à prier pour le règne de Dieu ? M'exposerai-je au mépris en ajoutant que nos contributions, pendant ces 10 premiers mois, forment la somme de $3^1/_2$ roupies (9 fr.)? Quoi qu'il en soit, le Seigneur, qui a estimé à un prix si élevé la pite de la veuve, saura aussi apprécier,

bénir et multiplier cette humble offrande. » — Cette parole de la foi ne s'est-elle pas vérifiée dans l'église même où ces pauvres chrétiens ont donné selon leur pouvoir et même au delà de leur pouvoir? Quelques mois plus tard, le nombre de ses membres était déjà doublé.

Peu de temps après, M. Müller nous la montre trouvant dans le concours de ses propres membres des moyens d'affermissement. « L'élection de 4 anciens a eu lieu, malgré la petitesse du troupeau, et je n'ai qu'à m'en féliciter. Le choix est tombé sur Paul, Jaques, Jean et Michée. Leur tâche est avant tout de prendre garde à eux-mêmes, puis de partager avec moi la direction du troupeau. Ils ont à veiller sur la sanctification du dimanche, la régularité au culte, la paix des familles, l'éducation des enfants, la conduite envers ceux du dehors, l'amour fraternel, etc., comme aussi à visiter les malades, à consoler les affligés, à ramener les errants. Chaque mois, dans une conférence avec eux, après l'invocation et une lecture de la Parole de Dieu, ils rendent compte de tout ce qu'ils ont fait ou observé d'important, et exposent, s'il y a lieu, leurs propositions ou leurs vœux; puis l'un d'eux termine par une prière d'abondance. Chaque semaine ils se réunissent également entre eux. Dans la soirée de chaque dimanche, les hommes, les femmes et *même* aussi les enfants, ont séparément leurs heures de prière commune. Enfin, le samedi soir, les hommes occupés de la pêche et les autres ouvriers se réunissent aussi pour s'entretenir de leurs circonstances propres, se pardonner réciproquement et prier ensemble. »

Pour compléter le tableau de la station de Tchombala, suivons enfin le missionnaire lorsqu'il va dans les carrefours des chemins faire appel à tous ceux qu'il trouve. « A mille pas de ma demeure, je m'assieds quelquefois au bord de la grande route à l'ombre d'un arbre, recommandant en secret ma cause au Seigneur. Voici passer quelques bramines. Comme ils aimeraient pouvoir m'ordonner de m'écarter de leur chemin, pour ne pas souiller de mon haleine l'air qu'ils respirent! Mais ils n'osent; le mieux pour eux est d'en prendre leur parti et de passer outre. Cependant il faut bien qu'ils s'en vengent de quelque manière sur le *padre* (missionnaire). Aussi j'entends l'un d'eux dire entre ses dents : Pachu, pachu, paradochani! ce qui peut s'interpréter ainsi : Meurtrier de vache, mangeur de vache, grand pécheur! Puis ils passent à la hâte, en jetant sur

moi un regard de mépris. Que faire, sinon de remettre la chose au Seigneur? — Bientôt arrive une troupe de devins et astrologues, se rendant à Mahé (possession française dans le voisinage de Tchombala). Leur métier d'imposture me fournit aisément l'occasion de m'entretenir avec eux de la vérité de Dieu révélée au monde par Jésus-Christ, et de les exhorter à échanger le péché et le service du diable contre celui du Sauveur des pécheurs. Leur départ me laisse un instant seul, et je m'empresse de recommander leurs âmes immortelles à l'efficace du sang de Christ. — Quelques *nairs* ne tardent pas à se montrer. C'est à Tellicherry qu'ils vont; un procès les y amène; il s'agit d'un fonds de terre en litige. Comment ne pas leur parler de l'héritage des Saints, de Celui qui en est le chemin, et du jugement où toutes choses seront mises en évidence? — Quelques Tyers ont leur tour; leur but est Wadagherry, où une noce va se célébrer. Pauvres pécheurs, il faut les convoquer, de la part du Maître, aux noces de l'Agneau; car les Tyers aussi doivent y avoir part. — Que de belles heures il m'est donné de passer ainsi au bord de la route! Il arrive cependant quelquefois que personne ne veut m'écouter, et quelquefois aussi je souffre de me sentir trop inhabile à parler des choses merveilleuses de Dieu. »

Cette station, que nos lecteurs diront, après nous, être digne de tout intérêt, a, comme Codacal et Coïlandy, de grandes difficultés à surmonter par rapport à son état temporel. Ses habitants sont devenus pauvres selon le monde en suivant Jésus-Christ. Le sol qu'ils défrichent et cultivent ne les nourrira que dans quelques années. La Société de Bâle leur doit des secours. Les refuser vaudrait l'abandon de la belle œuvre sur laquelle Dieu a mis son sceau. On n'y peut consentir. Mais, chers frères qui vous intéressez au règne de Dieu, Bâle ne peut agir que dans la proportion des moyens que vous placez entre ses mains. N'est-ce pas Jésus lui-même, qui vous amène vos frères de Tchombala, et qui vous dit : *Ce que vous leur aurez fait, vous me l'aurez fait à moi-même?*

AVIS. — La *Feuille religieuse* paraît de deux dimanches l'un, avec de fréquents suppléments consacrés à l'œuvre des Missions. Prix d'abonnement pour l'année, franco à destination : 3 fr. pour le canton de Vaud; 3 fr. 50 c. pour le reste de la Suisse; 4 fr. pour la France; 4 fr. 50 pour la Belgique et les Etats Sardes; 6 fr. pour les pays de l'Union postale austro-allemande; etc. S'abonner, en payant à l'avance et franco, au bureau de la Feuille religieuse à Lausanne, ou à l'une des adresses indiquées à la fin du 1er N°.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

Sur le Thabor il y a aussi la *gloire*. Les disciples participent à cette gloire, ils s'en trouvent enveloppés. Christ est dans la lumière, la lumière se réfléchit sur eux, ils l'admirent, ils en jouissent comme si elle leur était propre. La gloire du chrétien n'est que le reflet de celle de son Seigneur; fût-il lui-même dans l'obscurité, il est illuminé de la clarté de ce Maître qui apporte avec lui le ciel; il contemple cette gloire, il en jouit avec plénitude et suavité, il en jouit tout autrement que le mondain, dont l'orgueil s'imagine posséder en propre sa gloire. La gloire du chrétien est celle pour laquelle notre cœur a été fait, celle dont nous avons soif au plus profond de nous-mêmes, celle qui nous soustrait à un double opprobre: à l'opprobre que verse le monde sur Christ et sur tout ce qui appartient à Christ; à l'opprobre odieux du péché dont la conscience est oppressée. Non que le chrétien perde, même dans les heures de gloire, la vue de sa propre misère. Mais il sait que ce n'est plus dans cette misère que Dieu le regarde; il sent qu'il est envisagé par son Père céleste au travers de la gloire de Christ, et comme transfiguré en elle.

Il y a encore *l'extase*. Les paroles de Pierre en sont la preuve et la manifestation. *Il était épouvanté*, dit l'évangéliste. Oh! sans doute; car tout ce qui est divin nous épouvante. Mais en même temps, Pierre s'écrie : *Il est bon que nous demeurions ici*. Cette épouvante mêlée de félicité, c'est de l'extase. Il peut y avoir de l'extase dans la vie du fidèle. Comme Paul, le fidèle peut *être ravi au troisième ciel* et y entendre *des paroles ineffables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer*. Il ne *sait pas, Dieu seul le sait, si c'est en son corps ou sans son corps* : tandis que son corps reste sur la terre, sa tête et son cœur sont dans le ciel. Et quand il a goûté ces délices, entendu son Sauveur, triomphé, vécu dans le ciel, il ne comprend pas qu'on puisse en redescendre. Mais comme les ailes de l'oiseau, les ailes de la foi et de l'amour s'affaiblissent par un vol prolongé; il y a des faiblesses, des défaillances qui les font retomber sur la terre; il faut y passer, non-seulement des jours, mais des périodes de sécheresse, d'abattement (je ne dis pas d'infidélité), où la consolation semble tarie. On croit cependant, on espère et l'on aime; les

principes de la vie chrétienne subsistent. Mais les joies du triomphe sont refusées; l'existence a quelque chose de froid, comparativement du moins, de lourd, de terne. Il faut s'y résoudre ; il faut consentir à ne pas savourer toujours ce sentiment intime, si délicat et si doux, ces joies ravissantes de la communion divine ; il faut nous contenter de savoir que Dieu est avec nous, qu'il est notre Père et qu'il est puissant pour nous conduire sans broncher. Écoutons ce conseil d'un pieux Morave : « Quand vous pourrez prophétiser, prophétisez ; quand vous ne pourrez que parler, parlez. » — Ces merveilles étaient l'exception, non la règle.

Oui, il faut quitter le Thabor; il faut s'éloigner de ces encouragements du Seigneur, de ces regards qui semblent nous dire : *Cela va bien, bon et fidèle serviteur.* Il faut aller ailleurs chercher le mépris, l'humiliation, l'injure; il faut porter *l'opprobre de Christ,* le voir flagellé après l'avoir vu exalté, le contempler sur la croix après l'avoir contemplé dans la gloire. Notre cœur qui tressaillait de joie à l'aspect de Jésus entre Moïse et Elie, sera déchiré à ce spectacle de notre Maître entre deux brigands. L'éclat qui l'entourait était devenu notre éclat ; l'opprobre qui l'enveloppe devient notre opprobre. Et si cet opprobre ne nous a pas encore été rendu personnel, il nous le sera bientôt. Ne vous flattez pas : on ne vous pardonnera pas longtemps d'être chrétien fidèle. Vous vous êtes vu, peut-être, estimé, goûté, admiré par les côtés terrestres de votre caractère ; mais quand l'étincelle divine aura brillé sur votre front, attendez-vous à ce que l'opprobre la suive de près !

Et ce n'est pas assez de l'attendre : il faut le prévenir, il faut quitter cette lumière, cette gloire, cette paix, cette intimité délicieuse, cette solitude céleste, pour redescendre dans l'étroite et sombre vallée. Le monde nous réclame, non par ses joies et ses sympathies, mais par ses douleurs et ses haines, par le gémissement de toutes ses misères. Il faut aller de nous-mêmes au devant de lui, entrer le cœur élargi et brûlant dans ces sentiers épineux, y rencontrer ces sarcasmes, cette ironie qui le resserrent, ces inimitiés amères qui le flétrissent et l'accablent, cette indifférence pire encore qui le glace et le décourage. Il faut descendre au bas de la mon-

tagne et y aborder un lunatique tourmenté, une multitude effrayée, une famille dans la consternation. Il faut nous mêler aux troubles de la vie extérieure, leur laisser envahir notre repos, comme souvent, hélas! entamer notre paix. Il faut être remis en face de notre propre infirmité; car il nous arrive bien souvent comme aux disciples qui ne purent guérir eux-mêmes le démoniaque.

Mais lorsque le fidèle compare ces deux états; lorsque, après l'extase, il se retrouve au milieu de ces jours insipides et sombres, de ces mois passés dans l'affaissement, suivant péniblement la route laborieuse du devoir, sans joie, sans consolation sensible, ne risque-t-il pas alors de devenir ingrat, injuste même envers le but des dispensations diverses dont la suite compose la vie chrétienne? Ainsi, lorsque les derniers rayons du soleil dorent de leurs reflets pourprés les nuées aux mille formes qui semblent assister à son départ, nous ne pouvons rassasier nos yeux de ces teintes merveilleuses; et lorsque, plus tard, les couleurs s'éloignent et les nuages deviennent ternes et grisâtres, nous nous attristons comme si ces splendeurs avaient fait partie de la nue féconde, comme si les trésors que celle-ci renferme, ne devaient plus fertiliser nos campagnes.

Ah! il faut savoir apprécier, bénir ces temps que nous appelons de sécheresse, ces temps journaliers où Dieu ne nous abandonne point, ne nous oublie point, mais où il ne juge pas bon de nous donner ces signes merveilleux de sa gloire et de la nôtre. Il ne faut ni s'alarmer de ne pas recevoir certaines impressions, ni les désirer trop avidement. Il nous est naturel de nous écrier comme Pierre : « Il fait bon ici. » Mais souvenons-nous que lorsqu'il ajouta : *Demeurons-y! il ne savait ce qu'il disait.* Pensons à quels dangers spirituels serait exposé le chrétien pour qui de semblables faveurs deviendraient habituelles. Quoi! nous n'aurions pas besoin d'être maintenus dans l'humilité? quoi! le demi-jour ne conviendrait pas mieux à notre faiblesse que ces clartés éblouissantes? Oh! Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait, et là encore nous n'avons qu'à bénir sa main.

Et cependant, Dieu me garde de dire que la vie du chrétien

soit un jour de deuil; que l'abattement, la faiblesse, la langueur, la honte soient destinés à être notre partage. L'infidélité serait grande. Pour le chrétien qui attend le retour de son Sauveur, chaque heure de la vie montre un soulagement et une consolation; chaque heure avive son espérance, puisqu'elle le rapproche du ciel.— Mais sa vie n'est pas non plus un jour de fête; elle n'est pas un sabbat. Dans le sabbat des cieux, il y aura *des rassasiements de joie pour jamais*. Ici-bas, notre vie est un jour de la semaine, un simple jour ouvrier; jour laborieux où le chrétien *mange son pain à la sueur de son front*, mais où l'espérance et l'amour sont là pour essuyer son visage. Ah! dussions-nous marcher toute notre vie dans ce jour pâle qui ressemble à la nuit, pourvu que nous puissions recevoir le témoignage d'avoir toujours marché dans l'humilité de la foi et la simplicité de l'obéissance, qu'aurions-nous à regretter au moment de recueillir la couronne et d'entendre les portes éternelles s'ouvrir au son de la parole du Seigneur : *Venez, vous les bénis de mon Père; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde!*

Hélas, que nous sommes déraisonnables! combien le parfait bon sens de l'Evangile a de peine à pénétrer dans nos âmes! Quelle inconséquence d'aspirer au sublime dans une sphère, celle de l'émotion, et de se contenter du médiocre dans une autre sphère, celle de l'obéissance! Nous ne savons pas comprendre la nature du bonheur qui nous est offert, et nous aspirons à des délices inénarrables; nous envions des moments d'extase, et nous ne faisons pas cas de l'uniforme et obscure joie d'une humble fidélité! Ne prenons pas des grâces pour la grâce, et les émotions pour la vie. Le bonheur du chrétien est surtout d'être consolé. Demandons à Dieu qu'il nous enseigne à *ne pas aspirer aux choses élevées*, à *marcher avec les humbles*, à accepter toutes les températures de l'âme, tous les climats spirituels où il lui plaît de nous faire habiter. Il suffit que du fond de la vallée, nous puissions voir le ciel et être avec Jésus-Christ. Apprenons à ne pas comparer toujours notre lot avec celui de quelques prophètes, de quelques témoins glorieux du Sauveur; comparons-le quelquefois aussi avec celui de tant de millions qui ne connaissent rien de ces gloi-

res, qui vivent sans Dieu et sans espérance, qui vont au-devant de la mort n'en connaissant que les terreurs. Alors d'une part la reconnaissance, de l'autre, la flamme de la charité rempliront notre âme; alors nous bénirons pour ce que nous possédons, et nous serons prêts à tout pour communiquer à ceux qui en sont privés, ce pain de vie, qui est le pain de l'ordinaire du chrétien, et dont toute la valeur nous serait révélée si, par une dispensation sévère, il venait à nous être retiré.

Concluons. — Le Thabor n'est pas le domicile du chrétien. Un jour les disciples y montèrent avec Jésus-Christ et l'y contemplèrent dans sa gloire. Christ peut encore nous y élever quelquefois, nous y envelopper de ses splendeurs, nous y faire voir ces choses que nous ne verrons pas toujours, mais que nous nous souviendrons toujours d'avoir vues. Mais n'oublions pas que notre séjour est au bas de la montagne, parmi les infirmités, les douleurs, les tentations de la vie, en face de nos propres misères. Nous ne sommes pas encore parvenus au jour du repos. Il ne faut pas vouloir ce que Dieu n'a pas voulu; il faut traverser ce que Jésus-Christ a traversé; et après avoir *assisté* aux merveilles de sa transfiguration, il faut le suivre au prétoire, à Gethsémané, il faut suer sa sueur de sang, il faut même entrer en partage avec l'angoisse humiliante et mystérieuse qui lui arracha cette parole : *Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi! Toutefois, que ta volonté soit faite, et non pas la mienne!* Il faut enfin monter au Calvaire. Du Thabor à Golgotha, quel itinéraire!

Mais il est un sommet plus haut encore que le Thabor ou le Calvaire, et c'est la mort qui nous y transporte. C'est la montagne du salut, le Ciel de Dieu, la région de la paix parfaite et de la félicité consommée, où l'on ne croit plus parce qu'on voit, où l'on n'espère plus parce qu'on possède, mais où l'on aime éternellement, parce que la charité ne périt jamais.

Seigneur, nous ne te demandons qu'une chose, c'est que nous soyons avec Christ sous quelque forme que ce puisse être. Répands sur nous tes magnificences; réduis-nous au strict nécessaire; fais, toujours et en tout, ce que tu voudras, et

nous te bénirons. Pourvu, ô notre Ami céleste, que tu sois avec nous et en nous, pourvu qu'en tout temps nous puissions nous dire : Jésus m'appartient, et je suis à Lui! il suffit. Apprends-nous le labourage de la justice, les humbles joies de la fidélité; donne-nous le pain de notre ordinaire. Chaque jour il peut nous manquer, si nous ne le recevons de ta plénitude. Oh! nourris-nous de ce pain vivant, sorti de ta bouche pour notre salut!

LE JEUNE MATELOT ET SA BIBLE.

Dans une assemblée biblique auxiliaire d'Aberdeen (Ecosse), M. le pasteur Grant a raconté le fait suivant dont il avait été lui-même témoin :

« Il y a peu de temps qu'un vaisseau de Stockholm fut jeté sur notre côte par un orage épouvantable. Il était placé dans une position telle que nul homme n'aurait pu lui porter secours, et qu'en quelques instants il fut réduit en pièces. Les spectateurs considéraient avec un poignant désespoir la terrible situation de l'équipage, auquel ils ne pouvaient venir en aide. Un seul de ceux qui étaient à bord, enlacé par les cordes du mât et entraîné par les vagues avec ce débris du navire, toucha la côte, et fut arraché à la mort. A peine était-il sauvé, que les spectateurs remarquèrent un petit paquet attaché sur sa poitrine au moyen de son mouchoir : les uns conjecturèrent que c'était sa bourse; d'autres, les papiers du vaisseau; d'autres, sa montre. Le mouchoir délié, on découvrit que c'était sa Bible! Sur un feuillet blanc se trouvait une prière du père du garçon, pour que le Seigneur fît de ce livre un moyen de salut pour l'âme de son enfant. Sur une autre page était racontée la manière dont le livre était venu en la possession du vieillard, et l'expression de sa gratitude envers la Société Biblique britannique et étrangère. Il demandait dans sa prière que son fils prît sa Bible pour son conseiller; et il ajoutait, qu'il n'avait pu laisser partir son fils sans lui donner le meilleur gage de sa tendresse, une Bible; quoique ce fût priver le reste de sa famille des instructions du saint Livre. La Bible portait les marques d'un usage fréquent. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ITALIE. *Turin.* Nous extrayons les détails suivants de la correspondance turinoise d'une feuille politique (le *Journal de Genève*) : « Le nouveau temple protestant continue d'être assidûment suivi par un nombreux auditoire catholique, qui malheureusement n'a pas assez de respect pour la sainteté du lieu, tout en ayant d'excellentes intentions. Mais, habitués, dans leurs églises, à entrer et sortir quand il leur plaît, nos Piémontais vont et viennent pendant le service divin, ce qui ne laisse pas de troubler le culte. Cependant il est intéressant de voir les progrès de l'évangélisation à Turin, et comment, peu à peu, les âmes naïves et ignorantes du peuple se laissent toucher et gagner par la doctrine claire, simple et frappante des Livres saints. — On raconte des exemples très curieux de conversion. Je n'en citerai qu'un seul, qui me paraît caractéristique. Un jeune garçon d'une famille catholique très pauvre, et négligé par ses parents, entre par curiosité dans le temple à l'heure du catéchisme : il écoute, il est surpris et tout heureux de comprendre ce qui se dit. Sa jeune âme est touchée, et il revient assidûment chaque dimanche pour suivre le catéchisme : sa conduite s'en ressent, il se montre plus doux, plus obéissant, et ses parents s'en étonnent. Il leur raconte alors ce qu'il fait, ce qu'il entend ; sa mère se laisse gagner à le suivre à l'église, puis le reste de la famille, et enfin plusieurs de leurs amis et de leurs connaissances sont amenés par eux à la foi évangélique. C'est ainsi que le petit grain de sénevé se développe et grandit, tantôt insensiblement, tantôt d'une manière rapide et frappante. »

AMÉRIQUE. *Etats-Unis.* Un missionnaire catholique, connu par son zèle comme destructeur de Bibles, et qui en avait déjà brûlé sur la place publique un nombre assez grand, a dernièrement abjuré le catholicisme à Burlington (Etat de Vermont).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

PRENDS ET LIS ! Souvenir de St.-Augustin. Par H. L. Paris 1853, Imprimerie de Ch. Meyrueis ; etc. Une brochure de 20 pages in-12.

« Un jeune homme était assis tristement sous un figuier, dans les campagnes de l'ancienne Lombardie. Son âme était troublée par le remords d'une vie de désordre et de péché. Malgré sa fortune, sa noblesse, ses talents, il était malheureux et prêt à se livrer au désespoir,

quand il entend une voix qui lui semble venir du ciel, disant : PRENDS ET LIS ! Il saisit le livre que son ami venait de poser ; il y trouve la condamnation de sa conduite, mais en même temps des paroles de grâce et d'encouragement ; il tombe à genoux en pleurant sur ses péchés : il se relève... Il n'est plus le même : la paix est entrée dans son cœur, et le rhéteur malheureux devient un heureux ministre du Seigneur. Cet homme, c'était SAINT-AUGUSTIN ; ce livre, c'était LA BIBLE. » — Partant de ce fait bien connu, l'auteur de la brochure adresse à ses lecteurs, et surtout aux catholiques romains, des explications, des exhortations, des directions, destinées à leur faire lire la Bible à salut. Ce petit traité, fort élémentaire, est excellent pour accompagner les Bibles et les Nouveaux-Testaments que l'on cherche à répandre en pays catholique.

HISTOIRE DE LA FAMILLE FAIRCHILD. Traduit de l'allemand de Mme Sherwood. Troisième partie. Paris 1854, Librairie protestante de Grassart ; Neuchâtel, J. P. Michaud ; Genève, E. Béroud. Un vol. de 331 pages in-12. Prix : 3 fr.

C'est ici la continuation et la fin d'un des meilleurs ouvrages pour l'enfance, qu'on ait de cet auteur si connu pour exceller dans ce genre d'écrits. Les deux premiers volumes, publiés il y a bien des années, à un intervalle assez considérable, sont la meilleure recommandation pour ce dernier, qui sera, nous n'en doutons pas, accueilli avec empressement.

LA MISSION, ou Scènes africaines ; par le capitaine Marryat. Ouvrage pour la jeunesse, traduit de l'anglais par E. P. Paris 1853, Librairie rue Tronchet n° 2 ; etc. Deux vol. de 226 et 249 pages gr. in-18. Prix, 3 fr.

Bien qu'il soit quelquefois parlé des missionnaires dans ce nouvel ouvrage du capitaine Marryat, ce n'est pourtant point à eux que fait allusion le titre. Un jeune homme plein d'ardeur et de force, voyant son oncle, dont il est le fils adoptif, poursuivi par la pensée que sa dernière fille, naufragée sur la côte d'Afrique à son retour de l'Inde, vit peut-être encore au milieu des sauvages habitants de ce pays, offre et obtient d'aller lui-même à sa recherche, et part pour le Sud de l'Afrique, dont il parcourt les côtes pour remplir sa *mission*. Ce sont ses observations et ses aventures qui constituent le fond de ce livre. On voit qu'il est, pour la colonie du Cap, ce que les *Colons du Canada* [1] sont pour cette autre colonie anglaise. Ces scènes africaines sont, pour la jeunesse, pleines non-seulement d'intérêt, mais encore d'instruction. Quant à l'esprit, il est le même que celui du premier ouvrage : moral, et à tendances religieuses, sans que l'Evangile de la grâce en Jésus-Christ y soit exposé d'une manière explicite.

[1] Ouvrage du même auteur et du même traducteur, annoncé l'année dernière.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 7. Du 26 Février.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : Associations fraternelles pour le soin des malades. — Un Lazare. — Les distributeurs de traités dans le canton de Vaud. — Les chrétiens persécutés de Toscane. — Un prédicateur centenaire. — *Nouvelles religieuses*. Suisse; Genève. Portugal; Madère. Belgique; Bruxelles. Pays-Bas; Amsterdam. — Avis.

ASSOCIATIONS FRATERNELLES POUR LE SOIN DES MALADES.

J'étais malade et vous m'avez visité.
Matthieu XXV, 36.

L'institution des Diaconesses, quelque excellente qu'elle soit, ne dispense aucun chrétien de prendre, autant qu'il le peut, une part personnelle au soin que réclament les pauvres et les malades. Ce qui se fait par ces femmes dévouées, ne sera jamais qu'une proportion très petite de la masse d'œuvres de charité que doit produire l'Eglise; et ce serait de notre part une illusion déplorable, de croire qu'après avoir donné quelque argent pour les Diaconesses, nous avons rempli, sur ce point, *tout* notre devoir. S'il est des cas qui exigent pour le soin des malades une personne qui s'y dévoue entièrement, il est une foule d'occasions journalières où ces soins *peuvent*, et par conséquent *doivent* être donnés par les chrétiens dans les moments que leur laisse leur vocation spéciale. — Telles sont les réflexions que nous avons déjà plusieurs fois présentées à nos lecteurs en leur parlant de l'institution des sœurs de charité.

Et remarquez que si les chrétiens, pour mettre plus d'ensemble et d'entrain dans l'accomplissement de ce devoir, sentent

besoin de ne pas y travailler d'une manière entièrement isolée, ils peuvent très bien, sans quitter leur position sociale, s'associer ensemble dans ce but spécial. C'est ce que nous voudrions montrer ici par quelques exemples propres à encourager nos frères dans cette voie. — Qu'on nous permette d'abord d'en emprunter un à l'Eglise catholique. Nous croyons pouvoir le faire sans en autoriser les erreurs.

Il existe à Florence, sous le nom de *Confrérie de la miséricorde*, une association qui remonte à une haute antiquité et dont l'origine ne laisse pas d'être intéressante. — L'an 1240, à une époque où une industrie florissante occupait à Florence un grand nombre de porte-faix, ils avaient coutume de se retirer, pendant les moments de pluie ou d'inaction, dans une cave à moitié ruinée de la place St.-Jean. Parmi eux on remarquait un homme déjà âgé, *Pierre di Luca Borsi,* d'une piété, sinon parfaitement éclairée, du moins ardente, et, on peut le croire, réelle. Navré d'entendre les jurements et les profanations du saint nom de Dieu auxquels se livraient ses compagnons de service, il put les engager à y renoncer; et pour mieux appuyer les avertissements réciproques qu'ils se donnaient, ces hommes simples consentirent à s'imposer l'amende d'une très petite pièce de monnaie (une *grate*) toutes les fois qu'il leur échapperait un jurement. — L'habitude était, hélas! si invétérée, que dans les premiers temps, la boîte destinée à recevoir ces petites pénitences se remplit assez promptement. Alors, que faire de cette somme? A son premier but, le pieux vieillard conçut l'idée d'ajouter un second bien à faire, et proposa aux porte-faix de consacrer le produit de leurs amendes au soulagement des malades et des estropiés. Cet argent fut donc appliqué à l'achat de quelques corbeilles d'osier en forme de civière; et ils convinrent d'être, à tour, de semaine pour aller dans les divers quartiers de la ville, et partout où il en serait besoin, recueillir les pauvres malades, ou les victimes d'un accident, leur donner les premiers soins, et les transporter à l'hôpital. Puis, si les malades succombaient, on se réunissait pour leur rendre les devoirs de la sépulture. — Le dévouement de ces humbles crocheteurs dans l'exercice de ces actes de miséricorde, leur attira, au bout de quelques années, une telle faveur de la part des habitants de la ville, qu'ils eussent pu gagner de fortes sommes en acceptant les dons qui leur étaient offerts. Mais leur chef, qui avait surtout à cœur de leur inspirer l'amour

de Dieu et du prochain, sut les engager à refuser toutes ces offres.

Nous ne suivrons pas, dans ses développements successifs, l'histoire de cette institution, qui s'étendit peu à peu à des personnes de toutes les classes. On ne saurait y méconnaître de nombreuses traces de la tendance formaliste et légale qui se retrouve plus ou moins dans les plus beaux dévouements du catholiscisme romain; mais on aime aussi à y discerner les traces d'un souffle de vie qui se révèle quelquefois par d'admirables renoncements. Pendant les fréquentes épidémies de peste qui, dans les XIV[e] et XV[e] siècles, désolèrent si souvent l'Italie, et qui enlevaient en une fois, à Florence seule, 30, 50, 60 mille de ses habitants, les frères de la miséricorde, en secourant les pestiférés et en enterrant les morts dont l'infection aggravait beaucoup l'intensité de la peste, rendirent des services inappréciables, au péril de leur vie, que beaucoup d'entre eux y laissèrent en effet. — Leur désintéressement primitif ne résista pas toujours à l'enthousiasme de Florence. La confrérie finit par se trouver propriétaire de grandes richesses, qui furent, il est vrai, appliquées à d'autres œuvres de miséricorde, mais qui mirent plusieurs fois aussi l'institution en danger. — Elle existe encore aujourd'hui, bien que depuis longtemps elle n'ait pas eu l'occasion de déployer le zèle courageux des temps de peste. Aujourd'hui encore, s'il arrive un accident, si un malade pauvre réclame quelque assistance ou doit être transporté à l'hôpital, la cloche de la miséricorde se fait entendre dans le quartier, et aussitôt les frères les plus rapprochés arrivent, recouverts d'un domino[1]; ils prennent les soins nécessaires sans être reconnus, même de ceux qui en sont l'objet, et, leur tâche finie, retournent à leur travail accoutumé. On assure que ce ne sont pas des artisans seulement qui font partie de la confrérie, mais que des hommes de toutes les classes, des nobles, des membres de la famille régnante même, y sont quelquefois entrés, et, cachés sous l'ample et impénétrable domino, vont, aussi bien que les hommes de peine, rendre aux malades les soins qu'exige leur état.

Si de tels fruits de charité ont été produits par un christianisme aussi altéré, ne mûriront-ils pas bien plutôt sur l'arbre sain et vigoureux du christianisme évangélique? — Nous ne

[1] Espèce de manteau qui cache la tête et les épaules, et dont les ecclésiastiques romains se servent quelquefois.

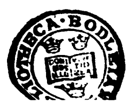
saurions en douter. De tout temps, et sous toutes les formes, les rachetés de Christ ont pris plaisir à lui témoigner leur reconnaissance, en *donnant à manger à celui qui a faim*, en *recueillant l'étranger*, en *vêtant le pauvre*, en *visitant le malade* ou *le prisonnier;* car leur Sauveur a déclaré qu'*en tant qu'ils auront fait ces choses à l'un des plus petits d'entre ses frères, il les* tient pour *faites à lui* personnellement [1]. Et s'il est des époques où les chrétiens se sont relâchés dans ces soins de la charité, on peut bien en conclure que leur cœur était resté froid parce que leur foi était morte.

Mais nous parlons surtout ici des associations libres qui ont pour objet de mettre en commun les efforts individuels dans le soin des malades. De telles associations prospèrent dans les Eglises protestantes; et pour nous restreindre, nous ne citerons ici que les deux de Berlin, l'une d'hommes, l'autre de femmes, bien qu'elles aient eu en Allemagne, et même en Suisse, des imitateurs qui deviennent de jour en jour plus nombreux.

Il existe à Berlin depuis 20 ans une association d'hommes de tout rang et de tout état, mais principalement d'ouvriers, qui se sont unis dans une sainte alliance pour chercher et pour soulager les pauvres malades dénués ou abandonnés. Ils se partagent les quartiers de la ville, et, dans chaque quartier, les malades qu'ils peuvent découvrir, pour aller, en payant de leurs personnes, et souvent après des journées d'un travail très fatigant, les soigner dans leur solitude, chercher les remèdes ou le médecin, panser leurs plaies, accommoder leurs lits, mettre tout en ordre dans leur chambre, et, quand il le faut, veiller des nuits entières à leur chevet. Il est inutile de dire qu'en prenant soin des corps malades, les charitables visiteurs ne négligent point les âmes: Christ et son salut leur sont annoncés, la sainte Parole leur est lue, et des prières s'élèvent à Dieu de ces tristes réduits. Mais les visiteurs commencent par rendre aux malades les soins matériels, même les plus rebutants, et ils ont souvent fait l'expérience que c'est là une précieuse entrée pour arriver jusqu'aux cœurs et aux consciences [2]. — Les

[1] Matthieu XXV, 35-40.

[2] Nous savons qu'en bien des lieux, par exemple à Lausanne, il existe dès longtemps des associations pour la visite des malades dans le but excellent de leur lire et de leur annoncer la Parole de Dieu. Il en est d'autres, en bien plus grand nombre, qui ont pour but de distribuer aux pauvres des secours. Mais l'union si puissante de soins personnels rendus aux malades d'abord pour le corps, puis pour l'âme aussi, est à nos yeux d'un plus grand prix que tout le reste.



frères d'un même quartier se réunissent tous les samedis soir pour s'édifier ensemble, pour s'encourager mutuellement, se faire part de leurs expériences auprès des malades, et s'entendre sur la répartition des soins à donner. Chaque mois, en outre, cette réunion devient générale pour tous les quartiers, et maintient à l'association l'unité d'esprit et de marche qui lui est nécessaire. — Disons enfin que, soit les membres de l'association, soit d'autres chrétiens aisés mais qui ne peuvent pas mettre la main à cette bonne œuvre, réunissent des secours en argent qui sont appliqués aux besoins des malades visités; et bien des riches sont heureux de pouvoir confier leurs aumônes à des mains si sûres et à des visiteurs si entendus. Les pasteurs, surtout, trouvent dans ces frères dévoués, de précieux auxiliaires, et plusieurs se sont empressés d'entrer dans l'association, qu'ils soutiennent ainsi de leurs encouragements et de leur présence.

Nous citons dans l'article qui suit un trait de cette activité bénie, emprunté au dernier rapport de l'association. En voici un autre, tiré de celui de 1850.

Un pauvre vieillard paralytique gisait depuis 29 ans sur son lit de douleur. Il était si abandonné qu'il eût pu mourir sans que personne s'en aperçût; et son âme n'était pas moins triste et déserte que sa demeure. Il ne connaissait pas encore par la foi l'Evangile de la grâce, et ne pouvait point comprendre que c'était le Sauveur qui, par ses souffrances, venait heurter à la porte de son cœur. — Il y a quelques années, les voisins commencèrent à voir entrer chaque jour, principalement le soir, quelqu'un qui sonnait timidement à la porte de la maison, se glissait ensuite jusque chez le malade, y passait une heure ou plus, et quelquefois même n'en ressortait qu'au matin. Qui peut être ce personnage ? demandait-on. Ce n'était sûrement pas le médecin : il n'aurait pas le temps de prolonger ainsi sa visite. On ne connaissait point de proche parent au vieillard. Qui donc pouvait avoir pour lui une si persévérante sollicitude ? — C'était un frère de l'association. Ses visites étaient pour le malade des heures de soulagement et de bonheur, si bien que tout le jour il se réjouissait de son arrivée, et que son cœur battait de joie lorsqu'il entendait les pas du charitable visiteur montant l'escalier de la maison. — Les soins de celui-ci duraient déjà depuis assez longtemps, lorsqu'il trouva, un soir, son protégé tenant un crayon de sa main tremblante, et traçant avec effort

quelques lignes sur un papier. « J'écris ceci pour vous, lui dit le malade. J'ai un service à vous demander. Je désirerais fort témoigner ma reconnaissance à votre association ; et dans mon impuissance, voici ce que j'ai fait. Vous imprimez chaque année un rapport sur ce qui s'est passé dans vos visites ; prenez ceci pour l'imprimer avec. » — Nous traduisons littéralement ici les paroles sans art du malade : « Pendant cinq ans au moins, j'ai lu et relu le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et j'y ai trouvé bien des belles choses ; mais je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. Alors Dieu a eu pitié de moi, et il m'a envoyé un messager de paix, par l'association pour le soin des malades. C'était en février 1848, lorsque j'étais si mal, que je me croyais bien près de la mort. A cette époque, il vint chez moi un homme, qui s'approcha de mon lit pour me consoler et prier avec moi le Seigneur. Il me pressa de lire la Bible, et en particulier le XVe chapitre de St.-Luc, et les Ier et IIIe de St.-Jean. Il est revenu dès lors, sans se lasser ; il m'a prodigué ses soins, tant corporels que spirituels, et c'est ainsi que, par ce messager de paix, le Seigneur est entré chez moi avec sa grâce. Ayant depuis si longtemps joui de ces précieux bienfaits, et découvert par là ce que je n'avais point encore trouvé, la réalité d'un vrai imitateur de Jésus-Christ avec un cœur de samaritain, je veux déclarer ici librement que le Seigneur Jésus-Christ a, dans l'association des malades, de sincères imitateurs au cœur de Samaritain, par lesquels il m'a si richement manifesté sa grâce, que j'ai été affermi dans la vraie foi, et que je puis désormais supporter la vie avec patience et dans la bienheureuse espérance que *le Seigneur me sauvera* bientôt *dans son royaume céleste*. Oh ! veuille-t-il amener encore beaucoup de cœurs pieux dans cette association, afin que beaucoup de malades reçoivent par eux la consolation divine dont moi, pauvre pécheur, j'ai été consolé ! »

L'*Association de femmes pour le soin des malades* date à peu près de la même époque, et repose sur le même genre d'organisation que celle dont nous venons de parler ; seulement, il était dans la nature des choses qu'elle sentît plus vivement le besoin d'un espèce d'hospice où, dans certains cas, les malades pussent être transportées. C'est ce qu'elle a réalisé dans l'*Infirmerie Elisabeth*. — Un des derniers rapports de l'association nous apprend qu'elle a donné ses soins, dans l'année, à 784 femmes malades, dont 443 les ont reçus à domicile, et 341 dans

l'hôpital. Outre les soins qu'exigeait leur état, il a été distribué aux premières 4650 rations de soupe, d'autres aliments confortables, des habits, du linge, etc. Quant aux secondes, en y comprenant le personnel de l'établissement, les journées de séjour se sont élevées à 25 mille; 231 malades en sont sorties guéries ou fort soulagées, et 56 y sont mortes.

Divers faits cités dans ce même rapport, montrent la bénédiction que Dieu fait reposer sur cette activité chrétienne. — Ainsi, une jeune fille que sa famille avait remise à l'association dans le double but de guérir et son corps et son âme, trouva en effet dans l'infirmerie la délivrance à ce double égard. Elle eut à endurer des souffrances inexprimables; mais elle en était venue au point de les supporter avec une patience qui ne se démentit jamais. Dans le sentiment d'une profonde repentance, elle répétait souvent d'un cœur froissé et brisé : « Dieu sait bien que ces épreuves et ces châtiments me sont très nécessaires. » Au bout de quelques mois elle recouvra la santé, contre toute attente, et s'en retourna guérie, en effet, de corps et d'âme, chez ses parents. Mais ce ne fut pas sans de grands déchirements qu'elle quitta la maison où elle avait été, de la part de Dieu, l'objet de si grandes grâces.

Cependant toutes les expériences de l'association ne sont pas également réjouissantes. — Une femme que son avarice et sa méchanceté avaient rendue le fléau de sa famille, fut, dans une maladie, placée par ses enfants sous les soins de l'association. Ils espéraient qu'elle y trouverait de quoi réveiller sa conscience. Mais elle y fut, au contraire, par son endurcissement, un objet d'effroi en même temps qu'un avertissement sérieux. Tout, en elle, dénotait une complète insensibilité. Son unique plaisir était de compter son argent. Elle se roidissait contre la pensée de sa mort prochaine, et se mettait en fureur au premier mot qu'on essayait de lui dire pour l'y préparer. Elle passa les trois dernières heures de sa vie à se débattre et à mugir comme si elle eût vu la bouche de l'enfer ouverte pour l'engloutir. On avait déjà peine à la comprendre, qu'elle criait encore : « Au secours! au secours! Je meurs!.... » entremêlant ces exclamations de blasphèmes et de jurements que la plume se refuse à transcrire. Au milieu de son agonie, elle cherchait à saisir un petit panier qui était sur une tablette, près de son lit, et murmurait en même temps : « Regardez là-dedans : regardez donc là! » Longtemps on ne comprit point ce qu'elle voulait;

mais on découvrit enfin qu'elle demandait..... son dieu, son argent caché près d'elle dans le panier. On lui mit sa bourse sur le lit, de manière à ce qu'elle pût la voir; et aussitôt elle fut tranquille. Mais ce calme ne dura qu'un instant : le combat reprit avec une violence redoublée, et c'est ainsi qu'elle exhala le dernier soupir.

Qui ne frémirait à la seule pensée de mourir comme cette infortunée? Et cependant tout homme qui meurt en repoussant Christ, est, au fond, tout aussi malheureux.

Mais revenons aux amis des malades. Puisse leur exemple, que nous avons voulu aujourd'hui offrir à nos frères, pénétrer jusque dans leur conscience et dans leur cœur, accompagné de ces paroles de Jésus : *Va, et fais de même!*

UN LAZARE.

Le 13 septembre dernier, l'*Association d'hommes pour la visite des malades,* dont nous venons de parler, a célébré à Berlin son vingtième anniversaire. Dans cette occasion, le pasteur *Orth,* qui en fait partie, a raconté le fait suivant [1].

Parmi les malades de ma paroisse, il s'en trouvait un qui souffrait depuis 14 ans, et qui a été pendant 9 ans retenu dans un lit. L'Association d'hommes pour la visite des malades l'a visité 9 ans de suite, et lui a fourni, dans cet espace de temps, des assistances pour la valeur de plus de 200 écus (environ 750 fr.). Il y a 8 ans à peu près que ces amis m'appelèrent auprès de lui. Je trouvai le malade dans un trou de cave, sombre et humide. Il ne pouvait presque plus se servir de ses pieds, et pas du tout de ses mains. Sa pauvre femme (je la cherche dans cette assemblée, mais je ne l'y vois pas aujourd'hui) lui a rendu pendant 14 ans tous les soins que l'on donne à un enfant à la mamelle. — Il avait été jadis un homme débauché et brutal; chaque fois qu'il rentrait ivre, sa femme tremblait de frayeur. Mais il était devenu tout à fait tranquille. Il ne se vantait du moins pas de ses œuvres, ainsi que le font tant de nos malades, qui, par leur propre justice et leur orgueil,

[1] L'ami qui nous a communiqué cet article, l'a sans doute aussi transmis au cher rédacteur de l'*Ami des pauvres et des orphelins,* nouveau journal mensuel (à 2 fr. 50 c. l'année) consacré à faire connaître les établissements de bienfaisance français. — Bien que nous ayons trouvé le récit suivant dans le 1er No de ce journal, nous pensons devoir l'insérer néanmoins dans notre feuille, en le corrigeant ici et là sur l'original allemand.

nous causent souvent de si grands ennuis. Notre pauvre malade n'était pas ainsi; mais il n'en était pas, pour tout cela, plus disposé à la repentance. L'huile du Samaritain que nous voulions verser sur son âme ne réussissait pas à la guérir; car il n'avait pas encore accepté le collyre qui devait, avant tout, lui rendre la vue. Nous ne cessions point, cependant, de le visiter, et nous ne nous découragions pas.

Un jour, assis près de son lit, je l'exhortais comme à l'ordinaire, lorsque sa femme, à qui le Seigneur avait dès longtemps ouvert le cœur, s'approcha de nous et reprit son mari d'une manière sévère, en lui faisant de vifs reproches de ce qu'il ne voulait pas s'humilier et se convertir. Ce fut là comme le vin salutairement cuisant, ajouté à notre huile[1]. Alors il commença, comme le geôlier de Philippes, à s'écrier en pleurant : « Que faut-il donc que je fasse? que faut-il donc que je fasse? » Hélas! pauvre Lazare, en ce temps-là, tu ne savais, en effet, pas ce que tu avais à faire; mais notre Dieu te le fit connaître plus tard. Bientôt après il reçut de mes mains le sacrement de la Cène; c'était pour la première fois après de longues, bien longues années d'une vie pleine d'impiété. Et c'est alors que ses yeux furent complétement ouverts, et qu'il vit ce qu'il devait faire. Toi seul, Seigneur, tu sais comment cela se fit; quant à *moi, je* l'ignore; et tout ce que je sais, c'est que moi, misérable serviteur, je n'y ai contribué en rien. Nous n'avons pu que prier, supplier, exhorter; mais Toi tu l'as fait, ô mon Dieu! et tu as donné, pour cela, efficace au saint sacrement du corps et du sang de ton Fils! — Il a souvent déclaré, ainsi que sa femme, que dès ce moment-là il était devenu un homme nouveau, et que ses affections avaient pris une direction toute différente. — « Que dois-je faire? » avait-il dit. Hélas! il ne pouvait rien *faire* pour témoigner sa reconnaissance à Celui qui l'avait gratuitement pardonné; mais il avait désormais appris à *souffrir*. Précédemment déjà, il avait supporté ses maux avec patience et sans murmurer; mais dès lors il les endura en chrétien, au milieu des louanges et des actions de grâces.

Cependant sa misère était grande, principalement au retour de l'hiver. Cet humide caveau qu'il habitait, ouvrait par une porte sur la rue; et sur l'escalier qui descendait au caveau, sa pauvre femme tenait un petit étalage de marchandises. Le ré-

[1] Voir la parabole du Samaritain qui versa de l'huile et du vin dans les plaies du blessé. Luc X, 34.

duit même n'était fermé que par un rideau de vieilles couvertes; et quoique le jour n'y entrât que par une petite ouverture donnant sur la cour, on voyait, à cette faible lueur, le givre briller sur la muraille. C'est là qu'était couché notre pauvre impotent.

Je fus à cette époque invité à des noces comme les célèbrent nos riches Berlinois. J'y rencontrai la personne chez qui le pauvre Lazare avait travaillé plusieurs années et où il avait gagné sa maladie. C'était un beau jeune homme, aux manières distinguées, dans les yeux de qui se reflétaient toutes les jouissances de cette vie. Il ne rêvait que plans de bonheur, possédait de grandes richesses, et *se traitait bien et magnifiquement tous les jours* [1]. Entre les conviés était aussi sa femme, jeune et superbe, toute brillante de joie, et portant haut la tête. Je dis alors en moi-même : « C'est mon Dieu qui t'a conduit à moi. » Je le pris donc à part, je lui parlai de mon Lazare et du sien, en faveur duquel j'implorai son assistance. Il se le rappelait très bien; il me promit aussitôt de lui tendre secours, et même il en prit note, afin de ne pas l'oublier. Mais il l'oublia néanmoins, et rien ne parvint au pauvre Lazare. Plus tard je lui écrivis, le priant de se rappeler sa promesse; mais il ne me répondit pas.

Je le racontai à notre paralytique, et le consolai en lui faisant remarquer qu'il avait un Ami plus riche que celui-là. Je lui demandai s'il échangerait son sort avec celui de l'homme riche. « Oh! non, dit-il, non, non! je n'échangerais pas! » Le pauvre Lazare, dans son triste réduit, perclus, tremblant de froid, accablé de maux et de misères, couvert des plaies que lui ont faites un séjour prolongé sur sa dure couche, ne changerait pas, ayant Jésus pour ami, avec l'homme riche *qui se traite bien et magnifiquement tous les jours!*

Des années se passèrent, et Dieu rappela l'homme riche : il fut couché sur son lit et mourut. Aucun pasteur ne fut appelé à son chevet; personne ne pria pour lui, ne lui parla du Seigneur et de son âme immortelle. Quand je l'appris à notre Lazare, il leva vers le ciel ses yeux remplis de larmes et se tut; il ne prononça aucun jugement. Nous ne le jugerons pas non plus, et nous nous tairons de même.

Des années s'écoulèrent encore. Notre cher Lazare était tou-

[1] Histoire de Lazare et du mauvais riche. Luc XVI, 19-31.

jours couché sur son lit de douleur, et personne ne comprenait comment il pouvait vivre. Il était évident que Dieu avait des vues particulières sur lui. Ses souffrances étaient inexprimables. Une année avant sa mort, un coup plus fort encore le frappa. Un jour que sa pauvre femme, épuisée par la misère et la fatigue, voulait encore essayer de le soulever, elle laissa tomber ce trop pesant fardeau, et il en resta plus estropié que jamais. — Dès ce moment, les jeunes gens de notre association le visitèrent tous les soirs, et toujours deux à deux, comme le Seigneur envoyait ses disciples. Ils le levaient, et le replaçaient ensuite doucement sur sa couche réparée. — Ainsi de jeunes hommes qui tout le jour avaient travaillé péniblement, trouvaient encore le temps nécessaire pour exercer la charité du Samaritain. — *Va,* toi aussi, *et fais de même.*

Nous attendions d'une semaine à l'autre que le Seigneur vînt délivrer le malade. Et que de fois n'avons-nous pas crié pour lui et avec lui : *Ah! Seigneur, jusques à quand?* — Dieu enfin exauça nos prières : il y a maintenant sept semaines, *il arriva que le pauvre mourut* [1]. — Comme il était près de sa fin, on vint me dire que, dans ses rêveries, il était sans cesse occupé à dresser un compte. J'allai le voir. Il était là comme un homme qui songe; déjà les ombres de la mort planaient sur lui. Je l'appelai par son nom. Il sortit avec beaucoup de peine de ses rêves, me reconnut enfin. « Eh bien! lui dis-je, à quoi en est votre compte? » Je dus lui répéter plusieurs fois ces paroles avant d'en être compris. Puis, avec l'expression de la joie, il me dit en souriant : « Mon compte est acquitté! » — « Eh! repris-je, c'est une bien bonne chose que ce grand compte soit acquitté! Et qui donc l'a payé? » — « C'est mon Sauveur Jésus-Christ, » répliqua-t-il. — « Que Dieu en soit mille fois loué! lui dis-je. Et comment donc a-t-il fait cela? » — Alors notre cher Lazare me répondit par ce verset d'un de nos plus beaux cantiques :

Le Sang et la Justice de Christ
Sont ma parure et mon vêtement d'honneur.
Avec cela, je pourrai subsister devant Dieu
Quand j'entrerai dans son royaume céleste.

C'est ainsi qu'il *est entré dans la joie de son Seigneur.* — Le jour de sa mort, il dit plusieurs fois : « A la maison! à la maison! » — Sa femme lui répondit : « Cher ami, n'es-tu donc pas

[1] Luc XVI, 22.

à la maison? » — Non, lui dit-il. A la maison, chez mon Sauveur Jésus-Christ! » Telle fut la fin de cet homme. — Ce n'est donc pas en vain que sa femme avait *appelé les anciens* auprès de lui; ce n'est pas en vain non plus que nous avions *prié pour lui*, et que nous l'avions *oint au nom du Seigneur de cette huile* de sa grâce dont il nous avait fait part. *La prière de la foi avait sauvé le malade; le Seigneur l'avait relevé, et ses péchés lui avaient été pardonnés* [1]. Aussi, comme un pécheur pardonné qui *a été justifié par la foi, il est entré dans la joie de son Seigneur*, et *il a été porté par les anges dans le sein d'Abraham* [2].

Peu de jours avant lui, le Seigneur avait retiré la femme de l'homme riche; elle aussi *mourut et fut ensevelie*. Le pauvre Lazare leur survécut à tous deux. — *Maintenant il est consolé*, après bien des privations et des souffrances; *consolé* par des joies célestes, auprès du Seigneur, en qui il avait cru. Il habite désormais le pays du repos et de la paix, où il se délecte, et boit à longs traits à ces sources de la vie dont le Seigneur avait déjà étanché sa soif ici-bas, dans le feu de la tribulation.

L'ASSOCIATION DES DISTRIBUTEURS DE TRAITÉS

DANS LE CANTON DE VAUD [3].

Cette utile association, d'abord limitée à Lausanne, a pris une extension qui n'est encore, nous l'espérons, que les prémices de ce qu'elle deviendra. — Nous extrayons les passages suivants d'une circulaire que la direction vient d'adresser aux souscripteurs :

« En 1852, les souscripteurs ont été en moyenne au nombre de 556, répartis dans 28 localités différentes. Les recettes se sont élevées à 1030 fr. 50 c., qui ont servi à distribuer 19,200 traités.

» L'année 1853 a compté en moyenne 672 souscripteur dans 37 localités différentes, une recette de 1231 fr. 41 c., 25,355 traités fournis aux abonnés. Il y a donc eu sur l'ann précédente un excédant de 116 souscripteurs, de 200 fr. 91 et de 6,155 traités; en outre, 9 endroits nouveaux se s

[1] Jaques V, 14, 15. — [2] Luc XVI, 22.
[3] Chaque souscripteur paye 15 centimes par mois (soit 1 fr. 80 c. pa et reçoit chaque mois en retour de bons traités religieux pour cette v Ces traités sont d'abord lus par lui; après quoi il les prête ou les donn

joints à l'Association. La marche progressive de l'œuvre se marque également par le fait suivant : à la fin de 1852 elle comptait 577 abonnés, et 708 à la fin de 1853; différence en plus, 131.

» Vous remercierez avec nous le Seigneur, chers frères, de la bénédiction qu'il a mise sur notre œuvre. Avec plus de zèle, les progrès auraient pu être sans doute plus grands encore; car 37 localités seulement participent à l'Association, et combien n'en est-il pas où l'on réunirait aussi des souscripteurs, s'il s'y trouvait une personne disposée à les chercher et à recueillir les abonnements ! [1] A cet effet, nous vous prions de nous aider de votre activité et de vos conseils. Que chacun de ceux qui regardent comme utile la dissémination des traités religieux, fasse quelques efforts pour procurer de nouveaux membres à l'Association ! Tâchons en particulier de former des centres de souscription dans les lieux où il n'en existe pas encore. Vos forces réunies feront cent fois plus, avec vos prières et la grâce de Dieu, que les faibles tentatives de la direction. Or, considérez que de bien peut être résulté déjà de ces 25,355 traités répandus un à un, mois par mois, comme une semence qui portera son fruit en sa saison. Nous en confions l'espoir à la bonté du Seigneur.

» N'oublions pas d'ailleurs que l'Association se propose deux buts : but d'*édification*, en procurant aux souscripteurs la lecture périodique de quelques pages écrites avec simplicité et dans un esprit religieux : but d'*évangélisation*, en leur facilitant les moyens et leur rappelant mois par mois le devoir de répandre la connaissance de la vérité. Aussi, en envoyant les traités nouveaux à mesure qu'il en paraîtra, continuerons-nous à y joindre de bons traités déjà connus de nos abonnés, mais qu'ils pourront faire lire avec fruit autour d'eux. »

LES CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS DE TOSCANE.

A l'occasion d'une collecte ouverte à Genève en faveur des chers Madiaï et à laquelle nous avions été invités à prendre part, quelques dons avaient été recueillis à Lausanne, mais accom-

[1] Ces 37 localités sont toutes dans le canton de Vaud, sauf deux : le Jura bernois, et St.-Aubin au canton de Neuchâtel. — Nous pensons qu'il serait désirable que d'autres endroits étrangers à notre canton prissent part à cette distribution, et nous sommes persuadés que toute demande à cet égard serait la bienvenue. — On peut s'adresser à l'agent central, M. Georges Bridel, à Lausanne.

pagnés de la demande que les autres chrétiens persécutés de Toscane y eussent part aussi. Comme cette condition s'écartait du but spécial de la collecte, et que, d'ailleurs, les fonds nécessaires étaient trouvés, nos faibles offrandes furent refusées, et nous avons été conduits ainsi à les envoyer directement à Florence. — Nous attendons en retour quelques détails sur ce qui s'y passe, que nous nous empresserons de transmettre à nos lecteurs. Mais, lors des dons récemment recueillis parmi nous, il s'est trouvé quelques personnes tout étonnées que l'on réclamât des secours en faveur des chrétiens de Florence, et pensant que, puisqu'ils étaient en prison, ils ne devaient manquer de rien. Comme il se peut que d'autres personnes, d'ailleurs disposées à donner pour le Seigneur, soient dans la même idée, faute d'informations, nous ne voulons par différer de leur communiquer les renseignements très sûrs que nous avons reçus à cet égard.

Il s'est formé à Florence un petit comité d'hommes éprouvés, dont fait partie, entre autres, le chrétien si dévoué qui s'est montré, dans le temps, l'ami le plus chaud des Madiaï. Ce sont eux qui reçoivent et appliquent les secours destinés aux chrétiens de Toscane. Mais les besoins sont encore plus grands que les assistances, et le comité est quelquefois fort embarrassé d'y pourvoir. Même pendant la durée de leur réclusion, il faut procurer à ces frères qui souffrent pour le nom de Christ, bien des petits comforts propres à rendre leur position moins dure. Il faut pourvoir du nécessaire leurs femmes et leurs enfants. Quand ils peuvent enfin sortir de prison, c'est pour aller en exil, et comme ils se trouvent ordinairement ruinés, il est indispensable de fournir aux frais de leur départ et de leur premier séjour sur la terre étrangère. — On comprend que des noms propres seraient ici déplacés; mais notre correspondant nous parle, par exemple, de M. ***, qui a été banni après huit mois de réclusion, et qu'il a fallu acheminer, avec femme et enfants, sur l'Angleterre; il nous cite encore une autre famille exilée, dont le père est presque aveugle et les enfants maladifs et qui ne peuvent subsister, en Piémont, qu'autant qu'on les aide d'une manière permanente.

C'est donc avec connaissance de cause que nous pouvons attester la grandeur des besoins. Le comité ne peut y pourvoir qu'autant qu'on vient à son aide, et quelque faible qu'ait été la somme que nous lui avons récemment envoyée, il y a trouvé

un encouragement. — Si nous ajoutons que nous serons toujours prêts à servir d'intermédiaire pour tous les dons que l'on voudra envoyer à ces témoins de l'Evangile, nous croyons inutile, après cela, d'en dire davantage pour engager les chrétiens de notre pays à faire ce qu'ils pourront en leur faveur.

UN PRÉDICATEUR CENTENAIRE.

Le journal anglais *le Record* fournit des détails intéressants sur le pasteur *Fletcher*, ministre wesleyen, qui offre peut-être un exemple unique dans l'histoire de l'Eglise. Ce vétéran du ministère évangélique, qui a atteint sa 107e année sur la terre, a prêché le dimanche 1er janvier, dans une chapelle méthodiste de Clapham, près de Londres. Il a donné sur lui-même quelques détails qui ont vivement ému son nombreux auditoire. Depuis *cent-deux* ans, il suit le culte public de Dieu, et il prêche depuis plus de *quatre-vingts ans*. Dans sa jeunesse, il a servi dans l'armée, et s'est trouvé à un grand nombre de batailles; dans une occasion, treize de ses camarades furent tués tout autour de lui, tandis qu'il échappa, atteint seulement d'une légère blessure. Déjà dans ce temps-là il prêchait, en plein air, aux soldats. Il a assisté à la naissance du méthodisme, sous la conduite de Wesley et de Whitfield, dans un temps où les bûchers de Smithfield venaient à peine d'être éteints, et où les ministres fidèles à leur Maître étaient fréquemment maltraités par la foule. — Il bénit Dieu des progrès de la foi en Angleterre et de la liberté de conscience dont tous y jouissent aujourd'hui. — Ce vénérable serviteur de Jésus-Christ est d'une belle stature. Il a conservé, à un degré merveilleux pour son âge, l'activité de son corps et de son esprit, ainsi que les facultés de la parole, de la mémoire et de la vue. — Son discours du 1er janvier était un sermon de charité. Il est à peine besoin de dire que ses auditeurs répondirent libéralement à son appel.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Genève*. La *Commission de la vie religieuse* (une des commissions permanentes de la Compagnie des pasteurs de Genève), qui a ouvert au mois d'octobre 1852 un concours pour un livre destiné au CULTE DOMESTIQUE, nous prie d'informer les personnes qui auraient été encouragées à répondre à son appel,

que, conformément aux conditions du programme, les manuscrits doivent être adressés, *avant le 1[er] avril prochain*, à la librairie J. Cherbuliez (Genève ou Paris), pour être remis à M. le professeur Cellérier, président de cette commission.

PORTUGAL. *Madère.* Un premier détachement des nouveaux émigrants de Madère, dont nous parlions dans notre N° 3, est en effet parti de cette île, et les dernières nouvelles annoncent qu'il est arrivé aux Etats-Unis. Il se compose d'une soixantaine de ces chrétiens évangéliques qui ont choisi l'exil pour pouvoir servir Dieu selon la Bible.

BELGIQUE. *Bruxelles.* On sait que M. le pasteur Van Maasdyk a rassemblé dans cette capitale une église évangélique flamande, qui est en même temps comme un poste missionnaire pour la partie de la population belge ne parlant que le flamand et appartenant tout entière au catholicisme romain. Cette église, qui, lors de sa fondation, il y a onze ans, n'avait pas plus de vingt membres, en compte mille aujourd'hui, presque tous sortis de l'Eglise romaine.

PAYS-BAS. *Amsterdam.* L'excitation anti-catholique produite il y a un an dans ce royaume par les tentatives du pape pour y rétablir, comme en Angleterre, une hiérarchie régulière et complète, ne s'est pas bornée à des manifestations négatives ou politiques. Nous avons déjà vu l'année passée (N° 31) qu'elle avait donné lieu à une *Association évangélique protestante*, animée du véritable esprit de la foi et de la charité. Cette association a fait dès lors un pas important par la fondation, à Amsterdam, d'un séminaire destiné à préparer les chrétiens réformés qui veulent se vouer à l'évangélisation des catholiques romains. Un ex-capucin y étudie maintenant, dans le but de travailler le plus tôt possible à la conversion de ses anciens coreligionnaires.

AVIS. La place d'instituteur de l'*Ecole des petits enfants de Vevey* est à repourvoir. Les personnes qui seraient dans l'intention de se présenter pour cette place, sont invitées à envoyer leurs papiers et attestations au Président du Comité de l'école, avant le 1[er] avril prochain. Il n'y aura point d'examen; le Comité fera son choix, s'il y a lieu, sur le vu des papiers déposés et les informations qu'il pourra obtenir.

Le traitement est de 800 francs, avec la faculté d'avoir un bon logement dans la maison d'école pour le bas prix de 139 fr., et celle d'être nommé bibliothécaire de la Bibliothèque religieuse avec un appointement de 90 fr.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 8. Du 12 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

JUDAS, OU UNE PASSION DOMINANTE.

I.

Amen, amen, je vous dis que l'un de vous me livrera. Jean XIII, 21.

Il n'est pas de parole humaine qui semble trop forte pour exprimer l'énormité du crime commis par Judas. Vendre son ami, et un ami comme Jésus! Aller au devant d'acheteurs qui, tout méchants qu'ils étaient, ne croyaient pas sans doute à la possibilité d'une telle perfidie! Tenir sa pensée secrète en attendant l'occasion favorable, et, jusque là, vivre dans l'intimité de sa victime! Se voir découvert par l'œil de Celui qui pénètre les profondeurs de l'homme, averti, signalé avec tous les ménagements de l'amour le plus tendre, et s'obstiner néanmoins en son dessein! S'évader du repas fraternel pour aller, au milieu de la nuit, joindre ceux qui s'apprêtaient au forfait! Revenir, avec une troupe de gens armés, contre le plus doux et le plus inoffensif des êtres qui jamais habitèrent ce monde; enfin, le désigner aux chaînes, aux outrages et à la mort par un odieux baiser! Rien, certes, ne manque au tableau, et je comprends qu'on se soit généralement accordé à

voir dans l'iniquité de Judas la plus grande des iniquités dont l'homme ait souillé la terre.

Je conçois également que l'imagination, ce peintre qui compose les harmonies à sa manière, se soit plu à représenter l'indigne disciple sous des traits à la fois ignobles et repoussants. Partout où elle nous montre Jésus et ses apôtres réunis, il faut qu'une figure sombre, un air concentré, une physionomie méchante, nous fasse démêler, au milieu de ces treize personnages, celui qui fut le traître Judas. Mais non : rien, au dehors, ne le désignait à la défiance de ses collègues, et ici encore les peintres se sont trompés. Combien, hélas! de grands criminels, dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre religieux, qui, à les voir, parurent des hommes aimables et bienveillants, auxquels chacun aurait confié, sans hésitation, ses biens, sa conscience et sa vie! Tel était l'Iscariote; car, lorsque le Seigneur déclara que l'un des douze le trahissait, nul d'entre eux ne crut Judas seul capable du crime. Qui sait même s'il n'était pas le dernier qu'on eût soupçonné, à raison de la confiance que le Seigneur lui avait témoignée en lui remettant l'administration de la bourse commune?

Si, par une erreur après tout excusable, on s'exagère l'horreur que devait inspirer le seul aspect du traître, on ne se trompe pas moins dans l'appréciation commune des causes de son abominable forfait. Dieu nous garde d'atténuer la faute d'un homme dont Jésus a dit qu'*il eût mieux valu pour lui de n'être jamais né!* Mais que Dieu nous garde aussi de copier ces commentaires perfides au moyen desquels ce qui fut *écrit pour notre instruction*, finit par ne servir d'instruction à personne. L'Ecriture met-elle sous nos yeux l'exemple d'un Paul, d'un Jérémie, d'un Josué? Ce furent des saints, dit la mauvaise conscience, des prophètes, des hommes inspirés de Dieu; et nous sommes, nous, en de tout autres conditions. S'agit-il, au contraire, d'un Saül, d'un Judas? Qu'y a-t-il entre nous et de tels monstres? s'écrie le pharisaïque orgueil. Et, de cette manière, on échappe aux leçons les plus saisissantes.

Il nous importe donc de bien saisir la nature du crime dont Judas se rendit coupable. En soi-même et par ses résultats, il n'est quoi que ce soit de plus odieux : c'est la trahi-

son de l'innocent et, par suite, la mort ignominieuse du Saint et du Juste. Mais une saine morale tient compte des mobiles. Or, rien, absolument rien, n'autorise à conjecturer que Judas ait été mu par une secrète haine contre son Maître. On peut haïr l'homme de bien quand on ne vit pas habituellement avec lui. Les pharisiens détestèrent le Prophète qui les démasquait devant la multitude. Mais Judas, associé depuis trois ans aux travaux et aux pensées de Jésus; Judas, objet de ses tendres compassions à l'égal des autres disciples; Judas, témoin des prières de leur ami céleste et des larmes qu'il avait versées sur ses ennemis: comment aurait-il pu le haïr de la haine personnelle et acharnée qui conduit si souvent au crime? Qu'il eût pour lui l'aversion inconsciente et, pour ainsi dire, instinctive, que tout homme non converti porte à la vérité, je l'accorde sans peine; mais si Judas est criminel en ce point, que de gens, hélas! qui le sont comme lui! Parle-t-on, au contraire, d'affections naturelles, de ce qu'on appelle amour et haine parmi les hommes? nul doute que Judas, au fond, n'ait aimé plutôt que haï Jésus. Remarquez la douleur qu'il éprouve en voyant les tristes fruits de son crime; écoutez-le *quand* il déclare avoir trahi le sang innocent; suivez-le sur le bord de ce rocher et au pied de cet arbre funeste où le conduit son désespoir, et vous partagerez ma conviction. Car la haine, loin de s'assouvir par le sang de la victime, y retrempe volontiers ses forces, et s'il y a quelque calomnie à inventer, elle ne dédaigne pas d'en insulter un cadavre.

Si ce n'était pas de la haine, ce fut du moins, penserez-vous, une profonde incrédulité. Or, qu'il y ait eu en Judas *un cœur mauvais et incrédule pour le détourner du Dieu vivant,* c'est ce dont on ne saurait disconvenir. Mais dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot, non, Judas ne fut pas un incrédule. Il était impossible qu'il niât les miracles de son Maître : il en avait opéré lui-même par la vertu de son nom. Impossible également qu'il les attribuât, comme les pharisiens, à l'influence de Satan; impossible, en conséquence, qu'il ne vît pas en Jésus un prophète de l'Eternel. Judas croyait à la manière des gens qui adoptent plutôt qu'ils n'acceptent, qui sont teints de l'Evangile, mais sans en être pénétrés; et cette

sorte de foi n'est le plus souvent qu'un piége pour celui qui la nourrit. Au lieu de croire en Jésus proprement, on croit en sa foi prétendue; on a bien une certaine confiance, mais c'est une confiance qu'aucune promesse ne légitime. Ainsi, il est permis de penser qu'en livrant son Seigneur, Judas se persuadait qu'après avoir si souvent échappé, ce Maître puissant saurait bien se délivrer encore une fois des mains ennemies. Il s'attendait à quelque miracle; de là son désespoir quand il vit que son crime était irréparable. Mais la foi aux miracles n'est pas celle qui sanctifie; cette foi morte a la même fin que l'incrédulité. Judas, aussi bien que la femme de Lot, en est un redoutable exemple, et, chez l'un comme chez l'autre, il est facile de signaler la vraie cause du mal.

La femme de Lot regrettait ses biens; Judas aimait l'argent. L'avarice, tel fut le principe du crime commis par le disciple de Jésus, et l'Evangile ne nous permet de formuler aucun doute à cet égard.

Pour bien des gens, on ne saurait être avare si d'abord on n'est riche; mais nous voyons par Judas qu'on peut aimer l'argent encore qu'on n'en possède pas beaucoup. Pauvre comme ses collègues, pauvre comme son Maître, il ne fallut pas des trésors pour le tenter : il suffit de quelques pièces d'argent. *Gardez-vous de l'avarice*, avait dit Jésus à ses disciples, qui étaient l'indigence même. Judas l'avait entendu; mais il avait cru peut-être que cet avertissement ne concernait ni lui, ni aucun des apôtres. Hélas! on peut aimer ce qu'on n'a pas, plus encore que ce qu'on possède; et si l'argent est ce qu'on aime, ce qu'on désire, ce qu'on recherche par dessus tout, on est avare, selon la Parole qui doit nous juger au dernier jour.

Alors aussi l'on est sur la voie de toutes sortes de fraudes et de bassesses; car Mammon est, par essence, le dieu de l'injustice[1], et comme le dit la sainte Ecriture : *Ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation et dans le piége, et dans beaucoup de désirs insensés et pernicieux, qui enfoncent les hommes dans la ruine et la perdition. Car l'amour de l'argent est la racine de tous les maux; et quelques-uns en étant possédés se sont égarés*

[1] Luc XVI, 11.

de la foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs[1]. Ne dirait-on pas que le Saint-Esprit a fait ici l'histoire de Judas? — Rappelons aussi qu'il est qualifié quelque part de larron[2], soit à raison des moyens peu délicats dont il avait usé peut-être autrefois pour se procurer de l'argent, soit aussi par prévision de l'odieuse fourberie dont il devait se rendre coupable. Car s'il se flattait, comme on le pense, que son Maître ne manquerait pas de se soustraire à ses ennemis, c'était trente pièces d'argent qu'il comptait leur escroquer; et qui dira sa joie intérieure à la pensée du « bon tour » qu'il leur jouait? (Qu'on nous pardonne cette expression.) Oui, l'ami de l'argent ne voit souvent dans ses ruses que de l'habileté, dans ses mensonges que du savoir-faire, dans ses supercheries que de bons tours dont il se félicite, dont il ose même quelquefois se vanter. Il s'estime honnête homme, tandis qu'il est larron de la pire espèce, je veux dire de la plus ignoble.

Et que sera-ce encore si, avare et hypocrite tout à la fois, comme les pharisiens dont parle l'Evangile[3] et comme Judas lui-même, il couvre sa passion du manteau de la religion et de la charité? *Pourquoi cette perte? et pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu deux cents deniers et donné aux pauvres*[4]*?* dit celui qui portait la bourse, lorsque Marie oignit Jésus pour sa prochaine sépulture. Ainsi parlent souvent bien des avares qui, pour excuser leur parcimonie, allèguent les besoins de l'Eglise et ceux des indigents. On dirait à les entendre qu'ils n'apprécient les biens de la fortune que par le bon usage qu'on en peut faire et que toutefois ils ne font pas. Ah! misérable passion d'acquérir, d'accumuler, de garder! comment oses-tu bien élever un front hypocrite vers le ciel en profanant le beau nom de charité?

C'est que, dans le fond, le ciel n'est qu'un mot pour l'avare; la terre seule et ses faux biens ont pour lui de la réalité. Ce qui est matière et qui se palpe, voilà son trésor; et *là où est le trésor, là est le cœur*, dit Jésus-Christ. Marie a son trésor en Jésus, et elle l'inonde de parfums exquis; Judas a l'argent pour trésor, et il ne comprend rien aux jouissances de la foi

[1] I Tim. VI, 9, 10. — [2] Jean XII, 6. — [3] Luc XII, 1; XVI, 14. — [4] Matth. XXVI, 9, Jean XII, 5.

et de la piété. Une occasion de gain se présente; elle est horrible, mais sûre; tout lui fait espérer que la négociation demeurera secrète; il a trop de choses qui l'occupent pour penser à son âme et à l'éternité; il ne voit plus dans son Maître qu'une marchandise, et, tout entier à sa passion, il fait la perte de son âme.

Une passion, une passion dominante, la plus commune et la plus tyrannique peut-être des passions, tel fut donc le principe du crime de Judas. Ce fait constaté, généralisons notre pensée, et disons ce que peut, ce qu'exécute une passion dominante, quelle qu'elle soit.

Sans vouloir exposer une théorie complète sur la nature et le jeu des passions, rappelons néanmoins que nous les portons toutes en germe au dedans de nous. Laissez vos appétits naturels usurper un odieux empire sur votre volonté, et vous arrivez aux passions dégradantes d'un ignoble sensualisme. Souffrez que vos désirs, même les plus justes en principe, s'emparent de votre âme pour la dominer, et voilà l'ambition, la vaine gloire, la mondanité, l'avarice et une folle curiosité que rien ne peut satisfaire. Abandonnez votre cœur à toutes ses affections, permettez leur de se développer librement, et vous avez ou des tyrans ou des idoles, qui vous asservissent à plaisir. Voyez enfin cet amour de soi, qui, bien contrôlé, ne saurait être coupable : avons-nous besoin de quelque effort pour qu'il dégénère en égoïsme? Toutes nos forces morales sont bonnes et saintes dans leur principe ; toutes ces forces se convertissent en passions criminelles dans le cœur de l'homme déchu.

Cependant, nul ici-bas n'est complet, même quant au mal ; nul ne voit se développer en lui toutes les passions dont il nourrit le germe. S'il n'est que trop de gens, hélas! qui sont esclaves de plusieurs passions à la fois, d'un Satan qui se nomme légion ; si les malheureux que le prince des ténèbres obsède de cette manière, sont en proie à une guerre intestine qui fait frémir par ses résultats, une seule passion suffit pour causer la ruine de l'âme, j'entends une passion dominante.

Une passion dominante, une seule passion peut causer la ruine de l'âme, par la raison d'abord qu'elle l'empêche de voir

ses autres passions. C'est comme une poutre dans l'œil; c'est un tyran qui trouve bon et juste tout ce qui assure sa tyrannie, et qui estime ses satellites à proportion des services qu'ils rendent à ses intérêts. Je l'ai dit au sujet de l'avarice, et j'applique sans difficulté cette remarque à toutes les passions. L'avare, ai-je dit, ne voit que de l'habileté dans les fraudes les plus odieuses. Et l'ambitieux! Fier et vil tour à tour, il s'estime noble, ou populaire: c'est l'histoire d'Absçalon. L'égoïste! Tout chez lui est prudence, sagesse, modération, amour de la paix; c'est ainsi qu'il appelle sa lâcheté, ses compromis avec le devoir, les soins qu'il a de sa personne, la condescendance coupable qu'il montre pour le mal. Le vindicatif! A l'entendre, il n'est poussé que par l'amour de la justice et par la haine de l'iniquité; ce n'est pas son honneur, sa fortune qu'il défend, c'est la société tout entière offensée dans sa personne, et à l'instant même où il usurpe le droit de Dieu [1], il se pose comme le représentant de Dieu sur la terre!

Et tandis qu'il appelle le mal bien et les ténèbres lumière, l'homme passionné ne manque pas de ne voir que du mal là même où il y avait quelque bien. Non pas seulement chez *les autres*, comprenez-moi, mais c'est en se jugeant soi-même *qu'il se* blâme souvent d'actes dont il lui serait permis, en un certain sens, de se faire honneur. N'entendites-vous jamais quelqu'un de vos semblables se repentir d'avoir pardonné une offense, de s'être sacrifié dans certaine occasion, d'avoir déployé quelque libéralité en face de l'indigence? Eh bien, soyez en sûrs, c'était un vindicatif qui se repentait d'avoir usé une fois de miséricorde, un égoïste qui se repentait de s'être oublié un instant, un avare qui se repentait d'avoir diminué son dieu; un vindicatif, un avare, un égoïste qui se condamnaient pour avoir bien agi. On a donc grandement raison quand on dit que les passions aveuglent: vous remarquerez même qu'il n'en faut qu'une pour cela; oui, une seule passion, une passion dominante.

Non-seulement elle nous aveugle, mais encore elle s'ignore elle-même. Comme celui qui est privé de la vue ne sait pas

[1] Rom. XII, 19.

l'effet que produisent sur les autres ses yeux éteints et enfoncés dans leur orbite, ainsi l'orgueilleux méconnaît sa fierté, le poltron son manque de courage, l'ivrogne même et le libertin, leurs excès. Rien n'est plus constant que ce fait moral, mais tous n'en saisissent pas la raison. Je la trouve dans cet autre fait, que l'homme non converti ne parvient jamais à connaître son cœur, même lorsqu'il semble se dévoiler le plus complétement. *Le dieu de ce siècle* lui *a aveuglé les yeux* [1], et l'erreur dans laquelle il vit sur son propre compte, résulte de ce que, en principe, il n'admet pas que tout homme soit capable de tout mal, et, par nature, incapable d'aucun bien. Celui qui se croit foncièrement avare, mondain, orgueilleux, intempérant, jaloux, ennemi de la vérité; celui qui sait, par expérience, que toutes les passions, sans en excepter une, ont quelque racine dans son âme, et qu'il suffirait d'une occasion pour les faire germer, celui-là seul veille avec persévérance sur son état intérieur, et, comme il s'observe attentivement, le mal ne saurait devenir grave sans qu'il l'aperçoive aussitôt. Mais si vous ne vous défiez pas de vous-même à tous égards, quelque passion, faible à son germe, ne tarde pas à se manifester; elle croît et s'affermit; et, bien qu'évidente à tous les yeux, elle demeure cachée aux vôtres, car on ne comprendrait pas comment elle pourrait porter la lumière dans vos ténèbres. Cette passion, c'est vous, c'est votre âme; et si, avant qu'elle se développât, vous refusiez de vous reconnaître méchant, vous le refuserez bien plus encore lorsqu'une passion, une passion odieuse, formera désormais tout votre être. Il est dur de s'avouer qu'on n'est qu'orgueil, avarice, intempérance.....

(La fin prochainement.)

L'ŒUVRE DE DIEU EN IRLANDE.

IV.

Cent évangélistes en Irlande, l'été dernier [2].

Le docteur Steane, un des secrétaires de l'Alliance évangélique à Londres, ayant visité l'Irlande en 1852, avec quelques

[1] 2 Cor. IV, 4.

[2] Nous interrompons la revue des principales sociétés d'évangélisation en Irlande que nous avions commencée l'année passée, pour raconter à nos lecteurs (plus tard que nous n'avions l'intention de le faire) l'essai d'évangélisation temporaire qui a eu lieu l'été dernier.

P.21 ... 144

1854. — N° 9. (Supplément du N° 8) Du 19 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : *Missions évangéliques*. X. Amérique glaciale; Labrador. Un réveil au Labrador il y a 50 ans. — *Variété*. Le retour du missionnaire; avec vignette. — *Nouvelles diverses*. Orient; Perse.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

X. AMÉRIQUE GLACIALE. — LABRADOR.

Les missions du Grœnland et du Labrador suivent dès longtemps une marche si régulière que nous ne croyons plus devoir y revenir aussi souvent. Toutefois celle du Labrador, en particulier, entre depuis quelques années dans une phase nouvelle qui mérite bien l'attention de tous les amis de l'Evangile. — Le Labrador fait partie (avec 20 autres districts) de la possession anglaise, désignée par le nom de *Territoire de la Baie d'Hudson* ou *du Nord-Ouest*. Il est entouré, par terre, d'un autre de ces districts, du Bas-Canada et de Terre-Neuve, qui n'en est séparée que par un étroit canal. Jusqu'ici le Labrador n'était guère anglais que de nom; mais depuis quelques années la force d'expansion de la population civilisée tend à envahir aussi ces régions si sévères. Du Canada et de Terre-Neuve, des colons viennent s'établir dans le voisinage de Hoffenthal, la station la plus méridionale, pour y chasser les animaux à fourrure et y pêcher les veaux-marins; en sorte que, dans cette mission jusqu'ici retranchée derrière ses glaces, nous voyons

s'établir cette lutte (trop souvent lutte à mort) entre la civilisation envahissante des peuples cultivés, et les nations sauvages à qui un commencement de civilisation chrétienne ne donne pas encore la force de résister longtemps. C'est l'histoire des tribus sauvages de l'Amérique du Nord; c'est celle des Cafres et des autres nations évangélisées dans l'Afrique méridionale. — Que deviendront à leur tour les Esquimaux dans ce conflit naissant? Leur mission christianisera-t-elle les colons, ou les colons dépraveront-ils ces jeunes églises? Telle est la question que l'on se pose, et qui jette un intérêt nouveau sur les stations du Labrador. Par la bonté du Seigneur, la réponse paraît plus douteuse que dans les autres cas semblables.

Nous commencerons par glaner quelques traits dans les rapports de 1852.

A *Okak* (une des stations du nord), la pêche des veaux marins ayant été presque nulle, il s'ensuivit une disette qui laissa, dès le mois de décembre, la plupart des familles sans aucune ressource, et obligea la mission de les entretenir. La chasse aux renards, qui fut bonne, leur procura des vêtements et quelque peu de nourriture. Mais l'hiver fut si long, que le 26 mai tous les ruisseaux étaient encore pris, et qu'il fallait aller à près d'une lieue de distance puiser de l'eau potable dans un étang. Il y avait dans la cour de la mission des amas de neige de 14 à 15 pieds de haut, et à la Saint-Jean elle n'était pas encore aux deux tiers fondue. On dut fournir des vivres aux Esquimaux jusqu'au mois de juin; et ceux qui ne sont pas pauvres en reçurent à crédit pour une somme de 1000 fr. Par une dispensation providentielle, les approvisionnements de la mission étaient très forts cette année-là, et ont rendu possibles ces avances. Néanmoins la disette a causé beaucoup de maladies, et 17 Esquimaux sont morts, la plupart dans la foi aux mérites de Christ. En général, malgré la tiédeur d'une partie des membres, l'état de l'Eglise est encourageant. — Mais la famine fut terrible dans la contrée que les païens habitent. Un grand nombre sont morts de faim. La détresse les a même portés à des actes horribles de cannibalisme. On assurait que l'un d'eux, poussé par la faim, avait mangé ses deux femmes et ses cinq enfants! — Le missionnaire Knaus et sa femme retournèrent cette année-là en Europe, après un service de 37 ans au Labrador.

A *Naïn*, la disette menaçait d'être aussi fort grande, lorsque,

en décembre 1851, le Seigneur y envoya, par sa bonté, une nourriture aussi abondante qu'inattendue. Le froid devint si vif que la mer se couvrit d'une glace solide; de grandes troupes de veaux marins furent ainsi retenus dans les courants non glacés, et les Esquimaux en prirent plus de mille. Ils en témoignèrent envers Dieu une vive reconnaissance, et l'on saisit cette occasion pour les exhorter à rechercher la nourriture qui fait vivre en vie éternelle avec autant d'ardeur que celle qui périt. — Les missionnaires eurent la douleur de voir 15 personnes repousser la discipline de la Parole et quitter l'Eglise pour s'en aller dans le désert, vivre selon les désirs de leurs cœurs.

A *Hoffenthal* (la plus méridionale des stations), Christian, le fils d'une femme chrétienne, qui était parti comme matelot pour un voyage dans le Sud, fit dire qu'il ne reviendrait pas, trouvant là mieux à gagner sa vie. Ce fut une grande douleur pour sa famille, dont le chef paralysé a 7 enfants à sa charge. Christian était zélé et assidu au travail; mais on craint que le genre de vie qu'il a choisi ne nuise beaucoup à son âme. — Un Européen est venu, cette année-là, s'établir très près de la station, sur la baie du sud. Ce fut une perte pour les Esquimaux, qui cessèrent d'avoir la jouissance de cette varenne [1], où les jeunes gens n'osent plus aller chasser. Hoffenthal est bâti sur une presqu'île, et ne tient au continent que par un isthme fort étroit, qui ne laisse au gibier qu'une entrée insuffisante; en sorte que si les habitants sont réduits à celui qui se trouve dans la presqu'île, ils auront beaucoup à en souffrir. En outre, les Européens ont adopté, pour prendre les renards, le même genre de trappe que les Esquimaux; mais tandis que ceux-ci ont chacun au plus deux trappes, un Anglais en tend jusqu'à 60 à la fois, ce qui laisse peu de bonnes chances aux premiers. — En général le bien-être temporel diminue par ce voisinage. Les Esquimaux vendent aux marchands du sud les peaux qu'ils peuvent se procurer par la chasse, et n'ont pas la prévoyance de garder ce qui est nécessaire à eux et aux leurs. Depuis 1849, un marchand de Terre-Neuve vient aussi à Hoffenthal et leur vend à bon marché des objets de luxe qui ont beaucoup d'attrait pour eux et pour leurs femmes. — Au mois de janvier, deux missionnaires firent une visite à Jean Reed, Anglais ou plutôt métis

[1] Terrain inculte où les bestiaux trouvent quelque nourriture, et où se rassemble le gibier.

établi à la baie d'*Uksuktok*, à une demi-journée de la station. Lui et sa femme y sont souvent venus pour profiter du culte, et ont demandé instamment d'être visités. Ils se montrèrent reconnaissants de voir les missionnaires, qui passèrent jusqu'au lendemain avec eux, à lire la Parole de Dieu, prier et chanter des cantiques. La baie est entourée de magnifiques forêts qui annoncent une latitude et une exposition déjà plus favorables que celles de Hoffenthal. — Plusieurs étrangers se rendirent à la station pour la semaine de Pâques; et le nombre s'en était si fort accru le vendredi-saint, que l'église était presque trop petite. C'étaient en partie des Esquimaux, en partie des Anglais venus du nord et du sud; ils écoutèrent tous avec attention et respect le récit des souffrances de Jésus. Quelques-uns avaient fait trois journées de route, entre autres deux frères et leur sœur, dont la vieille mère a souvent, quand elle le pouvait, visité la station. Ces jeunes gens paraissaient très bien disposés; mais, ne parlant que l'anglais, ils purent moins profiter du culte. Dans le nombre des visitants était un nommé *Jahne* avec son beau-frère et leurs femmes. Ils savent tous l'anglais et l'enseignent à leurs enfants. Ils possédaient le Nouveau-Testament et désiraient se procurer toute la Bible; n'ayant pas de pasteur, ils disent vouloir la prendre pour leur seul guide et conducteur spirituel.

Les enfants de l'école montrent beaucoup de plaisir à s'insstruire, ce qui est pour leurs maîtres un grand encouragement. Les écoliers du dimanche de Bâle et de Mühlheim leur avaient envoyé un présent de farine, qui leur fut distribuée, à leur grande satisfaction. En général, on leur procure toujours quelques petites fêtes, surtout à Noël, qui est la grande fête des enfants en Allemagne [1].

En 1853, les journaux de la mission du Labrador ont presque tous manqué, par une circonstance qui peut avoir des résultats bien autrement sérieux que celui-là. Le vaisseau l'*Harmonie*, qui visite chaque année toutes ces stations glaciales, est arrivé tard à Hoffenthal. Contrarié ensuite par les vents et les orages, il a dû revenir sans avoir atteint les trois autres stations

[1] Nous nous souvenons d'avoir lu dans un précédent rapport, qu'on avait fait pour les enfants d'une des stations, un arbre de Noël garni de petites chandelles. Les enfants en furent émerveillés; mais après s'être réjouis un moment de ces belles lumières, ils demandèrent la permission de les éteindre pour.... les manger! On sait au reste combien tous les sauvages du Nord sont friands de suif, comme de toute espèce de graisse.

du Labrador, et par conséquent sans y avoir déposé les provisions qui leur étaient destinées. Sans doute, en général, elles en ont, par précaution, plus qu'il ne leur en faut pour une année. Toutefois, après les temps de disette qu'elles ont traversés, on a lieu de craindre que toute une année sans nouvel approvisionnement ne leur soit fort difficile à passer, surtout si la pêche et la chasse venaient, cet hiver, à ne pas être abondantes. Ce sont surtout les Esquimaux, et principalement les malades, qui en souffriront; mais les missionnaires voudront partager avec eux, et l'on sait qu'à Naïn, par exemple, ils avaient déjà dû avoir recours à leur réserve de farine pour la nourriture des Esquimaux qui recouraient à eux. —Mais les objets d'alimentation ne sont pas les seuls dont la privation leur sera pénible: d'autres nécessités de la vie, telles que vêtements chauds, chandelles, etc., leur feront grand besoin dans le long hiver et les longues nuits de ces régions polaires. Ils auront du moins reçu les dépêches d'Europe, qui sont toujours attendues si impatiemment. Elles ont toutes été déposées à Hoffenthal, d'où elles sont envoyées aux autres stations par un canot indigène. Mais à moins que leurs lettres et journaux ne puissent être expédiés à Terre-Neuve, et de là en Europe par quelque navire anglais, on sera deux ans ici sans avoir d'eux aucune nouvelle. — Enfin, pour dernier *contre*-temps, un missionnaire d'Hoffenthal que l'*Harmonie* devait transporter à Hébron (la station la plus septentrionale), a été, malgré lui, ramené en Europe, tandis qu'un autre frère d'Hébron, qu'elle devait ramener chez lui en congé, a dû rester une année de plus sur ces plages inhospitalières. — Un journal des frères Moraves considère cet événement comme l'épreuve la plus sévère qui ait atteint cette mission depuis 83 ans qu'elle existe. Le fait est que, une seule fois, en 1816, le vaisseau missionnaire a manqué sa course pendant ce long espace de temps. — Nous joignons ici quelques extraits des rapports d'Hoffenthal.

Aux fêtes de Pâques, nos frères eurent la joie de compter parmi leurs nombreux visiteurs, 26 Anglais ou métis, qui étaient venus pour s'associer au culte. De ce nombre était J. Reed et sa femme, qu'ils avaient visités une seconde fois et qui leur avaient demandé le baptême. Cette cérémonie, qui eut lieu à cette même époque de Pâques, produisit une impression profonde sur les Européens présents et sur bien d'autres, qui en ont emporté une bénédiction durable. Le mari fut interrogé sur

sa foi, en anglais, ne parlant que cette langue; sa femme le fut en esquimau. — *Mary Thomas*, femme d'un marchand du sud, versa beaucoup de larmes en exprimant le désir d'être admise dans l'Eglise comme les Reed. Elle n'a chez elle d'autre ressource que la Bible et le *Voyage du chrétien*, par Bunyan; mais depuis plusieurs années elle vient, avec ses nombreuses filles, passer à la station les fêtes de Pâques. Elle a été dans son enfance baptisée par un pasteur wesleyen. — *Léa*, femme de Robert *Mitchel*, le colon le plus rapproché d'Hoffenthal, a aussi manifesté un ardent désir d'être admise dans l'Eglise. Elle est indigène et a été catéchumène pour la Cène à Naïn. « Quant au temporel, disait-elle, je suis beaucoup mieux que précédemment: j'ai en abondance de quoi me nourrir et me vêtir; mais je suis pourtant beaucoup plus pauvre, car je ne vis plus dans la communion des enfants de Dieu. » — Le même désir a été encore exprimé par *Clara*, femme de l'anglais Amos *Voisey*, qui demeure à une journée au nord de la station; elle a aussi habité Naïn. L'un et l'autre réclament les soins pastoraux des missionnaires. Il dit ne pouvoir supporter l'idée de laisser après lui dans ce monde des enfants qui redeviendraient païens. — En général, le nombre des colons européens augmente sans cesse. L'Eglise a aussi reçu un accroissement sensible par l'admission d'un certain nombre d'Esquimaux convertis.

L'été dernier, les frères d'Hoffenthal virent aborder chez eux un vaisseau de Terre-Neuve qui avait parmi ses matelots plusieurs Esquimaux, originaires de la baye de Cross-Water. Ils souhaitaient fort d'être visités chez eux par les missionnaires; ils les assurèrent que tous les habitants de cet endroit savaient lire, et ils achetèrent plusieurs Nouveaux-Testaments. Plus tard, deux aides indigènes, *Joël* et *Sem*, y firent une course pour visiter un parent, et, à leur retour, ils ne pouvaient assez raconter l'ardent désir de beaucoup de ces Esquimaux, d'entendre la Parole de Dieu et de recevoir une instruction chrétienne. Ils avaient été obligés de leur laisser tous les livres qu'ils avaient sur eux. Un Anglais, M. Brownson, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson dans cette contrée, ne voulut pour prix d'allumettes phosphoriques demandées par les missionnaires, que des livres et des traités en esquimau. Il instruit plusieurs enfants gratuitement et par amour pour ce peuple. Il a écrit à nos frères pour solliciter leur visite dans cet endroit, distant de quatre fortes journées de la station. — Il est évident que le Sei-

gneur y a commencé son œuvre, et l'on peut voir dans ce fait un exemple de la manière dont l'Evangile parvient de proche en proche dans des lieux où les missionnaires n'ont jamais pénétré.

Terminons par un récit emprunté à l'histoire des beaux temps de cette mission. Pour être ancien, il n'en est pas moins remarquable.

Un réveil au Labrador, il y a cinquante ans.

Le jour de Noël 1803, dans la réunion du soir, un des missionnaires de Naïn fit un discours plein de sérieux et de force sur ce texte : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* Il s'attacha surtout à imprimer dans le cœur de ses auditeurs, que Jésus ne portait pas seulement le nom de Sauveur, mais qu'il l'était en effet et en vérité, et qu'il n'y avait personne, si grand pécheur fût-il, qui ne pût être reçu de Jésus et sauvé par lui, s'il le lui demandait sérieusement et avec sincérité. A cette réunion assistait entre autres une femme plongée dans le vice, qui avait mené une vie honteuse et dissolue, et qui s'était attiré le mépris des honnêtes païens et même de sa propre famille.

A l'ouïe de ces paroles prononcées avec l'onction de la foi, cette femme se sentit profondément saisie. « Cela serait-il vrai ? » se demanda-t-elle. « Qu'entends-je ? Le Seigneur Jésus est-il en effet venu pour des gens aussi dépravés ? Il n'y a dans toute cette assemblée personne d'aussi méchant que moi. » Alors son entière culpabilité se présenta comme une image vivante devant ses yeux, elle pleura amèrement et fut absorbée dans de profondes réflexions. Elle n'entendait ni ne voyait plus rien ; sans cesse retentissaient à ses oreilles les paroles qu'elle avait ouïes, et son angoisse allait toujours en croissant. Le missionnaire termine son discours ; suivent le chant et la prière ; l'assemblée quitte la salle ; on éteint les lumières, et tout cela se passe sans que la femme, assise dans un angle obscur, s'en aperçoive le moins du monde.

Bientôt après, le missionnaire Kohlmeister entre dans la salle avec une lanterne, la traverse pour aller chercher quelque chose dans une pièce voisine, et entend quelqu'un soupirer ; il s'approche et découvre cette femme, à qui il demande : « Que fais-tu encore ici ? Ne sais-tu pas que le service divin est ter-

miné depuis longtemps? » Dans son embarras et sa perplexité, elle lui répond : « Ah! je me suis oubliée, laissez-moi sortir. » Elle s'élance vers la porte et gagne la forêt voisine. Là, tombant à genoux, elle s'écrie avec larmes : « Seigneur Jésus, j'ai entendu dire que tu es aussi venu pour les méchants; si c'est la vérité, oh! fais-le-moi connaître. Voici, je suis la plus méchante créature qui existe; oh! que je sois aussi sauvée ! »

Et qu'arriva-t-il? Le Seigneur exauça sur-le-champ sa fervente prière. Elle se lève et ne sait pas elle-même ce qui lui est arrivé; elle se sent pénétrée d'une joie inexprimable, et retourne en hâte dans sa maison. Tous ceux qui la virent ensuite furent frappés du changement extraordinaire qui s'était opéré en elle: on remarquait visiblement la joie et la paix qu'elle ressentait intérieurement; jamais on ne l'avait vue ainsi. Mais ce qui étonnait encore davantage, ce sont les paroles qui sortaient de sa bouche; car elle se répandait en louanges et en actions de grâces pour tout le bien que le Seigneur Jésus avait fait à son âme.

Cet événement si merveilleux saisit avec force les esprits des païens, et fit d'abord une impression des plus profondes sur une personne qui jusqu'alors avait été le contraire de cette femme de mauvaise vie; car elle était en très grande estime parmi le peuple pour son intelligence et ses mœurs, et les missionnaires eux-mêmes l'aimaient à cause de l'honnêteté de son caractère et de l'intégrité de sa conduite. Cette femme, tout étonnée de voir et d'entendre celle qui était autrefois si dépravée, ne s'expliquait pas comment on pouvait parler avec tant de joie du Sauveur, et sentir un si grand amour pour lui. Elle fut par là troublée dans sa conscience et s'aperçut bientôt que *sa justice* propre *n'était qu'un linge souillé*. Tout angoissée, elle court vers la pécheresse reçue en grâce, pour laquelle elle n'avait eu jusqu'alors que du mépris, et lui demande comment elle en était venue à aimer Jésus et à obtenir la rémission de ses péchés. Celle-ci la prend par la main, la conduit dans un lieu écarté et prie le Sauveur de lui faire miséricorde. Et voilà que cette femme, elle aussi, obtient du repos pour son âme, et toutes deux d'une même bouche racontent les grandes choses que le Seigneur leur a faites.

Peu de jours après, deux autres femmes se joignirent aux précédentes, et toutes quatre ne furent plus qu'un cœur et qu'une âme. On commença bientôt à se moquer d'elles et à les

appeler *femmes de grande foi.* Mais un réveil général ne tarda pas à se manifester, et, de cabane en cabane, l'Esprit de Dieu opérait la conversion des pécheurs. Dans les réunions où les païens se rendaient, poussés par le besoin de leurs cœurs, on remarquait un grand zèle et une attention particulière. Plusieurs vinrent ensuite chez les frères, soit afin de témoigner leur gratitude et leur joie pour les choses qu'ils avaient entendues, soit pour solliciter des explications sur tel ou tel sujet qu'ils n'avaient pas pleinement compris.

La station de Hoffenthal eut aussi sa part de ces bénédictions. Lorsque les Esquimaux eurent quitté, au mois de novembre, leur quartier d'été, et furent retournés à la station, ils firent tous entendre aux frères que leur plus grand désir était de vivre pour le Seigneur, d'obtenir l'assurance du pardon de leurs péchés et d'être sur leurs gardes pour ne pas se détourner de la bonne route. Ils confessèrent aussi que pendant leur absence, durant le courant de l'été, ils avaient souvent été tentés de faire le mal, mais que Jésus les en avait gardés, en les prenant sous sa protection comme ils le lui avaient demandé. « Maintenant je me réjouis, s'écria une veuve, de pouvoir de nouveau fréquenter les réunions, où j'entends parler de Celui qui m'a tant aimée malgré mon état d'abjection. Quand nous serons réunis, je le prierai de te mettre dans la bouche les paroles qui réjouissent tant mon cœur. » Une autre s'expliqua de la manière suivante, à l'occasion d'une conversation qu'elle avait eue avec le missionnaire : « J'ai passé une nuit bien pénible. Hier je te disais que j'étais contente; que, comme Jésus ne pensait plus à mes péchés, je les avais aussi oubliés. Là-dessus tu me répondis : « Un enfant de Dieu, aussi longtemps qu'il est sur cette » terre, ne peut penser à Jésus et à son amour qui alla jusqu'à » la mort, sans se souvenir en même temps que la cause de ses » souffrances et de cette mort est son propre péché. » Ces paroles me poursuivirent hier tout le jour; je trouvais que je m'étais réjouie du bien qui était en moi, sans penser qu'il était l'œuvre de la grâce de Dieu; le sentiment de la présence de Dieu s'envola de mon cœur, et l'inquiétude que cela me causa m'empêcha de dormir. Alors je résolus de me rendre, à la pointe du jour, sur une montagne écartée, et de me jeter aux pieds de Jésus pour lui demander qu'il me consolât. C'est aussi ce que j'ai fait; mais ma prière et mes pleurs n'ont paru avoir aucun résultat, et j'ai dû ainsi regagner la maison dans une grande

angoisse. Lorsque je suis entrée dans ma demeure, je me suis écriée : Mon Sauveur, serais-je la seule que tu repousserais? Alors il m'a semblé comme si l'on me disait : « Sois consolée, » ma fille; je ne t'abandonnerai jamais, car c'est pour toi aussi » que j'ai répandu mon sang. »

A la fête des païens, le 6 janvier 1805 [1], deux couples reçurent le baptême, ce qui produisit une grande impression chez tous les assistants, et donna lieu à des manifestations réjouissantes.

Cependant le réveil se soutenait à Naïn. En novembre 1804, les missionnaires avaient profité d'une fête de l'Eglise pour rendre les Esquimaux attentifs au bonheur de ceux qui s'abandonnent tout entiers à la direction et aux soins de Jésus. Il s'ensuivit de leur part des entretiens particuliers avec le pasteur, dans lesquels ils ouvrirent leur cœur sans réserve, et confessèrent avec larmes tous leurs péchés. D'anciens membres exclus demandèrent d'être réintégrés dans l'Eglise. Plusieurs de ceux que l'on cherchait à éloigner de la station à cause du débordement de leur vie, supplièrent qu'on leur permît de rester et que l'on fît avec eux un nouvel essai.

Deux jeunes hommes très indisciplinés, *Siksigak* et *Kapik*, qui demeuraient à Naïn, se mirent en route le 11 février 1805, pour Hoffenthal. Kapik avait tellement maltraité sa femme qu'elle le quitta pour retourner chez sa mère. Siksigak faisait route avec eux, afin de reconduire sa femme Bénigna chez sa mère à Hoffenthal, pour en reprendre de suite une autre. Telle fut l'occasion du changement complet qui arriva chez ces deux hommes. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Hoffenthal, Siksigak conduisit sa femme devant la maison de sa mère, et la poussa dedans avec ces mots : « Ne raparais jamais devant mes yeux ! » Il se rendit avant le souper dans la demeure de sa propre mère Salomé, membre du troupeau et convertie depuis peu de temps. Elle était justement réunie avec les autres personnes de la maison pour la bénédiction du soir. Quand elle eut appris le but du voyage de son fils, elle chercha, mais en vain, à l'en dissuader; alors elle se jeta à genoux en présence de Siksigak et de tous les assistants, et cria au Sauveur en ces termes : « O Seigneur Jésus, regarde d'un œil favorable cet enfant que tu m'as donné! je te l'abandonne; prends-le à toi et ne permets

[1] Jour de l'Epiphanie, qui est, selon la tradition, celui où les mages, les premiers païens, furent conduits au berceau du Sauveur par une étoile.

pas qu'il soit perdu! » Le fils ne put soutenir cette scène inattendue et s'enfuit précipitamment. Tout inquiet, il se rend chez le missionnaire Kohlmeister, où Kapik, qui y était venu pour faire une commission de Naïn, l'attendait avec une grande impatience. On leur servit à manger dans la même chambre où se trouvait aussi Kohlmeister, qui travaillait à son bureau et qui leur tournait le dos. Siksigak se mit à pleurer et à se lamenter : « Oh quelle angoisse! je suis si méchant! » s'écrie-t-il dans sa douleur. Son camarade lui demande, d'un ton rude : « Qu'as-tu? que t'est-il arrivé? » Siksigak lui répond : « Oh je suis si mauvais! je suis perdu! » etc. A ces mots, Kohlmeister soupçonne qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire; il se retourne, et, s'adressant à celui des deux Esquimaux qui était resté insensible, lui dit : « Comment t'apelles-tu? » — « Je m'appelle Kapik. » — « Veux-tu toujours rester Kapik? » — « Je veux toujours rester Kapik [1]. » — « S'il en est ainsi, continue à manger et tiens-toi tranquille. » — Sur ces entrefaites, Kohlmeister avait remarqué que Siksigak, dans son angoisse et dans sa perplexité, avait pris sa cuillère à rebours dans sa main, et malgré cela la portait machinalement à sa bouche. Kapik ne se sentant pas à son aise avec son camarade, jette sá cuillère et prend la porte. Il rencontre bientôt un autre missionnaire. Celui-ci le voyant courir, l'air tout effaré, lui demande : « Ne veux-tu donc jamais changer ton train de vie et te convertir? » « Ah! je ne sais pas ce que c'est que de se convertir! » répond-il tout en colère; et il s'enfuit. Il arrive chez son cousin, où il devait passer la nuit, et le trouve, ainsi que toute sa famille, faisant la prière du soir. En entrant dans l'appartement, il entend son cousin priant pour sa conversion; après quoi, dès que sa couche est préparée, il se dispose à prendre du repos.

Kapik eut à peine quitté frère Kohlmeister, que Siksigak éclate en lamentations et se comporte en véritable désespéré. Il parcourt la chambre du haut en bas avec violence, déchire la peau qui lui sert de vêtement, se prend aux cheveux et crie à haute voix : « O misérable! je suis si mauvais! je suis perdu! » Kohlmeister lui demande : « Qui t'a dit que tu es si mauvais et que tu es condamné? » Sur quoi Siksigak raconte ce qui lui est

[1] Les Esquimaux ont en général, après la cérémonie du baptême, dans laquelle ils changent de nom, une telle horreur pour leur vie passée dans le paganisme, qu'ils s'affligent quand on les appelle par leur ancien nom esquimau.

arrivé chez sa mère, comment ses paroles lui avaient paru si dures; puis, se repliant sur ses péchés, il raconte tout le mal qu'il a fait et tout celui qu'il avait eu l'intention de faire. Kohlmeister lui demande s'il est bien décidé à changer de manière de vivre. Il lui montre quel grand péché il avait commis en repoussant sa femme, et en transgressant ainsi la volonté de Dieu; il lui annonce que, s'il veut être délivré de sa frayeur, il doit avant tout reprendre sa femme. Cette condition parut bien légère à cet homme, naguère si fier. Il s'écrie : « Oh je le ferai bien volontiers; ma femme est bonne, mais c'est moi qui suis mauvais! » Puis il court chez sa mère, lui raconte tout ce qui s'est passé. Cette bonne mère a la joie de retrouver, après une heure, son fils tout changé, et de voir ainsi sa prière si tôt exaucée. Elle se rend avec lui chez sa femme, qu'il prie de retourner avec lui et de lui pardonner tous ses mauvais traitements, lui promettant, avec le secours de Dieu, de ne plus jamais lui faire rien de semblable. Sa femme est toute disposée et prête à suivre son mari. Siksigak alors retourne chez Kohlmeister; car il n'avait pas encore trouvé du repos pour son âme. Celui-ci lui annonce le Sauveur qui délivre du péché; il l'engage à s'adresser à Jésus et à l'invoquer, ne fût-ce que par ces seules paroles: « Jésus, fils de Dieu, aie pitié de moi! » Il suit ce conseil, et ce même soir il est délivré de toute angoisse et reçoit l'assurance que ses péchés lui sont pardonnés.

Kapik, de son côté, avait passé toute la nuit dans une grande inquiétude, et s'était convaincu qu'il était perdu s'il ne changeait pas. Il se rendit de grand matin chez Kohlmeister, qui lui annonça la pleine et libre grâce du Sauveur, et il obtint bientôt aussi la paix de l'âme. L'un et l'autre ne savaient plus faire autre chose que de louer et de remercier le Seigneur, qui les avait rendus si heureux. — Ils retournèrent de nouveau à Naïn, où ils racontèrent, le cœur plein de joie, ce qui leur était arrivé. Ils reprenaient sévèrement les anciens baptisés, cherchant à les tirer de leur tiédeur. Mais ceux-ci, tout irrités, leur répondaient : « Que nous dites-vous là, hommes méchants et corrompus? » — « Nous savons que nous sommes mauvais, répondaient-ils; mais vous trouverez à Hoffenthal un Jésus qui est précisément venu pour réconcilier et sauver les pécheurs. » Leurs anciennes connaissances les écoutaient avec étonnement; quelques-uns se moquèrent d'eux et leur devinrent hostiles; mais en général l'impression qu'ils produisirent sur la communauté fut bénie.

« Nous vîmes, écrivaient les missionnaires, beaucoup de membres de notre église examiner l'un après l'autre leur vie passée et rechercher si leur christianisme était bien le véritable et s'ils ne s'étaient pas trompés. Ils venaient vers nous et nous confessaient leurs péchés en versant beaucoup de larmes; ils pleuraient sur leurs nombreux mensonges et nous avouaient des choses dont nous ne nous étions point encore doutés. Même les enfants venaient à nous sans y avoir été appelés, et confessaient leurs fautes. Quoique nous fussions affligés de leur hypocrisie précédente, cependant nous fûmes encore plus réjouis de voir que la puissance merveilleuse de la grâce de notre Seigneur avait brisé et ouvert les cœurs. Notre foi fut ranimée, et nous vîmes clairement qu'aucune chose n'est impossible à Dieu. »

Kapik reprit aussi sa femme, après s'être réconcilié avec la mère, et tous deux promirent de ne plus jamais se séparer. Lui et Siksigak s'établirent à Hoffenthal, afin d'être encouragés par les fidèles de ce lieu, et craignant que les connaissances païennes qu'ils avaient à Naïn ne fussent pour eux un obstacle à leur avancement spirituel. — D'un autre côté, les visites que plusieurs frères esquimaux de Hoffenthal firent à Naïn, nourrirent le feu que le Seigneur y avait allumé.

Ces heureuses nouvelles parvinrent bientôt à Okak par les lettres des Esquimaux et des missionnaires. Leurs récits animés et l'expression de leur joie firent naître dans cette station le désir de participer à des grâces semblables. Ce désir fut encore fortifié par des lettres encourageantes qu'ils reçurent de quelques aides grœnlandais. Au mois de juin, *Pattigak* et sa femme arrivèrent de Naïn, apportant les bonnes nouvelles de la vie chrétienne qui se développait dans leur endroit, et dont ils étaient de vivants exemples. Ils racontèrent à tous ceux qu'ils rencontraient dans les chemins, ce que Jésus avait fait pour eux et pour les leurs. Toute la contrée en fut émue. Sept familles nouvelles demandèrent la permission de se fixer à Okak. Les récits des visiteurs touchèrent surtout les femmes de cette station; elles venaient tout en pleurs confesser leurs péchés et désiraient ardemment d'être pardonnées.

Cependant le réveil faisait de nouveaux progrès aux environs d'Hoffenthal. Le besoin de rendre témoignage à la vérité s'y fit sentir avec puissance. Tous les étrangers qui visitaient l'endroit étaient aussitôt entourés par les disciples, qui leur attestaient la grande miséricorde dont Jésus avait usé envers eux,

comme aussi la douceur que l'on goûte à son service. Ces témoignages portèrent leurs fruits. Sept familles nouvelles vinrent s'établir dans la station. Plusieurs furent baptisés, et ces nouveaux chrétiens devançaient quelquefois les premiers, ce qui contribuait à ranimer leur zèle. — Bientôt après, dix autres familles s'établirent encore à Hoffenthal, afin de participer aux moyens de grâce; et la charité, les prévenances, l'empressement dont ces 39 habitants nouveaux furent les objets de la part des chrétiens, contribuèrent aussi à recommander la foi de l'Evangile.

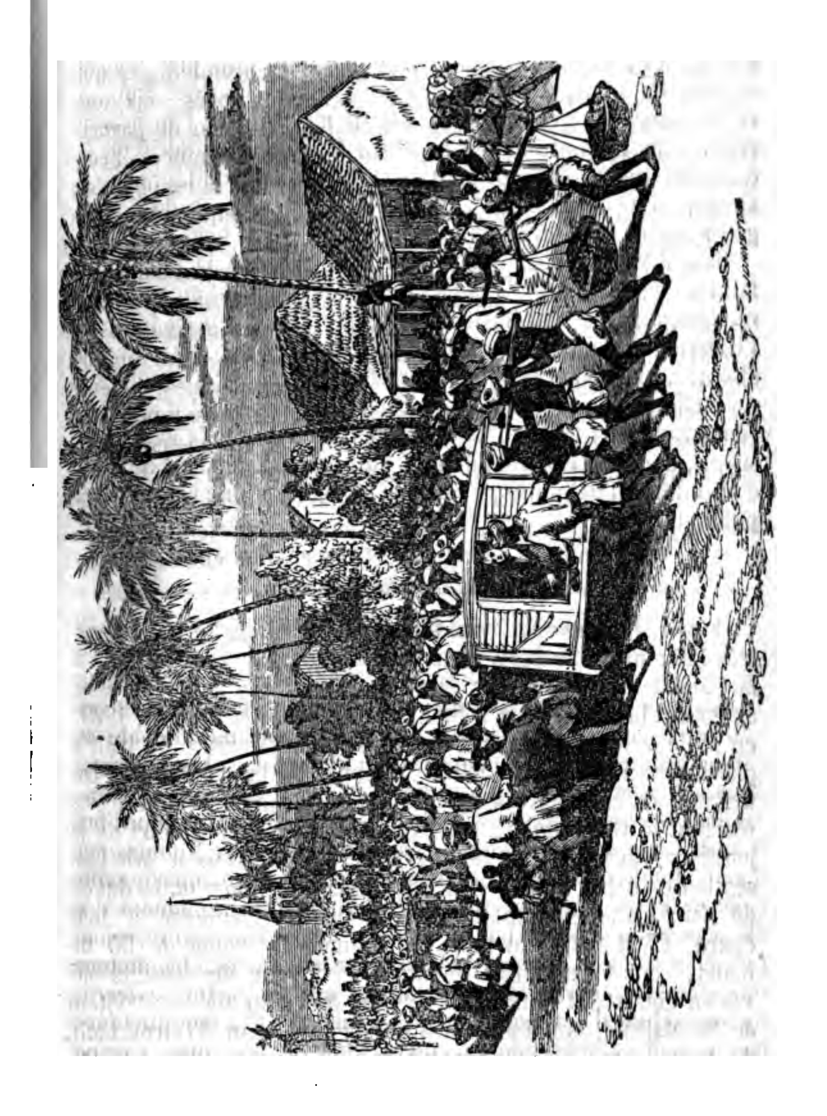
Pendant les années suivantes, le réveil poursuivit son cours dans les trois stations. Les églises croissaient en nombre et en bénédictions intérieures; de nouvelles familles arrivaient, et en 1810, la population des églises avait doublé. — Les femmes baptisées se dépouillaient spontanément de leurs bagues, de leurs bracelets, et de tous ces colifichets pour lesquels les sauvages ont une passion si vive. Elles les apportaient à leurs pasteurs, disant « qu'elles ne voulaient plus désormais posséder que Jésus. » — En général, les effets de ce beau réveil montrèrent qu'il n'avait pas été le résultat d'impressions superficielles et fugitives; car la conduite des adultes et des enfants était changée.

VARIÉTÉ.

Le retour du Missionnaire [1].

Depuis longtemps nous n'avons pas rappelé à nos lecteurs cette belle mission de Tinnevelly, à la pointe méridionale de l'Inde, où l'œuvre de l'évangélisation a porté de si beaux fruits. Mais le Seigneur ne l'a pas oubliée, lui, et il continue d'y travailler puissamment par sa grâce. — Nous citerons aujourd'hui le district de *Meighnanapuram,* où le missionnaire Thomas fait depuis longtemps une œuvre qui rappelle à quelques égards celle de Félix Næff dans les Hautes-Alpes. Non-seulement il a été le messager de la bonne nouvelle qui a converti et réjoui plusieurs milliers d'âmes, mais il a encore été leur bienfaiteur temporel. Le district se composait en grande partie de terres incultes faute d'eau, où l'on ne voyait ici et là que quelques bouquets de palmiers, de bananiers, et de petits champs à peine couverts d'une maigre récolte. Les ardeurs de l'été desséchaient tout cela, et quand le vent brûlant s'élevait, le village

[1] Voir la vignette ci-contre.



était enveloppé d'un nuage de sable. Mais, à cet égard aussi, *le désert* a, littéralement, *fleuri comme une rose*. Le missionnaire Thomas a fait faire aux Indous convertis d'importants travaux d'irrigation, qui ont rendu fertile une beaucoup plus grande étendue de terre; il les a pourvus de plantes, d'arbres fruitiers et de semences propres à ce sol, et maintenant l'abondance règne dans la contrée. Il a en outre fondé une grande école et construit une église qui peut contenir 2,000 auditeurs. C'est ainsi qu'il poursuit avec courage la double œuvre de l'évangélisation et de la civilisation, qui marchent si bien ensemble.

Faut-il s'étonner, après cela, s'il est chéri de la nombreuse famille de ses enfants en la foi? Cet amour, qui est au reste bien réciproque, s'est manifesté entre autres, il y a peu de temps, à l'occasion du retour du missionnaire, qui, après une longue absence, était allé revoir l'Angleterre, son pays natal. A la nouvelle de son arrivée, les Indous s'empressèrent d'aller à sa rencontre. A mesure qu'on approchait du village, la foule grossissait, et quand les palanquins y entrèrent, ils étaient entourés d'un millier d'habitants, avec tous les signes d'une réjouissance publique.

NOUVELLES DIVERSES.

Orient. *Royaume de Perse*. L'oncle du schah de Perse, homme très influent, a souscrit pour 100 dollars par an (500 fr.) à la Société américaine des Missions. Dans une lettre adressée au consul britannique à Tébriz, et destinée à la Société, il dit, en style oriental : « Lorsque cet homme désireux du bien a placé devant nous avec détail la beauté de la conduite et des travaux de ces « élevés en dignité, » les ministres américains résidant à Ouroumiah, qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, la perfection de notre estime pour eux a pris possession de notre esprit, et nous regardons comme notre devoir de faire une manifestation de notre bienveillance à leur égard. C'est pourquoi nous déterminons la somme de 50 tomans, sous forme d'une donation en faveur des susdits élevés en dignité, et nous avons donné ordre au noble serviteur de Sa Majesté, Jan Mohammed Kan, gouverneur d'Ouroumiah, de leur payer annuellement cette somme, et d'en prendre leur reçu. »

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

amis, en avait rapporté, comme tant d'autres, le sentiment profond des besoins spirituels de ce peuple. Sans déprécier aucun des moyens employés jusqu'à ce moment par les diverses sociétés qui travaillent à l'évangélisation de l'Irlande, il avait jugé que, dans l'état actuel des choses et des esprits, la prédication abondante de l'Evangile, adressée aux catholiques simultanément par des protestants de diverses dénominations, pourrait être particulièrement utile. Il pensait que ces prédicateurs, qui pourraient être portés au nombre de cent, devraient toujours, comme les premiers disciples de Jésus, voyager deux à deux dans leurs excursions missionnaires, et ne se séparer que lorsqu'ils pourraient prêcher à la même heure à deux auditoires différents. — Il désirait aussi que, dans chaque localité, on entendît au moins deux prédicateurs de dénominations différentes, et que le nombre total des prédications, pendant quatre semaines, s'élevât à deux mille, ce qui supposait que chaque prédicateur en ferait cinq par semaine. — Il soumit à l'Alliance évangélique britannique sa pensée, qui entrait si bien dans l'esprit de cette association, et qui fut en effet adoptée par elle. Un district devait être choisi pour l'objet de cette évangélisation; et il va sans dire que les prédicateurs devaient annoncer simplement l'Evangile sans aucune vue de parti. Les pasteurs et ministres propres à entrer dans ce champ de travail devaient y être invités par un comité de laïcs formé exprès, qui les prendrait soit en Angleterre, soit en Ecosse, et, après leur acceptation, se chargerait d'obtenir de leurs Eglises respectives un mois de vacances pour cet objet. Ces ministres ne devaient recevoir du Comité aucune rétribution pour leur mission en Irlande, mais seulement être défrayés pour leur voyage et pendant leur séjour [1].

Dès le 1er avril 1853, le comité laïc, composé de 44 membres, Anglais, Ecossais et Irlandais, était constitué. Il se mit aussitôt en devoir de trouver les ministres nécessaires à l'exécution de son entreprise; et déjà le dernier dimanche de juillet, les cent prédicateurs étaient à l'œuvre dans le Connaught, qui est la partie la plus pauvre, la plus ignorante et la plus superstitieuse du pays. On avait choisi cette province, d'abord par la raison que nous venons de rappeler, et aussi parce que, étant celle qui avait le moins de part aux travaux des diverses sociétés, cette nouvelle évangélisation s'y trouvait moins en

[1] Le Comité a évalué ces frais à 1,500 livres sterl. (37,500 fr.), et s'est chargé de recueillir cette somme par des souscriptions volontaires.

concurrence avec elles. Mais elle s'est étendue au midi dans la province de Munster. — « Comme l'on pouvait s'y attendre, » dit un journal anglais, « les ennemis de l'Evangile avaient formé une conspiration bien organisée et réuni toutes leurs forces pour étouffer la mission dès son début. Cependant, malgré leur haine et leurs artifices, ils n'ont pu réussir. Il est vrai qu'au premier moment ils sont parvenus à jeter quelque découragement dans les rangs des prédicateurs ; mais ce succès momentané n'a été que le prélude de leur propre défaite. — Hélas ! les honteuses scènes qui se sont passées à Limerik, à Clonmel, à Kilkenny et à Kilmallock, et l'esprit de meurtre qui s'y est montré, manifestent assez combien leur opposition a été terrible. Quoi qu'il en soit, les agents de l'adversaire ont reçu la permission d'aller jusque là, mais pas plus loin. Les hommes de Dieu si dévoués, dont l'unique dessein était de faire du bien à ceux-là mêmes qui les ont si mal accueillis, n'ont eu à souffrir, au bout du compte, le Seigneur en soit béni, aucun sérieux dommage. Et bien que quelques-uns d'entre eux aient été chassés pour un temps de leurs postes d'évangélisation, bien qu'il y en ait eu même qui se sont vus obligés de fuir pour sauver leurs vies jusqu'à ce que l'orage fût passé, néanmoins, excités par cela même à prier avec plus d'ardeur, et animés d'une résolution d'autant plus énergique, ils sont bientôt retournés à leurs champs de travail, *prenant leurs vies dans leurs mains*, selon l'expression de l'Ecriture [1], et ils ont trouvé alors que l'ennemi fuyait devant eux, vérifiant ainsi cette autre parole divine : *L'ennemi viendra comme un fleuve; mais l'Esprit de l'Eternel lèvera l'étendard contre lui* [2]. — Les rapports qui sont arrivés de plusieurs de ces prédicateurs, depuis la grande lutte de la première semaine, ont été de plus en plus favorables, et donnent aux amis de la mission toutes sortes de raisons de croire que les résultats prochains et éloignés de cette entreprise si importante pour la gloire de Dieu et pour le bien spirituel de l'Irlande, compenseront abondamment toutes les peines, toutes les angoisses, et toutes les dépenses qu'elle a occasionnées. »

Voici maintenant, sur cette œuvre, quelques détails puisés dans la correspondance des évangélistes.

Le pasteur Withington écrivait de Nenagh, en date du 12 août : « M. Bliss étant tombé malade, je me suis trouvé seul;

[1] Juges XII, 3, d'après l'original et la version anglaise, qui est littérale dans ce passage. — [2] Esaïe LIX, 19.

seul dans un sens, et cependant pas seul en réalité. Car jamais je n'ai senti plus pleinement la vérité et la force de cette promesse : *Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde,* que pendant le cours de cette importante et glorieuse mission. — Je vous raconterai en peu de mots ce qui s'est fait dans cette contrée. — Dimanche 31 juillet, prêché sur la place du marché de Borrisokane, au milieu de beaucoup de moqueries, à 250 personnes au moins, qui, malgré la pluie, écoutaient attentivement et avec beaucoup de plaisir. On a fait usage du fouet, mais sans résultat. Ces personnes-là voulaient écouter. Quelques-unes, à ce que nous avons appris, ont dû subir une pénitence. — Prêché là de nouveau les deux jours suivants, sans être molesté; visité environ trente chaumières; distribué des traités, entre autres à la station de police. — Le jeudi, prêché à environ 60 personnes ; visité huit ou dix chaumières, et distribué environ soixante traités. — Le vendredi, prêché à Cloughjordan, devant une nombreuse assemblée, composée d'ecclésiastiques, de wesleyens, de catholiques, de soldats de police et de mendiants. On n'a jeté que deux pierres et un pain. Les traités ont été reçus avec empressement, et quelques personnes ont même voulu les payer : réjouissante clôture d'une première semaine de mission ! — Nous avons pu prêcher six fois en plein air, distribuer environ 300 traités, et visiter de trente à quarante familles. Certainement cette précieuse semence n'aura pas été répandue en vain !

» Le dimanche 7 août, prêché à Nenagh, dans la chapelle wesleyenne, le temps ne nous ayant pas permis, à notre grand regret, de prêcher en plein air. — Le jeudi, prêché sur une montagne magnifique, comme Paul sur le mont de l'aréopage. Nous fûmes assistés de cœur, ce jour-là, par deux pasteurs anglicans, dont l'un nous avait reçus sous son toit avec une hospitalité toute chrétienne. — Hier, dans l'après-midi, assistés de deux ecclésiastiques et d'un ministre wesleyen, et protégés par les autorités locales, nous avons tenu sur la place publique un service, qui a duré plus d'une heure, devant un nombreux concours d'auditeurs. Quelques cris se sont fait entendre, mais n'ont pas fait tomber un seul cheveu de ma pauvre tête chauve. — Ainsi nous rendons grâces à Dieu, et nous prenons courage, étant assurés, de la bouche même de ceux qui en doutaient d'abord, que cette mission a déjà produit du bien. »

Une lettre datée de Cahir, 12 août, s'exprime ainsi : « Deux

sermons ont été prêchés à Tipperary, dimanche dernier, dans la chapelle presbytérienne. Le soir a eu lieu une petite émeute, provoquée par quelques agitateurs venus le matin de Limerick. Les catholiques respectables éprouvèrent du dégoût pour ces violences. — Nous avons eu des assemblées en plein air à Gilbally et à Anglesburg, sur une pelouse peu éloignée de la voie publique. Il y avait là des catholiques romains qui se montraient ouvertement; mais un plus grand encore se cachaient derrière des buissons, car nous avions pris nos arrangements de manière à ne pas repousser les nicodémites. Nous avons distribué beaucoup de traités, et eu des entretiens particuliers quand l'occasion s'en présentait. Dans presque tous les cas où nous pouvions parler à une personne seule, nous trouvions une oreille attentive, et nous avons été souvent étonnés de voir comment le cœur s'ouvrait aussi. — Il y a partout un esprit de recherche, nous n'en pouvons pas douter; mais il est encore timide et tremblant, parce qu'il n'atteint encore qu'un certain nombre d'individus. — Ce qui produit cet effet, c'est la crainte des prêtres, appuyée des violences de la populace. Si seulement l'on pouvait dissiper cette crainte, et encourager les personnes attirées, par des relations mutuelles, le feu caché de l'aversion pour le papisme se manifesterait alors d'une manière étonnante. — Les lecteurs de la Bible ont fait un grand bien, et on devrait augmenter le nombre de ces utiles agents.

» Nous croyons avoir fait presque tout ce que nous pouvions faire pour le district qui nous a été assigné, et nous nous proposons maintenant de nous tourner vers d'autres portions du pays qui n'ont pas encore été attaquées, ou qui ont été abandonnées pour cause de tumulte. — Dans ce but nous avons déjà visité Cashel, et prêché en plein air à Ardmayne, en présence de catholiques romains, tous tranquilles. — Nous nous rendons à Clonmel et nous verrons ce que l'on peut y faire. Quatre d'entre nous pensent à se diriger vers l'Est, et quatre autres au Sud, du côté de Cork. Nous croyons avoir reçu, avant de quitter Dublin, la liberté d'en agir ainsi, et il est en effet d'une grande importance de montrer que nous ne craignons point de tenir des assemblées, même dans les localités où l'on a déjà tenté d'user de violence. Nous devons maintenir notre droit de prêcher l'Evangile, comme chrétiens et comme citoyens de la Grande-Bretagne; mais nous tâcherons de le faire de telle sorte que le peuple ait l'occasion de l'entendre, sans toutefois être

fondé à dire que nous nous sommes introduits nous-mêmes violemment auprès de lui. »

Dans une autre lettre de Cahir, 18 août, M. Dickenson dit entre autres : « Plusieurs personnes de la haute classe continuent à assister avec zèle à nos réunions; et je crois en vérité que le Seigneur s'est choisi un peuple dans ce lieu de ténèbres, pour l'amener à la lumière de son royaume éternel. A part une légère insulte hier de la part de quelques enfants, tout est parfaitement paisible à Cahir. — Frères, priez pour moi, afin que je puisse ouvrir la bouche avec hardiesse, parler de l'amour du Seigneur, mon Sauveur, et gagner encore, si telle est sa volonté, plusieurs âmes à notre cher Maître ! »

Le pasteur Duck écrivait de Ballingarry : « Nous avons remporté une glorieuse victoire à Parsonstown. Nous y avons prêché plusieurs fois sur les places publiques. Samedi dernier nous avons eu pour auditeurs un certain nombre de ministres de l'église établie, et aussi quelques magistrats. — A Kinnity nous avons prêché sur la pelouse, en présence du pasteur de l'endroit, M. Eggshaw, et de sa femme. Le Seigneur nous a frayé le chemin de la manière la plus remarquable, et plusieurs amis regrettent vivement que notre séjour au milieu d'eux soit si court. — J'ai prêché hier quatre fois : deux fois dans la chapelle méthodiste, puis à deux heures dans la salle d'école, et à cinq heures en plein air. Le Seigneur a richement béni cette mission : qu'à lui en revienne toute la gloire ! »

Le pasteur R. Best écrivait de Youghal : « Nous avons commencé d'une manière très encourageante. — A X** nous avons été écoutés avec une attention marquée, et sans le plus petit symptôme d'opposition, par un auditoire composé en partie de catholiques romains. Nous sommes convenus de deux nouveaux services cette semaine, et de quatre autres dimanche prochain. Plusieurs catholiques, avec lesquels je suis entré en conversation, se sont déclarés très satisfaits du ton de nos discours. Nous leur prêchons, non point comme des protestants à des catholiques, mais comme des pécheurs sauvés à d'autres pécheurs qui ne le sont pas encore, et auxquels nous exposons l'unique plan de Dieu pour notre salut, et cela sans faire une allusion directe ou blessante aux erreurs du papisme. »

Les cent ministres qui avaient évangélisé dans le Connaught et dans le Munster, se réunirent à Dublin, le 25 août, dans la grande salle de la Rotonde, qui était plus que remplie d'au-

diteurs protestants et catholiques. Là on entendit de nombreux rapports sur ce qui avait été fait. Mais le temps ne permit pas de les entendre tous; ce qui fit que Sir W. Betham, qui présidait, annonça que les rapports de plusieurs ministres seraient publiés, et en outre qu'il y aurait des assemblées pour cet objet dans 21 villes d'Angleterre, avant la réunion annuelle de l'Alliance évangélique, et à Londres même, à l époque de cette réunion.

Le Comité nommé pour diriger cette œuvre écrivit de suite au ministre de l'Intérieur, lord Palmerston, pour réclamer contre les insultes et les violences qu'ont eu à essuyer quelques-uns de ses ouvriers, et pour demander une protection plus efficace de la loi. Le ministre, en date du 14 septembre, a fait une réponse favorable à cette demande.

Citons encore quelques lignes d'une lettre écrite par l'un des ministres qui ont le plus souffert dans leur travail. Elles nous paraissent propres à faire juger de l'impression générale que la mission et ses résultats connus ont laissée dans l'esprit de ceux qui y ont été employés. « En somme, écrit ce ministre, je ne suis ni découragé ni désappointé à l'égard de notre mission. Je n'ai jamais senti une plus vive affection pour l'Irlande, et je n'ai jamais été plus fermement résolu à faire une guerre incessante au papisme, comme au grand ennemi de Dieu et des hommes, que je le suis depuis mon retour. Notre mission a montré le papisme sous ses vraies couleurs. Elle n'a pas peu contribué à diminuer l'influence des prêtres dans le sud de l'Irlande, qui est un des plus forts boulevards de la papauté. Ce système a reçu un choc qu'il n'oubliera pas jusqu'au jour de sa destruction finale et complète. — Elle a aussi exercé une très heureuse influence sur les protestants du sud de l'Irlande, qui ont été réveillés, stimulés et encouragés par nos travaux. — Elle a réuni sous un même étendard des ministres de plusieurs dénominations différentes. Nous connaissons maintenant notre union, et nous voyons comment nous pouvons nous accorder pour combattre notre ennemi commun, et en général pour avancer les intérêts du vrai christianisme. — Elle a opéré de grandes choses. Et, en définitive, nous avons la ferme confiance qu'elle donnera naissance, dans les vues de la Providence divine, à de plus grandes choses encore, soit pour l'Irlande, soit pour le monde entier. En tout cas, aucune circonstance de ma vie ne se retracera à ma mémoire avec plus

de plaisir que ma visite au sud de l'Irlande et mes travaux dans cette contrée, en connexion avec le projet exécuté par l'Alliance évangélique en 1853. »

Les ministres missionnaires, en quittant l'Irlande, ont publié une fort belle adresse « Au peuple irlandais ; » et l'intention du Comité est de la répandre autant que possible, principalement dans la partie méridionale de cette île.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LE PROTESTANTISME DANS LA SOCIÉTÉ, ou la foi protestante justifiée du reproche de favoriser les tendances anti-sociales. Sermon prêché à Paris, dans le temple de l'Oratoire, le 6 novembre 1853, par J.-H. Grandpierre. Paris 1853, Grassart; etc. Une brochure de 40 pages in-8°. Prix : 1 fr.

On sait les artifices des ennemis de l'Evangile en France, qui s'efforcent de faire passer le protestantisme pour un socialisme caché. On sait aussi combien d'actes de persécution s'y commettent sous ce prétexte. M. Grandpierre a donc rendu un service à la cause de la vérité, en réfutant ces fausses accusations. Espérons que ce n'a pas été sans succès, et que cet excellent plaidoyer a servi à convaincre au moins quelques personnes.

Son pain lui sera donné et ses eaux ne lui manqueront point.

Esaïe XXXIII, 16.

Près de Hastings, en Angleterre, est un village appelé *Battle*, parce qu'il est bâti sur le champ de *bataille* d'un combat dont la date remonte à un temps très ancien. Là vivait, il y a quelques années, un mari et sa femme, pauvres selon le monde, mais riches en Dieu, puisqu'ils étaient héritiers *de ce royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment*. Quand le travail manquait et que les temps étaient plus durs qu'à l'ordinaire, ils étaient réduits à déposer quelque vêtement chez un riche voisin qui leur prêtait l'argent nécessaire; mais ils se hâtaient, aussitôt que possible, d'aller le retirer en payant ce qu'ils devaient. — Un lundi, entre autres, qu'il ne se trouvait plus de pain dans le ménage, le pauvre homme se vit contraint de porter à son prêteur le seul habit propre qu'il eût, espérant pouvoir le retirer jusqu'au samedi, afin de se rendre le dimanche suivant à l'église avec sa femme. Mais les six jours de la semaine s'écoulèrent sans qu'il eût gagné de quoi réaliser son projet. Le samedi, il était

fort abattu, ne prévoyant aucune délivrance ; toutefois il exp
sa détresse au Seigneur dans une prière fervente, et put a
avec confiance à son travail. Celui-ci consistait à défricher
terrain inculte qui lui avait été cédé, et qui remplissait, d
l'espérance d'une récolte à venir, les journées qu'il ne pou
employer d'une manière plus lucrative.

Pendant ce travail, il sentit sa bêche heurter à quelque ch
de dur, et après avoir soigneusement examiné toutes les pelle
de terre, il découvrit enfin une bague d'or, qui avait sans d
appartenu à quelque gentilhomme tombé, il y avait plusie
siècles, dans le combat. Cet anneau se trouva être d'un as
grand prix, en sorte que notre pauvre ouvrier put retirer l'h
qui lui était nécessaire pour le lendemain, et garder enc
pour les besoins à venir, une précieuse ressource.

Mais ce qu'il y avait de plus frappant, c'est que sur l'ann
trouvé se lisaient ces mêmes paroles d'Esaïe que nous av
transcrites plus haut, et que Dieu venait de réaliser si mis
cordieusement par le moyen même de la bague.

Puisse ce fait encourager, dans leurs besoins et dans le
prières, les pauvres qui savent que, par Jésus-Christ, ils
un Père dans le ciel !

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION.

Nous avons reçu, le 3 du courant, un envoi anonyme de 200 fr.,
une lettre qui en indique la destination, et dont nous nous feron
plaisir de publier la substance, dans notre prochain numéro, suiva
vœu exprimé par notre correspondant anonyme.

AVIS. Le Comité de la *Société Biblique auxiliaire générale du C*
de Vaud, désirant donner plus d'extension à son œuvre, entreprise
le bien des âmes, pour la gloire de notre Dieu Sauveur et sous son a
tance, a résolu de placer, autant que possible, des dépôts de nos Sa
Ecritures dans toutes les paroisses de notre canton où n'existeraient pa
core de pareils dépôts, et qui ne seraient pas pourvues de Bibles et de
veaux-Testaments par les Sociétés qui travaillent à la même œuvre da
pays. — Il invite en conséquence, soit MM. les pasteurs, soit d'autres
sonnes de bonne volonté, à concourir à cette œuvre en se chargeant
dépôt, et à lui faire connaître le plus tôt possible leur intention de lui p
ce concours.

Les offres devraient être adressées à M. le pasteur Bridel, ou à M.
de Charrière, à Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

N° 10. — 1854. Du 26 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

UN AGENT DE LA MISSION URBAINE A LONDRES.

Il y a un peu plus d'un an [1] que nous avons fait connaître, dans ses traits généraux et par quelques exemples de bénédictions remarquables, cette utile société, qui, à son origine en 1835, n'avait que quatre évangélistes, et qui en compte aujourd'hui trois cents. La mission urbaine, qui, de Londres, s'est étendue à d'autres grandes villes, soit de la Grande-Bretagne, soit de l'Amérique [2], soit du continent, mérite d'autant plus notre intérêt, qu'elle est entièrement basée sur les principes de l'Alliance évangélique, puisqu'elle emploie des ouvriers de différentes dénominations, unis dans le seul but de travailler à sauver des âmes en les amenant à Jésus-Christ, sans se préoccuper, dans cette œuvre-là, des questions qui les divisent.

En terminant l'exposé publié l'année dernière, nous avons en quelque sorte pris l'engagement d'y revenir, et nous le faisons aujourd'hui à un autre point de vue. Ce ne sera plus l'ensemble de l'œuvre que nous présenterons; ce ne seront pas non plus quelques traits particuliers où la puissance de la grâce se déploie d'une façon extraordinaire; mais nous suivrons un

[1] Voir le N° 4 de 1853. — [2] Voir, pour la Mission urbaine de New-York, le N° 30 de 1853.

seul évangéliste d'un seul quartier de la vaste cité, pour le voir, dans son travail journalier, aux prises avec l'ignorance, l'abrutissement et le vice, semant avec persévérance, dans ce champ si inculte, la Parole du salut, et pour observer les fruits ordinaires de son travail. Pour cela nous profitons d'une publication récente qu'a faite l'évangéliste *Vanderkiste* de ses expériences pendant six ans d'activité. Nous y glanerons quelques-uns des traits détachés qui nous paraîtront les plus caractéristiques. Ils n'offriront pas le même degré d'édification que des exemples de conversions extraordinaires choisis dans tout le champ de la mission; toutefois nous croyons qu'il y a des leçons de plus d'une espèce à retirer de ce tableau du péché vu, en quelque sorte, au microscope, et des mœurs de cette population dégradée, qui n'est au fond que l'humanité abandonnée à elle-même et se livrant sans contrôle à ses penchants. Il est toujours beau, d'ailleurs, de voir l'Evangile aux prises avec l'èxcès du mal, et victorieux d'un tel adversaire. Il ne sera pas non plus sans utilité pour ceux qui sont appelés à instruire les pauvres et les ignorants, c'est-à-dire, au fond, pour tous les chrétiens, de s'éclairer de l'expérience d'un tel ouvrier.

M. Vanderkiste évangélisait dans la paroisse de *Clerkenwell*, dont la population est de passé 53 mille âmes. Depuis dix ans un membre du parlement, M. Osman Ricardo, a entretenu à lui seul l'évangéliste de ce district; et jamais district n'en eut un plus pressant besoin, car la dépravation de ses habitants lui avait fait donner le sobriquet de « *garenne du bourreau.* » La police même ne venait y saisir un prisonnier que nombreuse et bien armée. M. Vanderkiste raconte que vingt agents de police furent fort maltraités en emmenant deux malfaiteurs, qui maintenant, ajoute-t-il, sont des hommes changés quant à la vie extérieure, et ont assisté à des réunions des écoles déguenillées. Il raconte en ces termes la circonstance qui attira d'abord son attention sur cette œuvre d'évangélisation :

Un agent de police avait été brutalement assassiné, il y a une dizaine d'années, dans Spitalfields, et l'on me dépeignit à cette occasion la violence et la méchanceté des habitants de ce quartier. Passant par là peu de jours après, je vis un rassemblement qui indiquait une querelle, et je m'arrêtai sur le seuil d'une porte où un homme se trouvait appuyé. Il me dit qu'il avait aussi été une fois turbulent et querelleur, mais qu'il avait appris à agir d'une autre manière. — « Par quel moyen? » lui

demandai-je. — « Par les instructions d'un agent de la mission urbaine, » me répondit-il. — Je fus très frappé de ce que la première personne à laquelle je m'adressais dans ce mauvais quartier, avait été amenée à de meilleurs sentiments par un des employés de cette utile société.

Quoique l'immoralité qui y règne soit au delà de tout ce que l'on peut imaginer, cependant il y a depuis quelques années un changement en mieux, que l'on peut attribuer en partie au système de police organisé par sir Robert Peel. Jadis, les agents de la police étaient pour la plupart des hommes âgés, faibles, incapables de lutter avec les voleurs, qui les terrassaient facilement. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et l'on n'épargne rien pour découvrir les auteurs des crimes et les faire punir. — « Monsieur, me dit un jour un voleur, le métier n'est plus bon : cela ne vaut plus la peine. » — « Qu'entendez-vous par là? » — « Voyez-vous, si l'on réussit à pénétrer dans une maison, un agent de police vous accroche au moment d'en sortir, et ils sont si nombreux la nuit qu'il ne sert de rien de vouloir leur échapper. Aussi, Monsieur Vandicum (la plupart estropient mon nom), croyez-moi ou ne me croyez pas, je vois, à cette heure, les choses bien différemment de ce que je les voyais autrefois. J'aime mieux, à présent, gagner honnêtement un sou de pain, que d'avoir de quoi boire à ma fantaisie par des moyens coupables. Ce n'est pas que l'on ne puisse encore faire de bonnes affaires en escamotant des mouchoirs de poche; mais on est toujours inquiet. Si, la nuit, l'on entend un pas sur l'escalier, on craint que ce ne soit un agent de la police qui vient vous saisir. J'ai connu deux fameux voleurs qui faisaient jusqu'à cent louis d'une nuit en enlevant de la vaisselle; hé bien! ils étaient toujours pauvres : cet argent ne leur profitait pas. »

L'ignorance dans cette classe est inimaginable. Si un grand nombre d'enfants pauvres fréquentent nos écoles déguenillées et nos écoles du dimanche, qui n'existent que depuis une vingtaine d'années, les parents n'ont pas eu cet avantage, et beaucoup d'entre eux sont aussi ignorants que les païens. Je vais en donner quelques exemples.

Un chiffonnier âgé, atteint d'un rhumatisme aigu qu'il avait gagné en suivant à son métier [1] durant la mauvaise saison,

[1] Celui de recueillir dans les rues, pendant la nuit, les chiffons parmi les immondices. Les chiffonniers y trouvent souvent aussi d'autres objets utiles, quelquefois même de la monnaie ou des bijoux perdus.

m'inspira de l'intérêt par le désir qu'il manifestait de recevoir quelque instruction religieuse. Un jour que j'avais essayé de lui faire comprendre ce qu'était le bonheur du ciel, et de quelle gloire les rachetés du Seigneur jouissaient, il me dit : « Je voudrais, Monsieur, vous faire une question, et je sais que vous me redresserez si je me trompe. Lorsque je me couche, je me mets à prier, ainsi que vous me l'avez recommandé, et je couvre mes yeux de mes mains,.... ainsi. Alors je vois de belles étincelles qui flottent dans l'air, et je voudrais savoir si ce n'est pas là quelque chose de la gloire du ciel ? »

Les diseuses de bonne aventure, assez fréquentes dans cette localité, sont aussi une preuve de la superstition et de l'ignorance qui y règnent. J'en connais quatre qui vivent dans la même rue. Une de ces personnes, Mme T., lors de mes premières visites, nia absolument qu'elle commît un péché. « C'est un honnête gagne-pain, » disait-elle. — Je m'efforçai de lui faire comprendre qu'en se donnant pour prédire l'avenir, elle usurpait une des prérogatives de Dieu, sa toute-science, et je lui lus, à cette occasion, l'histoire d'Élymas le magicien, au XIIIe chapitre des Actes. Elle m'écoutait avec une attention respectueuse, mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois que je m'aperçus que la Parole de Dieu commençait à produire quelque effet sur elle, en la convainquant de péché. Lorsqu'elle m'exprima quelques sentiments de repentance, je répondis qu'il était inutile d'en parler tant qu'elle ne voulait pas rompre avec son péché favori. Enfin elle avoua que c'était un mal que de dire la bonne aventure; mais elle ne parut faire cet aveu que parce que, disait-elle, « je revenais toujours à la charge sur ce sujet. » Plus tard elle prit la résolution d'y renoncer; mais elle y retomba, tentée par la misère. « C'était pour me procurer un peu de pain, me disait-elle. Que voulez-vous que fasse une pauvre veuve comme moi? Pendant que je suis assise ici, sans feu, sans tabac, sans un morceau de pain, quelque nigaud arrive pour se faire dire la bonne aventure : c'est le diable qui l'envoie pour tenter la misérable vieille; mais s'il plaît à ce bon Jésus dont vous me parlez (et elle joignit vivement les mains), je veux à l'avenir ne plus rien avoir à faire avec ce métier, car maintenant j'en vois le péché. » — Mme T. tint parole jusqu'à la fin de sa vie, et même dans des moments très difficiles. Elle n'avait qu'un fils, qui allait colporter dans les villages différents articles pour les vendre. Ses tournées lui

prenaient ordinairement trois semaines, puis il revenait chez sa mère pour un ou deux jours. Celle-ci, afin de pouvoir toujours recevoir ce fils chez elle, ne voulut jamais être placée dans la maison des pauvres. Elle disait : « Je veux lui garder cet abri, dussé-je à moitié mourir de misère, afin que lorsqu'il revient à Londres, il ne soit pas obligé d'aller se loger dans quelque mauvaise gargotte; car voyez-vous, Monsieur, quoiqu'il ait soixante ans, je suis toujours sa mère. » — Un jour elle me dit : « A présent je comprends que la prière soit bonne à quelque chose. Le Seigneur vous bénisse de m'avoir appris à prier, à moi vieille pécheresse ! Je sais maintenant que mes requêtes sont entendues. Vous pouvez ne pas me croire, M. Vandikum ; mais l'autre jour, ayant faim et froid, me trouvant sans charbon pour faire du feu, et n'attendant pas mon fils de longtemps, je me mis à prier; j'étais bien faible et bien misérable, et je dis : O Dieu, Jésus-Christ ! je voudrais que tu envoyasses mon fils à sa pauvre mère infirme. Je répétai cela bien des fois; et aussi vrai que je suis une pécheresse vivante, je vis Jaques traversant la cour ! Il jeta son sac en entrant, et me dit : « Me voici revenu, mère ! » — « C'est ce que je vois ; » lui répondis-je. — « Je ne croyais pas être si tôt de retour, mais j'ai beaucoup pensé à vous ces jours-ci. Voyons, faites-moi à souper, car j'ai bien faim. » — Puis Jaques fut m'acheter du thé et tout ce qui nous était nécessaire, et nous eûmes un bon souper chaud. Ah ! ne devais-je pas être reconnaissante envers le Seigneur?.... car c'est Lui qui avait tout arrangé, et Jaques le pense tout comme moi. »

Jaques aurait voulu entretenir sa mère comme une dame, s'il l'avait pu ; mais ses moyens ne lui permettaient que de payer son loyer, et de lui laisser un schelling ou deux chaque fois qu'il repartait. Une voisine, aussi pauvre qu'elle, lui lavait ses nippes par charité, et lui donnait de temps en temps quelques feuilles de thé qu'elle se procurait ici et là. — Le lit de Mme T. consistait en un peu de paille étendue sur un contrevent, et, par suite du froid dont elle souffrait, elle fut atteinte d'un asthme terrible. Il m'eût été fort doux de pouvoir fournir à ses besoins ; mais entouré, comme je l'étais journellement, de tant de malades dans le dénuement, cela m'était impossible. Pendant les dernières années de sa vie, elle eut une peine infinie à se rendre au local où, chaque dimanche, je tenais une réunion religieuse, quoiqu'elle vécût tout près. Elle ne pouvait faire

que quelques pas de suite, puis elle était obligée de s'arrêter pour reprendre haleine; ses angoisses étaient pénibles, même pour les assistants. « Mais, disait-elle, tant que je pourrai m'y traîner, je le ferai; car c'est une heure de bonheur pour moi, c'est un peu du ciel. » — Mme T. était femme à volonté énergique et de beaucoup d'intelligence, mais d'une ignorance telle, qu'elle ne savait pas même épeler; souvent elle se lamentait de ne pouvoir pas lire sa Bible.

Enfin le moment qui arrive pour tous, arriva pour elle aussi. Elle était déjà dans le délire quand je la vis pour la dernière fois. On m'assura qu'elle ne me reconnaîtrait pas. Effectivement, à mon approche elle dit : « Qui êtes-vous? » Puis tout à coup, après qu'elle m'eut regardé fixement, un sourire vint illuminer ses traits : « Oh, que Dieu vous bénisse, M. Vanderkist! c'est vous? » et quoiqu'elle fût très faible, elle me donna une assurance réjouissante de sa foi au Sauveur. C'est ainsi qu'elle mourut. Son fils ne voulut pas qu'elle fût enterrée aux frais de la paroisse; mais sa pauvreté l'empêchait de payer comptant les dépenses nécessaires. Il s'arrangea donc avec un entrepreneur d'enterrement, pour lui payer deux schellings par semaine jusqu'à ce que la somme fût acquittée. Jaques n'assiste régulièrement à aucun culte public; mais je prie Dieu que le fils qui a si bien rempli ses devoirs envers sa mère âgée, devienne un enfant de Dieu et un héritier du royaume céleste, où il la retrouvera.

Lorsque je commençai ma carrière missionnaire, j'avais l'habitude, dans mes visites d'évangélisation, de lire une portion de la Parole de Dieu, de l'expliquer d'une manière claire et simple, et de terminer par une prière. En général j'étais satisfait de l'attention que je rencontrais, et de ces réponses banales, qui prouvaient, pensais-je alors, que l'on m'avait compris : « C'est bien vrai, Monsieur. » « Certainement. » « Bien sûr! » « La bonne prière! » etc. Mais quelques circonstances éveillèrent mes doutes, et j'adoptai le système d'interrogation. Je découvris alors, en catéchisant mes auditeurs, à quel point je m'étais trompé sur leur compte. Dans un grand nombre de cas, je vis qu'on n'avait pas même saisi le sujet de ma lecture; et l'on se bornait à me répondre : « C'était sur Dieu; » ou bien : « Pour nous recommander notre devoir; » ou bien encore on émettait au hasard une idée, qui se trouvait tout à fait fausse. D'autres fois on me donnait pour excuse : « Je n'ai pas une bonne tête; » ou : « Je ne suis pas bien instruit. »

Je fus un jour, avec un jeune collaborateur encore novice dans la mission, visiter un ramoneur malade. Je priai mon collègue de lui parler ; ce qu'il fit en lui expliquant la grande doctrine du salut par Christ, avec une extrême simplicité, et en citant quelques versets de la Bible qui attestaient la chute de l'homme, le besoin de grâce, etc. Notre malade écoutait avec attention, et, de temps à autre, il laissait tomber un mot fort à propos, tel que : « C'est clair; » « Sans doute; » « Assurément, Monsieur. » — Mon compagnon était fort satisfait du malade. Alors, pensant qu'il était temps de lui ouvrir les yeux : « Mon ami, dis-je au patient, Monsieur vient de se donner beaucoup de peine pour vous expliquer clairement la voie du salut, et maintenant je voudrais à mon tour vous faire quelques questions. Sauriez-vous me dire qui est Jésus-Christ? » — « Vraiment non! dit-il, après un moment de réflexion; c'est bien difficile à dire. » — « Etes-vous un pécheur? » — « Oh certainement, Monsieur; on est tous pécheurs. » — « Avez-vous jamais fait le mal? » — « Non, pas que je sache. » — « Cependant vous avouez être pécheur; qu'est-ce donc que pécher? » — « Hé mais..... je n'en sais trop rien; je n'ai jamais eu beaucoup d'esprit: » — Mon ami éprouvait un étonnement pénible: il ne s'était pas imaginé qu'il existât une telle ignorance dans notre grande cité. Cet infortuné se mourait d'un cancer, maladie fort commune chez les ramoneurs, et qui est produite par la suie qu'ils avalent. J'en ai connu beaucoup qui ont subi des opérations douloureuses et qui finalement en sont morts.

Une autre fois, cherchant à fixer l'attention d'un homme, je lui donnai quelques détails sur les cérémonies superstitieuses qui accompagnent les fêtes religieuses chez les Indous. — « Pensez-vous, lui dis-je, que se laver dans le Gange puisse nettoyer du péché? » — « Pourquoi pas? » me répondit-il naïvement.

En remontant à la source de la misère que je rencontrais à chaque pas, je découvrais ordinairement *le péché*, surtout l'ivrognerie chez les hommes, l'inconduite chez les femmes. Une jeune personne de dix-huit ans, que je visitai, avait un petit enfant sur les bras. Elle cherchait à gagner sa subsistance comme brodeuse. Elle était réduite, par le travail et par la faim, à un affreux état de maigreur. J'appris qu'elle avait été en service chez des personnes respectables, qu'elle s'était laissé séduire par un homme sans cœur, qui, pendant des mois entiers, ne lui tendait aucun secours. Comme elle ne pouvait

supporter la honte d'aller devant le magistrat pour déclarer le nom du père de son enfant, elle devait suffire seule à ses besoins et à ceux de son nourrisson, qui était si pleureur, que souvent la nuit elle ne pouvait goûter aucun repos, et que le jour il ne lui permettait pas de travailler. — « Que de fois! me disait-elle un jour, lorsque je regardais ce pauvre petit être, et que je pensais combien je suis misérable à cause de lui (car s'il n'existait pas je pourrais retourner en place), que de fois alors je me suis sentie tentée de le détruire! Mais une nuit je songeai que je l'avais fait, et qu'il était dans son cercueil! Je fus épouvantée, et j'entendis une voix qui criait : *Tu ne tueras point!* Alors je me réveillai; et en voyant que le petit n'était pas mort, j'éprouvai un tel bonheur, mais un tel bonheur, que dès lors je n'ai plus jamais eu de ces affreuses pensées. » Et la jeune mère, en me racontant cette terrible tentation, caressait tendrement son fils, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

Cette malheureuse prit ensuite le typhus, et c'était un spectacle navrant que de voir son petit enfant se rouler sur le lit où gisait la mère dans le délire. Lorsqu'elle fut convalescente, elle commença à assister au culte public, et j'ai quelque espérance qu'elle a trouvé le salut.

Mes lecteurs, qui n'ont qu'à puiser dans leurs tiroirs pour trouver en abondance du linge blanc, peuvent à peine se figurer combien la propreté est difficile pour la plupart des pauvres. Un garçon de mon district, qui n'avait pas de logement fixe, me frappa souvent par sa propreté; comme il ne possédait qu'une chemise, j'en étais surpris, et je lui demandai comment il s'y prenait. — « Voyez, Monsieur, me dit-il, je vais dans un endroit retiré, et j'ôte ma chemise; puis je me r'habille et je cours à la manufacture de.***, où il sort de l'eau chaude d'un tuyau qui est percé. Là je lave ma chemise, puis je la porte sécher au four à chaux, de l'autre côté de la rivière, et je la remets. Une chemise propre, c'est si confortable! Je ne peux pas souffrir la malpropreté. » — Cette anecdote parut dans un journal, et le pauvre garçon reçut aussitôt en cadeau plusieurs chemises et de l'argent.

Souvent j'ai trouvé des personnes, hommes et femmes, gardant le lit pendant que leurs vêtements séchaient sur un cordeau dans la chambre. — Moi-même je ne pouvais me garantir de la malpropreté dont j'étais sans cesse entouré, que par des soins excessifs. En 1845 je fus atteint des symptômes de la

gale, qui était très commune chez les pauvres que je visitais; je m'adressai aussitôt au médecin de la Mission, et au bout de quelques jours le mal céda aux remèdes. Les punaises et la vermine, qui abondaient dans les bouges infectes où je me rendais chaque jour, me tourmentaient beaucoup; le soir j'étais obligé en rentrant de faire une inspection minutieuse de toutes les pièces de mes vêtements.

En avril 1846, voyant qu'il était d'une nécessité urgente d'établir une école gratuite pour les enfants qui habitaient les cours et les réduits derrière Saffron Hill, j'adressai une courte lettre à ce sujet au rédacteur du *Record*, qui eut l'obligeance de l'insérer. En voici un passage:

« J'ai sous les yeux des centaines d'enfants malheureux et à demi nus, pour lesquels les parents ne peuvent payer d'écolage. On *parle* beaucoup de l'immoralité de la jeunesse; qui veut *aider* à la combattre? qui veut souscrire pour établir un maître et une maîtresse d'école dans un local où cette jeunesse ignorante pourra recevoir quelque instruction? Ces enfants abandonnés se perdent, et on les retrouve plus tard dans les prisons. Les dons en argent ou en vêtements seront reçus avec reconnaissance par le missionnaire du district. »

Trois jours après la publication de cette lettre, le rédacteur du *Record* reçut les lignes suivantes: « Dans votre journal du 9 avril, il a paru un appel du missionnaire Vanderkiste, réclamant des fonds pour l'établissement d'une école déguenillée. Il demande qui veut *agir*. Je réponds: *Moi;* autant du moins qu'il me sera possible. Vous recevrez 10 livres sterling de ma part; et si vous voulez bien insérer ma lettre dans votre journal, je ne doute pas que vous ne trouviez d'autres cœurs disposés à faire de même. » — Un autre bienfaiteur nous envoya 20 liv. sterl.; et dans peu de semaines j'eus en mains une somme suffisante pour ouvrir l'école. Nous ne tardâmes pas à en voir de bons fruits. A la fin de l'année, le maître racontait dans son rapport les faits suivants:

« Un garçon de 14 ans avait demandé l'admission. Peu après j'appris que non-seulement il avait habituellement faim, mais qu'il était obligé de coucher sous quelque arcade, ou d'errer par les rues lorsque la police l'en chassait. Ses camarades d'école firent une petite souscription entre eux pour lui payer un logement, et souvent ils lui apportaient une partie de leurs repas. — Quant à la fidélité, j'ai été agréablement surpris d'en

rencontrer des traits chez des enfants en apparence démoralisés; ainsi, une personne ayant laissé tomber un sou dans l'école, il me fut rapporté le soir par un de mes écoliers déguenillés, qui me pria de le rendre à qui de droit. »

L'attention avec laquelle les enfants écoutent les récits bibliques, et leurs questions, me prouvent l'intérêt qu'ils y apportent. Un jour que le maître avait expliqué combien Dieu était disposé à donner un nouveau cœur à tous ceux qui le désirent sincèrement, un petit garçon, après un moment de réflexion, demanda ce que Dieu faisait de tous les mauvais cœurs, lorsqu'il en donnait de bons en échange? — Une petite fille qui avait écouté le récit des souffrances du Sauveur, dit à la maîtresse : « Il me semble que Jésus a eu tort de quitter son beau ciel pour naître dans une écurie, pour être maltraité et crucifié. » — On lui expliqua que sans ce sacrifice les hommes auraient tous été perdus. — « Oh alors c'était bien bon de sa part ! » s'écria-t-elle ; « et je veux bien l'aimer ! » — Plusieurs, même des plus petits, qui fréquentent notre école enfantine, ne veulent pas se coucher avant d'avoir prié. Une mère nous raconta que son fils, âgé de trois ans, répétait tous les soirs, et seul, l'Oraison dominicale. Une autre femme nous dit qu'un soir, ayant voulu coucher son enfant à la hâte, sans lui donner le temps de prier, il avait pleuré si amèrement qu'elle s'était vue obligée, pour l'apaiser, de le sortir du lit, et de le laisser se mettre à genoux. — On donne en récompense aux enfants qui se conduisent bien, des Bibles, des Nouveaux-Testaments, des livres de cantiques et des traités ; et afin de mettre les parents à même d'habiller convenablement leurs enfants, on leur fournit des vêtements à prix réduits. *(La fin prochainement.)*

RÉVEIL ET PERSÉCUTION EN SUÈDE.

Nous publions avec plaisir la lettre suivante du président de l'Alliance évangélique de Stokholm à un chrétien de la Suisse française, qui a bien voulu nous la communiquer. On verra, en effet, que tous ceux de nos lecteurs qui ont pris intérêt à nos frères suédois, ont bien quelque droit à connaître cette lettre.

«...... Nous sommes particulièrement fortifiés et encouragés d'apprendre qu'il y a hors de Suède des frères qui nous portent un si vif intérêt, quoique nous soyons loin d'eux et comme

cachés dans ce coin écarté du monde. Nous avons en cela un nouveau témoignage de la communion des saints, de ceux qui sont justifiés par une même foi que le Père leur donne en Jésus-Christ le Sauveur. Oui, dans l'adversité, vos prières nous donneront la force pour le combat; le lien de l'amour fraternel sera resserré, et il nous servira comme d'un mur contre le prince des ténèbres et son armée.

» Le Seigneur Jésus se manifeste toujours au milieu de nous avec puissance par le témoignage de son Esprit; c'est pourquoi les persécutions continuent, et même redoublent. Nous venons d'apprendre qu'un grand nombre de nos frères de la ville de Hudikswall, qui s'étaient formés en Eglise indépendante, ont été mis à l'amende pour avoir pris la Sainte-Cène dans leur chapelle. Une autre congrégation chrétienne qui compte plus de 150 membres, vient d'être poursuivie pour le même *crime* devant le tribunal du district de Bergsjö, et il est probable qu'ils auront aussi été condamnés. Ceux qui sont trop pauvres pour payer (et c'est le plus grand nombre) seront mis en prison, au pain et à l'eau. — Je connais personnellement un pêcheur de Hudikswall qui, l'année dernière, se rendit à Stockholm pour demander un adoucissement de peine dans une condamnation prononcée contre lui et d'autres chrétiens de sa ville. Il m'a raconté que, par suite d'amendes répétées, il avait été réduit à la misère, ainsi que sa femme et ses enfants, et que la prochaine fois qu'il aurait à payer l'amende, il se verrait saisir ses filets, seul gagne-pain qui reste à lui et à sa famille.

» Nos paysans ont, surtout dans le nord de la Suède, l'habitude de se vêtir chaudement, à cause de la rigueur du climat; ils portent des habits fourrés et de grands tabliers de peaux. Mais quand on les met en prison, on leur enlève ces vêtements pour les remplacer par le costume beaucoup plus mince des prisonniers. Il en résulte que dans cette saison ils souffrent extrêmement du froid, non-seulement dans les prisons, mais aussi dans les voyages qu'on leur fait faire du lieu où ils ont été arrêtés jusqu'au district où se tiennent les assises. Quand, à ce traitement rigoureux, on ajoute le régime de pain et d'eau, il arrive que, par cette loi barbare, plusieurs des condamnés perdent leur santé et deviennent infirmes pour le reste de leur vie. C'est ce qui est arrivé entre autres à notre chère sœur *Anna Pehrsdotter* : fraîche comme une rose avant sa condamnation, elle a beaucoup souffert soit pendant son emprisonne-

ment, soit dans les trois voyages qu'on lui a fait faire de la prison de Fahlun au lieu de la cour d'assises. Après avoir subi d'abord 23 jours, puis encore 8 jours, le régime au pain et à l'eau, elle en est sortie avec une santé manifestement altérée.

» Malgré tout cela l'Evangile continue ses conquêtes, soit au dedans, soit au dehors de l'Eglise luthérienne. Des foules d'âmes soupirent après les promesses du salut. Mais c'est justement cette étincelle céleste qu'on veut éteindre, c'est cette aspiration céleste qu'on cherche à étouffer. Un de nos frères, A**, que le Seigneur a doué de dons extraordinaires pour la prédication, rend avec force son témoignage à l'Evangile dans le sud de la Suède: eh bien, il vient d'être cité quatre fois, par devant différents juges, pour avoir prêché *selon la doctrine luthérienne*, laquelle est cependant reconnue par le gouvernement! — On regarde ces sortes de prédications et le réveil qui en est la suite, comme une excroissance de l'Eglise, qu'il faut se hâter de retrancher! On les considère comme plus dangereux que l'eau-de-vie et le choléra. Ce n'est pas une manière de parler exagérée. Dans l'assemblée de la diète de l'ordre des paysans, l'évêque du diocèse, dans lequel sont situés Orsa et Elfdahl [1], a dit dernièrement qu'à son avis la Société des *Læsars* [2] faisait plus de mal que l'eau-de-vie. Oui, les docteurs et les pharisiens voudraient éteindre l'Esprit, en en faisant un monopole à leur profit et en *défendant* à tout autre *de parler en ce nom-là*. Mais *la Parole de Dieu ne* peut *être liée* ni aux lieux, ni aux temps, ni aux personnes. *Nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, afin que vous ayez communion avec nous et que nous ayons tous communion avec le Père et avec Jésus-Christ son Fils.* Il y a, selon l'Ecriture, une sacrificature spirituelle, en vertu de laquelle tous les rachetés doivent *annoncer les vertus de celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.*

» Une publication récente sert maintenant de drapeau à la diète; elle a pour titre: « Des intérêts de l'Eglise et de l'Ecole. » Et comme on la suppose émanée du ministre des cultes, on ne s'attend pas à ce qu'une grande liberté soit accordée au développement de la vie spirituelle. — Toutefois cet écrit n'est pas resté sans réponse. D'abord le doyen Thomander, un de nos hommes les plus distingués, qui travaille avec zèle à l'avancement du règne de Dieu, quoique seulement dans les limites de l'Eglise luthérienne, a réfuté cet ouvrage par un traité dans

[1] En Dalécarlie. Voir le N° 33 de 1853, pag. 517 et suiv. — [2] Ibid., p. 514.

lequel il dévoile toutes les misères de celle-ci. — Un autre de nos frères, le baron Creutz, officier de grenadiers, fit l'autre jour dans l'assemblée de la diète de l'ordre des nobles, une motion en faveur de la liberté religieuse. Les membres de cet ordre repoussèrent la motion avec animosité; mais les journaux n'ayant point rendu compte de cette motion d'une manière exacte, le baron Creutz fait imprimer son discours, qui est excellent et basé sur des faits positifs, afin que le public soit informé de cette tentative.

» Il y a quelques jours, plusieurs personnes s'assemblèrent chez moi pour nous encourager mutuellement à visiter les pauvres dans leurs demeures, afin d'amener, soit par des entretiens, soit par la lecture de traités religieux, leurs pensées sur le sujet de la conversion et de son absolue nécessité. Car, au sein de la pauvreté, c'est une richesse inexprimable de posséder le Fils de Dieu, Jésus-Christ: les biens d'ici-bas disparaîtront tôt ou tard pour nous; mais celui qui possédera ce trésor, le *Soleil de justice,* ne pourra le perdre ni dans le temps ni dans l'éternité.

» Quant aux réunions qui ont lieu à Stockholm, nous en avons, pour l'édification ou l'instruction biblique, le jeudi et le dimanche soir à 6 heures, dans la chapelle anglicane, par M. Elmblad; le vendredi et le dimanche à 4 heures, dans l'église d'Adolphe Fréderic, par le pasteur Janson. M. Fjellstedt en préside également une le lundi soir, et un autre frère, M. R., fait des explications de la Bible trois fois par semaine. Il y a aussi tous les dimanches matin, à 9 heures, une réunion de culte présidée par notre frère P., dans une maison particulière. L'Alliance évangélique a des réunions de prières une fois par mois: la dernière a été particulièrement bénie. Ainsi nous jouissons encore ici d'une certaine liberté; mais elle peut nous être enlevée d'un moment à l'autre. Nous savons, cependant, que TOUT *concourt au bien de ceux qui aiment Dieu,* que *pas un cheveu de notre tête ne tombera en terre sans sa permission,* et que *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Eglise.*

» Nous avons reçu des lettres fraternelles, très encourageantes, de l'Alliance évangélique de Londres; un écrit de celle de Lausanne a été envoyé au ministre de l'Intérieur à Stockholm; et une lettre très touchante et pleine de force a été adressée par le synode évangélique de Paris à l'archevêque d'Upsal. Ces lettres, insérées dans les journaux suédois, ont produit une grande émotion dans le pays.

» Selon toute apparence, cet hiver sera très important pour ce qui concerne la liberté religieuse. Un grand combat paraît se préparer ici, peut-être même dans tout l'univers; car le prince des ténèbres s'arme de toute sa violence. Mais voici notre consolation : c'est que *Celui qui est en nous est plus puissant que celui qui règne dans le monde*. C'est Lui qui marche devant nous dans le combat, et c'est Lui qui nous *revêt de ses propres armes*[1].

» Les dons de la charité chrétienne que vous nous annoncez comme ayant été recueillis, par amour pour le Seigneur Jésus-Christ, parmi les chrétiens de Suisse pour leurs pauvres frères persécutés de Suède, seront versés dans une caisse spéciale, consacrée à leur soulagement.

» Nous vous prions, cher frère, de vouloir bien saluer cordialement de notre part nos frères de la Suisse. »

Une autre fois nous donnerons encore, sur ce beau réveil de Suède, quelques détails empruntés à d'autres publications.

CORRESPONDANCE.

Communauté et communication des biens entre chrétiens.

La lettre dont notre dernier N° annonçait la réception, est d'un trop bon exemple pour que nous la taisions complétement à nos lecteurs. En voici, pour abréger, la substance :

Nous ne sommes plus au temps où les disciples *avaient toutes choses communes, où ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous, selon que chacun en avait besoin*[1]. Mais il serait injuste d'attribuer ce changement uniquement à une déchéance de l'Eglise. Les premiers chrétiens, comparativement peu nombreux[2], en face de bouleversements extraordinaires, et appelés à se tenir tous les jours dans le temple pour rendre un témoignage continuel à l'Evangile, ont pu être conduits à mettre ainsi leurs biens en commun. Aujourd'hui que les circonstances ont changé, cette communauté de biens n'est plus ni possible, ni nécessaire. Et la preuve qu'elle n'entrait pas, comme un état permanent, dans la volonté de Dieu, c'est que notre Sauveur a dit : *Vous aurez toujours des pauvres avec vous*. — Sans doute ces manifestations de l'Eglise primitive étaient des fruits exquis de la foi et de la charité. L'Eglise

[1] Ephés. VI, 11-18. — [2] Act. II, 44, 45; IV, 34-37.

était alors dans ce bel âge de la jeunesse où tout est ardeur, élan, fraîcheur d'amour, de dévouement et de vie. Plus tard elle est entrée dans l'âge mûr, qui n'a pas, il est vrai, les mêmes avantages, mais qui en a d'autres non moins précieux : c'est l'époque de l'action plus réfléchie, de la maturité, et d'une utilité plus étendue. Le christianisme, à mesure qu'il a étendu ses conquêtes, a dû montrer sa puissance, non en désorganisant la société, mais en la réformant; en sanctifiant, pour le chrétien, tous les états, toutes les positions diverses, et en produisant, par cette diversité même, les fruits les plus variés de la sanctification, dans le riche et dans le pauvre, dans le magistrat et dans l'administré, dans l'ignorant et dans le savant. C'est ainsi que tous sont appelés à *travailler*, selon le commandement de Dieu, *pour manger leur pain à la sueur de leur visage,* et à concourir par là au bien général.

N'oublions pas, toutefois, que *la charité demeure,* et doit se manifester dans toutes les phases de la vie de l'Eglise. Jésus-Christ a dit : *C'est à ceci que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* Et l'exemple de sa vie tout entière, ainsi que de sa mort, nous montre qu'il ne faut *pas aimer en paroles seulement, mais en effet et en vérité* [1]. — Vinet dit très bien que « la charité n'a pas été faite pour la pauvreté, mais la pauvreté pour la charité [2]. » En tout cas, le riche et le pauvre ont été faits l'un pour l'autre; chacun, selon sa position, a quelque chose à recevoir et à apprendre de l'autre; et c'est ainsi qu'ils sont appelés à s'aider et à s'édifier mutuellement.

« Je crois donc, poursuit notre abonné, que ce que chacun a gagné par son travail, lui appartient bien, il est vrai; mais que chacun doit se souvenir que, sans la bénédiction de Dieu, son travail aurait été vain, et qu'il ne doit pas être avare envers ses frères des dons que son Père et leur Père céleste lui a départis. — Mais s'il en est ainsi de ce que nous gagnons, combien plus ne devons-nous pas user avec libéralité de ce que nous recevons sans qu'il nous ait rien coûté, et sans qu'il nous soit nécessaire à nous-mêmes? Tel est le cas d'un grand nombre d'héritages et de legs. Je crois que, dans notre pays, il y aurait quelque chose à faire à cet égard, d'autant plus que l'expérience prouve qu'il y a de grandes tentations dans la réception de tels biens.

[1] Jaques II, 15-17.
[2] *Nouveaux discours religieux:* le Vase de parfum.

» J'espère que le faible exemple que je donne en vous voyant 200 fr. comme la dîme d'un legs de 2000 fr. que reçu dernièrement, sera suivi et amélioré. — Veuillez en mettre 50 fr. à M. Fabre, pour les pauvres de la ville; 50 la caisse centrale de l'Eglise libre vaudoise; 50 fr. aux miss de Bâle; 25 fr. à la Société évangélique de Neuchâtel (doute le Comité de secours pour les protestants disséminés), son œuvre dans le canton de Fribourg (à Estavayer), et 2 à la Société biblique de Lausanne. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ETES-VOUS ENDORMI? Question qui mérite toute considération. — QUELQUE CHOSE A TE DIRE. — Par le rév. Ryle. Toulouse 1853, S des livres religieux. Une brochure de 36 pages in-18. Prix : 10

COMMENT LIS-TU? Par le rév. Ryle; traduit librement de l'anglai M. D'Espine père. Toulouse 1853, même Société. Un petit v de 136 pages in-18. Prix : 40 cent.

TRAVAILLEZ JUSQU'A CE QUE JE VIENNE. Par le même; traduit par le m Toulouse 1853, même Société. Une brochure de 65 pages i Prix : 20 cent.

UN MOT AUX ÉGLISES. Par le même; traduit par le même. Toulouse même Société. Une brochure de 42 pages in-18. Prix : 10 ce

On ne peut qu'admirer l'abondance inépuisable de cet auteur e dicateur chrétien, qui, dans le même esprit et avec la même s vie, présente la vérité sous tant de faces variées, et l'accommode de besoins divers. Ses traités, déjà si nombreux, composent, en ques volumes, (car c'est aussi sous cette forme qu'ils sont publiés) petite bibliothèque populaire dans laquelle chacun trouve un mot soi, selon son âge, ses circonstances et son état spirituel.

AVIS A NOS ABONNÉS DE FRANCE. — Ceux de MM. nos nés français qui ont à nous écrire, sont priés de bien vouloir s'in du coût de l'affranchissement de leurs lettres. Le timbre-poste qu'ils posent témoigne de leur bonne et loyale intention de nous en ép le port; mais il arrive assez souvent que, ces timbres ne suffisant port retombe à notre charge. Ils voudront d'autant plus prévenir de erreurs, que leurs timbres ainsi apposés sont perdus pour les deux p puisque, dans ces cas-là, les postes françaises chargent les lettres, n de ce qui manque au *timbre insuffisant*, mais du port *tout entier*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

N° 11. — 1854. Du 9 Avril.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

Sommaire : Judas, ou une passion dominante; Jean XIII, 21; II et fin. — Un agent de la Mission urbaine à Londres; II et fin. — *Bulletin bibliographique.* Almanach de l'Alliance évangélique.

JUDAS, OU UNE PASSION DOMINANTE.

II.

Amen, amen, je vous dis que l'un de vous me livrera. Jean XIII, 21.

Un des premiers résultats de l'aveuglement et de l'ignorance d'elle-même qu'une passion dominante produit sur celui qui en est l'esclave, c'est l'inutilité des moyens qu'emploie la bonté de Dieu pour le retirer de l'égarement. — On s'étonne des faibles effets que la morale évangélique produit sur le monde; mais cette morale ne lui est point destinée, car elle suppose *des yeux qui voient* et *des oreilles qui entendent.* Elle n'est pour le monde christianisé qu'une loi qui le condamnera au dernier jour, comme celle de Moïse le sera pour les Juifs, à cause du *voile* que la passion met sur les yeux et des Juifs et du monde[1]. La prédication morale la plus forte n'atteint avec efficace que ceux qui sont enseignés de Dieu par le Saint-Esprit. Proclamez cette parole du Seigneur : *Il y aura un jugement sans miséricorde sur ceux qui n'auront point usé de miséricorde*; à l'ins-

[1] 2 Cor. III, 14.

tant, le cœur charitable du chrétien se reproche ses impatiences, son défaut de douceur, le peu de support qu'il a quelquefois pour les faiblesses d'autrui. Mais l'homme haineux et violent, l'homme habituellement dur envers les siens, se gardera, soyez-en sûrs, de s'appliquer l'avertissement solennel du Seigneur. — Criez à plein gosier que *Dieu résiste aux orgueilleux:* l'homme qui, pénétré de ses fautes, s'est humilié sous la puissante main de Dieu; le fidèle qui, voyant chez lui beaucoup de mal et chez autrui beaucoup de bien, n'a pas de peine à estimer ses frères plus excellents que lui-même; ce pécheur-là, humble et repentant, se sent repris en sa conscience, à cause de tant d'orgueil qu'il se voit encore, malgré toutes les raisons qu'il aurait de s'humilier. Mais l'enfant de ce siècle a trop d'orgueil pour s'aviser qu'il manque d'humilité; peut-être va-t-il même jusqu'à dire qu'il est un noble orgueil qu'on ne saurait flétrir comme un vice.

Emploierez-vous une forme d'avertissement plus directe? Irez-vous auprès de l'avare lui dénoncer son avarice, et auprès de l'ambitieux, son ambition? Leur direz-vous qu'ils font, l'un de son argent, l'autre de l'opinion, leur idole? « Moi, avare! vous diront-ils. Moi, ambitieux! Adressez-vous à d'autres, ou regardez à vous-même! Moi, un idolâtre!... » Ah! c'est bien ici qu'on retrouve tout l'aveuglement de la passion. Il est tel, que les circonstances de notre vie qui seraient les plus propres à nous ouvrir les yeux, n'y parviennent d'aucune sorte. Voilà une mère qui concentrait sur son fils toutes ses passions aimantes; le Dieu fort et jaloux lui a retiré ce rival, et elle s'obstine à ne pas comprendre ce qui lui a été fait. — Voilà un Hérode, un ami du plaisir, dont la bonté divine approche un homme saint et austère, mais qui sait toutefois se faire écouter du mondain: tout va bien tant que Jean n'attaque pas la passion dominante; mais sitôt qu'il y touche, le cœur du roi se ferme à sa voix. — Voilà Judas enfin, Judas lui-même. Le Seigneur le rend dépositaire de la bourse commune. C'était une tentation, j'en conviens; mais c'était en même temps une salutaire épreuve. Cette bourse, fruit de l'aumône, n'était pas considérable assurément, et de là sortaient des assistances pour les pauvres. Ménagée par le Seigneur, par celui qui, après

avoir multiplié les pains, ordonna qu'on serrât les restes *afin que rien ne se perdît,* mais aussi qui, durant toute sa vie, dédaigna les richesses de ce monde, la bourse des apôtres ne ressemblait en rien à celle des adorateurs de Mammon. Qui donc fut jamais aussi bien placé que Judas pour apprendre de Dieu lui-même la valeur réelle de l'argent, l'estime et l'emploi qu'on en doit faire? Mais il ne se savait pas avare, et rien ne put triompher de sa passion dominante: ni les avertissements généreux de son Maître[1], ni les leçons journalières qu'il recevait de lui par le maniement même des deniers de la communauté.

Cet aveuglement néanmoins ne saurait tout expliquer. Une passion dominante, avons-nous dit, c'est l'âme entière se dirigeant vers un objet particulier; c'est une des forces de notre nature morale absorbant à son profit l'ensemble de nos facultés. S'il en est ainsi, l'on comprend pourquoi l'homme livré à sa passion ne voit et n'entend que ce qu'il veut, et il veut ne voir et n'entendre que ce qui plaît à sa passion. Il est capable de s'oublier lui-même, de risquer ses biens et sa vie, s'il s'agit de la satisfaire; mais ne comptez point sur lui, hors du chemin où le pousse un attrait irrésistible. Je ne dis pas qu'il soit insensible à tout le reste; mais il saisit chaque chose sous la face qui lui convient, et ce qui l'avait le plus frappé s'évanouit lorsque revient sa passion favorite. C'est pour cela qu'avec lui tout raisonnement est inutile : il attache d'ailleurs aux mots un autre sens que vous. Vous pensez qu'il regarde ce que vous regardez, et ses yeux se portent autre part; qu'il écoute vos paroles, tandis qu'il se parle à lui-même; qu'il va partager vos sentiments, et il n'en a qu'un, qui repousse ou absorbe tous les autres. J'en prends à témoin votre propre expérience, soit que vous ayez maintenant obtenu la délivrance de vos passions, soit que vous ayez seulement essayé de ramener au devoir des gens passionnés. Vous devez avoir reconnu que s'attaquer à la passion dominante, c'est s'attaquer à l'homme tout entier, et qu'il n'y a rien dans le pécheur irrégénéré, non, rien par quoi l'on puisse vaincre un pareil tyran: c'est *le More avec sa peau et le léopard avec ses taches.*

[1] Luc XII, 15.

Telle est donc l'énergie d'une seule passion, qu'elle attire à elle toute la vie d'un individu, c'est-à-dire son activité, dans le sens complet de ce mot. L'homme consacre son existence à la poursuite des objets que son âme désire, et c'est dans ses désirs mêmes que se concentrent les forces de sa volonté. Mais si les saints désirs remplissent la vie, les désirs criminels l'absorbent, et ce qui absorbe la vie, la détruit; et c'est ainsi que les passions nous tuent. Cela est vrai, même de la vie physique; car n'a-t-on pas vu des gens mourir dans les convulsions de la colère, ruiner leur santé par les inquiétudes, succomber sous le poids d'une affliction immodérée? sans compter ceux qui finissent par le suicide, comme Judas. On a dit que l'avare est son propre bourreau, mais cette parole est vraie de tout homme qu'une passion domine.

Si du moins les passions ne détruisaient qu'une vie qui, dans tous les cas, doit finir! mais c'est la vie de l'âme qu'elles atteignent surtout et toujours. « On ne vit plus, » disent quelquefois ceux dont le cœur est plein de préoccupations; et nous ne saurions trouver qu'ils parlent mal. Car, ne vivre que pour un seul objet, si cet objet n'est pas Dieu; n'avoir qu'une seule pensée, si cette pensée n'est pas pour Dieu, ce n'est pas vivre assurément. Une âme ainsi frappée à mort, porte en elle une maladie semblable aux inflammations qui, se jetant sur quelqu'un de vos organes, y précipitent toute la vie du corps. Mais pour que la vie s'écoule par là et s'évanouisse, il n'est pas nécessaire que le cœur, les poumons, le foie et le cerveau soient simultanément attaqués, il suffit qu'un seul de ces organes le soit. De même, quand on dit que les passions énervent l'âme, il faut entendre cela d'une seule passion, d'une passion dominante; et l'on aurait tort de se croire à l'abri du danger, parce qu'on n'est pas passionné jusqu'à la démence.

Après cela, retournant au malheureux Judas, nous pouvons très bien comprendre pourquoi l'Ecriture dit que *Satan lui mit au cœur de trahir Jésus;* pourquoi, de plus, il est écrit que *Satan entra en lui*, lorsque le Seigneur l'eut désigné comme celui qui le trahissait. Une passion dominante n'est pas autre chose, en effet, que la domination de Satan, et quand l'occasion favorable se présente, c'est le triomphe de Satan.

Nous comprenons également pourquoi Jésus-Christ a déclaré qu'*il eût mieux valu pour Judas de n'être jamais né*: c'est qu'une passion dominante, c'est l'Antechrist au dedans de nous, c'est la mort éternelle.

Pour légitimer ces assertions, nous n'avons qu'à reprendre les idées qui ont fait le fond de ces réflexions. Une passion dominante nous empêche de voir nos autres passions, et de plus elle ne se connaît pas elle-même; de là résulte l'inutilité des avertissements et des moyens que Dieu emploie pour nous retirer de l'erreur. Une passion dominante absorbe toutes les facultés de l'âme; vers elle se retire la vie morale tout entière, ce qui veut dire que, par elle, toute vie morale se consume. Quelle place peut-il y avoir pour Jésus-Christ dans une âme livrée à la passion? A défaut de Jésus-Christ, qui est-ce qui règne dans cette pauvre âme? Et si notre existence actuelle a deux issues, l'une pour la vie, l'autre pour la mort, où donc, dites-le vous-mêmes, où conduit une passion dominante?

Cela étant bien reconnu, je ne pense pas qu'il puisse y avoir, parmi les gens raisonnables, deux opinions sur la nécessité de s'examiner soi-même pour savoir si l'on ressemble à Judas ou non. Or, bien qu'en parlant de l'avarice, j'aie pris généralement mes exemples dans la classe des grandes passions, telles que l'orgueil, la haine, la luxure, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse être tyrannisé et se perdre par ce qu'on pourrait appeler des passions petites et fort communes. La passion du jardinier ou de l'amateur pour des plantes qu'il cultive, de l'ouvrier pour son art, de l'homme de lettres pour ses livres, de la maîtresse de maison pour ses arrangements domestiques, de celui-ci pour ses chevaux, de celui-là pour ses champs et ses vignes, de l'un pour la société, d'un autre pour la solitude; toutes ces passions, comme celles du jeu, grand ou petit, de la table, bonne ou médiocre, de la toilette, fastueuse ou seulement élégante, du long dormir et du « rien-faire; » toutes ces passions peuvent s'établir dans une âme, y dominer en despote, comme un petit enfant qui balbutie à peine, et range néanmoins à ses lois tous les gens de la maison.

Or il est deux manières de s'assurer qu'on n'est pas maî-

qui chasserait Satan, et notre Seigneur, faisant appel au sens commun, déclare la chose impossible.

Et pourtant on insiste. On assure que des pécheurs non-convertis sont parvenus à se défaire de leur passion dominante. J'en conviens; mais là-dessus encore, écoutez une parabole : *Quand un esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt des lieux arides, cherchant du repos; et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti; et quand il arrive, il la trouve balayée et parée. Alors il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits pires que lui; et étant entrés ils y habitent, et le dernier état de cet homme-là est pire que le premier* [1]. Qu'est-ce donc qu'une passion qui s'en va d'elle-même, qui cède à l'empire des circonstances, ou se corrige par une simple action de l'âme sur soi? C'est une passion qui s'efface pour laisser la place à d'autres. En effet, on a vu des libertins changer de vie, mais pour devenir ambitieux; des ambitieux se retirer des affaires, mais pour se livrer à l'avarice. Tant que le cœur n'est pas converti, quelque mauvaise passion le domine; il ne saurait en être autrement.

Je l'ai dit et j'y insiste : il n'est qu'un seul moyen de maîtriser la passion, c'est la conversion du cœur; et pour le dire en passant, rien n'est plus propre à démontrer que la conversion est l'œuvre de Dieu, non de l'homme. Une âme que Dieu convertit n'est pas une âme dépouillée de toute passion quelconque, dans le sens le plus général de ce mot. La passion, à bien l'entendre, est une affection vive, un désir ardent, une espérance dont on vit, une crainte qui retient ou stimule sans cesse. Aimer, désirer, espérer et craindre, n'a rien en soi de coupable. Beaucoup aimer, désirer vivement, espérer avec ardeur et craindre avec violence, tout cela n'est mauvais que suivant l'objet qu'on craint, espère, aime ou désire; et si quelqu'un vient à diriger toutes les forces de son âme vers le bien, il a des passions toujours, mais ce sont de saintes passions. Or voilà ce que le Saint-Esprit produit chez ceux qu'il convertit à l'image du Sauveur. Car il eut de saintes passions, celui en qui s'accomplit cette parole du prophète : *Le zèle de ta maison m'a dévoré* [2]; celui qui *frémit en lui-même* sur le

[1] Luc XI, 24-26. — [2] Jean II, 17.

1854. — N° 12. (Supplément du N° 11) Du 16 Avril.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : *Société des missions de Bâle.* I. Afrique occidentale; Côte-d'Or. — *Variétés.* La carrière d'un enfant africain. Les établissements industriels de l'Inde. — *Nouvelles diverses.* Suisse ; Bâle.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE[1].

I. AFRIQUE OCCIDENTALE. — CÔTE-D'OR.

Il serait impossible de donner des couleurs trop sombres au tableau de l'état moral, religieux et social de la plus grande partie des peuples de l'Afrique. C'est un ensemble de misères qui dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous représenter. Quand nous pensons avoir sondé cet abîme, chaque voyageur nouveau nous le montre plus profond encore et nous révèle des choses que nul n'aurait pu soupçonner. Qui n'a pas frémi en lisant des détails récents sur le royaume de Dabomey?

Le *despotisme* le plus sauvage s'étend sur l'Afrique. Même ses hommes libres gémissent sous une tyrannie qui est inaccessible à la pitié. L'Afrique est nommée à bon droit une terre d'*esclavage*. Les trois quarts de ses enfants sont appelés à le subir, et il est tel lieu où se trouvent jusqu'à soixante-et-dix esclaves pour *un* homme libre. — L'Afrique fait commerce de la chair et du sang de sa population : elle le fait dans son sein et avec l'étranger.

Les *mœurs* ne peuvent se décrire; en maint endroit les classes inférieures sont dans l'impossibilité de se marier, tandis que es grands, les princes possèdent jusqu'à des milliers de

[1] N° 15 des *Voix des Missions*.

femmes. Les crimes les plus horribles en sont la conséquence et se commettent sans retenue.

Rien n'égale l'abaissement et l'*abjection de la femme* en Afrique. Elle ne s'appartient à elle-même dans aucun instant de sa vie. Vendue par ses parents, elle devient l'esclave de l'homme qu'elle a épousé, dépend de ses caprices et de sa tyrannie, et souvent l'entretient par le plus dur travail tandis qu'il passe sa vie dans la fainéantise.

Les *superstitions* viennent s'ajouter à ces misères pour les accroître infiniment. Le mahométisme et le paganisme le plus brutal se partagent la domination de cette partie du monde. Le premier vise à se l'assujettir entièrement, ne craint pas d'emprunter au paganisme ses plus détestables pratiques, à la seule exception des sacrifices humains, et s'oppose invinciblement à tout progrès. — Le paganisme africain est horrible, cruel, dégouttant de sang, sans un seul trait qui l'élève au dessus du niveau le plus bas. Des dieux en nombre infini réclament la place due au Créateur, et ont soif du sang de l'homme. Les esprits des trépassés prétendent aussi aux honneurs et veulent être entourés d'esclaves; pour les satisfaire, des hommes sont immolés par milliers sur les autels et les tombeaux. Le poison, légalement administré, tue chaque année des multitudes de coupables et d'innocents, et toutes les fureurs de la vengeance, comme tous les artifices de l'inimitié, se déploient sans gêne dans ces soi-disant jugements de Dieu.

Telle est l'Afrique. Si ses habitants n'étaient pas os de nos os, et chair de notre chair; si son état spirituel n'était pas le développement extrême de ce germe de péché que nous portons tous dans nos propres cœurs; si nous n'avions pas en mains un remède efficace pour la guérison de tant de maux...., nous pourrions être tentés de nous détourner avec dégoût de ce spectacle hideux d'abaissement et de perversité. Mais cela ne nous est pas permis. Nous pouvons et nous devons tendre des mains secourables à cette portion de notre race. Elles seraient tachées du sang de nos frères tant que nous les laisserions reposer oisives dans notre sein. Et le doigt de Dieu se montre à nous, dirigé vers l'Afrique, tandis que sa voix nous fait entendre ces mots : *Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature.*

Tout effort, grâces au Seigneur, n'y a pas été prodigué en

vain. Et comment supposerait-on qu'on n'a pas agi selon sa volonté, tandis qu'on a obtenu des bénédictions de sa part? La *Côte-d'Or* elle-même, ce tombeau de tant de missionnaires, ce sol arrosé par tant de larmes, en rend témoignage; et si le temps du rude labeur n'y est pas encore passé, la perspective de l'avenir s'y éclaircit pourtant de plus en plus.

N'eussions-nous à signaler que des améliorations matérielles, nous y reconnaîtrions déjà une victoire gagnée sur la nature souverainement indolente du nègre; car rarement un mobile est assez puissant pour le sortir de ses habitudes traditionnelles. Or voici que, depuis quelque temps, le voisinage de la mission le stimule à faire quelques efforts tout spontanés, pour relever et ennoblir un peu sa situation temporelle. Déjà, assure-t-on, les maisons de la ville d'Akropong se transforment en de meilleures et plus agréables demeures. Mais ce mouvement progressif a également atteint le domaine plus relevé de l'intelligence et de la conscience. Naguère encore le nègre n'aurait pas consenti à envoyer ses enfants aux écoles de la mission, si ceux-ci n'avaient pas reçu chaque année des vêtements ou d'autres cadeaux pour prix de leur complaisance. Mais maintenant, à Ussu, 90 garçons et 50 filles suivent les écoles sans aucune espérance de rétribution. Puis il y a parmi ces enfants, à ne s'y pas méprendre, d'heureuses dispositions et de l'attrait pour l'Evangile. L'aversion pour le culte des idoles, le mépris de ces sortiléges qui servent aux prêtres à entretenir la terreur et à perpétuer leur domination, la connaissance de l'histoire de la Bible et de sa doctrine, le sentiment du péché se réveillant dans les cœurs, l'amour pour la Parole de Dieu et le besoin de prier se manifestant çà et là dans cette jeune génération: voilà tout autant de signes évidents et encourageants de la présence de l'Esprit du Seigneur.

Quand on suit par la pensée le vieux nègre Abraham, qui se traîne en boitant de hutte en hutte dans son village de Tessing, avec une collection de gravures bibliques, mettant tout son cœur à en expliquer les sujets et exhortant avec feu à croire en Jésus-Christ; quand on se représente cette petite troupe de jeunes nègres que notre modeste séminaire a déjà formés, se postant sous un arbre au feuillage épais, prêchant avec entraînement la Parole de la croix à toute la population d'un village, et sachant saisir avec à-propos la moindre circonstance ou le moindre objet qui s'offre à la vue, la feuille qui tombe, la pierre

de la route, pour présenter sous de vivantes images les choses spirituelles; ou quand on voit un pauvre et simple petit enfant venir raconter dans sa famille ce que l'école lui a appris du Sauveur...., ne sont-ce pas aussi des influences qui agissent comme un levain au milieu de ce peuple?

Mais on sait que nos espérances, d'abord si lentes à se réaliser, ont été subitement dépassées de beaucoup. Un souffle d'En-Haut s'est fait sentir, les deux dernières années, sur la côte d'Ussu, et il est peu de parties de la population qui n'en aient ressenti quelque effet. La chapelle de nos frères s'est trouvée insuffisante pour contenir la foule qui s'y pressait. On se présentait par douzaines à la fois pour recevoir l'instruction préparatoire au baptême. En six mois, les missionnaires eurent l'inexprimable joie de baptiser 41 personnes, et l'église, qui ne comprenait que 13 membres en 1851, en compta plus de 80 deux ans plus tard, outre un nombre de 30 nouveaux catéchumènes.

Ce mouvement intéressant ne s'était pas fait pressentir d'avance, et il est venu relever les missionnaires d'un état d'abattement ou de grande tristesse; car les années s'écoulaient et tout semblait échouer contre la puissance du mal. Il faut savoir que nos frères de Christiansburg (Ussu) vivent au milieu d'une population mélangée d'Européens et de mulâtres. La civilisation toute mondaine et la demi-culture qui s'y sont introduites, le christianisme relâché et purement nominal qui y est professé, leur paraissaient avoir une influence si pernicieuse sur les nègres païens, qu'ils soupiraient souvent après les avantages d'une station située plus à l'intérieur, et qu'ils portaient presque des regards d'envie sur leurs frères d'Akropong. Mais comme le Seigneur se plaît à confondre nos craintes et nos calculs! Tandis que les missionnaires d'Akropong n'ont guères encore que des espérances à nous faire partager, c'est cette population d'Ussu qui s'ébranle, ce sont ces mulâtres durs et hautains qui s'humilient, c'est sur ce sol rebelle que l'œuvre de Dieu est en voie de prospérité. Les conversions nouvelles ont réagi sur les membres de l'église: la prédication de la Parole les a plus vivement touchés. L'institution des jeunes filles n'est pas restée étrangère au mouvement: les élèves, devenues plus communicatives, ont manifesté des besoins religieux. Et, chose entièrement nouvelle, des femmes nègres sont venues ouvrir leur cœur à la femme du missionnaire Stanger, et les prémices de

leur sexe, à Christiansburg, sont entrées dans l'église depuis peu. Il n'y a pas jusqu'à l'aspect extérieur de la ville qui ne s'en soit ressenti : les fêtes tumultueuses à l'occasion des morts, qui sont une des abominations de ces contrées, ont déjà reçu un échec, et leur suppression complète a été agitée dans des assemblées de mulâtres. Enfin, le missionnaire Stanger écrivait déjà dans les derniers mois de 1852 : « Si l'on m'avait annoncé, il y a un an, ce qu'il m'a été donné de voir cette année-ci, je me serais refusé à le croire. »

En Afrique aussi se répète, pour l'encouragement des serviteurs de Dieu, cette expérience, que les sujets les plus désespérés sont souvent ceux en qui la grâce remporte ses victoires les plus complètes. Nous ne craindrons pas d'entrer dans les détails familiers d'un exemple qui nous en est donné par le missionnaire Locher : « Lorsque je fus chargé de l'inspection de l'école en 1850, il s'y trouvait un jeune garçon qui m'était souvent amené pour recevoir de moi le châtiment que méritait sa mauvaise conduite. Je cherchais alors à lui montrer que la source de ses fautes était dans l'orgueil de son méchant cœur. Deux ans plus tard, son père réussit, par ses instances, à me faire prendre cet enfant chez-moi, pour qu'il apprît, disait-il, à servir les blancs. Je cédai par le désir que j'éprouvais de le retirer d'une vie de péché. A l'école il continuait à se faire punir presque journellement; mais à la maison sa conduite était bonne, et bientôt il me pria de lui administrer le baptême, « voulant, disait-il, être sauvé. » Je n'y pouvais consentir. Mais nous reçûmes, à cette époque, des Bibles d'Angleterre, et Akoë eût presque donné sa vie pour en avoir une ; je la lui promis à condition qu'un mois tout entier se passât sans punition. Dans une maladie qu'il fit alors, j'eus l'occasion de lui parler bien sérieusement du salut de son âme. Il tint réellement sa promesse et ne manqua pas de me rappeler la mienne. La Bible lui fut donnée. Dès ce jour il y eut un grand travail dans son cœur. C'était le moment où le frère Stanger allait commencer une instruction spéciale pour ceux qui demandaient le baptême. Akoë fut du nombre. Il a été baptisé. Tout annonce en lui une œuvre de régénération. Il prie assidûment et soutient bravement le combat contre le vieil homme. »

Combien doit nous être chère la jeunesse des stations missionnaires, à la pensée des espérances qu'elle pourra réaliser

dans l'avenir ! Aussi la Société de Bâle cherche-t-elle, en Afrique aussi bien que dans l'Inde, à procurer aux enfants des deux sexes tous les bienfaits de l'éducation chrétienne. Les écoles ordinaires seraient loin d'y suffire. Pour montrer ce qui a pu se faire jusqu'à présent sur la Côte-d'Or, nous extrayons quelques mots d'un rapport publié récemment par une *Association de Dames fondée à Bâle pour l'éducation des jeunes filles païennes*[1].

« Les regards que nous portons sur l'Afrique ne sont plus ceux de la tristesse, car là aussi quelques progrès se montrent à nous. Il s'en est fait de réels par rapport à l'éducation des jeunes filles, cette portion de la famille qui subit si complétement l'influence de la mère, qui devient avec celle-ci l'esclave du fétichisme, et qui échappe si tôt aux bons effets de la mission. En attendant que des institutions spéciales puissent être fondées pour elles, les familles missionnaires ont eu l'heureuse pensée d'en recevoir chacune plusieurs dans leur sein. A *Akropong*, Mesdames Mohr et Widmann ont 9 jeunes filles entièrement élevées dans leurs maisons. Cette dernière raconte avec quelle émotion de joie on entendait, au matin du jour de Noël, leurs cantiques chrétiens sur ces monts qui n'avaient guères retenti que de cris sauvages. Dans l'après-midi du même jour, les familles missionnaires se promenant aux environs de la station, leurs chants reprirent de nouveau. « Puis, continue Mme W., tandis que nos frères poursuivaient leur promenade, quelques femmes s'approchèrent de nous, et nous eûmes le bonheur de voir nos jeunes filles nous servir d'interprètes, pour parler à ces pauvres païennes de la naissance de notre Sauveur. N'était-ce pas déjà un fruit de notre travail ? » — A *Ussu* ou Christiansburg, les bénédictions ont été plus sensibles. Le réveil de 1852 a étendu partout son heureuse influence. Le nombre des jeunes filles élevées par M. et Mme Stanger, et qui font partie de leur famille, se monte à 9. « Notre expérience, dit Mme Stanger, nous a montré quel parti nous pouvions tirer du culte de famille comme moyen d'éducation. Nous en avons même établi un spécialement pour nos jeunes filles; quand il arrive que nous ne pouvons le diriger nous-mêmes, elles ne manquent pas

[1] Cette société, auxiliaire de celle des missions, l'assiste avec zèle et mérite d'être elle-même activement soutenue. Elle a contribué à l'envoi d'institutrices capables et dévouées, qui partagent avec les femmes des missionnaires la tâche d'élever un certain nombre de jeunes filles. Des dons destinés à cette œuvre lui sont envoyés de plusieurs cantons suisses, de quelques pays d'Allemagne, et même de la Russie.

de le célébrer entre elles. » — Les femmes des missionnaires déploient donc une activité précieuse. Mme Zimmermann, en particulier, dirige avec une grande capacité l'école des filles à Ussu; puis elle a, plus que toute autre, accès auprès des femmes indigènes, étant elle-même mulâtre de naissance. En parlant des femmes qui ont été baptisées à la suite du réveil de 1852, elle fait mention surtout d'une femme de 60 ans qui ne manquait pas un jour de venir témoigner son désir d'être chrétienne. Ses vœux ont été exaucés. « Depuis son baptême, dit Mme Z., elle se sent si heureuse, et paraît même tellement rajeunie, que le peuple ne peut s'empêcher de voir dans son changement une bénédiction du Seigneur. Elle continue à venir tous les jours auprès de nous pour entendre la Parole du Sauveur. Que les voies du Seigneur envers les âmes sont pleines de merveilles! et comme Il est admirable en amenant souvent à Lui, par de vives souffrances, ceux qu'Il prépare à devenir dans sa main des instruments de salut pour d'autres âmes! »

Ces paroles font allusion à des circonstances personnelles que nous ferons bientôt connaître plus en détail. En attendant, nous dirons que notre frère Zimmermann a épousé, en 1851, Catherine Mulgrave, qui avait été précédemment mariée à l'ancien aide-missionnaire George Thompson. Les amis de la Société de Bâle savent que le nègre Thompson, élevé en partie dans le bel institut du vénérable Zeller à Beuggen, puis dans l'institut des missions, accompagna notre frère Widmann, il y a 11 ans, à la Côte-d'Or, où une mission bâloise venait d'être fondée de nouveau. Il épousa une pieuse et excellente jeune négresse, qui avait été baptisée à la Jamaïque, dans l'église des frères Moraves. Mais bientôt l'orgueil l'égara; il se laissa entraîner par les exemples corrupteurs et impies de quelques Européens, devint adultère, s'abrutit par l'usage des liqueurs, rejeta tout avertissement, força la Société de le repousser et sa malheureuse compagne de rompre les liens qui l'unissaient à lui. Devenu dès lors un objet de mépris, même pour les païens, il a abandonné le voisinage de la mission. Mais Catherine Mulgrave a continué à rendre de si éminents services, et à se distinguer par une vie si chrétienne, que le Comité a été heureux de donner sa sanction à son mariage avec le missionnaire Zimmermann.

Les espérances qu'il était permis de concevoir touchant les

jeunes élèves catéchistes, se réalisent toujours plus complétement, à la joie de nos frères, qui voient enfin approcher le moment où cette portion de l'Afrique entendra la prédication de l'Evangile de la bouche de ses propres enfants. Le missionnaire Mader, d'Akropong, faisait, avec un de ses élèves nommé David, une excursion jusqu'à un des villages de la contrée. Ils se tenaient sous un arbre, autour duquel était accourue une foule d'hommes et de femmes, et près de 200 enfants. Le jeune homme parla le premier. « Il sut rattacher, dit M. Mader, les idées de son discours à un entretien que j'avais eu avec lui sur les églises, les écoles et la vie chrétienne en Europe, et il dépeignit avec un talent remarquable les bienfaits du christianisme pour les nations. Il donnait, par son langage figuré, un grand intérêt au message de l'Evangile qu'il annonçait à ses compatriotes nègres; aussi régnait-il parmi eux une attention peu ordinaire et pas une de ses paroles n'était perdue. Nous autres Européens n'acquerrons jamais cette aisance dans l'art de manier leur langue. J'éprouve une singulière joie d'être appelé à m'occuper de quelques-uns de ces jeunes gens. »

M. Zimmermann parle dans le même sens, tout en laissant voir combien de difficultés et de mécomptes naissent de caractères encore légers, dont l'état moral était naguères encore si déplorable. « Dans les deux courses d'évangélisation, dit-il, que j'ai faites dernièrement dans le voisinage, je me suis fait accompagner de quelques élèves, que j'ai laissés parler librement, et dont la chaleur, la vie, l'habileté m'ont infiniment plu. S'il ne s'agissait que de ces dons-là, nous pourrions dès aujourd'hui leur confier notre chaire. Quateï, qui est mon interprète, disait entre autres, en présence de 150 personnes auxquelles il avait exposé avec clarté et chaleur, la rédemption qui est en Christ: « Mes amis! le salut ne se trouve nulle part ailleurs; vos sacrifices ne sont que vanité; votre idole Lapka ne vous est d'aucun secours. Ne repoussez donc pas l'amour de Dieu, ne le contristez pas.... Si l'un de vous se trouvait dans un canot qui vînt à chavirer, et qu'après avoir longtemps lutté au milieu des flots, il fût près d'être englouti... et qu'un vaisseau s'approchât pour le sauver... et que le capitaine lui tendît la main..., dites, ne serait-ce pas un acte de démence de repousser cette main et de faire affront à votre bienfaiteur? Eh bien, vous voilà en effet sur une mer orageuse, à chaque instant près d'être submergés, et sans autre Sauveur que Dieu seul. Oh, ne lui répondez pas

par le mépris! ne différez pas plus longtemps; convertissez-vous à Lui; etc. » — Plusieurs autres jeunes élèves parlèrent après lui, en particulier Christian, fils du chef d'Adampi. « Voyez vos idoles, disait l'un d'eux; elles ont des yeux et elles ne voient pas, des oreilles et elles n'entendent pas, une bouche et elles ne parlent pas! Pourquoi vous fieriez-vous à elles? Maintenant que vous avez entendu la Parole de Dieu, vous ne pouvez plus vous excuser, comme vos pères, etc. » — « Ces arbres qui vous abritent, disait un autre, ces idoles mêmes qui sont là devant nous (c'étaient des vases de terre sur des pieux, réputés divinités protectrices du village), tout ce qui est ici sous vos yeux, le ciel et la terre, tout élèvera la voix au jour du jugement et témoignera contre vous et vous condamnera si vous ne vous repentez. »

» Je pourrais beaucoup ajouter à ces détails, mais je crains d'avoir déjà dépassé la mesure, car Satan a plus d'une fois su tirer un mauvais parti de semblables récits. Je dirai seulement que nos nègres, hommes, femmes et enfants, ont un don naturel d'éloquence très supérieur à celui des Européens, et que les enfants eux-mêmes savent accompagner leurs paroles, souvent entraînantes, de gestes singulièrement expressifs. Mais hélas! de quel poids le cœur se charge après ces douces expériences, quand ces mêmes jeunes gens, dont la sincérité ne peut certainement pas être mise en doute, laissent reparaître tout à coup, dans toute sa laideur naturelle, le cœur du païen, plein de fierté, d'intraitable opiniâtreté et d'indolence! De toute la tâche dévolue au missionnaire, rien n'est plus difficile, rien ne fait couler autant de larmes que les soins réclamés par l'éducation; rien cependant ne m'attache davantage. Seulement, le bien de nos élèves demanderait qu'ils fussent plus constamment sous notre surveillance; mais nous sommes en trop petit nombre pour y suffire. »

Suivons maintenant un de nos chers frères dans une annexe de la station d'Ussu. Les détails de son œuvre se montreront à nous plus distinctement : « Je suis allé aujourd'hui visiter et évangéliser les chrétiens et les païens de Tessing. Dès mon arrivée, Joseph, un des baptisés, m'accompagna dans le village. Les habitants étaient diversement occupés : l'un achetait du maïs pour le vendre à des vaisseaux européens; un autre travaillait à un filet; un troisième préparait des vêtements pour

en faire commerce; un quatrième nettoyait son fusil pour aller à la chasse; tel se lavait au milieu de sa cour; tel autre, plus avancé dans sa toilette, frottait de graisse sa peau noire, etc. — M'adressant à l'un, je lui disais entre autres choses que leur idolâtrie était une œuvre du démon; il me répondit avec un vrai sérieux : « Pourquoi donc, vous autres blancs, ne chassez-vous pas le démon? » Beaucoup m'engageaient à ne pas les quitter, vu qu'ils oubliaient tout dans l'intervalle de mes visites. D'autres paraissaient vouloir excuser leurs péchés par la différence de leur peau. « Changez seulement vos cœurs, leur répondais-je; il importera peu que votre peau soit blanche ou noire. » — Dans la maison où je logeais, il vint une foule de nègres, et ma chambre ressemblait à un magasin où le monde entre et sort sans cesse. Je m'efforçai de leur faire désirer la perle de grand prix.

» Dans l'après midi, je consacrai quelques heures aux baptisés, qui m'ouvrirent leurs cœurs sur leur état soit temporel soit spirituel, et me parlèrent de quelques amis qui s'approchent de l'Evangile. Sorti ensuite pour prêcher dans la rue, où j'avais été annoncé par un enfant agitant une petite cloche, je parlai sur les mêmes mots qui avaient servi de texte à ma première prédication à Tessing, il y a cinq ans : *Dieu a tant aimé le monde*, etc.; mais avec cette différence, que tout m'était alors inconnu chez les nègres, et que je ne pouvais m'adresser à eux qu'à l'aide d'un interprète indifférent pour les choses de Dieu, tandis qu'aujourd'hui j'avais le doux privilége de leur annoncer moi-même l'amour de Dieu en Christ dans leur propre langue, et de voir que j'étais écouté avec attention et compris. — J'eus dans la soirée la visite de six jeunes hommes attirés à l'Evangile, mais craignant encore de se déclarer ouvertement. La vue d'Européens impies et corrompus est une pierre d'achoppement pour plusieurs.

» Le lendemain, 40 à 50 enfants arrivèrent. Ils s'assirent en longues rangées sous le toit de chaume de la maison; je repassai avec eux les dix commandements, je les exhortai à demander à Jésus un cœur nouveau afin de pouvoir les pratiquer, puis j'essayai de leur faire chanter un verset de cantique; mais ce fut une scène assez comique : ils criaient comme de petits sauvages. Le reste du jour se passa en visites et particulièrement avec Joseph. Il m'entretint de ses projets de culture, déjà en partie réalisés. Il a creusé dans un enfoncement, à 50 pas de

la mer, un puits qui descend au dessous du niveau de celle-ci, et qui néanmoins lui fournit de l'eau douce, tandis que d'autres puits à un quart de lieue dans l'intérieur n'ont que de l'eau salée. Il a établi un jardin près de la mer, et veut y élever des cochons, des moutons, des chèvres, des poules et des canards. L'enceinte en est formée par de hauts et formidables cactus, dont les piquants suffisent pour mettre ces animaux à l'abri même des léopards et des hyènes. Tout cela me parut avoir son importance, car sans un esprit d'industrie, nos nègres convertis, privés de plusieurs avantages temporels en devenant chrétiens, auraient beaucoup de peine à subsister. »

Enfin, que dire de la contrée qui environne les stations missionnaires? Une course d'évangélisation faite par M. Zimmermann, du 27 février au 10 mars, lui a laissé de grandes espérances. A Kuantanang il a trouvé des auditeurs non-seulement bienveillants, mais prêtant une attention pleine d'intérêt. A Amrahia, un des beaux villages de cette contrée, les habitants, après avoir entendu le missionnaire et deux jeunes indigènes convertis, promirent de devenir chrétiens, et, en témoignage de leur sincérité, détruisirent après son départ les idoles placées sur les routes aux abords du village. La nuit surprit les voyageurs à Lathé, sur la route d'Akropong; malgré des flambeaux ils s'égarèrent, et durent, après une journée d'accablante chaleur, passer la nuit à la belle étoile. Ils virent Abokobi, où les nègres baptisés s'établissent et où se forme peu à peu un village chrétien. De là ils firent des excursions dans un grand nombre de villages, et partout ils reçurent un accueil qui ne leur permit pas de douter que le Seigneur n'aplanisse les voies à sa Parole, et qu'elle ne trouve bientôt une partie des habitants prêts à la recevoir. Plusieurs prêtres de fétiches sont parmi ceux qui demandent d'être baptisés. Qu'à Dieu en soit donnée la gloire!

VARIÉTÉS.

La carrière d'un enfant africain.

Catherine naquit vers l'an 1827. Sa mère était mulâtre, probablement baptisée, et appartenait à une famille considérée. Son père était le fils d'un chef, et elle se souvient encore de l'avoir vu occupé à écrire dans le bureau d'un négociant chez lequel il était placé. Elle décrit sa ville natale comme étant située au bord de la mer, plus grande qu'Ussu, ayant une belle

église, une école et deux forts. Les vaisseaux abordaient jusqu'auprès de la ville même, qui avait un gouverneur, un évêque, des moines en robes de diverses sortes, des enfants de chœur, des images de saints, etc. C'était donc une ville catholique, et, selon toute apparence, St.-Paul-de-Loando, port portugais de la Guinée méridionale.

Vers le mois d'avril 1833, Catherine était allée au bord de la mer avec deux petites filles, mulâtres comme elle. Aidées d'un petit garçon de huit ans, elles s'amusaient à pêcher à la ligne, lorsque des matelots européens abordèrent avec une chaloupe et les appelèrent. Elles étaient à quelque distance de la ville et le jour baissait. Le petit garçon s'enfuit à l'instant; mais l'aînée des petites filles se laissa tenter par la promesse de quelques friandises, et aussitôt les trois enfants, saisies pourtant de quelque crainte, furent portées par les matelots dans le bateau. Lorsqu'elles le virent s'éloigner à force de rames, elles poussèrent de grands cris, mais en vain. Bientôt elles se trouvèrent dans un des vaisseaux en grand nombre qui étaient à l'ancre, et dès le même soir le vaisseau se mit en mer. Le capitaine les traitait avec douceur et amitié; mais elles trouvèrent dans sa cabine une femme mulâtre de la même ville, enchaînée et pleurant amèrement, ce qui redoubla les pleurs des pauvres enfants. Au matin la terre avait disparu. Au bout d'une semaine, on fit sortir de la cale du vaisseau un nègre qui fut cruellement battu pour avoir voulu s'ôter la vie avec un canif. Au bout d'une seconde semaine, la cale s'ouvrit de nouveau et il en sortit plusieurs cents esclaves, qui dès lors eurent chaque jour la permission de respirer sur le pont au grand air. Le capitaine les traitait avec bonté, ainsi que les petites filles.

Quatre semaines s'étaient écoulées. La terre parut enfin; bientôt un bateau s'approcha et deux Européens vinrent examiner les papiers du capitaine. Celui-ci avait soigneusement caché les esclaves, mais il tremblait d'inquiétude. Cependant le vaisseau reprit sa marche, se dirigeant sur l'île de Cuba; mais au bout de six semaines il parut avoir perdu sa route. Une nuit, tout le monde reposait en sécurité, lorsqu'un effroyable craquement annonça que le vaisseau venait de heurter contre un écueil. Il fut aussitôt partagé en deux ; tout le devant fut arraché par les eaux et entraîné avec la plupart des esclaves; l'autre partie semblait d'instant en instant près d'être submergée. Les mâts se brisèrent; les esclaves criaient et se désolaient,

le capitaine pleurait, les matelots mangeaient et buvaient. Les pauvres enfants imploraient la pitié du capitaine. Celui-ci s'occupa d'elles avec sollicitude ; dès que le jour eut paru, deux mâts furent liés fortement l'un contre l'autre, les jeunes filles y furent attachées, et des matelots placés en avant et en arrière réussirent à les amener sur le rivage en ramant. Chacun se sauva comme il put ; beaucoup trouvèrent leur tombeau dans les flots.

Cette terre était la Jamaïque, où le digne gouverneur M. avait proclamé, une année auparavant, la liberté prochaine des esclaves. Mais la côte où les malheureux naufragés se trouvaient, était stérile et inhabitée. Ils passèrent deux jours sans nourriture, exposés à l'ardeur du soleil. Enfin parut un bateau de pilote qui les déposa sur un vaisseau de guerre, et ils furent amenés à Kingstown, où le capitaine et son équipage furent aussitôt chargés de chaînes. Les esclaves furent bien traités jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui avait fait un voyage en Angleterre. A peine de retour, il se rendit auprès d'eux avec son excellente épouse, et emmena dans sa propre maison Catherine avec une autre des petites filles et un jeune garçon mandingo.

Les deux premières furent traitées comme des enfants de la maison ; elles mangeaient à la table de la famille et recevaient des leçons de la femme même du gouverneur. Catherine possède encore l'alphabet en os qui lui servait à apprendre à lire. Elle se souvient aussi que, étant tombée malade, le gouverneur, son épouse et le frère de celle-ci, veillèrent toute une nuit auprès de son lit. C'est ainsi que les deux jeunes filles passèrent une année, au milieu du luxe d'une maison opulente, et pourtant élevées selon le Seigneur. Mais le gouverneur fut appelé à retourner en Angleterre, et Catherine dut rester à la Jamaïque à cause de la faiblesse de sa santé ; on ne se sépara qu'avec beaucoup de larmes. Catherine fut alors placée avec sa petite compagne dans une école des Frères de l'Unité, où elle passa 5 $^1/_2$ ans, pendant lesquels elle eut le bonheur d'entretenir une correspondance régulière avec sa bienfaitrice. Elle en était sortie depuis 9 mois et se trouvait dans un institut à Kingstown, où le Seigneur se l'était attachée encore plus étroitement, lorsque sa santé l'obligea de quitter. Dans la maison d'un missionnaire des Frères de l'Unité elle trouva un père et une mère en Christ ; on lui confia des écoles qui, sous ses soins, reçurent de grandes bénédictions. En 1838, elle avait été témoin

des beaux jours de l'affranchissement complet des noirs. Enfin, en 1843, elle entra au service des missions en s'unissant à un évangéliste de l'Afrique orientale. Mais alors aussi commença pour elle la sévère école des afflictions. Cependant le Seigneur s'est servi de ces souffrances mêmes pour faire d'elle un de ses instruments d'élite. Pendant neuf années, ses travaux humbles et consciencieux ont été couronnés de fruits précieux. Et maintenant, unie à un fidèle missionnaire, Catherine voit de nouveau un rayon de bonheur éclairer son existence terrestre.

Nos lecteurs reconnaissent sûrement en elle la femme du miss. Zimmermann, et ils admirent dans cette carrière d'un enfant africain un exemple des voies adorables par lesquelles le Seigneur conduit ceux qu'Il veut consacrer à son service.

Les établissements industriels de l'Inde.

Notre N° 16 de 1853 a rappelé avec quelque détail les souffrances et la détresse d'un grand nombre d'Indous qui, aussitôt convertis, se voient rejetés de leurs familles et dépouillés de tout moyen d'existence. La Société de Bâle a compris ses devoirs à leur égard. Des colonies agricoles ont été fondées pour les uns, des établissements industriels pour les autres. Ces derniers sont placés sous la direction d'une *commission d'industrie*, dont nous avons fait connaître la formation et qui vient de publier un premier rapport.

Les amis des missions applaudiront sans doute aux vues qu'elle exprime dans les paroles suivantes: «Un double but devait se présenter à notre activité. Le premier était assurément d'alléger les difficultés extrêmes contre lesquelles ont à lutter, dans l'Inde plus que dans tout autre champ de mission, les païens qui se joignent à l'Eglise. Nous osons cependant espérer que, moyennant la bénédiction de Dieu, le temps viendra où ce but pourra paraître atteint et où nos secours ne seront plus nécessaires. L'époque actuelle n'est encore que celle des petits commencements. Mais à mesure que les églises, dont le premier accroissement paraît si lent, en viendront à former des communautés chrétiennes assez nombreuses pour se suffire à elles-mêmes et offrir dans leur propre sein les éléments nécessaires au développement d'une société, alors aussi, et dans la même proportion, s'adouciront pour l'Indou les épreuves qui accompagnent son entrée dans l'Eglise, et l'exercice d'une profession lui sera facilité. — Mais autant nous nous plaisons à considérer cette

portion de notre tâche comme temporaire, autant nous désirons donner de la permanence à celle que nous lui associons. Ou, pour mieux dire, si la première n'est qu'une auxiliaire de la mission, celle-ci peut se nommer à bon droit une mission même: une mission, accomplie, non par la prédication directe de l'Evangile, mais autant que possible par la puissance de l'exemple, par le modèle offert d'un christianisme pratique appliqué à toutes les relations et à tous les détails de la vie; une mission, consistant à acclimater dans l'Inde l'activité du chrétien, sa bonne foi et sa solidité de caractère; une mission, destinée à convaincre que la piété est utile à toutes choses, et que, avec la promesse de la vie à venir, elle a celle de la vie présente. Mais la commission ne se dissimule pas les difficultés de cette double tâche au milieu d'un peuple si peu semblable à l'Européen, et qui ne fait que de recevoir les premiers rayons de la Parole de notre Sauveur. »

Au début de sa carrière, la commission a trouvé quelques essais industriels déjà plus ou moins anciens dans diverses stations. A Mangalore, sous la direction d'un habile maître, J. Haller, 21 métiers à tisser étaient en activité. Cependant cette branche d'industrie semble promettre de réussir surtout dans les stations mahrattes (Gulledgud, etc.) et du Malabar (Tellicherry, etc.), dont les habitants sont reconnus être, par leur intelligence et leur goût pour le travail, fort supérieurs à la population essentiellement agricole du Canara. A Calicut, dont la contrée est riche en bois précieux, un premier essai d'ébénisterie annonce un succès encourageant. Bettigherry, Tellicherry, Cannanore viennent aussi de faire les premiers pas. — On sent la nécessité de s'appuyer, pour chaque essai nouveau, sur une base solide, en profitant des ressources propres à chaque contrée, et des dispositions et capacités reconnues à chaque population. — A Mangalore, des conférences réunissent régulièrement tous les frères attachés aux travaux de l'industrie, resserrent entre eux le lien de l'amour fraternel, donnent lieu à des encouragements mutuels et ont déjà fortifié en eux le sentiment de leurs devoirs vis-à-vis de leurs jeunes apprentis. — Enfin, un agent de la commission, placé dans ses mains d'une manière providentielle, homme versé dans les opérations de l'industrie et du négoce, et auquel seront confiées la surveillance et la direction des affaires, est parti le 20 décembre pour l'Inde. — Les dons fournis par les amis de cette œuvre chrétienne ont

déjà permis à la commission d'accorder à plusieurs stations des subsides importants. Un compte détaillé en a été publié. Elle continue à solliciter la coopération et les prières des amis des missions.

NOUVELLES DIVERSES.

SUISSE. *Bâle.* Nos frères n'apprendront pas sans bénir le Seigneur que la dette de 60,000 fr., qui pesait sur la Société des Missions depuis 2 ans et 4 mois, vient d'être acquittée, et que la maison de l'institut, qui avait servi d'hypothèque, se trouve de nouveau *libre*. Bien des traits de générosité, bien des sacrifices qui ont voulu rester ignorés du monde, pourraient être cités à cette occasion. Cette dette était une souffrance pour les cœurs bâlois. Aussi Bâle a-t-il donné, pour l'acquitter 42,000 fr. Il est venu du reste de la Suisse 4000 fr., de l'Allemagne et de l'Alsace 8000 fr., et le produit de trois ans du journal *le Heidenbote* a fourni 6000 fr. — Toutefois le Seigneur ne permet pas que la Société soit longtemps exempte de soucis. Une de ces dettes temporaires, qui doivent se contracter chaque fois que des dépenses urgentes précèdent l'arrivée des dons, se trouvait dernièrement portée à 28,000 fr., tandis que le pauvre Würtemberg, ce fidèle soutien des missions, gémit sous le poids accablant de sa misère! C'est donc de la Suisse et de l'Alsace que Bâle attend ses principales ressources.

— Le 5 février, trois élèves de l'Institut ont reçu, dans une séance d'adieux, les bénédictions et les vœux de la Société. Ils se rendent à la Nouvelle-Orléans et dans la vallée du Mississipi, pour évangéliser les émigrants allemands qui affluent en si grand nombre dans ces contrées.

— Le Comité des Missions a résolu d'avoir de temps en temps à Bâle des *conférences* avec des amis de son œuvre. La première a eu lieu, il y a environ deux mois, chez M. le conseiller d'Etat Christ-Sarasin. Ce fut une assemblée chrétienne belle et touchante, composée de quarante personnes, tant pasteurs et professeurs que hommes d'Etat, négociants, artisans employés, etc., et dont l'affection et la confiance ont fortifié comme tout de nouveau le Comité. Tous ont exprimé non-seulement un sentiment profond de la grandeur de cette œuvre sainte, mais encore celui des bénédictions dont les églises et Bâle en particulier sont redevables aux missions.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

bord de la fosse d'un ami[1]; qui poussa de profonds soupirs à la pensée des châtiments dont il menaçait Jérusalem[2]; qui *donna sa vie pour ses brebis*[3], et qui supplia avec tant d'angoisse *Celui qui pouvait le délivrer de sa crainte*[4]. Ils eurent de saintes passions, ces serviteurs du Très-Haut qui disaient: *J'ai soif de Dieu, du Dieu fort et vivant! Oh! quand irai-je et entrerai-je devant mon Dieu*[5]*! — O Eternel! mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eau parce qu'on n'observe pas ta loi*[6]*! — Je dis la vérité en Christ, je ne mens point;.... j'ai une grande tristesse et une douleur continuelle en mon cœur pour mes frères, mes parents selon la chair*[7]. — *Mes petits enfants, pour lesquels je suis de nouveau en travail d'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous;.... dans quelle perplexité ne suis-je pas à cause de vous*[8]*!* — Ou bien encore: *Christ est ma vie, et mourir m'est un gain*[9]. — Ce langage est bien celui de la passion; c'est ainsi que s'expriment le zèle pour Dieu et l'amour du prochain; c'est ainsi que parle un cœur où *Jésus-Christ habite par la foi.* Passion pleine de folie, si l'on en croit le monde, qui s'estime, lui, plein de sagesse lorsqu'il se livre aux folles passions de la chair. Toujours est-il que l'homme n'est pas de glace, et que s'il ne recherche pas avec ardeur les biens éternels, il s'acharne aux jouissances de la terre, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a qu'une manière d'échapper aux attraits du péché, c'est de se livrer à ceux de l'amour de Dieu.

O vous donc, qui sentez que l'homme n'est pas une créature jetée ici-bas au hasard et sans but, mais qui, prenant pour terme de la vie ce qui ne l'est pas, cherchez le bonheur dans la satisfaction de vos goûts naturels et vous y livrez avec avidité; vous qui, cherchant à vous rendre l'existence légère, vous la faites de plus en plus lourde; ô vous qui vous creusez laborieusement, bien qu'en riant, une fosse que nous nous creusions nous-même quand le Seigneur daigna nous appeler à lui; ô vous qui, pourtant, gémissez quelquefois du joug sous lequel vous pliez, et qui, plus souvent encore, soupirez et ver-

[1] Jean XI, 33. — [2] Matth. XXIII, 37. — [3] Jean XV, 13. — [4] Héb. V, 7. — [5] Ps. XLII, 3. — [6] Ps. CXIX, 136, 139. — [7] Rom. IX, 1, 2. — [8] Gal. IV, 19, 20. — [9] Philip. I, 21.

sez des larmes sans vous rendre compte de ce qui cause au fond vos douleurs, nous vous invitons sérieusement à vous convertir à Jésus-Christ, pour trouver près de lui le bonheur et la liberté. Ne croyez pas qu'avec le temps votre condition devienne meilleure. Aux passions quelquefois généreuses de la jeunesse, succèdent les passions plus vulgaires de l'âge mûr, et à celles-ci, les petites passions de la vieillesse, cette autre enfance. Voulez-vous donc croître au lieu de diminuer, monter au lieu de descendre? voulez-vous que votre âme entre enfin dans une carrière infinie d'amour, d'opulence et de gloire, que de nobles passions l'enflamment sans la consumer? convertissez-vous à Jésus-Christ et à son Evangile. Il est connu de vous cet Evangile, du moins si vous lisez quelquefois ces feuilles; et nous ne cesserons de nous appliquer à vous l'y présenter de nouveau. Ah! que le saint et bon Esprit de notre Dieu daigne diriger pour cela notre cœur et notre plume; nous inspirer, en quelque sorte, la passion d'amener vos âmes à Jésus-Christ, et vous inspirer à vous-mêmes le désir ardent de *fuir la colère à venir* et de posséder la grâce immuable du Seigneur. Amen!

UN AGENT DE LA MISSION URBAINE A LONDRES.

(Suite et fin.)

Citons encore quelques traits des récits de M. Vanderkist.

Il y avait moins de catholiques dans mon district que dans beaucoup d'autres. Néanmoins j'ai été souvent en rapport avec eux. En général ils sont ignorants et brutaux; plusieurs fois j'ai été menacé par eux de la façon la plus grossière, et parmi mes collègues il y en a qui ont été maltraités, entre autres M. Bullin, qui est mort pour avoir été jeté du haut en bas d'un escalier, dans le quartier de St.-Giles. Mais pour ce martyr nous avons une espérance fondée que *mourir lui était un gain*.

En mainte occasion, j'ai vu que, quels que fussent les péchés grossiers que commettait un catholique, pourvu qu'il observât certaines pratiques religieuses, il obtenait du prêtre l'absolution. Une fois, entre autres, une femme de mauvaise vie me dit : « Pourquoi m'adressez-vous des reproches? Je vais à confesse régulièrement; je paye au prêtre ce que je lui dois

et il me pardonne. J'observe exactement ma religion. » — Les enseignements de l'Eglise romaine n'ont pour but que d'engager les auditeurs à renoncer à leur droit d'examen, et à recevoir ce que dit le clergé comme des décisions infaillibles. — La violence des catholiques irlandais est affreuse. J'en ai vu un maltraiter indignement un agent de police, s'écriant qu'il haïssait cette race de Luther. Leur brutalité peut être attribuée, en grande partie, aux leçons de haine qui leur sont systématiquement inculquées par les prêtres.

L'incrédulité, dans la classe ouvrière, est un des ennemis que j'eus souvent à combattre. Un argument que l'on m'avança fréquemment était celui-ci : « La religion ne peut être vraie, autrement les gens qui vont à l'église s'inquiéteraient davantage de mon âme. Jamais je ne croirai qu'ils soient persuadés que je brûlerai au feu éternel; car, voyez-vous, si moi j'apercevais une pauvre créature sous la roue d'un char, je ferais mon possible pour l'en retirer, et vous dites que l'enfer est pire encore. Si donc ils étaient convaincus du danger de nos âmes, nous en entendrions parler davantage que nous ne le faisons. » — Parfois aussi l'on me disait : « J'ai travaillé tant d'années pour un tel; c'était un bon maître, qui me payait régulièrement, et qui allait tous les dimanches à son culte; mais jamais il ne demandait à homme, femme ou enfant de ses employés, où ils allaient, eux. Non, non : la religion est une bonne chose pour vous autres gens comme il faut, mais non pas pour des pauvres comme nous. Cependant j'aime votre conversation. »

La Société m'envoya avec un aide, pour tenir à Victoria-Park une réunion en plein air, destinée spécialement aux incrédules qui avaient l'habitude de s'y rassembler en groupes le dimanche matin, pendant le culte public. Un jour que, en terminant, je distribuais des traités, je vis s'approcher un jeune homme en méchant habit; il parut agité et désireux de me parler. Sa mauvaise mine, son air débraillé, annonçaient un dissipateur. Je lui fis quelques observations sur l'importance de la religion, et ses larmes jaillirent. — « Vous me voyez dans un terrible état d'esprit, dit-il. Je ne suis sorti du cabaret que parce qu'on le fermait avant l'heure du service divin; je me suis arrêté par hasard pour vous entendre. Autrefois, je n'étais pas un misérable tel que vous me voyez aujourd'hui. » — Il m'apprit qu'il avait été membre de la chapelle wesleyenne de Spitalfields, mais qu'après plusieurs années d'une conduite ré-

gulière, il s'était lié avec quelques incrédules, et, de chute e chute, il était devenu l'être dégradé que j'avais sous les yeux Je l'invitai à se rendre à une réunion religieuse où je devais m trouver le même soir; puis, après que je lui eus donné quel ques bons conseils et que je l'eus recommandé au Seigneur nous nous séparâmes. Dans la soirée, je cherchai des yeux m nouvelle connaissance, et ne l'apercevant pas, je craignis qu ses bonnes impressions n'eussent été *comme une rosée du matin qui s'en va* [1]. — L'année suivante, me trouvant à Spitalfields, j'entrai dans la chapelle wesleyenne. J'allais me retirer après le service, lorsqu'un jeune homme m'aborda vivement, me saisit la main et me la pressa avec cordialité. Je lui dis combien j'étais sensible à ses témoignages d'amitié, mais qu'en vérité je ne le reconnaissais pas. Il me rappela alors notre entrevue à Victoria-Park; mais quel changement s'était opéré en lui! Il n'était pas étonnant que dans le jeune homme bien mis, à l'air heureux et prospère, je n'eusse pas su reconnaître le débauché, qui, la pipe à la main, sortait un dimanche matin d'une vile gargote. Ce même soir-là, il était retourné au lieu de culte où sa mère l'avait conduit jeune garçon. Dieu avait touché son cœur; l'enfant prodigue était revenu à la maison paternelle.

Nous rencontrons quelquefois des incrédules qui témoignent la haine la plus violente contre les prédicateurs de l'Evangile. Un de ces hommes, nommé Tubbs, la première fois que je me présentai chez lui, se fâcha si fort en apprenant le but de ma visite, que je dus lui faire observer qu'il n'était nullement nécessaire de m'apostropher de la sorte, car s'il désirait mon départ, je m'éloignerais sur-le-champ. Pour toute réponse, il me signifia de vider la chambre, et je me retirai après l'avoir averti du péché qu'il commettait en recevant ainsi un serviteur de Dieu. Peu de temps après, Tubbs fut frappé, pendant son travail d'une attaque d'apoplexie. Il me fit aussitôt chercher, étant sous l'impression que c'était un châtiment de Dieu pour sa conduite envers moi. Il me saisit la main, en s'écriant avec une expression d'angoisse indicible : « Pardonnez-moi! oh, pardonnez moi! » — Je le plaignais de toute mon âme; car être mourant e se sentir sous les jugements de Dieu, n'est-ce pas le comble d malheur? Tubbs vécut dans ce triste état durant plusieurs mois Je lui fis de longues visites, mais elles n'étaient cependant pa

[1] Osée VI, 4.

assez longues à son gré. Il me répétait sans cesse : « Donnez-moi votre main. Ne me quittez pas encore. Ne pouvez-vous rester plus longtemps? » — Jusqu'à sa mort, il réclama mes prières auprès de son lit; mais je ne saurais me prononcer sur son état spirituel. Il avait sans aucun doute une forte conviction de péché; mais mit-il toute son espérance en Christ, c'est ce dont je n'ai pu acquérir de certitude.

La moralité, ou plutôt l'*immoralité* des incrédules et des athées, est ordinairement en harmonie avec leurs principes, et si je devais définir l'athéisme, je dirais que c'est l'effort d'un esprit et d'un cœur mal réglés pour rejeter toute responsabilité en dépit de la raison et de la conscience.

On est étonné parfois des raisonnements et des objections que l'on rencontre dans la bouche d'ouvriers incrédules: objections tirées, par exemple, d'une contradiction apparente dans quelque trait biblique, dans quelque chronologie, ou bien fondée sur une découverte de la science qui paraît en désaccord avec tel ou tel passage de la Parole de Dieu. Dans ces rencontres, je me suis félicité plus d'une fois d'avoir étudié et approfondi les difficultés que renferment nos Saintes-Ecritures, ce qui me mettait à même de répondre à la plupart de ces questions épineuses; et je crois qu'il peut être utile aux chrétiens en général de donner quelque attention à l'exégèse biblique. Un des six pasteurs devant lesquels j'eus l'honneur, suivant les règles de la Société, de faire mon examen avant d'être admis à l'œuvre de l'évangélisation, M. Morrison, de Chelsea, après m'avoir donné de sages conseils sur la marche à suivre envers les incrédules, me dit ces paroles : « Vous ne pouvez sans doute les convertir par votre science : il n'y a que la puissance du Saint-Esprit capable d'opérer ce miracle. Mais il est bon de pouvoir les réduire au silence, et de leur montrer que les arguments dont ils se targuent ne sont pas sans réplique. »

Dans les discussions religieuses il faut savoir garder du calme, et éviter toute aigreur, lors même que notre adversaire nous attaque par des insolences ou des personnalités. Ne devons-nous pas plutôt plaindre un homme *dans l'erreur*, comme nous le faisons quand il est malade ou malheureux? L'erreur n'est-elle pas une maladie de l'âme?

J'ai dit plus haut que l'ivrognerie était une cause de maux incalculables. Elle devient à la longue un besoin physique, et quand l'individu en est là, il lui est pour ainsi dire impossible

de ne boire qu'avec modération. L'estomac réclame alors impérieusement des excitants. Dans ces cas-là, il n'y a qu'une *abstinence complète* qui puisse le sauver; l'estomac se trouve *sevré*, et de nouvelles habitudes deviennent possibles.

Comme je m'entretenais un jour avec une femme sortie, le matin même, de la prison où elle avait été renfermée pour des actes de violence commis dans l'ivresse, elle me dit en sanglotant qu'elle voudrait être toujours en prison, parce que, là du moins, elle ne pouvait se procurer cette boisson qui la perdait. — Hélas! elle vivait dans un voisinage où elle était entourée de mauvaises compagnies et d'occasions de chute. Le péché est bien véritablement un joug, et, ainsi que l'a dit le Sauveur, il n'y a que *ses affranchis qui soient véritablement libres*[1]. Voici un exemple frappant de cette vérité.

Des époux du nom de A** étaient tous deux adonnés au vin, et, comme suite inévitable, ils se trouvaient dans une grande pauvreté. Ils devinrent membres d'une Société de tempérance, et un changement notable dans leurs circonstances extérieures fut la suite de ce fait. Ils prirent un logement plus propre et plus confortable, et pendant deux ou trois ans, leur sobriété ne se démentit pas. Ils appartenaient à une association de secours mutuels fondée par la Société de tempérance. Le mari fut atteint d'une maladie grave; mais la contribution qu'il reçut de son association, le mit à même de se soigner convenablement. C'était avec plaisir que je le trouvais établi près d'un bon feu, un livre religieux à la main, tandis que sa femme travaillait à ses côtés. Elle était faiseuse de brosses. Quoique je ne les envisageasse ni l'un ni l'autre comme convertis, et qu'ils me parussent s'appuyer encore trop sur leurs bonnes résolutions et non pas assez sur le Sauveur, cependant j'étais plein d'espérance à leur égard, lorsque j'appris qu'ils avaient cessé de s'abstenir complétement de toute liqueur enivrante. Connaissant leurs habitudes précédentes, je conçus des craintes, que je leur exprimai. Ils me répondirent que, ne buvant qu'avec modération, ils n'étaient pas exposés à retomber dans leurs précédents excès. Cela dura quelque temps; puis tout à coup ils se livrèrent à la boisson avec fureur, et devinrent pires qu'ils n'avaient été dans leur première intempérance. Ils vendirent une portion de leurs effets pour se livrer à leur passion effrénée; leurs meubles furent mis en gage; enfin, petit à petit, toute aisance

[1] Jean VIII, 34-36.

disparut. Dans les rares intervalles de leurs orgies, où la raison reprenait le dessus, ils contemplaient avec désespoir leur ruine complète. De fréquentes querelles avaient lieu entre eux, et un jour enfin, un voisin trouva la malheureuse femme pendue par une corde au montant du lit! On réussit à la rappeler à la vie. Quelques instants de plus, et elle était précipitée dans l'éternité, sous le poids de cette condamnation : *Les ivrognes n'hériteront point le royaume de Dieu*[1]*!* — Dès que j'appris ce qui était arrivé, je me rendis auprès d'eux et je les exhortai à redevenir membres de la Société de tempérance; ce qu'ils firent; et dès lors il s'est de nouveau manifesté une amélioration sensible dans leur position.

Un des directeurs de la prison de Newgate affirme que sur 100 malfaiteurs qui y sont renfermés, il y en a 99 dont les crimes sont le fruit de l'intempérance. — *Le vin mord par derrière comme un serpent, et il pique comme un basilic*[2].

La partie criminelle de la population a beaucoup occupé mon attention. La négligence des parents, le manque d'une occupation régulière, les mauvaises compagnies, sont les causes principales du vice chez la jeunesse. — *Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point*[3]. Voilà la déclaration de la Parole de Dieu, et je doir déclarer ici que dans ma longue expérience je n'ai jamais rencontré un seul exemple d'un enfant qui soit tombé dans le vice, lorsqu'il avait été élevé par un père et une mère qui étaient pieux, et qui l'avaient instruit autant par leur exemple que par leurs paroles[4]. — Je me souviens d'un homme dissolu,

[1] 1 Cor. VI, 10. — [2] Prov. XXIII, 31, 32. — [3] Prov. XXII, 6.

[4] Nous aimons à offrir cette encourageante déclaration (peut-être un peu trop absolue) aux parents chrétiens, comme un précieux stimulant dans leur importante et difficile tâche. — Toutefois nous devons faire remarquer que M. Vanderkist dit qu'il n'a jamais *rencontré* d'exemples d'une éducation chrétienne manquée, et non qu'il n'en ait jamais *existé* de tels; ce qui serait, d'un côté bien téméraire, et de l'autre bien propre à jeter dans le désespoir les parents chrétiens dont les enfants tournent mal. — Nous n'avons, du reste, pas bien compris la pensée de M. V. D'après ses paroles, il n'aurait pas vu d'enfants élevés chrétiennement, quitter la route du bien: ce qui, incontestablement, se rencontre. Mais les traits qu'il cite à l'appui, feraient croire que, selon lui, les enfants ainsi élevés finissent toujours par se convertir, même après de longs égarements; ce qui est bien différent — Quoi qu'il en soit, nous pensons que ce qu'il y a, à nos yeux, d'un peu trop absolu dans les paroles de M. V., vient d'abord de la difficulté de connaître exactement les faits, puis surtout de ce qu'ayant été conduit par la charité à passer sa vie au milieu des misères morales dont il vient de nous offrir le saisissant tableau, il a eu bien plus souvent l'occasion de constater les tristes effets

nommé Joseph, dont le père était mauvais sujet, mais dont la mère était pieuse. Elle priait sans cesse pour son enfant, et tandis qu'elle était mourante, il lui fut donné de recevoir la réponse à ses prières. Joseph fréquentait des vagabonds et des filous, et quoiqu'il n'eût que 16 ans, il vivait dans le péché avec une jeune Bohémienne. Je lui adressai souvent des remontrances, qu'il écoutait avec respect, mais sans changer de conduite, et il continuait à passer la plupart de ses nuits hors de chez lui. Il paraît cependant que, même à cette époque, mes paroles et surtout les prières de sa mère, ne furent pas sans effet sur sa conscience. Un jour il vint subitement me prier de lui procurer les moyens d'émigrer en Australie, disant : « Je suis plongé si profondément dans le mal ici, que si vous ne me facilitez pas les moyens de quitter Londres, ce sera comme détenu transporté que je quitterai le pays. » — La Société des missions accéda à son désir, et dès lors nous avons reçu de lui de réjouissantes nouvelles.

Une femme âgée me fournit encore un exemple de ce que je viens d'avancer. Son père avait été un des évangélistes employés par Wesley. Sa mère prouvait, par une conduite irréprochable, la pureté de sa foi. « Nous étions sept enfants, » me racontait cette femme; « et souvent mon père, se confiant en la promesse de Dieu, nous disait : « Enfants, je crois que vous » serez tous convertis. » C'est ce qui arriva; je fus la dernière, car il n'y a que neuf ans que les prières de mon père pour moi ont été exaucées. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ALMANACH DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE, rédigé par M. A. Racine-Braud, rédacteur du *Bulletin du monde chrétien*, *Echo de l'alliance évangélique;* 1re année, 1854. Paris, Grassart; Lyon, Denis et Petitpierre; etc. Une brochure de 64 pages in-16. Prix : 50 cent.

Le titre indique suffisamment la spécialité de cet Almanach. Paraissant pour la première fois, il renferme l'historique de l'Alliance évangélique depuis sa fondation, ainsi que la liste des divers comités de la branche française. Un passage affecté à chaque jour ajoute à son utilité pour l'édification. Les membres de l'Alliance voudront se procurer cet almanach, ainsi que ceux qui doivent le suivre.

d'une mauvaise éducation que les résultats quelconques d'une bonne. — Nous renvoyons, du reste, nos lecteurs aux explications que nous avons données sur ce point, dans le N° 18 de 1851, pages 285 et suivantes.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 13. Du 23 Avril.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

LEILA ADA.

Leila Ada était fille d'un riche Israélite, qui avait perdu son épouse bien-aimée lorsque l'enfant était à peine âgée de deux ans. Cette perte avait plongé le père dans une profonde mélancolie, dont il ne commença à sortir que lorsque cette chère enfant, qui portait le nom de sa mère, commença à reproduire aussi son image. D'une beauté remarquable, Leila était aussi richement douée des dons de l'intelligence. Elevée d'après les principes juifs les plus stricts, elle montra de bonne heure du zèle et de la dévotion. Le développement remarquable de cette enfant distinguée rendait fort heureux son père, qui s'attacha si fortement à elle, qu'elle devint pour lui presque une idole. Une telle affection aurait aisément pu être dangereuse pour celle qui en était l'objet; mais une sainte lumière avait été de bonne heure allumée en son âme : dès son enfance, elle avait éprouvé une soif ardente pour la vérité; elle ressentait la douce influence du Saint-Esprit, et soupirait après le salut éternel.

Toute jeune encore elle cherchait la solitude et aimait à méditer loin du bruit. « Ô Dieu ! » écrivait-elle à l'âge de treize ans, « je suis orgueilleuse, opiniâtre, mondaine, et ne puis pas être heureuse. Mais tu m'as inspiré un désir ardent d'aller à

Toi : réponds-moi selon ta Parole, qui est la vérité, éternelle comme Toi. Oh que mon âme s'y confie ! que ton amour donne la paix à mon cœur ! que mes yeux se fondent en larmes de joie dans la conviction que tu m'aimes ! Au commencement de cette nouvelle année je conclus avec Toi cette alliance solennelle, par laquelle je veux me consacrer à Toi. »

Leila était juive, et c'était par conséquent le Talmud qui devait lui donner la vérité. Mais il était impossible que cette source si mélangée apaisât la soif de son âme. Le résultat de son application à étudier les livres talmudiques fut cependant de lui faire attendre comme prochaine la venue du Messie. Cette âme ardente, soupirant après la vérité, se détourna des pensées humaines du Talmud pour se porter sur les prédictions véritables concernant le Christ. « O Seigneur ! » écrivait cette jeune fille dans sa dix-septième année, « je veux, par ton secours, commencer maintenant à lire et à étudier avec zèle et dévotion ta sainte Parole. Je t'en supplie, daigne éclairer mon âme et accorde-moi le don d'intelligence pour recevoir ta vérité. » — Dans le même temps elle transcrivit aussi une série de résolutions, d'après lesquelles elle voulait régler sa vie. Voici quelle était la première : « Que le salut de mon âme soit mon premier et mon principal intérêt. » — La neuvième et la dixième étaient conçues en ces termes : « Que je m'applique chaque jour à l'étude des Saintes-Ecritures. » — « Que je me souvienne constamment de penser à la mort et à l'éternité. »

Elle avait dix-huit ans lorsque son père prit, à son indicible joie, la résolution d'aller visiter avec elle la Terre-Sainte de Juda et Jérusalem, la ville de ses pères. « O Seigneur Tout-puissant Eternel ! » disait-elle alors dans sa prière, « viens avec moi. Je vais voir le pays qui a été signalé d'une façon particulière par les témoignages merveilleux de ta souveraine puissance, le pays dans lequel mes pères t'ont servi. Ah ! que le secours vienne de Sion sur Israël ! que Dieu délivre son peuple captif ! et Jacob se réjouira, et Israël sera dans la joie ! »

Une chose fort remarquable, c'est que ce fut dans le moment où Leila se préparait à visiter avec son bien-aimé père le pays de la promesse, qu'elle se sentit pressée intérieurement de faire connaissance avec Celui qui est la *pierre angulaire* de cette contrée, mais qui aussi, parce qu'il en a été rejeté, devait devenir pour ses habitants *une pierre d'achoppement et de scandale.* — C'est alors, en perspective de son départ, que Leila écrivait

dans son journal les paroles suivantes : « Je dois mentionner l'effet béni qu'a produit en moi la lecture des saints Livres. Je veux les lire avec plus de soin encore, afin qu'à l'avenir cette bénédiction me soit accordée aussi en plus grande abondance. J'ai pris la résolution de lire le livre que les chrétiens appellent le Nouveau-Testament. Ils prétendent que les prophéties qui se trouvent dans l'Ancien-Testament, sont clairement accomplies dans le Nouveau. Je veux voir si cette prétention est fondée. J'ai, il est vrai, beaucoup entendu dire que c'est un livre abominable, et même qu'une malédiction terrible pèse sur ceux qui le lisent; mais je ne puis pas croire qu'il en soit ainsi, lorsque, en le lisant, on a pour but de se faire une idée plus précise de la différence qu'il y a entre les juifs et les chrétiens. Dailleurs, ne serai-je pas bien meilleure juive lorsque je l'aurai lu? Mon esprit ne sera-t-il pas bien mieux armé de preuves contre la funeste erreur dans laquelle les chrétiens sont enlacés? Je ne puis douter que je n'aie raison. Si je dois discuter avec un chrétien, comment pourrai-je accuser de fausseté un livre que je n'aurai pas encore lu?... Les chrétiens lisent et étudient bien l'Ancien-Testament; comment pourrai-je être préparée à leur prouver que le Nouveau-Testament n'est pas vrai, si j'ignore entièrement la nature de la preuve qu'il contient en faveur du christianisme? La curiosité, un sentiment de devoir, un vif désir d'une instruction plus approfondie, tout me pousse à lire ce livre. Lorsque je pense aux chrétiens, je ne sais voir aucune preuve qu'il y ait sur eux une malédiction particulière; je dirais même, si j'osais, qu'ils me semblent très heureux en comparaison de notre pauvre peuple opprimé. La chose est vraie; je puis donc la dire. »

Le voyage en Judée fit passer notre jeune Israélite au travers de la Suisse, de l'Italie, de la Grèce et de la Turquie. Les beautés de la nature et les événements qui marquèrent sa route, émurent son cœur et la firent réfléchir. En présence de la cascade du Staubbach se précipitant du haut de sa paroi de rochers comme un nuage de poussière, elle écrivait dans son journal : « De semblables merveilles de la nature sont pour moi d'un prix inestimable, parce qu'elles me font aspirer à une connaissance plus approfondie de la Parole de Dieu, et qu'elles étendent mes conceptions de sa majesté, de sa grandeur, de son amour et de sa puissance. Ces étoiles brillantes qui se lèvent l'une après l'autre derrière les cimes lointaines des montagnes,

ou qui se laissent voir entre les déchirures des rochers; ce superbe couchant qui enflamme l'horizon en colorant la terre et le ciel de teintes si éclatantes et si variées..., que c'est magnifique! que c'est sublime! — J'espère que l'impression qui m'a saisie à la vue de ce ravissant spectacle, ne sera pas perdue pour moi, mais que je serai trouvée d'autant plus fidèle, moi à qui *il a été tant donné* et à qui *il sera aussi beaucoup redemandé*. O Dieu, je te le demande avec instance, ne t'éloigne pas de moi, mais daigne te révéler à moi et me sauver pour l'amour de ton nom. Tu sais, car tu en es témoin, combien je souhaite ardemment que mon cœur soit intègre et entièrement dévoué à ton service. *Comme le cerf brâme après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, mon Dieu!* »

« Que puis-je faire? » continuait-elle; « toutes les malédictions dénoncées contre la transgression de la loi divine, me semblent suspendues sur ma tête. Mon âme est animée de sentiments terrestres, et Dieu est un juste juge. Mais il est aussi abondant en grâce. O Eternel! j'en appelle à toi, pour savoir si je t'aime de tout mon cœur. Tu sais que je désire de toute mon âme de te servir.... Je suis dans une vallée obscure où les ténèbres peuvent se saisir avec la main. Je ne connais pas la voie du salut. Le Talmud ne m'inspire aucune confiance. Plus je lis l'Ecriture, plus je vois clairement que ce livre de nos docteurs est purement et simplement une invention humaine. Et je ne puis pas accomplir la loi de Moïse; cela m'est impossible aussi bien qu'à tout mon peuple. Seigneur! viens à mon aide et sauve-moi! Aie pitié du triste état où je me trouve, et enseigne-moi ce que je dois faire..... Je me repens, je m'humilie avec contrition; mon cœur est réellement brisé à cause de mes péchés. »

Dans les paroles qui portent pour suscription : « Du cimetière de Constantinople, » elle nous fait pénétrer plus profondément encore dans son cœur ému. On voit qu'elle a conçu un secret amour pour Jésus de Nazareth, cet homme plein de grâce et de vérité. « O Dieu! » dit-elle dans cette méditation, « fais lever sur moi la clarté de ta face réconciliée, pour l'amour de Celui que tu nous a promis comme Sauveur, comme Libérateur de la condamnation que nos péchés ont méritée! Je tremble, émue de crainte, d'incertitude.... — D'incertitude? O Seigneur! tu connais le fond de mon âme; rien dans mon cœur ne peut t'être caché. Je ne redoute ni les épreuves, ni

l'abandon de mes amis, ni les difficultés, ni les obstacles, pourvu que je ne t'offense pas, mais que je vive selon ta Parole et que je croie tout ce que tu.... Mais je ne puis achever. »

On le voit, un rayon de la lumière du Fils de l'homme était tombé dans son âme, et son cœur s'y réchauffait. Mais ce rayon de vérité la mettait dans l'angoisse, car elle savait bien déjà à quelles luttes, à quelles détresses elle allait être exposée, lorsqu'elle en viendrait à confesser le Saint et le Juste que son peuple avait rejeté.

Arrivée en Canaan, Leila vit un pays au sujet duquel elle dut s'écrier : « Oh! combien paraît triste cette contrée où régnaient autrefois la vie et la joie! Quel silence dans ces forêts et dans ces vallées qui retentissaient un jour des sons d'une musique joyeuse! Quel vide, quelle solitude dans ces plaines qui étaient jadis le jardin de l'Eternel! Ces collines et ces vallons, qui s'offrent encore maintenant à nous parés d'une beauté si douce, éclairés encore par les rayons d'un soleil si pur, c'est donc la patrie des Juifs! de ces voyageurs exilés, étrangers en tous lieux sur la terre! — Jérusalem, toujours si chère à leurs cœurs, n'est plus à eux! Un Turc peut les chasser du tombeau d'Abraham! C'est à peine s'ils peuvent jeter à la dérobée un regard sur cette ville sainte qui renferme les cendres de leurs pères. Leur pays a été foulé tour à tour par les Gentils, par les Francs, par les Tartares. Il y a comme une malédiction qui pèse sur ce sol! »

Cette âme inquiète reconnut bientôt clairement d'où cette malédiction pouvait venir. « J'ai lu l'histoire de notre peuple, » écrit-elle, « et je n'y trouve qu'une seule action, à laquelle notre nation tout entière a donné en tout temps un assentiment unanime, persévérant et opiniâtre : c'est la crucifixion de Jésus, le Fils de Dieu. Qu'il soit réellement le Messie, je n'en ai plus l'ombre d'un doute. Le Nouveau-Testament s'accorde pleinement avec l'Ancien. Le chapitre XXVI de Matthieu nous offre l'accomplissement du LIIIe chapitre d'Esaïe. Oh! que de choses merveilleuses ont été découvertes à mon regard! Je rends grâces à mon Dieu de l'assistance qu'il m'a donnée par son Saint-Esprit, et des impressions sensibles de son amour qu'il m'a fait goûter pendant que je lisais ce livre.... Je ne crains plus maintenant d'écrire ces choses. — Mais, hélas! mon peuple! avec quelle angoisse déchirante, avec quelle détresse de cœur je dois considérer cette action! L'innocent

Jésus! — horrible pensée! — lui qui est le Sauveur de son peuple, il a été crucifié par notre nation! et dès lors il a été méprisé par elle comme le Talui (le crucifié)! et il est encore pour elle, comme jadis, un objet de moquerie! »

« Mon cœur est plein, » continait-elle; « j'ai lu le doux Evangile; mais je ne suis qu'une pauvre créature ignorante et enveloppée de ténèbres; je ne puis pas le comprendre comme je le désirerais. Oh si j'étais seulement en Angleterre! si je pouvais seulement être instruite par quelque serviteur du Christ! Je suis ballottée çà et là par un tourbillon de pensées qui envahissent entièrement mon cerveau, et je ne trouve pas d'expression pour décrire ce que j'éprouve. C'est une vraie lutte spirituelle, un vrai combat auquel mon âme est exposée. Je désire être chrétienne. O Seigneur! apaise mon trouble intérieur! Au nom de ton amour, conduis-moi à la vérité pure et sainte! Mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! mon espérance est en toi, c'est à toi que s'adresse ma prière; exauce-moi selon la grandeur de ta miséricorde. Sauve-moi du bourbier fangeux, en sorte que je n'y enfonce point, et de ces grosses eaux qui m'environnent, en sorte qu'elles ne m'engloutissent point. »

Lorsqu'elle fut arrivée à Jérusalem, Leila fut atteinte d'une maladie sérieuse. Son corps délicat se ressentit des orages intérieurs qui bouleversaient le fond de son âme, quoique l'étoile de la paix éternelle se fût cependant levée sur la mer agitée de son cœur. La malade ne put tracer à Jérusalem, dans son journal, que les quelques paroles qui suivent; mais pour être brèves elles n'en sont pas moins significatives : « Magnifique spectacle! » écrit-elle. « Je vois de ma fenêtre la montagne des Oliviers, le ravin profond où coule le torrent de Cédron, et la vallée de Josaphat où mes pères dorment dans le sépulcre. Au-dessous de moi est la plus grande partie de la ville sainte. Si je tourne un peu la tête, je vois le mont Morija et l'enclos où s'élevait autrefois le temple de l'Eternel. Si je porte mon regard d'un autre côté, je vois ce petit nombre d'oliviers, au feuillage rare, qui doivent signaler la place du jardin de Gethsémané, théâtre de la lutte pleine d'angoisses de notre divin Sauveur! Un calme solennel m'entoure, et mon esprit est à l'unisson avec ce spectacle sublime. »

Dès que Leila fut suffisamment rétablie, elle se remit en route avec son père; et nous retrouvons notre famille israélite

dans son ancienne demeure, située sur la côte de Cornouailles, au fond d'une vallée entourée de montagnes pittoresques. La pensée qui remplissait alors le cœur de la jeune fille était celle de « trouver une société de chrétiens simples et zélés, de la bouche desquels elle pût recevoir une instruction plus approfondie sur la foi chrétienne, afin de se décider à en faire la profession la plus explicite. » Elle trouva l'accomplissement de ce vœu dans une chapelle chrétienne qui était dans un petit village à une lieue environ de sa demeure. C'était en secret, sans que son père pût s'en apercevoir, couverte d'un voile épais, le plus souvent la nuit, qu'elle se rendait à cette chapelle. Sa soif de vérité était telle, que la craintive Leila ne redoutait nullement de faire seule ce long trajet, et qu'elle osait s'exposer ainsi à attirer sur elle un horrible danger, celui d'exciter l'indignation de ce père dont elle était si tendrement aimée.

Leila trouva dans cette congrégation chrétienne ce que son cœur souhaitait si ardemment. « Oh! oui, » pouvait-elle s'écrier alors, « je crois que Jésus est mort pour moi. Je soupire, je languis après cet Esprit d'adoption par lequel je pourrai crier: *Abba, mon père!* — Tout est à moi par la foi, » disait-elle encore; « *Seigneur! je crois, subviens à mon incrédulité!* Sauveur béni! mon espérance est en toi. Etablis ta demeure dans mon cœur; gouverne, conduis chacune de mes pensées, dirige chacune de mes actions. »

Et lorsque bientôt après Leila reçut le baptême, puis ensuite la Sainte-Cène, elle put se réjouir dans le Dieu de son salut; son cœur fut rempli de joie et d'allégresse, et sa bouche d'actions de grâces.

« Je me suis enrôlée, » écrivait-elle alors dans son journal, « sous l'étendard de la croix en recevant le baptême et la Sainte-Cène, et (j'écris ceci les yeux pleins de larmes de joie) mon miséricordieux Sauveur a révélé sa présence à mon âme, il m'a remplie de joie et de paix par la foi. Ce sang, que les Juifs ont attiré en malédiction sur eux et sur leurs enfants, s'est répandu sur moi en grâce immense et inexprimable; je suis heureuse au delà de toute expression; j'éprouve réellement une joie indicible et glorieuse. Il me semble que je suis à la porte du ciel. Oh! combien mon âme se sent élevée! Christ est à moi et je suis à Lui! »

Mais il y avait pourtant encore entre la porte du ciel et Leila des jours d'angoisse et de détresse, auxquels la pauvre jeune fille

songeait déjà avec une vive appréhension. — Ce n'est pas seulement le glaive du Turc qui menace la tête de celui qui confesse Jésus; ce n'est pas seulement le mépris ou la colère du geôlier qui veille sur le captif qui aime ce Sauveur adorable : la malédiction du Juif menace aussi la tête de la tendre jeune fille qui a trouvé en Lui la paix et la vérité. Mais *en toutes choses ne sommes-nous pas plus que vainqueurs en Celui qui nous a aimés?*

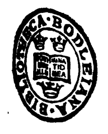
Toutefois il faut que nous voyions aussi Leila traverser ces jours de cruelles épreuves. Dans le but d'épargner à son bien-aimé père la douleur que devait lui causer cette terrible découverte qu'elle était devenue chrétienne, elle n'avait que trop différé à le lui faire savoir. Ce silence devait enfin avoir son terme. Elle révéla tout à son père dans une longue lettre, qu'elle lui remit le soir à souper, et elle passa la nuit en adressant à Dieu d'ardentes prières. On possède cette lettre remarquable, dans laquelle elle rend raison à son père des motifs pour lesquels elle a abandonné le judaïsme et s'est tournée vers le Seigneur Jésus, et nous pouvons pénétrer dans le secret de cette âme altérée de vérité. Le père n'était pas un juif bien strict, et il aimait sa fille d'une manière inexprimable; malgré cela nous le voyons, asservi aux préjugés passionnés de son peuple, conduire sa fille dans la maison d'une famille de sa parenté, au sein de laquelle elle eut beaucoup à souffrir dès qu'elle eut confessé ouvertement le Seigneur Jésus. « Ah! mon Sauveur! » écrivait-elle alors, « rends-moi capable de surmonter tous les obstacles qui tendent à m'arrêter dans ma route vers le ciel. Oui, j'en suis certaine, Il combattra pour moi à l'heure de l'épreuve. Que j'accepte donc avec confiance tout ce qu'Il ordonnera. Je vogue vers l'éternité, peu importe que j'aie une traversée orageuse : je n'en jouirai que mieux lorsque j'aurai pu entrer au port paisible du repos céleste. C'est pourquoi, mon âme, ne crains aucune épreuve : Jésus sera toujours avec toi. »

Leila put bientôt sentir avec joie la puissance de ce secours dans les épreuves auxquelles elle fut exposée. Tandis que les rabbins cherchaient par des entretiens solennels à la ramener au judaïsme, elle put avec une fermeté inébranlable rendre raison de sa foi; et lorsqu'on la frappa et qu'on lui cracha au visage, elle ne chancela nullement. Chassée de la maison de son oncle, elle trouva un refuge dans une famille chrétienne. Mais sa santé délicate avait été brisée par tant de luttes. « Je ne suis pas bien, » disait-elle à l'amie qui l'avait recueillie;

« mais il n'en serait peut-être pas de même si j'étais chez mon père : c'est ma séparation d'avec lui qui m'abat et m'affaisse. » — Aussi lorsque le père, touché des mauvais traitements qu'elle avait dû subir, reprit chez lui sa fille bien-aimée, se montra envers elle plus affectueux qu'auparavant, lui rendit ses livres chrétiens et lui permit même d'aller à la chapelle, Leila se trouva bien heureuse; une santé nouvelle parut couler dans ses veines, et ses joues reprirent leurs belles couleurs d'autrefois.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. L'âme de Leila mûrit rapidement, tandis que son corps miné par la phthisie marcha du même pas vers la mort. Nous trouvons le père, le cœur déchiré, auprès du lit de mort de sa fille. Là il entend celle-ci rendre témoignage en paroles saisissantes de la misère de l'âme privée de Jésus et du bonheur qui se trouve en Lui. Cette parole qu'elle lui cite : *L'âme qui aura péché, sera celle qui mourra,* fait sur lui une impression profonde. Il voit un affreux abîme entre cette parole, qu'il reconnaît vraie, et la félicité céleste. Et tout ce que sa fille lui disait de la grâce de Jésus-Christ, avec l'aide duquel elle s'avançait si joyeuse dans la vallée de l'ombre de la mort, et les derniers accents de sa voix mourante qui parlait encore du triomphe du ciel, de l'entrée dans la gloire, tout cela produisit en lui des impressions auxquelles il ne put pas résister. Il succomba à la douleur que lui causa la mort de sa fille, et au bout de onze mois il fut couché près d'elle dans le tombeau; mais lui aussi mourut dans la paix et dans une foi inébranlable en son Sauveur [1].

CORRESPONDANCE.



Évangélisation du Bas-Canada.

I.

Bas-Canada, mars 1854.

Monsieur et bien cher frère,

Ayant appris que plusieurs amis des missions désiraient avoir quelques détails sur ce qui s'est fait et se fait encore au milieu de la population catholique du Bas-Canada, je prendrai la liberté de

[1] Ce qui précède est extrait d'une Histoire de Leila, parfaitement authentique, et publiée d'abord en anglais, puis en allemand; elle se compose en majeure partie de fragments de son journal.

[2] Il y a quelques années, il est vrai, que nous n'avons plus entretenu nos lecteurs de la mission qui fera le sujet de cette série de lettres; la cause en

vous adresser quelques lettres, qui seront peut-être, Dieu le voulant, un moyen de ranimer l'intérêt de nos frères du canton de Vaud et d'ailleurs, pour l'évangélisation du champ béni où travaillent plusieurs évangélistes sortis de votre pays.

Il ne sera sans doute pas superflu de dire quelques mots sur l'aspect d'un pays assez peu connu de nos compatriotes suisses et dont le climat paraît effrayer ceux qui n'en ont qu'une imparfaite notion. Il sera bon aussi d'en donner un aperçu un peu juste, afin que l'on n'exagère pas les sacrifices et les souffrances de ceux qui abandonnent un ciel plus doux pour des régions un peu plus froides.

Le Canada est une vaste plaine arrosée de rivières et de lacs et couverte en partie par d'immenses forêts. La portion qui traverse le cours supérieur du majestueux St.-Laurent, appelée *Haut-Canada* ou *Canada-Ouest*, est ondulée, entrecoupée de chaînes de collines, et remarquable surtout par ses grands lacs. Le *Bas-Canada* ou *Canada-Est*, qui comprend le bassin inférieur du fleuve, est plat, et n'offre que çà et là quelques montagnes isolées et d'une hauteur peu considérable; les plus élevées n'atteignent pas 2,000 pieds. Le climat est regardé comme l'un des plus sains, quoique très froid en hiver et très chaud en été. La première neige tombe à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, et la fonte a lieu dans le mois d'avril. Pendant quatre mois, les rivières sont transformées en autant de routes sûres et commodes, sur lesquelles on glisse avec rapidité, assis dans de légers traîneaux et enveloppés de peaux de buffles. Le sol est en général fertile; il produit des céréales, des légumes et des fruits, sauf ceux qui exigent pour parvenir à leur maturité un été plus long que le nôtre. Les animaux domestiques et les volailles sont les mêmes qu'en Suisse, et le Canada possède en outre des bêtes à fourrure dont les peaux sont l'objet d'un commerce étendu.

Il est peut-être utile de rappeler en passant, que le Canada fut découvert et colonisé par les Français, dès l'année 1608. Cette donnée aidera vos lecteurs à mieux comprendre le caractère et les habitudes de ce peuple, qui a droit à toutes nos sympathies

est surtout qu'elle a dès lors établi ses relations avec les Etats-Unis, d'où elle tire sa subsistance. Mais autrefois, nous avons raconté avec quelques détails la marche de ces évangéliques travaux. — Il se peut donc que les lettres dont nous publions aujourd'hui la première, reproduisent certains faits anciennement consignés dans ces feuilles; mais nos lecteurs nouveaux ne seront pas fâchés d'en retrouver ici le résumé.

Ce n'est donc pas avec des sauvages qu'ont affaire les missionnaires qui travaillent à l'évangélisation du Bas-Canada, bien que le pays renferme encore quelques restes des anciennes tribus qui l'habitaient lorsque les Français y arrivèrent, tels que des Iroquois, Algonquins, Hurons, Abénakis, Miamis et Montagnais. Ils sont au nombre d'environ 5,000, à moitié civilisés, et réunis çà et là en villages, principalement sur les bords du St.-Laurent, d'où ils se rendent dans les villes pour vendre les produits de leur industrie, de leur chasse et de leur pêche. Un certain nombre de ces sauvages sont sans demeures fixes et errent dans les montagnes du nord. Tous sont visités annuellement par des missionnaires catholiques, qui ont même bâti des chapelles dans certains postes ; les protestants ont aussi fait quelque chose parmi eux. Mais les Indiens ne changent guère leurs mœurs, restent à part, et leur race s'éteint peu à peu.

On retrouve chez les Canadiens le caractère français, modifié en quelque manière par leur contact avec les étrangers. Ils sont gais, affables, intelligents, hospitaliers, mais prompts, susceptibles, passablement routiniers et superficiels. Les Français avaient apporté avec eux les institutions sociales, religieuses et domestiques de la mère-patrie, qui n'ont point encore entièrement disparu, et qui, semblables à des plantes transplantées en un terrain fertile et neuf, fleurirent et poussèrent de profondes racines. Il est vrai que les institutions politiques subirent quelque changement lors de la conquête du Canada par les Anglais ; mais ceci n'altéra en rien la condition morale du peuple : ils étaient catholiques et sont demeurés tels jusqu'à ce jour. Il est aisé de comprendre ce que le catholicisme, non combattu par d'autres doctrines, a pu faire pendant deux siècles durant lesquels le clergé a dominé en maître et sans entraves sur cette population. Les fruits sont là : l'ignorance, la stagnation, l'apathie, la superstition et la pauvreté ont marqué le règne du papisme dans ce pays. La masse des Canadiens est demeurée plus profondément religieuse, plus sincèrement dévote et bigote même que le peuple de la France, parce qu'elle a échappé à l'influence de l'incrédulité du XVIII[e] siècle et à la démoralisation de la révolution française. Le Canada ayant jusqu'ici toujours passé pour un pays très religieux, très chrétien, les prêtres s'étonnent de l'esprit d'indépendance qui se manifeste chez plusieurs ; comme partout où le catholicisme est la religion de l'Etat, l'incrédulité s'est fait jour et gagne peu à peu les esprits les plus cultivés et les têtes les plus intelligentes.

Ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'aucun effort ré pour l'évangélisation des Canadiens n'avait encore été tent avant l'arrivée des missionnaires suisses. Cependant il e facile d'expliquer ce fait. Le seul peuple qui eût pu accompl cette tâche, c'étaient les Anglais; mais ils étaient des conquérant parlaient une autre langue, est cela seul suffisait pour l rendre odieux aux Canadiens et les empêcher de vaincre leu préjugés.

Mais Dieu, dans sa miséricorde et dans son amour, a fait lev sur ces vastes contrées son Soleil de justice, dont les rayons vifiants ont déjà pénétré bien des cœurs, et nous aimons espérer que cette œuvre bénie ira de progrès en progrès j qu'à la journée de Christ. C'est la prière que nous demando à tous nos amis chrétiens de faire pour nos pauvres et ch Canadiens français.

LES QUAKERS ET L'EMPEREUR DE RUSSIE.

Chaque dénomination chrétienne semble avoir, selon s spécialité, une mission particulière, un côté distinct de la vé rité qu'elle est comme appelée à mettre en saillie et à plaide devant toute la chrétienté. C'est ainsi qu'elles entrent toutes dans cet édifice de l'Eglise, qui a aussi son unité, bien que voi lée sous des diversités plus apparentes. — S'il y a quelque fondement à cette remarque, on peut dire qu'un des ministères confiés à la Société des Amis, ordinairement appelés Quakers, c'est celui de faire ressortir le caractère pacifique de l'Evangile et de plaider en toute occasion la sainte cause de la paix. Ce sont eux essentiellement qui ont fondé et qui soutiennent la *Société de la paix*, à laquelle on pourrait reprocher de vouloi produire le fruit au lieu de s'efforcer à planter l'arbre qui l porte. Mais il n'est pas dit que, selon *les voies de Dieu*, qui n *ne sont pas nos voies*, il n'y ait pas quelque utilité aussi dans c procédé en apparence contraire à l'ordre de la nature, et qu' n'ait pas tout au moins pour résultat de faire mieux sentir l nécessité de planter l'arbre de l'Evangile, par l'impossibili même de produire le fruit de la paix sans lui.

Quoi qu'il en soit, les Quakers, fidèles à leur principe, n'o pas laissé passer les circonstances graves où la guerre place le grandes puissances de l'Europe, sans protester une fois de pl contre ce fléau redoutable; et ils ont envoyé une députation

l'empereur de Russie, pour le presser de faire des sacrifices à la paix. On a souri à la pensée de ces hommes simples et pieux se présentant avec une telle mission devant un des plus puissants et des plus absolus monarques du monde. Mais ils ne nous ont pas moins donné un bel exemple de courageuse fidélité à leur conscience et de confiance dans la vérité.

Les délégués de la Société des Amis n'avaient pas cru devoir se munir de recommandations diplomatiques, afin de bien faire voir que la politique n'était pour rien dans leur mission. Arrivés à Pétersbourg au commencement de février, ils ne se sont, par la même raison, pas adressés à l'ambassadeur anglais, qui n'avait pas encore quitté son poste; mais ils sont allés droit au premier ministre du czar, qui leur ménagea aussitôt une audience de son souverain. Dans cette entrevue, la députation lui présenta une adresse dont nous citerons les principaux passages.

« C'est dans la conviction profonde d'un devoir religieux, et dans les étreintes de l'amour de Christ notre Sauveur, que nous, les députés de la Société des Amis, osons nous approcher de la personne impériale. — Nous y sommes de plus encouragés par la condescendance chrétienne que feu ton illustre frère, l'empereur Alexandre, ainsi que ton honorée mère, ont montrée jadis envers quelques-uns des membres de notre société [1]. — On sait que, sans entrer dans aucune considération politique, nous avons toujours, comme église chrétienne, protesté contre toute guerre; nous y avons été conduits par la simple raison qu'elle est absolument condamnée par les préceptes du christianisme, et incompatible avec l'esprit de son divin fondateur, qui est, par excellence, appelé *le Prince de paix*. Nous avons souvent exposé ces convictions à notre propre gouvernement, et l'avons sollicité, dans d'énergiques bien que respectueuses

[1] Le respectable Allen, entre autres, visita plus d'une fois l'empereur Alexandre, qui accueillait avec déférence ses conseils, malgré la familiarité que leur donnaient naturellement les habitudes quakers. Ainsi il lui disait un jour: « Vois-tu, Alexandre, tu as de bonnes intentions; mais tu ne sais pas t'y prendre pour les réaliser. » — Chacun sait d'ailleurs qu'un des principes des Quakers est de bannir tout ce qui sent le respect humain, l'esclavage des modes et de l'usage, tout ce qui ne se justifie pas par la raison. Ils ont, par exemple, conservé la même coupe d'habit qu'au temps de leur fondation. Ils ne tirent jamais le chapeau pour saluer. Ils ne donnent jamais aucun titre de politesse, tels que Monsieur ou Madame. Enfin ils tutoient tout le monde, jugeant déraisonnable d'employer la forme du pluriel, à moins que l'on ne s'adresse à plusieurs.

remontrances, de maintenir la paix, comme étant la meilleure politique aussi bien que le devoir manifeste d'un gouvernement chrétien. — Et maintenant, ô grand prince, permets-nous de t'exprimer la douleur profonde qui remplit nos cœurs comme chrétiens et comme hommes, à la perspective d'une guerre qui pourrait dévaster une partie du continent. Il n'est ni dans nos prétentions ni dans notre compétence de discuter les questions qui menacent d'y donner lieu. Mais nous considérons la position élevée où t'a placé la divine Providence, et la responsabilité solennelle qui pèse sur toi, non-seulement comme potentat terrestre, mais encore comme croyant à cet Evangile qui proclame *la paix sur la terre et la bienveillance envers les hommes;* et nous supplions Celui par qui règnent les rois, par qui les princes rendent la justice, d'incliner tellement ton cœur et de diriger tellement tes conseils, dans cette crise décisive, que tu puisses démontrer aux nations, surtout à celles qui ne professent pas la même foi de grand prix, l'efficacité de l'Evangile du Sauveur, et l'application universelle de son commandement: *Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est aux cieux.* — Veuille le Seigneur faire de toi un exemple de cette vraie noblesse, afin que tu assures à toi et à tes vastes domaines, cette vraie gloire et ces riches bénédictions que ne donnera jamais la prise d'armes la plus heureuse. — Qu'ainsi, ô puissant prince, soient évitées les calamités et les dévastations de la guerre! Que, dans cette solennelle journée, où chacun de nous rendra compte pour soi-même devant Dieu, tu puisses avoir part à cette bénédiction du Rédempteur: *Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.* Et puisses-tu, par la grâce du Sauveur, être appelé, alors, à échanger ta couronne terrestre contre une céleste et glorieuse couronne qui ne se flétrira jamais! »

Le Czar accueillit ce discours avec beaucoup de bienveillance, protesta de son amour pour la paix, et exposa les raisons qui le forçaient à la guerre pour protéger, dans l'empire turc, l'Eglise grecque, de qui, il y a 9 siècles, la Russie a reçu le christianisme.— Les Quakers prirent encore la parole pour rappeler que, leur mission n'ayant aucun caractère politique, il ne leur convenait point de discuter les causes du différend actuel. Ils exposèrent l'idée, souvent proposée par leur société, de rem-

placer la voie des armes par celle d'un tribunal arbitral, dans les querelles internationales. Ils ajoutèrent que, si le mahométisme admettait le prosélytisme religieux par la force du glaive, le christianisme repoussait ce moyen dans tout ce qui touchait à ses intérêts. Ils représentèrent enfin au Czar que ce ne seraient pas ceux qu'il regardait comme coupables envers lui, que la guerre ferait le plus souffrir, mais des êtres inoffensifs, tels que les enfants et les femmes. — Après cette conversation franche et amicale, le Czar introduisit les Quakers auprès de l'impératrice et de la grande-duchesse Olga, qui désiraient les voir. — Plus tard l'empereur leur fit remettre par écrit et en français une réponse à leur adresse, dans laquelle il résume ce qu'il leur avait dit de bouche. Il paraît évident qu'il a voulu profiter de cette occasion pour plaider une fois de plus sa cause devant le public.

Tel est le langage hardi et chrétien que ces hommes de foi ont osé tenir au Czar. On a prétendu qu'ils avaient eu la simplicité de donner une entière confiance à ses protestations pacifiques. Mais cela même ferait ressortir en eux un trait de plus du caractère chrétien, celui de la charité qui *croit tout,* qui *espère tout*, et qui *ne soupçonne point le mal.*

Ajoutons, pour être justes, que cette réception faite à des hommes sans caractère officiel et qui ne venaient que pour lui dire la vérité, honore aussi l'autocrate, plus accoutumé à donner des ordres qu'à recevoir des conseils, et qui a néanmoins consenti à en entendre de leur bouche.

De retour à Londres, les délégués des Amis racontèrent leur mission dans une assemblée publique, où la foule se porta avec empressement. Elle fut fort intéressante, dit-on; mais le grand nombre des curieux fut fort désappointé de n'y pas entendre (ce qu'ils cherchaient probablement) un seul mot sur la politique.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne.* Le comité de l'*Alliance évangélique* de Lausanne, qui est, cette année, le Comité directeur de toute la branche de langue française, a fixé aux mercredi et jeudi, 17 et 18 mai prochain, les conférences et assemblées générales de cette branche de l'Alliance. Le matin du mercredi sera consacré à la conférence des délégués de tous les comités de la Suisse française, de la France et de la Belgique; l'après-midi du même

jour et la matinée du lendemain seront remplies par des asse blées publiques de l'Alliance. La réunion mensuelle de la secti de Lausanne, qui devait avoir lieu le 8 de mai, est renvoyée 16, afin de servir de préparation aux assemblées du lendema

France. *Paris*. C'est le 24 d'avril, le lendemain de la d de cette feuille, que doit commencer à Paris la série des an versaires des Sociétés religieuses, rendues, cette année, p solennelles que jamais par les entraves que le clergé rom oppose ou fait opposer à la libre prédication de l'Evangile. Ces fêtes chrétiennes, ainsi que celles de Lausanne dont nc venons de parler, sont des sujets de prière que nous recomm dons au souvenir de nos lecteurs.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Inauguration de la communauté évangélique italienne de Genève, le novembre 1853. Traduit de l'italien. Genève 1853, J. Cherbuli Une brochure de 36 pages in-18. Prix : 30 cent.

Nous avons déjà fait connaître la formation de cette intéressa église, sur laquelle on trouvera ici de plus amples et d'intéressants tails. Il est beau, il est à la gloire de Dieu, de voir ces hommes éch pés au papisme de l'Italie, animés de sentiments si chrétiens, profess une doctrine si pure, et guidés par des vues si sages, si conformes à volonté de Dieu.

La vie intérieure, ou Expérience du chrétien primitif, par l'auteur « la Case de l'oncle Tom ; » traduit de l'anglais. Toulouse 1853, S ciété des livres religieux. Une broch. de 28 pag. in-18. Prix : 10

Le nom de l'auteur est déjà une recommandation en faveur de cel brochure, qui est, du reste, un mot à propos dans ces temps de lul et d'agitation extérieure, puisqu'elle a pour but de ramener le chréti au dedans, à cette *vie cachée avec Christ en Dieu,* qui est, après to sa seule vraie vie.

Tu ne déroberas point ! ou Quelques mois de la vie d'un enfant trouv — Zambo et Florian ; épisode du soulèvement des nègres de St.-D mingue. Deux récits pour la jeunesse, traduits de l'allemand de Hoffmann. Genève 1854, E. Béroud, etc. Un vol. de 127 pag. in-1 Prix : 1 fr.

Deux contes qui captiveront sans doute les enfants, et qui ne peuv que les affermir dans le bien, autant du moins que cela est possible s l'Evangile. Ce sont des histoires morales comme il s'en traduit beauco de l'allemand, qui ont bien quelque chose d'un peu romanesque, m qui servent à nourrir le goût de lecture quelquefois très prononcé presque insatiable chez quelques enfants.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 14. Du 7 Mai.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

JÉSUS TENTÉ AU DÉSERT.

(Lisez d'abord Luc IV, 1-13.)

I. Le combat que Jésus eut à soutenir dans le désert doit nous réconcilier avec celui que nous avons à soutenir nous-mêmes : c'est répondre à un pressant besoin de nos cœurs. Enfants de Dieu qui avez quelque expérience de la vie chrétienne, je ne crains pas d'être démenti par vous en disant que les tentations dont elle est semée vous étonnent, et menacent de vous scandaliser. Une fois entrés dans les voies du Seigneur, il nous semble que le Diable devrait être tenu à distance et ne pouvoir plus nous toucher. Quand nous éprouvons ses atteintes, un secret effroi nous saisit, comme si le Seigneur se retirait de nous. Notre trouble croît si la tentation se prolonge et se multiplie, si elle survient dans des moments de communion avec le Seigneur, si elle ne répond à aucun but dont nous puissions nous rendre compte; et à la fin nous pouvons être jetés dans un état voisin du désespoir. — Le combat de Jésus répond à tout cela.

Jésus est tenté. Le combat que vous soutenez, il l'a sou-

tenu avant vous. Que dis-je? votre combat mérite à peine d'être nommé auprès du sien. Il y a tentation et tentation ni toutes les tentations ne sont égales entre elles, ni la même tentation n'est égale pour tous. On doit donc tenir compte pour apprécier la tentation, non-seulement de ce qu'elle est en soi, mais encore de ce qu'elle est pour celui qui y est exposé.

S'agit-il de mesurer la tentation en soi? Vous n'en trouverez aucune entre toutes les vôtres que vous puissiez assimiler à celle dont Jésus est affligé dans mon texte. Songez-y, et tâchez de vous mettre en esprit à sa place : séparé de la société des hommes, jeté seul au fond d'un désert, entouré de bêtes sauvages, privé de toute nourriture, avec le Diable à ses côtés qui lui dresse piége sur piége, et tout cela se prolongeant durant quarante jours et quarante nuits; — cette situation, où vous n'osez vous transporter par la pensée, a été celle de votre Sauveur.

Mais pénétrons plus avant. La vraie mesure de la tentation n'est pas dans ses conditions extérieures: elle est dans les dispositions intérieures de celui qu'elle visite. Autre est l'attouchement froid et impur d'un serpent pour la peau rude d'un pâtre, autre le même attouchement pour la peau délicate d'un jeune enfant; autres aussi sont les attaques du tentateur pour un pécheur tel que vous ou moi, autres ces mêmes attaques pour le *Saint des saints*. Si c'est une chose terrible pour nous que de nous trouver aux mains avec l'Esprit de ténèbres, dites, que devait-ce être pour le Fils de Dieu? Pour nous, conçus et nés dans l'iniquité, et de plein droit assujettis au *Prince de ce monde*, son approche, ses assauts, les coups qu'il nous porte, sont dans le cours naturel des choses. Mais le *Fils unique et bien-aimé*, y être exposé à son tour, n'est-ce pas un affreux renversement? et tout son divin être ne doit-il pas se soulever contre la lutte du désert avec une ineffable horreur? — Quoi qu'il en soit, l'y voici engagé; enfants de Dieu, voici ce Fils unique et bien-aimé se débattant, comme vous, contre l'éternel ennemi de Dieu et de son peuple.

Supposez-vous vivant en Judée il y a dix-huit siècles, et averti que le Messie promis était quelque part dans le monde:

où l'auriez-vous cherché? Je ne sais; mais vous l'auriez cherché partout ailleurs que là où il était. Vous ne l'auriez pas cherché dans l'humble atelier du charpentier; vous ne l'auriez pas cherché parmi les baptisés de Jean aux bords du Jourdain; mais surtout, vous ne l'auriez pas cherché au désert, aux prises avec le démon. Et pourtant, c'est là qu'il fallait le chercher pour le trouver, et durant quarante jours et quarante nuits vous l'auriez vainement cherché ailleurs.... Mais, si vous l'y aviez à la fin découvert, la vue de sa tentation ne vous eût-elle pas expliqué l'inexplicable mystère de la vôtre? Ah! je le reconnais maintenant: ce combat devant lequel je recule, et où j'étais prêt à succomber, c'est le partage de l'humanité; un partage si inévitable, qu'il n'a pas même pu lui être épargné quand elle était associée à la nature divine. Vienne désormais la tentation; vienne-t-elle sous sa forme la plus amère, la plus humiliante: rien ne saurait plus me surprendre ni m'alarmer! — Cherchez Jésus-Christ au désert, un Jacob au torrent de Jabok, un Moïse à Massa et à Méribah, un Daniel dans la fosse aux lions, un saint Jean dans son exil, un saint Chrysostôme dans sa disgrâce, un Jean Huss au concile de Constance, et un Luther à la diète de Worms!

II. Si le combat de Jésus nous réconcilie avec le nôtre, sa victoire nous garantit aussi que nous pouvons vaincre à notre tour. — Ce qui nous rend faibles contre les tentations, c'est l'incertitude où nous sommes sur l'issue du combat. Rien ne nous serait impossible, si nous étions assurés de vaincre; mais le doute, ce doute amer, brise notre courage.... Eh bien! si Jésus a vaincu, vous pouvez vaincre comme lui.

Vous me direz peut-être: Jésus était Fils de Dieu; sa victoire ne saurait prouver pour nous. — Si cette objection était fondée en cet endroit, elle le serait également ailleurs; il faudrait renoncer à proposer aux hommes l'exemple de Jésus, et le Saint-Esprit aurait dit en vain: *Christ vous a laissé un modèle, afin que vous suiviez ses traces.* Mais cette objection tient à une cause qui explique bien d'autres erreurs, soit de doctrine, soit de pratique: c'est qu'on méconnaît, ou que du moins on perd de vue la nature humaine du Seigneur, qui n'est pas moins essentielle à retenir que sa divinité. Oui, Jésus

était Fils de Dieu, mais il était aussi Fils de l'homme; e
comme c'est dans sa nature humaine qu'il a été tenté, c'es
aussi dans sa nature humaine qu'il a surmonté la tentation
En parlant de la sorte, nous ne prétendons pas faire abstrac
tion de la nature divine du Seigneur dans l'histoire de notr
texte. Nous n'oublions pas que Jésus avait été, immédiatemen
avant la tentation, déclaré Fils de Dieu, rempli du Saint
Esprit, et par là fortifié contre le combat qui l'attendait. J
veux seulement vous faire remarquer que, durant le comba
même, le Fils de l'homme apparaît seul en Jésus dans le réci
des évangélistes, tandis que le Fils de Dieu s'efface. Je m
trompe: il se montre, mais dans les discours de Satan. Lui rap
pelle ce titre à Jésus, et s'en sert pour le tenter, tantôt par
doute, tantôt par la présomption, tantôt par l'ambition; ma
Jésus ne s'en prévaut point pour se défendre. S'il eût vou
déployer ici sa puissance divine, il pouvait, ainsi qu'il le décla
lui-même dans cette autre tentation qui marque la fin de sa ca
rière, *prier son Père, qui lui aurait donné plus de douze légio
d'anges*[1]. Que dis-je? il n'avait besoin d'aucun ange; il n'ava
qu'à dire une parole et Satan était renversé, comme le furen
dans le jardin de Gethsémané les émissaires du Sanhédrin
Mais il ne fait rien de semblable: il se renferme dans la sphèr
d'action de l'homme. Il combat contre Satan avec les infirmité
de l'homme, et avec les moyens dont l'homme dispose. Il endure la faim, et se laisse approcher, aborder, tenter, comme
un homme. Il se soutient par la confiance en Dieu, et triomphe
par la force de Dieu, comme un homme. Surtout, il cite
comme un homme, les Ecritures, écrites par des hommes pour
des hommes. Comme nous le verrons ailleurs fortifié dans
son angoisse par un ange, lui *que les anges de Dieu adorent*
nous le voyons ici s'appuyer sur Moïse, lui Seigneur et Maître
de Moïse. Chose étonnante! chose merveilleuse! Eh! qu'avait
il besoin de feuilleter comme nous les livres de son serviteur
pour trouver des réponses aux séductions du malin? Ne le
pouvait-il tirer de son propre fonds? N'est-il pas *ce Fils unique
qui est dans le sein du Père,* qui *est dans le ciel* et *qui parle*

[1] Matth. XXVI, 53.

depuis le ciel[1]*?* Oui, mais il fallait qu'il parlât ici *depuis la terre*, pour servir d'exemple à ceux qui *sont de la terre*[2]. Cela est si vrai, que non content de n'en appeler qu'aux Ecritures, il ne choisit dans les Ecritures que des endroits qui s'appliquent indistinctement à tous les croyants; quant aux nombreux témoignages qui concernent exclusivement le Messie, et qui lui garantissent la victoire[3], il n'en cite aucun : tant il est résolu de ne puiser que dans le trésor commun de l'Eglise entière! Plus tout ceci est étrange, plus l'intention en est manifeste. Jésus remporte, contre une tentation humaine, par des ressources humaines, une victoire humaine, pour faire connaître aux hommes qu'ils peuvent vaincre comme il a vaincu.

Il y a plus. Non-seulement Jésus a vaincu dans l'humanité, mais il a vaincu pour l'humanité. Engagé dans le combat du désert comme Sauveur et représentant de l'homme, c'est au nom et en faveur de l'homme qu'il remporte une victoire dont les fruits seront recueillis par quiconque espère en son nom. Eh! s'il n'avait vaincu pour nous, comment nous rassurerait-il par sa victoire contre les angoisses du monde : *Vous aurez de l'angoisse au monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde*[4]*?* Lui seul a pu *lier l'homme fort*; mais l'homme fort une fois lié, il n'entre pas seul *dans la maison de l'homme fort pour piller son bien*[5] : nous y entrons aussi après lui. Satan est déjà vaincu, avant de s'attaquer à nous; d'autant plus impuissant contre nous, qu'il retrouve présent en nous celui-là même par lequel il fut vaincu dans le désert. En Jésus, la victoire nous est si bien assurée, qu'elle nous est représentée dans les Ecritures comme déjà tout obtenue : *Vous êtes forts, et la Parole de Dieu demeure en vous, et vous avez vaincu le malin*[6]. En Jésus, tout est accompli : *nous sommes plus que vainqueurs en celui qui nous a aimés*[7]; il ne reste plus que de nous associer à sa victoire; et pour s'y associer, il ne faut que croire en son nom : *Tout ce qui est engendré de Dieu est victorieux du monde; et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi*[8]. Il est redoutable, sans doute, *ce lion rugissant qui tourne autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer*[9];

[1] Jean I, 18; III, 13; Hébr. XII, 25. — [2] Jean III, 31. — [3] Ps. CX; Esaïe LXIII, etc. — [4] Jean XVI, 33. — [5] Matth. XII, 29. — [6] 1 Jean II, 14. — [7] Rom. VIII, 36. — [8] 1 Jean, V, 4. — [9] 1 Pierre, V, 8.

mais il a vainement essayé ses forces contre *le Lion de Juda, la racine de David, qui a vaincu* [1], et auquel l'esprit de prophétie parle ainsi : *Mon fils, tu es revenu de déchirer : il s'est courbé, il s'est couché comme un lion, comme un lion terrible ; qui le réveillera* [2] *?* Celui-là seul est invincible, et c'est lui qui combat pour nous : *Car ainsi m'a dit l'Eternel : Comme rugit le lion sur sa proie, et le lionceau contre lequel on appelle une troupe de bergers, mais ni leur voix ne l'effraye ni leur nombre ne lui fait lâcher prise : ainsi l'Eternel des armées descend pour combattre en faveur de la montagne de Sion et de son coteau* [3]. Soyez sans crainte : *Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde* [4].

Tenons donc pour certain que la victoire de Jésus garanti la nôtre, et que nous trouverons en lui un secours efficace parce qu'il a lui-même éprouvé et surmonté la tentation. C'est la pensée du Saint-Esprit dans ces deux endroits de l'Epître aux Hébreux : *Parce qu'il a souffert lui-même ayant été tenté il peut secourir ceux qui sont tentés* ; et encore : *Parce qu'il a été tenté en toutes choses, à notre ressemblance, sans péché approchons-nous avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde pour être aidés dans le temps convenable.*

III. Avertis par le combat de Jésus du combat qui nous attend, rassurés par sa victoire sur la possibilité de vaincre nous-mêmes, il nous reste à observer entre ses mains les armes par lesquelles il a triomphé, et par lesquelles nous pouvons triompher à notre tour.

Jésus a été *rempli du Saint-Esprit,* alors qu'*il était baptisé et en prière* : voilà le secret de sa force. — *Prions sans cesse* pour *être remplis du Saint-Esprit* [5] ; car qui est *plein du Saint-Esprit* l'est aussi *de sagesse, de foi et de puissance* [6].

Jésus vient d'être proclamé de Dieu *son Fils bien-aimé, en qui il a mis son bon plaisir* : ce caractère, tout en le désignant aux attaques du tentateur, le fortifie aussi contre elles, parce qu'il lui permet de s'adresser à Dieu comme à *un Père qui l'exauce toujours* [7]. — Nous avons besoin que *l'Esprit rende*

[1] Apoc. V, 5. — [2] Gen. XLIX, 9. — [3] Esaïe XXXI, 4. — [4] 1 Jean IV, 4. 2 Chron. XXXII, 7. — [5] Eph. V, 18. — [6] Actes VI, 3, 5, 8. — [7] Jean XI, 41, 42.

témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, ses enfants bien-aimés[1]. Nous en serons plus exposés aux assauts de l'ennemi; mais nous en serons aussi plus capables de lui résister : *Tout ce qui a été engendré de Dieu est victorieux du monde*[2].

Jésus est *conduit par l'Esprit* au devant de la tentation, et *il* ne s'y engage pas de sa propre volonté : de là sa confiance. Où Dieu guidera, Dieu gardera. — Ne cherchons pas le péril : *il* en coûte cher à Pierre d'avoir bravé les avertissements et forcé le passage[3], pour entrer dans cette tentation où il est prévenu qu'il doit succomber. Faisons tout ce qui est en nous pour que la tentation nous soit épargnée; que si elle ne peut l'être, nous irons au devant d'elle avec la liberté que donne une bonne conscience, et avec cette force qui est propre à l'humilité.

Enfin, Jésus jeûne avant et pendant la tentation : ce jeûne, dont le Diable se sert contre Jésus, donne en même temps à Jésus des forces contre le Diable. C'est que Jésus jeûne en priant et pour prier. La privation d'aliments, d'ailleurs, se rattache à un jeûne plus général, qui consiste à dompter la chair et ses instincts, et qui est toujours de saison : *Je traite durement mon corps, et je le tiens assujetti.... Ne soyez pas préoccupés de la chair pour en satisfaire les convoitises*[4]. Satan a son point d'appui dans la chair : quand la chair est tenue en bride, il est sans prise et perd sa force.

Jésus ainsi préparé, suivons-le devant l'ennemi, et connaissons les armes qui lui assurent la victoire.

Les armes de Jésus? dites plutôt l'arme de Jésus, car il n'en a qu'une : la Parole de Dieu. Tenté trois fois, il repousse trois fois la tentation par une simple citation des Ecritures, sans développement ni commentaire. *Il est écrit*; ce mot seul opère sur le tentateur, comme une effroyable décharge sur un bataillon assaillant. *Il est écrit*, et le Diable recule une première fois; *il est écrit*, et le Diable recule une seconde fois; *il est écrit*, et le Diable se retire. La Parole de Dieu est l'arme

[1] Rom. VIII, 16; Eph. V, 1. — [2] 1 Jean V, 4. — [3] Jean XVIII, 15, 16. — [4] 1 Cor. IX, 27; Rom. XIII, 14; Luc XXI, 34, etc.

que Satan redoute le plus, une arme devant laquelle il n'a jamais su que plier. C'est à bon droit que saint Paul l'appelle *l'épée du Saint-Esprit* [1], et que saint Jean, dans son Apocalypse, nous la peint comme *une épée aiguë à deux tranchants sortant de la bouche du Fils de l'homme* [2]. Avec cette *épée du Saint-Esprit* dans les mains, notre cause sera celle du Saint-Esprit lui-même, et nous l'emporterons autant en force sur notre adversaire que l'Esprit de Dieu l'emporte sur l'Esprit des ténèbres; sans elle, au contraire, abandonnés à nous-mêmes, nous serons autant au-dessous de lui que la nature humaine est au-dessous de celle des anges [3]. Adam ne succombe que pour avoir laissé tomber cette épée; Jésus triomphe, parce que rien ne peut l'arracher de ses mains. Mais d'où vient que le Fils de Dieu, au lieu d'aller à l'ennemi avec quelque épée nouvelle apportée du ciel d'où il descend, ne veut s'armer que de la nôtre, ramassée sur notre vieille terre, où Adam l'avait lâchement oubliée? C'est qu'il doit nous servir d'exemple : il faut que nous apprenions ce qu'elle peut opérer dans nos mains, par ce qu'elle opère dans les siennes. Relevons-la donc à notre tour, ou plutôt recevons-la de lui comme retrempée par sa victoire, et nous n'aurons rien à craindre. A toutes les attaques de l'adversaire opposons un simple *il est écrit,* et nous rendrons vaines toutes ses entreprises.

Le Diable voudrait vous rengager dans le monde. Il s'y prend avec adresse. Il se glisse près de vous, et vous représente qu'il n'est guère conforme à la charité de vous tenir aussi éloigné que vous le faites de la société des hommes; que vous les gagnerez mieux à l'Evangile en fréquentant leurs réunions de plaisir, pour leur montrer que vous n'entendez pas la religion à la façon des anachorètes; enfin, que trop de précaution sied mal à qui veut s'endurcir à la vertu chrétienne, et qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Ainsi parle le tentateur. Si vous ne vous défendez que par votre propre sens, vous serez d'autant plus aisément persuadé, que votre cœur naturel n'est que trop d'accord avec ses discours. Mais si vous vous armez de la Parole de Dieu, si vous répondez

[1] Eph. VI, 17. — [2] Apoc. I, 16; II, 16; XIX, 15, 21. Hébr. IV, 12. — [3] Eph. VI, 12.

dans la foi : Il est écrit : *Ne vous conformez point à ce présent siècle* [1], ce mot seul remet chaque chose en sa place, l'adversaire est démasqué, et sa malice confondue.

Le Diable veut vous ôter de l'esprit que la foi chrétienne est le seul chemin du salut. Il vous mène sur quelque vaste place d'une grande cité, et vous montre la multitude des allants et des venants qui s'y succèdent sans interruption ; puis il vous dit : Croiras-tu bien que tout ce monde marche vers la perdition? Ton cœur et ta raison ne sauraient s'accommoder d'une telle doctrine. Ces gens-là ne croient pourtant pas la plupart en Jésus-Christ; tout au moins ils n'y croient pas comme toi et tes pareils. Serait-il vrai qu'il n'y ait que ton petit sentier au monde pour conduire à la vie éternelle? N'aurais-tu pas là-dessus des idées étroites, et peu dignes de Dieu? Ainsi raisonne le tentateur. Si vous ne lui résistez que dans votre propre sagesse, vous ne tiendrez pas longtemps contre lui, et vous vous sentirez au sortir de là incertain, chancelant, refroidi. Mais si vous prenez en main la Parole de Dieu, si vous répondez sans hésitation : Il est écrit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi* [2], — le charme est dissipé, *le filet est rompu, et vous êtes échappé* [3] de la main du perfide oiseleur.

Satan voit un chrétien qui s'applique diligemment à son salut, priant sans cesse, méditant jour et nuit les Ecritures, et veillant pour éviter la souillure du monde. Il a vainement cherché à le détourner de la prière, à le faire douter de la Parole de Dieu, à lui inspirer l'amour du présent siècle. Il prend alors en main sa Bible (nous avons vu qu'il en a une), et commence à lui prêcher de la sorte : Eh! mon ami, de quel fardeau vous chargez-vous? Faut-il donc se mettre tout hors d'haleine pour servir Dieu? A vous voir, il y aurait de quoi faire prendre la piété en dégoût. Je vous montrerai une voie plus commode, et aussi plus orthodoxe; car enfin votre sanctification est l'œuvre de Dieu, non la vôtre. Un peu d'abandon : suivez la pente de votre cœur, et laissez faire à Dieu. Il est écrit : *C'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire,*

[1] Rom. XII, 2. — [2] Jean XIV, 6. — [3] Ps. CXXIV, 7.

selon son bon plaisir [1]. — Oui, suivez la pente de votre cœur, et le Diable sera plus tranquille sur votre compte, je le crois sans peine.... Ah! mon frère, répondez à *ce saint Satan*, comme l'appelle quelque part Luther : Il est aussi écrit [2]: *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.... Faites effort pour entrer par la porte étroite* [3].

LE DERNIER AN DE GRACE.

Le service divin du dimanche matin venait de commencer, raconte un pasteur, lorsque je vis entrer un homme d'une fort grande taille, dont la démarche comme tout l'extérieur faisait comprendre qu'il était loin d'être un des habitués de la Maison de Dieu. On lui indiqua une place, et comme il vint s'asseoir précisément en face de moi, je pus l'examiner à mon aise. Je n'avais jamais rencontré jusqu'alors une figure aussi rebutante. Ses habits sales, ses cheveux en désordre qui lui descendaient sur le front, ses yeux rouges, sa physionomie sombre, tout indiquait un homme qui venait de sortir d'un état d'ivresse. Et il en était bien ainsi, comme je l'appris plus tard. L'ayant revu au service du soir, je pris des informations à son sujet, et après plusieurs perquisitions inutiles, j'appris enfin qu'il s'appelait Jean B., qu'il était ouvrier au chemin de fer, et connu comme buveur intrépide, jureur, et profanateur du jour du repos. Si ces renseignements étaient tristes, j'eus d'autant plus de joie à le voir, le dimanche suivant, reparaître aux deux services. Je me décidai alors à le visiter dans sa demeure, et le trouvai au premier abord morose et taciturne ; mais bientôt son cœur s'ouvrit à moi avec plus d'abandon. J'appris que le jour où je l'avais vu paraître à l'Eglise, c'était la première fois qu'il y était rentré depuis bien des années. Or pourquoi y était-il venu? — Pendant toute la quinzaine qui avait précédé ce jour, il avait bu sans interruption; mais après s'être réveillé de cet affreux état d'étourdissement, il s'était senti si profondément malheureux que le désespoir l'avait saisi. Ses péchés se

[1] Rom. IX, 16; Phil. II, 13. — [2] Phil. II, 12; Luc XIII, 24.
[3] *Jésus tenté au désert*; *par Ad. Monod*. Voir les annonces. En citant cette brochure, qui renferme une des prédications les plus remarquables et les plus pratiques de l'auteur, nous avons cru bien faire de prendre un fragment de chacun des trois discours qui la composent. Mais ce sont de simples spécimens, destinés, dans notre intention, à faire lire le tout.

rangeaient comme en bataille devant lui, et il craignait d'être perdu sans ressource, s'il venait à mourir d'une mort subite. C'étaient ces pensées qui l'avaient poussé dans la Maison de Dieu. Il m'avoua qu'il ne savait pas lire; mais il écouta volontiers lorsque je lui lus des passages de la Sainte-Ecriture qui convenaient à son état. Avant de le quitter je lui proposai de prier, ce qu'il accepta avec empressement; mais auparavant il alla chercher sa femme, ses deux filles et d'autres habitants de la maison qui étaient comme lui employés au chemin de fer, afin qu'ils pussent assister à la prière. Je lus encore l'histoire de l'enfant prodigue, qui fit sur Jean une impression visible, puis je priai et me disposai à me retirer. Mais comme j'allais sortir, un des assistants m'adressa la parole pour me dire qu'il n'était point un incrédule, qu'il avait entendu de très bons prédicateurs, qu'il croyait à un monde à venir, etc. Je me rassis, et je demandai à cet homme si réellement il croyait qu'il y eût un enfer, et qu'il fût en danger d'y être précipité. Il m'affirma, sur ces deux points, que c'était sa conviction. « Eh! bien, » continuai-je, « si quelqu'un venait maintenant dans cette maison vous dire que le toit est en feu, resteriez-vous là tranquillement assis? » — « Non, » répondit-il avec énergie. — « Alors, » dis-je en terminant, « comment pouvez-vous être sans inquiétude en présence de l'enfer, et ne point chercher les moyens d'y échapper? » — Il demeura pensif et silencieux, et je m'en fus.

Le dimanche suivant, Jean revint à l'église en amenant tous ces gens que j'avais vus chez lui. Il écouta avec attention, sans jamais détourner son regard de dessus le prédicateur, et l'on pouvait déjà remarquer dans son extérieur un changement notable. Quelque temps après je retournai le voir, et le trouvai ouvert et confiant. Il raconta devant tous les assistants sa vie de péché avec une grande sincérité et une profonde repentance. Des larmes coulaient sur ses joues, et tous étaient saisis comme lui. « Je suis devenu toujours pire, » disait-il; « j'ai été un ivrogne, un impie, un jureur, un profane. Je n'ai que des habitudes criminelles, qui se sont enracinées d'année en année, à mesure que j'ai vieilli. Il y a 50 ans que je vis dans le péché. »

Qu'avais-je à dire à ce pauvre homme? Qu'avais-je à lui présenter sinon l'Evangile du salut; qui à ce moment me paraissait tout particulièrement précieux? Qu'aurais-je pu lui offrir d'autre pour le secourir, que cette bonne nouvelle du pardon des péchés par le sang de Jésus, et cette insondable grâce de la régéné-

ration par le Saint-Esprit que la Parole de vérité nous révèle
— Peu à peu les yeux de son entendement s'ouvrirent, en sorte que ce cœur, sincèrement touché, put saisir quelque chose du grand mystère de notre rédemption.

Ce sont les gens qui non-seulement se reconnaissent pécheurs, mais qui se sentent entièrement plongés dans le péché et qui savent par conséquent que le péché leur est aussi naturel que la respiration et qui en sont sincèrement affligés, ce sont ceux-là chez qui l'Evangile a le plus facile accès. On connaît ce trait du ministère de Whitefield. « Ecoutez, pécheurs, » dit-il un jour, « Jésus-Christ accueille les restes du diable. » Une pauvre femme perdue entendit cette parole et fut amenée à la conversion. Je racontai ce fait à mon pauvre ouvrier repentant. Oh ! que son visage brilla, lorsqu'il l'entendit ! Quand je le revis, il était pénétré de cet amour de Jésus qui daigne sauver ceux qui sont perdus. « Je suis de ce nombre, » disait-il avec émotion, « j'ai consumé mes forces au service de Satan. »

Mais l'on voyait déjà clairement que Jean était devenu un autre homme, et qu'il vivait dans la foi au Fils de Dieu. Il regardait toujours à Jésus comme au médecin de son âme, et il trouvait en lui le pardon, la vie et une force nouvelle. Il s'était manifestement opéré en lui une nouvelle naissance qui agissait du dedans au dehors. Comme je lui parlais une fois de sa précédente vie d'intempérance et de débauche, il me montra une belle forêt attenant à sa demeure, et me dit : « Lorsque j'ai une soirée libre, je vais là et je dis à Dieu que, s'il veut venir à mon aide, je ne boirai plus. » Ce vœu, formé dans la prière et fondé sur la puissance du Seigneur, fut rendu efficace par sa grâce. Jean en fit de même à l'égard de la colère, à laquelle il était fortement enclin. La prière lui vint aussi en aide. Sa conversion ne put demeurer cachée. Tout le monde, mais surtout sa femme, se réjouit de son changement. Celle-ci me disait un jour : « O Monsieur, que mon mari est devenu un tout autre homme ! Autrefois il était comme un lion, maintenant c'est un agneau. Je ne pouvais rien lui dire, il était trop irritable pour m'écouter ; mais à présent il est doux comme un enfant. »

Il y avait une chose qui le peinait beaucoup : c'est de ne pas savoir lire. Il était maintenant trop tard pour se mettre à l'apprendre. Mais il cherchait avec d'autant plus de soin à retenir tous les textes de l'Ecriture sur lesquels il avait entendu prêcher. Il appelait ce trésor de mémoire *sa* Bible. C'est

dans ce sens qu'il disait un jour à un ami : « Je lis ma Bible chaque matin avant d'aller au travail. » L'ami lui répondit : « Mais quelle Bible? je croyais que tu ne savais pas lire. » — « Cela ne fait rien, » répliqua-t-il; « je répète en moi-même tous les passages que je sais. »

Il attachait le plus grand prix à pouvoir assister au culte, et payait régulièrement, dans ce but, sa contribution volontaire tous les trois mois. Il paya même une fois six mois à l'avance en disant : « Je ne sais pas ce qui peut m'arriver. » — Ce pressentiment, qui le faisait vivre ainsi dans l'attente, ne le trompa pas. Il tendait vers Jésus, et Jésus vint pour le retirer à lui. Le dernier dimanche de sa vie, il fut encore deux fois à l'église. Comme il retournait chez lui, un de ses anciens camarades qui buvait devant une auberge, lui cria : « Viens boire un verre, puis tu monteras dans mon char jusque chez toi. » Jean refusa cette proposition en secouant la tête, puis continua sa route. Le lundi soir, après sa journée, il fit une lieue de chemin pour aller se faire lire par son ami quelques pages du *Voyage du chrétien*, de Bunyan, qu'il s'était procuré. Le mardi il retourna chez ce même ami et le pria de lui lire le chapitre qui traite de *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* Comme la veille, il demanda à son ami de prier avec lui; puis il revint dans sa demeure. Le mercredi, il se rendit comme à l'ordinaire à son poste; mais un accident grave eut lieu ce jour-là au chemin de fer. Jean se trouva du nombre des victimes: il fut tué sur la place. — Heureux fut-il d'avoir profité de son dernier an de grâce pour se convertir au Seigneur!

Cher lecteur, comment employez-vous ce temps dont vous jouissez maintenant, et qui est peut-être aussi votre dernier an de grâce?

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne.* Le Comité central de la branche française de l'Alliance évangélique a dû changer les jours fixés pour l'Assemblée générale de cette année. Au lieu des 17 et 18 mai que notre dernier N° indiquait d'après la décision du Comité, il convoque cette assemblée pour les 7 et 8 juin prochain. Voir à la fin de ce N°, le détail des réunions diverses.

ETATS-SARDES. *Savoie.* On n'a pas oublié l'appui que l'intolérance trouvait dans quelques articles du code civil plus ou moins

opposés, sur ce point, au nouveau statut (la constitution), q
proclame la liberté religieuse pour tous les habitants des Eta
Sardes. Le ministère de Turin, qui avait promis de les modifi
pour les mettre d'accord avec le statut, vient de tenir sa pr
messe. Les modifications proposées ont été votées par les cha
bres. Si elles ne sont pas encore tout ce que l'on pourrait
sirer, elles rendent, cependant, le mal moins grave, et s
d'un bon augure pour l'avenir. Nous aimons à citer ici quelq
passages du Rapport de la commission chargée d'examiner
projet : « Les peines comminatoires pour les offenses contr
religion de l'Etat, faites de vive voix ou par écrit, ou au mo
de gravures, devront un peu plus tôt ou un peu plus tard
supprimées, parce que la religion veut être défendue par la
nération des fidèles, par les leçons des docteurs, et, pour to
dire, par le sentiment des bienfaits qu'elle procure, sans qu'i
soit besoin d'une protection politique, caduque de sa nature,
et par suite trop au-dessous de ce qui est impérissable et immortel. — Quand le Christ a prophétisé que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Eglise, qui peut comprendre la sollicitude de gouvernements qui s'intitulent chrétiens pour étouffer la liberté de discussion sur des matières reconnues cependant comme articles de foi? Comment avoir peur que la parole de l'homme puisse abattre l'Eglise, si le bras de Dieu la soutient? Comment songer à des défaites là où le Seigneur, prévoyant les attaques, lui a promis la victoire? Et d'où a pu venir l'idée que les armes, les lois, les potences, les échafauds, repoussaient les coups portés à la religion mieux que le bouclier de la Divinité, sous la grande ombre duquel elle repose? — Ils ne tremblaient pas ainsi les premiers pères de l'Eglise, les glorieux confesseurs de la foi. Saint Athanase, évêq
d'Alexandrie au IV[e] siècle, écrivait que « les vérités saint
» se proclament et se défendent non avec la guerre et l'épé
» mais avec la discussion et la persuasion. » — En renonça
aux sanctions pénales pour le soutien de la religion, l'autel
les ministres y gagneraient finalement par le respect sponta
dont ils se verraient de nouveau entourés. — Les offenses
dogme sont du domaine de la théologie. En persistant à fai
le procès aux opinions contraires à la foi qui viennent à se r
pandre, l'Etat offre l'absurde spectacle d'une cour de laïque
qui siége et qui prononce, comme un concile, sur ce qui est d
ressort de la loi de Dieu. » — Au reste le gouvernement paraî

vouloir marcher avec persévérance dans la voie de la liberté, bien que l'opposition des prêtres lui commande une certaine prudence. Ainsi, pour ne parler que de la Savoie, le culte évangélique a pu être établi plus ou moins régulièrement à Bonneville; il le sera aussi pour la saison de l'été à Aix, et à Chamounix, où une chapelle se construit pour cet usage. Et, si nous sommes bien informés, une autorisation a été accordée déjà l'année passée pour ouvrir aussi un culte évangélique à Chambéry.

Asie orientale. *Siam.* Il est tel monarque païen qui, sous le rapport de la tolérance, ferait honte à bien des gouvernements civilisés. Tandis qu'en Espagne ce n'est qu'à grand'peine que la diplomatie anglaise a obtenu un cimetière pour ses ressortissants, et encore sous des conditions restrictives très humiliantes, nous apprenons que le roi de Siam a acheté et donné aux protestants, la plupart anglais, qui résident à Bankok, sa capitale, un terrain spacieux et convenable pour leur sépulture. Le monarque siamois déclare, dans les considérants du décret, que les cultes seront aussi libres dans ses Etats que dans les pays où ils le sont le plus, et que toute réclamation à ce sujet sera favorablement accueillie.

Amérique du Nord. *Etats-Unis.* M. D. Pennington, nègre, qui a reçu le grade de docteur en théologie de la Faculté de Tubingue, ainsi que nous l'avons rapporté en son temps, vient d'être placé à la tête d'une institution religieuse et industrielle, établie dans l'Etat de Michigan en faveur des jeunes gens de couleur. Nous devons nous réjouir de tout ce qui se fait pour l'émancipation intellectuelle et spirituelle aussi bien que civile, de cette nation si maltraitée; mais nous nous réjouirons plus encore, quand les injustes préjugés qui en font une caste à part, même aux yeux des hommes les plus bienveillants, auront assez disparu pour que les individus de cette race soient admis dans les mêmes écoles, les mêmes églises, les mêmes hôtels que les blancs.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Jésus tenté au désert; trois méditations, par Ad. Monod. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un volume de 110 pages in-8°. Prix: 1 fr. 50 c.

Ces méditations ont d'abord été prêchées en présence d'un auditoire d'étudiants destinés à devenir eux-mêmes un jour des prédicateurs de la Parole. Mais les allusions à cette spécialité d'auditeurs, que l'on y retrouve çà et là, ne les empêcheront pas de s'appliquer avec puissance aux besoins de tous les chrétiens. Ne sont-ils pas tous, d'ailleurs, appe-

lés à *proclamer* d'une manière ou d'une autre *les vertus de Celui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière?* — C'est do tous que nous recommandons ces discours. Et nul, sans doute, n posera sans avoir puisé dans cette lecture une connaissance plus rieuse de soi-même, une vue plus complète du caractère et de l'ex ple de Christ, et des idées plus justes sur le combat auquel il est ap comme chrétien, sur la victoire qu'il doit remporter, et sur les a de cette *bonne guerre.*

La vie chrétienne. Exposition pratique de la première épître de : Pierre; traduit librement de l'anglais, de R. Leighton, et préc d'une préface et d'une notice biographique, par L. Bonnet. 2me tion. Lausanne 1853, publié par Georges Bridel, éditeur; en chez Delafontaine; etc. Deux vol. de LXI, 284, et 336 pages in Prix : 6 fr.

Jessy Allan. 2me édition. Paris 1854, Meyrueis; etc. Une brochur 64 pages grand in-16. Prix : 30 cent.

Le monde, le vaste monde, par Elisabeth Wetherell. Traduit de l'an sur la 2me édition. Paris 1853, Ch. Meyrueis; etc. Deux volu de 348 et 336 pages in-12. Prix : 4 fr.

Lectures pour les enfants. Tome XV. Lausanne 1853, Delafonta etc. Un volume cartonné de 288 pag. in-12, avec figures. Prix : — Paraît en cahiers mensuels, par abonnement : même prix.

Quatre réimpressions ou continuations déjà appréciées par le pu x. — Les *Lectures* devraient arriver chaque mois danr to les familles dont les enfants sont élevés sous la discipline de l'Evan — *Jessy Allan* est un des récits les plus édifiants qu'ait fournis la c humble de la société. — La *Vie chrétienne* offre au lecteur attentif édification des plus solides. — *Le Vaste monde*, enfin, prouve pas 2me édition si rapprochée de la 1re, combien ce récit simple, attac chrétien sans affectation, a été goûté de toutes les catégories de lect

---

AVIS. L'Assemblée annuelle générale de l'*Alliance évangélique, bra française*, est convoquée à Lausanne, pour les mercredi et jeudi 7 et prochain (et non les 17 et 18 mai). Mardi 6 juin, à 8 h. du soir, réunion paratoire de prière, dans la chapelle de la maison Martin, au bas de la St.-Laurent. Mercredi 7, à 8 h. du matin, dans le même local, Comité g ral, soit conférence des délégués de tous les comités de section. Même à 4 h. de l'après-midi, au Casino, assemblée génerale et publique de liance évangélique. Jeudi 8, à 9 h. du matin, même local, assemblée gén et publique, continuation de celle de la veille.

Faute à corriger.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir faire au crayon, sur leur e plaire, la correction suivante, à laquelle nous tenons : Au No 13, page ligne 8 depuis le bas; *au lieu de :* du IIIe chapitre d'Esaïe; *lisez :* du chapitre d'Esaïe.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

854. — No 15. (Supplément du No 14) Du 14 Mai.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

---

mmaire : *Missions évangéliques.* III. Orient; les Arméniens. — *Variétés.* Une fille de Mahomet; avec vignette. André Waterboer. — *Nouvelles di-verses.* Allemagne; Berlin. Afrique du Sud. Turquie; Constantinople. Asie rientale; Java; Chine.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

III. ORIENT. — Les Arméniens.

L'œuvre active et bénie qui se poursuit au milieu de ce peu-, répandu surtout dans la partie asiatique de l'empire turc, mençait déjà, l'an passé, avec un tel progrès, que nous vions indiquer 150 villes et localités où l'Evangile était ché et reçu par un nombre plus ou moins grand d'Armé-ns. — Nous pouvons compléter aujourd'hui ces renseigne-nts, de manière à faire ressortir la haute importance de te portion du champ de l'Evangile.

Ce fut assurément, en elle-même, une grande pensée que le qui surgit au sein des Eglises des Etats-Unis, de faire pro-mer la nouvelle du salut au sein des Eglises déchues de rient, comme quelques sociétés d'Europe le faisaient parmi catholiques romains. Montrer le Christ des Ecritures, en ard des traditions qui le défigurent; représenter la vérité te simple, en face de superstitions et d'erreurs compliquées; mener à l'affranchissement du Saint-Esprit les âmes courbées s un joug humain, et la vie de Dieu parmi les morts, ne vait être qu'une conception venue d'En-Haut et qui devait e féconde. Mais l'événement surpasse déjà l'attente. Un pas-

teur arménien, M. Hohannès, accompagné d'un instituteur (Nicomédie, nommé Simon, vient d'employer huit mois à pa courir l'Asie-Mineure, dans trois directions différentes, s'arr tant dans les lieux importants et visitant aussi les villages sı sa route; et voici ce qu'il déclare : « Je ne crois pas avoir visi une seule localité renfermant des Arméniens, dans laquel je n'aie trouvé, ou bien un réveil déjà déclaré, ou une prép: ration des esprits pour recevoir la vérité. » — Ce vaste moı vement va se relier à celui qui se manifeste en même tem| au sud-est, dans la Syrie, et à l'est, dans l'ancienne Assyrie ı chez les Nestoriens. Qui pourrait y méconnaître un souffle pui: sant de l'Esprit de vie, qui vient ranimer ces os secs?

Grâces à Dieu, de vaillants ouvriers sont à l'œuvre. A *Con: tantinople*, leur centre d'activité, qui possède 5 missionnaires 4 prédicateurs indigènes et 6 aides, subsistent et prospèren plusieurs Eglises, fondées sur la profession individuelle de l foi et organisées plus ou moins sur le principe presbytérien; : s'y trouve, en outre, deux séminaires, des dépôts bibliques une imprimerie, une bibliothèque et une librairie religieuses en un mot, tout ce qui peut donner de l'activité à une mission De là ils envoient, dans toutes les directions, des colporteurs des aides indigènes, des ministres de la Parole, autant qu'il peuvent en avoir. Et ce n'est pas en vain; car, sans parler de postes occupés par les missionnaires eux-mêmes, il se trouv que, sur dix Eglises déjà formées il y a un an, trois ont été l fruit des travaux des indigènes, ainsi que trois des cinq qui s sont formées dans le courant de l'année. Ces dernières sont *Rodosto*, près de la mer de Marmara; *Killis* et *Kessab*, qui n reçurent jamais que deux ou trois visites des missionnaires, e où le développement de l'œuvre se fit malgré la plus vive oppo sition, au milieu des outrages et des violences. Néanmoins quelque utile que soit le ministère des indigènes, il ne fourni pas encore assez d'ouvriers, et dans bien des cas, ces ouvrier seuls ne suffisent pas à un poste. Il y faudrait la main plu ferme et plus expérimentée des missionnaires américains. Auss les demandes affluent-elles de tous côtés, sans que les frères qu sont dans la capitale puissent y suffire. Ils en sont à trembler en recevant chaque courrier, de crainte qu'il ne leur apporte de quelque localité encore inconnue, de nouvelles sollicitation pour l'envoi de missionnaires qu'ils ne peuvent pas même pro mettre. Ils supplient les directeurs du Conseil des missions amé

ricaines, de leur envoyer immédiatement des Etats-Unis un renfort de 12 missionnaires, ajoutant que s'il s'en présentait 40, ils auraient tous de l'emploi.

Ils désireraient, et on le conçoit, que cette œuvre entreprise et soutenue par les Eglises d'Amérique, reçût d'elles seules tout le secours dont elle a besoin. Mais elle les déborde, et ils pressentent que si l'Amérique ne peut leur fournir assez tôt les ouvriers nécessaires, d'autres contrées songeront à partager le champ avec eux. Il est certainement à désirer, si cela doit avoir lieu, que ceux qui iraient travailler à côté de ces frères, le fissent non-seulement dans un même esprit, mais autant que possible dans les mêmes vues, et de concert avec eux. Ne serait-ce point un appel, qui s'adresse à nos Eglises plus directement qu'à toute autre? Ne sont-elles pas celles dont les principes s'harmoniseraient le plus avec ceux de nos frères d'Amérique missionnaires en Turquie, et celles, en même temps, qui peuvent le mieux comprendre ce mouvement par lequel les âmes, une fois réveillées à salut, se sentent obligées de se constituer et se reformer librement en Eglises, selon les directions de l'Ecriture?

Les Arméniens ne forment pas dans la Turquie d'Europe, comme dans celle d'Asie, une partie indigène de la population. On ne les y trouve en nombre considérable que dans quelques grandes villes; et, à l'exception de quelques tournées entreprises parmi eux, on a fait peu jusqu'à ce jour pour cette partie de la nation arménienne. — Cependant *Andrinople,* à 45 lieues à l'occident de Constantinople, et considéré comme la seconde capitale de l'empire, a été visité durant l'année dernière, par un aide indigène, par le pasteur Simon et par un membre de l'Eglise de Péra (faubourg de Constantinople). La réforme y fait des progrès. On y compte sept personnes pieuses, et bientôt peut-être une Eglise s'y formera. — *Gallipoli* [1], à l'entrée nord du détroit des Dardanelles, compte 200 maisons arméniennes, et aussi plusieurs personnes éclairées, dont une donne des marques évidentes de piété. *Rodosto,* sur la même côte, mais plus rapproché de la capitale, opposa une violente résistance à l'Evangile, parce que sa population est grossière, ignorante et superstitieuse. Néanmoins une Eglise s'y est formée

[1] C'est cette même ville qui a été choisie pour dépôt et rendez-vous des troupes françaises et anglaises destinées à secourir l'empire turc contre la Russie.

et un pasteur s'y est fixé. Maintenant les esprits se sont trar quillisés et l'opposition est de jour en jour moins prononcée.

Quoiqu'il y ait encore beaucoup à faire de ces côtés-là, et qu ce champ offre quelques gages de succès, les efforts se soi principalement portés du côté de la Turquie d'Asie, puisq c'est le séjour principal des Arméniens. — Et d'abord, l'orient de la mer de Marmara, qui s'étend de Constantinop aux Dardanelles, se trouve, autour de trois golfes, u contrée charmante, où maintenant le Dieu de la grâce f passer le souffle d'un printemps spirituel. Au fond du go septentrional, *Nicomédie* possède une jeune église réformée, 41 membres. Une question disciplinaire y avait fait naître qu que division; mais la plaie a été guérie, la discipline a eu s cours, et il n'en est résulté que plus d'estime pour l'Eglise de part des habitants de la ville. L'Eglise évangélise les nombreu villages qui sont à sa proximité, et ce n'est pas sans bénédictio On cite surtout *Bakhejuck*, qui possède mille maisons armé niennes, et où plusieurs personnes se montrent décidémen évangéliques. Aucun missionnaire, cependant, ne l'avait visit avant le mois d'août 1852. Il y a environ 250 ans que quatr familles arméniennes s'établirent seules dans ce lieu. Elles s sont multipliées, en se préservant toujours de l'intrusion de étrangers et surtout de gens de communion différente, jusqu'a nombre d'environ 7 mille, tous plus ou moins apparentés entr eux. Zélés pour leur ancien culte, ils formaient comme u groupe compacte, au milieu duquel les colporteurs évangélique pouvaient à peine se montrer, tandis qu'ils allaient libremen dans les villages voisins, s'y mêlaient à la population, discu taient dans les cafés et distribuaient sans entraves leurs livre Il est vrai que dans ceux-ci ils rencontraient plus d'indifférenc tandis qu'à Bakhejuck ils trouvaient un peuple qui avait d idées religieuses et qui généralement savait lire. Mais voi qu'un frère du chef de ce village manifesta, il y a quelqu années, des sentiments évangéliques. Ne sachant que faire à sc sujet, les villageois lui donnèrent la place de bedeau de l'Eglis Il n'y tint pas longtemps, donna sa démission, et se mit à pr cher le salut par Christ crucifié, avec une grande hardiess Il souffrit une vive persécution et fut réduit à la pauvret Mais ses efforts ne demeurèrent pas sans résultat. Une personn puis une autre, se convainquirent des erreurs de leur Eglis et reçurent la vérité par le moyen de cet homme, ainsi qu

des frères de Nicomédie, qui, depuis ce moment, eurent une porte ouverte dans le village. Ils sont maintenant neuf chefs de famille qui partagent ces sentiments, et tous dans des circonstances favorables. On a bien hué, assailli avec des pierres et des bâtons, les chrétiens de Nicomédie qui venaient tour à tour, le samedi soir jusqu'au lundi, faisant pour ainsi dire une réunion continue pendant toute la durée de leur séjour; mais enfin le gouverneur s'interposa avec vigueur, et put mettre fin à toute violence. Ce fut dans cette situation des esprits que le missionnaire fit la visite dont nous avons parlé. Dès qu'il fut en vue avec ceux qui l'accompagnaient, des enfants et des jeunes gens vinrent au devant d'eux, agitant leurs bras et leurs bâtons, et criant : « Houha, houha ! protestân, protestân ! » avec d'autres exclamations aussi bruyantes. Quelques gens d'âge, cependant, les reprenaient et les retenaient. Un groupe d'hommes passa peu après, faisant silence, sauf que l'un d'eux, s'adressant aux autres, leur dit : « Voilà leur pope ! » (prêtre). Dans le village, tous les yeux étaient sur eux; mais on était muet. Quelques-uns seulement rendirent le salut aux frères, ce qu'ils n'auraient pas osé faire auparavant. Une fois chez les frères, il s'y rendit quelques individus persuadés de la vérité de la doctrine évangélique, mais qui n'osent pas encore la confesser publiquement, et la conversation tomba tout naturellement sur le devoir de confesser Christ devant les hommes. Le premier confesseur de Jésus dans ce village était présent, homme d'une cinquantaine d'années, intelligent et versé dans les Ecritures. Il est un peu sourd, et s'en réjouit, dit-il, parce qu'il entend moins les méchants propos qui affligeraient son cœur. Dans le village on le nomme *l'oncle*. On le redoute à cause de sa hardiesse. Jamais il ne recule, et il a toujours quelque chose à répondre à chacun. Un jour, des enfants, poussés par des gens plus âgés, commençaient à lui jeter des pierres. Il se tourna vers eux et leur dit : « Jetez des pierres, jetez-en; elles sont le fondement de notre Eglise. Plus vous en jetterez, plus le fondement sera large. » Une autre fois encore, assailli de pierres par la foule, il dit à ces gens : « Vous avez raison de me jeter des pierres, car j'ai été bedeau de votre église et je devais vous appeler à l'église : j'ai fait là un grand péché. » Le dimanche matin, les amis de l'Evangile, levés de bonne heure, étaient çà et là autour de la maison où le service devait avoir lieu, étudiant leur Bible ouverte devant eux et

s'entretenant sur le sujet de leur lecture. Ses vérités, pénétrant leurs esprits, brillaient à leurs yeux d'une éclatante beauté, et leurs visages rayonnaient de bonheur. Le service se fit le matin et le soir, et le jour se passa en conversations sur le salut, en lectures et en explications particulières de l'Ecriture. Le prêtre prêcha contre les protestants; ce qu'il dit ne fit que provoquer l'attention d'un plus grand nombre sur ce que croient les protestants. De tels détails fournissent un échantillon de la manière dont s'avance le règne de Dieu dans ces contrées. Tout se passe avec sérieux, et le succès ne s'obtient, en général, qu'à travers de luttes prolongées. A la fin de l'année passée, il n'y avait encore à Bakhejuck que sept personnes ouvertement détachées de l'ancienne Eglise; mais beaucoup donnent leur assentiment aux vues évangéliques, et quelques-uns en parlent publiquement avec approbation. Deux violents persécuteurs ont été tellement changés, qu'ils sont maintenant des amis. L'un d'eux tient un café, et il a toujours près de lui un Nouveau-Testament, où il lit pour lui-même, qu'il fait lire et qu'il explique à d'autres, secondé par quelques évangéliques. — A une certaine distance de ce village, vers l'occident, sur le bord méridional du golfe, sont encore les treize villages de *Yalova*, où se manifestent des amis actifs de l'Evangile.

Les mêmes dispositions se montrent dans les nombreux villages qui sont autour du lac de *Nicée*, tout à fait à l'orient du golfe du milieu. Ainsi, près de cette Nicée où se rassembla en 325 un Concile qui confessa solennellement la divinité du Christ, et où de profondes ténèbres avaient succédé à la lumière des premiers siècles, la vérité et la vie reparaissent. On dit qu'il y a cinq prêtres, maintenant éclairés, qui travaillent à arracher leur peuple aux erreurs de leur Eglise. — De même dans quelques villages au midi du golfe, *Kassaba*, *Mohalich*, *Bandurmah*, *Chamak*, l'Evangile a de grandes entrées. Dans le premier, un prêtre se distingue entre les protestants; dans les deux suivants, on est jaloux d'avoir le colporteur, et partout le nombre des amis de l'Evangile est tel, qu'il rend la persécution presque impossible.

Entre ces villages et Nicée, nous trouvons *Brousa*, où il y a souvent plus de 70 personnes aux assemblées du dimanche. Dieu y est avec son peuple, et lui ouvre une large porte d'utilité. Les membres de l'Eglise, conduits par un prédicateur indigène et un aide, sont fort unis et zélés. Plusieurs conversions

intéressantes ont eu lieu. Les sentiments des autres Arméniens envers les protestants s'améliorent beaucoup, car les deux tiers des enfants de l'école évangélique leur appartiennent.

Nous n'avons encore visité que l'avenue du champ de cette mission. Passons, droit à l'orient de Nicomédie, la rivière *Sakari* (l'ancien Sangarius); nous trouvons sur la rive opposée *Adabasar*, qui compte déjà 52 protestants déclarés, et une Eglise de 16 membres, dont est pasteur ce même M. Hohannès qui a parcouru l'Asie-Mineure. Son absence fut fâcheuse à quelques égards, mais son retour remet tout en ordre.

A une trentaine de lieues au sud, sur un affluent du Sakari, est *Kiutayé*, où un certain nombre de protestants désirent vivement un maître qui puisse les instruire. Dans un village voisin, 40 à 50 familles seraient prêtes à s'organiser en communauté protestante. Un autre village du même quartier donne les meilleures espérances.

De là, nous rapprochant de la mer Méditerranée, traversons, à l'occident, une chaîne de montagnes, et nous sommes dans les vallées célèbres par les sept Eglises que mentionne l'Apocalypse [1]. — La plus septentrionale de ces vallées, celle de l'Hermus, nous présente *Akhissar*, l'ancienne Thyatire, qui possède 18 protestants; c'est un champ qui demanderait un ouvrier. Un peu au midi est *Smyrne*, qui a une petite Eglise réformée arménienne, composée de sept membres. En tirant encore au sud, nous trouverions la vallée du *Caïstre*, puis celle du *Méandre;* dans la première était *Ephèse*, dans la seconde *Laodicée* et *Hiérapolis*, aussi mentionnées dans le Nouveau-Testament. Les trois autres églises apocalyptiques sont : *Pergame*, au nord-ouest de Thyatire, puis *Sardes* et *Philadelphie*, au midi de cette même ville, et comme elle dans la vallée de l'Hermus.

Mais ces lieux ne comptent que peu d'Arméniens. Ils sont bien plus répandus dans les provinces centrales et septentrionales de l'Asie-Mineure, comme plus rapprochées de leur pays originaire. Un aide indigène a fait quelque séjour à *Angora* (autrefois Ancyre), capitale de la Galatie, assez loin à l'est d'Adabazar. Plusieurs y sont prêts, dit-on, à recevoir l'Evangile, et désirent qu'on les instruise. Plus loin encore vers l'orient, nous trouvons *Juzgat*, où un prêtre partiellement éclairé a convaincu un certain nombre de personnes des erreurs de leur Eglise; et l'intérêt pour la vérité s'est accru dans la ville et les environs.

[1] Chapitres II et III.

Au midi de Juzgat, sur le fleuve Kisil-Irmak, *Kaisareh* ou Césarée, a été visité par un colporteur pendant quelques mois. Son rapport est encourageant, et cette ville s'annonce comme devant être bientôt un centre d'opérations. L'action du Saint-Esprit s'y fait souvent sentir, et l'on croit avoir lieu d'y espérer une riche moisson d'âmes. On a remarqué que quelques-uns des cas les plus intéressants de conversion arrivés à Constantinople et à Smyrne ont eu lieu parmi des personnes venant de Césarée ou de ses environs. — En remontant le fleuve, vers le nord-est, nous rencontrons *Sivas*, qui n'a pu recevoir encore un missionnaire. 18 membres forment l'Eglise nouvelle; les protestants y sont courageux, actifs, et, ce qui est étonnant, ils n'ont pas encore été exposés à la persécution. En avançant toujours, on trouve à l'est, à 24 lieues de Sivas, *Divrick*, qui compte 25 protestants, dont les affaires avec les villages voisins facilitent leurs efforts pour répandre l'Evangile.

En suivant de Sivas une direction rétrograde au nord-ouest, on rencontre de 20 en 20 lieues environ, trois villes successives qui ont vu aussi la lumière du salut. La plus éloignée de Sivas est *Marsowan*, où la réforme s'est développée subitement depuis peu, et qui compte 55 protestants. La suivante est *Amasia*, où se montrent aussi quelques indices de mouvement vers l'Evangile. La plus rapprochée enfin est *Tocat*, où l'adversaire agit avec vigueur, et où, faute d'ouvriers, l'œuvre est en souffrance; elle a, néanmoins, fait un pas en avant l'année dernière, par la décision de huit chefs de famille, intelligents, qui veulent s'organiser en communauté protestante; le fait a provoqué un nouvel éclat de persécution de la part de leurs anciens coreligionnaires. Enfin, à 50 lieues nord-est de Sivas est *Kara-Hissar*, où deux personnes viennent de se déclarer protestantes.

Traversons encore, au nord, la montagne qui nous sépare de la mer Noire, et nous trouvons à Trébizonde une Eglise, née dans les douleurs et qui rencontre encore de grands obstacles, mais qui réjouit son missionnaire par ses dispositions, par les douces influences du Saint-Esprit qu'elle éprouve, par les progrès que l'œuvre présente au milieu de dispositions de la population aujourd'hui plus favorables au protestantisme.

Nous touchons maintenant, du côté de l'orient, à l'Arménie propre. *Erzeroum*, vers les sources de l'Euphrate, forme un poste capital, occupé par 2 missionnaires américains, 2 prédicateurs et 3 aides indigènes. Dans la ville, l'œuvre a subi des

échecs, et il n'y a rien là d'étonnant, puisque l'on y est au foyer même de la vieille Eglise arménienne. Mais, autour de la ville, le champ est en plusieurs endroits blanc pour la moisson. Dans une centaine de villages environ, l'accès est plus libre auprès du peuple; les préjugés tombent ou s'affaiblissent, et l'on montre plus de volonté d'écouter l'Evangile. A 30 lieues de là, en descendant l'Euphrate dans la direction du sud-ouest, *Erzingan*, ville marquante, donne aussi de l'espérance pour les nombreux villages de sa belle plaine, et beaucoup de jeunes gens recherchent des livres religieux. En continuant à descendre l'Euphrate, nous arrivons à *Arabkir*. Cette ville a 15,000 Arméniens, dont l'instruction est plus avancée que celle d'aucun autre peuple dans cette contrée. Nombre de lettres sont venues de ce lieu demander avec supplication des missionnaires. Elles répètent que le désappointement de n'en pas recevoir a causé un grand découragement; mais un nouveau réveil vient de s'y manifester. « Oh! » s'écrie le missionnaire du poste le moins éloigné qui reçut leur message, « n'y aura-t-il donc personne en Amérique qui veuille venir prêcher l'Evangile à Arabkir? »

Nous voici à la jonction des deux grandes branches de l'Euphrate. Un peu au midi est *Kharpout*, dont la population, nominalement chrétienne, est de 10,000 âmes. Elle domine une riche plaine, couverte de 366 villages, qui contiennent chacun de 100 à 5000 habitants, presque tous Arméniens, et qui sont à peu d'heures de distance de la ville. C'est, au dire du missionnaire Dunmore, le champ le plus attrayant et qui promet le plus aux travaux de l'évangéliste, entre tous ceux qu'il a vus en Turquie. Chaque dimanche, toute une petite troupe se réunit pour s'instruire mutuellement et prier ensemble.—En remontant la branche orientale de l'Euphrate, les quartiers de *Palu*, de *Geghi*, de *Mousch*, de *Khanous* ou *Khounous*, de *Tchevirmeh*, promettent aussi. A Geghi cependant, les disciples, trop faibles encore, ont dû fuir devant la persécution; quelques-uns sont revenus. A Khounous, l'Evangile avait pénétré, il y a une cinquantaine d'années. Le compagnon de voyage de M. Hohannès a reçu l'imposition des mains pour aller occuper ce poste, où se trouvent 60 protestants qui ont enduré, l'année dernière, beaucoup d'outrages et de violences. A Tchevirmèh enfin, il existe de 40 à 50 protestants.

Si nous traversons les montagnes qui bordent au midi cette

branche de l'Euphrate, nous arrivons aux sources du Tigre à *Diarbékir*, *Sivrik*, *Ourfa*, où, par le zèle d'un indigène, une communauté protestante vient de se former.

Revenons vers l'occident, traversons l'Euphrate à son issue des gorges du Taurus, et nous rencontrons bientôt *Marasc* qui possède déjà 20 protestants; il y règne un esprit ardent recherche de la vérité, dont ces amis triomphent après un rude débat; c'est un champ si préparé, qu'il sera l'un des premiers que l'on occupera, dès qu'un missionnaire sera venu. — Vient ensuite *Aintab*, où 38 personnes ont été ajoutées à l'Eglise dans l'année; on y compte 100 communiants, 103 enfants de l'école du dimanche, et 35 femmes adultes qui viennent apprendre à lire les saints Oracles; des réunions de prières spécialement destinées aux femmes, sont suivies par 30 à 50 d'entre elles, en sorte que, quant à ce sexe si négligé en Orient, nul champ ne donne plus d'espérances. Cinq jeunes hommes se préparent pour travailler à l'œuvre des missions. Sur 276 élèves des écoles, les deux tiers sont Arméniens. La conviction est générale que la vérité est du côté des protestants. Dans les environs, 14 colporteurs ont répandu, avec des fruits évidents, la Parole de Dieu. C'est un lieu riche déjà des bénédictions évangéliques, mais qui demande plus d'ouvriers, quoiqu'il y ait trois missionnaires et un aide indigène. — A *Killis*, il existe une petite Eglise, et l'on y remarque une recherche active de la vérité. — A *Adana*, le prêtre ou *vartabed* fit, il y a quelques mois, une profonde impression en se mettant à prêcher l'Evangile. Il dut fuir, et se déclara protestant. Avant ce fait, il n'y avait que 6 ou 7 protestants; dès lors, plus d'une centaine ont suivi l'exemple du vartabed. Un aide indigène, placé depuis dans ce lieu, est accablé par le soin de répondre à toutes les demandes qu'on vient lui faire. A *Kessab*, depuis seize ou dix-sept mois, 200 personnes se sont déclarées protestantes; une Eglise de 12 membres s'est formée; la persécution, qui avait d'abord éclaté, est arrêtée. — A *Zeitoun*, au milieu de 10,000 montagnards assez rudes, un vartabed prêche selon la vérité, et un jeune garçon d'Aintab y évangélise avec succès. — A *Tarse* enfin, lieu de naissance de l'apôtre Paul, un aide indigène trouva 20 personnes qui l'écoutèrent avec larmes, montrèrent un profond intérêt pour la Parole du salut, et demandent qu'on vienne les instruire. On n'a eu jusqu'ici personne à y placer.

Quels besoins! quel désir de l'Evangile! — Et nous n'avons

rien dit de tout ce qui pourrait se faire ou se fait plus ou moins dans ces lieux, parmi les Grecs, les Juifs, et même les Turcs.

Oui, les Turcs; car pourquoi seraient-ils envisagés comme inaccessibles? Ne les voyons-nous pas saisis par l'esprit de la civilisation, qui les entraîne, et qui, maintenant qu'il est dans son élan, ne s'arrêtera probablement plus? La grande lutte qu'ils soutiennent y contribuera aussi; car toute grande lutte modifie un peuple, et leur contact avec des ennemis et avec des alliés plus avancés qu'eux doit nécessairement les faire avancer eux-mêmes. La porte s'ouvre donc à des idées nouvelles, à celles de l'Evangile comme à d'autres. — Le gouvernement marche en tête. Ses firmans en faveur des protestants, émis déjà avant la guerre, sont un grand pas dans ce sens. Le second leur accordait, entre autres, un droit devant le juge, égal à celui des Turcs, tout en confirmant celui de se déclarer indépendants d'autres dénominations ecclésiastiques et de servir Dieu selon leur conscience, avec un agent choisi parmi eux pour représenter leurs intérêts auprès de la Porte. Dès lors, ces firmans ont été corroborés par le traité que les journaux ont annoncé, et qui assure à tous les chrétiens l'abolition d'une imposition qu'ils payaient par tête; le droit d'être admis comme témoins en justice, de posséder des terres, d'être employés et de recevoir de l'avancement dans le service civil ou militaire. N'est-il pas évident qu'il y a plus à espérer pour le règne de Dieu, d'une telle administration, que d'un gouvernement qui serait persécuteur tout en se disant chrétien? Et ne peut-on pas prévoir que, tôt ou tard, le complément d'un tel ordre de choses sera la liberté, pour le Turc lui-même, d'embrasser l'Evangile? — Pour le moment, la loi le lui interdit, il est vrai, et la peine de mort qu'elle prononce contre le musulman qui se fait chrétien a été appliquée, il y a peu de mois, à Andrinople. Mais ce Turc qui mourut martyr de la foi chrétienne qu'il avait embrassée nous montre que son peuple, aussi bien que tout autre, est accessible à l'Evangile, et susceptible de le professer au péril de ses jours. Peut-être d'autres exemples se reproduiront-ils; mais cela même assurerait le triomphe de la vérité, et le sang des martyrs deviendrait encore une fois la semence de l'Eglise. Ailleurs, des Musulmans sont favorablement impressionnés par l'exemple de quelques chrétiens vivants qu'ils ont sous les yeux. Une femme musulmane reprit un jour sévèrement des parents arméniens de ce qu'ils

avaient battu et chassé leur fils, âgé de 13 à 14 ans, qui fr quentait l'école des chrétiens évangéliques et qui partage leurs vues. A *Killis*, un mahométan, respecté pour sa moral autant que pour sa position, s'est montré toujours bienveilla envers les évangéliques. Dernièrement, il s'est présenté à l'a indigène placé dans cette localité, et il lui a demandé formel ment de l'admettre dans l'Eglise, disant qu'il regardait Jés comme le Fils de Dieu et la Cène comme une institution Seigneur, qu'il mettait sa demande sur la conscience de ce à qui il s'adressait, et sur lequel il faisait peser toute la resp sabilité si elle lui était refusée.

Des traits pareils, et que nous pourrions multiplier enco ne font-ils pas sentir que ce serait être barbare de ne son aux Turcs que pour les frapper et les chasser? Ne nous mènent-ils pas au sens droit, qui est celui de la charité, et considère le Turc comme une conquête à faire, mais une co quête par l'effort des armes spirituelles, une conquête par foi et pour Christ? Pour quiconque y voudra mettre son zèl demeure cette promesse : *Il te sera fait selon ta foi!*

VARIÉTÉS.

Une fille de Mahomet.

Nous avons dit tout à l'heure que les Mahométans n'étaie point inaccessibles à la prédication de Jésus-Christ, et no avons cité quelques exemples. La mission égyptienne en aussi fourni plusieurs. Cette station, qui n'a, du reste, pas pr duit des fruits bien marqués, et qui n'est continuée que par qu'il répugne à la Société anglicane d'abandonner un cham de travail si ancien, a eu du moins ce résultat, d'introduir comme nos lecteurs l'ont appris autrefois, un système d'éduc tion chrétienne parmi les femmes, qui jusqu'alors étaient pr vées de toute instruction. Jadis aucune ne savait même lir aujourd'hui bien des centaines ont passé par les écoles de M Lieder, au Caire, et ont été mises ainsi en contact avec la P role de Dieu. L'école primaire de la mission a compté jusqu 150 jeunes filles ; et dans ce nombre il s'en est toujours trou plusieurs de mahométanes, quelquefois même un dixième chiffre total.

Mais il est un fait plus caractéristique encore. La femme c



missionnaire Lieder a élevé chez elle une fille arabe qui lui a été confiée pour cela, et qui appartient à la descendance directe de Mahomet. On sait que la famille du faux prophète forme encore aujourd'hui, sous le titre de *Scheiks*, une caste noble et considérée, quoique plusieurs de ses membres soient réduits à une grande pauvreté. Cette fille de Mahomet, élevée dans le christianisme, était destinée à être une aide indigène dans les écoles. Elle a été conduite en Angleterre, dans une visite que Mme Lieder y fit pour sa santé. C'est elle qui est représentée dans la gravure ci-jointe. L'enfant qu'elle garde est celui de Mme Lieder, qui est vêtu à l'égyptienne, parce que ce

costume est plus commode pour ces climats. Si une fille de Mahomet a pu être élevée selon l'Evangile, ne désespérons pas que ses simples sectateurs ne puissent y être amenés aussi.

André Waterboer.

Un homme très connu au sud de l'Afrique, *André Waterboer*, chef de la ville africaine de Griquatown, dont nos lecteurs ont quelquefois entendu parler, a échangé ce monde de misères pour le repos et les joies d'un monde meilleur. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis que Waterboer avait embrassé la foi chrétienne, et jusqu'à la fin de sa vie il a honoré ses convictions par l'intégrité de sa vie, autant que par la sagesse qu'il avait déployée dans des circonstances souvent très difficiles.

Waterboer ne devait pas son titre et son autorité de chef au privilége de sa naissance. Il avait été, il y a une trentaine d'années, élevé à ce rang par les suffrages spontanés de ses concitoyens, qui, dans un moment critique où les troubles politiques menaçaient leur existence comme peuple, n'avaient vu qu'en lui un caractère et des capacités propres à les rassurer. Cette confiance, que la conduite de Waterboer justifia pleinement, fut un hommage rendu au christianisme, car le jeune chef avait été élevé sous les yeux des missionnaires, s'était formé et développé sous l'influence de l'Évangile, et avait acquis à cette sainte école la fermeté de principes et la droiture de cœur qui l'ont distingué. Au moment même où il fut ainsi choisi pour chef, il exerçait l'humble emploi d'instituteur indigène dans une école missionnaire. Ce fut là qu'on alla lui annoncer son élévation à un poste qu'il n'aurait jamais eu l'idée d'ambitionner.

Tout en remplissant ses fonctions de chef, Waterboer s'est jusqu'à la fin adonné à la prédication de l'Evangile, occupation qu'il paraissait préférer à toutes les autres. Ses talents, comme orateur, étaient au-dessus du médiocre, et son zèle pour l'avancement du règne de Christ, toujours prêt à se montrer. Huit jours avant sa mort, arrivée l'année dernière, il voulut encore, quoique déjà très souffrant, présider à Griquatown une réunion de missions, et y parla avec une chaleur qui rappelait les jours de son âge mûr. Il laisse après lui une renommée intacte, et à laquelle, chose difficile dans ce pays, rendent également hommage les indigènes et les étrangers. Ceux d'entre ces derniers qui ne veulent reconnaître aucune qualité à la race

ire, font une exception en faveur de Waterboer, et le pro-
ment un honnête homme. Son nom restera longtemps cher
la mémoire de son peuple.

Mochech professait une haute estime pour Waterboer. Le
it suivant fait honneur à ces deux hommes. On demandait
jour à Mochech s'il connaissait Waterboer. A cette question,
s larmes jaillirent de ses yeux, toute sa figure s'anima d'une
pression de bienveillance et d'admiration, et il s'écria : «Wa-
rboer ! je ne l'ai jamais vu, mais je voudrais être auprès de lui.
aterboer est un excellent homme. Il a sauvé de la destruction
s milliers de mes sujets; il les a délivrés des mains de leurs
nemis, a repris pour eux une partie du bétail qui leur avait
é volé, a nourri ceux qui manquaient de tout, leur a donné
son propre bétail, et leur a ensuite permis de revenir auprès
moi dès qu'il a su que je les redemandais et qu'il était en
on pouvoir de les protéger. Oui, Waterboer est un excellent
mme.» — Cette expression des sentiments voués à Waterboer
r Mochech se rapportait à une époque déjà ancienne, où les
ulas avaient fait invasion dans le pays des Bassoutos, et avaient
cé un grand nombre de ces derniers à fuir vers l'Ouest.

NOUVELLES DIVERSES.

Allemagne. *Berlin.* La Société des Missions de Berlin a fondé
nnée passée 16 nouvelles sociétés auxiliaires, soit sections.
e entretient 13 missionnaires, entre autres chez les Corannas,
Cafres et les Hottentots.

Afrique du sud. La guerre des Cafres paraît apaisée depuis
elques mois. Ils ont acquiescé à tous les arrangements pris
ar l'administration du territoire occupé par les Anglais,
oiqu'il y ait eu, parmi les tribus indigènes, quelque agita-
n au moment où les troupes se sont retirées. On peut donc
pérer que, pour le moment du moins, le calme rétabli per-
ettra aux missionnaires de reprendre leurs évangéliques tra-
ux. Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la durée
cette paix, qui pourrait bien n'être qu'une trêve. Aussi
ngtemps que la civilisation envahissante de la colonie se
ouvera en face de ces nations sauvages, on pourra craindre
nouveaux combats. — Le gouvernement anglais a pris une
solution qui fait déjà craindre pour une partie des travaux

missionnaires : il veut abandonner ce territoire des bords du grand fleuve intérieur dont il avait pris possession sous le titre de *Souveraineté de l'Orange*. Or, comme ces contrées sont en partie occupées par les colons hollandais que le mécontentement a poussés hors de la colonie, on a lieu de craindre que de nouveaux conflits plus graves ne s'élèvent entre eux et les tribus sauvages, quand les autorités anglaises ne seront plus là pour les contenir. Les missionnaires anglais de ce territoire semblent surtout craindre les suites de cette décision, et réclament vivement le maintien de la Souveraineté de l'Orange.

TURQUIE. *Constantinople*. Une librairie évangélique a été établie, il y a quelque temps, au centre de cette capitale. D'après le compte-rendu de cet établissement, il se trouve qu'en une année il a vendu 10 mille Bibles, en douze langues diverses, sans compter une très grande quantité de livres évangéliques en un nombre de langues encore plus grand.

ASIE ORIENTALE. *Java*. L'exemple de l'Angleterre dans l'appel pour envoyer en Chine un million de Nouveaux-Testaments, a trouvé des imitateurs en Hollande. M. le pasteur Heldring y a fait un appel pour l'envoi de 30 mille Nouveaux-Testaments dans l'île de Java, qui, comme l'on sait, est une colonie du royaume des Pays-Bas. Un tiers de ce nombre sera en hollandais, un tiers en chinois, et un tiers en langue javanaise.

— *Chine*. La Société biblique américaine a voté l'impression de 20 mille Nouveaux-Testaments chinois, destinés à être répandus dans ce vaste empire, sous la direction des missionnaires américains. — Un comité fondé à Genève, il y a quelques années, dans le but spécial de travailler à l'évangélisation de la Chine, vient aussi, à l'imitation de la Société biblique britannique et étrangère, d'adresser un appel à ses compatriotes de Genève et de la Suisse, pour leur soumettre une souscription destinée à procurer la Parole de Dieu aux Chinois. Toute souscription de 50 centimes servira à leur envoyer un exemplaire du Nouveau-Testament ; ceux-ci seront remis aux missionnaires bâlois qui travaillent déjà dans cet empire éloigné, et qui seront chargés de les répandre.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 16. Du 21 Mai.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

L'ŒUVRE DE DIEU EN IRLANDE.

V.

La Société des missions épiscopales irlandaises en faveur des catholiques romains. (N° 14 [1].)

Lorsque Dieu veut faire dans un pays son œuvre de grâce de salut avec une intensité plus qu'ordinaire, il se prépare ur cela des hommes d'élite, et il leur prépare aussi la voie r des dispensations particulières qui disposent le peuple à les outer. Ainsi l'a-t-il fait en Irlande. — Il a suscité de divers tés des hommes dévoués, actifs, entreprenants, à indivi- alités tranchées et puissantes, tels que nous en avons vu ns les précédents articles, et que nous en trouverons encore r aujourd'hui. Mais en même temps il dispensait à la nation landaise des circonstances propres à relâcher les liens dont treignait le clergé romain, et à la rendre plus accessible à Evangile.

Depuis quelques années un changement remarquable s'était éré dans l'esprit des catholiques irlandais. — L'agitation

[1] Ce chiffre indique le numéro d'ordre de la Société épiscopale, dans le leau des Sociétés irlandaises que nous avons donné à la fin de notre ar- le I. Voir année 1853, N° 17, page 263.

prolongée au sujet du rappel de l'union, pendant la vie d'O'Connel et principalement vers la fin de sa carrière, de 1841 à 1843, avait habitué le peuple à penser par lui-même en fait de liberté politique [1]. — Le mouvement des sociétés de tempérance sous la direction du père Matthieu, dont nous avons parlé il y a quelques années, vint aussi en aide à cet esprit de relèvement. — Plus tard, l'impuissance des prétendus miracles des prêtres romains, qui, en 1846, s'étaient faits forts de guérir et d'arrêter la maladie des pommes de terre, avait considérablement affaibli leur crédit auprès de la multitude. L'eau bénite et le sel répandus sur les récoltes ne changea rien à la marche du fléau. Les sentiments du peuple commencèrent à tourner à l'indignation et à la colère. — Pour soulager la détresse causée par la famine, le gouvernement vota 10 millions de livr. sterl. afin de les employer en salaires pour des travaux publics. On donna aux prêtres romains une grande influence dans la distribution des travaux et dans le payement des ouvriers. Cette position leur permit de retenir occasionnellement l'argent qui leur était dû pour l'administration de certains rites. Le prêtre lui-même ou le clerc de paroisse arrêtait dans ce but les salaires gagnés par les ouvriers. Ces procédés causèrent un profond dégoût parmi le peuple. Si d'une main les prêtres accordaient des secours temporels, ils les retiraient de l'autre pour se payer de ce qui leur était dû. Il arrivait même que quand la présence d'un prêtre était réclamée pour administrer les derniers sacrements sur un lit de mort, il refusait son office s'il n'était préalablement payé. C'est ainsi que les prêtres s'aliénèrent l'affection de la multitude.

Pendant ce même temps, un serviteur de Dieu, M. *Dallas*, semblait être formé exprès pour entrer, lui aussi, dans cette moisson blanchie. — Ayant passé plusieurs années de sa jeunesse dans la carrière des armes, il y avait développé une résolution et une fermeté de caractère, un esprit d'ordre et de persévérance, une capacité d'organisation, qu'il transporta plus tard de la vie des camps dans la guerre spirituelle dirigée contre

[1] Même après la complète conquête de l'Irlande, la Grande-Bretagne lui avait laissé son parlement et ses autorités particulières sous un roi commun. Mais en 1801, pour mettre fin à de continuels troubles, les deux parlements furent réunis; c'est ce qu'on a appelé l'*Union*. On n'a pas oublié l'agitation extraordinaire causée par le démagogue O'Connell, qui prélevait pour lui une taxe sur les catholiques dans le but de travailler à la révocation ou au *rappel* de cette Union détestée.

la puissance des ténèbres. Amené à la connaissance personnelle du salut qui est en Jésus-Christ, il entra au service de ce glorieux Maître et devint pasteur d'une paroisse épiscopale du Hampshire, en Angleterre. — Dans les années 1838 et 1839, des circonstances providentielles l'engagèrent à visiter l'Irlande afin d'y plaider la cause de la Société pour l'évangélisation des Juifs. Il fit à Dublin la connaissance de plusieurs membres du clergé anglican; et en 1841, ayant été appelé à y prendre la parole dans les assemblées annuelles, il saisit cette occasion pour insister sur l'importance de subvenir aux besoins spirituels des catholiques romains. Mais, à cette époque, le clergé, supposant les barrières insurmontables, ne voulut pas même écouter ces appels.

Cependant M. Dallas ayant parcouru le pays dans toutes les directions, acquit une connaissance approfondie de sa situation, et il en vint à se convaincre que le temps du succès d'un grand effort missionnaire s'avançait rapidement. — Pendant la convalescence d'une grande maladie, le sujet s'empara si fortement de son esprit, qu'il se détermina à réclamer l'assistance de ses amis chrétiens pour en obtenir les ressources nécessaires à une entreprise un peu vaste.

Une longue résidence en Espagne et en France, et des séjours plus ou moins prolongés en Portugal et en Belgique, l'avaient mis à même de bien étudier l'action de la religion romaine sur le cœur et sur l'esprit de l'homme. De fréquentes conversations avec des catholiques romains intelligents lui avaient fait bien connaître le fond de cette religion altérée, qui rabaisse ou enchaîne l'homme extérieur aussi bien que l'homme intérieur. — Mais par dessus tout, l'habitude qu'il avait prise d'exposer à Dieu dans ses prières, jusqu'aux plus petits détails de ses plans et de ses projets, révèle le secret de sa confiance et de son succès; car jamais il ne se permettait d'exécuter aucun de ses plans, même en apparence les mieux conçus, sans avoir attendu avec patience que Dieu lui eût montré évidemment, par les circonstances ou de toute autre manière, quand et comment il devait agir.

En 1845, le jour même où il méditait au dedans de lui des projets dont l'exécution ne pouvait avoir lieu qu'avec des ressources pécuniaires qu'il n'avait pas, il reçut une lettre d'un ami puissant de Londres qui lui disait qu'il était prêt à l'aider, s'il voulait, selon sa promesse, entreprendre quelque chose

pour l'Irlande. M. Dallas exposa à cet ami son plan d'opération, qui consistait à faire explorer le pays par des hommes fidèles et à expédier ensuite des traités spéciaux à toutes les personnes dont on pourrait se procurer les adresses. Le but était d'atteindre directement les esprits des catholiques romains d'une manière tout à fait indépendante de l'influence de leurs prêtres.

En conséquence, huit messagers furent expédiés pour plusieurs mois, avec le mandat d'aller deux à deux, de ville en ville, dans les districts qui leur furent assignés, et de s'enquérir des sentiments du peuple sur la religion en général, du genre d'éducation que recevaient les enfants, etc., et de ne jamais se séparer des personnes avec lesquelles ils pourraient entrer en conversation sans les convier au festin de l'Evangile et sans leur rendre témoignage que Jésus-Christ est le seul et tout-puissant Médiateur.

Le caractère de l'esprit irlandais rendait nécessaire, pour la composition des traités, un style simple et saisissant. On pensa aussi qu'il fallait profiter du mouvement de réformation qui venait de s'opérer alors en Allemagne sous les auspices de Ronge et de Czerski, pour appeler l'attention des Irlandais sur les doctrines et les pratiques de leur Eglise. En conséquence on composa et on imprima, en nombre considérable, un traité portant ce titre : *Appel à l'Irlande, ou un regard jeté de l'Irlande vers l'Allemagne*. Ce traité, imprimé en anglais et en irlandais, produisit l'effet le plus remarquable. Il fut envoyé surtout à la classe des commerçants et des fermiers respectables, mais seulement aux catholiques romains.

Ce moyen fut renouvelé deux fois la même année avec un succès plus grand encore. Les deux nouveaux traités étaient intitulés : *Du droit des Irlandais*, et *De la nourriture de l'homme*. Ils furent tirés à 90,000 exemplaires.

Les messagers étaient chargés en même temps d'observer la manière dont les traités étaient reçus, et l'on a publié des extraits fort intéressants de leurs journaux sur ce point. Les rapports de ces agents firent découvrir aussi les meilleures positions à occuper plus tard par des missionnaires, des visiteurs et des instituteurs. En général, M. Dallas acquit par eux une connaissance plus exacte et plus détaillée de la condition des catholiques romains en Irlande, que les protestants qui y résident ne peuvent eux-mêmes l'avoir.

L'envoi des messagers et des traités fut accompagné de so-

lennelles prières, et bientôt il y eut de tels gages de succès qu'il fut nécessaire de donner de la publicité au grand mouvement qui se préparait.

Telle fut l'origine de la Société qui nous occupe, et qui, constituée définitivement en 1849, fut un des puissants instruments du réveil remarquable de Dublin et de l'ouest de l'Irlande.

Son but, énoncé dans sa constitution, est de répandre l'Evangile parmi les populations catholiques parlant anglais, comme la *Société irlandaise* le fait depuis longtemps pour celles qui parlent la langue nationale; elle se déclare unie à cette société dans un même but et par une bienveillance cordiale, et ne veut étendre son travail que là où celle-ci n'aura point porté son activité. Elle emploie du reste tous les divers moyens qui constituent l'évangélisation d'un pays; et dès l'origine, elle se proposa surtout d'exciter l'intérêt et l'action du clergé anglican, établi en Irlande, en faveur des catholiques mêlés parmi les protestants. Dès le mois d'avril 1849, à l'occasion des assemblées annuelles des Sociétés religieuses à Dublin, elle provoqua une réunion de tous les ecclésiastiques présents dans cette capitale, et sur ses instances, 200 d'entre eux signèrent une résolution par laquelle ils se déclaraient prêts à mettre à profit tous les moyens qui leur seraient fournis par la nouvelle Société pour répandre l'Evangile parmi les catholiques de leurs paroisses. — Une manifestation semblable eut aussi lieu à Cork.

Le *Galway occidental* a été, dès l'origine, un des champs de travail les plus importants de la Société. — La première station qui y fut fondée, est celle de *Castelkerke*, charmante mais misérable localité sur les bords du lac Corrib, et contenant une population dispersée de 1200 âmes. Déjà en 1847, après le travail d'une année, 163 adultes et 147 enfants se pressaient autour de M. Dallas pour l'entendre annoncer le salut qui se trouve gratuitement et exclusivement en Jésus-Christ. Le mouvement s'étendit aussi rapidement dans les environs, malgré l'opposition des prêtres.

Une seconde station importante, dans la même contrée, fut *Clifden*, à 10 lieues à l'ouest de Castelkerke, à l'extrémité la plus occidentale de l'Irlande. Cette ville et ses environs avaient été pendant longtemps sous la domination exclusive des prêtres de Rome; l'ignorance et l'extrême misère de la population étaient manifestes à tous les yeux. Sur la demande de M. d'Arcy,

homme pieux et magistrat du comté, M. Dallas y envoya ses agents dès le mois de janvier 1848; et 250 enfants furent bientôt réunis dans les écoles de Clifden. On en ouvrit immédiatement de nouvelles dans 4 localités voisines avec les maîtres qu'on put trouver sous la main.

Un instituteur irlandais entendit un jour un des agents de la mission méditer sur ce passage : *Il n'y a point de salut par aucun autre, et il n'y a sous le ciel aucun nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés* [1]. Il en fut si frappé, qu'il se mit à répéter continuellement ce verset à ses amis et les atteignit ainsi à la racine de leur romanisme.

Comme un grand nombre de personnes paraissaient disposées à écouter la Parole, on multiplia considérablement les agents, et au mois d'octobre suivant, M. Dallas put prêcher à une assemblée de 500 auditeurs réunis dans un ancien bâtiment d'école. En 1849, M. Dallas, ayant visité de nouveau cette localité, prêcha en un seul jour à 6 congrégations, dont quelques-unes dépassaient 500 personnes. On dut encore bâtir de nouvelles écoles pour les besoins qui se multipliaient.

Un des ministres missionnaires à Clifden écrivait en avril 1850 : « Comme ancien prêtre de l'Eglise de Rome, je dois vous faire remarquer que les progrès de l'œuvre de Dieu ne doivent pas être jugés seulement par le nombre de ceux qui renoncent ouvertement au papisme. Il y a un autre signe très sûr qui se trouve dans le nombre de ceux qui s'abstiennent du confessionnal et de la messe; car le papiste est obligé, sous peine de péché mortel, de confesser ses péchés au moins deux fois l'an et d'entendre la messe chaque dimanche ou jour de fête quand il le peut. Eh bien! d'après le dernier état des confessions publié dans la ville de Clifden, il n'y avait que 3 personnes qui se fussent confessées à Ballyconree, 12 à Streamstown, et ainsi à proportion dans les autres stations missionnaires. Les prêtres se plaignaient aussi que les chapelles étaient vides, et il n'est aucun cas où ils aient pu engager les parents à retirer leurs enfants de l'école. — Les 2000 élèves qui fréquentent actuellement les écoles, sont autant de petits missionnaires qui lisent la Parole de Dieu à leurs parents et à leurs relations. »

Dans la tournée de confirmation faite par l'évêque de Tuam en octobre 1849, le nombre des convertis confirmés à *Castelkerke*, *Clifden* et lieux adjacents, s'est élevé à 401, tous amenés

[1] Actes IV, 12.

à la connaissance de la vérité par le moyen de la Société nouvelle. En septembre 1851, l'évêque visita encore les diverses stations du Galway occidental, et y confirma 743 personnes dont 31 seulement étaient des protestants. Dans le même temps 200 autres personnes désirant aussi obtenir la confirmation en furent empêchées par diverses raisons. En 1852 il y avait dans le district du Galway occidental entre 5 et 6 milles convertis en relation avec la Société, tandis qu'en 1840 on n'y aurait pas trouvé plus de 500 protestants.

L'évêque de Tuam dut faire un appel pour recueillir les fonds nécessaires à la construction de huit nouveaux temples dont un seul peut contenir 900 auditeurs, et pour l'agrandissement de deux autres.

Ces convertis demeurent fermes dans la foi, bien qu'un assez grand nombre soient fortement persécutés par leurs familles. Plusieurs déjà sont morts dans la paix, refusant jusqu'au dernier moment d'envoyer chercher le prêtre, et déclarant qu'ils avaient dans le ciel un grand Souverain-Sacrificateur capable d'intercéder pour eux. Dans cette contrée, plus de 3500 enfants assistent journellement aux écoles de la mission et sont instruits dans les Ecritures, qu'ils lisent avec amour. Ils sont en bénédiction à un grand nombre de parents, auxquels ils communiquent l'instruction qu'ils ont reçue à l'école. Ils sont tous plus ou moins en état de *rendre compte de l'espérance qui est en eux*.

Une jeune fille de l'école de Streamstown à qui l'on demandait ce que c'est que croire en Jésus-Christ, répondit : « C'est l'Esprit de Dieu inclinant l'âme à s'appuyer sur Jésus-Christ, et à se confier en Lui seul pour le salut. » — Un petit livre intitulé : *Progrès de la réformation en Irlande*, qui parut en 1852, contient le récit d'une visite faite par lord Roden aux diverses stations missionnaires. L'auteur s'est attaché à reproduire les nombreux interrogatoires, tout à fait improvisés, qu'il a fait subir aux enfants dans les écoles. Les réponses sont remarquables : elles portent le cachet de l'esprit original des Irlandais, et témoignent d'une vivante et profonde intelligence des vérités du Livre de Dieu.

M. Bickersteth, dans une réunion de jeunes gens à Londres, s'exprimait ainsi sur les missions irlandaises : « Je parle de ce que j'ai vu. Je donne les faits tels que je les ai connus par ma propre observation. J'ai parcouru les sauvages déserts du dis-

trict de Connemara; j'ai prêché aux pauvres et misérables paysans les vérités de l'Evangile éternel, et j'ai observé avec une délicieuse surprise l'ardeur dévorante avec laquelle ces pauvres gens recevaient le message de la paix. J'ai vu l'enthousiasme saisissant et cordial avec lequel ils saluaient l'arrivée du missionnaire anglais. J'ai examiné des enfants dans des salles d'école encombrées, où plusieurs centaines d'élèves se pressaient les uns sur les autres, et je n'ai jamais vu d'intelligence plus rapide, de conception plus éveillée et de connaissance plus intime des faits, des préceptes, des promesses et des doctrines caractéristiques de l'Evangile. »

La facilité que montrent les jeunes élèves à trouver les passages de la sainte Ecriture est remarquable, et rien ne les intéresse davantage que de soutenir avec leurs voisins ou les prêtres une discussion sur la voie du salut. Divers maîtres irlandais sont employés dans ce district pour enseigner à lire les Ecritures dans leur langue; et un grand nombre d'enfants de l'école, entre les plus avancés, emploient aussi leurs loisirs à cette utile occupation. « Dieu soit béni! » écrivait M. d'Arcy au commencement de 1851, « l'œuvre fait des progrès magnifiques dans toutes les parties du district. Les congrégations sont immenses et les écoles remplies. Plus de 2600 élèves ont subi les examens au mois d'avril. »

Le 12e numéro du journal intitulé *la Bannière de la vérité*, contient le récit suivant d'une discussion soutenue par un jeune garçon converti avec un prêtre nommé Riey.

Cet enfant, nommé D., âgé de 13 ans, était encore à l'école de la mission. Employé aussi comme maître ou moniteur irlandais, il donnait une leçon dans la chaumière d'un homme dont la femme est convertie et dont les enfants fréquentent l'école de Streamstown, lorsque le prêtre Riey et, un peu plus tard, trois dames entrèrent pour se mettre à l'abri d'une ondée. D. continua sa leçon sans se déranger. Le prêtre demanda quel était ce livre que le jeune homme tenait dans sa main. D. lui répondit que c'était *l'épée de l'Esprit*. « Qu'est-ce que cela? » dit le prêtre. — « C'est la Bible, » répondit le jeune homme. Alors Riey s'approcha de lui, prit le livre et dit: « Ce n'est pas la Bible. » — « C'est un Testament, » reprit le jeune homme. — « Et dites-moi, je vous prie, mon garçon, quel est le sens du mot *Testament?* » — « Cela signifie la dernière volonté d'un mourant. » — « Et de qui est cette

volonté? » — « C'est la dernière volonté ou le Testament de notre Seigneur Jésus-Christ » — « Comment savez-vous cela? Montrez-moi cela par la Bible. » — « Volontiers, » dit le jeune homme; et ouvrant à l'épître aux Hébreux, chapitre XII, verset 24, il lut : .... *Et à Jésus le Médiateur du Nouveau-Testament, et au sang de l'aspersion.* Et encore : *Cette coupe est le Nouveau-Testament en mon sang qui est répandu pour vous.* — « Bien; mon cher enfant, dit Riey; mais qui vous a autorisé à lire les Ecritures? » — « Jésus-Christ, quand il a dit : *Examinez les Ecritures, car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* » — « Oui, reprit le prêtre, mais ces paroles étaient adressées aux docteurs et aux principaux prêtres des Juifs, et elles ne sont applicables qu'aux prêtres du Nouveau-Testament; elles n'ont jamais été entendues d'enfants comme vous qui ne savez rien et êtes incapables, soit de traduire soit de lire les Ecritures dans leurs langues originales. » — « Et comment se fait-il, » dit alors le jeune homme, « que saint Paul loue Timothée de ce qu'il connaissait les Ecritures dès son enfance? Est-ce que la même chose n'est pas applicable aux enfants d'à présent comme à ceux du temps de saint Paul? » — « Et je vous prie, » dit le prêtre, « qu'avez-vous appris par les Ecritures ? Ne pourriez-vous pas nous communiquer quelques-unes de vos lumières? » — « J'ai appris que le salut est donné par Jésus-Christ à tous les croyants *sans argent et sans aucun prix*[1]. J'ai appris aussi que la doctrine de la messe n'est pas vraie; car le pain et le vin nous sont offerts en souvenir. » — « Et comment ne savez-vous pas que le prêtre a seul le pouvoir de créer le corps de Jésus-Christ spirituellement? » — « Je ne trouve pas cela dans la Bible; mais j'y trouve que le pain est rompu en mémoire de ce que le corps de Christ a été rompu pour nous, et le vin est pris en mémoire de ce que son sang a été répandu pour nous. Je ne trouve pas autre chose dans la Bible et je ne crois pas à plus que cela. Mes sens aussi me disent que c'est seulement du pain et du vin, et je me fie à mes sens. » — « Mais vos sens peuvent vous tromper, reprit Riey; car si, par exemple, je plonge mon bâton dans l'eau (et en même temps le prêtre mit son bâton dans un vase rempli d'eau), vos sens vous disent que le bâton est brisé, et pourtant il est encore droit. » — « C'est un de mes sens

[1] Esaïe LV, 1; Apoc. XXII, 17.

seulement qui me dit cela, reprit le jeune homme. Mais laissez-moi aussi faire usage de mes autres sens, et alors le toucher me dira que le bâton est droit. Ou bien encore on peut enlever l'eau pour que la vue ne soit plus trompée. Il n'y a point d'exemples que nos cinq sens à la fois puissent nous tromper; mais dans la messe, si votre doctrine est vraie, ils se trompent tous les cinq. » — A cela le prêtre Riey ne put plus se contenir, et il se mit à crier : « Vous êtes un diable sorti de l'enfer, et j'ai eu tort de discuter aussi longtemps avec un suppôt de Satan. » — Et comme il remontait à cheval en maudissant, il entendit ces paroles que lui criait encore l'enfant : « *Il n'y a qu'un seul Législateur qui peut sauver et qui peut perdre. Qui es-tu, toi qui juges les autres*[1] ? »

On vit bientôt décroître rapidement le pouvoir et l'influence de l'évêque romain de la contrée. Dans cette même ville de Clifden où, en 1850, M. Dallas fut brûlé en effigie, où M. d'Arcy fut maltraité dans une émeute d'un millier d'individus, où l'un des missionnaires fut presque tué, et où 4 ou 500 enfants des écoles furent cruellement frappés à coups de pierres et de bâtons, un si grand changement s'était opéré dans les esprits pendant le court espace d'une seule année, que lorsqu'en juin 1851, l'archevêque catholique Mac-Hale, entouré d'adhérents dévoués, se trouvait à Clifden, aucune insulte n'a été faite ni à l'évêque protestant, ni à M. Dallas, ni aux personnes qui les accompagnaient. Un essai d'illumination tenté en faveur de l'archevêque catholique manqua entièrement. Le matin du même jour, dans une contrée où jadis il était presque adoré, il n'avait pas été reçu par plus de 40 personnes.

La reconnaissance des convertis envers M. Dallas se manifeste toujours vivement lors de ses visites. Des feux de joie sont allumés et la plus cordiale réception lui est faite. — Il y a plus : une collecte s'organisa spontanément et avec les circonstances les plus touchantes dans les diverses stations du Galway occidental, pour contribuer à la construction d'une salle d'école dans la paroisse de l'Angleterre desservie par M. Dallas. Cette collecte produisit 17 liv. sterl. Ainsi, semblables aux Eglises de la Macédoine, les Irlandais *dans leur profonde pauvreté avaient répandu avec abondance les richesses de leur libéralité.*

(La suite prochainement.)

[1] Jacques IV, 12.

UNE DAME CONVERTIE PAR SA SERVANTE.

On raconte que, dans les premiers temps de l'ère chrétienne, des peuplades païennes furent gagnées et converties à Jésus-Christ par la conduite de leurs serviteurs qui croyaient à l'Evangile. Celui qui est de toute éternité et qui habita parmi nous comme un simple homme, se sert encore maintenant pour l'avancement de son règne d'aussi faibles instruments, et qu'il prend dans les positions les plus humbles. C'est ce que prouve le récit suivant.

« L'éducation que je reçus dans ma jeunesse, raconte une dame américaine, ne fut pas très soignée. Je grandissais sans Dieu dans le monde, ne connaissant rien de sa Parole et ne recherchant que les jouissances de la société. Entrée de bonne heure dans les liens du mariage, je me livrai à une vie toute mondaine. Pendant quelques années les désirs de mon cœur semblaient satisfaits, lorsque mon fils, âgé de trois ans, fut atteint d'une maladie qui l'enleva dans l'espace de peu de jours. J'étais inconsolable et près de me désespérer. Je m'élevais contre Dieu, que, dans ma folie, j'accusais d'injustice et de dureté; et ne voulant voir aucune de mes relations, je m'enfermai dans ma chambre. Mais ma santé ne tarda pas à en être altérée, et le docteur conseilla à mon mari de me faire faire un voyage en Europe, dans l'espoir que le changement de climat et d'entourage me ferait du bien. Il y consentit, et l'on décida qu'une ancienne servante de la maison paternelle m'accompagnerait. Celle-ci, depuis que je l'avais quittée, était devenue une chrétienne fidèle dans le service de Jésus-Christ, et elle avait été rendue ainsi fort capable de me donner les soins que réclamaient mon corps et mon âme.

» Ellen (c'était le nom de cette pieuse femme) savait que le Médecin céleste pouvait seul me faire du bien; elle voyait que c'était lui qu'il fallait à mon âme, et elle ne négligeait aucune occasion de me parler de ce miséricordieux Sauveur. Je me refusai d'abord à l'écouter; mais elle ne se laissa pas rebuter par ma mauvaise humeur, qu'elle supporta avec patience. Le grand changement que la grâce de Dieu avait opéré chez elle, était trop frappant pour que je ne m'en aperçusse pas. Souvent, les yeux pleins de larmes, elle me répétait cette invitation de Jésus: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et char-*

gés, et je vous soulagerai; ainsi que d'autres passages semblables. Un jour que j'étais plus triste et plus abattue que de coutume, je cédai à ses ardentes prières et lui permis de me lire la Parole de Dieu. C'était un livre tout nouveau pour moi. Je possédais, il est vrai, une Bible; mais les feuillets en étaient encore collés les uns aux autres comme en sortant des mains du relieur, et je n'avais assisté que de temps en temps à un culte, pour me conformer à l'usage.

» A mesure qu'Ellen me faisait cette lecture, en y ajoutant quelques réflexions, mon attention était de plus en plus captivée; et elle me montra le chemin du salut d'une manière si simple et si claire, que mon cœur en fut profondément touché. L'Esprit du Seigneur éclaira mon âme, qui, en croyant en Christ, fut remplie de sa paix. Bientôt je pus dire avec le psalmiste : *Mon cœur et ma chair défaillaient; mais tu es le rocher de mon cœur et mon partage à jamais* [1]. Je pus dès lors bénir Dieu de l'épreuve qu'il m'avait envoyée pour m'attirer à lui. Avec la guérison de mon âme, je retrouvai insensiblement la santé du corps, et je revins en Amérique tout à fait bien. »

La vieille Ellen resta désormais dans la maison de sa maîtresse, où elle fut entourée d'égards et d'affection. Quelqu'un ayant demandé à cette dame pourquoi elle faisait une telle distinction en faveur de cette servante, elle répondit : « Je lui suis redevable d'un bienfait pour lequel je ne pourrai jamais lui témoigner assez de reconnaissance. » Et elle fit le récit qui précède.

UN CONTRASTE DANS LA MORT.

Une lettre intime, écrite du département du Nord et publiée par *l'Ami des pauvres et des orphelins,* raconte les circonstances suivantes :

Tu me parlais l'autre jour de ton riche voisin, M. de ***, qui habite Paris. Cet heureux du monde, disais-tu, est bien malheureux en présence de l'Eternité vers laquelle il s'avance à grands pas. Assis sur son fauteuil à la voltaire, il étudie constamment ses moindres mouvements, ne tousse qu'avec précaution, de peur que la vie ne lui échappe. Le faste de sa magnifique demeure, l'entourage de ses nombreux domestiques,

[1] Ps. LXXIII, 26.

n'apporte aucun soulagement à sa douleur, aucune paix à son âme. Pauvre cœur, que celui où la foi en Jésus n'habite pas!

Je veux te raconter, à mon tour, l'histoire de mon ami Gobert. — Ah quel contraste! Mon ami Gobert est un pauvre charbonnier; je dis pauvre, c'est par habitude, car les charbonniers sont tous pauvres, ils le seront probablement toujours.... Depuis plus de cinq années, cet ami souffre des suites d'un accident arrivé au fond de la fosse. Sa poitrine a été resserrée fortement entre deux blocs de charbon, et depuis ce moment, il mène une vie languissante. Il est vrai que la compagnie lui fait une rente de 40 centimes par jour, mais notre ami a une femme et deux enfants en bas âge. Il n'y a donc point ici de grand fauteuil pour s'asseoir, ni de domestiques pour faire le service de la maison. Le malade est assis sur une misérable chaise qu'une main amie a recouverte d'un modeste coussin; une veste déjà avancée, un pantalon plus que mûr, de méchants sabots aux pieds : voilà toute sa toilette. Cependant le pauvre charbonnier est heureux, cent fois plus heureux que M. de ***.

Chaque fois que je visite cet humble serviteur de Dieu, je le trouve lisant sa Bible, cet inépuisable trésor. Que j'aime à l'entendre parler de son Sauveur! Qu'elle est douce, la paix dont il jouit! Qu'elle est édifiante la patience dont il fait preuve au milieu des maux, des afflictions qui l'entourent! Aussi quand je vais voir mon ami Gobert pour le consoler, l'encourager, j'éprouve chaque fois la vérité de ces paroles : *Il vaut mieux entrer dans la maison de deuil que dans la maison de festin;* et je reçois bien plus que je ne donne.

Depuis plusieurs jours et par suite d'un assez long voyage, je n'ai pas vu mon ami Gobert; demain je terminerai cette lettre et te l'adresserai; je te dirai aussi comment se trouve notre frère, qui peut-être quittera bientôt ce monde pour un monde meilleur.....

Tout est fini. Lorsque je suis arrivé chez notre ami, hier soir, il était sur le point de mourir; ses dernières paroles ont été : « Jésus..... Sauveur..... vie éternelle.... » — Je suis arrivé au moment nécessaire pour pouvoir encore lui faire mes derniers adieux. Ce cher ami m'attendait pour rendre le dernier soupir. Il avait demandé après moi. « Quelqu'un manque encore, » avait-il dit après avoir pris congé de tous ceux qui l'entouraient. Je suis arrivé deux heures avant sa mort, j'ai pu lui fermer les yeux avec la même foi, la même confiance, que celle qui fai-

sait le bonheur de cet humble chrétien..... Nous venons de le déposer dans la fosse. *Ceux qui dorment en Jésus, Dieu les ramènera.* Ces belles paroles ont été le sujet de ma méditation. De nombreux auditeurs l'ont écoutée avec recueillement. Dans quelques jours on lira sur la tombe du pauvre charbonnier, devenu l'héritier du ciel, la déclaration du Maître : *Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi*[1].

Si quelqu'un m'aime il gardera ma Parole et mon Père l'aimera. — Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ! — Christ est ma vie, et la mort m'est un gain[2].

Adieu ! Puissions-nous être soutenus par la même espérance et quitter ce monde avec la même foi !

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne.* Nous avons reçu d'une de nos abonnées l'envoi de 50 fr., accompagnés d'une lettre où elle nous dit « qu'ayant reçu un petit legs, et désirant profiter humblement » et devant Dieu du bon exemple donné à ce sujet dans un » N° de la *Feuille religieuse*, elle nous envoie cette somme pour » être employée » selon ses prescriptions. — Nous avons lieu de croire que ce n'est pas le seul fait de ce genre provoqué par notre abonné; et nous bénissons Dieu de ce qu'il pousse ainsi ses enfants à imiter un bon exemple.

— *Genève.* Nous sommes priés d'annoncer dès à présent que le *Comité de la Société évangélique de Genève* a fixé au mercredi 28 et au jeudi 29 juin prochain, *l'assemblée générale anniversaire* de cette Société. Un avis ultérieur indiquera l'ordre du jour des séances.

ETATS-SARDES. *Savoie.* Malheureusement les espérances de liberté que l'on peut nourrir pour l'avenir, n'empêchent pas des faits isolés d'intolérance de se reproduire; et le combat sera peut-être long. On sait que M. Hudry-Menos avait été condamné à la prison pour avoir répondu, après y avoir été provoqué, à une indigne attaque d'un journal catholique contre les protestants. On avait espéré qu'une telle sentence ne serait pas exécutée, et le ministère de Turin en avait donné à peu près l'assurance. Mais les sollicitations du clergé l'ont emporté et M. Hudry-Menos est obligé de subir sa prison. — Ajoutons

[1] Jean XIV, 6. — [2] Phil. I, 21.

ore que le *Glaneur savoyard*, excellent journal populaire
lié à Chambéry par ce même chrétien, est mis en juge-
nt pour avoir, dans un dialogue intitulé : *Le malade et le*
ecin, nié l'existence du purgatoire.

MÉRIQUE DU NORD. *Etats-Unis*. La question de l'esclavage
tinue d'agiter ce pays et d'être entre les Etats du midi et
nord un brandon de discorde. Elle s'est dernièrement rani-
à l'occasion d'un nouveau territoire, celui de *Nebruska*,
é à l'ouest du Missouri. Le congrès étant appelé à discuter
onstitution de l'Etat futur, le Sénat (qui correspond au Con-
des Etats de notre constitution fédérale) avait fini par y
nettre l'esclavage, bien que, dans une de ces transactions
lesquelles les deux partis ont quelquefois cherché à pré-
nir une scission définitive, il eût été formellement convenu
au nord du 36e degré de latitude (ce qui est la position du
raska) l'esclavage ne serait plus admis. A cette nouvelle,
'est manifesté une telle indignation, que l'autre chambre du
ngrès, celle des Représentants, a reculé devant la sanction
cette injustice. Des assemblées nombreuses ont été convo-
ées; des pétitions ou réclamations couvertes de signatures
it arrivées au congrès de toutes parts, une, entre autres,
née par 300 pasteurs des Etats du Nord; les journaux ont
remplis de plaidoyers contre l'eselavage; Mme Beecher Stowe
epris son éloquente plume pour soutenir la sainte cause de
iberté; et la chambre des Représentants a fini par repousser
clavage de la constitution qui lui était soumise. Ainsi a été
, par la bonté de Dieu, un pas de plus vers l'époque où les
ts-Unis d'Amérique seront délivrés de ce fléau, qui fait tout
 fois leur danger et leur honte. — Les Eglises continuent
si de se préoccuper de la question, et la débattent dans leur
. La conférence méthodiste de l'Etat du Wisconsin, par
mple, a résolu de demander à la prochaine Conférence gé-
ale de cette dénomination, qu'elle veuille bien fixer une
que rapprochée, à laquelle tous les propriétaires d'esclaves,
nbres de l'Eglise méthodiste épiscopale, devront opter entre
nchir ceux qu'ils possèdent, ou quitter l'Eglise.

- Cette plaie de l'esclavage est si humiliante pour les Etats
Union américaine qui le maintiennent encore, que l'on est
eux de rencontrer, dans ces mêmes Etats, des hommes qui
mbattent par leur exemple, et qui s'efforcent, au prix de
ds sacrifices, d'en atténuer le mal. — Ainsi, le général
, du Tennessé, a, précédemment déjà, émancipé 38 de ses

esclaves, qu'il a envoyés, à ses propres frais, dans la colonie de Libéria; et il a dernièrement annoncé qu'il était prêt à en émanciper 80 autres, s'il se trouvait une personne disposée à faire la moitié des frais de leur établissement dans cette colonie, lui-même étant prêt à se charger de l'autre moitié. M. W. Appleton, membre du congrès des Etats-Unis et demeurant à Boston, a répondu à cet appel par l'offre de 2400 dollars requis pour cet objet (12,240 fr.). Les 80 esclaves vont donc partir pour Libéria, s'ils ne sont déjà en route; et comme ce sont des ouvriers de forge ou d'usine, capables et intelligents, ils seront des membres utiles de la colonie. C'est sans doute bien peu de chose en face de la masse de misères produite par ce fléau; mais un particulier ne saurait faire plus. Au reste, de tels exemples vinssent-ils à se multiplier, ce ne sera jamais le système de colonisation qui offrira le vrai remède. Libéria, comme expérience significative, est sans doute d'une haute importance dans la question de l'émancipation des esclaves; mais l'abolition générale et complète pourra seule mettre fin à tant de maux.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Psaumes de David mis en musique, par Court-Næf, 1re livraison, comprenant les psaumes CXLIX, XXIII, LXXIII, CXXI. Se vend chez l'auteur, à Yverdon, et chez les principaux libraires. Un cahier in-4° oblong, de 20 pages de musique. Prix : 1 fr. 25 cent.

Ce n'est pas le premier essai que l'on a fait en français, d'adapter aux cantiques de la Bible, tels que nos versions les reproduisent, une musique simple, grave, expressive, harmonieuse et pas trop difficile, qui restitue aux fidèles l'usage primitif de ces chants, en leur épargnant la transformation, pour ne pas dire l'altération, que leur fait subir la forme de notre poésie. Mais il faut savoir gré à l'auteur de cette livraison, du courage qu'il a eu d'entreprendre l'application d'une telle musique aux plus beaux psaumes de notre recueil. Cette publication est destinée aux sociétés et aux familles qui aiment à se réunir pour chanter les louanges de Dieu; et elle servira aussi à l'amélioration du chant sacré en général, qui forme une partie importante de notre culte.

AVIS. — La réunion religieuse *des Troncs, près Bottens,* qui avait été fixée au jour de l'Ascension, a été renvoyée au dimanche 11 juin, à 9 heures du matin.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 17. Du 4 Juin.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

ÉVANGÉLISATION DE TURIN.

Nous avons, plus d'une fois déjà, fait allusion dans ces euilles à la position importante de l'Eglise vaudoise du Piémont à l'égard de l'Italie, et à sa vocation providentielle pour évangélisation du peuple auquel elle appartient, à mesure que le éveloppement de la liberté religieuse lui en fournit la possibilité. Leur qualité d'Italiens et leur antiquité, qui remonte à une poque antérieure à la réformation de Calvin et de Luther si onnis en Italie, rend les Vaudois plus propres que d'autres être accueillis dans ce pays. — L'Eglise vaudoise n'a point illi à cette mission. Depuis bien des années, elle s'y prépare revenant à l'étude de la langue italienne, déjà couramment parlée par plusieurs de ses pasteurs; et plus récemment core elle est entrée avec courage dans le champ d'évanlisation qui s'ouvre tous les jours plus large devant elle. — n œuvre s'est même si fort étendue qu'elle n'a plus les resurces nécessaires pour y suffire, et elle nous a envoyé pour ovoquer des dons en faveur de ses travaux, M. De Sanctis, i a parcouru les principales villes de la Suisse occidentale ur y exposer et recommander en particulier l'œuvre de rin. Il a été en son temps un des premiers prédicateurs de

Rome, où il occupait une haute dignité; mais la lumière de l'Evangile ayant pénétré dans son âme, il a dû quitter cette ville furtivement, et s'est rendu à Malte, où il s'est d'abord occupé de la publication d'un journal, *le Catholique chrétien* et de la traduction, comme aussi de la composition de certains ouvrages répandus en Italie avec beaucoup de succès. Il fut plus tard appelé à Genève, où il continua ses travaux littéraires, tout en prêchant au troupeau d'Italiens évangéliques qui venait de s'y former. De là il est rentré en Italie, il y a deux ans, heureux de pouvoir annoncer à ses concitoyens les merveilles de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Il y est maintenant pasteur d'une église évangélique italienne.

Le vendredi 12 mai, nous avons eu la joie de l'entendre à Lausanne, et nous croyons devoir, dans l'intérêt de nos lecteurs comme dans celui de son œuvre, leur raconter succinctement l'histoire qu'il nous a faite de l'évangélisation de Turin.

Ce fut vers la fin de 1850 qu'un ministre vaudois fut envoyé à Turin pour évangéliser les catholiques. Il travailla d'abord sans aucun résultat. Il ne rencontrait qu'indifférence et froideur; mais il ne se laissa point abattre. — En 1851, des chrétiens bannis de Toscane arrivèrent à Turin, et avec leur secours il parvint à commencer des réunions religieuses, où il expliquait l'épître aux Galates à quatre auditeurs assidus. — Au mois d'octobre de la même année fut posée la première pierre de l'église vaudoise évangélique, qui a été terminée et inaugurée l'an passé. Dans cette saison d'automne il pleut ordinairement à Turin; mais, par une bonne direction de Dieu, ce jour fut pur et serein, en sorte qu'une foule nombreuse put assister à la cérémonie. La Bible, bien enveloppée et enfermée dans un triple coffret, fut solennellement placée au centre de la première pierre, symbole significatif qui désignait bien le fondement de la foi évangélique de l'Eglise qui la posait. Ce même jour furent posées aussi les premières pierres vives de l'édifice spirituel, par l'admission de quatre catholiques dans l'Eglise évangélique vaudoise italienne. L'un d'eux était un ancien magistrat qui, par amour pour la vérité, n'avait pas craint d'abandonner une position honorable selon le monde, pour vivre dans le mépris et dans la pauvreté; un autre était un ouvrier, connu jadis par les débordements de sa mauvaise conduite, et qui maintenant marche avec zèle et pureté dans les voies du Seigneur.

Dès ce moment, l'œuvre fit de rapides et de continuels pro-
rès. Il se présenta bientôt vingt, puis cinquante, puis quatre-
ngts prosélytes. L'œuvre exigea un ouvrier de plus. Mais
elui qui avait été ajouté au premier, ayant été envoyé à Gê-
es, M. De Sanctis fut appelé de Genève, par la Table vau-
oise, à venir prendre part à l'évangélisation de Turin. Il y fut
argé, entre autres, de l'instruction des catéchumènes, qui
aient inscrits au nombre de 200, et dont 80 purent être
nmédiatement admis. Ce nombre s'accrut rapidement, et M. De
anctis dut bientôt transporter ses instructions dans l'ancienne
hapelle, qui contenait 300 places; plus tard il fallut encore en
jouter 150, par l'addition d'une nouvelle pièce de l'apparte-
ient. L'avidité des catholiques pour la Parole de Dieu était
elle, que trois prédications du dimanche, outre les instructions
es autres jours pour les catéchumènes, pouvaient à peine cal-
ner leur soif de connaissances et de salut. Aujourd'hui l'Eglise
talienne de Turin compte 300 membres communiants, qui ont
té admis, non en masse ou à la légère, mais sur un examen
ttentif et scrupuleux, qui peut, au jugement humain, donner
a garantie qu'ils ont reçu l'Evangile dans leur cœur et sont
passés de la mort à la vie.

Du reste, outre leur conduite régulière et morale, un des
symptômes encourageants qui prouvent la sincérité des nou-
veaux convertis, c'est le zèle qu'ils mettent à propager leur
croyance. La plupart sont des ouvriers qui ne peuvent pas
disposer de leur temps; mais après leur travail, et surtout les
dimanches et jours de fête, ils s'en vont dans les maisons de Turin
ou dans les villages environnants, colporter des Nouveaux-Testa-
ments et des traités religieux, tout en rendant compte de leur
espérance et en parlant avec simplicité du bien que le Seigneur
a fait à leur âme. Pendant la construction du nouveau temple
évangélique, les chantiers restaient ouverts le dimanche, et la
foule s'y portait, curieuse de voir l'église de ces hérétiques dont
ils avaient entendu dire tant de mal; alors les Italiens convertis
s'y trouvaient aussi, les poches pleines de livres, et tout en
montrant l'édifice, ils parlaient des doctrines bibliques, ils im-
provisaient des réunions entre les pans de muraille en cons-
truction, et ils vendaient ou distribuaient leurs livres. Ainsi bon
nombre de personnes, accoutumées à ne voir que des incré-
dules dans les protestants, commençaient à penser que ceux-ci
croyaient pourtant encore à quelque chose, et, pour s'en assu-

rer, ils allaient entendre les prédications de M. De Sanctis. — Maintenant le temple est achevé; il contient 1500 places, et chaque dimanche il est rempli d'auditeurs sérieux et recueillis.

Outre les services réguliers, les évangélistes profitent, pour annoncer l'Evangile, de toutes les occasions qui se présentent, et, entre autres, des enterrements. Lorsqu'ils ont lieu le dimanche, on choisit l'heure de la promenade, et une foule considérable accompagne le convoi, afin d'assister aux cérémonies des *barbets* [1]. Les prêtres ayant tant répété que « les Vaudois enterrent les leurs comme des chiens morts, » on conçoit que les Italiens veuillent s'assurer du fait. Ils trouvent donc des parents, des amis rangés autour du cercueil, un pasteur parlant de la vie, de l'immortalité et de la résurrection; et ils se retirent pleins de respect pour cette simplicité chrétienne. Il en résulte que plusieurs se joignent dès lors, le dimanche, au service religieux des protestants. Ainsi, tandis que les évêques et les prédicateurs déclarent sans cesse que la foi réformée consiste dans la négation de toute espèce de foi, les Vaudois ne cessent de proclamer qu'ils admettent l'Ecriture-Sainte comme la seule règle infaillible et divine de leurs principes religieux.

Une œuvre aussi bénie de Dieu ne peut manquer de rencontrer bien des difficultés de la part du monde. — Une des premières qui s'offrit, vint des hommes politiques d'un radicalisme avancé, qui, s'imaginant que ces travaux évangéliques cachaient une association de *libres penseurs,* commencèrent à se rapprocher des chrétiens et à fréquenter leurs petites assemblées religieuses; mais lorsqu'ils reconnurent la pureté et la sainteté de la foi qui y était prêchée, leur sympathie fit place au repoussement, et dès lors ils ont vu les évangéliques de fort mauvais œil.

Une autre difficulté, plus redoutable encore, gît dans l'opposition passionnée du clergé romain. Les prélats et les prêtres ont usé de toutes les armes que met entre leurs mains une législation encore indécise sur le sujet de la liberté religieuse. Ils ont voulu, dans le temps, obtenir du Sénat la défense d'élever un temple à l'hérésie dans la ville de Turin. Le ministre d'Etat répondit que la construction de cet édifice était la conséquence nécessaire de la liberté du culte vaudois assurée par la

[1] C'est ainsi que les Vaudois étaient et sont encore appelés; ce sobriquet dérive du nom de *Barbes* que portaient leurs ministres ou anciens avant la Réformation.

ution. Repoussés par les Chambres, les évêques ont réussi auprès des tribunaux : à Casale, entre autres, ıngéliste a subi trois mois de prison pour avoir prié et Bible. Mêlé aux voleurs, il continua auprès d'eux ses ıtions chrétiennes, et pour empêcher ce « grave incon-t, » il fut condamné à la réclusion solitaire. Toutes les ›ns possibles sont employées à l'égard des nouveaux tis : les prêtres obligent les pères, sous peine d'excommu-n, à chasser leurs enfants, et les maîtres leurs ouvriers; sans perdent leurs pratiques, et l'on a vu des parents, s par le confesseur, déshériter les leurs parce qu'ils membres de la nouvelle Eglise évangélique. — Le a organisé, dans les églises de Turin, des conférences le protestantisme; les chaires retentissent des plus vio-accusations, et il se publie un recueil spécial destiné à nter les protestants sous les couleurs les plus odieuses. utes ces calomnies ont tourné au bien du règne de Dieu: rs catholiques voulant connaître *l'immoralité* enseignée, sait-on, par les prédicateurs vaudois, sont venus, ainsi ›us l'avons dit plus haut, s'en assurer par eux-mêmes, ıreté évangélique de la doctrine qu'ils ont entendu expo-ı.s poussés dans la nouvelle église. — Tant que les prê-s sont tenus à des vagues accusations, les pasteurs ont e silence; mais le reproche « d'acheter les âmes à prix t » ayant retenti dans toutes les chaires de la ville, s solennelles sommations ont été faites au clergé d'avan-lessus des faits bien précisés, et le silence le plus signifi-suivi cette démarche. La vérité est que bon nombre de ui se sont joints à l'Eglise évangélique, n'ont accompli e qu'au prix du sacrifice de leurs biens, de leur position et de tout ce que l'homme a de plus cher ici-bas. M. De a la conviction qu'il faut être très circonspect avant ttre un catholique et surtout un prêtre comme membre ıouvelle congrégation. Jugeant de notre Eglise par la s prêtres qui se présentent pour abjurer les erreurs de sont portés à croire qu'ils font en cela bien de l'honneur ›testants, qu'on leur doit une espèce de récompense, et ne peut manquer de les accueillir avec empressement regarder de trop près. Mais lorsqu'ils sont avertis qu'ils attendre de la part de l'Eglise dont ils demandent l'en-ucun avantage temporel, alors il en est plusieurs qui se

retirent. Il en est d'autres, au contraire, que cette épreuve ne dégoûte point, et dans ces cas-là on peut être d'autant plus sûr de leur sincérité. M. D. a cité, entre autres, l'exemple d'un prêtre de la province, qui s'adressa à lui comme désirant faire profession d'attachement à l'Evangile. M. D. l'accueillit bien, mais il l'avertit qu'on ne pouvait nullement pourvoir à sa subsistance, et qu'il serait obligé de gagner lui-même son entretien. Le prêtre assura que c'était bien ainsi qu'il l'entendait; et en effet, dès le lendemain, M. D. le rencontra dans la rue portant une petite échelle, un pot à colle et une masse de papiers: c'est que, ne trouvant pas d'autre gagne-pain pour le moment, et ayant abandonné tout ce qu'il possédait pour suivre sa conscience, il n'avait pas craint l'humiliation de se faire placardeur d'affiches, plutôt que de tomber à la charge de ses nouveaux frères en la foi. Il est bien d'autres exemples de ces disciples récents qui s'astreignent aux occupations les plus humbles, pour subvenir, bien chétivement encore, aux besoins d'eux et des leurs, et l'on en a vu même souffrir en secret toutes les horreurs de la misère plutôt que de s'en ouvrir à leurs amis, qui se fussent empressés de leur tendre une assistance fraternelle. — Ce dernier point est cependant fort délicat, et nos frères de Turin (ainsi qu'il est fréquemment arrivé chez nous dans nos temps de troubles), se voient exposés au double reproche « d'acheter les âmes, » s'ils assistent leurs frères nécessiteux, ou de « manquer de charité, » s'ils s'abstiennent de le faire. — Du reste, M. D. est surtout l'objet de la haine de ses anciens confrères; ils le désignent par son nom dans leurs prônes, et lui font l'honneur de l'appeler « Calvin cadet! »

Tous ces obstacles, loin de ralentir le zèle des évangélistes de Turin, ne font qu'animer leur courage. Ils ont entrepris, en outre de l'évangélisation proprement dite, la série ordinaire d'œuvres spéciales propres à en assurer le succès. — Ainsi ils ont établi trois écoles de chaque jour le matin, une de chaque jour le soir pour les adultes, et une école du dimanche. — Ils emploient sept colporteurs réguliers pour la ville et la province de Turin. — Ils publient un journal, *La Buona Novella*, où sont discutées les questions religieuses, exposés les dogmes chrétiens, et repoussées les attaques contre l'Eglise évangélique. — Ils répandent en abondance des traités religieux appropriés aux besoins de la contrée; l'un d'eux, « Sur

la Confession, » par M. D. lui-même, a déjà eu quatorze éditions. — Une petite librairie est ouverte pour la vente des livres religieux; on lit sur la porte en grosses lettres : *Libreria evangelica*. — Enfin quatre annexes ou stations accessoires forment autant de petits foyers de lumière et de vie, qui rayonnent tout autour. Ce sont : *San Mauro*, à quelques lieues de Turin; *Favale*, où il y a maintenant un instituteur, et un local spécialement consacré au culte; *Casale*, que M. D. avait récemment visité, et où il a trouvé quinze frères réunis; enfin *Aoste*, où une petite assemblée s'est aussi formée, et d'où il est arrivé récemment à Turin une famille entière demandant d'être agréée à l'Eglise évangélique.

Remarquez que l'évangélisation entreprise par l'Eglise vaudoise dans les Etats sardes comprend trois principaux centres d'action : *Turin*, *Gênes* et *Nice*. Mais tout ce qui précède se rapporte uniquement au grand centre de Turin.

Le but de M. D. est, comme nous l'avons dit, de recueillir des dons pour alimenter cet ensemble d'œuvres évangéliques. On sait assez que les Eglises vaudoises sont elles-mêmes pauvres; et si elles ont reçu du Seigneur la vocation d'évangéliser l'Italie, il est évident qu'Il appelle les chrétiens des autres contrées à y concourir par leurs dons. Si toute cette activité doit se prolonger et s'étendre, si des traités doivent être multipliés par l'impression, si la Bible doit être colportée, si l'excellent journal *La Bonne Nouvelle* doit voir une troisième année, il est indispensable que des secours pécuniaires arrivent à nos frères de Turin. Et qui d'entre nous ne se ferait pas une joie, en même temps qu'un devoir, de contribuer selon ses moyens à soutenir une œuvre si bénie? — Il est, en particulier, une institution nouvelle dont nos frères sentent vivement le besoin : c'est un petit hospice à l'usage des membres de leur Eglise. Celle des Vaudois de langue française en possède bien un, où leurs frères italiens obtiennent quelquefois une place; toutefois cet hospice a justement l'étendue qu'il faut à l'Eglise française, et les Italiens ne sauraient y prétendre indéfiniment. Les deux Eglises vivent ensemble dans une parfaite harmonie; mais la différence de la langue, de la position, et diverses circonstances particulières, s'opposent à ce qu'elles n'en forment qu'une. D'autre part, le séjour des nouveaux convertis dans un hôpital catholique offre de très grands inconvénients. M. D. cite l'exemple d'un membre de l'Eglise évangélique italienne qui, étant

tombé malade, fut introduit dans un tel hôpital : deux jours après, lorsque nos frères voulurent aller l'y visiter, on leur dit qu'il était mort et enterré, et qu'il l'avait été d'après le rite catholique, parce que, avant de mourir, il s'était confessé et réconcilié avec l'Eglise romaine. Nos frères, cependant, considéraient le fait comme impossible, d'après la connaissance qu'ils avaient de lui.

M. D., en finissant, nous a rapporté plusieurs traits particuliers de membres de l'Eglise de Turin. Nous voudrions pouvoir tous les reproduire; mais la longueur de cet article, et peut-être aussi la prudence chrétienne, ne nous le permettent pas. Citons-en, toutefois, un ou deux comme exemples. — Entre les premiers convertis se trouve un homme qui vivait dans une complète incrédulité. Il s'était rendu à la petite réunion de l'évangéliste, dans l'intention de le combattre. Mais la parole sérieuse et saisissante qu'il y entendit, lui en ôta la liberté. Il sortit en se disant qu'il reviendrait la prochaine fois, avec plus de courage. Mais alors aussi le courage lui manqua. C'est ainsi qu'il assista à plusieurs réunions, ayant chaque fois moins de hardiess e pour exécuter son projet. Il s'en fut, enfin, chez l'évangéliste pour lui exposer ses difficultés, et il en ressortit convaincu de la divinité et de la puissance de l'Evangile.

Une bonne femme, marchande de fruits, avait aussi reçu la Parole, qui faisait tout son bonheur. Etablie à l'entrée d'un pont avec son modeste étalage, elle profitait de tous ses moments d'inaction pour lire dans un livre qu'elle tenait à côté d'elle. « Quel livre lisez-vous donc là ? » lui dit un jour en passant M. le curé. — « C'est la Parole de Dieu, » répondit la marchande. — « La Parole de Dieu ! et qui vous l'a dit? » — « C'est lui-même. » — « Lui-même ! mais vous a-t-il donc parlé ? » — La pauvre femme, ne pouvant pas dire que Dieu lui eût parlé en personne, se trouva un peu embarrassée. Elle le fut encore plus lorsque M. le curé insista pour avoir des preuves, qu'elle était loin de savoir déduire. Enfin elle lui dit: « M. le curé, prouvez-moi que c'est là le soleil. » — « Vous le prouver? » répondit le prêtre; « mais la meilleure preuve, c'est qu'il m'éclaire et me réchauffe. » — « Ah ! c'est cela même ! » reprit la femme en l'interrompant; « la preuve que ce livre est bien la Parole de Dieu, c'est qu'il éclaire et réchauffe mon âme. » — Dès ce jour la pauvre marchande de fruits fut signalée comme hérétique, et, par l'influence supérieure, ses pra-

ques l'abandonnèrent successivement ; ses fruits pourrissaient ins son échoppe. Il fallut à grand'peine lui chercher un autre gne-pain.

M. D. nous a rappelé que, il y a quatre années, passant à usanne après avoir quitté Malte, il nous entretint dans une union fraternelle[1] du désir qu'il avait d'aller prêcher l'Evan-e à ses compatriotes, et de ses espérances à ce sujet. Mais il eût jamais, alors, osé les porter aussi haut que la réalité dont est le témoin à cette heure. Le Seigneur a fait, sous ses yeux, aucoup plus qu'il n'avait attendu et demandé. — Gloire à ii !

OBSTINATION DE L'INCRÉDULITÉ.

Il y a quelques années que le commandant d'une frégate glaise qui croisait dans la Méditerranée, reçut l'ordre de ssurer, par une investigation sérieuse, s'il ne se trouvait pas ns une portion déterminée de cette mer un banc de sable un écueil, dont on avait lieu de soupçonner l'existence. connaissance du fait importait à la sûreté de la navigation. capitaine obéit à l'injonction, et se mit à cette recherche, ais avec la ferme conviction que dans les parages indiqués n'y avait rien de pareil. Aussi, après un examen superficiel, n'hésita pas à conclure que l'idée qu'on avait à cet égard posait sur une pure erreur.

Cependant il y avait à bord du navire un officier doué d'un marquable esprit d'observation, qui était persuadé que des rquisitions plus sérieuses amèneraient probablement un autre sultat. Mais les arguments qu'il avançait pour appuyer son opi-on ne firent aucune impression sur le capitaine, qui même le primanda de ce qu'étant sans aucune expérience, il préten-ait tirer de la seule théorie des conclusions autres que lui. — 'officier conserva soigneusement les observations qu'il avait ites, et obtint plus tard de l'Amirauté qu'une seconde expé-tion lui fût confiée à lui-même. On lui donna le commande-

[1] Il nous a rappelé aussi qu'il était accompagné d'un frère et compatriote ui est maintenant recueilli dans le sein du Seigneur : M. Mappei, dont nous contâmes plus tard la conversion. Voyez sur la visite de ces deux frères, mée 1850, No 15, page 239; et sur la conversion de Mappei, année 1852, o 1, page 7. — On trouvera peut-être ici quelques détails de plus que dans réunion de Lausanne; mais nous les tenons tous, d'une manière ou d'une itre, de M. De Sanctis.

ment d'un petit navire, avec lequel il alla explorer d'une manière plus attentive l'endroit que l'on croyait dangereux. Son voyage eut le résultat désiré : il revint en Angleterre avec la preuve positive que sur un point déterminé se trouvait dans la mer Méditerranée un rocher qui pouvait être funeste aux navigateurs. Ce point fut naturellement consigné aussitôt sur les cartes marines, pour la sûreté de ceux qui passeraient dans ces parages. L'officier fut récompensé par de l'avancement. Mais lorsque, peu de temps après, le commandant de la frégate entendit parler de cette découverte, il fut dans une grande irritation et déclara que la relation de son ancien officier ne reposait que sur une tromperie, et que ce dernier ne s'était chargé de l'expédition que dans le but d'avancer en grade. Puis il s'écria : « Si jamais je me trouve dans ces parages ayant sous moi la quille de ce vaisseau, et si je ne le fais pas passer le plus aisément du monde sur la place même où la carte signale un écueil, je veux qu'on me regarde comme un menteur et comme un mauvais marin ! »

Deux ans après, le capitaine reçut l'ordre de se rendre à Naples, ayant à son bord, comme passagers, quelques employés du gouvernement. Un jour du mois de septembre, comme le navire voguait dans la direction du nord-est, le ciel se couvrit vers le soir de nuages sombres et menaçants, le vent s'éleva avec une telle violence, que les voiles et les cordages semblaient à chaque instant sur le point de se rompre, tandis que les ondes furieuses frappaient contre le bâtiment comme si elles avaient voulu en mettre la solidité à l'épreuve. La nuit survint ; le capitaine parcourait le tillac non sans inquiétude, et délibérait avec le pilote, à l'expérience et à l'habileté duquel il pouvait se fier. Ils étaient occupés à consulter la carte à l'aide d'une lanterne, lorsque le pilote s'écria tout à coup : « Voyez, capitaine ! » Il montrait sur la carte le point où la place dangereuse, récemment découverte, était désignée sous le nom de *Twill-Rocks*. Ce devait être à peu près l'endroit où ils se trouvaient. Le capitaine se souvint à l'instant des circonstances que nous venons de mentionner ; saisi d'une violente irritation, il prononça encore des paroles injurieuses contre l'officier qui prétendait avoir fait cette découverte, et répéta sa résolution de passer précisément sur la place désignée, et de fournir ainsi la preuve que toute cette affaire n'avait pas le moindre fondement. Et il frappa en même temps du pied pour donner plus de force à ses paroles.

vaisseau continuait cependant à glisser rapidement sur
ıdes. Le capitaine se rendit dans la cabine auprès de ses
gers, et leur raconta l'histoire de l'écueil qui devait se
er dans le voisinage, pensant qu'ils se moqueraient bien
lui du lieutenant qui avait osé inventer un pareil men-
:. « Dans cinq minutes, » s'écria-t-il, « nous aurons passé
terrible place ! » Ses récits n'excitèrent toutefois aucune
dans la société, et quoiqu'il se mît à plaisanter et à rire,
ıssagers n'en étaient pas moins très effrayés.
ın peu de temps après on ressentit une légère secousse, qui
mprendre que le vaisseau avait touché. Puis immédiate-
un cri d'alarme sortit de l'intérieur, puis il y eut un choc,
aquement, un tremblement, la carcasse du navire s'en-
rit, les eaux s'y précipitèrent. La frégate avait échoué et
sait contre le roc; les mâts rompus tombèrent dans la
t les ondes écumeuses menaçaient d'entraîner avec elles
e qui restait encore du bâtiment abîmé. Désespéré, l'équi-
fit tout son possible pour sauver les passagers. On mit à
les chaloupes, et tout ce qui était à bord y chercha un
э. A l'exception de quelques matelots ivres, tous les
; furent sauvés, sauf toutefois le capitaine, qui ne voulut
ırvivre à sa folle témérité. On put le voir encore de loin
aître comme une figure blanche, nu-tête et en chemise,
coque noire de la frégate, tandis que les ondes bouillon-
s achevaient de la mettre en pièces.
ɜl moment pour cet infortuné lorsqu'il dut reconnaître enfin
ɜ qu'il avait déclaré n'être qu'un mensonge, était bien
ité! Quelle nuit du désespoir dans son âme, lorsque en
ıce de cet humide tombeau qui l'attendait, il jetait autour
ses regards éperdus dans les ténèbres!
le est l'obstination de l'incrédulité! On *pourrait* se con-
:e, si seulement on le *voulait*. Mais on préfère courir à sa
et y entraîner d'autres avec soi, plutôt que d'abandonner
ées fixes. — La Parole de Dieu donne sur l'éternité des
ıs bien plus précises que la meilleure carte marine n'en
fournir sur la géographie de la mer. Mais il y a des gens
; *veulent* pas croire : ils s'imaginent que rire au sujet des
s du monde invisible, c'est en anéantir la réalité. Et
dant la plus simple réflexion ne nous dit-elle pas que ce
st, ne cesse pas d'être parce que nous en nions l'exi-
ɜ? L'enfer est toujours l'enfer, qu'on le croie ou non.

Quel moment pour ceux qui auront tourné en ridicule la pensée de la possibilité de l'enfer, lorsque, enfin, ils n'auront plus à voir autre chose que..... l'enfer pour toujours!

ASSEMBLÉES RELIGIEUSES DE PARIS EN 1854.

I.

Bien qu'un peu en retard, nous ne voulons pas laisser passer tout à fait les assemblées annuelles des Sociétés religieuses de Paris, sans en transmettre à nos lecteurs au moins quelques échos. — Nous les empruntons aux *Archives du christianisme*, dont nous abrégeons le compte-rendu, en nous en tenant surtout aux grandes sociétés qui sont d'un intérêt général pour la propagation de l'Evangile.

Ces anniversaires se sont terminés le 3 mai. Il résulte des différents rapports que toutes les sociétés sont en voie de progrès, malgré les difficultés particulières que cette année leur a présentées. Si, dans certains champs de travail, les progrès ne sont pas très apparents, on peut cependant affirmer que l'œuvre en général gagne en sérieux, en profondeur, et qu'elle excite toujours plus l'attention des chrétiens. La vie religieuse, la vie d'Eglise, l'activité des membres laïques du troupeau est de plus en plus réelle, et si les obstacles croissent, les convictions s'enracinent toujours davantage.

Lundi 24 avril, *réunions de prières*, pour demander la bénédiction de Dieu sur ces assemblées.

Mardi 25, *Colonie agricole de Sainte-Foy*, fondée, il y a 12 ans, pour les enfants vicieux qui y sont placés par leurs parents, et surtout pour les jeunes détenus protestants, jadis laissés en prison ou placés dans une des 50 colonies agricoles (ou Asiles ruraux, comme on dirait chez nous) qui existent en France sous une direction catholique. Celle de Ste-Foy compte 300 élèves, dont l'état moral et sanitaire est satisfaisant. D'anciens élèves entretiennent avec la colonie des relations d'amitié et de reconnaissance.

Même jour, *Société de l'histoire du protestantisme français*. Elle publie un *Bulletin* mensuel où sont consignées ses recherches; quoique très bien accueilli par le public, ce journal réclame un plus grand nombre d'abonnés pour couvrir ses frais.

Même jour, *Société des traités religieux*. Un rapport très inté-

ressant est lu par M. le pasteur *Bridel*. Depuis trente-deux ans qu'existe la Société, elle n'a jamais eu de distributions plus abondantes que cette année. Elle a publié seize nouveaux traités, dont cinq pour les adultes et onze pour les enfants. Elle a reçu en outre, en réponse à un concours annoncé il y a plusieurs mois, 88 manuscrits, dont quelques-uns seront prochainement publiés. Dix traités ont été imprimés en gros caractères pour les vieillards et pour ceux qui ne lisent pas couramment, et un *traité-placard* a été publié cette année. La Société se propose d'en éditer quelques-uns de coloriés. L'*Almanach des Bons Conseils*, toujours plus goûté du public, a été tiré à 175,000 exemplaires, dont pas un n'est resté dans les magasins de la Société. Les habitants de la campagne en ont surtout senti toute l'utilité, et c'est avec empressement qu'ils accueillent les colporteurs qui le débitent. — Le Comité a reçu plus de 400 lettres pendant l'année; on a distribué 1,033,000 traités, ce qui porte le chiffre des traités distribués depuis la fondation de la société à 18 millions. Dépenses : 71,962 fr. ; recettes : 67,658 fr., dont 28,000 seulement de dons. Les sociétés de Londres et New-York ont libéralement assisté celle de Paris. Le déficit est de 4,304 fr. — Après le rapport, M. *Adolphe Monod* raconte un fait intéressant et bien propre à encourager la distribution des traités. Il y a une année, se trouvant dans le cimetière d'une ville voisine, où il avait été appelé pour un service funèbre, il rencontra un jeune soldat, auquel il se sentit pressé d'adresser quelques paroles sérieuses et qu'il engagea même à venir chez le pasteur prendre quelques traités. Hier soir, M. *Monod* a reçu de ce jeune homme, qu'il n'avait pas revu dès lors, une lettre qui lui annonce le bonheur et la paix qu'il a trouvés aux pieds de Jésus-Christ. — M. *Bost*, père, manifeste l'espoir que le silence imposé aux passions politiques et aux luttes des journaux facilitera l'œuvre que poursuit la Société. — M. *Pilatte* se réjouirait avec M. Bost de ce silence, s'il avait cet heureux résultat; mais, hélas! il n'est que trop vrai que le matérialisme est devenu toujours plus dominant, et que le culte de l'estomac est aujourd'hui la religion d'un grand nombre. L'orateur exprime en termes chaleureux et sentis la nécessité pour tous les chrétiens, non-seulement de distribuer des traités, mais de se rapprocher du peuple et de lui montrer que l'on compatit à toutes ses douleurs.

Mercredi 26, *Société biblique protestante*. Elle a 35 ans d'exis-

tence; son but est de répandre les saintes Ecritures excl
ment parmi les protestants de France. Elle a distribué c
courant de l'année 3,209 Bibles et 6,205 N.-Testament
2,650 exemplaires de plus que l'an dernier. Recettes: 4
fr.; dépenses: 35,593 fr.; en caisse, 12,092 fr. Un am
anglais a donné à la société 3,300 fr.; un autre frère, 1,0
les Eglises du Ban-de-la-Roche, malgré la pauvreté du
s'imposent pour cette œuvre des sacrifices proportionnell
considérables. Le roi de Prusse a offert à la Société un
plaire de la magnifique édition du Nouveau-Testament
avait fait imprimer pour l'exposition universelle de Lo

Même jour, *Société du sou protestant*. On sait que son l
une collecte d'un sou par semaine, dont le produit se r
entre les diverses sociétés religieuses et bienfaisantes de F
Les recettes ont augmenté chaque année et ont attein
fois-ci 21,197 fr. — M. *Vermeil* recommande à l'asse
l'emploi de boîtes placées, pour chaque famille, entre les
du plus jeune enfant, qui est chargé de la présenter une
semaine à tous les membres de sa famille. Vingt-neuf
réparties ainsi dans Paris ont produit 750 fr.

Même jour, *Société évangélique de France*. Le rapport e
remarquable, surtout dans la partie qui traite de la libe
conscience. Il rappelle les difficultés de toute espèce que
ciété a rencontrées dans son œuvre: des lieux de culte fe
des écoles interdites, des pasteurs condamnés. Mais tout c
ralentit pas l'ardeur des membres du Comité; au contrai
ont éprouvé le besoin d'augmenter le nombre de leurs ou
pour faire face aux nouveaux besoins qui se signalent. Qu
culte a été suspendu, il a été nécessaire d'aller de mais
maison visiter chaque fidèle, et l'œuvre n'a fait que ga
ce changement. Quand les écoles ont été fermées, il a
aller instruire les enfants un à un; les maîtres s'y sont
avec un grand zèle; mais ce surcroît de travail épuise
forces, et il faut nécessairement leur adjoindre des compa
d'œuvre. — Le personnel de la Société est de 104 ouv
savoir : 15 ministres, 7 évangélistes, 48 instituteurs et
tutrices, le directeur de l'école normale avec son épouse, 1
directeur et 31 élèves; 7 brevets ont été accordés aux
de l'école normale, ce qui porte le chiffre des brevets ob
depuis l'origine à 79. Recettes: 128,239 francs; dépe
131,312 fr. A l'excédant de 3,000 fr. il faut ajouter 17,6

d'engagements; le déficit est donc de 20,762 fr. — L'œuvre du faubourg du Temple prospère toujours. La mesure qu'on avait prise de faire payer les mois d'école n'a fait perdre aucun élève; il en est, au contraire, entré de nouveaux, et leur nombre est actuellement de 500. Malheureusement cette œuvre va perdre la sage et précieuse direction de M. Burnier, obligé de quitter Paris pour raisons majeures. — Après le rapport, M. le pasteur *Audebez* donne à l'assemblée des détails très intéressants sur l'œuvre qu'il poursuit à Alençon. Sa chapelle a été fermée par ordre des autorités; il a vainement réclamé jusqu'ici; mais cette épreuve a ranimé la vie dans son Eglise, et plusieurs membres qui jusqu'alors ne manifestaient pas grande piété, ont été réveillés par ce moyen. Privés du culte public, nos frères d'Alençon se réunissent en petit nombre tous les jours pour prier et lire l'Ecriture. — M. *Lefort*, député de la Société Evangélique de Genève, présente à l'assemblée, au nom de nos frères de la Suisse, de cordiales salutations. Il exhorte d'une manière pressante les chrétiens à redoubler d'ardeur et de zèle pour l'œuvre excellente qui les rassemble, et raconte des faits encourageants dont il a été le témoin dans quelques-unes des stations de la Société qu'il représente. — M. *G. Monod* exprime à l'assemblée toute la sympathie qu'il éprouve pour les frères entravés dans leurs travaux. La fidélité doit infailliblement réveiller l'opposition. « Si nous ne sommes pas persécutés, c'est notre faute, » disait un jour à M. Monod un de ses paroissiens; et si nous le sommes, rappelons-nous que notre cause est celle de Dieu même. M. Monod rappelle, d'un accent ému, la mort de M. le pasteur Barbezat, emporté par l'émotion subite que lui causa la nouvelle de l'interdiction du culte dans sa paroisse. « Je pleure, a-t-il dit, je pleure sur le tombeau de notre frère; mais de ce tombeau sort une voix qui parle plus haut que tous nos discours. Que les obstacles ne nous arrêtent pas! doublons, triplons le nombre de nos ouvriers; que nos instituteurs, chassés de nos écoles, aillent de maison en maison répandre la bonne nouvelle, et, tout en proclamant hautement le principe de soumission dans tout ce qui n'est pas du domaine de la conscience, apprenons au monde, par une protestation solennelle, que lorsque l'Evangile est persécuté quelque part dans notre patrie, la France protestante se lève comme un seul homme et revendique ses droits les plus sacrés! » — M. le pasteur *Vallette* s'unit pleinement aux sentiments qui

viennent d'être exprimés et rappelle qu'il vient un moment où le chrétien ne doit et ne peut plus céder.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES GALÉRIENS PROTESTANTS, par Th. Muret. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un petit volume de 72 pages in-18. Prix : 60 cent.

L'auteur, qui a déjà popularisé l'histoire du peuple de martyrs relégué depuis des siècles dans les Vallées vaudoises du Piémont, nous rend ici le même service pour ces autres martyrs, plus rapprochés de nous, qu'ont fournis en abondance les Eglises protestantes françaises, pendant qu'elles n'ont eu pour chef que Jésus-Christ. — Ce second ouvrage ira de soi-même prendre place à côté du premier, dans les bibliothèques populaires et de famille.

QUELQUES TRAVAUX DE DIEU DANS LES AMES. 12 méditations faites à l'Oratoire de Genève, par F. Lobstein, pasteur français à Bâle. Toulouse 1854, Société des livres religieux. Un volume de 256 pages in-18. Prix : 75 cent.

L'auteur est déjà bien connu par des ouvrages du même genre qui sont dans toutes les mains. On retrouvera dans celui-ci la même originalité, la même richesse d'expériences chrétiennes, la même variété de directions et de conseils qui ont déjà rendu les premiers si utiles.

QUEECHY, par Elisabeth Wetherell. Traduit de l'anglais. Paris 1854, Ch. Meyrueis; etc. Deux volumes de 381 et 404 pages in-12. Prix : 6 fr.

Ceux de nos lecteurs qui connaissent *le Vaste monde*, n'auront pas besoin d'une autre recommandation en faveur de son frère aîné que nous annonçons aujourd'hui. Ils y trouveront le même esprit, la même peinture originale et vivante, mais un peu moins grotesque, des mœurs américaines, des caractères chrétiens encore plus prononcés, des situations aussi saisissantes, mais parfois, peut-être, quelque chose de plus romanesque dans les événements.

AVIS. — L'assemblée générale d'édification à *la Tourne*, canton de Neuchâtel, est convoquée pour le mercredi 12 juillet prochain, à 9 heures du matin. Tous les amis du Seigneur y sont fraternellement invités.

— La *Société des missions évangéliques de Genève* aura, si Dieu le permet, sa séance annuelle et publique le dimanche 4 juin, à 6 heures, dans le temple de la Madelaine. Tous les amis des missions sont invités à y prendre part.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

854. — N° 18. Du 18 Juin.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

---

ommaire : La prière matinale; Psaume V, 3. — Mouvements vers l'Evangile en France; III. Un réveil en Bourgogne. — Alliance évangélique; Assemblée générale de la Branche française, à Lausanne. — Avis.

LA PRIÈRE MATINALE.

Eternel, dès le matin tu entendras ma voix; dès le matin je me préparerai, je regarderai vers toi. Psaume V, 3.

Le premier de ces mots est familier à tout chrétien, comme xprimant une habitude de son cœur et de sa vie. C'est un etit mot, mais il contient à lui seul la biographie de tous les ommes, dès le commencement des âges, qui ont trouvé grâce evant Dieu. Ils différaient peut-être à beaucoup d'autres gards; mais tous, riches et pauvres, savants et ignorants, nciens et modernes, se sont ressemblés au moins par ce trait. 'ils ont *combattu le bon combat*, nous connaissons déjà ce it de leur histoire, dont quelques-uns n'ont peut-être jamais arlé à personne : nous savons qu'ils ont prié.

C'est cette habitude, cette pratique constante de la prière, ui fait la différence entre l'homme réellement religieux et homme simplement moral. Celui-ci cherche au dedans et itour de lui les mobiles et les règles de sa conduite; le preier les cherche *en haut*; puis il lui faut, outre ces mobiles

et ces règles, une lumière venant aussi d'en haut et que la foi seule discerne, mais qu'elle ne discerne qu'au moyen d'un regard habituellement tourné vers le ciel. *S'il tarde, attends-le*: telle est sa règle pour trouver cette lumière divine; *attends-le, car il ne manquera point de venir et il ne différera point*[1].

Un excellent théologien a remarqué que c'est par les mots de *chercher Dieu*, ou quelque autre expression analogue, que la Bible exprime le plus souvent les actes de dévotion du racheté; ce qui doit nous enseigner que Dieu ne répond pas toujours immédiatement à nos prières, mais qu'il veut que nous persévérions à les lui présenter et que nous attendions dans la confiance l'heure de sa faveur, selon ces paroles du Psaume: *Nos yeux regardent à l'Eternel notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous*[2].

Cette disposition, que la Bible appelle *regarder à l'Eternel*, est l'essence même de la piété; comme tous les autres caractères de la vie chrétienne, celui-ci se montre par des *actes* qui servent à la fois à le manifester et à le développer en le fortifiant par la pratique; et c'est sous ce côté-là, ou même dans un seul des détails de cette pratique, que nous voulons nous en occuper dans ces pages. — Le lecteur a compris que les actes dont nous avons parlé sont ceux du culte individuel et privé; mais le détail sur lequel nous désirons insister, est la nécessité d'une heure fixe pour ce culte, et l'importance que cette heure soit celle du matin.

Il *regarde à l'Eternel*, il *s'attend à l'Eternel*, l'homme qui, à l'heure fixée, revient au lieu consacré; qui, ayant appelé son Seigneur, son Créateur, son Rédempteur, son Sanctificateur, lui ayant demandé de recevoir son hommage et son vœu, se trouve à genoux à ce saint rendez-vous pour entrer en communication avec son Ami céleste. Mais nos lecteurs ont-ils déjà éprouvé le bienfait, le bonheur particulier de faire de ce rendez-vous le commencement de leur journée, et de se préparer par là à rencontrer les divers adversaires de leur salut, à accomplir leur travail, à surmonter les dangers du dedans et du dehors, et à achever *leur course sans broncher*?

[1] Habacuc II, 3. — [2] Psaume CXXIII, 2.

Je n'ai pas besoin de dire que ce culte consiste en deux ırties inséparables l'une de l'autre: la prière, et l'étude de la ırole de Dieu. — Or, vous le savez, il faut à tout prix trou-r du temps pour ce double exercice, et je vais vous donner es raisons pour que ce temps soit *le matin.*

I. C'est le seul moyen de se *l'assurer.* Que chacun interroge n expérience et nous dise s'il n'est pas vrai qu'en laissant sser la première heure, on laisse le plus souvent passer le ste du jour sans en retrouver une de calme et de solitude.

II. C'est la *meilleure part* de notre temps. Supposons qu'on ussisse plus tard dans la matinée à enlever à la hâte quelques inutes d'une heure ou d'une demi-heure qui appartenait à ıelque autre occupation; cette tâche ainsi abandonnée ou usquée, ne fera-t-elle pas entendre à la conscience des aintes et des reproches qui la troubleront dans le culte même? i encore, que la mémoire de chacun soit fidèle, et demandons-ous quel sera la nature de l'hommage rendu à Dieu dans ce uble, de la supplication adressée dans cette hâte? Ce culte era-t-il digne de Celui auquel il s'adresse ou même des créa-ures qui le présentent? Quelle mesure de réflexion et de mé-litation y aura-t-il eu dans cette entrevue de la créature avec n Créateur? quel degré de calme, d'examen sérieux de soi-ıême, de recueillement et d'humiliation?

Un historien romain, racontant la défaite de ses compa-iotes, regarde cet échec comme tout expliqué par le seul fait ue dès le matin les ennemis avaient préparé leurs membres u combat et ceint leurs armures, tandis que les Romains, pris u dépourvu, avaient couru au combat sans préparation et ans la hâte de la surprise. — La lutte de ces guerriers était 'un jour, et la nôtre se renouvelle sans cesse. Mais il est ussi vrai pour nous que pour eux, que les armes ne doivent as être revêtues à la hâte.

Et que chacun nous dise ce qu'il pense du tableau que ous avons tracé. Qu'il dise si un culte accompli dans la resse d'autres occupations réclamant son temps et ses pensées, 'y a pas perdu la plus grande partie de sa douceur et de son ienfaisant parfum; s'il ne lui en est pas resté souvent, au eu de force et d'entrain, un sentiment de malaise et de mé-

contentement qui l'abat plutôt que de l'encourager pour les devoirs de la journée? Ne sentons-nous pas souvent que nous avons apporté notre sacrifice à l'autel, mais qu'il y a été refusé parce qu'il n'était pas *sans tare*, selon ces paroles du prophète : *Vous amenez ce qui a été dérobé, ce qui est boiteux et malade; vous l'amenez, dis-je, pour m'être offert. Accepterai-je cela de vos mains? a dit l'Eternel.... Présente-le à ton gouverneur; t'en saura-t-il gré, ou te recevra-t-il favorablement? a dit l'Eternel des armées.... Mais maudit soit l'homme trompeur, qui, ayant un mâle en son troupeau et faisant un vœu, sacrifie à l'Eternel ce qui est gâté! Car je suis le grand Roi, a dit l'Eternel des armées, et mon nom est redouté parmi les nations*[1].

Approchons-nous donc avec respect et crainte de ce grand Roi dont le nom est *le Redoutable.* N'est-il pas déjà étonnant qu'Il nous reçoive? Qui sommes-nous pour qu'Il veuille de nos hommages? Qui sommes-nous pour qu'Il nous permette de les lui présenter? — Les Mages de l'Orient lui apportèrent *de l'or, de l'encens et de la myrrhe,* ce qu'ils avaient de plus précieux et de meilleur. Et nous, qu'avons-nous à apporter? Notre trésor c'est notre temps; ne lui en apporterons-nous pas la meilleure part, les prémices, à Lui qui nous le donne tout entier? Et ne le lui apporterons-nous pas aussi pur des souillures terrestres que nous le pourrons? aussi entier que possible, c'est-à-dire non interrompu ni brisé par les pensées et les affaires d'ici-bas? — Et si nous le laissons abréger, envahir, où nous arrêterons-nous? Nous finirons par le *comprimer* si bien entre les affaires terrestres, qu'il n'en restera peut-être bientôt plus rien du tout. — Il y a des actes de la vie qui exigent impérieusement leur temps et qui refusent d'être pressés et condensés au delà de certaines limites. Mais il n'en est pas ainsi de nos devoirs religieux : ils se laissent, hélas! refouler et resserrer d'une manière indéfinie. Et c'est pour cela que nous devons veiller sur eux et les protéger avec un soin et une jalousie proportionnés à la délicatesse de leur nature. C'est à nous de leur assurer l'espace qu'ils ne

[1] Malachie I, 13, 8, 14.

réclament pas ostensiblement; il faut marquer leur domaine, en tracer l'enceinte et la défendre par le double rempart d'une volonté ferme et d'une habitude inflexible. C'est là une question entre Dieu et la conscience de l'homme, où n'intervient aucun autre témoin; mais, quelque secrète qu'elle soit, *ne nous abusons pas : ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi.* Tant que les lois justes et éternelles de Dieu suivront leur cours, l'infidélité à la prière sera immédiatement suivie (quoiqu'on ne le sente peut-être pas immédiatement) d'une déchéance dans la grâce de Dieu. Si nous manquons de nourriture, comment nos forces ne seraient-elles pas diminuées? comment surtout *irions-nous de force en force* et *abonderions-nous de plus en plus?* Si un seul jour l'heure matinale consacrée au culte intime nous appelle en vain; si les occupations de la journée, arrivant au galop, nous surprennent et nous enserrent de telle sorte que nous ne priions pas du tout, qui dira quel en sera le résultat et combien de mal aura été fait dans cette seule matinée? — Un serviteur de Dieu a dit que les prières sont les remparts de la piété et de la bonne conscience; elles doivent être placées de manière à s'appuyer les unes les autres et à garder tous les abords menacés autour de notre vie, afin que l'ennemi, qui est le péché, ne puisse pas pénétrer dans la place, ou du moins qu'il ne commence pas l'assaut sans qu'il y ait tout près une force suffisante pour le repousser. Quelle sera donc la situation de celui qui, ayant laissé passer l'heure de la prière, se sera lancé tout désarmé au milieu du combat? Peut-il suspendre la lutte parce qu'il n'est pas prêt? peut-il arrêter l'activité de l'ennemi parce qu'il a manqué à la sienne? Peut-il, jusqu'au lendemain, lier le Diable et la chair, ou les rendre moins dangereux et moins subtils? S'il le peut, qu'il se donne du temps et renvoie pour aujourd'hui sa prière; mais s'il n'en est pas ainsi, j'en ai dit assez pour montrer quel sera le résultat de l'infidélité et de la négligence.

III. J'irai plus loin encore. J'ai insisté sur la nécessité de prier de bonne heure, afin d'être sûr de ne pas en être empêché plus tard ou de ne pas abréger le temps que nous y consacrons; mais en supposant qu'il fût possible de trouver

plus tard une heure aussi sûre et aussi tranquille, je dirai encore que vous ne sauriez pas mieux changer le cours de la nature, transposer le moment de la rosée et du soleil, donner à l'heure de midi la fraîcheur et le parfum de l'aube matinale, que vous ne pourriez offrir à Dieu le même culte avec la même bénédiction suivant que vous lui présenterez ou non les prémices de votre journée. Et je sens qu'il n'y a pas lieu à raisonner sur ce point, parce que tous ceux qui ont quelque expérience de la vie chrétienne seront d'accord avec moi qu'il y a dans la prière présentée comme le premier effort de notre esprit et de notre corps, une fraîcheur et une puissance qui ne peuvent pas se retrouver plus tard. Les occupations de la terre ont nécessairement le caractère de la terre : elles attirent l'âme de l'homme en bas, et si vous voulez les dominer, il faut les devancer. — On me dira que les occupations temporelles d'un homme de Dieu ne sont pas terrestres. Il est vrai qu'elles sont sanctifiées et purifiées, parce qu'elles sont faites sous le regard de Dieu et en vue de le servir; mais entreprises sans Dieu, c'est-à-dire sans la prière, elles seront vraiment terrestres, elles n'auront pas le souffle de l'Esprit de Dieu, ce seront des os secs et sans vie; elles pèseront sur l'esprit de l'homme, l'attireront vers la terre et troubleront ainsi la vie de Dieu en lui. — Commencez donc chacune de vos journées par la prière, par cette supplication qui n'est jamais si bien placée que le matin : « Daigne, ô Dieu! me tenir en ce jour à l'abri du péché. Que ce jour soit ouvert, parcouru et clos avec toi. » Or celui-là sera le plus sûrement parcouru et clos avec Dieu, qui aura été commencé avec lui.

IV. Si ce que nous venons de dire a produit quelque effet sur votre esprit, ne le laissez pas écouler : décidez, agissez tout de suite. Avec le secours de l'Esprit de Dieu, qui a promis de nous *aider dans toutes nos faiblesses* et de *produire en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir*, réalisez ce plan de prières matinales; faites-en une portion de votre vie. Essayez, et vous aurez bientôt de meilleures raisons pour continuer, que toutes celles que nous avons pu vous donner. C'est là un des caractères de la lumière religieuse : elle ne se révèle que dans l'expérience; contrairement à ces vapeurs terrestres, lu-

mineuses à distance et sombres quand vous les traversez, la lumière divine n'est connue que de celui qui se laisse guider par elle. — Gardez avec soin l'impression que Dieu a faite sur votre cœur et traduisez-là aussitôt en pratique. — *Je me suis hâté,* disait David, *et je n'ai point différé de garder tes commandements.*

Obéissez, et vous apprendrez les motifs de l'obéissance mieux qu'on ne peut vous les exposer. Que dès le matin Dieu entende votre voix; adressez-lui votre prière; regardez vers Lui, et vous n'y regarderez pas en vain.

(La fin prochainement.)

MOUVEMENTS VERS L'ÉVANGILE EN FRANCE.

III.

Un réveil en Bourgogne [1].

Ce réveil n'est pas le fruit d'un mouvement récent vers l'Evangile, puisqu'il a lieu dans une de ces petites églises rassemblées, il y a bientôt 20 ans, par la Société évangélique de Genève dans le département de Saône-et-Loire. Mais il tend à propager la vérité tout autour de lui, et constitue en quelque sorte un mouvement nouveau.

Les dix ouvriers, de diverses qualifications, qui travaillent à l'Evangile dans ce département, se réunissaient depuis quelque temps les uns chez les autres, en conférences fraternelles, pour prier ensemble et s'occuper des intérêts de leurs églises. — D'un autre côté, ainsi que nous l'avons mentionné l'année dernière [2], les autorités locales, poussées par le clergé, avaient apporté des entraves à leur ministère. Des procès-verbaux avaient été dressés contre le pasteur de S***. Les adversaires de l'Evangile reprenaient courage et menaçaient ces faibles troupeaux. Ceux-ci furent par là excités à la prière. Des réunions furent organisées dans ce but à l'issue du service du dimanche, et elles furent bénies au delà de ce qu'on attendait. Non-seulement les craintes d'entraves nouvelles qu'on pouvait avoir

[1] Voir les deux premiers de ces articles, année 1853, N° 20, page 305, et N° 34, page 534. Celui d'aujourd'hui est extrait de la 19me *Circulaire* de la Société évangélique de Genève, qui porte la date du 15 mai.

[2] Voir le N° 26, page 415, et le N° 27, page 430, de 1853.

furent dissipées, mais l'opinion publique parut moins hostile. Plusieurs membres du troupeau se sentirent fortifiés, vivifiés, et le pasteur pressentit que de nouvelles bénédictions ne tarderaient pas à être répandues sur cette église. — Le pasteur écrivait : « Une marque du changement qu'il a plu au Seigneur d'opérer dans notre troupeau, c'est le besoin qui se fait de plus en plus sentir d'une prédication forte et énergique. A l'époque où, pressentant déjà le réveil, Dieu me mit au cœur de dénoncer ses jugements avec toute la force dont j'étais capable, plusieurs de mes auditeurs, alors plongés dans un profond sommeil spirituel, furent je dirai presque réveillés en sursaut et littéralement effrayés de la malédiction prononcée sur les tièdes. Aussi déclarèrent-ils qu'il était impossible de m'entendre, parce que je tournerais la tête à toute le monde; plusieurs même résolurent de ne plus mettre les pieds dans notre temple aussi longtemps que je prêcherais des choses aussi impraticables. Mais bientôt, ne pouvant étouffer la voix de leurs consciences angoissées, ils apprirent à se jeter de nouveau dans les bras de Celui qui appelle à lui ceux qui sont *travaillés et chargés*, et tous retrouvèrent, par une conversion nouvelle, la paix de leur âme. »

Dès lors, des prières abondantes s'élevèrent vers le trône de la grâce, et *ces prières faites avec foi ont eu une grande efficace.* Au mois de janvier le troupeau tout entier, dispersé dans divers hameaux, voulut se réunir chaque soir pendant toute une semaine dans le temple de S***, pour appeler sur lui, dans l'année qui s'ouvrait, la continuation des grâces et de la vie qui se manifestaient de tous côtés. Malgré la boue et l'obscurité, les réunions furent toujours nombreuses. « Je voudrais pouvoir vous dire, écrivait M. C., et vous faire sentir tout ce que nous éprouvâmes pendant cette semaine bénie; mais ce sont de ces choses qui se sentent plutôt qu'elles ne s'écrivent. L'Esprit de Dieu était là, chacun le sentait et chacun priait avec le sentiment que sa prière était entendue. Quoique nos réunions se prolongeassent toujours au delà de neuf heures, quelquefois jusqu'à dix et même onze heures, nous n'avions jamais assez de temps pour que tous les frères pussent prier. On entendait de tous côtés de ces soupirs, de ces *amen* qui montraient la part que chacun prenait aux prières des autres. Quelquefois une personne éclairée tout à coup sur son état de misère, éprouvait le besoin d'épancher son cœur devant Dieu, et lui faisait là, devant ses

frères, une confession publique de ses péchés et de sa corruption. Alors chacun se sentait ému, et les chrétiens même les plus avancés en venaient à se dire : Ceux-là nous devanceraient-ils au royaume des cieux ? — Du reste, ce qui nous prouve qu'il y a bien maintenant au milieu de nous un réveil, c'est-à-dire une vie nouvelle, c'est que plusieurs âmes qui semblaient converties depuis longtemps, se demandent avec effroi : Où en suis-je ? suis-je bien né de nouveau ? tandis que d'autres qui paraissaient endurcies et étrangères à la grâce, prient maintenant et ne sauraient assez louer le Seigneur de la délivrance qu'il leur a accordée. »

Ce besoin de prières et d'édification mutuelle qui animait les frères de S***, se fit sentir aussi parmi les femmes membres de cette église, et elles formèrent entre elles des réunions qui ont été fort suivies et paraissent avoir déjà porté les plus heureux fruits. Plusieurs femmes, jusqu'alors indifférentes, ont eu le cœur profondément touché, ont éprouvé un vif sentiment de leur misère, et sont venues en pleurant auprès de la femme du pasteur lui demander ses directions et le secours de ses prières.

Enfin, les enfants eux-mêmes se sentirent pressés d'appeler aussi sur eux le secours d'en Haut, et l'on put voir là une réponse du Seigneur aux prières des fidèles, car depuis quelque temps les membres de l'Eglise avaient senti le besoin de prier d'une manière toute particulière pour leurs enfants. Les garçons de l'école commencèrent à tenir entre eux de petites réunions de prières, qui avaient lieu tour à tour chez les parents de chacun d'eux. — Les jeunes filles semblaient rester en arrière, quand une sœur du troupeau, se sentant en quelque sorte appelée à faire quelque chose pour elles, les réunit un soir dans sa maison, et, après les avoir exhortées et leur avoir fait sentir la nécessité d'élever aussi à Dieu leurs voix enfantines pour ne pas être privées des grâces qu'il répand dans ce moment sur ceux qui le prient, elle eut la joie d'entendre plusieurs de ces petites filles demander en pleurant à Celui qui aime les enfants, de leur apprendre à prier. Depuis ce moment elles ont eu aussi chaque jour leur réunion de prières dans la salle de l'école, pendant la récréation. Sans doute tous ces enfants ne sont pas convertis, sans doute il y a chez eux de l'imitation et de l'entraînement; mais leurs prières ont cependant été déjà exaucées, et elles ont été en bénédiction à plusieurs de ceux qui les ont entendues.

Il y a donc ainsi chaque jour trois ou quatre réunions de prières qui assiégent ensemble le trône de la grâce et qui ne peuvent rester sans fruit. « Je ne comprends pas, disait un frère de S***, comment le Seigneur a pu nous bénir jusqu'à présent, car nous n'avons jamais compris nos devoirs de membres de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous avions besoin d'apprendre, à l'exemple d'Aaron et de Hur, à soutenir les mains de Moïse. » Aussi le temple se remplit maintenant chaque dimanche d'une foule nombreuse et attentive, et toutes les semaines on entend parler de nouvelles âmes travaillées, convaincues de péché et arrivant enfin à une pleine conversion.

Dans les réunions de prières, on ne peut qu'être ému en entendant tous ces hommes en blouse, simples cultivateurs, la plupart peu instruits, adresser à Dieu leurs supplications avec une ferveur, une foi que l'on rencontre rarement au même degré. On peut dire qu'ils assiégent véritablement le trône de la grâce, lorsqu'ils demandent au Seigneur la conversion de leurs proches et de leurs amis. On se dit que de semblables prières ne peuvent pas ne pas être exaucées. Plusieurs ne savent pas même lire, et, en entendant sortir de leurs lèvres ces supplications dans lesquelles ils s'appuient sur toutes les promesses de Dieu pour en réclamer l'accomplissement, on admire à quel point l'Evangile a pénétré profondément en eux et développé leur intelligence, en même temps qu'il a changé leur cœur.

Au reste, la meilleure preuve que ce réveil est de bon aloi, ce sont les effets qu'il a déjà produits. Un changement remarquable s'est opéré parmi les membres du troupeau; la sainteté de leur vie est en accord avec l'énergie de leurs convictions, et ils honorent véritablement l'Evangile par leurs œuvres. En voici quelques traits :

Un mari et sa femme qui, sans qu'il y eût aucun tort de leur part, avaient eu des difficultés avec leurs voisins et ne leur parlaient plus, se levèrent dans la nuit, pressés par leur conscience, et allèrent les chercher chez eux pour leur demander pardon. Ceux-ci, fort étonnés d'abord, furent émus jusqu'aux larmes, passèrent le reste de la nuit en prières avec leurs nouveaux amis, et furent peu à peu amenés à la foi et à une conversion véritable. Certes, ceux-là avaient *la foi qui est agissante par la charité.*

Une femme est allée s'humilier auprès d'une amie de ce

qu'elle lui avait fait du mal en ne lui faisant pas connaître Jésus-Christ, comme elle aurait pu et dû le faire.

Les chrétiens de S***, tout en ayant surtout à cœur le bien des âmes, n'oublient point d'exercer la bienfaisance temporelle. Quelques familles se trouvent dans une grande misère; les membres du troupeau, bien pauvres eux-mêmes, ont subvenu jusqu'à présent à leurs besoins.

Une amélioration sensible s'est fait sentir aussi dans la conduite des enfants, qui, en général, sont fort peu obéissants dans ces villages et ne se comportent point envers leurs parents comme ils devraient le faire. — Les enfants d'une famille récemment établie dans la commune et d'une extrême pauvreté, n'ayant presque rien à manger, leurs camarades se sont empressés de partager avec eux leur dîner, et ils leur ont dit d'apporter tous les jours un panier vide, qu'ils remplissent d'une portion de leur repas et qui est rapporté plein à cette pauvre famille.

En général, ce n'est point parmi les incrédules que se sont recrutées ces petites églises, mais c'est plutôt parmi les zélés sectateurs de l'église de Rome, dont la piété a pris une bonne direction par la Parole de Dieu, et qu'elle a amenés captifs à l'obéissance de Christ. Dans leurs réunions d'édification ainsi que dans leurs conversations, il est rarement question de controverse, mais seulement des miséricordes de Dieu en Jésus-Christ. Ce qui les distingue, c'est le sérieux avec lequel ils reçoivent la Parole de Dieu jusque dans ses détails; c'est aussi la délicatesse de conscience qu'on remarque chez ceux qui ont reçu l'Evangile dans le cœur. — Un membre de l'Eglise, après avoir été obligé le matin de rester à la maison pour garder ses petits enfants pendant que sa femme était venue au culte, reçut dans l'après-midi, au moment où il se disposait à se rendre à notre réunion de prières, la visite de son beau-frère, encore incrédule, qui venait le chercher pour aller avec lui voir des arbres qu'il désirait acheter. Après s'être défendu quelque temps, notre ami finit par céder. Le soir il vint à notre réunion, et sa conscience, qu'il avait en quelque sorte momentanément endormie, commença à se réveiller. Dès qu'il fut rentré chez lui, au lieu de se coucher après avoir prié avec sa famille, il alla s'enfermer dans son écurie, où il pria et pleura la moitié de la nuit, jusqu'à ce qu'il eut retrouvé la paix. « Mon péché a été double, disait-il le lendemain; c'est une véritable chute que Satan m'a fait faire; car,

outre que je n'ai pas sanctifié le jour du repos, j'ai manqué au témoignage que j'aurais pu rendre devant mon beau-frère, en lui exposant les motifs pour lesquels je ne pouvais l'accompagner. » — Chaque dimanche, au service du matin, il y a, outre les membres de l'Eglise, de nombreux assistants catholiques romains. Là, ils entendent les plus énergiques appels à *fuir la colère à venir* que leurs péchés ont attirée sur eux, et à chercher le pardon et le salut dans *le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés;* et il est rare qu'une réunion se passe sans que quelques-uns s'en retournent en se frappant la poitrine comme le publicain et en finissant par trouver la paix qui est en Jésus.

Le soir du jour où se tenait la dernière conférence, il y eut une réunion dans le temple de S***. Les pasteurs des stations voisines expliquèrent la Parole de Dieu et firent entendre de chaleureuses exhortations. La chapelle était comble, plus de 400 personnes y étaient rassemblées; la réunion ne se termina qu'à 10 heures du soir. Un grand nombre d'hommes et de femmes étaient venus des communes voisines et de hameaux distants de 2, 3 et même 4 lieues. Même les femmes qui s'en retournaient à pied à F***, à 4 lieues de là, marchant dans des boues presque impraticables, étaient heureuses et joyeuses d'avoir pu faire cette course.

Plusieurs communes environnantes, que l'on peut considérer comme des annexes de S***, ont également participé à ce beau réveil. Là aussi des âmes ont été converties, et l'Evangile a quelquefois amolli les cœurs les plus durs.

Il n'y a pas longtemps qu'un des colporteurs, parcourant cette commune, entra chez une femme qui voulut lui jeter à la tête un pot d'eau bouillante. Cette femme suit maintenant les réunions. — Un homme qui avait brûlé plus d'une fois le Nouveau-Testament, l'a racheté lui-même plus tard.

Maintenant, chers frères, que dirons-nous en présence de ces choses, sinon qu'une fois de plus se vérifie cette parole du Sauveur : *Les derniers deviendront les premiers.* Puissions-nous éprouver à la fois de l'humiliation et une sainte émulation à la vue de ces choses merveilleuses, et sentir le besoin que nous avons d'être réveillés par ces jeunes Eglises, qui nous présentent tout ce qu'on peut désirer dans une Eglise vivante : l'édification au dedans, l'évangélisation au dehors et la communion fraternelle. Reconnaissons que, comme le disait un de

ces frères de S***, nous n'avons pas su prier jusqu'à présent. Mettons-nous dès aujourd'hui à réclamer humblement, mais énergiquement, un esprit de supplication et de prière; efforçons-nous d'attirer sur nous tout premièrement une effusion du Saint-Esprit qui nous fasse sortir de notre tiédeur et nous donne une vie nouvelle. Nous pourrons alors attirer un semblable réveil sur notre patrie, sur les contrées voisines, sur le monde entier; et cette année, qui a commencé sous un aspect si menaçant, pourra ainsi devenir vraiment l'*année favorable*.

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE.

Assemblée générale de la Branche française.

Le Comité de l'Alliance évangélique de Lausanne ayant été nommé l'année dernière, à Paris, *Comité central de la branche française*, c'était à lui à convoquer cette fois l'Assemblée générale. — Les réunions s'ouvrirent à Lausanne le mardi soir, 6 juin, par une assemblée de prières. — Le mercredi matin, le Comité général eut une séance dans laquelle la base de la Branche française fut définitivement arrêtée, et le comité de Lyon désigné comme Comité central pour cette année.

L'après-midi eut lieu au Casino une nombreuse assemblée publique. Après la lecture de quelques portions de l'Ecriture (1 Samuel XVIII; Act. II; Hébr. II), M. *H. Olivier*, président du Comité central, souhaita la bienvenue à tous les frères de Paris, de Lyon, de Nîmes, de Belgique, de Genève, de Neuchâtel et d'autres localités, qui étaient venus célébrer avec nous cette fête. « L'Alliance évangélique, dit-il, est issue d'un mal, et d'un besoin, conséquence de la vue de ce mal : elle est sortie de la division de l'Eglise. Ce mal a été senti, et les enfants de Dieu ont compris qu'il y avait quelque chose à faire pour manifester au milieu du monde l'union qui existe entre tous les enfants de Dieu, qu'aucune puissance ne peut détruire, et qui consiste en ce que tous les enfants de Dieu ont un même Sauveur et Père. Mais il y a plus : l'Eglise du Seigneur a à constater qu'elle est *une* en Celui en qui elle est sauvée et gardée, et qui est sa seule tête. La mission de l'Alliance évangélique est donc de manifester que l'Eglise est *une*. Il n'est pas question ici de ce qu'on appelle *les* Eglises : l'Alliance évangélique ne connaît qu'une Eglise, l'Epouse de Jésus-

Christ. Ces vérités sont à la base de tout ce que l'Alliance évangélique fait. Si elle entreprend quelque œuvre, comme de venir en aide à des chrétiens persécutés, c'est sans s'inquiéter de la forme extérieure du culte auquel se rattachent ceux qu'elle veut secourir. — Cependant l'Alliance évangélique a, comme toute Eglise, comme tout chrétien, une mission au milieu des diverses Eglises : elle doit faire briller la lumière de la connaissance du Seigneur Jésus-Christ; elle doit tenir haut élevé l'étendard de la foi, montrer aux chrétiens leurs devoirs et leur vocation; elle doit rendre témoignage à Jésus-Christ tout entier. »

Le *Rapport* du Comité central mentionne deux objets qui l'ont occupé pendant cette année : d'abord l'élargissement des bases de la Branche française, dans ce sens qu'elle exprime plutôt la vie de la foi qu'une nomenclature complète des doctrines. Les propositions du Comité central ont été adoptées unanimement par toutes les sections. Puis les frères persécutés de Suède ont attiré l'attention du Comité, qui envoya une adresse au ministre de l'Intérieur pour solliciter l'abrogation des lois persécutrices. Cette lettre n'a eu jusqu'ici que des résultats indirects, en provoquant d'autres lettres qui furent traduites, ainsi que la nôtre, dans le journal le plus important de Stockholm, et firent impression en réveillant le besoin de liberté religieuse. Ces circonstances ont aussi été l'occasion de fonder une branche suédoise de l'Alliance évangélique. — Un comité spécial, qui s'est organisé à Hombourg, aura désormais l'initiative pour des affaires de ce genre.

Le Comité de Genève a seul envoyé un rapport au Comité central. L'Alliance évangélique y progresse; le nombre des membres y augmente; les assemblées y sont vivantes et bénies. — Quant au canton de Vaud, il s'est formé un nouveau comité à Vevey, et les réunions d'édification y ont trouvé de la sympathie. — A Lausanne, le but de l'Alliance évangélique est atteint en ce sens, que les assemblées mensuelles sont de plus en plus nombreuses et que plusieurs œuvres ont été entreprises dans son esprit.

Les collectes mensuelles et divers dons ont suffi pour contribuer au soulagement de frères souffrants et pour couvrir les frais de réunions, de bureaux et de voyages des délégués à diverses assemblées.

M. *Cook* le père, député de Nîmes et de Ganges, indique

comme un résultat important de l'Alliance évangélique les réveils de la Drôme et du Gard, qui ont un caractère d'universalité peu ordinaire aux réveils jusqu'ici. « Quand nous étions occupés chacun de notre Eglise, sans nous inquiéter des autres, dit-il, nous demandions chacun des réveils pour nous; maintenant nous en demandons pour toutes les Eglises. L'exemple de ces réveils doit nous encourager à prier pour une effusion abondante du Saint-Esprit en tous lieux. Un missionnaire américain a calculé que, s'il y avait partout de grands réveils qui se succédassent sans interruption, en 10 ans le monde serait converti. — Si nous étions plus pénétrés de la puissance de Dieu, nous prierions davantage. » M. C. cite un étudiant anglais qui partageait son temps en trois portions de huit heures, dont une était consacrée aux dévotions particulières. — Un fait remarquable à signaler, c'est que le réveil de la Drôme a commencé par les enfants. Dans une famille qui fut convertie tout entière au Seigneur, le père montrait au pasteur qui vint le visiter, son enfant de six ans, en disant: « Voilà le petit missionnaire qui nous a tous amenés à Jésus-Christ. »

M. *Gauthey*, député de Paris. Bénissons Dieu de ce que l'Alliance évangélique a été un fait, avant même qu'elle fût formée en Société. C'est un fait que Jésus-Christ a produit, en demandant que ses disciples fussent *un*. Mais il faut que nous sentions la puissance de ce fait, que nos cœurs soient tous d'accord pour se tourner vers Jésus; autrement l'Alliance évangélique ne sera qu'un mot, qu'une forme, qu'un vase sans parfum. — Un grand obstacle qui arrête le fleuve des bénédictions divines, c'est la division des chrétiens. Je me trouvais, à une époque bénie, dans le sein de nos montagnes. Les chrétiens de diverses dénominations s'invitaient réciproquement à leurs assemblées. On y allait; on se sentait *un*, et les conversions étaient très nombreuses. La grande objection du monde, la division des chrétiens, était levée. A Paris, nous sentons les bons effets de l'Alliance évangélique: il y a plus de douceur, plus de cœur entre les chrétiens de diverses dénominations; on sent mieux qu'on n'appartient qu'à un seul. L'Alliance évangélique est donc une bonne chose : le fait est là.

M. *Vernet*, de Genève. Si quelque chose est de l'essence de l'Alliance évangélique, c'est la prière. Je veux vous proposer un exemple de prière. Un pauvre cordonnier du nord de l'Angleterre, qui a été dans la main de Dieu l'instrument de la con-

version de beaucoup d'âmes, avait l'habitude de choisir parmi ses connaissances étrangères à la foi en Jésus-Christ, des personnes qu'il se proposait pour but de ses prières, et il les poursuivait ainsi dans son esprit par des supplications en leur faveur jusqu'à ce qu'il fût exaucé ou qu'il vît que le moment n'était pas venu pour eux. Imitons cet exemple. Puissions-nous tous comprendre ce que peut la prière! Prions en nous plaçant bien au milieu des promesses de Dieu; alors nous prierons avec assurance et confiance.

Un frère demande au Seigneur de nous donner plus d'esprit de prière et de confiance en ses promesses.

M. *Privat*, de Neuchâtel, fait remarquer, en citant les versets 30 et 31 du XVe chap. aux Romains, que Paul, qui vivait dans la prière pour lui-même, pour les Eglises, pour ses frères individuellement, réclame cependant les prières de ses frères pour lui. Combien ne devons-nous donc pas tous prier les uns pour les autres! — Puis souvenons-nous que la prière doit être un *combat*. Il ne faut pas se contenter de demander les prières de ses frères, mais il faut commencer par prier soi-même.

M. *Adrien Naville*, député de Genève. On est unanime à reconnaître que partout où les évangélistes en France travaillent dans l'esprit de l'Alliance évangélique, leurs travaux sont abondamment bénis. — Un autre fruit de l'Alliance sont les Unions chrétiennes de jeunes gens qui se forment dans toutes nos stations : ce sont de petites alliances évangéliques. — L'Alliance évangélique est entrée dans une nouvelle phase. Pendant longtemps elle n'a été que théorique; l'affaire des Madiaï l'a placée sur le terrain pratique, et il est à désirer qu'elle continue à s'occuper beaucoup des frères persécutés: rien ne contribue plus à augmenter l'intérêt que des frères se portent, que d'avoir un but précis et commun. A Genève, notre activité pour l'affaire Madiaï a fait doubler le nombre des membres de l'Alliance. *(La fin prochainement.)*

AVIS. L'assemblée annuelle de la *Société évangélique de Genève* aura lieu, Dieu aidant, le mercredi 28 juin, à 4 heures, et le jeudi 29 juin, à 9 heures du matin.

— L'assemblée évangélique des *Granges de Sainte-Croix* aura lieu, sous le bon plaisir du Seigneur, mercredi 19 juillet, dès 9 heures du matin.


LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

— N° 19. (Supplément du N° 18) Du 25 Juin.

[F]EUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VII. OCÉANIE. — Micronésie.

les îles Sandwich et la nouvelle Guinée, vers le nord-
la Polynésie, se trouvent une foule de petites îles, plus
s distantes les unes des autres, et dont les principaux
sont les Mariannes, les Carolines, les îles Kingsmill, etc.
archipel, auquel on a donné le nom de *Micronésie*
Iles), n'avait encore été l'objet d'aucune tentative mis-
, bien que quelques-uns de ces insulaires eussent en-
arler des changements survenus aux îles Sandwich et
demandé qu'on vînt les instruire. Touché de cet état
, le conseil américain des missions forma le projet d'y
quelques messagers du salut, et pensa qu'il serait
ntéresser à cette œuvre les chrétiens des îles Sandwich.
embrassèrent cette idée avec empressement. Des col-
organisèrent dans toutes leurs églises; un vaisseau fut
our le service de la nouvelle mission, et il partit d'Ho-
principal port de ces îles) le 15 juillet 1852.
édition missionnaire se composait de quatre mission-
méricains, d'un pasteur, et de deux aides appartenant

aux Eglises indigènes. Cinq d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes. Les missionnaires emportaient une lettre de recommandation écrite de la propre main du roi des îles Sandwich, et dont voici la traduction :

« Kaméhaméha III, roi des îles Hawaihi, etc., envoie ses salutations à tous les chefs des îles du Grand-Océan du côté de l'Ouest, appelées les Iles Carolines, le Groupe-de-Kingsmill, etc. Que la paix et le bonheur soient avec vous à toujours!

» Voici le message amical que je vous envoie. Quelques *instructeurs* du Dieu Très-Haut, Jéhovah, sont sur le point de s'embarquer afin d'aller vous faire connaître sa Parole pour votre salut éternel. Une partie d'entre eux sont des hommes blancs des Etats-Unis d'Amérique; les autres appartiennent à mes îles. Ils se nomment : (suivent les noms).

» Je prends en conséquence la liberté de recommander ces hommes excellents à vos soins et à votre amitié, en vous exhortant à écouter leurs instructions et à rechercher leur société. J'ai vu moi-même ce qu'ils valent. Ici, dans mes îles, nous vivions autrefois dans l'ignorance et dans l'idolâtrie, nous étions adonnés à la guerre et nous étions tous très pauvres; maintenant mon peuple est éclairé, nous vivons en paix, et plusieurs d'entre nous ont acquis des biens. Notre condition est bien meilleure qu'elle n'était autrefois, et c'est la Parole de Dieu qui est la cause de ce changement. Un grand nombre de mes gens écoutent la Parole du Dieu Jéhovah, lui adressent leurs prières, et il nous a, Lui, abondamment bénis. Je vous conseille d'abandonner vos idoles, de prendre le Seigneur Jéhovah pour votre Dieu, de l'adorer, de l'aimer, et il vous bénira, il vous sauvera. Qu'Il veuille faire en sorte que ces nouveaux instructeurs soient pour vous et pour vos gens une grande bénédiction, et qu'Il éloigne de vous toutes les choses qui ne sont pas bonnes. » KAMÉHAMÉHA.

Après une première tentative assez infructueuse à *Taritari*, la plus septentrionale des îles Kingsmill, les missionnaires abordèrent le 21 août aux îles *Strong* ou *Kusaïa*, situées à 200 lieues plus au nord-ouest. — Laissons la parole au docteur Gulick :

« Vers les 11 heures, dit-il, nous descendîmes à terre pour faire visite au roi George, qui réside dans l'île de Léla. Il nous attendait à l'entrée d'une grande maison, et quand nous lui tendîmes la main, il nous salua avec un aimable sourire. Après quelques minutes d'attente, nous entrons et nous nous asseyons

sur une rangée de caisses qui bordaient l'unique pièce de la maison. M. Clark remit les présents que nous avions apportés, une couverture rouge, une Bible en langue des Sandwich et quelques autres objets, entre autres une paire de ciseaux pour la reine, qui était assise à côté de son époux et caressait sa petite fille. Puis il parla du but de notre venue. La physionomie du roi est fort agréable et porte l'empreinte de la douceur, de la réflexion et de l'énergie. Sauf le roi et la reine, aucun autre indigène n'assista à notre entretien. Cependant il en entra un ou deux, rampant sur leurs mains et leurs pieds, mais pour se retirer bientôt. — Le roi actuel était jadis un chef d'un rang peu élevé, qui délivra son peuple de la cruelle tyrannie de son prédécesseur. Il était retourné à la pêche, son occupation ordinaire, lorsque les principaux chefs et le peuple l'élurent pour leur roi. Ces insulaires, malgré leur peu de relations avec les Anglais et les Américains, parlent presque tous un mauvais anglais, et montrent un talent d'observation remarquable. La polygamie est inconnue chez eux ; le travail y est en honneur. Il est interdit d'introduire dans l'île des boissons spiritueuses, comme aussi d'en fabriquer sur place avec le jus du palmier. » — Les missionnaires, sur le consentement du roi, résolurent de fonder une station dans cette île et d'y laisser à leur retour un des leurs avec un aide indigène.

De là nos voyageurs firent voile pour l'île de *l'Ascension* ou *Bonabé*, située à 100 lieues des premières, sous le 7me degré de latitude nord ; et ils jetèrent enfin l'ancre dans le port de Lee, sur la côte méridionale de cette île. Le roi se montra favorablement disposé, et quand les missionnaires le quittèrent, il prit la main de M. Clark, le priant de venir demeurer parmi son peuple. Cependant, comme il est paralytique, le pouvoir est entre les mains du *Nanakin* ou premier ministre, sous la protection duquel étaient tous les blancs. « Nous allâmes le visiter, dit le docteur Gulick. Un long nez aquilin, des yeux perçants, un front élevé et étroit, des manières polies, le distinguaient de tous les indigènes que nous avions vus jusqu'ici. Nous lui donnâmes une converture rouge et une petite hache, et après quelques moments d'entretien, il nous dit qu'il serait bon que nous demeurassions, et qu'il nous protégerait. » — Les missionnaires se décidèrent à fonder une station en cet endroit. Ils louèrent la maison d'un Anglais nommé Cook, et le 20 septembre MM. Sturges, Gulick et Kaaikaula, un des aides de Sandwich, avec

leurs familles, s'établirent dans leur patrie d'adoption. Quelques jours après, le Nanakin leur amena déjà sa nièce, qui, disait-il, désirait demeurer avec eux. — Les indigènes semblent être actifs de corps et d'esprit, entreprenants, plus vifs et plus adroits que ceux des îles Strong; ils sont rusés dans le commerce et enclins au vol, qu'ils pratiquent avec une grande adresse. Quoique fort superstitieux, ils n'ont pas d'idoles.

Nos voyageurs, après avoir remis à la garde du Seigneur ces trois frères et leurs femmes, levèrent l'ancre le 23 septembre, et retournèrent aux îles Strong, où ils déposèrent le missionnaire Snow avec l'évangéliste Opunui; puis, de là, continuant leur route, ils rentrèrent le 28 novembre à Honolulu.

Peu après, l'on reçut des nouvelles du missionnaire Sturges. Il écrivait entre autres : « Dimanche dernier, 10 octobre, il s'est passé quelque chose qui vous intéressera. De bonne heure, le matin, arrive un message du Nanakin nous invitant à aller célébrer le culte dans sa maison. A notre arrivée, nous trouvons une grande assemblée d'indigènes avec quelques étrangers, assis en bon ordre. Nous prîmes pour texte ces paroles : *Ne craignez point, car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple*. Nous désirions repousser les tentatives qu'on a faites pour représenter le but de notre venue sous de fâcheuses couleurs. L'assemblée fut très attentive, et le Nanakin, entre autres, semblait fort désireux de bien comprendre le sens de chaque parole. Son aspect réfléchi, sa demande plusieurs fois répétée que le prédicateur laissât à l'interprète le temps nécessaire pour expliquer nos paroles, ses exclamations approbatives, tout nous persuade de ses heureuses dispositions. Le Seigneur semble l'avoir tout particulièrement choisi pour favoriser notre œuvre. — Nous nous sentons très encouragés et nous ne doutons pas que de meilleurs jours ne luisent bientôt sur l'île de l'Ascension; mais il faut un plus grand nombre de missionnaires. Vous avez longtemps demandé à Dieu d'ouvrir la porte à l'Evangile au milieu de ces païens; il a répondu à vos prières, entrez donc dans le champ qu'il a préparé. Oh! si vous pouviez comme nous voir de près le paganisme, je suis persuadé que l'Evangile serait bientôt envoyé à toutes ces belles îles de l'Océan. » — Nous pouvons ajouter qu'un troisième ouvrier américain est déjà envoyé à l'île de l'Ascension, et que l'on cherche pour l'île Strong un médecin-missionnaire.

Voilà donc le drapeau de l'Evangile arboré sur deux points

du grand archipel de la Micronésie. Le Seigneur veuille y bénir richement les travaux de ses serviteurs, comme il leur a lui-même ouvert l'accès près de ces insulaires!

ILES HERVEY OU DE COOK.

Ces îles possèdent depuis longtemps des missionnaires, et ont pu elles-mêmes envoyer dans d'autres parties de la Polynésie des évangélistes indigènes. Cependant une chose leur manquait, c'était une traduction complète de la Bible. Deux des plus anciens missionnaires, MM. Buzacott et Pitman, avaient entrepris de combler cette lacune et sont venus passer quelques années en Angleterre pour achever leur travail et en surveiller l'impression. L'édition terminée, le *John Williams* (vaisseau de la mission) prit à son bord les caisses qui la renfermaient, et fut chargé de répartir ces livres entre les différentes stations des îles Hervey. Les missionnaires accompagnaient la précieuse cargaison.

Voici comment M. Buzacott (en date de juillet 1852) raconte son retour à *Rarotonga*, qu'il revoyait après une absence de cinq années. « L'accueil que nous avons reçu a été tellement cordial et affectueux qu'il est au-dessus de toute description. Les insulaires étaient généralement atteints d'une forte grippe, mais au jour de notre arrivée on oublia toute indisposition. Comme notre canot approchait du bord, un flot de peuple se précipita sur nous, et bientôt le canot, nos personnes et le bagage furent sur les épaules de nos amis. Nous fûmes ainsi portés à une grande distance avant d'avoir pu les engager à déposer leur fardeau. Hommes, femmes et enfants se pressaient autour de nous pour nous serrer la main avec effusion de cœur et des larmes de joie. La maison du chef se trouvant sur notre passage, on s'y arrêta. De la verandah, où nous prîmes place, nous pûmes saluer la foule, et notre excellent et ancien diacre Ma, que nous retrouvâmes, rendit grâce à Dieu, dans une courte prière, de notre heureux retour et de ce qu'il nous était permis de nous revoir face à face ici-bas.

» Le dimanche suivant fut un jour que je n'oublierai de ma vie. Ce que j'éprouvai en me retrouvant au milieu de ces amis, dont un bon nombre étaient mes enfants en la foi, ne peut s'exprimer. Ils paraissaient heureux aussi d'entendre une voix à laquelle ils avaient été longtemps accoutumés, leur développer ces paroles : *Ayant été secourus par l'aide de Dieu, je*

subsiste jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands [1], *etc.* L'après-midi présenta encore plus d'intérêt. Nous célébrâmes la Cène, à laquelle prenaient part, entre autres, 30 nouveaux convertis et quatre jeunes hommes du séminaire de Rarotonga, qui sont désignés comme évangélistes pour les îles païennes de l'Ouest. C'était un vrai rafraîchissement par la présence du Seigneur.

» Un grand réveil religieux a eu lieu ici et à *Arorangi*, l'an dernier, sous le ministère du frère Gill. Plus de 300 personnes commencèrent alors à sentir vivement leurs péchés, et le plus grand nombre a donné des preuves d'une sincère conversion; beaucoup d'entre eux sont des jeunes gens et étaient encore à l'école lorsque nous quittâmes l'île pour nous rendre en Angleterre. Il est édifiant de les entendre raconter comment le St.-Esprit leur a fait sentir leur misère et les a conduits au Sauveur. Le réveil a eu lieu précisément après une époque de grandes épreuves pour le peuple de Dieu dans cette île. Quelques jeunes gens légers, qui s'étaient rendus à Otahiti, en avaient rapporté l'art de fabriquer le rhum d'orange; bientôt l'ivrognerie, vice nouveau à Rarotonga, se manifesta dans presque toutes les parties de l'île, et nécessita la force de la loi pour la réprimer. Cette invasion du mal appela les chrétiens à des efforts réitérés. De ferventes prières furent adressées au Seigneur; on fit des visites à domicile, on employa divers moyens recommandés par le frère Gill, et le réveil commença. Trois jeunes gens, entre autres, qu'on avait dû enfermer dans leur état d'ivresse pour les empêcher de nuire, sont maintenant membres de l'Eglise. Les cœurs ont été réveillés par différents moyens. Les uns attribuent leur conversion aux visites des membres de l'Eglise; d'autres s'étaient rendus à la maison de prière, non-seulement avec légèreté, mais encore dans le but de se moquer de ce qu'ils auraient entendu; puis, au moment où ils s'y attendaient le moins, une phrase, un mot les a atteints au cœur, et ils sont sortis angoissés sur leur état spirituel: angoisse qui n'a cessé que lorsqu'ils ont reçu la paix en Jésus crucifié. Un jeune homme nous raconta qu'il s'était rendu sans le moindre intérêt à la chapelle, mais qu'il n'avait pas plutôt pris place qu'il avait été saisi par le sentiment que Dieu, témoin de tous ses péchés, tenait ses regards fixés sur lui; puis, le sermon du frère Gill sur ces paroles : *Il m'a fait*

[1] Act. XXVI, 22.

remonter d'un puits bruyant et d'un bourbier fangeux [1], fut le moyen de délivrance spirituelle pour ce pécheur et pour plusieurs autres avec lui.

» Tout se présente à cette heure favorablement; les jeunes membres de l'Eglise en particulier ont soif de la connaissance de l'Ecriture. La Bible complète est pour eux, ainsi que pour nos jeunes gens du séminaire, un véritable trésor.

» La Parole de Dieu n'a pas été moins appréciée dans d'autres stations de ce groupe. Voici ce que raconte le missionnaire de *Mangaïa*, de la réception faite au saint volume par les chrétiens de cette île.

» Dès que le navire fut en vue, leur joie ne connut plus de bornes; et quand il fut question de transporter à terre les précieuses caisses, tous les membres valides de l'Eglise s'y employèrent avec un extrême empressement. Suivant l'usage qu'ils pratiquent toutes les fois qu'ils ont à transporter de pesants fardeaux, ils s'encourageaient en chantant, et je les entendis à plusieurs reprises entonner un espèce de cantique qu'ils avaient improvisé pour la circonstance:

« La Parole est arrivée,
Le saint Livre tout entier.
Apprenons cette bonne Parole!
Nos cœurs sont pleins de joie:
La Parole entière est arrivée,
Oui, la Parole tout entière. »

» J'eus plusieurs fois, tant leur impatience était grande, beaucoup de peine à les empêcher d'ouvrir les caisses en les transportant. Pour les calmer, je pris un exemplaire que M. Buzacott m'avait remis, et allant au milieu des groupes, je le leur montrai ouvert. Cette vue redoubla leurs transports, et pendant longtemps un immense cri de joie salua la présence du livre si ardemment attendu.

» Pensant pouvoir tirer quelque profit de cette disposition pour le bien des âmes, j'annonçai que le lundi suivant un service spécial aurait lieu dans la chapelle, et que l'ouverture des caisses se ferait ensuite. A l'heure convenue tout le monde arriva, et les regards se fixaient sur une caisse déposée au pied de la chaire. Quelques-uns des natifs prirent la parole et parlèrent de la reconnaissance que l'on devait à MM. Pitman et Buzacott pour le travail qu'ils avaient entrepris, ou de la joie

[1] Ps. XI, 2.

que leur inspirait l'achèvement de cette œuvre, et ils s'exho-
tèrent mutuellement à recevoir avec respect et bonheur cet
Parole divine, qui devait être, plus encore que par le passé, u
lampe à leurs pieds et une lumière à leurs sentiers. Je fis ensui
une prière, et la caisse fut ouverte. Plusieurs avaient d'avan
acheté et payé le volume sacré, d'autres en apportaient le pri
et la caisse fut bientôt vide. La distribution continua les jo
suivants, et la semaine entière y fut employée.

» Quelques semaines après, à notre réunion mensuelle
prières pour les missions, un disciple âgé, dont les paroles s
souvent un rafraîchissement pour mon âme, nous lut quelq
versets du livre de Job et nous dit : « Mes amis, je vous ai sou
» vent parlé sur des textes tirés des autres portions de la Bible
» des portions que nous avions alors; mais c'est maintenant
» la première fois que nous pouvons citer le livre de Jacob en
» notre langue. Quand j'ai eu ma Bible, je n'ai pas pu m'en-
» dormir avant d'avoir achevé ce nouveau livre de Job. Quelle
» joie m'a donnée l'histoire merveilleuse de ce saint homme!
» Mes amis, lisons le saint Livre tout entier, et puis allons trou-
» ver le missionnaire, de jour et de nuit, afin qu'il nous
» explique les portions que nous lisons pour la première fois.
» — Quant à moi, mes frères et mes sœurs, » continua le vieil-
lard, en élevant sa Bible aux yeux de l'assemblée, « quant à moi,
» voici ce que j'ai résolu : la poussière ne couvrira jamais ma
» Bible, les insectes ne la rongeront pas, et l'humidité ne la
» gâtera jamais. Elle est ma lumière, elle est ma joie. »

ILES FIDJI.

Nos lecteurs savent que ces îles, au nombre d'environ 200, et comptant 300 mille âmes, sont habitées par de féroces cannibales, au milieu desquels l'Evangile a déjà remporté de belles victoires. N'oublions pas cependant quelle est l'affreuse dégradation morale d'où la bonne nouvelle du salut doit faire remonter ces populations. Le missionnaire Lawry écrivait, il y a quatre ou cinq ans :

« Il n'est pas rare qu'une troupe de gens tranquillement occupés à pêcher, se trouve attaquée à l'improviste par une bande plus forte, qui massacre tous ceux qui ne peuvent s'échapper. C'est ainsi que près de l'endroit où je vous écris, sept personnes ont tout dernièrement été surprises et assommées à coups de massues; puis les meurtriers dépecèrent les cadavres, et une

troupe d'enfants, imitant leurs pères, vint s'associer à ces cruautés. Trois jours plus tard on cuisait et dévorait cette chair humaine dans un grand festin, en vue duquel on s'était livré à cette atroce boucherie. Il n'est pas étonnant que les enfants mêmes se mêlent à des actes pareils, car à peine sont-ils nés que leurs parents leur frottent les lèvres avec un morceau de chair humaine et leur en mettent même dans la bouche. »

Voilà jusqu'où peut descendre l'homme abandonné à lui-même et livré à ses passions ; voilà au milieu de quelles scènes de mort les messagers de Jésus-Christ vont porter les paroles de la vie. — Là aussi la grâce de Dieu se montre puissante pour renouveler les cœurs ; et ceux-là même qui ne la reçoivent pas, en subissent pourtant en quelque manière l'influence. En voici un exemple, tiré de la correspondance du miss. Calvert :

« Dans la ville de *Bau* arrivèrent, sur plusieurs canots, de nombreux visiteurs. On les régala, et le jeune chef, à lui seul, fit tuer pour cette circonstance une soixantaine de porcs. Mais la coutume du pays exige qu'en pareil cas on honore ses hôtes en leur servant de la chair humaine. Pendant un certain temps on se contenta de viande de porc, retenu qu'on était par une sorte de crainte ou de respect pour les missionnaires qui habitent l'île voisine de *Viwa*. Mais une famille de *Bau* ayant réussi à acheter les cadavres de deux jeunes gens qui avaient été assassinés, le chef des pêcheurs se trouva blessé dans son honneur ; car c'est lui qui, d'après la coutume du pays, est chargé de procurer l'horrible nourriture lorsqu'arrivent des hôtes. Cet homme est en relation avec les missionnaires et avait déjà reçu d'eux maintes instructions ; aussi avait-il pendant plusieurs semaines imposé silence à son cannibalisme. Mais alors il rassembla ses gens et leur dit : « Nous serons perdus de réputation ! qui désormais nous craindra et nous fêtera, puisque nous n'avons pas offert de chair à nos hôtes ? A l'œuvre donc ! Nous allons tâcher de prendre quelques ennemis ; si nous n'en venons pas à bout, nous tuerons des amis, ou bien il faudra étrangler quelques-uns d'entre nous. D'autres ont bien su se procurer de la chair humaine ! allons, il nous faut des hommes ! » On se jette dans un canot, gagne une île voisine, se glisse le long du rivage, et, cachés derrière les buissons, les meurtriers épient leur proie. Ils attendirent longtemps en vain, et menaçaient déjà d'étrangler le prêtre qui leur avait prédit un heureux succès, lorsqu'une troupe de femmes,

accompagnées d'un seul homme, s'approche du rivage. On s'élance ; l'homme est assommé, et quatorze femmes capturées sont emmenées en triomphe à *Bau*. Quand ils touchèrent au rivage, un immense et féroce cri de joie retentit de toutes parts : « Grande » nouvelle ! nous avons de la chair ! » Cependant le bruit en est arrivé à la demeure des missionnaires de *Viwa*. Des femmes seules s'y trouvent, MM^mes^ Lyth et Calvert ; elles iront néanmoins : la charité de Christ les presse. Sans perdre de temps, elles font venir un canot, et voguent vers la ville sanguinaire. En approchant du rivage, elles entendent le cri de mort de quelques femmes qu'on égorgeait. « Hélas ! dirent-elles, nous arrivons trop tard ! » Elles abordent, avancent, et rencontrent un chrétien indigène, qui leur crie : « Hâtez-vous ! hâtez-vous ! plu- » sieurs sont tuées, mais d'autres vivent encore ! » — Elles accourent auprès du roi *Tanoa* et demandent la vie des prisonnières. Tanoa fut surpris, troublé, et malgré sa dureté ordinaire, il répondit : « Celles qui sont tuées sont tuées ; mais que » les autres vivent ! » On court au lieu du massacre ; cinq de ces malheureuses étaient encore en vie et furent épargnées. — Les femmes missionnaires se rendirent aussi dans la maison de l'égorgeur, qu'elles trouvèrent paré de tous les insignes de sa charge, mais cependant honteux de son œuvre ; elles lui adressèrent de vifs et sévères reproches. Plusieurs chefs ont su gré aux femmes missionnaires de leurs nobles efforts. »

Ainsi la lumière commence à percer ces profondes ténèbres. « O mes frères ! » s'écrie le missionnaire Calvert, « priez pour les îles Fidji. Les jours de grâce approchent, et Satan s'irrite parce qu'il sait qu'il n'a plus que peu de temps. »

Dans notre précédent article sur ces îles, nous avons parlé du prince *Tui-Viti* [1], auprès duquel les missionnaires de Viwa ont fort insisté afin d'obtenir de lui l'abolition de plusieurs des horribles coutumes qui souillent ces contrées. M. Calvert l'a emmené avec lui dans une visite qu'il a faite à *Lakemba*, celle des îles Fidji où le christianisme a fait le plus de progrès, et le prince paraît avoir reçu une profonde impression du renouvelment que l'Evangile y a opéré. On peut juger en effet de l'étendue de ce renouvellement par l'extrait suivant d'une lettre d'un missionnaire de *Lakemba :*

« J'ai la joie de pouvoir dire que l'Evangile fait de rapides progrès dans la plupart des îles qui appartiennent à ce district.

[1] Année 1852, N° 23, page 362.

Nos frères et sœurs qui, il y a dix ou douze ans, entrèrent dans ce champ de travail, sont étonnés et ravis de ce qu'ils voient. Ils donnent gloire à Celui à qui elle est due. *Cela vient de l'Eternel,* s'écrient-ils, *et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux.* Au lieu de l'aspect révoltant d'hommes et de femmes presque nus, livrés à tous les sauvages débordements du péché, nous voyons maintenant ces mêmes personnes la plupart décemment *vêtues et de sens rassis.* Les hideuses chevelures, les tatouages effrayants ont disparu, et le changement est si général dans ce district, qu'un idolâtre y est une rareté et y excite l'étonnement. Les prêtres mêmes, au lieu d'invoquer leurs idoles, fréquentent notre chapelle; et l'un d'eux est maintenant membre de l'Eglise et sérieusement occupé du salut de son âme. Au lieu d'apporter ses offrandes aux faux dieux, le peuple contribue pour l'entretien des évangélistes indigènes et pour la propagation de l'Evangile au dehors. Environ 800 enfants, que l'on élevait précédemment pour le service de Satan, se rassemblent journellement autour des maîtres qui leur apprennent à prier et à lire la Bible. Les deux tiers environ des adultes ont été reçus dans l'Eglise, et nous sommes fondés à croire que la plupart d'entre eux cherchent sérieusement à *fuir la colère à venir.* Il en est beaucoup (et le nombre s'en accroît tous les jours) qui prouvent manifestement qu'ils sont justifiés par la foi et régénérés par le Saint-Esprit. Vous pourrez vous faire une idée de l'étendue du mouvement, si je vous dis que dans ce seul district nous avons eu dans les deux dernières années plus de 1300 baptêmes, c'est-à-dire 800 de plus que dans les trois années précédentes. Il est vrai que sur ce nombre il y avait beaucoup d'enfants, mais aussi 800 adultes environ, qui n'ont été admis au baptême qu'après une épreuve sérieuse.

» Un autre signe réjouissant, c'est le désir qui se manifeste de toutes parts de posséder la Parole de Dieu. Jeunes et vieux montrent un grand goût pour la lecture. Il faut faire sans doute ici la part de la curiosité; mais en général l'œuvre de l'Esprit-Saint est visible : on veut connaître le chemin de la vie éternelle. Nous ne pouvons fournir assez de livres, et plusieurs des îles voisines n'en ont que fort peu. Ils sont si désireux de posséder les Ecritures, que quand nous résistons à leurs demandes, ils en offrent un prix plus élevé. Dernièrement, Marie Lalaki vint me trouver, demandant une Bible. Elle la désirait depuis longtemps; mais n'ayant pu obtenir de son mari de quoi l'ache-

ter, elle était allée implorer le secours de tous ses amis et avait ainsi réuni 100 ignames (pain des Indes), qu'elle m'apportait. « Marie, lui dis-je, je ne puis vous donner ce gros livre pour ce » prix-là; vous savez qu'il coûte 200 yams. » Toute triste, elle s'en alla sans vouloir emporter ses fruits, espérant que je céderais. Je persistai cependant. Je la croyais retournée à la ville, lorsque peu après je la retrouvai auprès de Mme Lyth, qu'elle priait de bien vouloir intercéder pour elle. Il n'y avait pas moyen de résister : je remis à Marie une Bible, et elle emporta avec joie son trésor. » *(La fin à un autre N°.)*

BIBLIOTHECA BODLEIANA

VARIÉTÉS.

L'évêque de Jérusalem et les puseyistes d'Angleterre.

On se souvient que notre frère Gobat, lié d'abord par des instructions d'un anglicanisme par trop rigoureux, avait obtenu qu'elles fussent modifiées de manière à lui permettre, d'un côté, d'amener à la droite et pure connaissance de Jésus-Christ les membres des Eglises orientales si déchues; de l'autre, de faire prêcher dans son église tout ministre, de quelque dénomination qu'il soit, qui déclare professer les grandes vérités du salut, telles qu'elles sont exposées dans les confessions de foi de la Réforme. — Mais cette modification si nécessaire ne faisait pas le compte d'une secte qui met la forme avant le fond. Les puseyistes ont soutenu que l'on n'avait pas eu le droit de modifier ainsi la fondation de ce siége; puis, voyant qu'ils n'avançaient à rien, ils ont répandu sur l'évêque Gobat les bruits les plus indignes et les plus calomnieux. Dans la lettre de ce cher frère que nous avons publiée cet hiver, nous avions retranché ce qui était relatif à cette lutte; mais des considérations subséquentes nous engagent à le publier. Ils nous montrent d'ailleurs ce serviteur de Dieu sous un jour trop édifiant, nous y voyons trop bien comment l'opposition de ses adversaires le rend humble et ferme tout ensemble, pour n'être pas sûrs qu'on lira ces fragments avec intérêt.

« Nous avons continué de travailler *parmi la mauvaise et la bonne réputation*. Mais tout en confessant humblement nos nombreux défauts, la langueur de notre vie spirituelle et de notre zèle pour la cause de Celui dont nous sommes appelés à suivre les traces, j'ose dire aussi que notre sincère désir et nos efforts

stent à régler notre vie et notre ministère d'après la Parole
lible de Dieu. Nous pouvons commettre bien des fautes
notre manière d'annoncer l'Evangile; nous pouvons être
l'une fois déçus par des hypocrites juifs et grecs; et cepen-
je vous prie, chers frères, de ne jamais ajouter foi à aucun
ort, quelle qu'en soit la source ou la nature, qui présuppose
tre part une déviation volontaire de la règle de la simple
e de Dieu. De pareils rapports ont été répandus cette année
toute l'Europe; mais nous laissons humblement l'issue de
hoses entre les mains du Maître que nous servons. »
s puseyistes reprochent surtout à Gobat de ne pas respecter
glises d'Orient, c'est-à-dire de travailler à en détacher leurs
ores. Il dit à ce sujet :
l est vrai que, dès le commencement, je m'étais attendu à ce
es membres de l'Eglise grecque, aussi bien que ceux de l'E-
romaine, qui liraient la Bible et la recevraient par la foi
soumission, seraient enfin obligés de quitter cette Eglise,
t en si grande contradiction avec la Parole de Dieu; mais
était pas là mon but immédiat. Mon désir sincère était,
encore, d'être un humble instrument dans la main du
eur pour ramener l'Eglise grecque de ses nombreuses
rs à la vérité de l'Evangile; mais si elle continue de
oser à la vérité, et si ses membres qui apprennent à la
ître et à l'aimer, se séparent en conséquence, la faute est à
Eglise seule. Je dois ajouter ici que ceux qui m'accusent « de
les prosélytes aux dépens de l'Eglise grecque et de les former
agogues schismatiques,» sont complétement dans l'erreur.
qui se séparent, soit de l'Eglise grecque, soit de l'Eglise
ne, le font de leur propre choix, sans avis de ma part à
fet, sinon que je les renvoie toujours à leur conscience
ésence de la Parole de Dieu; ils le font pour échapper à la
cution et pour pouvoir servir Dieu d'après leur conscience,
au moins éclairée par la Parole de Vérité. Ils se forment,
intervention de ma part, en communautés protestantes,
déclarent tels devant l'autorité. Jusque là ils sont simple-
protestants reconnus par la loi, avec la pleine liberté de se
her soit à notre Eglise épiscopale, soit à l'Eglise presby-
ne ou à l'Eglise baptiste. Si, après être légalement consti-
et reconnus comme protestants par l'autorité, ils me de-
ent de les recevoir sous ma juridiction comme membres de
Eglise, je ne me sens aucune liberté de les refuser, sauf
cause d'incompétence ou d'indignité personnelle. »

A ces fragments de sa circulaire annuelle, nous ajouterons ceux d'une lettre plus récente et que le manque de place nous a empêchés jusqu'ici de publier :

« Je vous remercie des 925 fr. que vous m'avez envoyés pour « les œuvres d'école, de colportage et d'évangélisation à Jérusalem et dans la Palestine. » La liste des donateurs m'a rappelé de bien chères connaissances. Veuillez remercier très cordialement de ma part tous les amis, à moi connus et inconnus, non-seulement de leurs dons pécuniaires, qui me viennent si à propos, mais aussi des prières dont, je n'en doute nullement, ils accompagnent et font suivre leurs secours, et dont je sens de plus en plus le pressant besoin au milieu des ténèbres qui m'entourent. C'est en comptant sur la continuation d'une pareille double assistance, que je marche en avant et que j'ai donné ordre ces jours passés de louer une maison d'école à Caïfa, au pied du Mont-Carmel, d'après une pétition qui m'a été adressée il y a quelques semaines, et par laquelle les pétitionnaires, appartenant encore pour la plupart aux Eglises grecque et romaine, me demandent un maître d'école protestant, et des Bibles avec des liturgies anglicanes.

» Vous n'ignorez pas l'opposition que les puseyistes me font en Angleterre. J'espère qu'il en résultera un grand avantage pour l'œuvre que j'ai tant à cœur. Je me réjouis surtout de ce que l'opposition qu'ils me font a donné la première occasion aux quatre archevêques d'Angleterre et d'Irlande de condamner publiquement et officiellement les ténébreuses menées de cette secte. Mais tout en me réjouissant de cette persécution, selon l'invitation du Sauveur, je sens un surcroît de responsabilité qui me ferait trembler si je ne comptais sur les prières du peuple de Dieu, et avant tout sur la fidélité, la patience et l'amour de Celui qui m'a appelé et envoyé ici. Au reste, je sais bien que ce n'est pas à moi personnellement qu'ils en veulent, mais au pur Evangile de la grâce de Dieu, en opposition aux inventions et à la tyrannie des prêtres, avec toutes leurs déplorables conséquences. Oh, si seulement les puseyistes avaient, par le nombre et la réalité des conversions dans ce pays, plus de raison de se plaindre de moi, je pourrais me réjouir même de leurs grossières personnalités ; mais ce qui m'humilie à côté de la faiblesse extrême, même de ceux qui cherchent sincèrement la vérité, c'est mon manque de vie, de lumière et de force spirituelle. Oh ! priez ardemment pour moi !

j'en ai un extrême besoin, *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable.*

» Depuis ma dernière lettre, nos frères de Nablous ont été dans une frayeur continuelle; mais, grâces à Dieu, ils n'ont encore réellement souffert que de petites tracasseries, si ce n'est la défense qu'on leur a faite de se réunir pour prier ensemble. Ils se réunissent cependant, et en conséquence de l'intervention du Mouchir ou pacha supérieur de Beyrout, auquel j'ai écrit, on les laisse faire; et quand, il y a quinze jours, un moine du couvent grec offrit 250 francs au gouverneur pour l'engager à persécuter les protestants, celui-ci refusa de les accepter en secret, mais il obligea le moine à les payer en public.

» Outre Nablous, où les Musulmans sont encore très fanatiques, et un petit mouvement insignifiant des Musulmans contre les chrétiens et les Juifs à Jaffa, le pays est très tranquille, le gouvernement a les vues les plus pacifiques, et le peuple ne bouge pas. Quand il fut question de guerre, les Musulmans semblaient vouloir s'agiter, et on en entendait quelques-uns menacer d'exterminer les chrétiens; mais maintenant tout est calme. Cependant nous ne nous dissimulons point que si un massacre devait avoir lieu dans une ville quelconque, comme celui d'Alep il y a trois ans, nous serions en très grand danger. Cette guerre a un caractère plus religieux qu'on ne le croit. Les Russes sont plus hostiles à l'Evangile que les Turcs, et le sultan plus favorable à la liberté religieuse que les Russes.

» Tous ces mouvements sont dans la main de Celui que nous appelons notre Père, et qui aura soin de ses enfants. »

Ajoutons que notre frère a encore été éprouvé dans sa santé et dans celle de sa femme, qui, vers Noël, a été près de la mort. La petite vérole a, l'automne dernier, enlevé près d'un dixième de la population de la ville. Malgré cela, l'activité de son œuvre est toujours grande et bénie; mais elle exige des ressources qu'il n'a pas toujours à sa disposition. Il lui faut près de 100 livr. sterl. (2500 fr.) par mois, pour subvenir aux frais de ses 5 écoles, dont une est un asile où sont entretenus 20 à 24 enfants orphelins ou abandonnés; pour soutenir ses trois évangélistes, deux diaconesses, cinq petites Eglises protestantes composées de très pauvres gens et qui ont beaucoup de peine à gagner leur vie par suite de l'inimitié des couvents, des prêtres et même de leurs propres familles: ils n'ont ainsi que Gobat pour les aider, surtout dans une année de disette comme l'est 1854.

Un catéchumène d'un pays lointain.

Je ne sais pas si tous les jeunes gens confirmés dans l'île de *Ceylan* sont aussi fidèles à leur vœu que celui dont j'ai à raconter quelque chose. Dans tous les cas, l'exemple de ce catéchumène est digne d'être suivi, et nous nous plaisons à l'offrir aux nombreux jeunes gens de notre pays qui se trouvent depuis quelques semaines dans une position semblable.

« Un de nos écoliers, qui était confirmé depuis peu, (rapporte un missionnaire de cette île), visitait quelques-uns de ses parents éloignés. Les gens de ce village célébraient précisément une fête, qui avait pour objet l'adoration du Diable. Le jeune garçon fut sollicité par sa grand'-mère d'assister à cette solennité; mais il dit : « Je suis un chrétien! je n'ai plus
» rien à faire avec ces choses; je ne puis ni les voir ni y pren-
» dre part. Lorsque j'ai été confirmé, j'ai fait vœu de n'avoir
» plus rien de commun avec l'idolâtrie; on me demanda si je
» renonçais à toutes les œuvres du Diable et du paganisme, et
» je déclarai que oui. »

» La grand'-mère, par une impie séduction, et image en cela d'un trop grande nombre de parents d'Europe, envoya le jeune garçon quelque part, et fit prier en secret le prêtre païen de placer soigneusement ses idoles au passage du jeune garçon. Le prêtre commença en effet sa danse idolâtre au moment même où le jeune homme sortit pour faire sa commission; mais à peine eut-il vu le piége qu'on lui tendait, qu'il s'enfuit à toutes jambes pour rentrer dans la maison et déclara qu'il ne voulait pas même voir de loin toutes ces œuvres de ténèbres. »

Ce sont aussi à peu près les mêmes promesses que font les catéchumènes de notre pays, et il me semble que la danse et les autres dissipations mondaines doivent être aussi fâcheuses pour l'âme que quelque acte d'idolâtrie proprement dite que ce puisse être. Nos jeunes garçons et nos jeunes filles, après leur confirmation, pensent peut-être encore à leurs vœux; mais, hélas! ils ne les tiennent guères.

Que cette histoire leur soit un avertissement!

AVIS. La *Société des Missions évangéliques de Bâle* se propose, sous le bon plaisir du Seigneur, de célébrer sa fête annuelle les 5 et 6 juillet prochain; elle y invite fraternellement tous les amis de son œuvre.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

854. — N° 20. Du 2 Juillet.



FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

ASSEMBLÉES RELIGIEUSES DE PARIS EN 1854.

II.

Jeudi 27 avril, *Société des missions évangéliques.* M. Grand-ırre, rapporteur, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les rtions les plus intéressantes du champ des missions, expose tat prospère de celles que le Comité de Paris dirige au sud de Afrique. Depuis la cessation de la guerre, des indices nombreux moignent que l'œuvre reprend son développement antérieur. es réveils et des conversions ont lieu à Thaba-Bossiou, à Beer-ba, à Wellington, et dans d'autres stations encore. Le gouver-ment anglais a promis sa protection contre la malveillance ue pourraient manifester les colons hollandais. M. Casalis vient e traduire l'Epître aux Romains, et ne tardera pas d'achever Nouveau-Testament. — Le Comité prépare huit nouveaux issionnaires, dont l'un est le fils de M. Casalis, élevé jusqu'ici ans notre canton depuis la visite de son père. — La Société a eçu 84 mille fr. de dons; elle en a dépensé 90 mille. Mais yant un fonds de réserve de 90 mille fr., elle y a pris de quoi ombler le déficit; et il lui en reste encore 84 mille. — L'intérêt e soutient en France : le rapport cite un anonyme qui a pro-is 2000 fr. par an pour l'entretien d'un nouveau missionnaire.

Dans le cours de la séance, M. Adolphe Monod propose d'ouvri immédiatement une souscription particulière pour couvrir le 3 mille fr. qui sont encore nécessaires pour les frais de dépar et de voyage. En peu de temps, elle avait déjà réuni 2 mille fr.

Même jour, *Société des Ecoles du dimanche*. Le président ouvr la séance par un discours qui respire un esprit de tolérance et d'affection chrétienne. Après avoir fait allusion au fait que lui, pasteur de l'Eglise établie, préside une réunion dans une chapelle libre dont la modeste enceinte abrite tant d'œuvres excellentes, il en conclut que si plusieurs nous reprochent nos divisions, c'est qu'ils ne jettent sur nos Eglises qu'un regard superficiel. Nous pouvons leur dire : Venez et voyez! Il y a un seul corps, un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous. Réjouissons-nous de pouvoir apprendre ici à resserrer le lien fraternel qu unit tous ceux qui aiment Jésus-Christ. » Plaise à Dieu que l vœu exprimé ici se réalise!

Le rapport sur l'œuvre encore modeste des écoles du dimanche est très intéressant. Le Poitou et 23 églises du midi on été visités exprès, et des écoles y ont été établies. Six traité ont été publiés, et l'on espère bientôt avoir un recueil de chant spécial. Il y a aujourd'hui en France, à ce qu'on estime, 25 écoles du dimanche dans 47 départements. — L'enseignemen s'est amélioré par l'adoption du système des groupes. — On vu des traits intéressants : une femme séduite par les erreur des Mormons, a été ramenée à la vérité par l'influence d'un enfant fidèle. On a vu en Angleterre les bienheureux effets de l'éducation donnée dans les écoles déguenillées; un magistrat déclaré que, depuis leur fondation, le nombre des jeunes gen criminels avait diminué de moitié. — La Société a, pour tout en caisse, 42 fr. Les enfants des écoles de Paris ont répondu l'appel fait par un frère anglais, qui a ouvert un concours où seront admises des compositions faites par les seuls élèves des écoles du dimanche; 50 compositions ont été envoyées de la capitale, et 4 seulement de la province.

M. *Bridel* pense qu'on peut hardiment porter à 350 le nombr des écoles du dimanche en France, en y comprenant celles de églises indépendantes. M. Bridel extrait d'une revue anglais des détails intéressants sur les écoles du dimanche. En Angleterre, il y avait, en 1818, 5,400 écoles du dimanche, renfermant 470,000 enfants; en 1833, 16,800 écoles et 1,548,00

enfants ; en 1851, 23,500 écoles et 2,400,000 élèves inscrits. Ce recensement a été fait le 31 mars 1851 ; ce jour-là on a compté comme présents dans les écoles 2,280,000 enfants et 302,000 instructeurs. L'auteur qui a publié cette statistique, pour l'envoyer à tous les maîtres des écoles du dimanche, leur rappelle que la première école a été fondée en 1792. « Vous êtes, leur dit-il, plus nombreux que notre clergé, que notre marine, que notre armée ; en réalité vous êtes le corps le plus puissant d'Angleterre. »

M. *Adolphe Monod* se reproche de n'avoir pas assez agi pour cette œuvre ; il montre quelle excellente occupation les fonctions de moniteur offrent à de jeunes catéchumènes ; et il faut que chacun fasse tout son possible pour amener plus d'enfants aux écoles du dimanche.

Vendredi 28, *Société biblique française et étrangère.* Le rapport fait ressortir l'excellence de la Bible, qui peut, au besoin, accomplir son œuvre sans aucun secours humain. Le colportage a produit cette année des résultats bénis ; ce n'est pas seulement en France, mais encore en Algérie, que les efforts des ouvriers ont été couronnés de succès. Des soldats, des officiers ont souvent désiré posséder l'Ecriture ; et dans des établissements publics, dans des cafés, dans des magasins, de nombreux exemplaires en ont été vendus. La Société augmentera autant que possible le nombre de ses dépôts dans les départements. Elle se propose de publier bientôt une édition nouvelle de la version d'Osterwald avec parallèles, qui ne coûtera que 5 francs.

Recettes de l'année, 99,662 fr. ; dépenses, 95,597 fr. ; mais les volumes contenus actuellement dans les magasins de la Société représentent une valeur de 35,000 fr. Depuis sa fondation, la Société a répandu plus de 1,200,000 exemplaires des Ecritures. La Société biblique britannique et étrangère a mis à la disposition du Comité, des Nouveaux-Testaments pour être distribués à tous les officiers, soldats et marins français qui se rendent en Orient. Un chrétien français en avait déjà acheté 1,000 exemplaires pour cet usage.

M. *de Pressensé* père, présente quelques détails sur la Société biblique britannique et étrangère, qu'il représente en France. Cette Société a répandu cette année 1,367,500 Bibles, ce qui porte à 31 millions le nombre des exemplaires qu'elle a édités. Ses recettes de l'année sont de 5 millions et demi de francs, et, depuis sa fondation, elle a dépensé plus de 104 millions. Elle a

employé cette année, en France, 97 colporteurs, dont 81 sont d'anciens catholiques convertis par la lecture de la Bible. Ils ont vendu 81,242 exemplaires des Ecritures. On estime que plus de 2 millions et demi d'exemplaires de l'Ecriture ont été distribués en France depuis 21 ans.

M. le pasteur *Melon*, de Caen, raconte des conversions opérées par la lecture de la Bible, celle entre autres d'un jeune homme qui, après maintes discussions, fut frappé de ce passage: *Vous êtes sauvés par grâce, non par les œuvres.*

M. *Trivier* raconte l'histoire d'un prêtre qui, réveillé par la Bible, cherchait à en recommander la lecture à tous ceux qui venaient à son confessionnal. Mais ses efforts étaient inutiles; ou bien, si ses auditeurs suivaient son conseil, mille difficultés se présentaient à leur esprit : ils se demandaient comment accorder ce qu'ils lisaient avec ce que leur confesseur lui-même leur enjoignait comme ordonnance de l'Eglise. Cette position ne pouvait durer; et ce prêtre, qui n'est autre que M. Trivier lui-même, fit enfin un pas décisif et confessa ouvertement l'Evangile de la grâce.

M. *Adolphe Monod* croit qu'une étude sérieuse des prophéties peut être très utile dans les temps graves où nous entrons. Au fond, pour le chrétien, l'histoire est un grand drame dont le dernier mot est : *Je te donnerai les nations pour ton royaume et les bouts de la terre pour ton héritage.*

M. *Guillaume Monod* parle de la nécessité pour chaque chrétien d'être un colporteur de l'Ecriture. Dans l'Algérie, où M. Monod a séjourné pendant un temps assez long, il y a 40,000 Espagnols, auxquels on peut offrir la Bible, qu'il est si difficile de faire pénétrer dans leur pays. L'Evangile a été prêché en espagnol dans le temple d'Oran par un aumônier converti de don Carlos. Les mahométans commencent à être accessibles à l'Evangile; les Kabyles, entre autres, ont une tradition qui porte que jadis ils ont été chrétiens et qu'ils le redeviendront un jour. Par le moyen du mahométisme, la langue arabe s'est répandue sur une immense étendue, en sorte que le jour où l'Ecriture sera reçue par ces peuples, elle y pourra faire de rapides progrès.

Même jour, *Société centrale protestante d'évangélisation.* Quelques progrès qu'ait faits la Société, elle n'est point encore ce qu'elle devrait être pour répondre aux besoins pressants qui se manifestent partout. — Elle comprend sept sections (Bordeaux,

Nord, Centre-Ouest, Normandie, Béarn, Sud-Ouest et Paris). — A La-Chapelle-aux-Nuaux, près de Tours, 50 chefs de famille se sont déclarés protestants, et la Société a dû y faire annoncer l'Evangile. Les postes de Sainte-Opportune, d'Elbeuf et de Siouville restent dignes du vif intérêt qu'ils ont depuis longtemps excité. — L'Ecole préparatoire de théologie, ouverte l'année dernière à Paris, donne tout lieu d'espérer qu'elle répondra aux vues de ses fondateurs. Il s'y trouve quelques places vacantes. — L'actif de la Société, pour l'ensemble de ses sections, s'est élevé à plus de 93,000 fr. Quant à la caisse centrale, ses recettes ont été de 67,179 fr., et ses dépenses de 42,851. Dans les recettes figurent des dons venus d'Angleterre, d'Irlande, et, pour la première fois, de deux Sociétés des Etats-Unis.

M. *G. Monod* encourage à l'évangélisation des catholiques, par la considération de ce que Dieu a déjà fait en leur faveur. Que penserait Louis XIV, s'il pouvait revenir ici, quand, ne trouvant en France pas un seul membre de cette famille des Bourbons qui nous a tant persécutés, il nous trouverait, nous protestants, réunis dans son Oratoire du Louvre pour évangéliser la France? L'orateur cite aussi l'exemple de la Normandie, où il réside actuellement. Il y avait dans cette province, en 1685, 200 mille protestants; c'est alors que la révocation de l'édit de Nantes vint les disperser; mais aujourd'hui, chose frappante, l'industrie de la Normandie est de nouveau en grande partie entre les mains des protestants, en sorte que, s'il y avait une seconde révocation, le commerce y serait ruiné comme en 1685. « Autrefois, ajoute l'orateur, on nous faisait sortir des villes, on nous reléguait à la campagne; les réformés de Paris se rassemblaient à Charenton; à Rouen, le curé de Saint-Eloi, catholique zélé, fit tous ses efforts pour nous faire sortir des murs de la ville. Mais aujourd'hui tout est changé: Saint-Eloi, c'est notre église; le curé de Saint-Eloi, c'est moi! » — L'orateur montre les effets moralisants de l'Evangile dans les nouvelles églises; ainsi, à Sainte-Opportune, il n'y a pas un cabaret; et les habitants, pour ne pas être, sous quelque prétexte, enrayés dans leur culte, n'ont pas voulu recevoir un seul journal politique.

Samedi 29, *Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France.* M. Guizot, qui présidait la séance, l'a ouverte par un discours qui ne peut que réjouir, comparé à ceux qu'il a prononcés dans la même circonstance

les deux dernières années. Il ne propose plus à l'admiration des protestants l'œuvre des frères de la doctrine chrétienne ou d'autres corporations du catholicisme romain. Toutefois M. Guizot engage tous les chrétiens, catholiques et protestants, à s'unir en face de l'incrédulité extérieure; or, cette alliance est impossible, puisque les protestants veulent conduire l'incrédule à l'Evangile, et les catholiques au pape, qui combat l'Evangile et le remplace par des superstitions plus propres à repousser l'incrédule qu'à le ramener à la foi.

La Société a, dans l'année, consacré 25 mille fr. à subventionner 14 écoles primaires. Dans 108 écoles déjà existantes, les instituteurs ont reçu des suppléments de traitement; 13 écoles nouvelles ont été ouvertes. Une somme de 855 fr. a été accordée à 7 instituteurs et à 3 institutrices atteints d'infirmités ou de vieillesse. La vente annuelle par le Comité des dames de Paris a produit 27,775 fr. Le ministère de l'Instruction publique a, comme précédemment, alloué une subvention de 3,000 fr. à la Société.

M. *Gauthey*, directeur de l'école normale de Courbevoie, lit un rapport sur cette institution. Le nombre actuel des élèves est de 31 ; 5 reçoivent des bourses de l'Etat. Dans le courant de l'année, 13 élèves ont obtenu des brevets, ce qui porte à 54 le chiffre des diplômes accordés à l'école depuis sa fondation. Le Conseil académique du département de la Seine, dans son exposé de la situation de l'enseignement pour l'année 1852-1853, a signalé l'école normale de Courbevoie comme justifiant pleinement l'intérêt que le gouvernement lui accorde.

Même jour, *Comité de patronage pour les jeunes apprentis.* Il s'occupe des orphelins, des enfants dont les parents sont sans ressources, et enfin de jeunes gens mieux partagés, mais auxquels une direction chrétienne peut encore être fort utile. Dans chacune de ces catégories, l'œuvre a produit d'heureux résultats. Des apprentis ont été placés, des jeunes gens ont trouvé un gagne-pain qui leur a permis de venir en aide à leurs familles, d'autres ont été ramenés de leurs égarements; tous enfin se sentent aimés et bien conseillés. C'est le dimanche, après le service du matin, que ces jeunes gens, ou plutôt cette famille, se rassemble et passe quelques instants employés à de pieuses communications et à de doux entretiens, dont le souvenir reste gravé dans les cœurs de ceux qui ont dû quitter Paris. Le nombre des jeunes gens attachés à l'œuvre est de 185, dont

98 jeunes garçons, 60 filles et 27 jeunes gens devenus ouvriers. — Recettes, 5,207 fr.; dépenses, 5,442 fr.; déficit, 235 fr. M. le ministre de l'Intérieur a accordé une subvention de 300 fr. — Des chants religieux, très bien exécutés par les apprentis, ont ouvert et terminé la séance.

Lundi 1er mai, *Institution des Diaconesses*. *L'école* et la *salle d'asile* (école enfantine) renferment 230 enfants. *L'apprentissage* compte 23 apprenties. Le *disciplinaire* a reçu 26 enfants. Une d'elles est morte, et, sur son lit de mort, elle exprimait un profond regret de ne s'être pas convertie plus tôt. Il y a eu 23 personnes accueillies dans le *refuge*, et 201 malades soit dans la *maison de santé* soit à l'*infirmerie* des enfants scrofuleux. — Les comptes présentent, au 31 mars, un déficit de 5,800 fr. Il va s'établir dans le sein même de l'institution une *Ecole pratique de diaconesses*, où des jeunes filles d'au moins 17 ans seront formées à la branche des travaux de l'établissement pour laquelle elles auront le plus de goût; après quoi elles seront libres d'exercer leur vocation dans la maison même, ou hors de la maison en restant en relation avec elle, ou d'une manière tout indépendante.

Mardi 2, *Alliance évangélique*. Cette douce réunion a bien clos la série des assemblées. — Entre autres propositions qui ont été faites, nous citerons celle de s'occuper d'une œuvre en faveur des esclaves. Plusieurs dames de Paris désirent contribuer pour leur part à la vente que Madame Beecher-Stowe fait chaque automne à Boston pour le rachat de quelques esclaves; Elles ont pensé qu'en réunissant des fonds, on pourrait envoyer aux Etats-Unis quelques échantillons de l'industrie française. — M. Le Fourdrey, pasteur à Brest, raconte que dernièrement, pour la consécration d'un pasteur de l'Eglise libre, il a eu la joie de se réunir avec deux présidents de consistoire, un pasteur baptiste, deux prédicateurs méthodistes, et tous n'étaient qu'un cœur et qu'une âme.

Le lendemain a eu lieu la célébration de la Sainte-Cène par des membres et des pasteurs de différentes Eglises.

Pendant ces jours de fête, ont eu lieu, comme à l'ordinaire, des conférences fraternelles de deux sortes : les unes composées de pasteurs et d'anciens des diverses Eglises, les autres se rattachant exclusivement au culte national. D'importantes décisions y ont été prises. — Les premières se sont occupées de la question de la liberté religieuse. On a décidé

d'adresser une requête au roi de Suède en faveur des chrétiens persécutés de ce pays : on a émis le vœu qu'on *agisse auprès de l'empereur en faveur de la liberté religieuse;* puis on a commencé à traiter des *moyens de faire naître et de développer la vie religieuse au sein des Eglises.* MM. Adolphe Monod et Bridel ont, avec d'autres, présenté sur ce sujet des considérations sérieuses et impressives; l'assemblée les a chargés de préparer un travail sur ce grave sujet, qui est remis à l'ordre du jour pour les Conférences de 1855. — Les secondes ont voté, entre autres : une lettre au ministre de la guerre, pour demander des aumôniers protestants pour accompagner l'armée expéditionnaire; une lettre au ministre de l'Intérieur, pour lui demander la réouverture des lieux de culte fermés par ordre de l'autorité et appartenant aux chrétiens indépendants; une démarche auprès de l'empereur des Français, par une commission chargée de lui présenter un mémoire en faveur de la liberté religieuse.

UN DEMI-SIÈCLE PASSÉ SUR UN LIT DE MALADIE.

On n'a point oublié qu'une seule paroisse de notre canton, celle de Montreux, a fourni, il y a une vingtaine d'années, deux exemples remarquables de longues souffrances sanctifiées et adoucies par la foi en Jésus. Le *Paralytique de Planchamp,* dont nous avons dans le temps raconté l'histoire [1], et un autre chrétien d'un hameau voisin, qu'il ne nous a pas été permis de faire connaître dans ces feuilles, même après sa mort [2], ont profondément édifié beaucoup de gens par la paix, la joie même, et la ferme espérance qui les ont soutenus durant les années prolongées qu'ils ont passées sur leur lit de douleur. — Nous trouvons dans un journal américain un fait du même genre, mais plus frappant encore. Il est rapporté par le pasteur de la femme qui en est le sujet; et nous aimons à le consigner ici.

[1] *David Rouge,* de Planchamp, passa dix années à souffrir sur son lit sans être capable de faire un seul mouvement par lui-même. Voir son histoire, année 1834, N° 13, page 193.

[2] Effrayé de l'espèce de célébrité que tant de souffrances et de foi avaient attirée au premier, que les étrangers même allaient visiter comme un phénomène spirituel de notre pays, ce second frère a demandé avant sa mort qu'il ne fût rien publié sur son compte; ce qui n'a pas empêché que certains auteurs, ignorant sans doute cette défense, n'aient raconté ce qu'ils avaient vu et appris de lui. (Voyez entre autres « *Mon tour du lac Léman,* » par N. Roussel.

Susanne Pierson, de Bridghampton, dans Long-Island (Etat de New-York), est morte le 24 février dernier, dans la 72me année de son âge, et la 52me de son extraordinaire réclusion. Le journal qui annonce sa mort, le *New-York Observer*, en parle comme ayant été *d'entre les excellents de la terre*. — Pendant plus de cinquante ans, elle n'avait pas une fois posé son pied sur le plancher, ni été assise droite sur son lit. Elle passa une de ces années dans la maison d'un voisin; mais sauf cette seule exception, la plus grande portée de ses voyages, durant 50 ans, a été d'être transférée une fois chaque semaine, dans les bras de quelque homme vigoureux, d'un coin de sa chambre à l'autre. Cette opération était toujours accompagnée de la perte presque complète de la voix, qu'elle ne recouvrait qu'après une nuit de repos. La position verticale produisait toujours et immédiatement chez elle de violents efforts pour vomir. Tout son patrimoine et les soins médicaux les plus habiles furent vainement employés à lui rendre la santé. Depuis longtemps toute espérance de guérison était abandonnée.

Elle était connue dans toute la contrée sous le nom de *Tante Susy*, et tous ceux qui en approchaient trouvaient en elle une humble, fidèle et bien-aimée enfant de Dieu. Celui qui rapporte ces détails a joui du privilége de la voir fréquemment comme son ami, et (ainsi que c'était son devoir, bien doux à remplir) comme son pasteur. Rarement, peut-être jamais, il n'a rencontré ces deux traits du caractère chrétien développés à la fois d'une manière si puissante : l'adoration dans la contemplation de Dieu, et l'humiliation en se considérant soi-même.

Tout son bien ayant été dépensé, elle se trouva dans un état d'entière dépendance. On ne pouvait qu'être touché d'entendre néanmoins les expressions de sa gratitude envers Dieu pour la bonté avec laquelle il l'avait pourvue d'une si bonne chambre et de tant de secours. — Le plus souvent elle n'avait pas de souffrance aiguë. Sauf une année, elle eut pendant tout le temps de sa réclusion les soins infatigables de sa sœur, femme pieuse, qui ne la quittait pas, et qui lui survit aujourd'hui encore, âgée de 80 ans.

« Tante Susy » menait une vie retirée et paisible, mais non oisive et inutile. Elle était fort habile dans l'art de tricoter, ce qui constituait à peu près son occupation unique. Sa Bible était son inséparable compagne, qui ne cessa pas un jour, durant un demi-siècle, d'être entre ses mains ou à sa portée. Trois

pasteurs, qui se succédèrent pendant ce temps dans la paroisse trouvèrent un doux et précieux rafraîchissement à aller passer une heure auprès d'elle après les fatigues et les soucis de leurs fonctions publiques. Celui qui rend compte de ces détails déclare que bien souvent il est ressorti de telles visites faites à elle et à sa sœur, plus encouragé et mieux préparé pour ses travaux. Au reste, la vie de Suzanne Pierson n'a pas été inutile dans le règne de l'Evangile, car elle appréciait et recommandait la Parole de Dieu; elle fortifiait les mains de son pasteur; elle se réjouissait de la conversion des pécheurs, pour laquelle elle adressait à Dieu de constantes et ferventes prières; elle fut, enfin, un exemple frappant de la fidélité de Dieu, un trophée de sa miséricorde et un témoin vivant de son amour. — Elle s'en est allée là où il n'y a plus de maladie.

D'autres attestations concordantes sur la vérité des faits, par des personnes qui ont bien connu cette excellente femme, sont ajoutées au récit de son pasteur.

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE.

Assemblée générale de la branche française.

(Suite et fin.)

Une seconde séance publique, du jeudi 6 juin, à 9 heures, termina avec bénédiction l'assemblée générale de Lausanne.

M. *Gauthey*, qui présidait, lut le chap. IV, versets 7 et suivants, de la 1re Epître de saint Jean, et ajouta quelques réflexions sur cette portion des Ecritures.

M. *Fisch*, député de Lyon. Nous avons senti à Lyon que l'union des frères et la manifestation du Saint-Esprit ne se séparent jamais. Chaque fois que notre Eglise était malade, l'Alliance évangélique y a fait jaillir la vie. Il en a été de même à Saint-Etienne. — On ne voit pas actuellement dans le canton de Vaud beaucoup de conversions; nous avons donc besoin d'un nouveau réveil. Demandons un renouvellement de vie; mais faisons plus : employons tous les moyens possibles pour le provoquer. Qu'il s'établisse dans tout le canton des conférences d'Alliance évangélique qui aient la forme d'une réunion de famille, comme les nôtres de Lyon et des environs. Là, des frères arrivent quelquefois bien chargés dans ces conférences, on les

invite à déposer leur fardeau devant le Seigneur et devant leurs frères. Tel raconte même jusqu'à ses épreuves domestiques; tel autre écrit qu'il est malade et dans la misère, et l'on prie pour lui. On prie après chaque communication. On ne parle pas seulement de l'amour fraternel, on le pratique. — Recrutons aussi à l'Alliance évangélique de nouveaux membres. Un frère invité à entrer dans l'Alliance évangélique et qui s'y refuserait, se priverait de grandes bénédictions. Il faudrait que tous les chrétiens de ce canton fissent partie de l'Alliance évangélique. Ne craignons pas l'esprit de secte, l'Alliance évangélique le tue. — En terminant, je vous demanderai vos prières pour vos frères de France. Hier, ils ont été représentés ici. Nous travaillons dans un champ absolument différent du vôtre. Quoiqu'il y ait chez nous beaucoup de conversions, il n'y a pas de grands réveils, parce qu'il manque aux catholiques un certain fonds de connaissances religieuses, qui se trouve chez les protestants, et qui est nécessaire pour qu'il s'opère des réveils. Là où ces connaissances manquent, il faut les donner, et l'œuvre ne se fait que plus lentement.

Un frère, répondant à l'appel de M. Fisch, présente au Seigneur une prière pour la France catholique et pour le canton de Vaud.

M. *H. Olivier* recommande aux frères de Lausanne de ne pas refuser sous divers prétextes, comme il arrive ordinairement, de répondre aux appels de visites qui pourraient leur être adressés de diverses localités du canton, pour y aller encourager les frères et travailler au rapprochement de ceux qui seraient divisés. —Si tous les frères qui sont à Lausanne étaient vivants, il y aurait de quoi porter la Parole dans tous les villages du pays.

M. *Rod. Mellet,* de Thierrens. Nous comprendrons peut-être mieux dès aujourd'hui les articles du symbole des apôtres qui portent : « Je crois la sainte Eglise universelle; je crois la com-
» munion des saints. » L'Alliance évangélique est la meilleure explication de ces articles. — Il montre, par divers exemples tirés de la Parole, que l'amour fraternel n'empêche pas d'avoir des amis intimes. Jésus, qui aimait tous les hommes, aimait cependant d'une façon toute particulière Lazare, Marthe et Marie, ses disciples, et, parmi eux, Jean, d'une manière encore plus intime.

M. *Blackwood,* député de Londres, a été heureux de voir que

les frères de Suisse sont d'accord avec ceux d'Angleterre quant aux grandes vérités sur lesquelles l'Alliance évangélique est fondée, tout en désirant entrer dans les vues des frères de France pour ce qui concerne l'élargissement des bases de l'Alliance. La nouvelle base reconnaît abondamment les grandes vérités de l'Evangile. Il espère que l'Assemblée universelle de l'Alliance évangélique parviendra à s'accorder sur une même base pour tous. — La liberté religieuse et les frères persécutés pour l'Evangile occupent beaucoup l'esprit public en Angleterre, et l'Alliance évangélique ne doit pas perdre de vue ces deux objets, qui sont le second but pour lequel elle a été fondée en 1846. Aussi l'Alliance évangélique de Londres a-t-elle envoyé des députations en Turquie, en Suède, en Allemagne et en France, pour s'enquérir de l'état de la liberté religieuse dans ces divers pays. Dans divers Etats de l'Allemagne, il y a des persécutions religieuses : des frères y sont jetés en prison, mis au pain et à l'eau, qu'ils doivent payer chèrement, et coucher sur de la paille à cause de leurs convictions religieuses. L'Angleterre et la Suisse sont des pays de liberté ; nous devons donc nous unir pour faire cesser ces tristes choses. — Voici encore un projet que nous avons formé à Londres. Un comité s'occupe depuis quelque temps de recueillir des dons pour les missions américaines en Turquie. Or, il nous semblerait intéressant que les frères de France, de Suisse et d'Allemagne se réunissent pour envoyer une députation aux Etats-Unis afin de leur porter l'offrande des frères d'Angleterre. Nous donnerions ainsi un témoignage manifeste de notre union.

M. *Lasserre*, de Genève, montre par diverses comparaisons avec d'autres époques, et par divers faits, qu'aucun temps n'a été aussi riche en bénédictions que le nôtre, qui a ceci de particulier, que l'amour fraternel devient un besoin de plus en plus senti, et se manifeste sous divers formes.

M. *Cook*, père, rend attentif au défaut de beaucoup de personnes de s'accoutumer à entendre ou à prononcer des paroles profondes sans prendre garde à ce qu'elles renferment, comme par exemple le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale.

M. *A. de Mestral* lit le chapitre IV de l'Epître aux Ephésiens, versets 1 et suivants, et recommande la charité envers les catholiques romains, les grecs, et en général les communions chrétiennes non-protestantes.

MM. *Gauthey* et *Olivier* rappellent que notre charité doit être

sans bornes, mais qu'elle ne doit porter aucune atteinte à la vérité, qui doit aller avant tout.

VENTE ANNUELLE EN FAVEUR DES ESCLAVES

par Mme Beecher-Stowe, à Boston.

On a vu (page 311 de ce N°) que dans la dernière séance de l'Alliance évangélique à Paris, une proposition a été faite en faveur des esclaves des Etats-Unis d'Amérique, dont la cause est, nous aimons à le croire, devenue chère à nos lecteurs. — Chaque année, en automne, il se fait à Boston, capitale du Massachusets, par les soins de Mme Beecher-Stowe, une vente, soit un bazar, composé des objets divers envoyés de tous les pays où l'on s'intéresse à l'abolition de l'esclavage; et le produit en est appliqué au rachat d'esclaves et à leur établissement sur la terre libre et africaine de Liberia. C'est à cette bonne œuvre que des chrétiens de Paris ont voulu s'associer, et un comité chargé de recueillir les dons a été composé de Mmes André Walther, J.-J. Keller, Fr. Monod et Ed. de Pressensé.

La même pensée a été suggérée, à Genève, à l'auteur d'une brochure sur l'esclavage aux Etats-Unis que nous annonçons à la fin de cette feuille; et il nous demande d'en faire part à nos lecteurs. Il voudrait qu'en Suisse aussi, l'on témoignât à Mme Beecher-Stowe l'intérêt que l'on prend à la cause qui est l'objet de toute sa vie. La Suisse excite assez l'attention partout, pour que des objets qui en rappelleraient les mœurs, les coutumes, l'industrie, les sites, les beautés naturelles, trouvassent bien des amateurs en Amérique, et y produisissent aisément des sommes bien plus fortes que leur valeur. Il s'agirait donc de réunir de tels objets, qui seraient envoyés chaque année à Boston pour la vente de l'automne. S'il est des personnes qui préfèrent ou qui puissent mieux faire leurs dons en argent, ils seront appliqués à acheter, pour la vente de Boston, des objets produits autant que possible par l'industrie de la contrée qu'habitent les donateurs, et propres, en même temps, à réussir en Amérique. — Les dons, soit en argent soit en nature, peuvent être remis à M. Auriol-de May, à Chouilly, près Genève, ou bien à Lausanne à l'Imprimerie Genton, Voruz et Vinet. — La saison étant déjà avancée, il importerait de se hâter, et d'envoyer les dons pour la fin de ce mois de juillet, si possible.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Genève.* — On se souvient que, l'année passée, un certain nombre de catholiques romains, après une instruction religieuse suivie et sérieuse, avaient publiquement abjuré les erreurs de Rome pour se joindre à l'Eglise protestante. Le même fait s'est répété cette année : 52 catholiques romains (nombre plus grand que celui de l'année passée) ont fait, à Pâques dernier, profession publique de leur foi à l'Evangile, et se sont déclarés chrétiens protestants. — Ajoutons qu'un troisième cours d'instruction religieuse, destiné aux catholiques romains, a recommencé il y a un mois à Genève. — Plaise à Dieu que tous ces néophytes n'aient pas passé simplement d'une Eglise dans une autre, mais aussi *de la puissance des ténèbres au royaume de son Fils bien-aimé!*

ETATS SARDES. *Savoie.* — La lutte entre la liberté religieuse et l'intolérance continue dans les Etats Sardes, et particulièrement en Savoie. — Nous avons annoncé le procès intenté au *Glaneur savoyard* pour un article (Le malade et son médecin), dans lequel la chambre d'accusation avait vu les crimes : « 1° de » nier le purgatoire ; 2° d'attribuer la justification à la foi seu- » lement, et de nier le mérite des bonnes œuvres ; 3° de nier le » sacrement de pénitence et le pouvoir de remettre les péchés » donné à l'Eglise par Jésus-Christ [1]. » — Le tribunal, se transformant en concile, a prononcé la culpabilité du prévenu, et l'a condamné à 300 fr. d'amende et à 6 jours de prison [2]. Il s'est trouvé que le rédacteur habituel, M. Hudry-Menos, subissait la prison à laquelle une sentence de même nature l'avait déjà condamné, lorsque parut le N° incriminé de sa feuille périodique, en sorte que ce n'est pas lui, mais M. Jeandet, son remplaçant provisoire, qui a été cité et condamné. Nous avons cette confiance en Dieu, qu'il recevra quelque bénédiction de ce qu'il a ainsi souffert pour la cause de l'Evangile. — Mais un autre fait, qui révèle bien la lutte dont nous parlions tout à l'heure, s'est passé, aussi en Savoie, peu de temps après. Un habitant de Sallanches, M. M...., avait acheté une Bible. Son curé trouva moyen de la lui soustraire et refusait de la

[1] Textuellement transcrit du réquisitoire de l'avocat fiscal.

[2] Une telle cour de justice est pire que l'inquisition, qui, au moins, remet à des théologiens la décision de questions théologiques. — La publication de la défense a été interdite.

restituer. M. M... ayant épuisé toutes les voies de douceur, eut l'énergie de citer le curé devant le tribunal de Bonneville, qui condamna celui-ci à la restitution de la Bible à son vrai propriétaire; et le curé, ayant déclaré qu'il l'avait détruite, fut condamné à en payer, au moins, la valeur.

FRANCE. *Paris.* — Nous lisons dans le *Témoin de la vérité* ce petit article, qui intéressera sans doute aussi nos lecteurs : « Plusieurs amis nous ayant demandé des nouvelles du frère Félix Jousse [1], nous croyons leur être agréable en leur disant que cet ami est, depuis plus d'un an, libéré du service militaire. Il habite maintenant à Vincennes et est employé comme évangéliste. Nous lisons dans une de ses lettres : « Nous sommes douze évangélistes à Paris pour notre mode d'évangélisation. Il en faudrait au moins deux cents. On va de maison en maison; on est assez généralement bien reçu. On a rarement de controverse à faire, car les personnes qu'on visite n'ont point de foi. Nos ennemis principaux sont l'indifférence et l'incrédulité. Mon œuvre semble prospérer; le chiffre des familles que je visite s'élève de cent-cinquante à deux cents. Toutes possèdent la Parole de Dieu, et j'aime à croire qu'elles la lisent. Au milieu de beaucoup de déceptions, j'ai quelques consolations. Une seule personne a connu Jésus-Christ et m'a beaucoup réjoui. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

QUELQUES NOUVEAUX FAITS RELATIFS A L'ESCLAVAGE AMÉRICAIN. Genève 1854, imprimerie Ramboz; etc. Une broch. de 32 pag. in-8°. Prix : 50 c.

Les faits de cette brochure, puisés à des sources diverses, mais sûres, et tout récents, puisqu'ils datent tous de cette année, sont un bon complément aux deux célèbres ouvrages de Mme Beecher-Stowe, *la Case de l'oncle Tom* et *la Clé de la Case.* — Cette brochure est, d'une autre manière encore, destinée à aider l'œuvre de leur auteur, puisqu'elle se vend au profit de l'émancipation des Noirs. Voyez d'ailleurs ce que nous disons plus haut de dons provoqués en faveur des esclaves.

---

[1] *Félix Jousse* est ce soldat chrétien qui avait été transporté en Algérie dans une compagnie de discipline, pour avoir lu avec des camarades la Parole de Dieu, et qui y a été un véritable missionnaire, surtout depuis que son caractère reconnu l'avait fait choisir pour être infirmier dans un hôpital militaire. Voir entre autres : année 1850, N° 27, page 426, et 1851, N° 6, page 86.

Quelques mois de séjour aux Etats-Unis d'Amérique, par J.-H. Grandpierre, D. T. Paris 1854, Grassart; etc. Un volume de 208 pages grand in-18. Prix : 1 fr. 75 c.

Récits américains, ou conversions, réveils, expériences chrétiennes et entretiens sur la recherche du salut, tirés des mémoires et journaux de trois pasteurs presbytériens des Etats-Unis, et publiés par L. Bridel, pasteur. Lausanne 1854; G. Bridel, éditeur, en vente chez Delafontaine; etc. Deux volumes de 260 et 256 pages grand in-18. Prix : 3 francs.

Constitution de la Congrégation française et de l'Eglise évangélique à New-York. Genève 1853, imprimerie Gruaz; etc. Une brochure de 28 pages in-8°. Prix : 25 cent.

Sommeil et Réveil, ou devoirs spéciaux du pasteur dans les temps d'indifférence et dans les temps où la vie religieuse se ranime au sein de son troupeau; par Th. Skinner, ancien pasteur de l'Eglise presbytérienne et professeur de théologie pratique à New-York, traducteur de la *Théologie pastorale* de Vinet. Paris 1854, Meyrueis, etc. Une brochure de 40 pages in-8°. Prix : 75 cent.

Nous réunissons ces quatre publications dans une même annonce, parce qu'elles concourent à faire connaître, bien que par différents moyens, ce pays et ce peuple extraordinaires du Nouveau-Monde, qui constituent en effet, à tant d'égards, un monde nouveau. — Les observations de M. Grandpierre pendant son séjour aux Etats-Unis, bien que généralement favorables, portent le cachet de l'impartialité : c'est le langage d'un homme qui a été convaincu par ce qu'il a vu, et qui inspire, par cela même, une grande confiance. — Les récits américains nous initient, par une foule de détails, dans la vie d'église et dans l'action pastorale, qui diffèrent par tant de nuances de ce que nous connaissons. Aussi avons-nous beaucoup à recevoir de toutes ces expériences chrétiennes. — La Constitution de l'Eglise de New-York, bien que limitée à cette seule congrégation presbytérienne, peut cependant nous donner une idée de ce qu'est l'organisation des Eglises aux Etats-Unis. Elle est, sous ce rapport, très propre à jeter du jour sur les deux ouvrages qui précèdent. — Enfin le nouveau chapitre que le traducteur de Vinet a cru devoir ajouter à sa Théologie pastorale, nous fera connaître, sous une face particulière, ces réveils que l'on voit si souvent dans les congrégations américaines, et pourra contribuer, par la bonté de Dieu, à les multiplier aussi parmi nous.

AVIS. — L'assemblée générale d'édification à *la Tourne*, canton de Neuchâtel, est convoquée pour le mercredi 12 juillet prochain, à 9 heures du matin. Tous les amis du Seigneur y sont fraternellement invités.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.



— N° 21. Du 16 Juillet.




UILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

LA PRIÈRE MATINALE.

Eternel, dès le matin tu entendras ma voix; dès le matin je me préparerai, je regarderai vers toi. Psaume V, 3.

(Suite et fin.)

t de poursuivre notre sujet, résumons ce que nous en t dans un précédent article. — Je vous ai pressé de cer chaque journée par le culte intime et particulier, parce que c'est le plus sûr moyen de n'y pas man-nsuite parce que l'heure du matin est la plus favorable, lire la meilleure pour le faire d'une manière agréable et profitable pour nous-mêmes; enfin parce que l'heure e est la mieux placée pour nous prémunir, par ce ce intime avec le Seigneur, contre les tentations qui endent.

: reste encore deux considérations à ajouter.

a prière a une puissance remarquable pour répandre e et la vie dans toutes les occupations de la journée. Elle

Dans tous ses souvenirs du passé, dans toutes ses espérances d'un meilleur avenir, si cet avenir lui est donné, il trouvera des raisons pressantes pour commencer sa journée avec son Dieu.

Mais il est temps d'en finir avec les arguments. — *Si* l'histoire individuelle pouvait parler, elle rendrait un témoignage bien plus puissant que tout ce que j'ai pu dire. Il faudrait pour cela pouvoir entendre les aveux de tous les rachetés et ceux des malheureux qui se sont précipités dans l'abîme. La prière occupe une immense place dans l'histoire des saints. Deux grandes multitudes apparaîtront au dernier jour à la droite et à la gauche du Christ; ces deux multitudes, actuellement déjà séparées aux yeux de Dieu, descendent ensemble, mais mêlées et confondues, le fleuve de la vie. Quelles que soient les différences d'âge, de rang, de talents qui distinguent ceux qui les composent, il y a pourtant une marque qui se trouve sur l'une et non sur l'autre; cette marque, cachée peut-être, c'est la prière. — Connaissez-vous quelque chrétien éminent par sa piété, dont la société soit pour vous une source de bénédictions et un moyen d'être affermi dans la bonne voie chaque fois que vous en avez approché, un chrétien à qui vous iriez avec confiance pour chercher des conseils parce que ses pensées et ses sentiments sont tout pénétrés du parfum des Ecritures, un chrétien toujours joyeux, de la meilleure espèce de joie, qui supporte les vicissitudes de la vie avec égalité d'humeur et de foi, et dont rien n'ébranle la sérénité ni la charité active? Eh bien, soulevons le voile et cherchons son secret. Il ne nous l'a jamais dit peut-être, mais nous le saurons: ce chrétien est *persévérant dans la prière;* il commence la journée en priant, et, en conséquence, il la continue et la termine de même.

Au contraire, connaissez-vous quelqu'un qui se soit de plus en plus éloigné de Dieu, ou qui traîne seulement dans la langueur et l'inutilité l'apparente vie de sa profession extérieure?... Je n'achèverai pas ce tableau; mais vous l'avez souvent rencontré sur votre chemin. Eh bien, ici encore, nous

découvrirons son secret, bien qu'il ne nous en ait jamais fait la confidence : cette personne-là a cessé de prier. Entraînée par le torrent de ses occupations, elle a pris l'habitude de laisser passer le moment de la prière. L'heure de la tentation a sonné; le Seigneur l'y a exposée pour découvrir ce qui était dans son cœur, et elle a cédé. A la seconde occasion, la lutte a été plus faible qu'à la première : l'ennemi gagnait du terrain, et peu à peu il l'a occupé tout entier!

Considérez encore un autre tableau. — Retournez au vrai chrétien; suivez-le jusqu'au terme de sa vie. Figurez-vous que vous êtes près de lui à l'heure du départ, à cette heure où tous les secrets des cœurs se dévoilent, où tous les hommes disent la vérité. Demandez-lui s'il est satisfait en repassant sa vie. Je ne sais pas tout ce qu'il aura à vous dire; mais voici une chose qu'il vous dira certainement : « Si je recommençais la vie, je serais plus assidu à prier. Maintenant je vois toutes choses sous leur vrai jour, dans leur importance relative. Maintenant je discerne mieux, entre tous les éléments et toutes les occupations de la vie, ce dont je pourrais le moins me passer; et si je recommençais à vivre, je donnerais plus de temps à la prière. »

Ceux qui liront ces pages sont fidèles à cette pratique chrétienne, ou ils ne le sont pas.

1. A ceux qui le sont par la grâce de Dieu, je dirai : Persévérez dans la crainte et dans la vigilance; car celui-là est le plus en sûreté, qui veille le plus. — Que l'efficace divine agisse pour affermir *ceux qui sont debout*. Puissent-ils *avancer de force en force*, étant *fortifiés par le Seigneur et par sa force toute-puissante!* Et sachant que les tentations les attendent et les assailliront encore de toutes parts, puissent-ils voir toujours plus clairement où est leur sûreté, et *se revêtir de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister au mauvais jour, et, après avoir tout surmonté, demeurer fermes !*

2. Mais je veux m'adresser surtout à ceux qui se rappellent de bonnes résolutions, prises dans la sincérité de leur cœur, et que, néanmoins, ils n'ont pas tenues. Car je ne parle pas ici aux impies, aux débauchés, à ceux qui courent à leur ruine et pour qui la repentance est une chose oubliée; je parle à ceux

qui se sont prosternés, non pas une ou deux fois, mais souvent, bien souvent, répandant leur âme devant Dieu par des confessions et des vœux qu'il leur semblait alors impossible de jamais oublier, et avec une telle sincérité que si quelqu'un en avait mis en doute la réalisation, ils eussent répondu comme ce guerrier de l'Ancien-Testament : *Ton serviteur est-il un chien, pour faire une telle chose?* — Mais l'heure de la tentation est venue, et avec elle la défaite, accompagnée de toutes ses tristes conséquences de honte, de défiance, de froideur, d'éloignement du cœur pour les choses saintes, de mauvaise et lâche frayeur de l'ennemi, de peur énervante de la colère de Dieu, de refroidissement pour ses promesses, d'indifférence croissante pour sa Parole, sa maison, sa table sacrée. Si telle est la description fidèle d'un homme qui n'est pourtant pas un réprouvé, qui a connu la Bible et qui la respecte encore, qui a su ce que c'est que la prière, eh bien! soulevons encore le voile et voyons les causes d'un tel état. Nous trouverons peut-être une absence de clarté et de fermeté dans les fondements de sa confiance. *Je puis toutes choses*, a dit peut-être cet homme dans un moment de ferveur; mais il a oublié d'ajouter, ou il n'a ajouté que faiblement: *en Christ qui me fortifie.* Là sera peut-être l'origine de sa chute. Mais en poussant nos recherches plus loin, ne trouverons-nous pas qu'il a commencé par négliger la prière du cabinet? et que cette négligence a bientôt porté atteinte à la prière matinale, qui a ainsi été interrompue d'abord, puis enfin entièrement abandonnée? S'il en est ainsi, nous ne nous étonnerons plus de sa défaite. Il était sans armes, il était sans nourriture: comment le premier coup ne l'aurait-il pas renversé? Il était sans vigueur, et il avait affaire à un ennemi qui savait profiter de l'heure de la faiblesse. Mais maintenant qu'il connaît le secret de sa chute passée, il saura aussi le secret de sa force à venir : ce sera de se tenir fermement cramponné au secours de Dieu. — Il y a deux formes que la vie peut revêtir: vivre en soi, et vivre en Dieu; l'une est faiblesse, l'autre est force. Il y a une ancre pour notre âme; mais il faut s'y tenir ferme, et l'on ne peut périr. Vivez en prière et vous vivrez en sécurité. Celui qui a appris à prier, a trouvé le secret d'une vie sainte, a dit l'excellent évêque de Calcutta, Wilson.

Je me suis étendu sur ce sujet, parce que je crois que la vie du chrétien doit prendre une direction toute pratique. Des résolutions brûlantes, des actes de dévouement enthousiastes ne sont pas les traits les plus caractéristiques de la vie chrétienne: elle est plutôt dépeinte par ces mots, qui caractérisent bien la vie d'un des saints des temps primitifs : *Il marcha avec Dieu.* Marcher avec Dieu ; régler nos pas selon sa Parole, non dans la fièvre, l'agitation et le bruit, mais en *persévérant à bien faire*[1]; être obéissant et fidèle, et surtout dans les portions secrètes de la vie journalière connues de Dieu seul, et qui, probablement pour cette raison, lui sont plus agréables que toute autre si elles sont faites selon sa volonté : telle est la description de ceux qui marchent dans le bon chemin et qui au dernier jour seront trouvés à la droite de Christ.

Ce travail ne se fait pas sans peine, mais il y a un bel héritage à conquérir; et le travail lui-même sera plus doux que toutes les coupables satisfactions de la paresse et de la négligence. — Je parle ici à ceux qui désirent *marcher avec Dieu* et apprendre ses voies. Que si ces pages tombent entre les mains de quelqu'un qui se soit étonné et affligé d'avoir fait si peu de progrès dans sa lutte avec lui-même, qui a *été renversé quand il se croyait fort*, qui a *été surpris et vaincu tandis qu'il ne se doutait pas du danger*; s'il a eu des moments d'effroi où il se soit écrié : *Que faut-il que je fasse?*... qu'il se rappelle qu'il y a une ressource dont il n'a pas épuisé l'efficacité. *Ne sais-tu pas,* dit le Prophète, et *n'as-tu pas entendu que le Dieu d'éternité est l'Eternel, qui a créé les bornes de la terre? Il ne se lasse point et ne se travaille point; il n'y a point de moyen de sonder son intelligence. C'est lui qui donne de la force à celui qui est las, et qui multiplie la vigueur de celui qui est affaibli. Les jeunes gens se lassent et se travaillent; même les jeunes gens d'élite tombent sans force. Mais ceux qui s'attendent à l'Eternel reprennent de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles; ils courront et ne se fatigueront point; ils marcheront et ne se lasseront point*[2].

[1] Rom. II, 7. — [2] Esaïe, XL, 28-31.

CORRESPONDANCE.

Évangélisation du Bas-Canada.

II.

Bas-Canada, 9 avril 1854.

Monsieur et bien cher frère,

C'est proprement avec cette lettre que commence l'histoire de la mission de la Grande-Ligne au Canada; et peut-être que ces commencements sont plus connus d'un grand nombre de nos frères vaudois que l'état actuel de l'œuvre. Il ne sera cependant pas sans intérêt pour la jeune génération de chrétiens, d'apprendre à connaître un des beaux résultats du réveil de 1820 dans votre chère Suisse : il ranima et réchauffa l'esprit missionnaire et le zèle pour l'œuvre du Seigneur au loin. Un fait que sans doute vous n'ignorez pas, c'est qu'un chrétien faisant partie de l'Eglise de notre bienheureux frère Auguste Rochat, avait pris fort à cœur l'évangélisation du Canada et pressait son pasteur de prier, comme il le faisait lui-même, pour ce pays, renouvelant chaque fois qu'il le rencontrait sa question ordinaire: « Priez-vous pour le Canada? » et ajoutant avec ferveur : « Oh ! il nous faut prier pour le Canada! »

Ce vœu, si évidemment un fruit de l'Esprit, fut enfin exaucé. En 1834, un ministre du canton de Vaud quitta son pays dans le but de porter l'Evangile aux sauvages de l'Amérique du Nord. Mais arrivé dans ce pays, apprenant que les Indiens du Canada étaient déjà évangélisés par un grand nombre de missionnaires, et qu'ils parlaient un langage difficile et varié, notre frère se décida autrement. Le triste état dans lequel était plongée la population française catholique, entièrement dépourvue des moyens de connaître le salut par Jésus-Christ, l'engagea à commencer immédiatement à Montréal ses travaux d'évangélisation, qui ne furent pas sans succès, malgré les efforts et l'irritation des prêtres. Les difficultés et l'opposition que rencontra notre frère ne l'empêchèrent point d'avoir la confiance qu'une large porte était ouverte à tous ceux qui voudraient se dévouer au Seigneur, et son désir ardent de voir arriver des aides de la Suisse, le poussa à écrire dans ce sens, plaçant ce sujet sur le cœur de ses frères et compatriotes.

C'est alors que Mme Feller, de Lausanne, dont le cœur était

depuis longtemps déjà tourné vers les missions, et qui ne sollicitait de son Père céleste qu'une place dans ce vaste champ, se décida, après de ferventes prières, à répondre à l'appel de notre frère, qui avait été à la fois son pasteur et l'un de ses meilleurs amis chrétiens. Elle s'embarqua au Hâvre le 20 septembre 1835, accompagnée de M. Louis Roussy, qui, lui aussi, avait donné ses sympathies au Canada. Ils abordèrent à New-York le 23 octobre, et le 31 du même mois arrivèrent à Montréal. Dix jours après, une porte s'ouvrit providentiellement pour M. Roussy, qui fut invité à prendre la direction d'une école dans la Grande-Ligne[1] de Lacadie, à 8 lieues sud-ouest de Montréal; quoiqu'il ne fût pas venu dans cette intention, il pensa que cette nouvelle position lui fournirait un moyen d'être utile à quelques âmes. Quant à Mme Feller, elle passa l'hiver à Montréal, où elle ouvrit, de concert avec la femme du ministre vaudois qui l'avait précédée, une école pour les enfants canadiens français. Une grande partie de son temps fut aussi consacrée aux visites particulières; c'est ainsi qu'en conversant sur les choses de Dieu avec ces pauvres gens ignorants, elle apprit à connaître le caractère canadien, qu'il n'est pas donné à chacun de comprendre.

A leur arrivée, M. Roussy et Mme Feller avaient trouvé leurs amis bien éprouvés dans leur santé; et le climat leur devenant toujours plus contraire, ils durent songer à retourner en Suisse. Cette résolution leur coûta bien des luttes. Enfin il fallut partir (mai 1836). — Leur séjour au Canada fut de courte durée; mais, ainsi que notre cher frère le dit lui-même, « il servit de cloche pour appeler d'autres ouvriers. » — Quant à Mme F., qui ne put se résoudre à quitter sa nouvelle sphère d'activité et dont la foi fut abondamment fortifiée dans cette épreuve, elle ne put rester bien longtemps à Montréal. Les prêtres avaient déjà suivi ses traces et réussi à lui fermer toutes les portes; l'opposition devint si vive, qu'après le départ de ses amis elle dut abandonner le lieu de sa première résidence. Elle se retira à St.-Jean, dans l'espoir d'y faire quelque bien; mais ici encore les prêtres entravèrent son activité.

Pendant ce temps, M. Roussy, poursuivant le but qui l'avait amené dans ce pays, ne se contentait pas de faire son école :

[1] On appelle *Grande-Ligne* au Canada un chemin en ligne droite, d'une ou deux lieues de long, semé de maisons de chaque côté, et plus ou moins éloigné des villages.

tous ses moments de loisir étaient employés à visiter les Canadiens, à leur parler de Jésus-Christ et du salut. Un jour qu'il était auprès du lit d'un malade auquel il s'efforçait de montrer le Sauveur crucifié pour les pécheurs, une femme qui était là fut tellement frappée par ses paroles, qu'elle pria M. R. d'aller chez elle le dimanche suivant pour y prêcher. Il accueillit sa demande avec bonheur, et se rendit, en temps convenu, au lieu désigné. La maison se trouva pleine. Tous écoutaient avec avidité; ils invitèrent M. R. à prêcher encore; et il fixa les dimanche et jeudi soirs pour des réunions. Ce fut là le commencement visible de l'œuvre de Dieu dans le Bas-Canada, et le germe d'où sortit la mission de la Grande-Ligne. Mais bientôt les prêtres ayant eu connaissance de ce que faisait le nouveau maître d'école, en prirent de l'ombrage; ils le dénoncèrent comme un novateur et un hérétique, et firent tant, que M. R. dut renoncer à son emploi. Il put alors donner tout son temps à l'évangélisation; il visita plusieurs autres lieux, entre autres Saint-Jean, Sherrington, Napierville, et eut la joie de voir quelques personnes amenées à la conversion par son moyen.

Lorsque Mme F. avait vu qu'elle ne pouvait réussir à Saint-Jean, elle avait dès lors tourné ses regards vers la Grande-Ligne, où elle vint définitivement s'établir en octobre 1836. Elle fut reçue avec joie dans l'une des quelques familles qui avaient déjà abandonné le papisme et chez laquelle les réunions avaient lieu régulièrement. Ces gens offrirent à Mme F. la seule place disponible, le grenier, où elle occupa une espace de 20 pieds de long sur 10 de large et 6 de haut; espace qui fut encore partagé en deux pièces, l'une servant de chambre à coucher et l'autre de chambre d'école; car Mme F., voyant que les grandes personnes aussi bien que les enfants avaient un besoin urgent de recevoir quelque instruction, se hâta, aussitôt après son arrivée, de commencer une école avec une douzaine d'enfants, dont le nombre s'accrut bientôt jusqu'à 20. Elle les recevait de 9 heures jusqu'à midi, puis de 2 à 5 heures, et ses soirées étaient consacrées aux adultes. L'été suivant, la chaleur rendant ce lieu insupportable, il fallut transporter l'école dans une grange. Vers ce temps, un ministre baptiste visita la station de la Grande-Ligne, et fut tellement touché des privations que subissait Mme F. dans sa chétive demeure, qu'il résolut de trouver les fonds nécessaires pour bâtir une petite maison en bois qui pût satisfaire aux besoins du moment. Dès qu'elle fut

prête, la famille chez laquelle logeait notre sœur s'y transporta, afin de laisser à cette dernière le logement le plus grand, qui servit encore de demeure particulière, de maison d'école et de lieu de culte, jusqu'en 1840, époque où le bâtiment actuel de la mission, commencé en 1838, fut achevé.

Déjà dans le mois de juin 1837, six personnes avaient été admises à la table du Seigneur, et dans l'automne de la même année dix autres étaient venues grossir le petit troupeau. Beaucoup d'autres montraient des dispositions favorables à l'Evangile.

LES FÊTES RELIGIEUSES DE GENÈVE EN 1854.

Elles ont eu lieu, comme elles avaient été annoncées, les 27, 28 et 29 juin dernier. Le même accord s'est de nouveau manifesté entre diverses sociétés religieuses de Genève, quant à la fixation de leur assemblée générale. Si la Société des missions, pour profiter de la présence d'un membre du Comité de Bâle, a cru devoir accélérer le moment où elle devait rendre compte de sa gestion, la Société biblique de l'Eglise nationale et le Comité qui travaille au milieu des protestants disséminés se sont réunis à la même époque que la Société évangélique, qui attire ordinairement à Genève un certain nombre de frères étrangers. Cet accord, que nous croyons très heureux lorsque la charité n'altère en rien la vérité, a été couronné par l'assemblée de l'Alliance évangélique, qui a eu lieu dans la soirée du 30 juin, mais à laquelle nous n'avons pu assister.

La *Société biblique* s'est réunie le mardi 27 juin, dans le temple de l'Auditoire, devant un nombreux concours d'assistants. L'année n'a point été sans bénédictions. Des détails intéressants ont été donnés par M. le pasteur Tournier et par d'autres membres du comité, ainsi que par des frères venus du dehors, en particulier par M. Biétrix, agent principal de la Société en France, et qui a parlé de plusieurs succès obtenus dans ce vaste champ encore si peu cultivé.

Le lendemain à midi, une réunion d'hommes assez nombreuse se formait sous la présidence de M. le professeur Munier, pour prendre connaissance de l'état de l'œuvre au milieu des *Protestants disséminés*. Les auditeurs ont été conduits successivement en France, en Espagne, en Italie, en Savoie, et dans quelques parties de notre Suisse. Si l'œuvre a obtenu une assez grande

extension dans le premier de ces pays, elle a dû se borner en Espagne à quelques secours spirituels donnés de temps en temps, par trois pasteurs résidant en France, aux protestants de Barcelone, dont la position est difficile, vu le peu de liberté qui leur est accordée. — En revanche, on connaît les bénédictions qui ont accompagné la prédication de l'Evangile à Gênes et à Turin, et des détails encourageants ont été donnés sur l'œuvre qui se poursuit à Annecy. — Rentrant en Suisse, on a réclamé l'attention de l'auditoire sur la position faite à l'Eglise protestante de Fribourg [1], sur le culte qui se célèbre depuis peu de temps à Estavayer, enfin sur l'école de Romont, qui a reçu une grande augmentation d'élèves, grâce au nombre assez considérable d'horlogers protestants qui se sont fixés dernièrement dans cette ville. Les deux dernières œuvres relèvent du Comité neuchâtelois.

Les réunions de l'Oratoire ont eu lieu le 28 juin à 4 heures, et le 29 à 9 heures, sous la présidence de M. Demole-Pilet. — Dans la première, après un discours intéressant du président, on a entendu le rapport sur l'évangélisation à l'extérieur. Nos lecteurs connaissent déjà de longue date l'activité déployée dans ce champ de travail par nos frères de Genève et par leurs nombreux agents, dont quelques-uns assistaient à la séance. On pourra en voir le récit dans le rapport général de la Société, qui va être publié. — Nous dirons seulement aujourd'hui que si des obstacles se sont présentés dans diverses localités, l'œuvre continue cependant à s'étendre, et nous osons espérer de la miséricorde du Seigneur que les prières de ses enfants, qui se sont fait entendre à diverses reprises pendant ces deux réunions, ne resteront pas sans amener sur ce travail des bénédictions nouvelles.

Le 29 juin on a entendu les rapports sur le colportage et sur l'Ecole de théologie. L'un et l'autre ont excité un vif intérêt. Le dernier, entre autres, témoignait de cette marche ferme et fidèle qui a distingué l'institution dès le commencement de son existence, et à qui même elle doit d'exister. L'Ecole de théologie n'a éprouvé cette année aucune secousse pénible, et les élèves, au nombre de 27, se sont montrés en général animés d'un très bon esprit. Sur ces 27, 9 appartiennent aux Vallées vaudoises du Piémont. Celles-ci auront bientôt aussi un séminaire, qui retiendra leurs étudiants en théologie, ou ne les obli-

[1] Voir les *Nouvelles religieuses*.

gera à passer à l'étranger qu'un temps beaucoup plus restreint. Mais bien loin de s'affliger de cette circonstance, nos frères de Genève s'en réjouiront si le règne de Dieu peut en effet, par ce moyen, faire des progrès plus rapides, en particulier au milieu de ces vallées si chères à tous les cœurs chrétiens. La direction de l'Ecole de théologie tient toujours plus à rendre témoignage aux doctrines fondamentales de la Parole de Dieu, formulées par nos réformateurs. La partie du rapport traitant ce sujet était faite pour fortifier la foi, et doit être vivement appréciée, surtout dans notre siècle, où tant de doctrines relâchées cherchent à se faire jour. Nos frères espèrent ne jamais négliger la science, mais avant tout ils demandent à Dieu de les affermir dans la foi. *Ajoutez à la foi la science :* telle est la devise à laquelle ils veulent rester fidèles.

Nous ne rapporterons pas ici les paroles d'édification ou d'exhortation adressées par plusieurs députés venus de la France et du canton de Vaud. Nous dirons seulement que M. le pasteur Frédéric Monod, représentant l'Union des Eglises libres de France et la Société évangélique de Paris, a donné des détails intéressants sur les espérances de la première, déjà bien bénie d'en-haut, ainsi que sur les travaux de la seconde, ses succès, ses épreuves, et en particulier sur les obstacles qu'elle rencontre dans quelques départements quant aux réunions religieuses et aux écoles primaires. Les évangélistes et les instituteurs se trouvent, par ces circonstances, appelés à un travail plus grand et plus difficile, afin de satisfaire aux besoins religieux en allant de maison en maison. — L'assemblée a écouté aussi avec beaucoup d'intérêt le récit fait par l'un des pasteurs de Saône-et-Loire, du réveil religieux qui se manifeste dans quelques localités de ce département[1], ainsi que les paroles d'encouragement adressées par un frère venu d'Angleterre. — Après six heures de séance, il a bien fallu se séparer ; mais ce n'a été que pour se réunir un peu plus tard, entre hommes, dans une campagne près de Genève, puis le soir à l'Oratoire, dans une assemblée publique d'actions de grâces et de communications fraternelles. « Quels avantages pratiques devons-nous essentiellement retirer de nos assemblées annuelles ? » telle fut la question soulevée par un de nos frères. Les réponses furent variées, le sujet étant vaste, peut-être même un peu vague. Entre autres observations, nous citerons celle qui recommande une attention

[1] Voir notre N° 18 : *Un réveil en Bourgogne.*

plus soutenue, un sérieux plus profond de la part de chaque auditeur, lorsqu'une prière est présentée; et aussi l'obligation que nous devrions nous imposer d'assister plus régulièrement aux assemblées comme celles qui viennent d'avoir lieu, en sachant, s'il le faut, franchir des distances même considérables pour réchauffer notre foi, notre zèle, notre activité chrétienne au milieu de la société de nos frères. Cette recommandation était peut-être un peu à l'adresse des amis du canton de Vaud, qui n'assistaient pas en grand nombre aux assemblées de Genève.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Fribourg.* — Nos lecteurs savent que, il y a environ 20 ans, fut fondée à Fribourg, par des dons de particuliers, de sociétés religieuses et de divers cantons réformés de la Suisse, une église protestante, à titre privé, qui a construit une chapelle, ouvert des écoles, le tout avec l'autorisation du gouvernement d'alors. En 1851, une loi sur l'exercice de la liberté des cultes laissait à cette église la faculté de rester indépendante ou de se faire reconnaître comme église officielle. Ce fut la première alternative qu'elle choisit. Cette loi statuait que là où une église officielle serait établie, un culte privé de la même dénomination ne pourrait plus avoir lieu... Etrange liberté des cultes! — Au mois de février 1854, le Grand-Conseil (catholique) décrète une «Loi ecclésiastique du culte réformé,» qui, en dernier résultat, remet à peu près toutes les nominations et décisions aux mains du Conseil d'Etat (catholique). Et la paroisse de Fribourg est comprise dans cette organisation. — L'église de Fribourg réclama, pétitionna, protesta : tout fut inutile. Le Conseil d'Etat, pour réponse, porta le 22 mai un décret convoquant une assemblée paroissiale pour procéder à l'organisation selon la loi, et ordonnant la remise de tous les biens de l'ancienne congrégation entre les mains du nouveau conseil de paroisse; en même temps la place de pasteur fut déclarée vacante et mise au concours. Nouvelles protestations; appel aux autorités fédérales, en vertu du Pacte, qui assure la liberté religieuse : mais encore en vain. Le Conseil fédéral répond que c'est une affaire cantonale. — Arrive le 18 juin, jour fixé par le Conseil d'Etat pour l'assemblée convoquée. Le culte a lieu comme à l'ordinaire. Mais au sortir de la chapelle, les assistants

e croisèrent avec une soixantaine d'individus qui entrèrent ans la chapelle, sortant en partie de la pinte voisine, et dont ix seulement appartenaient à l'ancienne congrégation ; encore un des six n'était là que pour protester, ce que l'on refusa 'inscrire au protocole. Cette assemblée, ainsi composée, pro- da aux nominations et à l'organisation ou plutôt à la désor- nisation d'une église à laquelle la plupart sont étrangers, et ii compte 4 ou 5 cents membres décidés à repousser ce nou- l ordre de choses. — Qu'adviendra-t-il de ce conflit? c'est que nous ne pouvons pas dire. Mais ces faits constituent iutant plus un acte de persécution, qu'à présent l'ancienne ngrégation, dépouillée de ses biens et de sa chapelle, ne urra plus même se réunir ailleurs, par le seul fait qu'une lise officielle aura été fondée. — Que ceux qui s'intéressent la liberté et à la prospérité des églises du Seigneur, le sup- ent de venir en aide à nos frères de Fribourg. C'est dans but surtout que nous publions ces déplorables circonstances.

FRANCE. *Paris.* — L'amiral Baudin, bien connu comme bon rin et vaillant soldat, surtout par la victoire d'*Ulloa,* où il nmandait la flotte française, est mort le mois passé à l'âge 70 ans, dans des sentiments chrétiens. Catholique de nais- ice, il avait embrassé, par conviction, la religion réformée. s emplois divers dont il était revêtu dans son église de choix, nme membre du conseil presbytérial de Paris et président conseil central des églises réformées de France, prouvent la ite confiance dont il jouissait. — Voici le billet, écrit de sa in, qu'il adressa aux pasteurs de Paris pendant sa dernière ladie : « Le vice-amiral Baudin, atteint d'une maladie dou- reuse, désire obtenir les prières de l'Eglise, non pas pour e ses jours soient prolongés sur cette terre, mais pour que eu lui fasse la grâce de trouver la patience et la résignation cessaires, par la contemplation des souffrances et de la mort notre divin Maître et Rédempteur Jésus-Christ. » — Ses iérailles ont eu lieu le 10 juin, avec une grande pompe mili- re; les pasteurs de l'Eglise réformée de Paris y présidaient.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

IMENTAIRES DE JEHAN CALVIN sur le Nouveau-Testament. Tome I; sur a Concordance ou Harmonie composée des trois premiers évangé- istes. Paris 1853, Ch. Meyrueis; etc. Un beau volume de 783 pages grand in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

On remarque dans les Commentaires de Calvin une richesse et une sagesse, une sobriété et une vivante piété, qui se trouvent bien rarement réunies. On ne sait lequel admirer le plus, de sa science, de son intelligence des oracles de Dieu, ou de la sûreté de sa foi. Et quand on songe que c'est là le coup d'essai de l'exégèse protestante, le premier fruit d'une étude de la Bible qui avait été négligée si longtemps et qui sortait en quelque sorte de ses langes; quand on réfléchit que les ouvrages de Calvin sont le produit d'une vie de 55 ans passés dans les luttes et dans les orages, on ne peut refuser de voir en lui un instrument préparé de Dieu exprès pour répondre aux besoins de cette époque extraordinaire de rénovation. — Aussi est-on surpris que Calvin soit si peu connu de ceux mêmes qui sont désignés par le nom de calvinistes. L'Allemagne a montré qu'elle savait mieux l'apprécier, par l'accueil qu'elle a fait à une édition complète de ses œuvres publiée, il y a 15 ans, par Tholuck, un de ses théologiens les plus estimés et les plus capables de donner du prix à une publication semblable. — En 1835, année jubilaire de la réformation de Genève, des amis de l'Evangile firent une tentative pour y réimprimer les Commentaires sur le Nouveau-Testament, et la première livraison de St.-Jean fut alors annoncée et citée dans notre feuille; mais cet essai n'eut pas de résultat. — Nous bénissons Dieu de ce qu'aujourd'hui nous voyons les prémisses d'une entreprise plus sérieuse, qui doit rendre aux églises protestantes de notre langue ce trésor si longtemps enfoui. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que nous le devons au zèle de quelques frères américains, qui ont provoqué cette publication en en faisant à leurs frais les premières avances. — Le langage n'a pas été changé; à peine l'orthographe l'a-t-elle été, quand elle était décidément obscure. Il faut, sans doute, une certaine étude pour se familiariser avec tant de mots vieillis; mais on en est bien récompensé dès qu'on a pu surmonter cet inconvénient, d'ailleurs inévitable. Nous désirons vivement que cette entreprise soit encouragée et puisse arriver à bonne fin.

NOUVEAUX TRAITÉS publiés par le Comité de Lausanne :

Nos CXXIV. Les septs martyrs de la Patagonie. Prix : 5 cent.
EE. Une lettre à la poste. 16 pages. Prix : 6 cent.
FF. Les deux veilles de Noël. Prix : 8 cent.
GG. Le petit Charles. 46 pages. Prix : 11 cent.

Les trois derniers traités appartiennent à la série destinée aux enfants. Le premier est le récit détaillé de la tentative de mission en Patagonie, tentative qui s'est terminée par la mort des missionnaires, ainsi que nous l'avons brièvement raconté en son temps. Ce récit offre une lecture aussi édifiante qu'attachante.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 22. (Supplément du N° 21) Du 23 Juillet.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

mmaire : *Société des missions de Bâle.* V. Asie du Sud ou les Indous. Côte occidentale; Mangalore. — *Variétés.* L'insurrection en Chine.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE [1].

V. ASIE DU SUD OU LES INDOUS. — CÔTE OCCIDENTALE.

On voit chaque jour l'Inde faire quelque pas nouveau qui ıpproche de l'époque où son paganisme sera renversé avec ut ce qu'il a d'insensé et d'abominable. Il est miné par deux ıuses tout opposées : les missions chrétiennes, qui l'attaquent : front, et l'influence indirecte du système d'études établi par gouvernement anglais. Ce dernier a fondé à ses frais, dans utes les parties de ses vastes possessions de l'Inde, de grandes stitutions, où toutes les branches possibles de connaissances nt enseignées par d'habiles maîtres, mais d'où *tout enseigne-ent religieux est expressément banni*. Ainsi se forme rapidement ıe génération éclairée sur la folie de l'idolâtrie et qui en rou-t, mais qui ne reçoit rien en échange; et déjà l'Inde fourmille hommes remarquablement instruits, mais qui, hélas! pour-ient passer pour disciples de Voltaire. Les amis des missions : frémiront-ils pas, et ne se diront-ils pas que le moment est ɜnu de déployer toutes leurs forces pour répandre les vérités

[1] No 16 des *Voix des Missions*.

du salut dans ce champ que l'idolâtrie abandonne, mais dont voudrait s'emparer un ennemi encore plus redoutable qu'elle : l'incrédulité?

Une des stations de Bâle, *Dharwar*, ville importante du pays Mahratte, offre en ce moment un exemple, entre tant d'autres, de ce mouvement des esprits. « Depuis quelques mois, écrit notre frère le missionnaire Weigle, nous avons vu s'établir ici une institution à l'instar de celles qui existent déjà dans quelques villes de l'Inde occidentale (Pounah, Belgaum, etc.), et qui n'est rien moins qu'un des signes des temps ; c'est une Société de lecture, fondée pour des Indous de classes relevées, par un jeune Mahratte, Lakchman-Rao, élève de l'école du gouvernement à Pounah. Les Anglais établis ici la soutiennent par des dons considérables en livres et journaux, et elle nous paraît vraiment mériter d'être encouragée. Chaque dimanche une composition sur un sujet utile est lue à l'assemblée, presque toujours par Lakchman-Rao lui-même. Il a traité, par exemple, de la nécessité de l'éducation à donner aux femmes, de l'extravagance des mariages contractés dans l'enfance, des folles dépenses qui y sont faites, de l'inutilité et de l'absurdité des charmes magiques, etc. Dans un travail sur les causes de la grandeur et de la prospérité des nations de l'Europe, il a fait ressortir la fâcheuse influence de l'institution des castes. J'ai réussi à me faire remplacer une fois pour l'un de mes trois services du dimanche, afin d'assister à une de ces séances, et j'en suis sorti satisfait, à tout prendre, de la simplicité, de la netteté et parfois de l'originalité assez piquante de son exposition. On ne peut douter qu'il n'y ait dans ce petit commencement un germe de grande importance. C'est bien aussi ce que pressentent les bramines de la vieille roche ; car à peine eus-je quitté la salle qu'il s'entama avec eux un débat fort vif dont les suites auraient pu être graves. Lakchman n'est point encore chrétien. J'ai présenté l'Evangile à son cœur avec tout le sérieux possible, sans y trouver d'écho. Il secoue de toutes ses forces l'édifice ruineux de l'indouisme, mais il n'est pas non plus un de ces ennemis effrontés du christianisme que le déplorable mode d'éducation adopté par le gouvernement a créés en si grand nombre. Non, il est vraiment sérieux dans le désir d'arriver à la vérité, et peut-être n'y a-t-il au fond que des liens de famille nombreux et étroits qui l'éloignent de la vérité chrétienne. Il a, à Pounah, un père et six frères, auprès desquels il paraît impatient de retourner. »

Continuons donc à suivre avec intérêt et prières nos frères de Bâle, engagés dans le bon combat contre les forces réunies le l'idolâtrie et de l'incrédulité, et voyons-les à l'œuvre dans ine station déjà quelquefois rappelée dans ces feuilles.

Station de Mangalore.

Sur les 120 lieues de côtes où s'étend la mission bâloise dans e pays Mahratte, le Canara et le Malabar, *Mangalore*, ville naritime d'environ 30,000 habitants et capitale du Canara; ccupe à peu près le milieu. Des Anglais en assez grand nomre y sont établis, et il y a parmi eux des amis et promoteurs évoués de la mission. Des Indous catholiques, descendants e ceux qui furent convertis, souvent par la violence, au ronanisme sous la domination des Portugais, s'y trouvent encore u nombre d'environ 7000. La population de cette ville offre un nélange de toute espèce de nationalités, de races, de castes et e langages. Les Européens et les métis parlent l'anglais et le ortugais, les Parsis et les indigènes du Guzerate la langue uzerate, les catholiques la langue du Concan, les Canarésiens, 'amules, Malabares, Toulous, chacun la langue de leur contrée, t tous en outre un peu d'indoustani. Cependant le toulou et e canara y sont les langues les plus répandues; la dernière, arlée par environ 7 millions d'Indous, possède une riche ttérature; c'est la langue des classes instruites et que le gouernement a adoptée [1]. Mais combien peu tous ces langages sont mployés à exprimer les *choses magnifiques de Dieu!* L'idolâtrie, vec ses millions de divinités et ses pratiques insensées, est le eul culte de l'immense majorité de tant de créatures humaines.

Il y a précisément 20 ans que les premiers missionnaires vangéliques posèrent leurs pieds sur cette terre d'obscurité; r, ces premiers messagers de Christ qu'ait vus Mangalore, taient trois frères envoyés de Bâle. Dès ce moment commença in travail incessant pour le règne de Dieu. Suivie jour par jour u travers de toutes ses difficultés et quelquefois de ses méomptes, cette œuvre a dû souvent paraître bien lente; mais u'elle est belle, et évidemment bénie de Dieu, lorsqu'on voit naintenant d'un seul coup d'œil le fruit de ces vingt années!

[1] Le missionnaire Mögling a publié, sous le titre de *Bibliotheca carnataca*, n riche recueil d'écrits en cette langue, en 3 vol. in-folio, imprimé par les resses de la mission à Mangalore.

Elle se divise en deux parties principales : celle de la ville et celle de Balmattha. A Mangalore même nous trouvons établis, au milieu d'un troupeau toujours croissant, les frères Greiner et Deggeller, avec quatre catéchistes indigènes; autour de leurs habitations sont les bâtiments d'un asile d'orphelins, ceux de plusieurs écoles et les demeures des chrétiens. Dans un autre quartier de la ville habite le frère Hoch; il dirige cette importante école anglaise et canarèse, qui déjà a exercé une influence marquée sur la jeunesse païenne. Puis, au dessus de la ville s'élève la colline déjà connue de Balmattha, où se trouvent, avec les constructions du séminaire des catéchistes, les ateliers destinés à l'imprimerie et à la reliure, et ceux du tissage, de la teinture, de l'horlogerie et de la serrurerie. C'est là que travaillent, dans leurs sphères diverses, les missionnaires Kullen et Kaundanya, et les chefs d'ateliers Plebst, Muller et Haller. Enfin, nous rencontrons encore dans d'autres parties de la ville, ici des maisons d'école, là une infirmerie surveillée par un chrétien indigène. Le nombre des membres de la communauté chrétienne était, il y a une année, de 454.

Présenterons-nous tous ces chers missionnaires à nos lecteurs, pour intéresser ceux-ci à leurs travaux par une connaissance plus complète de leurs personnes? *Kaundanya* leur est déjà connu et cher à plus d'un titre [1]. Son retour à Mangalore produisit, il y a 2 ½ ans, une grande sensation. « Chacun voulait le voir, dit M. Josenhans. Tout ce qu'il y a de Bramines fut en agitation. On l'avait longtemps cru perdu pour l'Inde; mais non, c'était bien lui qu'on voyait là de nouveau, tel qu'on l'avait connu, quoique mûri par 5 ans d'absence. Le turban violet était même encore sur sa tête; il portait encore le même vêtement blanc et le même châle rouge. En dépit de la chemise, des pantalons et des souliers européens, qui déviaient du costume national, ses parents et ses amis païens manifestaient la plus sincère satisfaction; ses deux sœurs en particulier étaient heureuses de le posséder de nouveau. Notre intérêt était excité au plus haut degré en voyant tout ce que la ville a de plus élevé par la naissance, accourir auprès du nouveau venu. Du matin au soir il était entouré, et il n'y avait pas de fin aux questions et aux récits. Ainsi se passèrent 15 jours. Cependant, lorsque Kaundanya se mit à prêcher l'Evangile de Christ, non-seulement dans le temple, mais en public, au bazar, dans le

[1] Voir, en particulier, Années 1851, N° 34, et 1853, N° 32.

arrefour le plus fréquenté, en habit noir, entouré de nos élèves atéchistes, à des centaines d'auditeurs silencieux, alors il fut ait défense par les prêtres de continuer à se rendre à Balmattha our le voir. Mais les membres de l'Eglise, et surtout ses aniens amis, se livrèrent d'autant mieux à la douceur de converer avec leur cher compatriote et frère, et ils reconnaissaient n toute humilité combien le séjour d'Europe avait ajouté à on développement spirituel. » Le Seigneur a dès lors continué, ar de sévères afflictions, l'œuvre de la grâce dans ce cher rère.

Quelques mots aussi nous paraissent dus au doyen de la tation, au missionnaire *Greiner*, qui, le premier avec Hébich, naintenant encore à Cannanore, et avec Lehner, qu'une santé lélabrée a forcé de revenir en Europe, alla en 1834 fonder ux Indes la mission bâloise. Il avait quitté l'état de cordonnier lans le Wurtemberg, sa patrie, pour entrer dans l'institut de Bâle, où le vénérable Blumhardt, remarquant ses dons peu ordinaires, l'appelait quelquefois en plaisantant « mon professeur. » Les 20 ans qu'il a passés, sans interruption, à Mangalore, l'ont blanchi et ont porté quelque atteinte à sa santé, mais sans lui ôter cette énergie qui lui faisait défier à la marche un indigène dans la plus forte chaleur du jour. Mais ce qui se voit surtout en lui, ainsi que dans son excellente compagne, c'est la maturité et la solidité du caractère, une vocation bien décidée à la tâche qu'ils remplissent, la sollicitude affectueuse qui les rend constamment prêts à venir en aide, de nuit comme de jour, à tous les membres de la communauté missionnaire. « La plus grande partie de l'Eglise de Mangalore a été gagnée au Seigneur par ses soins, » dit M. Josenhans, dans la relation de son voyage aux Indes. « A peine a-t-il pu s'arracher à sa demeure qu'on le trouve sur les routes, allant annoncer la Parole de vie aux campagnards des environs. Sa connaissance intime de cette portion du peuple indou, la netteté et la fermeté de sa parole, sa charité pleine de dévouement lui fraient le chemin des cabanes. Trouve-t-il dans quelque âme un désir de salut, il entre avec elle dans toutes les luttes de la conversion, et ne la quitte plus jusqu'à ce qu'il lui ait aidé à rompre, une à une, les chaînes du paganisme. Quelquefois, si j'ose ainsi parler, il arrive de ses excursions tout chargé de butin. Tant de travaux mettent pour lui à l'arrière-plan la partie littéraire de son œuvre; néanmoins sa connaissance approfondie du toulou, l'aisance et

même l'élégance avec laquelle il s'exprime dans cette langue, justifient le jugement qui fut porté sur lui au début de sa carrière... » Mais nous abrégeons, ajoutant seulement que le frère plus jeune qui travaille à ses côtés, le missionnaire *Deggeller*, de Schaffhouse en Suisse, quitta, lui, le comptoir du négociant pour venir se former à Bâle, pendant cinq ans, à la charge de messager du Christ, et fut envoyé dans l'Inde en 1845. Il y a quelques années que, dans un soulèvement de la population indigène accourue à Subramania pour une fête idolâtre, D. fut fort maltraité et même en danger de perdre la vie. Cet incident ébranla fortement sa constitution, naturellement assez frêle, et fut même l'occasion de douloureux combats intérieurs. Cependant, grâce à Dieu, le sombre nuage s'est peu à peu dissipé, et notre frère est plus que jamais affermi dans le sentiment de sa vocation au service du Seigneur.

Les amis les plus intimes des missionnaires auraient peut-être quelque peine à les reconnaître, transformés comme ils le sont par le costume qu'exige le climat de l'Indostan. A une camisole et des pantalons de toile crue, ou peinte en carrés bleus et blancs, s'ajoute un chapeau de feutre épais à larges bords, qu'on enveloppe encore, dans les moments de forte chaleur, d'un turban blanc pour garantir mieux les tempes de l'influence des rayons du soleil, ou qui se remplace quelquefois par une coiffure particulière faite de la moelle d'un arbre. Quant aux vêtements noirs, on les réserve pour des occasions d'apparat. Pour compléter le tableau, voyez arriver au milieu de ses frères de Mangalore le missionnaire Hébich, qui nous est déjà connu par les bénédictions de son ministère à Cannanore, et qui avait à s'entretenir des affaires de la mission avec M. Josenhans : « C'était le soir, dit ce dernier, et nous étions à prendre le thé lorsqu'il arriva à Balmattha. J'éprouvai une vive jouissance au moment de voir pour la première fois ce frère aîné de notre mission, qui répand une si vive animation partout où il paraît. Il avait traversé au pas de course l'espace qui est au devant de la maison, en camisole, avec le long bâton que nos missionnaires portent dans leurs voyages, assez semblable à celui de nos paysans de la Souabe, la tête couverte d'un chapeau à larges bords rabattus, avec un grand prolongement ouaté, retombant sur la nuque pour mieux se garantir du soleil, et un vaste col de chemise s'étalant sur les épaules. En un clin d'œil je l'eus devant moi : homme de grande et forte sta-

ture, la tête chauve, une longue barbe grise descendant jusque sur la poitrine, il imprime le respect par son extérieur. D'un ton aussi affectueux que sérieux, et avec une simplicité toute naïve, il me salua par quelques mots bibliques, pleins d'énergie, comme le représentant du comité. Mais il avait à peine fini et il n'avait pas eu le temps de s'adresser aux autres frères, que déjà une étincelle électrique semblait avoir parcouru toute la maison et qu'on entendait répéter de tous les côtés à la fois : M. Hébich est venu ! Tous accoururent pour le saluer. Aussitôt, d'une parole ferme, il fit ranger la jeunesse en demi-cercle, et de sa voix puissante conduisit le chant d'un cantique de son choix. Cela fait, il s'assit, prit aussi sa tasse de thé, et un entretien plein d'abandon s'engagea entre nous. »

Mais que ces détails familiers, fournis en grand nombre par la relation de M. Josenhans, ne nous fassent pas oublier ce qui forme le premier sujet d'intérêt dans l'œuvre de nos frères à Mangalore.— La mission y comprend un si grand nombre d'objets que nous devons nous arrêter aujourd'hui plus particulièrement à l'un d'eux. Ce sera *l'éducation*, dont chacun sent doublement l'importance pour l'Inde. Or, Mangalore nous offre, sous les soins immédiats des missionnaires ou sous leur direction, outre les écoles ordinaires pour les enfants païens et pour la jeunesse de l'Eglise, une école supérieure nombreuse, un asile pour de jeunes garçons orphelins, une institution pour l'éducation de jeunes filles, et enfin l'école des catéchistes fondée à Balmattha.

En visitant Tchirakal [1], nous avons déjà pu sentir tout ce qu'il y a de précieux dans l'éducation chrétienne d'un certain nombre de jeunes filles sous les soins des familles missionnaires. L'institution de Mangalore, qui en contient 63, est dirigée par M. et Mme Greiner. « Considérez ce qu'ont été la plupart de ces enfants, et de quelle affreuse position elles ont été retirées pour être transplantées dans ce lieu de refuge, et vous sentirez croître l'importance de cette institution si modeste au premier aspect. » Ainsi en parle avec raison la Société de dames qui, à Bâle, s'occupe spécialement de l'éducation des femmes dans les contrées évangélisées par la Société. M. Josenhans lui rend le même témoignage. Le contraste entre les jeunes filles encore païennes et celles qui sont élevées au sein de l'Eglise, le frappe partout : « les unes débiles, craintives, sensuelles; celles-ci se

[1] Année 1853, No 37.

développant physiquement et moralement sous les plus salutaires influences, et se préparant à apporter dans la vie un heureux mélange de droiture, de bienséance et d'activité. Leur horizon s'agrandit, la Parole de vie anime leur être, et les fruits d'une sincère conversion se manifestent parmi elles. »

Plusieurs ont été arrachées à un avenir de désordre qui déjà se préparait pour elles, d'autres à un état d'abandon qui les y aurait conduites. Dans la carrière de quelques-unes, la main de la Providence de Dieu se montre glorieusement. « *Tabitha,* dit Mme Greiner en parlant de l'une d'elles, était restée l'unique appui d'une mère pauvre ; lorsque celle-ci tomba malade, c'était la petite fille qui lui préparait sa nourriture et la soignait de son mieux dans sa misérable hutte. Mais de jour en jour la pauvre femme s'affaiblissait, et enfin elle succomba à sa maladie. L'enfant se désolait auprès de ce corps inanimé, sans qu'aucun ami ni voisin en eût compassion. Elle se souvint enfin qu'un parent de sa mère demeurait auprès des missionnaires ; elle alla le trouver, le suppliant de vouloir l'enterrer. Mon cher mari se hâta d'y pourvoir ; puis il amena auprès de nous cette pauvre petite, qui se sent dès lors parfaitement heureuse au milieu de toutes ses jeunes sœurs. Nous lui sommes aussi très attachés à cause de son caractère doux, paisible, soumis, appliqué, et nous aimons à voir en elle pour l'avenir une femme exemplaire, fidèle à suivre le Seigneur. »

Mais voici plus que de simples espérances. «Une ancienne élève de l'institution était entrée comme domestique chez M. le collecteur Chamier, établi à Honore, puis à Mangalore. Ainsi que sa femme, fille du général Kennet, il ne vivait que pour le présent siècle. La jeune femme, mère d'un seul petit enfant, étant tombée gravement malade, la fidèle servante profita de ces jours de détresse pour s'approcher d'elle, la Parole de Dieu à la main, et elle réussit à toucher son cœur. Aussi adroite dans les soins qu'elle donnait à la malade qu'empressée à se rendre utile au petit enfant, elle gagna l'affection de ses maîtres. Son témoignage en devint d'autant plus efficace. Mme Chamier mourut repentante et dans la paix du Seigneur. De telles scènes ne furent pas perdues pour le jeune M. Chamier ; lui aussi s'attacha à la Parole de Dieu, et il ne peut trop répéter combien il a reçu de consolations et d'instructions par le moyen de sa domestique. Il est devenu un de nos amis les plus dévoués et les plus précieux, » dit M. Josenhans, dont nous avons cité jusqu'ici

les paroles. « C'est à sa générosité que nous devons la fondation de l'école tamule de Mangalore. J'ai fait sa connaissance et celle de Lydie (tel est le nom de l'humble et fidèle servante qui est un des ornements de l'Eglise de Mangalore). Elle est mariée, mais à un homme dont les sentiments et la conduite répondent peu aux siens. »

Voyons encore dans quelques-uns de ses détails l'asile de Mangalore. « Vous auriez quelque plaisir, écrit Mme Greiner aux dames de Bâle, à parcourir notre vérandah, le grand établissement de travail de nos jeunes filles. Voici d'abord un banc bien garni, devant lequel est une grande corbeille d'objets à raccommoder à l'aiguille, et que le blanchisseur ne manque pas de tenir toujours pleine. Ce n'est certes pas peu de chose que de rapiécer et de faire durer le plus possible, puis de remplacer, les vêtements de toute cette jeunesse. — Voici encore le banc des tricoteuses, qui a sa surveillante aussi bien que le premier. Après elles, viennent les plus petites qui, en attendant mieux, ourlent les serviettes tissées par notre frère Haller. D'autres entrelacent les feuilles de cocotiers qui servent à couvrir les toits dans la saison des pluies; d'autres encore emploient les débris de ces feuilles à faire des balais. Vous verriez aussi de petites filles de 8 ans faisant déjà fort joliment de la dentelle. Enfin, à l'extrémité de la vérandah, vous verriez tourner quelques rouets; c'est là que des femmes sorties de l'infirmerie et qui désirent devenir chrétiennes, préparent du fil pour les tisserands. Du reste, l'après-midi seule est employée à ces travaux; nos jeunes filles passent la matinée à l'école, où elles s'instruisent sous les soins de Léonard Schiri. Puis les aînées vaquent aussi à tous les ouvrages qu'exige le service de la maison...

» Que ne peut-on pas espérer, ajoute avec raison Mme Greiner, des salutaires influences reçues dans cette maison par nos jeunes filles, qui ne la quittent souvent que pour entrer de bonne heure dans une vie pleine de tentations! Huit d'entre elles se sont mariées l'année dernière. — Quoique la fièvre, la petite-vérole et le choléra aient fait de nombreuses victimes autour de nous, nous n'en avons perdu qu'une seule; mais nous la suivons d'un regard qu'une douce joie fait briller. *Dorothée* avait toujours été maladive; mais depuis une atteinte de fièvre épidémique, elle déclinait à vue d'œil. Enfin un dimanche, pendant le culte du matin, le Seigneur la prit à Lui tout doucement et sans agonie. Elle entrait de tout son cœur dans les voies du Seigneur

envers elle, disant souvent : « Je suis prête à tout ce qui Lui semblera bon, mais ce que je préférerais c'est d'être avec Lui. Il m'a pardonné mes péchés, et m'a acquis sur la croix le salut et la félicité éternelle. Il n'ordonnera rien que pour mon bien, j'en suis sûre. » Dorothée n'aimait rien tant que de prier. Les missionnaires et Léonard venaient souvent prier avec elle, elle demandait aussi aux autres jeunes filles de le faire auprès de son lit. Jusque dans les derniers jours elle lisait elle-même la Parole de Dieu. Cette mort n'est pas restée sans fruit sur notre jeunesse, et quant à nous, nous jouissons à la pensée que le Seigneur a recueilli cette chère brebis et la mise en sûreté pour toujours. »

Nous jetterions maintenant un coup d'œil dans l'asile où une quarantaine de jeunes garçons orphelins sont recueillis, s'il n'était comme une répétition de celui que nous venons de parcourir. Là aussi nous trouverions une grande activité dans le travail, des soins donnés à l'instruction, et quelques cœurs où les germes de la piété se développent. M. Deggeller, qui veille sur eux avec sollicitude, raconte les expériences tantôt douces, tantôt attristantes que cette jeunesse lui fait faire. L'un d'eux, après une grande faute, demande instamment au missionnaire de prier pour lui; cependant son mauvais cœur reprend encore le dessus : c'est alors un autre élève qui, de son propre mouvement, s'approche de lui, le prend à part, l'exhorte, lui lit la Parole de Dieu et produit sur lui une impression décisive. Une maladie atteint un autre de ces chers orphelins; au retour d'une course d'évangélisation, M. Deggeller le trouve mourant; mais l'enfant est joyeux, il ne désire pas le retour de la santé : il préfère aller auprès du Sauveur, et bientôt il meurt en paix.

Le nom de l'*Ecole anglaise* de Mangalore n'est peut-être pas nouveau pour plusieurs de nos lecteurs. Elle est fort recherchée comme étant la seule institution de cette ville où des jeunes gens puissent recevoir une instruction supérieure qui leur facilite l'accès à divers emplois. Indous et mahométans, protestants et catholiques y viennent avec un égal empressement, et les Bramines y ont souvent formé la majorité des élèves, dont on a vu le nombre s'élever jusqu'à 138. Elle est dirigée par le missionnaire Hoch, Bâlois, qui, de l'université de Bâle, où il étudiait la théologie, passa dans l'institut des missions et fut envoyé dans l'Inde en 1846. Plus d'une bénédiction a reposé sur cette œuvre. C'est là que Kaundanya et les deux Kamsika, trois bramines, voués dès lors au service de la mission, ont

ıvertis. Cependant elle est appelée à subir d'étranges ıdes. Le jeune bramine se refuse à s'asseoir sur le banc ıit le billawer qu'il méprise; mais l'impie distinction des ıe peut être admise dans une école chrétienne, et M. lemeure inflexible. Le mahométan ne veut pas être à une instruction religieuse, et le serviteur de Jésus-ıe peut ni ne veut céder. Alors une agitation extraordi-lieu, tout ce qui est bramine et mahométan disparaît, mbre des élèves se trouve réduit à 56. Les jeunes gens urds aux exhortations pressantes, paternelles, que M. lresse à leur conscience; les vieux bramines se concer-ı réuniront les fonds pour l'érection d'une école de caste, mmunieront tout élève qui suivra celle du missionnaire. ɔour celui-ci une époque douloureuse à passer. Cepen-e eut bientôt son terme. Quelques jeunes bramines ɜnt dans le plus grand secret demander des leçons ières; ils se glissaient pendant l'obscurité du soir dans la ɘ de M. Hoch; le swami (prêtre) fermait les yeux sur ɜence. Enfin, ces rares leçons ne leur suffisant plus, ıardissent et veulent prendre place de nouveau dans ınglaise, promettant de s'asseoir sans distinction au-tout autre élève. « Le 1[er] juillet (1853), écrit M. Hoch, ɔrésenta 16 qui demandaient à être admis. Je ne m'y bord qu'à moitié; mais lorsqu'un court examen, subi ınciens et les nouveaux élèves au moment d'organiser es, eut obligé un bramine de 24 ans de s'asseoir à côté lawer, et qu'à l'ouïe de son nom il alla sans hésitation cette place, je ne doutai plus d'avoir remporté la , cette victoire dont j'aurais désespéré il y a si peu de Le swami ne disant mot, les demandes d'admission en croissant; bientôt j'eus 90 élèves inscrits, et sur ɔre 47 bramines. Rendez-en avec moi grâces au Sei-— Mes écoles canaréennes vont aussi à souhait; plusieurs ont manifestement attirés vers le Seigneur. »

ıues mots sur *l'école des catéchistes de Balmattha* devraient ement clore cette énumération des moyens d'instruction sente la mission de Mangalore. Les églises des Indous rront-elles pas sortir quelques-uns de leurs futurs con-s, émules de notre ami Kaundanya? Nous l'espérons; s jeunes gens pieux nous y autorisent. Mais en atten-r revenir, nous voulons faire connaître un jeune homme

de beaucoup de dons, qui les précédera peut-être dans cette carrière, Jacob Ramavarma, fils du défunt rajah de Cochin, catéchiste à Tchirakal, et qui se prépare à l'exercice du ministère sous la direction du missionnaire Gundert. Il écrivait à M. Josenhans, au commencement de l'année dernière, une lettre dont quelques passages intéresseront le lecteur.

.....« Dieu, dans ses compassions, a daigné me faire passer encore une fugitive année sur cette terre des vivants. J'en profite pour vous remercier du souvenir plein de bonté que vous continuez à m'accorder, et de l'intérêt avec lequel vous vous êtes occupé, ainsi que le vénérable comité, de ma consécration au ministère. Que de pensées se sont croisées en tous sens dans mon esprit, en apprenant par mon cher père en Christ que j'étais autorisé à me préparer au service de l'Eglise, et que si j'en étais jugé digne, je recevrais la consécration par le président de la mission à Cannanore! La confusion m'ôta la parole. Ces mots de l'Apôtre : *Qui est suffisant pour ces choses?* le caractère élevé du ministère évangélique, la terrible responsabilité de l'ecclésiastique, joints à ma propre incapacité et à la faiblesse de mon cœur, m'ont beaucoup inquiété. Je n'ai cessé de prier le Seigneur, jusqu'à ce qu'enfin j'aie trouvé le calme dans cette promesse : *Ma grâce te suffit*. Plein de confiance en Celui dont les paroles sont *oui* et *amen*, j'ai commencé mes études sous la direction bienveillante du Dr Gundert.... Que le Seigneur me fasse la grâce de marcher humblement devant Lui et de garder la Parole de vie jusqu'à ma fin!.. Veuillez aussi prendre la peine de me ramener au chemin du devoir toutes les fois qu'il vous paraîtra que je m'en suis écarté... Je rencontre peu de difficultés dans ma tâche actuelle de catéchiste. Les deux grandes fêtes des Indous s'approchent, et il me tarde d'annoncer encore aux multitudes qui adorent les blocs de pierre façonnés par la main des hommes, l'amour infini de Jésus, qui a délivré mon âme de cette horrible impiété... Pensez à moi dans vos prières pour que je sois trouvé digne de la nouvelle vocation que j'ai reçue, et recommandez-moi au souvenir affectueux de tous les serviteurs de Dieu et des élèves de la maison des missions.

» Votre respectueux serviteur, « *Jacob Ramavarma.* »

Quel ami des missions ne voudra, en lisant cette lettre, prier pour le cher *Jacob*, afin que le Seigneur le fasse devenir un fidèle instrument de sa grâce parmi ses compatriotes? Oui, per-

sévérons à demander que beaucoup d'ouvriers dans la grande moisson soient appelés du milieu même de ce peuple.

VARIÉTÉS.

L'insurrection en Chine.

Il y a dans les diverses dispensations de Dieu envers la Chine, et dans leur coïncidence même, quelque chose de si manifestement providentiel, qu'il n'est pas possible au chrétien de ne pas attendre, pour cette immense population, un temps prochain de salut et de grâce. — Trois circonstances surtout frappent l'observateur. La première est la révision complète et soignée de la traduction chinoise des Saintes-Ecritures, qui a occupé depuis 8 ou 9 ans les missionnaires et en particulier le fils de M. Milne, un des premiers et des plus distingués d'entre eux. Quand elle fut achevée, ces frères se demandaient par quel moyen ils pourraient la répandre dans ce vaste empire; et c'est alors même qu'éclata cette insurrection (le second fait à signaler) qui va probablement pour longtemps ouvrir la Chine à l'influence étrangère. Or, à quoi a tenu ce grand mouvement de la nation chinoise? à quoi surtout, la tendance religieuse qu'il poursuit? Il y a 8 ans qu'un étudiant reçoit à Canton, du missionnaire Roberts, un traité écrit par Léang-Afa, le vétéran des chrétiens indigènes. Le jeune homme en est frappé, médite dès lors d'extirper de sa patrie l'idolâtrie, et se voit quelques années après à la tête d'un mouvement populaire qu'il n'a pas provoqué, mais au moyen duquel il donne à son dessein un commencement d'exécution. Une marche de plus de 600 lieues, presque toujours victorieuse, grossit son armée jusqu'à 200 mille combattants, la met en possession d'un tiers de la Chine propre, et le conduit jusqu'à la capitale de l'empire, cernée aujourd'hui par les insurgés au point que l'empereur pourrait difficilement échapper de leurs mains, s'il arrivait que la ville de Péking finît par être prise.

Quant au caractère religieux et même extérieurement chrétien, que le chef de l'insurrection lui imprime, aux preuves que nous en avons précédemment fournies, nous ajouterons deux récits du missionnaire Medhurst.

Il nous raconte d'abord un entretien avec un Chinois de Canton, qui, après avoir été longtemps dans le camp des insurgés, avait déserté et s'était réfugié à Changaï. Interrogé par

M. Medhurst sur les motifs de cette désertion, cet homme répondit naïvement que les lois de Tae-Ping-Wang [1] étaient par trop sévères; qu'avec lui un homme ne pouvait ni fumer du tabac ou de l'opium, ni boire, ni jouer, ni se quereller, ni voler; que la société des femmes était interdite; qu'il suffisait, à Nanking, d'approcher du quartier où toutes les femmes étaient consignées, pour s'exposer à la peine de mort, et qu'il doit en être ainsi jusqu'à la fin de la guerre.

Sur la demande que lui fit le missionnaire, si le dimanche était observé dans le camp des insurgés, le Chinois assura qu'il l'était très régulièrement; que ce jour-là on n'avait permission de travailler qu'en cas d'absolue nécessité; que les gens se réunissaient, pour adorer en commun, dans de vastes salles, où ils priaient en se mettant à genoux, et où les chefs leur adressaient des exhortations. Quant au baptême et à la Sainte-Cène, dont M. Medhurst lui parla, ces institutions lui étaient complétement inconnues. Il n'en était pas de même du nom de Jésus: il avait, disait-il, entendu répéter ce nom très souvent, mais sans pourtant que ses idées parussent bien claires sur ce point. Suivant lui, enfin, les sectateurs de Tae-Ping-Wang ne reçoivent aucun salaire, et ne vont à la guerre que pour obéir aux convictions de leur cœur.

Le second récit de M. Medhurst est encore plus significatif. Prêchant un jour à Changaï devant un nombreux auditoire de Chinois, le missionnaire s'était élevé avec force contre le culte des idoles, et venait de dire que ces idoles étaient destinées à périr, quand tout à coup un homme se lève dans l'assemblée, et prenant hardiment la parole : « Oui, s'écria-t-il, oui, cela est vrai! Il faut que les idoles périssent, et elles périront. Je suis un homme du Kwang-se, un de ceux qui suivent Tae-Ping-Wang. Nous adorons tous le seul vrai Dieu (Chang-ti), nous croyons en Jésus-Christ, et à cause de cela nous faisons tous nos efforts pour abattre l'idolâtrie, en démolissant partout les temples, en détruisant les idoles et en exhortant les gens à renoncer à toutes ces folles superstitions. Quand nous commençâmes, il y a deux ans, nous n'étions en tout que 3,000; mais maintenant nous avons traversé plusieurs provinces, mettant en fuite devant nous toutes les armées des mandarins, et nous espérons d'être bientôt victorieux par tout l'empire. Comment

[1] C'est encore un autre nom que s'est donné le chef de l'insurrection et que doit porter sa future dynastie.

urions-nous pu remporter de tels succès, si Dieu n'avait pas té de notre côté? »

Puis, continuant sur ce ton pendant très longtemps, le Chinois pressa vivement ses compatriotes d'abandonner l'idolâtrie, qu'il appelait le culte du Diable, et qui, s'ils y persévéraient, aurait pour effet immanquable d'attirer sur eux les malheurs e l'enfer. « Croyez plutôt en Jésus-Christ, disait-il, et vous btiendrez le salut de vos âmes. Nous sommes, nous, très eureux de professer notre religion, et nous regardons le jour e notre mort comme le moment le plus heureux de notre xistence. Quand l'un d'entre nous meurt, ne croyez pas que ous pleurions, non : nous nous félicitons au contraire les uns s autres de ce qu'un de nos frères est entré dans la gloire et été admis à jouir de toutes les magnificences du monde céleste. ais aussi longtemps que nous sommes ici-bas, notre affaire t de garder les commandements du grand Dieu, de nous enurager les uns les autres à faire le bien; aussi avons-nous uvent des réunions dans le but de prier et de prêcher. Vous, olâtres, vous brûlez de l'encens, des chandelles et du papier ré; mais à quoi tout cela vous sert-il? Si vos dieux réclaaient ces choses de vous, cela ferait-il autre chose que de ettre au jour leur cupidité? Corrigez-vous donc de cette folie de tous les autres vices du pays, entre autres de celui de mer de l'opium. Mais surtout hâtez-vous, car Tae-Ping-Wang endra bientôt, et il ne souffre pas la moindre désobéissance à s préceptes : point d'opium, point de tabac, point de vin; ucune complaisance vicieuse envers soi-même. Toutes les fractions aux commandements de Dieu sont punies par lui ès sévèrement, jusque là que les incorrigibles sont condamnés perdre la vie; etc., etc. »

« Tout ce discours, dit M. Medhurst, fut prononcé avec un rieux, une hardiesse et une vigueur d'expression qui me appèrent. La foule, à travers laquelle la voix de l'orateur brait avec un éclat extraordinaire, paraissait pétrifiée d'étonment, et, au fond, convaincue que le témoignage qu'elle nait d'entendre était vrai, et que les deux grands péchés nsi dénoncés, l'opium et l'idolâtrie, étaient des coutumes à laisser..... Quant à mon impression personnelle, elle fut que s hommes avaient dit beaucoup de choses qu'un missionnaire rétien ne pourrait pas dire; qu'il s'en faut, à beaucoup d'éards, que la marche suivie par Tae-Ping-Wang et ses adhé-

rents soit telle que nous puissions l'approuver, mais que pourtant il n'y a rien en elle qui soit directement contraire à notre but. C'est à nous d'inculquer aux esprits les vérités que ces gens oublient ou méconnaissent, et de rectifier les nombreuses erreurs qui se mêlent à leurs enseignements; mais en tout cas, et quand la moitié seulement de ce que nous entendons dire de leurs vues religieuses serait vrai, il faut reconnaître qu'il y a là pour la Chine toute une révolution morale, un événement immense qu'on peut appeler la merveille du siècle. »

Enfin le troisième fait providentiel que nous voulons signaler est la grande dissémination de la Bible qui coïncide avec l'insurrection, et qui est comme une abondante semaille jetée dans des sillons largement ouverts. — La Société biblique britannique et étrangère (que plusieurs autres ont imitée en cela) avait fait, comme on sait, un appel au zèle des chrétiens pour être mise en état d'envoyer un million de Nouveaux-Testaments en Chine; eh bien, cet appel a trouvé tant d'écho dans les cœurs, qu'elle avait, au 16 mars, reçu 20 mille liv. sterl. (500 mille fr.) pour cet objet, et qu'aujourd'hui elle est tout près de pouvoir envoyer en Chine 2 millions de Nouveaux-Testaments, au lieu d'un. Les missionnaires, dont le nombre augmente chaque jour, s'appliquent, de leur côté, à placer utilement ces nombreux exemplaires du saint Livre. Trois d'entre eux, appartenant aux missions méthodistes, se sont, par exemple, engagés à en répandre chacun dix mille cette année, si Dieu leur conserve la vie. — Mais ce qui est encore plus propre à frapper et à réjouir, c'est que Tae-Ping lui-même est le plus grand propagateur des Livres saints. Il veut que ses sujets les connaissent, et pour cela il s'occupe lui-même à surveiller le travail de quatre cents ouvriers constamment occupés à imprimer la Bible. Déjà quatre volumes sont sortis de ses presses: la Genèse, l'Exode, les Nombres et l'Evangile selon saint Matthieu. Sur chacun de ces volumes est apposé le sceau impérial avec la formule : *Imprimé par ordre de l'empereur Tae-Ping*. Non content de répandre ainsi parmi ses soldats la connaissance de la Parole de Dieu, il a de plus ordonné qu'elle ferait l'objet des examens littéraires pour les candidats aux places de son gouvernement; et cet ordre a déjà été mis à exécution dans les examens du mois de mai 1853.

Au reste des nouvelles récentes annoncent, sans autres détails, que les insurgés ont été battus.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

I. — N° 23. Du 30 Juillet.




EUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

L'ŒUVRE DE DIEU EN IRLANDE.

VI.

Société des missions épiscopales irlandaises en faveur des catholiques romains. (Suite et fin.)

is avons vu dans un précédent article les succès remar- :s de cette société à Castelkerke, Clifden et autres lieux lway occidental. Elle n'a pas été moins bénie à Dublin, itale de l'Irlande, au milieu de ses 200 mille habitants iques. — C'est en 1848, dans la paroisse de St.-Michan, euvre y fut commencée et qu'une grande porte s'ouvrit. à depuis plusieurs années, à l'époque du Carême, des ences avaient lieu dans diverses églises. Un petit nombre ·étiens fidèles avaient déployé avec succès la bannière de rité. Mais jusqu'au moment où la Société s'empara de re commencée par les pasteurs de St.-Michan, aucun l'ensemble n'avait été suivi pour combattre l'erreur. — onférences furent d'abord tenues tous les mardis soir dans

une grande salle d'école, derrière le temple. D'abord peu fréquentées, elles le furent ensuite tellement, qu'il fallut les transporter dans l'église elle-même, qui peut contenir plus de 2,000 personnes.

En avril 1849, MM. Bickersteth et Dallas, envoyés à Dublin comme députés des amis d'Angleterre qui s'intéressaient à l'évangélisation du peuple irlandais, convoquèrent une réunion où il fut résolu de former un comité de correspondance pour entretenir et diriger la controverse dans cette capitale. Plusieurs pasteurs promirent de coopérer à cette mission. Des lecteurs de la Bible furent chargés d'aller deux à deux dans les rues, les allées et les places publiques, inviter les catholiques aux prédications, s'entretenir familièrement avec eux sur des sujets religieux, et distribuer des traités. Ces simples lecteurs, dont le nombre est maintenant considérablement augmenté, se réunissent tous les samedis en assemblée de prières sous la direction des missionnaires; là ils font part de leurs journaux et reçoivent, selon leurs besoins, des encouragements et des conseils.

Les prêtres de Dublin voyant leur système attaqué d'une manière aussi décidée, résolurent de tenter une expérience qui, à toutes les époques, a été pour eux hasardée et périlleuse. Le Dr O'Connell, prêtre de Waterford, se mit à prêcher sur la controverse en réponse aux attaques des théologiens protestants; et au mois de juin, les habitants de Dublin ne furent pas peu surpris de voir afficher dans les rues un placard par lequel un autre docteur catholique annonçait « une courte exposition de l'Epître aux Hébreux, des éclaircissements sur le sacrifice de la croix, considéré comme unique et pleinement suffisant, avec une explication des cérémonies de la messe. » — Cette annonce produisit une grande agitation, et une foule de personnes de toute espèce se pressèrent avec avidité dans la chapelle indiquée, pour entendre comment le sacrifice non sanglant de la messe peut se concilier avec les chapitres IX et X de l'Epître aux Hébreux, et en particulier avec ce passage, que, *sans effusion de sang, il ne se fait point de rémission* des péchés. Il est à peine nécessaire de dire que la foule se retira désappointée, et qu'aucune explication ne fut donnée ni le premier jour ni les suivants.

Un pauvre homme ayant été excommunié pour s'être employé à répandre des traités-placards, cette circonstance donna lieu à une suite de lettres signées *Un vrai catholique*, publiées

r coup dans un journal, et dévoilant, du style le plus la religion romaine, soit sous le rapport du dogme, celui de la pratique.

tits traités, des placards, des avis dans les journaux, connaître la substance des prédications, et étaient s en abondance. Le premier de ces placards, publié 1849, contenait des questions « sur le sacrifice de la avec des citations de la Bible, tirées de la version de que les catholiques respectent beaucoup. — D'autres rent ainsi traités chaque semaine et répandus par cen- milliers.

rêtres controversistes se retirèrent peu à peu du champ le. Le docteur O'Connell est le seul qui ait soutenu le lans les chapelles de Dublin. Les protestants ont conti- les jeudis soir de lui répondre dans les conférences de le St.-Michan, et l'intérêt excité par ces discussions est allé en croissant. — Les prêtres romains ont pu voir lans cette occasion, que plus ils provoquent la publi- s leur position empire.

nt les carêmes de 1850 et 1851, des sermons de con- furent prêchés dans diverses églises, et ils continuèrent plusieurs mois dans celles où la foule avait été le plus able. Chaque semaine de grands placards, affichés sur ches et contenant des questions semblables à celles des acards dont nous avons parlé, étaient promenés dans les les rues et rappelaient à l'attention des passants les s de la réformation. Ces mêmes placards étaient affichés rues secondaires, et les prêtres se sont efforcés en vain her leurs troupeaux de les lire. Aujourd'hui encore, que es moyens sont employés, riches et pauvres étudient ions des Ecritures, savants et ignorants s'occupent de ts.

cela, sans doute, entraîne de grandes dépenses; mais t-elles au prix d'une seule âme? Et plusieurs centaines amenées ainsi à briser leurs idoles et à recevoir le salut. ue mardi soir, a lieu aussi une classe de controverse ux qui cherchent la vérité. Elle se tient dans la salle le l'église de St.-Michan. Cette classe, qui a commencé), a été le moyen dont Dieu s'est servi pour la conver- nifeste d'un grand nombre de personnes de toutes les ns. Le président ouvre l'assemblée par une courte

allocution; il adresse ensuite à Dieu une prière appropriée à la circonstance, et pendant laquelle tous les assistants se tiennent debout ou à genoux; on examine ensuite une portion des Ecritures, et on l'explique dans la forme catéchétique pendant une demi-heure; après quoi on passe à une discussion animée en forme de conversation entre les missionnaires et les catholiques romains présents, sur un sujet convenu dans l'assemblée précédente. La salle d'école est encombrée par une foule de personnes de toute classe, dont un grand nombre arrivent de loin; elle peut contenir de 6 à 700 personnes, et il y en a toujours qui ne peuvent pas entrer.

Dès 1849, encore, une association de dames se forma à Dublin dans le but de recueillir des fonds pour le salaire des visiteurs; et elles eurent bientôt trouvé de quoi en entretenir 12, dont le nombre s'est augmenté dès lors. Cette association, qui a jeté dans d'autres localités des branches non moins vigoureuses, publia en 1852 un intéressant rapport, dont l'extrait suivant suffira pour donner une idée de la bénédiction qui repose sur ces travaux :

« Le nombre des familles visitées dans l'année, s'élève à plus de 20 mille, comprenant 55 mille individus, presque tous catholiques romains, et dont plusieurs n'avaient jamais entendu parler de l'Evangile. Un intérêt croissant pour ces choses s'empare de la population. On connaît par leurs noms 300 catholiques convertis qui suivent assidûment notre culte, et dont plusieurs sont dans une position indépendante. L'un d'eux a été le moyen qui a retiré de l'Eglise romaine 25 personnes de son rang.

» La classe de controverse qui se tient à l'école de St.-Michan, ne réunissait, il y a un an, que 60 personnes; aujourd'hui elle en compte 700. Le local n'en saurait contenir davantage. Ceux qui ne peuvent entrer en témoignent tout leur regret, et quand la soirée est belle, on les voit se grouper autour des visiteurs sur le cimetière de l'église, et discuter avec eux sur des sujets religieux. Soit au dehors, soit au dedans, les discussions se font avec un sérieux et une vie qui frappent tous les témoins de ces émouvantes séances. — La plupart ont été amenés à pouvoir lire la Bible, et ils demandent avec instances le Nouveau-Testament. Par les dons généreux de la Société biblique, un bon nombre d'exemplaires ont été répandus parmi eux; et une des preuves que le Seigneur en bénit la

'e, c'est qu'on voit souvent, dans la classe de controverse, ɔmmes qui n'y venaient que pour opposer, s'efforcer désor-à- convaincre leurs amis de la vérité, après qu'ils ont eu ıins quelques portions de la Bible. — Lorsque les visiteurs ıdent dans les maisons, ils se servent des livres distribués ıe sujet de leurs conversations; ils indiquent et marquent ssages qui s'appliquent le mieux à l'état de ces âmes, et ›uvent à leur retour qu'ils ont été lus. — A côté de ce l ostensible dans la population, il en est un plus caché nène beaucoup d'individus à visiter les pasteurs ou les ; de la Société pour s'enquérir des vérités de l'Evangile. il y a bien des catholiques qui sont devenus de sincères ;ressants protestants, sans être connus de personne, sauf ȝent dont ils se sont approchés. — L'école du dimanche de ichan a aussi une classe spécialement destinée aux adultes ɥuentée par une trentaine de personnes. — Des conférences tures religieuses ont lieu dans 6 églises de la ville, au nom-; 10 par semaine, réparties sur les différents jours. Elles n général bien suivies, et dans quelques-unes le local est ement rempli. De semblables conférences ont aussi lieu ılusieurs localités du voisinage de Dublin. — Les prêtres, r côté, ne demeurent pas oisifs: ils mettent tout en œuvre létourner leurs ouailles des moyens de grâce qui leur sont ı, et l'on en a vu s'introduire, déguisés, dans les écoles hercher à y exercer leur influence. »

nnons maintenant quelques aperçus généraux sur le l de la Société mère. Nous n'y comprendrons pas un nombre d'agents employés et payés par des sociétés aires qui dirigent leur œuvre à part.

1852, les travaux de la *Société des missions irlandaises* isaient en dix missions principales, comprenant 42 sta-Elle occupait 15 missionnaires ecclésiastiques, 7 laïques, :teurs de la Bible, 55 maîtres et maîtresses d'école: en tout gents. Le nombre des écoles est de 39. — Elle emploie, tre, 274 Irlandais à enseigner 3,520 de leurs compa-; à lire les Ecritures dans leur langue.

s on pourrait quadrupler tous ces moyens sans satisfaire ; aux besoins de l'Irlande. Chaque jour de nouvelles s'ouvrent, et le manque de fonds empêche d'en profiter. ›uis l'ouverture du chemin de fer de Dublin à Galway, en un grand nombre d'Anglais ont visité les missions de la

Société de Dublin et en sont revenus avec les impressions les plus favorables. Ils ont vu les foules de convertis rassemblés dans les salles d'école. Ils ont contemplé avec joie les visages riants et la bonne tenue de ces pauvres enfants; ils ont entendu leurs réponses intelligentes, ils ont été témoins de leur bonheur à recevoir l'instruction malgré leurs privations et leur misère.

On a souvent demandé si toutes ces conversions n'étaient pas dues à l'attrait de quelques secours pécuniaires qui pourraient tromper sur leur sincérité. — La réponse à cette question peut se trouver dans le détail de tous les travaux de la Société, dont la règle stricte est de n'appliquer les fonds qui lui sont confiés qu'aux besoins spirituels du peuple. Le Comité n'entend pas arrêter la charité particulière des individus qui préfèrent donner leurs aumônes aux pauvres et aux persécutés; mais il ne veut absolument pas servir de canal à ce genre de secours, quelle que soit la misère de ceux qui s'adressent à lui. Chacun des deniers qui lui sont remis est employé à annoncer l'Evangile aux catholiques romains, et à les retirer de leurs erreurs par une fidèle exposition des doctrines du christianisme.

Le Comité est principalement composé d'Anglais, hommes de principes élevés, de prière et de foi. Ils se réunissent chaque mois, ou plus souvent, à Londres. Ne se fiant pas à leur propre jugement, ils ne commencent jamais leurs travaux sans invoquer sur eux le nom de Dieu. Tous les agents qu'ils emploient en Irlande sont, autant qu'il est possible de s'en assurer, des hommes d'un jugement sain, pieux et zélés. C'est là le secret de tous leurs succès. Ce sont des hommes de Dieu, persévérants dans la prière. La Société est en outre soutenue, en Angleterre, par plusieurs associations.

Le progrès en civilisation et en industrie est très remarquable parmi les convertis. Diverses branches de travail ont été introduites au milieu d'eux, comme le filage, le tricotage, la fabrication des filets, et des procédés perfectionnés pour la pêche en pleine mer. — Tous les essais de la législation pour venir au secours de cette population avaient échoué. Evidemment l'Evangile est le seul remède pour l'Irlande. C'est le remède de Dieu; c'est Lui qui le prescrit, et, partout où il est appliqué, la prospérité, le contentement et la paix s'établissent.

Si les catholiques se vantent des conquêtes qu'ils font parmi les puseyistes d'Oxford, il faut considérer que, pour chaque perverti en Angleterre, il y a des centaines de convertis en

lande. C'est un fait avéré que, pendant le cours de deux an- ées, plus de 30 mille individus ont été convertis par l'œuvre s diverses sociétés missionnaires. Dans le seul diocèse de évêque anglican de Tuam, comprenant Achill, Connemara, d'autres contrées évangélisées, il y en a beaucoup plus 10,000. Il y a, en outre, des centaines et des milliers de rsonnes qui cherchent la lumière, qui ne sont plus sous mpire de leurs anciens conducteurs spirituels, et qui, si œuvre continue à être soutenue, auront, avec la bénédiction Dieu, le courage de se déclarer ouvertement pour la vérité.

Terminons par un nouvel exemple de cette intelligence re- rquable des choses de Dieu, que la simple étude de la Bible nne aux plus ignorants Irlandais. C'est lord Roden qui le porte, pour l'avoir entendu de la jeune fille en question :

« Je revenais de Clifden, dit-elle, avec deux autres jeunes es converties. Nous rencontrâmes l'archevêque (romain) Mac- le et plusieurs prêtres qui l'accompagnaient. Le curé de fden nous aperçut, et s'étant approché de nous, il nous dit : ìtes-vous des sauteurs [1] ? » — Je répondis que oui, et que nous vions point à rougir de cette épithète. — « Vous avez donc itté l'Eglise dans laquelle vous êtes nées? » — « Oui. » — Et qu'est-ce qui a pu vous y engager? » — « La même grâce i a engagé saint Paul à quitter l'Eglise dans laquelle il était . » — Dans ce moment les onze ecclésiastiques qui accom- gnaient l'évêque Mac-Hale nous entourèrent. Le prêtre dit rs que j'avais quitté l'Eglise parce que j'avais reçu de l'argent. « *A quoi me servirait-il de gagner le monde entier si je venais erdre mon âme?* » lui répliquai-je. — « Certainement, mon ant, reprit le prêtre, tu ne penses pas sérieusement à vivre à mourir dans cette religion ? » — « Certainement, j'y pense, » ondis-je. — « Ton père et ta mère étaient-ils protestants? » « Mon père est mort; ma mère vit et est protestante. » — ?on père a-t-il eu un prêtre, à son lit de mort, pour lui ninistrer l'extrême onction ? » — « Oui, et j'en ai beaucoup regrets. » — « Quelle est donc la raison pour laquelle tu quitté l'Eglise de Rome? » — « Parce qu'elle enseigne des ctrines fausses et contraires à la Parole de Dieu. » — « Dis- en une, » ajouta l'évêque Mac-Hale. — « Elle enseigne, par mple, que le prêtre peut changer le pain et le vin en Dieu. »

[1] Terme de mépris donné par les prêtres aux Irlandais qui embrassent angile, probablement parce qu'ils ont *fait le saut*, comme dit le peuple.

— « Et où la Bible dit-elle que cela ne se peut pas? » — « Dans le XIme chap. de la 1re Epître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez de ce* PAIN, etc. » — L'évêque et les prêtres se regardèrent, et l'évêque reprit : « Qu'est-ce que cela prouve? » — « Que c'est seulement en souvenir de sa mort que nous devons recevoir le pain et le vin. » — « Tu es un diable, dit l'évêque, et si tu ne rentres pas dans l'Eglise, tu seras perdue pour toujours. » — Je n'y retournerai jamais, » répondis-je. — Alors il dit aux prêtres de se mettre à genoux, et ils prononcèrent une prière à la Vierge pour ma conversion. Après leur prière, je leur citai le passage de l'Ecclésiaste, IX, 5: *Certainement les vivants savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien.* — Il y avait là une grande foule de personnes qui s'était amassée autour de nous. On ne nous fit aucun mauvais traitement, si ce n'est qu'un écolier des frères nous lança quelques pierres quand on nous laissa aller. L'évêque me somma de nouveau d'aller à la messe dès le lendemain; mais je lui répondis que je n'y retournerais jamais. »

Nous pouvons ajouter que le dernier rapport présenté à cette Société, lors de son 5me anniversaire, le 28 avril à Londres, offre les résultats les plus satisfaisants. De nouvelles congrégations ont été formées, de nouvelles chapelles bâties, d'autres commencées. Le nombre des Irlandais convertis a beaucoup augmenté. La société emploie 36 agents directs de plus que l'année dernière; le nombre des personnes qui lui consacrent tout ou partie de leur temps s'élève à 1028. — La somme des dons reçus a également augmenté.

O MORT! OU EST TON AIGUILLON?

Le *Témoin de la vérité* cite, d'après M. le professeur Bonifas de Montauban, les lettres suivantes sur une jeune femme possédant tout ce qui peut attacher à la vie : intelligence, fortune, position honorable, nombreux amis, liens de famille multipliés, un mari qui l'aimait tendrement et la rendait très heureuse, deux filles de 7 et 9 ans qui lui donnaient de la satisfaction. Malgré une existence terrestre si riante, elle est morte dans la paix et dans la joie du Seigneur, et a vu avec calme se rompre tant d'étroits liens.

Une dame de la famille écrivait :

« Comme vous le saviez, ma belle-sœur était souffrante; il

: mois qu'elle s'alita, et quoique nous ayons eu souvent
ıce de la conserver, le Seigneur en avait décidé autre-
le a été abondamment bénie pendant ces neuf semaines
lie; elle a même eu la joie de voir la conversion de son
puis ce moment, onze jours avant sa mort, le Seigneur
pour le ciel, il la sanctifia pour comparaître devant
-même soupirait après ce délogement qui mettrait son
ɔossession des biens que lui avait acquis le Sauveur, et
disait-elle souvent, « je chanterai le cantique : *Agneau,*
ıe de prendre le livre, etc. J'unirai ma voix aux concerts
s. » Dimanche dernier, jour de très grande souffrance
pauvre corps desséché, elle désira chanter avec ses
ites filles un cantique commençant ainsi : « De Canaan
errons-nous le céleste rivage? etc. » Ce cantique est
ue; mais comme notre amie se trouvait si faible, on
qu'elle ne le pût pas. Après avoir été entourée de cous-
entonna le verset d'une voix sublime. Tout le monde
ses enfants ne purent continuer. Mais elle, aidée de
hanta avec une force que le Seigneur lui donnait sans
ır, après ce grand effort, elle tomba comme anéantie, et
mes tous que ce serait le dernier jour de sa vie. Elle
elle-même combien elle s'était réjouie, étant en santé,
che du jour du Seigneur, et qu'elle désirait vivement
· ce beau jour dans le ciel, nous suppliant de ne point
stes, de ne pas la retenir par nos prières, mais au con-
demander au Seigneur de hâter sa délivrance; « car,
isait-elle, mon corps m'est un pesant fardeau. » Avant
r la terre, Dieu a voulu que cette chère amie pût jouir
s de ses derniers travaux. Le Seigneur s'est servi d'elle
:onversion de mon mari. Quelle joie a eu cette chère
ı'elle fut heureuse le jour où mon cher P....... alla lui
les paroles qu'elle lui avait adressées étaient tombées
:œur comme un marteau; qu'il s'était senti tellement
devant Dieu, qu'il aurait voulu pouvoir se cacher
entrailles de la terre, et qu'il n'avait pu de deux jours
aucun repos. Il communiqua son état à M. K.; nous
beaucoup pour lui, et enfin le Seigneur entendit nos
il ôta de dessus son cœur ce poids accablant, ce lourd
et parla de paix à son âme. Oh! quel moment de joie
:e chère J....! elle était heureuse à la pensée que son
serait plus seul, mais qu'il aurait un ami, doublement

son frère, qui l'aiderait, le protégerait, prierait avec lui. Les derniers jours de sa vie furent employés à exhorter tous ses amis chrétiens; elle leur donna rendez-vous dans le ciel. Après ses amis, elle nous exhorta tous (ses parents), et je puis vous assurer que le Saint-Esprit parlait par sa bouche; car à chacun elle adressait des paroles selon son état d'âme, avec un à-propos, une sagesse et un tact surprenants. Elle était étonnée de ses forces dans ces moments-là, et disait qu'elle sentait que cela venait du Seigneur. Quelquefois son mari la priait d'économiser son peu de forces pour lui, afin qu'il pût jouir plus longtemps d'elle. « Oh! mon ami, répliquait-elle, ne sois pas égoïste: laisse-moi achever l'œuvre que Dieu m'a donnée à faire; car si je puis être en bénédiction à quelques âmes, et si par ma mort le Seigneur doit être glorifié, je fais le sacrifice de ma vie avec joie; je puis dire que je suis heureuse de mourir. » C'est ainsi que cette chère amie nous a toujours édifiés et consolés même jusqu'au moment de quitter la terre; car, au milieu de son agonie, voyant que nous pleurions tous autour de son lit, elle fit un effort, élevant ses bras vers le ciel, et nous dit: *Priez!* Après cela, son âme s'envola dans le sein de Jésus pour jouir de la gloire des bienheureux. »

Nous citerons encore une lettre d'un cousin de la jeune dame:

« Vendredi, vers neuf heures du matin, la domestique vint de nouveau nous appeler. Nous partîmes de suite; nous montâmes tout droit à sa chambre : elle était assise dans son lit. Dès que nous entrâmes elle nous sourit et nous dit d'une voix forte, comme si elle était en parfaite santé : « Il me tardait de vous voir! » S'adressant à sa mère : « Je vois avec plaisir, dit-
» elle, que vous voulez donner votre cœur au Seigneur; vous
» faites bien : il n'y a que ceux qui sont à Christ qui seront
» sauvés. Mais il faut *prier sans cesse;* ce n'est que par ce moyen
» que nous pouvons éloigner le tentateur. Persévérez dans la
» voie où vous êtes entrée, etc., etc. » Ensuite sa mère s'étant retirée, elle dit: « Mon cher cousin, je vous ai entendu prier
» une fois avec bien de la joie: vous vous reconnaissez pécheur;
» continuez à vous humilier devant Dieu, et votre foi n'en sera
» que plus ferme. Attachez-vous à Christ seul, et rendez-vous
» là où Christ est prêché et annoncé. Assistez à toutes les réu-
» nions chrétiennes, et surtout aux réunions de prières: c'est
» là que vous éprouverez de l'édification et que vous appren-
» drez mieux à connaître le Sauveur et à l'aimer. » Puis vint

› S...., sa tante. Comme cette dame est sourde, J....
ait plus fort; Madame S.... se pencha vers elle et lui dit:
e pas tant, cela te fatigue. » — « Non, ma chère tante, »
lle d'une voix encore plus forte, « le salut de votre âme
bien plus cher que ma voix... » Ces entretiens durèrent
une ou deux heures; mais ce fut le dernier jour. »
enfin des fragments d'une lettre de son mari :
mbien je voudrais que vous eussiez visité ma J..., que
ssiez entendu ses touchants adieux, ses tendres, ses
exhortations à tous! Quelle sainteté, quelle pureté,
lévation dans ses discours! Oh! combien elle était rem-
Saint-Esprit de Dieu, qui parlait si visiblement par sa
Quel calme sur cette angélique figure dans le lit de
! quelle force d'âme puisée dans le sein de son Sauveur!
louce résignation! Pas un cri, pas une plainte! pas de
pour elle-même (et Dieu sait si elle savait aimer!), mais
nt quelques larmes, comme furtives, arrachées à sa
à sa vive sollicitude pour ceux lui étaient si chers, lors-
se représentait par la pensée le vide immense que son
ient allait causer dans leur cœur.
st moi surtout qu'elle plaignait. « Tu souffriras, mon
A....., plus que ta pensée ne saurait le concevoir; ton
sera brisé comme le grain sous la meule! Dieu viendra
aide; Lui seul peut te consoler, et, par la foi, tu me
mpleras dans le ciel, où tu me rejoindras un jour. La vie
courte, ami! elle fuit comme l'ombre! Considère donc
u n'es qu'un voyageur sur la terre, et ne vois en moi
a compagne de route, qui ai atteint ce but du voyage
toi. Consacre-toi entièrement au Seigneur, mon A......;
ardeau est léger et son joug facile. Il te visite d'une
ère terrible; non-seulement il frappe à la porte de ton
, mais il enfonce pour ainsi dire cette porte. Oh! qu'il
! n'y mets pas plus longtemps empêchement, et qu'il
ı temple en ton corps. Il te châtie rudement, sans doute;
c'est parce qu'il t'aime tendrement. Il exauce les prières
ai fait si souvent monter vers son trône pour ta bienheu-
conversion! Oh! baise, baise cette main puissante,
ıment de douleur pour toi, mais aussi, et ne l'oublie
s, instrument de délivrance et de salut. »
gneur, reprit-elle plus tard, combien tu es bon et mi-
ırdieux pour ta pauvre servante! Que tu me fais voir et

» assister à de grandes choses!.... mon A...... recevant ta » grâce et priant au pied de mon lit! Quelle douce consolation » pour moi, ô mon Dieu! Je puis donc t'offrir les âmes de mes » deux chères petites filles et leur père pieux converti à toi! » Béni sois-tu mille fois pour cette grâce ineffable que ta gra- » tuité m'accorde dans mon indignité. Que tu es admirablement » fidèle dans toutes tes promesses et que tu as été bon en exau- » çant ainsi mon humble prière! Aussi, Seigneur, je meurs » contente, bien heureuse, puisqu'il a plu à mon Dieu d'être » glorifié non pas par ma vie, mais par ma mort. Que sa volonté » soit faite! »

» Et son âme s'envola vers les cieux, et elle repose dans le sein de Jésus, de ce Sauveur qu'elle a tant aimé sur la terre et qu'il lui a été donné aujourd'hui de contempler en face. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Canton de Vaud. *Sainte-Croix.* — Le 19 a eu lieu, ainsi que nous l'avions annoncé, la réunion des Granges de Sainte-Croix. Le temps pluvieux de la veille n'avait laissé qu'un léger voile de nuages, comme pour garantir des rayons du soleil. L'air était doux et tranquille au milieu de cette salle, dont la pelouse formait le plancher et les verts sapins la muraille. Plus nombreuse que de coutume, l'assemblée a offert aussi une mesure plus qu'ordinaire de vie et d'intérêt. Plusieurs frères vaudois, entre lesquels on a remarqué avec plaisir deux laïques, quelques pasteurs neuchâtelois, un de Genève, un de Paris, firent tour à tour des allocutions et des prières, en sorte que, sous la conduite du Saint-Esprit, l'intérêt alla croissant et l'édification fut abondante. Fréquemment le chant des cantiques vint les soutenir. — Entre beaucoup de bonnes choses, on a remarqué deux pensées, qui semblent en opposition et qui cependant se concilient, parce que la vérité de Dieu s'applique aux besoins les plus divers. Un frère, après avoir donné d'intéressants détails sur les Eglises d'Amérique, finit par s'adresser à ceux qui pourraient n'avoir pas encore choisi la bonne part, et leur fit sentir le danger de se contenter d'un à peu près. « A peu près chrétiens, disait-il, c'est-à-dire encore irrésolus! à peu près croyants, pourtant pas encore dans la foi! à peu près sauvés, mais encore en dehors de l'alliance, fût-ce même de très peu! Voyez le péril : un navire revient d'un long cours; il touche presque au

ɔort; mais, trop peu attentif, il heurte contre un écueil, il fait ·au, et une vague l'engloutit pour jamais, là, près, tout près du ivage! Ainsi beaucoup seront près, tout près du salut, et ce- ·endant perdus; à la porte, mais en dehors!!!» Un autre frère, e retour après une longue absence, s'écria : « Je suis persuadé ue, s'il y a ici des cœurs encore étrangers à la grâce, il en est ussi beaucoup, et je crois la plupart, qui l'ont reçue dans leur œur. Mais j'ai été peiné d'une chose : je n'entends guères : cantique d'actions de grâces, le chant de louange du fidèle ue l'amour de son Dieu a sauvé et qui a, comme il doit l'avoir, joie de son salut. Il y a vingt ans, dans ces assemblées, on ntendait retentir : « Mon cœur joyeux, plein d'espérance... » Oh qu'est heureux l'homme sincère... » et d'autres cantiques mblables, si bien placés dans la bouche de ceux qui font pro- ssion d'avoir été perdus et d'être reçus en grâce... Pourquoi : les entends-je plus? De la joie! Oh, réjouissez-vous au Sei- ıeur, et vous serez forts, et vous rendrez à l'Auteur de votre lut, le vrai, le cordial service qu'il demande, avec l'action de âces et la louange dues à son Nom! » — Puissent ces pensées ›rter leur fruit pour ceux qui les liront ici, comme nous pou- ›ns espérer qu'elles l'ont fait pour ceux qui les ont entendues s oreilles et du cœur! — L'Union chrétienne de jeunes gens it plus tard son assemblée; et il y eut, le soir encore, un rvice au village de Sainte-Croix.

FRANCE. — A l'occasion de démarches bienveillantes faites r une réunion d'hommes marquants des deux chambres du ırlement anglais pour obtenir la liberté religieuse en faveur s chrétiens évangéliques de France, on a été conduit à ercher tous les cas où cette liberté leur a été refusée, et ın en a trouvé soixante-un (61), à dater du mois d'avril 1852 squ'au mois d'avril 1854, c'est-à-dire pendant les 2 ans passés us l'empire du décret du 25 mars 1852, qui assimile les unions religieuses aux rassemblements de plus de 20 per- nnes prohibés par le code civil. Plusieurs journaux anglais ont fait l'énumération détaillée, en citant les faits, les lieux, ; dates et les personnes; encore est-il bien d'autres cas qui sont pas venus dans le domaine des faits publics. Plaise à eu de bénir les démarches de ces hommes pieux pour le ›re cours de la vérité en France!

BELGIQUE. — En attendant plus de détails sur la *Société évan- !ique belge,* nous transcrivons, pour la rappeler au souvenir

actif de nos lecteurs, les lignes suivantes du *Chrétien belge,* journal de la Société : « Ses travaux continuent comme par le passé, et, dans la plupart des localités évangélisées, sont visiblement bénis. La station de Fontaine-l'Evêque, à laquelle le Seigneur a enlevé son pasteur, M. Junet, en novembre 1853, a été pourvue d'un évangéliste, et il semble qu'il y ait aujourd'hui, dans cette station, le commencement d'un réveil. Un évangéliste a été placé à la tête du troupeau flamand de Weert-Saint-Georges, et un local acheté pour lieu de culte de ce troupeau. — Un nouveau pasteur a été appelé et pourra bientôt, nous l'espérons, se rendre au milieu de nous. Un autre a été engagé provisoirement, mais nous pensons que rien n'empêchera que cet engagement ne devienne définitif. — On le comprend, cette augmentation du personnel, qui correspond à une heureuse extension de l'œuvre, ne tardera pas à peser d'une manière assez forte sur le budget de la Société; mais elle met sa confiance dans le Seigneur qui l'a soutenue jusqu'ici, et elle demande à ses amis de vouloir bien lui continuer, en proportion de ses besoins, leur généreux appui. »

— *Leers-Fosteau.* Nos lecteurs n'ont pas oublié le marquis *d'Aoust,* ancien capitaine de vaisseau, qui a été un des plus beaux fruits et des plus zélés bienfaiteurs de la Société évangélique belge. Né catholique, il fut amené après quatre-vingts ans à la connaissance du salut. Lorsqu'il eut sollicité l'établissement d'une prédication évangélique à Leers-Fosteau où étaient son château et ses terres, elle eut lieu d'abord dans une grange, puis dans une bergerie, jusqu'à ce qu'enfin il fit construire à ses frais une chapelle, inaugurée en 1849. C'est lui qui entretenait aussi le pasteur que la Société y avait placé à sa demande. — Il vient de mourir, dans sa 94me année, avec les sentiments chrétiens les plus édifiants. Il s'est vérifié en lui, dans ces dernières années, ce que l'apôtre dit, qu'*à mesure que l'homme extérieur tombe, l'intérieur se renouvelle.*

Grande-Bretagne. *Londres.* — Le parlement anglais vient de fournir un exemple de la manière dont un gouvernement peut, sans contrainte, favoriser les bonnes mœurs, la religion, et en particulier l'observation du dimanche. Il a porté une loi qui met une différence dans l'impôt entre les fiacres et voitures de place qui sont en activité les sept jours de la semaine, et ceux qui ne fonctionnent que les six jours ouvriers. Tandis que les premiers payent sept schellings d'impôt, les seconds n'en payent que six;

: qui est, avec leur travail réel, dans une proportion exacte. ussitôt 700 propriétaires de fiacres ont profité de cette loi, le nombre en augmente chaque jour. Les voitures à six jours : reconnaissent immédiatement à leur chiffre, qui, se comptant :puis 10,000 en sus, portent tous 5 chiffres marqués sur une aque de couleur claire; et les hommes pieux se font un plaisir : les employer de préférence aux autres, numérotés de 1 ı sus. Les propriétaires de ces fiacres ne peuvent assez dire ımbien chevaux et cochers se trouvent mieux de ce jour de pos, et ils estiment que, même sous le rapport pécuniaire, ont gagné au parti qu'ils ont pris. Les cochers des 3000 ıcres à sept jours expriment généralement un vif désir de uir des mêmes priviléges; un des grands avantages qu'ils y ouvent, est de pouvoir assister au culte public du dimanche, dont ils sont entièrement privés sans cela.

PRIÈRE.

Tu m'as parlé, Seigneur; je ne veux que t'entendre;
Devant toi mon désir est enfin tout entier!
Sous tes coups répétés je puis encor comprendre
Qu'il est bon de te suivre en mon obscur sentier.

Mais qu'ai-je dit? Obscur!... Non; ta bonté céleste
D'un éclat doux et pur rayonne autour de moi.
Tu retires tes dons, mais ton amour me reste:
Je respire ta paix sur les monts de la foi.

L'ennemi rugissait, quand ta grâce suprême,
Seigneur, m'enrichissait de tes dons précieux.
Il ne peut les ôter; non, ta grâce est la même.
Vivre de ton amour, c'est déjà vivre aux cieux.

Mon regard, détaché de cette froide terre
Qui m'offrit vainement et ses fleurs et son miel,
S'élève avec amour vers mon céleste Père,
Se fixe avec espoir sur le bonheur du Ciel.

O Jésus! bon Berger, achève ton ouvrage!
Viens calmer ce combat qui m'assaille aujourd'hui.
Ta houlette fidèle, en me rendant plus sage,
Me ramène vers Toi, mon sûr, mon tendre appui!

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES NATIONS CATHOLIQUES ET LES NATIONS PROTESTANTES comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité. Par N. Roussel. Paris 1854, Ch. Meyrueis; etc. Deux volumes de 500 et 485 pages in-8°. Prix : 10 fr.

Le titre de cet ouvrage en donne déjà une idée. L'auteur prend les nations catholiques et protestantes qui se trouvent d'ailleurs dans les circonstances les plus semblables, pour les comparer ensemble et en tirer une preuve en faveur de la vérité. Si le bon est la conséquence du vrai, et le mal la conséquence du faux, la conclusion est juste et frappante. Ainsi l'auteur rapproche, par exemple, sous le triple rapport indiqué dans son titre, les deux Amériques, du Sud (catholique) et du Nord (protestante) ; l'Irlande et l'Ecosse ; les cantons catholiques de la Suisse, et les cantons protestants ; l'Autriche et la Prusse ; la Belgique et la Hollande ; les missions catholiques et les missions protestantes ; l'Espagne, puis l'Angleterre au XVIe et au XIXe siècle ; le catholicisme sur le trône en Italie, et le protestantisme sous la croix en France ; etc. La comparaison est presque toujours basée sur des faits et des données statistiques, qui ont dû exiger beaucoup de recherches, et qui donnent une grande force au raisonnement. Quelquefois peut-être, là où les données statistiques sont moins précises, pourrait-on trouver quelques légères traces d'exagération, mais qui ne sauraient infirmer les conclusions de l'ensemble. Ce livre, qui se traduit déjà en Amérique et en Angleterre, a une haute portée apologétique, et, malgré ce qu'il a quelquefois d'aride dans les détails, se fait lire avec intérêt dans plusieurs de ses parties.

UNE SOIRÉE DU JOUR DE L'AN. La question des pauvres. Neuchâtel 1854, J.-P. Michaud; etc. Une brochure de 45 pag. in-12. Prix : 75 cent.

Un « étranger dans les portes » d'une ville de la Suisse française (que nous croyons être Neuchâtel) a publié, au profit des pauvres du lieu, une brochure portant ce titre, et renfermant ses vues sur les moyens de venir efficacement au secours des pauvres, sans risquer, comme il arrive si souvent, de leur faire un mal moral. Plus le problème est difficile à résoudre, plus nous devons être reconnaissants envers tous ceux qui cherchent à l'éclaircir.

AVIS. — La Société Biblique auxiliaire du canton de Vaud, la Société des Missions de Lausanne, et la Société Evangélique auront leur assemblée annuelle, s'il plaît au Seigneur, le mardi 15 août prochaine, au Casino.

— Diverses personnes ayant fait des observations sur les inconvénients que présente la saison dans laquelle tombe la fête anniversaire de l'établissement de St.-Loup, on informe les amis de l'œuvre des Diaconesses que la réunion de cette année aura lieu, si Dieu le permet, le 16 août prochain, à 10 heures du matin.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.



1854. — N° 24. Du 13 Aout.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

LES PRISONNIERS EN RUSSIE.

Quelque étranger que l'on soit à la politique, chacun, dans temps, suit avec un anxieux intérêt cette guerre d'Orient, toutes les grandes puissances de l'Europe seront bientôt iées pour mettre un frein aux dispositions envahissantes de Russie, et qui a déjà coûté tant de vies aux deux partis. Bien prières s'élèvent à Dieu afin qu'il daigne mettre un terme effusion du sang, faire tourner les événements à sa gloire, se servir des nombreuses calamités que la guerre entraîne ès elle, pour étendre le règne de Jésus-Christ. — C'est dans spérance d'encourager de telles prières que nous voulons onter aujourd'hui un épisode curieux d'une lutte contre la ssie qui remonte à plus d'un siècle, et qui n'a guère d'anaie avec celle de nos jours. On y verra comment le Seigneur t faire tourner les plus grands maux au salut des âmes.

Pendant la guerre longue et malheureuse que Charles XII, de Suède, soutint contre Pierre Ier, empereur de Russie, un nd nombre d'officiers et de soldats suédois furent faits prisniers par les Russes et conduits dans l'intérieur du pays. ınis d'abord à Moscou, il y furent reçus avec beaucoup de ıté par deux pasteurs évangéliques, qui les pourvurent de

vêtements, de livres religieux, et leur prodiguèrent les soins de leur ministère. Aussi ne fut-ce pas en vain : plus d'un cœur amolli et humilié par la souffrance fut amené à reconnaître sa misère et à soupirer après le salut.

En décembre 1709, quatre mois après la bataille de Pultava[1], tous ces prisonniers servirent à orner le triomphe de l'empereur; puis ils furent transportés, par divisions de cent hommes, sur de misérables traîneaux, jusqu'aux régions glacées de la Sibérie. — La division dirigée sur la ville de Klinoff comprenait trois de ces officiers rendus sérieux et désireux de *la seule chose nécessaire;* ils furent bientôt unis par les liens d'une étroite amitié. C'étaient le capitaine de Wreech, le capitaine Tabbert et le cornette Melchior Paul. Dès leur arrivée, ils eurent la joie de retrouver dans les restes de leurs effets plusieurs bons livres qui furent aussitôt mis à profit. — Après avoir cherché, au milieu de beaucoup de larmes et de prières, le pardon de ses péchés, le capitaine Wreech trouva enfin la paix par la foi en Jésus; et dès ce moment il fut comme un flambeau qui brilla, non sans bénédiction, au milieu de ses compagnons d'infortune. Il fut conduit à remplir, en quelque sorte, l'office d'aumônier du détachement; tous les dimanches, matin et soir, il célébrait le culte avec les prisonniers et leur lisait un sermon évangélique. Plusieurs furent réveillés de leur sommeil spirituel par ce moyen.

En 1711, tous les prisonniers furent conduits plus avant dans la Sibérie. La division de Klinoff arriva à Tobolsk, capitale du pays, après un voyage si long et si pénible qu'il fallut une protection merveilleuse de Dieu pour qu'aucun d'eux ne mourût de faim. Le capitaine Wreech et une partie de la division restèrent à Tobolsk; le reste fut disséminé dans les lieux du voisinage.

Un mois après leur arrivée, un capitaine de cavalerie, qui se

[1] Après cette bataille, 14 mille Suédois, seuls débris de l'armée, se rendirent prisonniers à 9 mille Russes envoyés à leur poursuite. Le roi Charles XII lui-même échappa avec peine, et se réfugia, blessé, sur le territoire turc, à la merci du sultan, qui prit sa défense. En général cette guerre, qui dura 20 ans (de 1700 à 1721), posa les bases de la puissance colossale du czar, et lui valut, entre autres, la possession de toutes les provinces de la mer Baltique, qu'il enleva à la Suède. C'est à la même époque que le czar Pierre Ier fonda Pétersbourg dans les marais de la Newa, en y jouant la vie de 100 mille paysans; il bâtit aussi, sur une île voisine, la ville de Kronstadt, dont les formidables fortifications furent considérablement augmentées par ses successeurs, en particulier par Alexandre.

trouvait dans une grande misère, pria instamment Wreech d'entreprendre l'éducation de son fils, âgé de sept ans. Désirant de se rendre utile, W. accepta cette tâche. Mais à peine avait-il mis la main à l'œuvre qu'il s'aperçut, non sans confusion, qu'il n'avait point une connaissance approfondie de la religion chrétienne; c'est tout au plus s'il avait appris le catéchisme dans sa jeunesse, et il y avait bien peu de temps qu'il lisait la Parole de Dieu. Il résolut donc de s'entourer de tous les secours qui seraient à sa portée. Mais il n'y avait pas moyen de se procurer des livres à Tobolsk. Dans sa détresse, il exposa ses besoins à Dieu, et il consulta aussi son ami, Melchior Paul, avec lequel il arrêta un plan d'instruction chrétienne qui comprenait dans un ordre très judicieux la chaîne des vérités évangéliques.

W. s'appliqua en même temps à l'étude de la Bible; et il y trouvait des récits instructifs, qu'il racontait ensuite d'une manière animée à son écolier. En l'instruisant, il s'instruisait lui-même. Son amour pour le Seigneur et sa confiance en lui se fortifiaient à mesure qu'il apprenait à mieux connaître les dispensations divines envers ce peuple d'Israël de qui devait naître, pour le monde, un tout-puissant Sauveur. Cette manière d'enseigner la religion par l'histoire de la Bible avait aussi beaucoup d'attrait pour l'enfant; et bientôt il fut si familiarisé avec la partie historique des Ecritures, que c'était un charme de l'entendre en raconter les principaux traits dans son langage enfantin. — Au reste, les instructions du capitaine s'étendirent bientôt plus loin qu'il n'avait pensé, car l'enfant devint le précepteur de sa mère; comme son cœur était plein des récits de la Bible, sa bouche en parlait souvent. Ce témoignage du bon plaisir de Dieu fut pour W. un encouragement salutaire, et il poursuivit son œuvre avec une nouvelle ardeur.

En 1712, on vit arriver à Tobolsk un nouveau transport de prisonniers où se trouvaient plusieurs enfants; et comme l'habileté de W. était connue, ils lui furent présentés par leurs mères avec prière instante de les recevoir aussi. Il ne put s'y refuser; le quartier-maître Ruder consentit à donner les leçons d'écriture et d'arithmétique, et pour l'enseignement religieux, W. trouva un aide fort utile dans son ami Paul.

Ses travaux pédagogiques ne lui firent point négliger l'édification des adultes. Outre les deux services du dimanche, il les réunissait trois fois par semaine pour lire avec eux des

ages d'un christianisme pratique et vivant. Quelques-uns nt éclairés par ces lectures; ils comprirent que leur christianisme de pures formes ne leur servirait de rien au jour du gement, et, par la grâce divine, ils parvinrent à une conversion véritable. — Mais le changement qui s'opéra en eux leur tira bientôt la haine d'hommes *ignorants et dépourvus de sens*, qui les accusaient d'avoir été ensorcelés, et s'indignaient de ce que ces hommes s'avisaient de déclarer insuffisante la religion qu'ils avaient eue jusqu'alors. W. ne se laissa point effrayer de ce bruit, sachant que *tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ, seront persécutés*; seulement il s'appliqua d'autant plus à faire le bien et à prévenir soigneusement chez ses amis les écarts du fanatisme.

Après les fêtes de Noël, Melch. Paul, ayant lu avec une grande édification le livre intitulé : « La Théologie du cœur, » conseilla aux frères de se réunir de temps en temps pour en lire quelques fragments et pour s'instruire ensemble par leurs expériences chrétiennes. Ces réunions, composées d'abord de quatre ou cinq personnes, devinrent peu à peu fort nombreuses et excitèrent une nouvelle persécution. Les ecclésiastiques de la ville prêchèrent contre ces assemblées; l'inimitié du peuple en fut excitée, et des noms injurieux, tels que ceux de *piétistes*, de *quakers*, leur furent prodigués. Au premier moment, plusieurs s'en effrayèrent; mais peu à peu on se lassa de ces clameurs, et les réunions redevinrent nombreuses.

Diverses circonstances contribuèrent à favoriser ce réveil religieux. Plusieurs n'échappèrent à de grands dangers que par un soin tout particulier de la Providence. Un jour, un incendie ayant éclaté de grand matin, le bruit se répandit que les prisonniers suédois avaient fait un complot pour surprendre et égorger la population russe. Aussitôt un même cri retentit dans toute la ville : « Russes, sauvez vos vies! que chacun tue » les Suédois qui sont dans sa maison! » Plusieurs furent en effet misérablement massacrés. Tout cela, joint à de puissants appels intérieurs, concourut à réveiller ou à ranimer les âmes. Beaucoup étaient dans l'angoisse; un petit nombre seulement avaient trouvé la paix; quelques-uns, après avoir eu quelque temps le sentiment de leur adoption, furent assaillis de doute qui leur causèrent de grands combats. W., alors, avait ass affaire à les consoler et à les instruire. Mais il trouva des rections précieuses dans divers ouvrages de piété qu'on

avait envoyés d'Allemagne, et dans les lettres qu'il recevait de quelques hommes évangliques auxquels il avait demandé des conseils.

Tandis que plusieurs, jeunes et vieux, éprouvaient ainsi à Tobolsk l'influence de la grâce divine, à Kasan, à Archangel et dans d'autres lieux encore, un assez grand nombre de prisonniers furent réveillés par le moyen des écrits d'Arndt, de Franke et d'autres hommes pieux, en sorte que, ne pouvant se procurer des livres d'édification imprimés, ils se donnaient la peine d'en faire, de leur propre main, des copies.

W. prenait alors ses repas hors de chez lui; mais on lui demanda instamment de se mettre à son ménage pour prendre en pension trois de ses écoliers, et il y consentit, quoiqu'il ne pût prévoir comment il pourvoirait à la dépense, parce qu'ils étaient très pauvres ainsi que lui. Mais, convaincu des avantages qu'il trouverait à avoir ses élèves constamment sous ses yeux, il pensa que Dieu, qui était si souvent venu à son secours, ne l'abandonnerait pas dans cette circonstance. Il remit le soin de la cuisine à un vieux sous-officier, qui jusqu'alors lui avait servi de sous-maître, et il le remplaça par Michel Schlægel dans ses fonctions. Dès lors (juillet 1714), le nombre des écoliers s'accrut; et ils commencèrent aussi à montrer par leur conduite une crainte de Dieu si vraie et si sérieuse, que plusieurs personnes, frappées de ce changement, furent ainsi amenées à la repentance et à la foi. — Un homme avait reçu la visite d'un ami, auquel il croyait rendre honneur en buvant avec lui jusqu'à ce qu'ils fussent ivres. A cette vue, son jeune enfant prit aussitôt la plume, et, le cœur plein de tristesse, il lui écrivit une lettre fort touchante sur le mal qu'il y a dans cette sorte d'excès. Il donna la lettre à sa mère, pour qu'elle la remît à son père le lendemain matin. Celui-ci prit la chose en bonne part; honteux de sa conduite et angoissé dans son âme, il ne put rester à la maison. Dès qu'il fut dans la rue, il rencontra le capitaine W. et lui raconta, avec un cœur profondément humilié, ce qui venait de se passer. « J'ai bien des grâces à rendre à Dieu, lui disait-il, de ce qu'il s'est servi de mon propre enfant pour me rendre confus de ma mauvaise conduite. » — Mais tous les parents ne reçurent pas aussi bien les avis donnés par leurs enfants. Sans doute ceux-ci manquèrent quelquefois de modestie et n'employèrent pas toujours le ton convenable. Il en résulta chez quelques-uns de l'irritation. — La paix fut aussi troublée

dans quelques familles, parce que les enfants, voulant obéir à Dieu, durent se refuser à des choses mauvaises que leurs parents exigeaient d'eux. Au lieu d'admettre les points dans lesquels ces enfants étaient fondés sur la Parole de Dieu, et de les reprendre de leurs torts réels, on décria l'école en disant qu'on y enseignait aux enfants la désobéissance envers leurs parents, et qu'on répandait dans leurs jeunes cœurs toute espèce de mauvaises semences.

Ces calomnies firent tant de bruit, que les parents prièrent un ecclésiastique d'exercer sur l'école une espèce d'inspection. Rien ne pouvait être plus agréable à l'excellent W. : il y voyait un moyen de faire taire la malveillance, et de prouver au public qu'il n'enseignait à ses élèves que la pure Parole de Dieu.

D'autres obstacles se présentèrent encore. W. occupait, chez un fabricant de savon, une seule et unique chambre, où il donnait ses leçons, prenait ses repas, et couchait avec ses deux aides et huit élèves. Quand l'hiver fut venu, il n'y eut plus moyen d'y tenir, à cause du peu d'espace et de la mauvaise odeur qui s'exhalait des chaudières du savonnier. Mais il n'avait ni l'argent nécessaire, ni l'occasion favorable pour louer un meilleur local. Comme toujours, dans sa détresse, il eut recours à la prière, et Dieu daigna encore l'exaucer. Comme il était à réfléchir s'il ne serait pas convenable qu'il vendît une partie de ses livres pour se procurer de l'argent, le quartier-maître Ruder, quoique pauvre lui-même, lui apporta deux roubles; et bientôt après, il trouva l'occasion de louer, pour le prix de trois roubles, un plus vaste local. Il y établit l'école, et conserva l'ancienne chambre, dont il fit sa demeure particulière. Depuis ce temps, ses écoliers redoublèrent de docilité et d'application, et Dieu bénit cette œuvre de la manière la plus manifeste.

L'aumônier Lauréus fit, en octobre, un premier examen de l'école; et comme il interrogea les élèves avec beaucoup de bonté et de simplicité, le résultat fut satisfaisant. — Un second examen eut lieu en décembre. Les enfants s'y préparèrent par de ferventes prières. On y invita leurs parents, ainsi que le général Kulbars, sous la surveillance duquel tous les prisonniers étaient placés. Cet examen, que Dieu daigna bénir, laissa une impression très favorable. Alors déjà l'établissement comprenait trois maîtres, douze écoliers, un domestique et une servante. Mais bientôt il s'accrut encore, et quelques Russes même y envoyèrent leurs enfants.

à coup, la maison fut vendue; W. dut en sortir avec
monde et se vit de nouveau dans un très grand em-
Il se présenta, il est vrai, l'occasion d'acheter, pour le
45 roubles, une maison; mais dans leur pauvreté, les
ers étaient hors d'état de l'acquérir sans contracter une
:n forte pour eux. W., soutenu par la foi, leur promit
ibuer de tout son pouvoir à l'acquittement de la dette,
ıison fut achetée.

ɔuvel examen eut lieu en avril 1715. On y invita les
es qui nourrissaient encore des préjugés. W. exhorta ses
s'y préparer convenablement; puis, s'étant mis à ge-
pria le Seigneur de se déclarer lui-même pour l'école,
mer la bouche à ses détracteurs. — M. Lauréus inter-
s enfants sur les doctrines de la justification et de la
ation. Les plus avancés répondirent à toutes ses demandes
ière à le satisfaire entièrement, prouvant toujours ce
saient par quelque passage de l'Ecriture. Il fit souvent
ctions à leurs réponses; mais il ne put en rien les ébran-
es deux doctrines fondamentales de l'Evangile: 1° Celui
çu une foi véritable en Jésus-Christ, est juste devant
ns qu'il y ait en lui aucun mérite des œuvres; 2° Celui
çu de Dieu cette foi, éprouve toujours un changement
r, et s'applique nécessairement aux bonnes œuvres,
ıe la vraie foi ne peut pas exister sans porter des fruits.
ɔsèrent clairement aussi les autres doctrines du caté-
le Spener, d'après lequel ils étaient instruits. — Il n'en
s davantage pour dissiper jusqu'aux derniers préjugés,
mbre des écoliers s'accrut encore. W., se confiant en
eçut aussi sans rétribution quelques enfants pauvres,
argea de tout leur entretien. Il sentit bientôt le besoin
ıvel aide; il le demanda au Seigneur, et le même mois
ıva dans la personne du capitaine d'Albedyll.

à peine celui-ci avait-il mis la main à l'œuvre, qu'une
e et terrible épreuve vint frapper l'établissement: un
ncendie éclata dans la ville, presque toute construite en
la maison d'école, qu'on venait d'acheter, fut aussi ré-
cendres. W. dut renvoyer tous ses élèves chez leurs
, et s'estimer fort heureux d'être reçu, avec tous ses
ans la maison d'un capitaine de cavalerie.

efois le secours ne tarda pas à survenir. Deux jours
'incendie, W. reçut de Halle, par l'intermédiaire du

docteur Franke[1], un envoi de 500 roubles d'argent (2000 fr.), 68 Bibles, 100 Nouveaux-Testaments, 50 recueils de cantiques et 500 traités. Quelle joie! que d'actions de grâces! — La répartition de ces richesses fut faite d'après les directions qui les accompagnaient; les prisonniers de Tomsky et des autres lieux de la Sibérie y eurent part; mais ce qui était destiné à Tobolsk suffit pour payer toutes les dettes, pour secourir plusieurs familles indigentes et pour entretenir pendant quelque temps les plus pauvres enfants. Les lettres de Franke et d'autres amis chrétiens, qui accompagnaient le présent, contribuèrent beaucoup à fortifier les prisonniers.

Rien dans cet envoi généreux n'étant destiné à l'école, W. ne crut pas devoir en soustraire la moindre partie pour rebâtir la maison incendiée; mais il espérait qu'après un tel secours, une collecte parmi les prisonniers suffirait à l'achat d'un nouveau bâtiment. Toutefois cette collecte ne produisit que 24 roubles; et quoique le capitaine Tabbert offrît d'en prêter 40, ce n'était point encore assez, au prix où l'incendie avait fait monter les maisons. Il prit donc, bien qu'avec un grand serrement de cœur, la résolution de renoncer entièrement à son école. — A l'ouïe de cette nouvelle, son premier écolier vint lui dire en pleurant : « J'ai appris qu'il n'y aurait plus d'école; mais ne m'abandonnez pas, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas! » W., ému par ces paroles, reprit son projet, donna 31 roubles à un ami pour lui acheter dans la campagne, où il était à meilleur marché, le bois nécessaire à la construction d'une maison. A peine son ami fut-il parti, que la foi de W. fut ébranlée : il craignait d'avoir entrepris une dépense au-dessus de ses ressources, et il serait retourné en arrière s'il n'eût pas été trop tard. Son ami revint bientôt avec une belle quantité de bois pour le prix de 49 roubles. — A cette vue, le courage de W. lui revint, et il dit à son ami : « Quand la maison devrait me coûter mille roubles, je n'en mettrais pas moins la main à l'œuvre! » Mais la foi qui grandit si promptement, est sujette aussi à décliner de même. Dès le lendemain la confiance de W. avait faibli : la rapidité du courant avait séparé les radeaux, et conduit le bois à demi-lieue au-dessous de la ville. Malgré de grandes difficultés à vaincre, on parvint néanmoins, non sans

[1] Voir sur Franke et sur sa Maison des orphelins à Halle, année 1837, No 3, page 51; No 6, page 108; et No 15, page 250. L'entreprise de W., quoique bien en petit, n'était pas sans analogie avec celle de Franke.

frais, à le ramener. L'ancien emplacement fut vendu, et l'on en acheta un plus vaste. Bientôt il s'y éleva un grand édifice, où la nombreuse famille put entrer peu de mois après.

La foi de W. continua d'être ainsi mise à de grandes épreuves, et soutenue par de réjouissants succès. Tantôt l'argent manquait; tantôt il s'élevait des contestations entre les maîtres; tantôt les parents menaçaient de retirer leurs enfants, quand on réclamait les mois d'école; tantôt les adversaires calomniaient. D'un autre côté, les enfants croissaient de plus en plus dans l'amour pour le Sauveur et dans la vie chrétienne. Quelques personnes du voisinage de l'école furent converties, et Dieu montra que sa providence veillait sur la maison, en pourvoyant, au jour le jour, à ses pressants besoins. — Comme l'espace le permettait, on y admit de jeunes filles, qui furent placées sous la surveillance d'une veuve pieuse.

Le journal du capitaine W. pour l'an 1716 contient quelques détails intéressants. — Le 20 janvier, un pauvre jeune domestique vint lui dire qu'ayant appris que l'établissement manquait d'argent, il le priait de recevoir de lui un petit don, et il lui remit un rouble. — Le 25, un pauvre homme qui venait de perdre sa femme, amena deux enfants, de quatre et de six ans; il les portait dans ses bras, parce que leurs pieds étaient blessés. Lorsqu'il arriva, les maîtres et les écoliers étaient réunis dans la salle; tout le monde fut ému, et plusieurs des enfants pleuraient en voyant ce touchant spectacle. Le même soir, W. trouva ces deux enfants assis sur leur lit et chantant une mauvaise chanson, ce qui lui fit une vive peine; mais dans la suite il reconnut que, pour ces pauvres enfants aussi, ses soins avaient été bénis du Seigneur. — Le 8 mars, jour d'examen, beaucoup de personnes s'étaient rassemblées dans l'espérance d'être édifiées, comme de coutume; mais la plupart des enfants restèrent muets. Les maîtres y puisèrent, pour eux et pour leurs écoliers, des leçons d'humilité qui leur furent très salutaires. — Quelques jours avant Pâques, on répandit le bruit qu'il se faisait dans la maison des choses mauvaises et qu'il y régnait un mal contagieux. Presque tous les élèves furent rappelés par leurs parents, sous le prétexte de la fête, et lorsque le 25 avril on rouvrit l'école, il ne s'y trouva qu'un petit nombre d'enfants. Alors tous les maîtres se prosternèrent ensemble devant le Seigneur, et le prièrent de ne pas permettre que l'ennemi pût renverser l'œuvre qu'ils avaient

commencée. Bientôt tous les enfants revinrent, et toutes ces calomnies furent oubliées sans qu'on eût dit un seul mot pour cela. — « Le 6 mai fut pour nous un jour d'allégresse. Il nous arriva de Moskou un secours de 400 roubles, quelques livres d'école et 422 traités. Nous pûmes encore une fois payer toutes nos dettes. » — A la fin de mai, on reçut dans la maison quelques officiers nécessiteux, qui ne donnaient point de leçons, mais qui, par leurs dispositions, faisaient espérer qu'ils ne nuiraient pas à l'établissement. — L'examen du 15 novembre alla beaucoup mieux que le précédent. M. Lauréus avait chargé W. d'interroger lui-même les enfants sur la personne du Christ, sa double nature et son triple office. Les auditeurs, qui étaient en grand nombre, furent si édifiés, qu'ils demandèrent à revenir le lendemain et le surlendemain, afin que le sujet pût être mieux développé. Des larmes coulaient de leurs yeux, surtout à l'ouïe des réponses des enfants de quatre ou cinq ans. Quelques-uns disaient : « Ces petits enfants nous font honte : ils » savent des choses que nous avons ignorées toute notre vie. » Un vieillard s'écria, profondément ému : « O Seigneur Jésus, » quelles grandes grâces tu accordes à ces enfants! Et moi, » pauvre vieillard ! » — C'est que la plupart des élèves étaient réellement dans des dispositions très satisfaisantes : ils avaient une vraie connaissance de leur état de péché, une repentance sérieuse, et cherchaient avec ardeur la grâce de leur réconciliation. Dans les heures consacrées à des entretiens familiers, ils ouvraient souvent leur cœur à leurs maîtres avec une entière confiance, ce qui fournissait des occasions précieuses de leur enseigner avec fruit le chemin du salut.

A la fin de 1716, l'établissement comptait 86 personnes, dont 60 y étaient nourries. L'entretien de tant de gens coûtait beaucoup; mais, par le moyen du docteur Franke, Dieu toucha le cœur de chrétiens allemands, qui envoyaient de temps en temps des secours à leurs pauvres frères prisonniers en Sibérie.

En janvier 1717, un officier plaça dans l'école, à ses propres frais, un jeune domestique, dont il ne pouvait faire façon. Bientôt ce jeune homme fut puissamment remué par la Parole de Dieu, et il s'opéra en lui un changement remarquable. Ce fait ayant été connu, d'autres jeunes domestiques furent placés dans l'établissement. — Vers le milieu du mois, le bruit courut, quoique sans fondement, que la paix avait été conclue. On s'aperçut à l'école que plusieurs enfants pleuraient à chaudes

et quand on leur en demanda la raison, l'un d'eux
: « Hélas! je n'ai pas encore une piété véritable et so-
n'y a plus d'école et qu'il me faille retourner dans le
'aurai bientôt perdu tout ce que j'ai gagné ici! »
oldats malades étant venus successivement se réfugier
ole, la place ne fut plus suffisante, et l'on acheta une
aison, qui fut convertie en hôpital. Cette partie de
ement prospéra aussi sous la bénédiction de Dieu; plu-
alades y trouvèrent du soulagement pour le corps et
r l'âme, dont on prenait un soin particulier. Un soldat
08 ans y fut envoyé comme fou, d'une distance consi-
Sa folie s'était dissipée pendant le voyage; mais dès
ée il montra tant d'impiété, tant d'aversion pour les
e Dieu, et des habitudes si mauvaises, que W. dut
pour sa maison la présence d'un tel homme. Toutefois
ssion l'emporta. Ayant réuni les habitants de l'hôpi-
manda à Dieu que l'arrivée de cet homme ne leur fût
iége, et qu'on pût, au contraire, faire du bien à ce
ux. On obtint de lui qu'il renonçât à ses habitudes
ations et qu'il assistât aux réunions du culte; mais au
stait toujours le même, et il ne cessait de déplorer la
ses biens temporels. Cependant, qu'arriva-t-il? Ce que
res n'avaient pu faire avec tous leurs soins et toute
érience, Dieu donna à de jeunes enfants de l'accom-
jour, la gouvernante des filles le conduisit dans la
d'école; aussitôt les jeunes filles l'entourèrent, s'éton-
son grand âge. Alors un des maîtres leur dit: « Mes
aimez-vous ce vieillard? Si vous l'aimez, souvenez-
il doit bientôt mourir, et n'oubliez pas de prier pour
que Dieu le rende pieux et le reçoive dans le ciel. »
nts le promirent avec joie, et leur affection gagna le
vieillard, qui, dès lors, prit plaisir à leur faire des
à se mêler à leurs entretiens. Il passa une fois toute
idi dans la chambre des plus jeunes, et entendit les
ons qu'on leur donnait. Tandis que les enfants répon-
s'appuyant toujours sur des passages de la Bible, le
approchait insensiblement sa chaise, jusqu'à ce qu'enfin
va tout près, écoutant avec une grande attention, et
tion visible. Dès lors il fut de jour en jour plus atten-
nt les heures d'édification, et une fois il s'écria: « Oh!
ous avons été aveugles! » — W. saisit la première

occasion d'avoir une conversation avec lui; ce dernier lui apprit qu'il avait été réveillé par une leçon des enfants, et qu'elle avait fait sur lui une impression si forte, qu'il n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. La suite montra que ces impressions étaient profondes et que Dieu lui avait réellement donné un cœur nouveau. —Aussi longtemps que les prisonniers furent retenus en Russie, il trouva son entretien dans l'hôpital de Tobolsk. A la paix, les directeurs de l'école le conduisirent avec eux jusqu'à Moscou; et comme, à cause de sa grande faiblesse, il ne pouvait aller plus loin, les anciens de l'Eglise évangélique prirent sòin de lui, et l'assistèrent de la caisse des pauvres jusqu'au jour où il entra dans la bienheureuse éternité. — Malheureusement tous les malades admis à l'hôpital ne donnèrent pas les mêmes sujets de satisfaction. Mais W. ne se laissa point décourager; et jusqu'à la fin de la guerre, 74 malades furent soignés dans cette maison.

Luther disait que « là où Dieu bâtit un temple, le Diable bâtit aussitôt une chapelle à côté. » Ce proverbe se vérifia aussi à Tobolsk. Près de la maison d'école se trouvait un caveau que le grand incendie avait épargné; un des prisonniers suédois construisit au-dessus un petit bâtiment, et y établit une taverne. Tous les amis du Seigneur en furent attristés : ils craignaient que ce cabaret ne fût une occasion de chute pour plusieurs de ceux qui avaient déjà reçu des impressions salutaires. Mais la première fois qu'on voulut chauffer les appartements de cette nouvelle maison, elle prit feu pendant la nuit et fut réduite en cendres. — Dans cette occasion, Dieu protégea doublement la maison d'école; il la donna pour ainsi dire une seconde fois à ceux qui l'habitaient, car le bâtiment incendié n'était qu'à onze pas de la grange.

Dans le courant de 1718, la foi de W. fut souvent encore mise à l'épreuve par le manque d'argent; il se trouva une fois dans l'impossibilité de payer quatre roubles qu'on lui demandait. Mais il exposa son besoin à Dieu, et le soir même on lui apporta huit roubles. Une chose qui lui donna beaucoup plus d'inquiétude que la pénurie d'argent, c'est qu'à la fin de cette année il remarqua chez quelques-uns de ses plus anciens élèves, moins de sérieux, moins d'application, et plus de vanité qu'autrefois. Ils sentaient et avouaient eux-mêmes qu'ils ne pouvaient plus prier. Cette découverte fit faire aux maîtres des réflexions salutaires, les engagea à prier plus souvent, et à redoubler de vigilance et de zèle.

L'année 1719 fut aussi marquée par une alternative continuelle de besoins et de secours. W. recevait si souvent des réclamations d'argent auxquelles il ne pouvait satisfaire, qu'il éprouvait toujours un sentiment d'effroi quand il voyait arriver un de ses créanciers. Un jour on lui dit qu'un homme auquel il était dû 40 roubles, demandait à lui parler; il ne douta pas qu'il ne vînt réclamer son argent, et il eut, comme à l'ordinaire, un moment d'inquiétude; mais cet homme venait, au contraire, pour offrir de lui prêter encore 15 roubles. Plusieurs fois il fut sur le point de se décider à renvoyer les enfants dès le lendemain, parce qu'il ne pouvait plus les nourrir; mais Dieu l'amenait toujours, au moyen de quelque secours inattendu, à ne pas prendre encore cette pénible résolution. Une fois cependant, il était déjà chez l'aumônier Lauréus, pour lui déclarer que le lendemain il renverrait ses pensionnaires, lorsque le père d'un de ses écoliers entra dans la chambre et lui remit 100 roubles, que les prisonniers avaient consenti à lui prêter sur gages. L'école et l'hôpital comptaient alors 130 personnes.

Après ces longues tribulations, arriva un jour de joie. Le 2 juin 1720, W. rassembla ses élèves, leur fit quelques présents, et leur montra une lettre de Moskou annonçant l'arrivée prochaine d'un envoi de 1000 roubles destinés à soutenir l'école. Il chanta avec eux un cantique d'actions de grâces, et dans une fervente prière il remercia Dieu de ce nouveau bienfait.

C'est ainsi que l'établissement continua de vivre et de prospérer, sous la bénédiction de Dieu, jusqu'à la fin de 1721. Le 25 novembre, un enseigne apporta au gouverneur général de Sibérie la nouvelle que la paix avait été conclue entre la Suède et la Russie, et que les prisonniers devaient se préparer à retourner dans leurs foyers.

CORRESPONDANCE.

Une lettre de Suède.

Nous transcrivons ici quelques passages d'une lettre reçue du Président de l'Alliance évangélique de Suède, au sujet des secours que nous lui avions envoyés pour les chrétiens persécutés de ce pays. Nous devons ces fragments aux personnes qui nous avaient remis leurs dons, et à qui la lettre est adressée aussi bien qu'à nous.

Stokholm, le 30 juin 1854.

Monsieur et cher frère en Jésus-Christ,

Nous vous présentons de tout notre cœur nos remerciements bien sincères de votre lettre fraternelle et si précieuse pour nous, ainsi que des secours matériels que l'amour de vos compatriotes nous a envoyés pour nos pauvres frères et sœurs en la foi, persécutés en Suède à cause du témoignage qu'ils rendent à l'Evangile. Nous tâcherons de distribuer les dons de votre charité parmi eux, du mieux que nous le pourrons.

Béni soit Dieu de ce qu'il touche ainsi les cœurs de nos frères *inconnus*, mais pourtant *connus* en notre Seigneur, en sorte qu'ils partagent nos peines et nos joies. Nous pouvons appliquer ici avec raison ces paroles de l'Ecriture: *Si un membre* (du corps ou de l'Eglise) *souffre, tous les membres souffrent avec lui.* —Votre envoi m'a rappelé aussi les chap. VIII et IX de la 2me Epître aux Corinthiens (sur la collecte), et en particulier le dernier verset du chap. IX : *Or grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable.* Oui, béni soit Dieu pour le plus grand de ses dons, celui qui renferme en soi tout bonheur, toute bénédiction et notre salut éternel : Jésus-Christ, *qui s'est fait pauvre pour nous, afin que, par sa pauvreté, nous fussions enrichis!* C'est là notre grand et riche héritage, que nous savons si peu apprécier dans cette vallée de misère! Mais cela aussi nous est réservé pour la vie à venir.

J'ai à vous faire mes excuses d'être si bref aujourd'hui; mais un voyage que je dois faire, m'empêche de parler plus longtemps cette fois-ci à des frères qui me sont si chers. — Je dois cependant vous informer en peu de mots, qu'après plusieurs débats et luttes assez vives dans les quatre Etats ou Ordres du royaume qui composent la Diète, la loi contre les Conventicules est maintenue sans changement. Nous voilà donc encore sous le régime des mêmes ordonnances anti-évangéliques.

Deux lettres de la Commission synodale des Eglises évangéliques de France nous sont parvenues de Paris: l'une, adressée au roi, lui a été remise par le Dr Wieselgren; l'autre, à l'archevêque d'Upsal, Holmström (primat de Suède), lui est parvenue par le docteur-médecin Mélander. Ces deux écrits se lisent dans les *Archives du christianisme.*

Nous avons reçu, il y a quelques jours, la nouvelle que

N.-P. Person (le frère qui dirige l'Eglise libre d'Orsa), a été condamné à 27 jours de prison au pain et à l'eau. — La baptisme commence à faire de grands progrès parmi nos chers frères. Que le Seigneur nous fasse la grâce de maintenir au milieu de nous *l'unité de l'Esprit par le lien de la paix!*

Nous vous saluons, bien cher frère, et tous les autres enfants de Dieu en Suisse, en vous souhaitant *la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.* — Nous vous supplions de prier pour nous et avec nous notre Père céleste, qu'il daigne répandre abondamment sur nous tous l'effusion de son Saint-Esprit, et que nous soyons de plus en plus fortifiés dans la grâce et dans toute bonne œuvre, afin d'obtenir la victoire dans ce bon combat de la foi, et de remporter la vie éternelle pour l'amour de Jésus-Christ. Amen!

Votre dévoué, etc.

P. S. Nous pouvons maintenant informer nos frères en Jésus-Christ, que nous avons reçu la réponse du roi à notre requête en grâce (en faveur des frères condamnés). Il nous fait connaître qu'aucune grâce n'est accordée à ceux qui ont de l'argent et les moyens de payer; mais pour ceux qui sont pauvres et doivent par conséquent être mis au pain et à l'eau, la peine a été réduite à six fois 24 heures. Vingt-quatre personnes sont actuellement invitées à un pareil *jeûne du Seigneur*, et doivent se rendre en prison le 5 du mois prochain. Quelques-uns, qui sont faibles de santé, restent chez eux pour cette fois. — Que le Seigneur nous accorde la grâce de nous tenir fermement à sa Parole, et de ne pencher ni à droite ni à gauche, mais de confesser notre foi librement et hautement en présence de chacun; car Il dit: *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est aux cieux.*

Assemblée générale de la Société Gustave-Adolphe.

Nous insérons volontiers la lettre suivante, qui nous est communiquée dans ce but par le Comité de la Société genevoise des protestants disséminés, et qui lui a été adressée:

Chers et très honorés frères,

Nous vous annonçons que la 12me assemblée générale de

notre Société doit avoir lieu à Brunswick, les 5, 6 et 7 du mois de septembre. Nous vous prions cordialement de nous y envoyer un représentant de votre Société, afin de réunir autant que possible tous les renseignements sur les besoins des membres souffrants de notre Eglise évangélique, et de faciliter la coopération mutuelle de tous ceux qui s'emploient de quelque manière au maintien de notre foi et au secours de nos coreligionnaires.

Nous vous prions aussi de répandre notre invitation le plus que vous pourrez; en vous assurant de notre loyale affection et haute estime.

(Signé) Dr Grossmann,
Président de la Société Gustave-Adolphe;
Howard, secrétaire.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ALLEMAGNE. *Grand-Duché de Bade.* — A Durmersheim, petite ville badoise, il y a quatre ans, *pas un seul* bourgeois ne professait le christianisme évangélique; aujourd'hui il s'y trouve une florissante église évangélique qui compte déjà *cent trente* membres. Voici la circonstance qui a amené ce changement. Un prêtre de Rome, le P. Hasslacher, y est venu prêcher le dogme ultramontain et pousser le cri fanatique : « Jetez au feu vos Bibles ! » et cette parole a ouvert les yeux de plusieurs; « car, » se sont-ils dit, « il est impossible que la religion qui vous ordonne de jeter la Bible au feu soit la bonne, et qu'elle vienne de Dieu. » Le P. Hasslacher, voyant que sa prédication avait un résultat si contraire à celui auquel il s'attendait, et si fâcheux pour son Eglise, a bien cherché ensuite, par des arguties et des sophismes, à prouver à ces braves gens qu'ils faisaient fausse route en se détachant de Rome pour s'attacher à la Bible; mais eux, en lui répondant tout simplement par des déclarations de la Bible, lui ont montré qu'il perdait sa peine et l'ont couvert de confusion.

GRANDE-BRETAGNE. *Londres.* — Du 5 janvier au mois de juin, 140 adultes ont renoncé aux erreurs de Rome dans la seule église de Saint-Paul.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 25. Du 27 Aout.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne
Apocalypse, III, 11.

---

mmaire : Assemblée annuelle des Sociétés religieuses de Lausanne en 1854; I. — But et utilité des épreuves. — *Correspondance.* L'œuvre de Dieu en Toscane. — *Nouvelles religieuses.* Allemagne. Grande-Bretagne. Orient; Palestine. Amérique du nord; Etats-Unis. — La chasse aux hommes. — Avis.

ASSEMBLÉE ANNUELLE DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES DE LAUSANNE EN 1854.

I.

Les occasions de grandes assemblées fraternelles se multi-ient chaque année davantage; et il ne se peut que chacune s'en ressente par un concours un peu moindre d'assistants; r il est un terme aux meilleures choses, et les chrétiens ne uvent ni ne doivent négliger leur tâche immédiate pour assis- trop souvent aux fêtes même les plus douces et les plus nies. C'est là un inconvénient de cette multiplicité, sans ute; il faut néanmoins s'en réjouir, puisque les bénédictions tachées à ces grandes réunions fraternelles se répandent ainsi r un plus grand nombre de lieux. — Il se peut que la fête anni-rsaire du 15 août dernier à Lausanne, ait fait faire à quelques rsonnes ces réflexions. Mais si elle a réuni, peut-être, un u moins d'auditeurs étrangers que dans des temps plus an-ens, nous croyons que l'édification n'en a pas, pour tout cela, moindre. Ce n'est pas que les sociétés de Lausanne eussent plus grandes choses à raconter que l'année dernière. Mais Seigneur était là, il faisait sentir sa présence, et à des nou-lles intéressantes de son règne, sont venues quelquefois se

mêler des réflexions sérieuses et de salutaires exhortations. Les circonstances du temps sont d'ailleurs si sérieuses elles-mêmes, l'esprit de persécution qui se ranime en divers lieux, le fléau de la guerre, les ravages du choléra, ont des voix si puissantes pour réveiller les consciences et toucher les cœurs, que nos assemblées en ont reçu une teinte particulièrement solennelle.

L'Alliance évangélique de langue française ayant eu sa fête annuelle à Lausanne au mois de juin, la section vaudoise n'a pas eu la sienne. Mais le 14 août, second lundi du mois, elle avait son assemblée publique ordinaire d'édification, qui a été animée par la présence de plusieurs frères étrangers, et a bien préparé l'assemblée du lendemain.

Le 15, les trois sociétés religieuses ont présenté leur rapport dans l'ordre ordinaire.

La Société biblique auxiliaire générale du canton de Vaud a encore eu pour rapporteur son vice-président, M. le pasteur Bridel. Il signale un fait réjouissant : bien que l'année passée le chiffre des Livres saints sortis du dépôt fût de 713 plus fort que celui de l'année précédente, le nombre des exemplaires placés cette année est encore de 318 au-dessus de celui de l'année passée. Ce nombre est de 2403 exemplaires, à peu près tous vendus, et qui ont produit la somme de 3163 fr.; savoir 1213 Nouveaux-Testaments et 1190 Bibles entières. L'augmentation vient en partie de 125 exemplaires pris par la commission d'évangélisation de l'Eglise libre du canton de Vaud, et qui ont été répandus par un colporteur chez les ouvriers du chemin de fer de Morges à Yverdon. (Ceux qu'elle a fait colporter en Valais et dans le Jura bernois catholique, ont été tirés d'ailleurs.) — La somme des dons a été de 802 fr. 82 c., c'est-à-dire, de 345 fr. plus forte qu'en 1853; cette augmentation vient en partie de quelques legs ou dons spéciaux d'une autre nature. Ainsi, malgré une augmentation d'activité, la Société a pu réduire sa dette de 800 fr. à 300 fr. Mais il est à désirer que ce déficit, même ainsi réduit, disparaisse. Les amis de la Société, ou plutôt ceux du Seigneur lui-même, sont priés de s'en souvenir. Le rapport en prend occasion de recommander aux dépositaires de n'accorder de rabais que dans les cas qui le rendent vraiment nécessaire, et leur rappelle la circulaire du Comité à ce sujet. Il cite en même temps un exemple de discrétion, digne d'éloge. Une pauvre jeune villageoise estropiée de ses deux mains, à chacune desquelles il manque trois

, gagne difficilement sa vie par la couture des gants; et
; cela elle a voulu payer en entier une Bible que le pas-
ui offrait au rabais, ce dont, assurément, personne ne
ait à le blâmer. Il mentionne aussi des personnes peu
des servantes entre autres, qui ont fait un sacrifice pour
er les Saintes-Ecritures à des personnes ou à des familles
uvres qu'elles. — La Société biblique britannique et
ère continue à fournir la nôtre d'exemplaires et d'éditions
ritures en diverses langues, aux conditions les plus favo-
En dernier lieu, un agent de celle-ci a témoigné le désir
nombre des dépôts fût augmenté chez nous, et qu'il y
un, si possible, dans chaque paroisse. Les démarches du
vaudois pour entrer dans ces vues, n'ont pas été sans
Le nombre des dépôts a déjà été augmenté de 15[1]. — Le
t termine enfin en exprimant la douleur du Comité pour
e de son président, M. de Blonay, et en rendant hommage
mme honorable, dont la piété simple n'en était pas moins
e et active. Un des premiers fondateurs de la Société, il
sé, durant 28 ans, de faire partie du Comité, qu'il a
nps présidé. Son zèle pour répandre la Parole de Dieu,
a source dans le prix qu'il attachait à cette Parole, où
isé jusqu'à la fin les consolations et la paix. — C'est
pasteur Ant. Curchod qui lui succède comme membre
nité.

Société évangélique de Lausanne, au moyen des dons
ux qu'elle a reçus, a non-seulement comblé les déficits
sses particulières à quelques-unes de ses œuvres, mais
ncore venir au secours d'œuvres qui la touchent de moins
elles que des écoles du dimanche, la Société évangélique
ey pour l'évangélisation et le colportage en France, les
d'un jeune homme pieux qui se voue au saint ministère.
n de ses comités, celui de *patronage pour les détenus li-*
n'a pas cru devoir lui soumettre un rapport cette année,
e des limites étroites que les circonstances ont posées à
tivité. Cette même raison lui fait croire qu'il doit, pour
nent, abandonner le soin des détenus libérés à quelque

[1] s les localités suivantes : un premier dépôt à Vaulion, à Montagny, ières, à Gimel, à Donneloie, à Denezy, à Yvonand, aux Granges de Croix, au Lieu, à Valeyre-sous-Rances, à Aigle; un second dépôt (le ne suffisant pas) au Sentier, à Payerne, à Cossonay; enfin un troi- dépôt à Oron.

société de secours ou de simple philanthropie. C'est avec regret que la Société prendrait cette résolution. Elle attend de Dieu qu'il daigne lui montrer sa route.

La *Bibliothèque religieuse et populaire* continue sa marche facile et bénie. La sévérité que le comité apporte au choix des volumes admis, en restreint assez le nombre, qui a été, cette année, de 102. Elle avait changé, en 1853, de bibliothécaire; cette année elle a aussi changé de local, et ce changement paraît être favorable. Elle est maintenant, montée de la Palud N° 15. Le nombre et la classe des abonnés n'ont guère varié; il est à regretter qu'il ne s'en présente pas davantage de la classe ouvrière. La caisse a une avance de 218 fr.

L'almanach du *Bon Messager* a terminé sa 25me année. Dans cet espace de temps, il a émis, en tout, 200 mille exemplaires de ses publications. Celui de 1854 a été placé à 8500 exemplaires. L'entreprise a toujours de la peine à marcher avec ses propres revenus. Un fort subside de la caisse centrale, et d'autres dons, ont plus que comblé les déficits pour cette année. — Le Comité réclame toujours la coopération de ses amis, soit pour l'envoi de matériaux intéressants, soit pour le placement plus nombreux de sa publication annuelle. Le *Bon Messager* pour 1855 a déjà paru; il était en vente à la porte de la salle.

Le *Comité pour la distribution des livres religieux* a, cette année encore, quelques progrès à signaler dans son œuvre. Il a imprimé ou acheté 62,782 exemplaires de traités. Il en a placé 53,276, c'est-à-dire 2 mille de plus que l'année passée. Les comptes pour les traités se soldent par un avoir de 700 fr. — Les *Lectures pour les enfants* ont eu, en 1853, 488 abonnés, et il s'est vendu 277 exemplaires des anciennes années. Elles ont une avance de 161 fr. Le nombre des abonnés est comparativement petit; ce journal devrait arriver dans beaucoup plus de familles. — Le Comité a publié 8 traités nouveaux, dont 5 pour les adultes et 3 pour les enfants. La plupart ont été annoncés dans ces feuilles. De Paris, il en a adopté 7 pour les adultes et 4 pour les enfants. — On a exprimé au Comité le vœu que quelques traités fussent imprimés en caractères plus gros, à l'usage des vieillards; il désire savoir si ce besoin est généralement senti, avant de le satisfaire. — Six nouveaux dépôts ont été fondés. Plusieurs dons ont été faits par le comité, entre autres celui d'une collection complète de ses publications, à la bibliothèque populaire de Sétif, en Algérie. Une autre col-

ction a été envoyée à la conférence pastorale de Strasbourg, qui manifesté l'intention de répandre en Alsace un certain nombre le nos traités. — Mais la partie la plus active des travaux du Comité est encore l'*Association des distributeurs de traités*. De 370, le nombre des distributeurs s'est élevé à 1080, répartis dans 51 localités, dont une dizaine appartiennent au canton de Neuchâtel.

Voilà sans doute une abondante semence jetée en terre. Mais les fruits ne se voient pas à proportion. Et même entre ceux qui s'aperçoivent, tous n'arrivent pas à maturité. Un correspondant du Comité lui écrivait : « J'ai cru un moment qu'un de le vos traités, *La Bible de l'ivrogne* [1], allait produire un grand effet; mais j'ai été déçu dans mon espérance. Je l'avais prêté à une jeune fille. Un pauvre malheureux, adonné d'une manière effrayante à la boisson, le vit, le lut, et en fut si frappé, qu'il le copia de sa main. Il chercha dans la Bible tous les passages qui y sont indiqués, en parla à plusieurs personnes, et m'exposa même une fois l'angoisse où il se trouvait par la tyrannie qu'exerçait sur lui cette funeste passion. Mais à ce moment il avait bu. Je l'engageai à venir me voir quand il serait à jeûn; mais il n'en eut pas le courage. Depuis lors mes tentatives pour exercer quelque influence sur lui, ont été sans résultat; et quoiqu'il se souvienne toujours de la « Bible de l'ivrogne, » demeure dans l'ivrognerie. Ne peut-on pas encore espérer ue le trait qui a pénétré dans sa conscience n'en sortira pas ans l'avoir réveillé à salut? Et néanmoins, quel effrayant état! - Le Comité n'a, cependant, pas été sans encouragements; t s'il a peu vu de conversions, il a appris bien des faits qui lui onnent des espérances. Nous choisirons un petit nombre de itations parmi celles qui peuvent être des exemples et des ncouragements pour les distributeurs de ces petits livres. — es traités ont été déposés, par un correspondant, dans une inte d'une de nos petites villes, où plusieurs ouvriers qui iennent y prendre leurs repas, les demandent et les lisent. — ans le Jura bernois, quelques traités, entre autres « l'Ecole nfantine de Rolle, » ont été en bénédiction positive à plusieurs. - Vers la frontière de France, quelques personnes répandent es traités parmi nos voisins qui sont privés de tout moyen 'évangélisation; et un frère a demandé un dépôt gratuit, dési-

[1] Réimpression de la *Feuille religieuse*, année 1853, numéro 1, page 6.

rant consacrer une partie de son temps à l'évangélisation de la France. — Un de nos frères, agriculteur, emploie régulièrement certains jours de la semaine à la distribution des traités; et il n'a pas été sans voir des fruits de ses soins; il mentionne, entre autres, un homme et une jeune fille qui ont été réveillés par ce moyen. — Un autre campagnard, ami du Seigneur et de cette œuvre, colporte des brochures de maison en maison; il visite et console ainsi les malades et les affligés, et il a pu recueillir, de leur bouche même, des témoignages du bien qu'il leur a fait par ces distributions. Il a toujours été bien reçu. — C'est ainsi que la vraie charité est ingénieuse à multiplier, en les variant, les moyens de mettre les âmes en contact avec l'Evangile qui peut seul les amener au salut.

La Société des missions évangéliques de Lausanne, dont la position n'a pas changé, n'a en quelque sorte pas eu de rapport à faire. Elle a reçu environ 1500 fr. de dons, sur lesquels il lui reste 1100 fr. à répartir entre les œuvres missionnaires qui lui paraîtront en avoir le plus besoin. Le Comité ne tardera pas à le faire [1]. — M. le professeur Chappuis ajoute à ces données: Je crois que nous convenons tous d'un point, c'est qu'une vie chrétienne saine ne peut se concevoir sans un élément missionnaire. La vie chrétienne est si souvent présentée sous cette forme dans la Parole de Dieu, que personne ne peut songer à nier que tout chrétien est un missionnaire de l'Evangile. *Vous êtes la race élue, vous êtes sacrificateurs et rois, la nation sainte, le peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière* [2]. *Que votre lumière luise devant les hommes* [3]*;* etc. *Vous êtes la lumière du monde; une ville située sur une haute montagne* [4]*;* etc. *Vous avez été rachetés à grand prix; glorifiez donc Dieu* [5]*;* etc. Nous devons répandre autour de nous la bonne odeur de l'Evangile et le rendre honorable. Sans doute, les actions avant tout; mais ne perdons donc pas de vue que les paroles sont aussi des actions, et ne nous comportons pas comme si nous avions honte de l'Evangile. Que notre vie soit une prédication; mais rendons

[1] Nous croyons devoir ajouter ici, que ces sommes ne sont qu'une petite partie des dons fournis par le canton de Vaud à la cause des missions. La plus grande part est envoyée directement, soit à Paris, soit à Bâle, soit à notre frère Gobat, dont l'œuvre s'étend de jour en jour, et auquel nous faisons parvenir avec joie les dons que l'on veut bien nous confier.

[2] 1 Pierre II, 9. — [3] Matth. V, 16. — [4] Ibid., 14 et 15. — [5] 1 Cor. VI, 20.

aussi témoignage par nos discours. — C'est donc une question que je voulais vous adresser et m'adresser à moi-même : Cet élément missionnaire est-il assez en relief dans notre vie? Sommes-nous missionnaires comme doit l'être le chrétien, comme la Bible nous dit de l'être? Que le Seigneur, par sa grâce, vienne à notre secours !

Après ce résumé des rapports, nous reproduirons, sans garantir les mots, et en abrégeant, les principaux faits et les pensées les plus intéressantes des discours qui ont suivi. Pour abréger, nous sommes obligés d'omettre le plus souvent les transitions, ce qui donne à nos extraits un air plus décousu que n'avaient les discours eux-mêmes.

M. *Rapin*, député de la Société évangélique de Vevey, demande les prières de l'assemblée pour deux ouvriers de cette société travaillant en France : l'un, bien malade, ne peut évangéliser dans ce moment que par l'exemple de soumission et de patience qu'il donne; l'autre, M. Pichard, répand la Parole à Gray, au milieu des malades et des mourants; car le choléra y règne avec une grande violence.

M. le past. *Küpffer*, député des Sociétés biblique et de missions de Bâle : « Regardez-moi comme la main que les frères de Bâle vous tendent pour vous remercier de votre assistance chrétienne et vous dire combien leur est chère votre communion. — Leur œuvre est grande et difficile, et ils viennent d'être douloureusement visités; mais le Seigneur opère évidemment en eux, et les console dans leurs épreuves. Ils ont reçu de bien tristes nouvelles de Chine. Le missionnaire Lechler est gravement malade, et doit revenir en Europe; son épouse est morte le 27 avril, après un mois de mariage. Six jours plus tard, le missionnaire Hamberg tombait aussi malade, et au bout de dix jours il mourait, laissant une veuve et deux orphelins. Il ne reste plus en Chine que Winnes, qui est novice. Hamberg était un homme de Dieu, un ardent missionnaire, dont ses collèges anglais en Chine ont dit : « Il a vécu long- » temps dans un très court espace de temps. »

» Les dernières réunions annuelles de Bâle ont été très bénies. J'en suis revenu avec la ferme résolution d'être plus zélé, et il m'est doux de penser que des réunions comme celle d'aujourd'hui nous exciteront tous à faire davantage. Si nous considérons ce que les Eglises suisses ont fait depuis 25 ans, il semble que c'est beaucoup; mais si nous le comparons avec ce qui

se fait ailleurs, nous serons dans la confusion. Des 17 jeunes gens qui entrent cette année à l'institut de Bâle, pas un seul n'est Suisse.

» Un bon moyen d'étendre l'intérêt pour l'œuvre des missions, ce sont les sociétés de dames et d'enfants, comme celles qui se sont formées en Angleterre, où chacun s'engage à avoir une boîte pour y déposer les dons en faveur des missions. Il y a des familles dont chaque membre en a une. Celle d'une petite fille se trouvant plus remplie que les autres, on lui demanda ce qu'elle avait fait pour cela, et elle répondit : Oh ! chaque fois que papa ou maman me donne un baiser, j'y mets un denier. — Un esclave nègre, de l'île de Saint-Thomas, était habile architecte et ingénieur; mais ses gains appartenaient à son maître. Cependant, par son ardente persévérance, il parvint à mettre à part des sommes suffisantes pour racheter d'abord sa femme, puis lui-même, puis ses 6 enfants; et lorsqu'il mourut, âgé d'environ 100 ans, il était libre avec toute sa famille. Puissions-nous avoir la même persévérance et le même zèle pour arracher les âmes à l'esclavage du péché! — Si nous voulions envoyer, en Chine seulement, un missionnaire par 10,000 habitants, il faudrait une armée de 30 à 35 mille missionnaires. — Ah! sachons désormais faire davantage; et si les ronces et les épines, qui croissent sur notre route étroite, nous font broncher, *élevons nos yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours*. Nous trouvons dans l'Apocalypse, chap. VII, surtout versets 9 et 10, l'accomplissement de l'œuvre des missions, que nous ne voyons encore que par la foi. Si nous voulons entonner un jour avec cette multitude les alléluias éternels, nous devons nous placer ici dans les rangs de l'Eglise militante, et nous souvenir que quiconque combat dans la lice, *n'est point couronné s'il n'a combattu selon les lois*. Or une de ces lois, c'est que *le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé*. — Venez aux fêtes de Bâle l'année prochaine; ne vous laissez pas arrêter par la distance, ni par la différence du langage, ni par les questions d'Eglise: la *montagne de Sion* est plus élevée que tous les clochers de la terre. *Suivons la vérité avec charité, afin que nous croissions en toutes choses, en Celui qui est le Chef, Jésus-Christ.* »

M. *Astié* parle au nom de la Société évangélique de France, et de la Société biblique française et étrangère; et il se fait l'organe de leur sympathie et de leur reconnaissance chrétiennes.

n général, l'œuvre de Dieu en France a été prospère cette ınée, et malgré les circonstances difficiles, il a été répandu us de Bibles qu'à l'ordinaire. On met des entraves à la célé-ration du culte en divers lieux, entre autres dans la Haute-ienne. Toutes les démarches, même auprès de l'empereur, ont é inutiles. Les réunions ont lieu, malgré les défenses, dans les hamps et le long des haies, avec des sentinelles placées aux bords. Dans un de ces endroits, c'est un aveugle qui fait la neilleure garde : il a l'ouïe si exercée qu'il distingue de fort in le pas des paysans avec leurs sabots, de celui de la police n souliers ordinaires. Les catholiques eux-mêmes sont indignés ontre leurs prêtres. — Ils rendent souvent un bon témoignage ux protestants. Un homme disait à son domestique, qui, allant endre du blé, lui demandait s'il pouvait faire crédit : « Si 'est un catholique, défiez-vous; si c'est un protestant, ne crai-nez rien. » — La question de la liberté religieuse fait des rogrès en France; on en sent la nécessité. M. Guizot, lui-ıême, a tenu à honneur de s'unir à nous pour la demander.

(La fin au prochain numéro.)

BUT ET UTILITÉ DES ÉPREUVES.

Au point de vue chrétien, c'est une des plus grandes grâces e Dieu envers nous, que ce monde soit plein de soucis et de eines; car si, tout mauvais qu'il est maintenant, nous avons éjà tant d'attachement pour lui, que ne ferions-nous pas, si ous n'y trouvions que des choses agréables? Si nous nous tra-aillons déjà tellement pour ramasser des chardons et des pines, que ne ferions-nous pas pour des figues et des raisins [1]?

CORRESPONDANCE.

L'œuvre de Dieu en Toscane.

Nous recevons sur la Toscane la lettre suivante, que nous ous empressons de communiquer à nos lecteurs. Nous la evons à ceux qui nous ont transmis des dons pour ces frères ıns la souffrance. Nous l'offrons aux autres comme un appel ı Seigneur à faire aussi quelque chose pour eux.

[1] Lord Capel.

Florence, le 9 août 1854.

Mon cher frère en Christ,

L'œuvre de l'évangélisation subit maintenant en Toscane un temps d'arrêt, parce que la plupart des ouvriers ont dû ou s'éloigner ou se condamner momentanément à l'inaction. — Cependant, ce temps d'arrêt est plus apparent que réel. L'Ecriture continue à circuler et à se répandre de plus en plus. Les Toscans qui ont reçu l'Evangile deviennent autant de missionnaires auprès de leurs amis et de leurs parents. Un grand nombre d'âmes sont dégoûtées du papisme et cherchent dans la Bible une nourriture plus substantielle. C'est ainsi que dernièrement j'ai fait la connaissance d'une famille aisée de la classe moyenne, qui, sans participer ouvertement au mouvement religieux, a délaissé le catholicisme et se réunit chaque jour autour de la Parole de vie. Et j'ai de bonnes raisons de croire qu'il en est beaucoup d'autres dans les mêmes sentiments. Il ne faut pas oublier que plus de 8000 Bibles de Diodati ont été répandues en Toscane dans ces dernières années. Beaucoup de grains sont tombés sur le chemin, parmi les ronces et les épines; un plus grand nombre encore dans un sol pierreux ; mais après tout, la Parole de l'Eternel *n'est pas retournée à lui sans effet.* Un fait curieux, c'est que les efforts des chrétiens évangéliques ont contraint les prêtres eux-mêmes à répandre la Bible. On a publié, avec l'autorisation et le concours de l'archevêque de Florence, une traduction *portative* et *à bon marché* (3 fr.), autorisée par l'Eglise romaine, celle de Martini. Il est vrai que l'on a eu soin d'imprimer sous le texte un commentaire papiste; mais il est en caractères fort menus, et je ne doute pas que beaucoup de ceux qui lisent l'original ne laissent de côté la glose.

M. Ch** a rendu un vrai service au petit troupeau de Florence, en engageant ceux qui le composent à se donner une organisation, dont il avait été privé jusqu'ici. Par ses soins, 7 à 8 anciens ont été nommés et exercent une salutaire influence sur tout le reste. Une discipline a été établie, ainsi que des moyens réguliers d'édification, autant du moins que le permettent les circonstances. Ces frères sont des hommes éprouvés, dont quelques-uns ont été bannis ou condamnés pour leur foi, il y a deux ans, à une réclusion de 6 mois. Le Comité d'évangélisation peut compter sur l'exactitude des renseigne-

ıents qu'ils lui font parvenir, tandis qu'auparavant il était xposé à commettre beaucoup d'erreurs, ou à se laisser duper ar ceux qui ne viennent ou ne feignent de venir à l'Evangile ue pour avoir du pain, ou même que pour jouer le rôle d'espions.

Les lois d'intolérance subsistent toujours; mais le gouvernenent ne semble pas en presser l'exécution avec la même riueur qu'autrefois. Il craint le retentissement que tout acte de ersécution ne manquerait pas d'avoir en Angleterre et dans oute l'Europe. Il ne sévit qu'à la dernière extrémité, et presue qu'à son corps défendant, quand le clergé, sous la férule uquel il s'est placé, le met en demeure de sévir. Preuve en oit sa conduite envers les demoiselles J. et B. Elles avaient 'abord été décidément expulsées de la Toscane; il a suffi de uelques réprésentations du ministre d'Angleterre pour faire ommuer cet ordre. L'une d'elles habite encore aux portes ıêmes de Florence, quoiqu'elle eût reçu l'ordre de quitter on-seulement la ville, mais encore la préfecture ; et la police, ui ne l'ignore pas, ferme les yeux.

Il est vrai que nous avons eu dernièrement procès et condamation à dix mois de prison, pour cause de religion. Mais ce ıit, quelque affligeant qu'il soit, n'infirme pas ce que je viens 'avancer. Le ministère public a montré une modération à lauelle le procès Madiaï ne nous avait pas habitués. On s'est forcé d'ailleurs d'étouffer l'affaire autant que possible. Elle a é jugée à huis clos et expédiée rapidement en deux séances. oici les faits tels que je les ai recueillis dans la *Gazette des ibunaux*. Louis Baldi, dit *Manassé*, maçon, âgé de 34 ans, arié, et Michel Manzuoli, barbier, âgé de 31 ans, tous domiliés à Sesto, gros village à deux lieues de Florence, furent rêtés, l'un le 18 novembre, l'autre le 12 décembre 1853, mme accusés « d'impiété par voie de prosélytisme. » L'acte accusation constate qu'ils ont attaqué dans des conversations rticulières, avec des amis et des voisins, la religion de l'Etat, niant l'utilité de la messe, de la confession, des prières pour morts, de l'absolution donnée par le prêtre, et même « de la foi en Christ. » On leur reproche aussi de ne pas reconnaître culte des saints, de la madone, etc. Enfin, ils sont convaincus avoir lu et distribué la Bible de Diodati, de s'être réunis ıns les champs ou dans un jardin, avec d'autres personnes, our prier et expliquer la Parole de Dieu ou pour lire des « livres tholiques » (*non catholiques*), etc.

Les débats ont eu lieu le 11 et le 12 juillet. Le ministère public a abandonné l'accusation en ce qui concerne Manzuoli; il a conclu contre Baldi à six mois de prison, à la surveillance de la police, et aux frais du procès. — Les accusés n'ont point nié les faits. Ils ont déclaré qu'ils ne croyaient ni à la messe, ni aux prières pour les morts, car *après la mort*, ont-ils dit, *suit le jugement*, ni à la nécessité de recevoir l'extrême onction, ni enfin au culte de la vierge et des saints. Quant à l'accusation de renier la foi en Jésus-Christ, ils ont déclaré au contraire qu'il n'y avait pour eux qu'un seul Sauveur et Médiateur Jésus-Christ; mais ils sont convenus qu'ils ne rendaient point au *crucifix* le culte idolâtre qu'on lui rend dans l'Eglise romaine.

Leur défenseur, l'avocat Marchionni, s'est efforcé de démontrer que les faits imputés n'allaient pas au delà de la liberté de conscience garantie par la loi; il a prouvé qu'il n'y avait eu ni enseignement public contre la religion de l'Etat, ni prosélytisme, ni séduction, tous les témoins ayant déclaré qu'on ne les avait ni séduits ni même sollicités. — Le tribunal, plus sévère que le ministère public, a condamné les deux accusés à dix mois de prison, à dater, pour Baldi, du 18 février, et pour Manzuoli du 13 mars, et au payement des frais du procès, qui s'élèvent à 32 livres. Il a déclaré les accusés coupables d'impiété et d'hérésie, mais non de prosélytisme. Il pouvait se borner à motiver sa sentence sur ce que, dans leurs propos et leurs conversations, ils avaient attaqué plus d'une fois la religion de l'Etat, ce qui est incontestable. Mais par une naïveté dont je ne puis m'empêcher de lui savoir gré, le tribunal a cru devoir faire figurer dans sa sentence les deux considérants suivants parmi plusieurs autres : « 1° Attendu que Baldi est convaincu d'avoir lu le jour de l'Assomption, le Livre des psaumes, dans le jardin de Barsi; 2° Attendu que Manzuoli s'est vanté plusieurs fois de connaître la Bible et d'être en état de l'expliquer.... »

Voici un fait particulier dont vous serez bien aise d'être instruit. Il y a déjà plusieurs années que deux ministres des Vallées vaudoises vinrent à Florence (MM. M. et T.) dans le but de se familiariser avec la langue italienne. Ils étaient encore fort jeunes, et, sans faire connaître d'abord leur qualité, ils se mirent en pension dans une bonne famille bourgeoise. La décence de leur ton, leurs manières réservées, quelque chose de grave et d'austère qui contrastait avec leur jeunesse, frappèrent la maîtresse de la maison, qui finit par leur demander un jour pour-

)i ils ne ressemblaient pas à la plupart des jeunes gens. Ils rent alors le parti de se faire connaître, et déclarèrent fran- ment que, s'il y avait en eux quelque chose qui leur eût gné l'estime de leurs hôtes, ils le devaient à l'Evangile. La ce une fois rompue, on en vint facilement à parler de reli- n et à discuter les mérites des deux Eglises. Les ministres trouvèrent pas dans leurs hôtes des défenseurs bien ardents papisme : ils sont assez rares en Italie ; mais on n'est pas ır cela plus près de la vérité. La plupart s'en tiennent à l'in- dulité ou tout au moins à l'indifférence. Les conversations des sujets religieux et même la lecture de la Bible ne pro- sirent donc pas des résultats sérieux. Le père et la mère tèrent ce qu'ils étaient ; mais il en fut autrement d'une jeune , ou plutôt d'une enfant. L'Evangile fit sur elle une impres- ı profonde qui ne s'est jamais effacée. Elle lut et relut la ole de vie. Les ministres vaudois quittèrent Florence ; mais resta fidèle à ses convictions. Elle eut et elle a encore ucoup à souffrir pour sa foi de la part de ses parents et des mbres de sa famille. On lui défendit toute relation avec les étiens évangéliques, on lui fit toute espèce de menaces. is rien n'a pu l'ébranler, et à force de douceur et de patience, a fini par obtenir qu'on la laissât à peu près tranquille. sieurs fois on l'a demandée en mariage. Son père l'a pressée faire un choix ; elle a constamment refusé, parce qu'elle ignait d'être encore moins libre de suivre ses convictions s la maison d'un époux que dans la maison paternelle. pourtant le célibat est presque une honte en Italie. On ne résigne guère à rester fille, et s'il n'y a pas moyen d'échap- à cette alternative, on entre au couvent et l'on se fait reli- use. Une dame anglaise, très pieuse, est parvenue dans ces niers temps à pénétrer, sans éveiller de défiance, dans la ille de notre jeune sœur. Elle a été touchée et même édifiée sa foi, de son attachement inébranlable au pur Evangile, et a pu à son tour lui donner des consolations et prier avec elle.

Voici maintenant l'état approximatif des dépenses mensuelles quelles le petit comité dont je fais partie, doit pourvoir. rouvera que si nous demandons avant tout votre sympathie vos prières, nous avons aussi besoin de vos secours. — ıs avons d'abord à soutenir la famille C., réfugiée à Pigne- . Elle se compose du père, à peu près aveugle, de la mère de cinq ou six enfants, tous d'une constitution débile et en

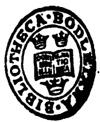
bas âge. C., soupçonné par la police de répandre la Bible et d'autres livres prohibés, a dû s'exiler en Piémont. A peine arrivé, il a subi une condamnation pour cause de prosélytisme; mais le gouvernement piémontais l'a gracié. Il a fallu payer les frais considérables du voyage de sa famille, qui est allée le rejoindre, et qu'il aurait fallu entretenir ici. Quoique aveugle, il s'est mis à l'œuvre comme colporteur à Pignerol et aux environs, sous la direction de M. le pasteur Ch., et celui-ci rend un témoignage très favorable à sa piété et à son zèle. C'est ici une œuvre obscure, difficile, mais une œuvre de miséricorde que nous ne pouvons pas abandonner. — Une école à l'usage des évangéliques exige pour se soutenir une subvention de 55 fr. par mois. — Nous accordons une pension à Marguerite P., qui est dans un état de santé déplorable. C'est la meilleure amie de Rose Madiaï. Elle aussi n'a pas craint de souffrir pour la foi. Avant qu'elle tombât malade, elle a perdu toutes ses ressources avec la protection des personnes qui la faisaient travailler, parce qu'elle n'a pas voulu renoncer à l'Evangile. — Pendant que Bardi, de Sesto, demeurera en prison, nous aurons à soutenir sa famille, à laquelle nous avons accordé un subside mensuel, etc. — Tout cela forme une somme approximative de 295 fr. qu'il faut trouver chaque mois.

De plus, nous nous sommes engagés à payer environ 200 fr. au mois de septembre prochain, à un frère qui se propose d'émigrer avec toute sa famille en Piémont. — Ce n'est pas tout. Nous avions résolu de faire l'acquisition d'un ouvrage sur « l'Etat religieux de la Toscane, » écrit par un Toscan qui est resté extérieurement attaché au catholicisme, mais qui a des convictions protestantes et qui est grand admirateur de notre Vinet. Ce livre me paraît de nature à faire plus d'impression sur les Italiens que les traductions d'ouvrages étrangers publiées jusqu'ici. Nous n'avons encore pu, faute de fonds, ni le faire imprimer, ni même payer complétement le manuscrit, sur lequel nous redevons environ 150 fr.

Vous voyez donc, cher frère, que les occasions d'employer utilement l'argent qu'on nous confie, ne nous manquent pas. Au moment où j'ai reçu votre dernière lettre, j'avais un déficit que votre traite est venue combler. Nous recevrons avec reconnaissance ce que nos frères voudront faire pour cette œuvre; nous les remercions du fond du cœur de ce qu'ils ont déjà fait, et nous leur demandons aussi la communion de leurs prières.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ɪMAGNE. La 7me assemblée annuelle de la Diète ecclésias-
ɪt de la Mission intérieure, est convoquée à Francfort-
in, du 22 au 26 septembre prochain.
ɪDE BRETAGNE. Les prédications en plein air se multiplient
ɪ royaume, et l'Eglise épiscopale se montre empressée à
un moyen aussi populaire d'évangélisation. Non-seule-
uelques évêques le recommandent, mais nous lisons dans
nal anglais ce court article qui dit beaucoup : « L'évê-
Salisbury a inauguré son épiscopat en prêchant en plein
n corps d'ouvriers du chemin de fer. Le lieu choisi pour
e était le cimetière de Wilton (à 50 minutes de Salisbury)
ɪigneurie s'était placée sur un pan de l'église aujourd'hui
ɪe. »
NT. *Palestine*. La cherté qui s'est fait généralement sentir
ɔpe, a dégénéré en véritable famine dans la Palestine et
alem. La sécheresse y a été si grande, que la surface du
apparence d'avoir passé par le feu. On écrit d'Hébron,
ɪmple, que l'on entend le jour et la nuit les gémissements
ɪitudes affamées, et que l'on rencontre des bandes d'en-
ui demandent avec larmes quelque nourriture pour apai-
r faim. — Les Juifs ne sont pas les moins misérables.
qu'ils sont à peu près entretenus par leurs coreligion-
des autres pays, dont ils sont en quelque sorte les repré-
ɪs dans la Terre de la promesse. Mais la disette qui a
partout, et principalement la guerre, qui a coupé toute
ɪnication avec la Russie, ont presque tari ces ressources,
ɪauvres Juifs meurent de faim. — Ces tristes nouvelles
ɪrvenues à la connaissance des Israélites chrétiens de
terre, qui en ont été émus de compassion. Une réunion
jet a eu lieu à Londres, chez M. Herschell, et ils ont
t résolu de recueillir pour leurs frères selon la chair,
s secours qu'il leur serait possible. Mais la difficulté était
e accepter cette assistance à ceux qu'elle concernait.
ifs sont tellement exaspérés contre les prosélytes chré-
qu'ils se font un cas de conscience de ne plus avoir au-
ommunication avec eux, ni de recevoir d'eux aucune
Leurs frères de Londres ont résolu, en conséquence, de
her à leurs dons aucune couleur religieuse, et de prendre



toutes les précautions possibles pour les faire recevoir; réalisant ainsi la parole de leur nouveau Maître et Sauveur: *Bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent.* Cette réunion et les délibérations qui y ont eu lieu, portaient, dit-on, l'empreinte de la plus touchante charité.

AMÉRIQUE DU NORD. *Etats-Unis.* Le missionnaire Duff, de l'Eglise libre d'Ecosse, qui a été en Suisse l'année dernière, a aussi visité les Etats-Unis dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. Il a été reçu avec un grand enthousiasme, qui a gagné même le Congrès de la nation. Le dimanche 19 mars, ensuite d'une invitation spéciale, il a prêché à Washington, en présence de la législature, dans la salle des représentants, transformée en église pour cette circonstance. Le président des Etats-Unis, ainsi que plusieurs ministres d'Etat, des gens de lettres, des professeurs et des ecclésiastiques en grand nombre remplissaient ce vaste local. Des villes éloignées, et même New-York, avaient fourni leur contingent d'auditeurs à cette solennité caractéristique, qui a prouvé une fois de plus l'intérêt chrétien que des gouvernements peuvent prendre au règne de Dieu, bien qu'ils ne se croient pas appelés à y intervenir avec l'autorité et la force que la loi leur donne. Le Dr Duff leur a parlé avec une grande liberté, comme à des êtres mortels pour qui l'éternité est proche. — L'après-midi, il a visité l'école du dimanche nègre. Le lundi, il a dîné chez le président des Etats-Unis.

LA CHASSE AUX HOMMES.

Mme Beecher Stowe rapporte l'usage cruel que les marchands d'esclaves font des chiens pour chasser et reprendre les nègres fugitifs. Mais il paraît que l'honneur de cette honteuse invention doit revenir à d'autres. La *Buona Novella,* citant l'historien Gilles, à peu près contemporain du fait, raconte « qu'en 1559, » des scélérats, bénis par le pape, s'adonnèrent à la chasse des » Vaudois dans les montagnes et les forêts de la Calabre » (au sud de l'Italie, où des colonies de chrétiens des Vallées s'étaient réfugiées) « conduisant avec eux des chiens dressés à découvrir » leurs retraites les plus cachées. » Ceux qui échappèrent à cette chasse, moururent de faim.

AVIS. — L'assemblée générale de la *Société évangélique de Vevey* aura lieu, Dieu aidant, le mercredi 20 septembre dans la chapelle de l'Eglise libre, à 3 heures après-midi *précises.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 26. (Supplément du N° 25) Du 3 Septembre.



FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

Sommaire : *Missions évangéliques*. VIII. Océanie, fin; Nouvelles-Hébrides; Iles Loyauté; Nouvelle-Calédonie; Iles Sandwich ou Hawaï; Iles Marquises; Iles Australes.— *Nouvelles diverses*. Amérique du Sud; Patagonie.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VIII. OCÉANIE (fin). — NOUVELLES-HÉBRIDES.

En poursuivant aujourd'hui notre revue des principales stations de la Polynésie, nous arrivons à une mission assez récente encore, et déjà arrosée du sang de plusieurs missionnaires et évangélistes indigènes. Nous avons pu, il y a deux ans, constater un commencement de succès obtenu au milieu de nombreuses difficultés. Dès lors, grâce à Dieu, les progrès se sont accrus, ainsi que nous l'apprend une visite faite dans cet archipel par le *John Williams*, en mai 1852. Ce vaisseau portait quelques évangélistes polynésiens, destinés à renforcer la mission des Nouvelles-Hébrides, et deux missionnaires de Samoa, chargés de s'informer de l'état des choses dans ces parages. Disons quelques mots de leur visite à *Anatom* et à *Erromanga*.

Anatom. « Depuis notre précédente visite, disent ces témoins oculaires, des changements extraordinaires se sont opérés ici, et ils auraient été plus grands encore si le missionnaire Geddie n'y était pas, depuis longtemps déjà, resté seul à l'œuvre. Il

y a trois ans, l'impression faite sur ce peuple était bien faible encore ; à part un très petit nombre de personnes, toute la population était hostile ou complétement indifférente, et livrée aux rites du paganisme le plus révoltant. Aujourd'hui, dans le voisinage des quatre stations missionnaires, un grand nombre de ces gens ont renoncé à l'idolâtrie, font profession de christianisme, portent des vêtements décents, et recherchent avec empressement les moyens de grâce qui sont à leur portée. A la station principale, les services du dimanche réunissent en moyenne une centaine d'auditeurs, et les écoles environ 80 enfants ou adultes, dont à peu près la moitié sait déjà lire assez couramment. Une petite église s'est formée et compte 13 membres, qui ont reçu le baptême le premier dimanche après notre arrivée dans l'île. La Sainte-Cène, célébrée dans l'après-midi du même jour, remplit nos cœurs des émotions les plus douces. C'était la première fois que la table du Seigneur se dressait ainsi, non-seulement à *Anatom*, mais dans tous ces parages de la Polynésie occidentale.

» L'opinion de M. Geddie est que ces heureux changements ne sont pas, après Dieu, dus seulement à ses propres travaux ou à ceux des évangélistes de Samoa et de Rarotonga qui l'assistent, mais aussi aux efforts dévoués des natifs eux-mêmes. Six d'entre eux surtout, suffisamment instruits et brûlant d'amour pour le Seigneur, se consacrent avec un zèle tout désintéressé à l'instruction de leurs compatriotes, et appuient leur prédication du bon exemple de leur vie. L'un d'eux, *Vaihit*, était naguère un personnage très important de l'île, mais plein d'orgueil et de férocité. *Jiapai*, vieillard de 60 ans, parle avec tant de force à ses compatriotes, que ses paroles, disent-ils, sont comme un gros marteau, qui brise ce qu'il rencontre.

» On comprendra facilement que de si grandes choses n'aient pu s'accomplir sans difficultés et sans souffrances. Ainsi en novembre 1850, durant la nuit, une troupe de naturels païens tenta de brûler du même coup la maison de la mission avec le missionnaire et sa famille. Par une circonstance toute providentielle, Mme Geddie, se trouvant indisposée, ne dormait pas; elle éveilla son mari, qui, avec le secours de natifs chrétiens ou amis accourus en toute hâte, parvint à éteindre l'incendie. »

Erromanga. « Le 22 mai, nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Dillon*, près de l'endroit où jadis était tombé *Williams*. Bientôt les collines du rivage se couvrirent de natifs, dont plusieurs, se

jetant à la mer, montèrent à bord du navire sans hésitation. Nous regrettâmes d'apprendre d'eux que les tribus de cette partie de l'île étaient en guerre les unes contre les autres. Cela ne nous empêcha pourtant pas d'aller à terre dans l'après-midi; et quand nous retournâmes à bord, une scène touchante frappa nos regards. Mana, l'un des natifs d'Erromanga, que nous ramenions de Samoa, se tenait debout au milieu d'un cercle de ses compatriotes. Il avait en main son Nouveau-Testament et lisait à ces gens l'histoire de Jésus-Christ, en accompagnant ses lectures de gestes propres à la faire mieux comprendre. Tous paraissaient l'écouter avec un vif intérêt et une attention soutenue. Oh! quand viendra le jour où ces sauvages embrasseront par la foi le Sauveur qui a versé son sang pour les racheter de leurs iniquités!

» Le lundi suivant, deux chefs, sur notre demande, vinrent nous trouver à bord du navire. Nous leur exposâmes le but de notre visite, leur demandant s'ils verraient avec plaisir que nous laissassions deux évangélistes dans l'île, et s'ils seraient disposés à les protéger et à les aider. Nous reçûmes les réponses les plus satisfaisantes, et l'un de ces chefs nous confia même son neveu, qu'il aime beaucoup, pour l'emmener à Samoa. Dès le soir même, nos deux évangélistes furent conduits à terre. Ce sont deux natifs des îles Hervey, hommes bien qualifiés pour cette mission et qui s'étaient eux-mêmes proposés pour la remplir. Ils ont reçu des naturels un accueil cordial, et la perspective de rester seuls dans l'île ne leur inspire pas la moindre crainte. Les chefs dont nous venons de parler, nous ont demandé qu'à notre prochain voyage, nous leur amenassions un missionnaire qui pût se fixer auprès d'eux. Ainsi des appels nous viennent de ces mêmes lieux où Williams et son collègue Harris ont été massacrés lors de la première tentative faite pour y porter l'Evangile. »

Nous trouvons dans le récit d'un voyage plus récent du *John Williams*, une circonstance intéressante sur le triste fait qui vient d'être rappelé. Le capitaine du vaisseau missionnaire a découvert le meurtrier de Williams. Cet homme qui lui porta le coup mortel, est aujourd'hui un disciple de l'Evangile. Interrogé pourquoi il avait ainsi frappé Williams, il répondit que précédemment des hommes blancs, débarqués dans l'île, avaient tué son frère et sa sœur, et qu'il avait supposé à Williams et à son compagnon des intentions semblables.

ILES LOYAUTÉ.

Le *John Williams* toucha ensuite à *Lifu, (îles Loyauté).* Dans un précédent voyage, les missionnaires n'y avaient vu que des choses pénibles, et plus tard ils avaient encore reçu de cette île d'affligeantes informations. Deux évangélistes indigènes, déposés par eux sur ces rivages inhospitaliers, avaient dû les quitter, après des souffrances inouïes. Mais un peu plus tard les choses avaient changé de face. D'autres évangélistes, profitant d'un intervalle de paix, avaient eu le courage d'aller reprendre l'œuvre abandonnée, et le Seigneur avait abondamment béni leur travail. La première chose que les missionnaires distinguèrent en approchant du rivage, fut une chapelle aux murs blanchis; et en descendant à terre, ils virent venir à leur rencontre les naturels, non plus cette fois le corps nu et les mains armées, mais tous décemment vêtus et n'ayant plus à la bouche que des paroles de reconnaissance et de paix. Quoique l'île ait environ 30 lieues de circonférence, 18 mois avaient suffi pour que la population tout entière eût renoncé à l'idolâtrie. Depuis lors aucune guerre ne s'est élevée, le cannibalisme a complétement disparu, et la polygamie diminue rapidement. Soixante-dix catéchumènes recevront bientôt le baptême et 300 autres personnes environ paraissent sérieusement impressionnées. Chaque dimanche, la chapelle, de 100 pieds de long sur 40 de large, se remplit d'auditeurs; et ces gens désirent qu'un missionnaire puisse venir se fixer au milieu d'eux; car malgré le zèle dévoué des évangélistes indigènes, leurs moyens d'instruction sont restreints, et il n'y a encore de traduit dans la langue de l'île que quelques courts extraits des Saintes-Ecritures.

Dans une autre île du même groupe, celle de *Maré,* Dieu avait préparé à nos voyageurs de nouveaux sujets de joie et d'actions de grâces. Laissons-les parler eux-mêmes :

« L'endroit où nous débarquâmes, nommé *Suaéko,* était celui-là même où, il y a 10 ans, prirent pied les deux premiers évangélistes de l'île. Mais quel changement depuis cette époque! Après avoir fait quelques pas sur le rivage, nous nous trouvâmes en présence de 6 à 700 personnes, hommes, femmes et enfants, assis en cercle, tous convenablement vêtus et évidemment joyeux de nous voir arriver au milieu d'eux. Nous nous saluâmes réciproquement par signes, et nous nous ren-

dîmes dans la chapelle, qui se remplit aussitôt. L'un des évangélistes indigènes commença le service; puis l'un de nous prononça une allocution que l'autre évangéliste interpréta et que les auditeurs écoutèrent avec toutes les marques d'un vif intérêt. Des hymnes composées dans la langue du pays par les évangélistes, furent chantées, et la parole du Seigneur lue, toujours au milieu d'un profond recueillement. — Il y eut encore dans la journée une école du dimanche, où assistaient environ 200 personnes, puis un service de l'après-midi. — Le soir nous retournâmes à bord, étonnés et ravis de ce que nous avions vu.

» A *Kuama,* seconde et principale station de l'île, l'état des choses n'est pas moins encourageant. Une chapelle de 120 pieds de long sur 30 de large se remplit chaque dimanche d'auditeurs empressés. Un grand nombre ont renoncé à la polygamie et aux autres coutumes du paganisme.

» Frappés de tout ce qui s'offrait à nos regards, nous demandâmes des renseignements sur l'origine et les progrès de ce remarquable mouvement, et voici ce que nous apprîmes:

» L'île de *Maré* se divise en 4 parties, dont deux, Suaéko et Kuama, forment actuellement le district chrétien. Lorsque les premiers évangélistes vinrent s'y établir, le vieux chef *Seine,* tout en les protégeant, demeura très attaché à l'idolâtrie, exhortant ses gens à se bien garder d'adorer le Dieu des étrangers. Mais à sa mort, arrivée en 1848, on s'aperçut que l'influence du *lotu* (religion chrétienne) avait pénétré plus avant qu'on n'aurait pu le croire. Ses trois fils se déclarèrent pour la foi nouvelle et dirent hautement: « Abandonnons les anciennes » coutumes pour nous tourner vers la Parole du vrai Dieu. » Puis ils renvoyèrent leurs nombreuses femmes, observèrent le dimanche, fréquentèrent le culte et se mirent à apprendre à lire. Cet exemple fit une impression profonde, et bon nombre d'insulaires le suivirent.

» Quelque temps après, le parti païen, irrité des progrès du *lotu,* s'assembla en armes et envoya défier les chrétiens, les invitant à venir combattre avec eux sur la limite des deux districts. Deux seulement s'y rendirent : c'étaient Nasili, un des fils de Seine, avec un des évangélistes. Arrivés en présence des guerriers païens, le jeune chef, prenant la parole, leur dit qu'ils venaient sans peur à leur rencontre, parce qu'ils ne craignaient pas les hommes, mais Dieu seul; et que, désirant

suivre la Parole de Dieu, ils étaient décidés à ne pas se battre. L'évangéliste, parlant à son tour, exposa les doctrines du letu et exhorta fortement les assistants à les embrasser eux-mêmes. Ceux-ci, frappés de tant de confiance et de hardiesse n'osèrent pas attaquer ces deux hommes désarmés et se retirèrent sans leur faire de mal. Cette première impression passée, ils reprirent leurs projets et envoyèrent de nouveaux défis, accusant les chrétiens de lâcheté. Mais ceux-ci persistèrent à refuser, et depuis lors aucune guerre n'avait plus troublé cette île, où jadis le sang coulait à flots. — Peu de temps après cet événement, les chrétiens de Kuama se mirent à bâtir leur chapelle, et ils y déployèrent une telle ardeur, qu'en un mois l'ouvrage fut terminé. Ce fut la première maison élevée à la gloire du Dieu de l'Evangile dans le groupe des Iles Loyauté.

» Revenons maintenant à la visite que nous fîmes à la station de Kuama. C'était le mardi; mais comme nous y avions été annoncés, toute l'église s'était réunie pour nous recevoir. Touchant spectacle, où tout respirait l'ordre et la paix! Les premières salutations échangées, nous nous dirigeâmes vers la chapelle, qui bientôt se remplit d'environ mille auditeurs attentifs et recueillis.

» Après le service commença une autre scène, qui nous émut profondément. Tous les membres de l'église demandèrent la permission de nous offrir des présents, c'est-à-dire quelques fruits; et ils vinrent l'un après l'autre déposer devant nous leur igname ou leur canne à sucre et nous serrer affectueusement la main. Puis un des chefs prit la parole et nous dit que ces dons étaient une expression de leur amour pour nous et de la joie que leur causait notre visite. Ils ne pouvaient nous dire assez combien ils étaient reconnaissants du bien que nous leur avions fait en leur donnant des évangélistes. »

« Le soir venu, nous regagnâmes notre navire, bénissant Dieu de tout ce que nous avions vu, et regrettant de ne pouvoir prolonger notre séjour sur cette terre hospitalière aujourd'hui, et jadis souillée par d'abominables massacres. »

Nouvelle-Calédonie.

Cette île n'a encore figuré dans nos feuilles et dans le dernier tableau des stations inséré en 1846, que comme une contrée couverte des ténèbres les plus profondes, célèbre par la cruauté de ses habitants qui va jusqu'au plus révoltant cani-

balisme [1], et évangélisée seulement par quelques aides indigènes qu'il a souvent fallu retirer, malgré leur admirable dévouement, pour les arracher à une mort imminente. Ils trouvent cependant quelque accès dans deux districts de l'île. Des portions de la Bible et des traités religieux sont imprimés dans leur langue à Rarotonga, dont les églises leur fournissent ordinairement les évangélistes indigènes. Le vaisseau missionnaire, le *John Williams*, visite dans ses courses, comme nous venons de le voir, ces rives inhospitalières, en leur portant le Livre de Dieu, et en faisant de nouveaux efforts pour les gagner au christianisme et à la civilisation. Une telle persévérance de la charité pourrait-elle rester inutile? Nous ne saurions le penser, et nous avons cette confiance en Dieu que, là aussi, son nom, qui est grand et saint, remportera la victoire.

Nous devons, toutefois, mentionner ici un fait qui, s'il se confirme, pourrait apporter un fort obstacle à la réalisation de ces plans. — On lit dans un journal de la Nouvelle-Hollande, le *Sydney Herald*, de la fin de l'année dernière : « Les Français ont pris possession du groupe d'îles connues sous le nom de *Nouvelle-Calédonie*. Le vaisseau à vapeur français le *Phoque* est arrivé le 23 septembre d'Otahiti, avec les ordres du commandant en chef de la station maritime du Pacifique méridional. C'est le lendemain, 24, que l'amiral Despointes a débarqué à *Balade*, port situé au nord-est, et pris formellement possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Une barque américaine arrivée hier à Port-Jakson, a amené deux officiers français chargés de certains achats pour les nouvelles colonies. »

D'autres journaux nous ont appris que la France se propose de transporter sur cette terre lointaine, mais riche et salubre, les colonies de criminels déportés qu'elle a, depuis 1849, établies dans la Guyane française, à Cayenne en particulier, et qui y sont décimées par l'humidité pestilentielle du climat. — La Nouvelle-Calédonie est située à environ 300 lieues à l'est de la partie septentrionale de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et à l'ouest des îles Loyauté. Elle fut découverte en 1744, par le capitaine Cook, célèbre navigateur anglais. Sa forme allongée s'étend du nord-ouest au sud-est, sur une longueur de 86 lieues et une largeur de 25.

[1] Nous en avons rapporté un exemple, année 1851, N° 31, page 494.

ILES SANDWICH.

Notre intention n'est point d'exposer en détail aujourd'hui la marche de cette belle mission. Nous voudrions seulement consigner ici, d'après le dernier rapport du Conseil des missions américaines, la position nouvelle que viennent de prendre ces églises recueillies d'entre les païens. En voici le résumé :

Lorsque les premiers missionnaires arrivèrent dans ce pays, au mois d'avril 1820, le jeune roi des îles avait, par des motifs qui n'étaient peut-être pas des meilleurs, secoué le joug des prêtres, et, malgré leur résistance, déterminé son peuple à l'abandon du culte des idoles. En conséquence, les temples avaient été brûlés, la loi religieuse du *Tabou* abolie, les sacrifices humains défendus, et les prêtres réduits au rang de simples particuliers. Ce fait parut aux messagers de la Parole sainte une dispensation toute providentielle, destinée à leur préparer les voies, et sans doute Dieu l'avait voulu ainsi. Mais en disparaissant, les rites affreux de l'idolâtrie n'avaient pas emporté avec eux l'ignorance, l'immoralité et les autres coutumes barbares. Une désolation profonde et universelle s'était abattue sur les îles. La société y était tellement désorganisée que, sans un principe rénovateur jeté dans son sein, il n'eût pas été possible qu'elle existât longtemps. On peut dire que la nation n'était composée que de voleurs, de libertins et d'ivrognes. Le sol appartenait tout entier au roi et à des chefs, qui faisaient peser sur le reste du peuple l'esclavage le plus rude, et se livraient perpétuellement les uns envers les autres à des excès et à des querelles sanglantes. Aucune sécurité quelconque, ni pour les propriétés, ni pour la vie; en toutes choses, l'arbitraire le plus absolu; partout les ténèbres, l'oppression, la violence, les spoliations et les meurtres : tel était l'aspect des îles à l'époque où l'Evangile y fit sa première apparition.

Mais depuis ces temps de barbarie, trente-trois ans se sont écoulés, et aujourd'hui, dit le Rapport de la Société, ce peuple est devenu une nation chrétienne; non pas sans doute encore une nation complétement civilisée et où la foi de l'Evangile ait produit tous ses fruits, mais une nation chrétienne en ce sens que le développement de l'intelligence, des mœurs et des institutions s'y accomplit sous l'influence de la loi de Christ, et qu'on peut dire que la seule religion que ces îles connaissent est la religion chrétienne. Le quart environ des habitants sont

membres effectifs des églises protestantes. Dans le courant d'une seule année, ces églises ont donné plus de 24,000 dollars (120,000 fr.) pour l'avancement du règne de Dieu. La nation entière observe le repos du dimanche. Des maisons de prières sont continuellement bâties et fréquentées partout avec la même régularité que chez les anciennes nations chrétiennes. Le mariage est institué et réglé par des lois; la langue a été soumise à des principes fixes et s'écrit avec facilité. A peu près le tiers de la population sait lire. La Bible, traduite par les soins combinés de huit missionnaires, est, depuis 1840, tout entière entre les mains du peuple. La presse a de plus émis une foule de livres de théologie, de sciences et d'édification.

Au point de vue politique, le changement n'est pas moins frappant. Une constitution promulguée en 1840, par le roi et les chefs, commence par cette déclaration, qui en forme le premier article : « Aucune loi ne sera mise en vigueur si elle n'est pas en conformité avec la Parole du Seigneur Jehovah ou avec l'esprit général de cette Parole. » — Voici un passage du rapport adressé l'année dernière au roi par le grand juge du pays : « Dans aucun autre pays du monde, la vie et la propriété ne sont mieux garanties que dans celui-ci. Les vols à main armée, les meurtres et les autres crimes du même genre y sont inconnus; et dans les campagnes aussi bien que dans les villes, nous pouvons chaque soir nous abandonner au sommeil avec la plus parfaite securité. L'étranger peut également aller d'un groupe à l'autre, traverser nos montagnes et nos forêts, dormir dans nos huttes les plus chétives, sans armes, sans escorte, sans protection d'aucune espèce, en portant avec lui telle somme d'argent ou tels objets précieux qu'il voudra, et s'en retourner ensuite sans qu'un sou lui ait été enlevé, sans se trouver plus léger de la pesanteur d'un cheveu..... Est-il beaucoup d'autres pays au monde dont on puisse dire la même chose? »

Il existe maintenant, dans le groupe entier des îles Sandwich, 26 églises avec 22,236 membres effectifs, dont 1,644 ont été admis dans le courant de la seule année 1852. En 1853, ce chiffre a été de près de 1800. Le nombre des admissions prononcées depuis l'origine de l'œuvre est de 38,544. Les écoles publiques, au nombre de 344, sont entretenues aux frais de l'Etat et renferment actuellement près de 12,000 enfants. Quatre des églises ont déjà des pasteurs indigènes, et ce nombre s'accroîtra sans cesse, car plusieurs jeunes gens en cours

d'instruction dans le séminaire de Lahainaluna, aujourd'hui collége national, se destinent à la carrière du saint ministère.

Depuis l'origine de la mission à laquelle Dieu a accordé ces beaux résultats, qu'on peut appeler un événement dans l'histoire moderne du christianisme, le Conseil américain a dépensé pour cette œuvre 817 mille dollars. En ajoutant à cette somme 41 mille dollars donnés par la Société biblique américaine, et 24 mille par la Société des traités religieux, on arrive au chiffre total d'environ 4 millions et demi de francs. « C'est, fait observer le Rapport, moins que n'a coûté l'expédition envoyée par le gouvernement des Etats-Unis pour explorer les mêmes parages ; — moins que ne coûtent la construction d'un navire de guerre et son entretien à la mer pendant une année ; — et de tous les chrétiens qui ont contribué par leurs dons à cette conquête tout à la fois si paisible et si glorieuse, en est-il un seul dont on puisse dire que cette coopération l'ait rendu plus pauvre ou moins heureux ? »

Le nombre des ouvriers envoyés aux îles Sandwich pendant la durée de la mission, s'élève à 145, dont 42 ministres de la Parole, 7 médecins, 20 autres laïcs, et 76 femmes missionnaires. Il reste aujourd'hui dans les îles 27 ministres, 3 médecins, 9 laïcs et 42 femmes. Plusieurs autres ont cessé leurs relations avec le Conseil des missions, pour entrer, à divers titres, au service de la nation Hawaïenne ou de son gouvernement. — Outre les 4 pasteurs indigènes, les églises pourvoient aux honoraires de 8 des ministres américains, et à une partie de l'entretien des 13 autres ; 3 seulement sont entièrement payés par le Conseil des missions.

Tels sont les faits qui ont engagé ce dernier à déclarer que « le peuple des îles Sandwich a droit d'être placé au rang des » peuples chrétiens protestants de la terre. » — En conséquence le Conseil a décidé que, n'étant plus un pays idolâtre, ces îles ne pouvaient plus demeurer avec lui dans les mêmes relations qu'auparavant ; et que, bien qu'il soit évident que ces jeunes églises ne peuvent point encore se suffire à elles-mêmes, elles doivent être considérées comme indépendantes quant à leur gouvernement et à leur responsabilité, ne relevant désormais plus que de Dieu. Leur position sera donc semblable à celle des églises qui se forment chaque jour dans les contrées reculées de l'Amérique par les soins de la Société des missions intérieures, et qui vivent de leur vie propre et indépendante, bien

qu'elles soient encore aidées, dans leur faiblesse, par des secours pécuniaires et par de fraternels conseils. Le collége établi à *Oahou* devra se soutenir par des dons, ainsi que les autres institutions charitables de ces îles. On espère enfin que, d'année en année, les églises des îles Sandwich approcheront de l'époque où elles pourront se suffire entièrement à elles-mêmes. Mais nos frères d'Amérique comprennent combien il serait imprudent de forcer les choses dans ce sens.

Il est inutile de dire tout l'encouragement que le Conseil des missions américaines a reçu de cet état de choses, et toute la joie avec laquelle il a pris les résolutions que nous venons de mentionner.

La Société hawaïenne des Missions, qui n'avait été jusqu'ici qu'une auxiliaire de celle d'Amérique, a pris aussi une position indépendante. Elle a, en une année, recueilli 5 mille dollars (25 mille fr.), et vient aussi d'entrer dans une activité propre. Non-seulement elle entretient à ses frais les 3 évangélistes indigènes qui ont accompagné dans la Micronésie les missionnaires américains, mais elle s'est entièrement chargée de diriger et de défrayer la mission dont nous allons raconter la remarquable origine. Ajoutons que ces deux entreprises ont eu la plus heureuse influence sur les églises mêmes des Sandwich.

ILES MARQUISES.

On sait l'inutilité des tentatives faites jusqu'ici pour porter l'Evangile dans cet archipel. Tout effort avait même été abandonné depuis que les Français avaient pris possession de Noukahiva, l'île la plus importante des Marquises. — Mais, chose admirable! lorsque tout accès auprès de ces peuples sauvages semblait fermé à l'Evangile, Celui *qui ouvre et personne ne ferme,* les envoyait eux-mêmes à la recherche du salut qu'ils avaient si longtemps repoussé.

Au mois de mars 1853, un vaisseau baleinier déposa à Lahaina, principal port de l'île Maui (une des Sandwich), un chef marquisan, nommé Makounui, accompagné de son gendre, qui est hawaïen d'origine. Ce chef de l'île *Fatouhiva* venait, disait-il, chercher des missionnaires qui voulussent aller vivre avec lui et ses gens pour les instruire dans la Parole de Dieu. Il était parti avec l'approbation des autres chefs et du peuple; et ils étaient convenus que s'il n'était pas de retour dans cinq mois, ils devaient en conclure qu'il était mort et agir en consé-

quence. Il désirait surtout obtenir un missionnaire blanc; mais il préférait de beaucoup en avoir un indigène que de n'en point ramener du tout. — Le cas était urgent, et il excita le plus vif intérêt dans les églises. Deux des pasteurs hawaïens, quatre licenciés du séminaire de théologie de Lahainaluna, ainsi que plusieurs maîtres d'école et diacres des églises, offrirent leurs services pour cette intéressante mission. Les deux pasteurs *Kauwealoha* et *Kékéla* (le même qui avait accompagné les missionnaires de la Micronésie), et deux diacres, tous quatre accompagnés de leurs femmes, furent solennellement mis à part pour cette œuvre, par la Société hawaïenne des missions, dans une grande assemblée qui remplissait la plus vaste église d'Honolulu, et qui fera époque dans l'histoire de ces îles. Une goëlette fut affrétée exprès pour ce but, et le 16 juin la petite troupe partit, accompagnée d'un instituteur américain, M. Bicknell, et du missionnaire Parker, qui, en 1833, avait déjà visité les îles Marquises. Celui-ci devait revenir avec le vaisseau.

Le 24 juillet, ils touchèrent à Otahiti, assez en peine de savoir comment le gouverneur français accueillerait leurs plans de missions. Mais il parut n'y mettre aucun obstacle. Il déclara bien que la France prétendait à la souveraineté de tout l'archipel des Marquises; mais il ne vit dans l'évangélisation projetée rien qui fût nécessairement contraire à cette souveraineté. — La vue des missionnaires hawaïens produisit une impression profonde sur les chrétiens d'Otahiti, qui ne sont pas les plus ardents à répandre la Parole de Dieu en dehors de leurs îles, quoiqu'ils aient fourni bien des aides indigènes très bien qualifiés.

Après 12 jours passés dans la communion fraternelle, nos missionnaires repartirent pour leur destination, et ils y abordèrent le 26 d'août. Cette île, qui porte le nom de *Fatouhiva*, et sur les cartes celui de *Magdalena*, est située à l'extrémité sud-est de l'archipel des Marquises. C'est la plus petite île de celles qui sont habitées, mais elle est la troisième en population. Les hauteurs, qui s'élèvent jusqu'à 2 mille pieds au-dessus de la mer, comprennent entre elles des vallées longues, étroites et profondes qui sont seules peuplées, et qui offrent la plus belle végétation en cocotiers, arbres à pain et autres végétaux indigènes. L'aspect de l'île, vu de la mer, est sévère et déchiré. Le seul ancrage pour les vaisseaux est la baie d'Omoa, dans la partie nord-ouest de l'île. C'est là que les Hawaïens abordèrent et que s'est établie la mission.

Le jour baissait quand le vaisseau entra dans la baie. Aussitôt des canots s'approchèrent, même avant que l'ancre fût jetée; et dès qu'ils apprirent que leur chef était à bord, ils se hâtèrent d'en porter la nouvelle sur le rivage, ce qui amena un plus grand nombre de visiteurs. La nuit les força de se retirer, et ils emmenèrent le chef avec toutes les démonstrations de la plus vive joie. — Dès le lendemain, M. Parker et la petite troupe descendirent aussi à terre; ils furent accueillis avec beaucoup de cordialité, et logés dans des maisons appartenant au chef Matounui. — Dès le soir de ce premier jour, qui était un samedi, M. Parker annonça aux habitants que le lendemain était particulièrement consacré au service de Dieu, et il y invita tous les habitants qui voudraient assister au culte. Un emplacement ombragé fut choisi près de la maison de M. Parker, et, le dimanche matin, il eut la joie de voir 150 indigènes, chefs, hommes, femmes et enfants réunis pour le premier culte public rendu dans cette île au Dieu vivant. Le service fut ouvert par un cantique hawaïen; puis un des deux pasteurs fit la prière, après quoi M. Parker exposa aux assistants l'objet de leur arrivée dans l'île, et leur intention d'enseigner à ce peuple le chemin du salut et la connaissance du vrai Dieu d'après la Bible. — Les insulaires se conduisirent tous avec une parfaite décence, pendant les prières surtout; et ils ne rompirent le silence que pour interroger les étrangers ou pour exprimer leur approbation. L'après-midi, les maisons des missionnaires furent remplies de visiteurs avec qui ils s'entretinrent encore du but de la mission, et le soir les insulaires se réunirent de nouveau pour le culte. Les jours suivants un grand nombre vint, chaque soir, assister au service domestique des missionnaires. Le jeune Hawaïen, qui avait habité l'île et qui en connaît bien la langue, fut dans toutes ces occasions un interprète précieux. Pendant la première nuit de leur arrivée, Matounui ne cessa de raconter aux autres chefs les « étranges choses » qu'il avait vues et entendues; et l'enthousiasme qu'il excita fut grand. — Un des chefs de l'île, en prenant congé d'un capitaine de vaisseau marchand, lui donna commission de lui rapporter divers articles d'Amérique et, dans le nombre,..... des missionnaires.

Mais la lutte ne tarda pas à commencer. Deux ou trois jours après l'arrivée des Hawaïens, les insulaires leur demandaient souvent s'ils ne pensaient pas que les missionnaires français (les prêtres) ne viendraient pas aussi, quand ils apprendraient

leur arrivée? — Le fait est qu'à Otahiti, les missionnaires avaient vu un brig français partir peu de jours avant eux. On ne savait rien de son dessein; mais des amis otahitiens avaient exprimé le soupçon que le brig emmenait des prêtres à Fatouhiva, et se hâtait ainsi afin d'y arriver avant la goëlette hawaïenne. Celle-ci, toutefois, n'avait point trouvé le brig dans la baie d'Omoa; mais elle n'y était pas depuis une semaine, que l'on annonça l'arrivée d'un bâtiment qui amenait en effet un prêtre catholique. Celui-ci descendit aussitôt à terre, accompagné du commandant et des officiers en grande tenue, ainsi que de deux natifs de l'île qui habitent avec les Français à Noukahiva. Le cortége se rendit, au milieu des salves de mousquéterie, dans une maison où ils eurent une longue conférence avec Matounui et d'autres chefs. Le but des Français était de les engager à renvoyer les missionnaires hawaïens, et à recevoir le prêtre à leur place. Le commandant insista en particulier sur ce que l'île était une possession française et que, par conséquent, les missionnaires devaient aussi être français. Là-dessus les chefs protestèrent contre une telle prétention. « Non, dit l'un d'eux, le pays n'est pas à vous; il appartient à ce peuple. Jamais un seul Français n'est né dans cette île. Ces missionnaires ne doivent point être renvoyés; ils sont bons; nous voulons des Américains pour nous instruire. Mais, en tout cas, le pays est à nous. » — Ils insistaient aussi sur ce que les Hawaïens, étant arrivés les premiers, avaient le droit de rester plutôt que les autres. — Finalement, le prêtre repartit, laissant un instituteur catholique natif des îles Sandwich, et annonçant qu'il ne tarderait pas à revenir.

Que résultera-t-il de ce conflit déplorable? Dieu le sait. En attendant, la mission hawaïenne a commencé. Les indigènes apprennent à lire avec tant de zèle que, de toutes parts, on les entend repéter les lettres de l'alphabet. Ils écoutent les instructions chrétiennes de leurs missionnaires, et paraissent désireux d'en profiter. — La langue anglaise est aussi un objet auquel ils donnent beaucoup de soins; et ils sont très reconnaissants de ce que M. Bicknell a bien voulu accompagner la mission de Sandwich pour la leur apprendre. Ils ont même formé une société qui se réunit dans certains jours de fête, et là, ils n'emploient que le peu de mots anglais qu'ils ont appris. Une amende est imposée à ceux qui se servent de leur langue native.

Telles sont les dernières informations rapportées par M. Par-

ker, après quelques semaines de séjour aux Marquises. Plaise à Dieu que les prochaines nouvelles, qui se feront peut-être un peu attendre, soient de nature à nous réjouir !

ILES AUSTRALES.

Rurutu. Tristes nouvelles ! Ici comme à Otahiti (dont ces îles sont voisines), les autorités françaises, obéissant à l'influence du clergé romain, ont entravé la prédication de la vérité et expulsé les missionnaires évangéliques, qui avaient été accueillis avec joie par les insulaires. — Les îles Australes n'étaient évangélisées que par des aides indigènes, lorsque, le 25 avril 1852, arrivèrent à Rurutu deux missionnaires allemands, J. Hones et L. Mohn, envoyés par la Société de Berlin (celle de Gossner). Voici en résumé ce qu'ils écrivaient au commencement de leur séjour à Rurutu : « Notre arrivée a excité une joie générale. Le roi s'est montré fort amical; il est venu nous recevoir sur le rivage, et nous a conduits dans une de ses maisons, destinée aux étrangers. Jusqu'ici c'est la reine qui prend soin de notre ménage. Le matin, elle arrive à la pointe du jour pour nous faire cuire un fruit à pain et du poisson ; elle en fait autant à midi. — Bientôt aura lieu la *fête de Mai* (fête des missions), dans laquelle chacun apporte sa contribution pour l'Evangile ; on y arrive de toutes les parties de l'île, et c'est là qu'on prendra les mesures nécessaires pour nous construire un logement. On ne nous aurait pas accueillis de cette manière, si nous n'eussions été en relations fraternelles avec les missionnaires anglais, car c'est par eux que l'Evangile a été introduit ici et c'est en eux qu'on a confiance. Ils nous avaient remis des lettres de recommandation, qui furent lues publiquement, le dimanche après notre arrivée. Les catholiques romains et les Mormons cherchent à s'introduire dans l'île. — Comme il n'y a pas eu ici de missionnaire à demeure, on pourrait croire que les choses vont assez mal. Il y a en effet des lacunes à combler ; nous fûmes étonnés cependant de tout ce que nous trouvâmes : une belle chapelle, un culte régulier, des réunions de prières et une école passable, qui s'est accrue d'un bon nombre d'adultes depuis notre arrivée. On nous a demandé la célébration des sacrements, mais nous renvoyons encore; nous voulons d'abord apprendre à connaître nos gens et n'admettre que ceux qui honorent leur profession par leur conduite. Sans doute il y a toujours de la paille parmi le froment, mais nous

devons résister au mal autant que possible. Une discipline sévère ne nuit pas. Nous ne baptiserons également que les enfants de parents qui honorent leur propre baptême; autrement le baptême n'est qu'une forme; et, de formes vides, nous n'en voulons pas. — Il a paru une nouvelle édition d'un livre de cantiques en langue otahitienne; nous en avons apporté 300 exemplaires pour notre groupe d'îles, dont 25 pour Rurutu. On nous a beaucoup tourmentés pour en vendre davantage, malgré nos refus positifs. Souvent on nous en mettait le prix dans la main en nous disant : « Maintenant tu as l'argent; » donne-moi donc un livre. » Une femme, entre autres, nous supplia pour cela des heures entières; enfin, nous trouvant inexorables, elle s'éloigna en pleurant amèrement. Nous étions prêts à pleurer avec elle; nous lui remîmes un livre et elle s'en alla tout heureuse. — Demain nous comptons partir pour visiter l'île voisine de Tubuaï. »

Quelques mois plus tard, on recevait les tristes nouvelles suivantes : Nos frères Hones et Mohn ont dû quitter les îles Australes, à la suite des mesures prises par les autorités françaises pour expulser les missionnaires protestants d'Otahiti et des îles voisines. Nos deux frères allemands, arrivés à Otahiti, en repartirent le 19 septembre pour Eiméo. Ils y étaient à peine, qu'arrive un ordre du gouverneur français enjoignant aux officiers de police d'avoir l'œil sur les deux missionnaires allemands, pour les empêcher d'annoncer l'Evangile. Ils s'embarquèrent pour San-Francisco (Californie), où un aubergiste chrétien les reçut gratuitement. Ils sont arrivés à New-York, et comptent se rendre parmi les colons allemands de l'ouest. Que le Seigneur garde son Eglise dans les îles Australes!

NOUVELLES DIVERSES.

AMÉRIQUE DU SUD. *Patagonie.* — La triste et belle fin des premiers missionnaires envoyés dans ce pays reculé, n'a pas lassé la charité chrétienne. La Société fondée en Angleterre pour l'évangélisation de la Patagonie, prépare une seconde expédition. Un navire acheté dans ce but sera bientôt prêt à partir, et des mesures de prudence, dictées par l'expérience du passé, préviendront, autant qu'il est donné à l'homme, le retour des terribles extrémités auxquelles ont succombé les premiers missionnaires. Voyez-en le récit au N° 17 de 1852, p. 267.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 27. Du 10 Septembre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

CE QUI MANQUAIT A MARTHE.

(Luc X, 38-42.)

Quoique Marthe se mît en peine de beaucoup de choses pour plaire à Jésus, cependant son amour pour lui n'était pas tout ce qu'il aurait dû être. Marthe était de ces âmes qui sont plus préoccupées de donner au Sauveur que de recevoir de lui, qui veulent lui offrir des sacrifices sans aller d'abord chercher auprès de lui ce qu'elles doivent lui apporter. Ah! nous pouvons nous représenter quelle sera la confusion de ces milliers de Marthe qui, lorsqu'elles se présenteront devant le Juge éternel avec le catalogue de leurs aumônes, de leurs bonnes œuvres, de leurs contributions pour les missions, entendront ces sérieuses paroles: «Vous avez fait tout cela; c'est bien. Mais comptez vos prières secrètes, vos lectures et vos méditations de ma Parole, vos heures de recueillement passées dans la solitude devant moi! Où est la consécration de vous-mêmes à Celui qui *vous a aimés le premier?* Vous avez beaucoup donné en mon nom; mais qu'êtes-vous venus chercher à mon

trône de grâce? J'ai bien vu mon nom sur l'étiquette de vos œuvres; mais si je regarde en dedans, les avez-vous accomplies dans mon Esprit et avec mon secours? » — En effet, si toutes nos actions n'ont de valeur aux yeux de Dieu que par le motif qui les a dictées, de même Christ n'accepte nos œuvres de charité que si elles sont le fruit de l'amour et si elles découlent de la communion habituelle avec lui.

Un jour viendra où le Roi *séparera les brebis d'avec les boucs* et *dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde!* Mais qu'ajoute-t-il? Serait-ce peut-être: « Car plusieurs ont eu faim et vous leur avez donné à manger; plusieurs ont eu soif et vous leur avez donné à boire; plusieurs étaient malades, et vous les avez visités? » Ne dit-il pas plutôt: *Car* J'AI *eu faim et vous* M'*avez donné à manger;* J'AI *eu soif et vous* M'*avez donné à boire?.... En tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi*[1]. — Avons-nous besoin d'une autre preuve que toutes les œuvres de votre bienfaisance n'ont de prix aux yeux de Christ qu'autant qu'elles découlent de l'amour que son Esprit aura mis dans vos cœurs pour lui?

A quoi servira-t-il que vous fassiez uniquement découler de vous un courant de vos propres œuvres, si quelque chose de l'amour de Christ ne coule pas *en* vous? que vous livriez toujours de votre propre fonds, si vous ne recevez pas de son Esprit? L'activité extérieure qu'une personne peut déployer dans le service du Seigneur, est soumise à une multitude de circonstances qui ne dépendent point d'elle. Comment donc la quantité de vos œuvres serait-elle, pour le Seigneur, la mesure de son jugement? — La part que Marthe avait choisie est une part qui peut lui être enlevée de mille manières, par la pauvreté, par la maladie, par les infirmités ou par la vieillesse. Mais la *bonne part, qui ne* te *sera ôtée* dans aucune position, ni par aucune adversité, c'est celle de Marie. Lors même que tu devrais passer la moitié de ta vie sur un lit d'infir-

[1] Matthieu XXV, 34-40.

mité, ou que tu serais rendu incapable par l'âge d'être utile à ceux qui t'entourent, même dans cette sombre vallée qui précède la mort, rien ne t'enlèvera la part de Marie, qui est de *t'asseoir aux pieds de Jésus*, de *l'écouter*, de nourrir ton âme de sa Parole, d'être sauvé et sanctifié par lui *en croissant dans sa connaissance* et *dans* la possession de sa *grâce*. — Cette part nous appartiendra à toujours, et après avoir été notre trésor ici-bas, elle fera encore notre plus chère occupation lorsque nous verrons Christ tel qu'il est, et que nous n'aurons plus d'aumônes à faire, de malheureux à secourir, de malades à soigner.

Soyez convaincus, vous tous qui ressemblez à Marthe, que votre activité sera bien plus bénie si vous consentez à rechercher plus souvent, par la prière, la communion de Christ, et à vous laisser instruire par sa Parole. Vos œuvres de charité n'en seront que plus abondantes et aussi plus utiles, parce que vous aurez été avec Jésus et que vous serez un instrument de bénédiction entre ses mains. Une seule heure de prière véritable, passée devant le Dieu invisible, est comme une rosée de la grâce qui restaure nos cœurs et qui nous rend capables de nous acquitter des sérieux devoirs de la charité chrétienne en fortifiant nos mains pour l'action [1].

ASSEMBLÉE ANNUELLE DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES DE LAUSANNE EN 1854.

II.

M. *Scholl* lit une lettre de la Société des missions évangéliques de Paris, demandant qu'on se souvienne des rapports qui l'unissent à la nôtre. Le canton de Vaud lui a fourni un missionnaire élevé par nous, et deux élèves qui étudient, l'un à Lausanne, l'autre à Yverdon. Elle ose espérer en conséquence plus de secours pécuniaires [2].

[1] Extrait des *Sermons de Tholuck*, publiés par le pasteur Brachmann pour aider à la fondation d'une paroisse à *Dribourg*, près Paderborn, au milieu d'une population catholique.

[2] La Société des missions de Paris peut être bien assurée du vif et constant attachement des chrétiens du canton de Vaud, qui en toute occasion lui en ont donné des preuves. Si, dans ce moment, la plus grande part de leurs dons se dirige d'un autre côté, c'est qu'ils savent que, depuis sa dé-

M. *Pilet*, au nom de la Société évangélique de Genève, dit quelques mots de l'œuvre d'évangélisation de Saône-et-Loire. Le frère Gétaz, à Branges, n'ayant pas voulu se faire autoriser par un consistoire, dans la crainte de compromettre sa liberté, a été entravé par le préfet, qui a interdit les réunions. Au bout d'un certain temps et de quelques démarches infructueuses, notre frère a désobéi et a été condamné à 500 fr. d'amende. Le frère Charpiot, à Sornay, est cité et sera sans doute condamné aussi. Malgré cela, les assemblées sont plus nombreuses que de coutume, sans fanfaronade et dans un excellent esprit. — A Marseille, la Société de Genève a commencé, à côté des frères nationaux, une œuvre indépendante, qu'ils ont encouragée de diverses manières. Ils travaillent avec eux dans un esprit de fraternité. Ils viennent de passer par une terrible épidémie de choléra; 12 à 14 cents personnes mouraient par semaine. Le frère Roy a vu, près de sa maison, 14 personnes mourir en 3 heures. Ils ont mis beaucoup de zèle dans les visites, surtout depuis que les réunions ont été interrompues par la défense de sortir le soir à cause du serein. Les pasteurs nationaux ont aussi donné un grand exemple de dévouement. Il y a donc, au milieu de ces détresses, une puissance de Dieu qui se manifeste. Nous avons besoin de persévérance. Il est dit dans Jérémie: *Si tu te retournes vers moi, je te ramènerai, et tu te tiendras devant moi; et si tu sépares la chose précieuse de la chose méprisable, tu seras comme ma bouche. Qu'ils se retournent vers toi; mais toi, ne te retourne pas vers eux.* Voilà ce qui arrivera au chrétien qui tient ferme dans la situation où Dieu l'a mis : les hommes qui croient nous tourner vers eux, se tourneront vers nous par la puissance de Dieu.

M. Pilet fait ensuite allusion à l'ivrogne mentionné dans le

tresse de 1848, qui lui attira plus de ressources qu'il ne lui en fallait, la Société de Paris a un fonds d'avance qui n'est point encore épuisé, tandis que la Société de Bâle a été réduite à des emprunts pour lesquels elle a dû même hypothéquer les immeubles de sa maison des missions. Ces deux sociétés nous sont également chères, l'une par la conformité de langage, l'autre parce qu'elle est suisse comme nous. Aussi le peu que nous avons à donner, nous le répartissons entre elles, à chacune selon ses besoins: la Société de Paris a suffisamment d'argent, mais elle manque d'ouvriers; nous lui envoyons une plus forte proportion d'élèves. La Société de Bâle a plus de sujets qu'elle ne peut en recevoir dans sa maison, mais elle manque de ressources pécuniaires; nous lui envoyons un peu plus d'argent. Il nous semble que rien n'est plus juste. — Quoi qu'il en soit, nos vœux et nos prières sont acquises à toutes les deux. (*Rédaction.*)

rapport du Comité des traités. Et nous, n'avons-nous pas cité, peut-être copié même, des paroles de l'Ecriture qui, sans le sang de Christ, s'élèveraient en accusation contre nous? Que d'anciens catéchumènes, par exemple, qui ont écrit de leur main, dans leurs extraits de religion, des choses dont ils n'ont plus tard tenu aucun compte! — M. Pilet prie ensuite pour cet homme et pour ceux qui sont coupables comme lui.

M. *Panchaud*, de Bruxelles, exprime l'affection et la reconnaissance de la Société évangélique belge. L'œuvre missionnaire en Belgique est fille de celle de Suisse; la Suisse a donné à la Belgique des évangélistes et des instituteurs. « Nous vous demandons, dit-il, de nous continuer votre sympathie et votre libéralité. » Quant aux détails, M. Panchaud les renvoie, vu l'heure avancée, à une assemblée spéciale.

M. *de Laharpe*, de Genève, ramène l'attention de l'assemblée sur les faits présentés au sujet de la liberté religieuse. Estimons la persécution à sa juste valeur. Désirons la liberté religieuse à cause de ceux qui ne sont pas chrétiens, afin que l'Evangile puisse avoir un libre cours. Mais pour nous, souvenons-nous que la Parole de Dieu, une fois qu'elle est plantée dans nos cœurs, ne peut être liée, et que nous devons faire notre chemin *dans la mauvaise comme dans la bonne réputation*. La persécution est une approbation du Seigneur, un sceau qu'il met lui-même sur la foi de ses enfants; nous devons nous encourager et nous préparer à la subir et à prendre aussi notre part avec les frères persécutés. On peut le faire de diverses manières, dont une en particulier est la *prière*. La persécution pèse continuellement sur eux ; eh bien! que nos prières leur soient un appui continuel. Il y a dans ces tristes faits aussi quelque chose de réjouissant, parce que c'est probablement un moyen entre les mains du Seigneur pour ouvrir de nouvelles voies à sa Parole, par exemple pour ces catholiques qui s'indignent contre les persécuteurs. Sans doute une persécution systématique et longue peut, à la fin, être fatale à la foi d'une Eglise, comme la persécution des chrétiens réformés d'Italie ou d'Espagne, des Eglises protestantes de France, qui dura 100 à 150 ans. Mais ce chiffre nous montre que nous sommes à l'abri de voir d'aussi longues persécutions. Nous n'en verrions en tout cas que le commencement, et c'est surtout au *commencement* d'une persécution qu'il s'agit de la bien prendre, de la faire entrer dans une bonne voie, de la conserver pure de préoccupations humaines et de partis poli-

L'ÉVANGILE DANS LES CAMPS.

Nous avons cité, il y a un mois, l'exemple encourageant d'un beau réveil religieux né à la suite d'une guerre avec la Russie. Nous sommes heureux de pouvoir montrer que celle de nos jours porte aussi en elle des symptômes de vie chrétienne, et que l'armée anglaise qui y prend part, renferme dans son sein un élément de piété que le Seigneur est puissant pour développer par les événements mêmes. — On sait qu'environ 600 officiers anglais de l'armée d'expédition se sont donné rendez-vous devant le trône de grâce, afin de prier les uns pour les autres et pour leurs compagnons de combat. — La lettre suivante, adressée par un simple soldat à ses parents en Angleterre, nous laisse encore entrevoir dans l'armée anglaise un de ces petits foyers de lumière, qui y sont peut-être plus nombreux qu'on ne le supposerait d'abord.

Camp de Scutari, près Constantinople, 25 mai 1854.

....Mes chers parents, comme vous le voyez, nous approchons du siége de la guerre, et avant que vous receviez ces lignes, nous serons peut-être aux prises avec l'ennemi. C'est une grande chose que de pouvoir contempler avec calme une telle position ; vous serez consolés en apprenant que cette grâce m'est accordée. Je jouis sans interruption du plus grand de tous les priviléges, de la paix de Dieu par Jésus-Christ. Elle demeure entière au milieu de cette menaçante conflagration, qui, dans mon humble opinion, tournera finalement à la gloire de l'Evangile. Je pense que c'est justement là l'entrée dans ces temps où la religion pure et sans tache de Jésus-Christ se répandra sur les ruines des superstitions papales et des séductions de Mahomet ; aussi reçois-je comme un honneur et une grâce le privilége d'être du nombre de ceux qui sont appelés à porter les armes dans cette bataille du Seigneur. Me confiant dans sa force toute-puissante, je me place sous sa garde et sous ses soins, et je m'abandonne à sa miséricorde, persuadé que, *soit que je vive, soit que je meure, j'appartiens* à mon charitable Rédempteur. Vous ne sauriez croire combien mon âme est souvent relevée, à la pensée que j'ai en Angleterre un père et une mère qui prient pour moi et qui me portent sans cesse devant le trône de la grâce. Oh, qu'il est consolant de savoir que si tous ceux qui m'ont promis de prier pour moi, venaient à l'oublier, mes pa-

lu moins, s'en souviendront. Continuez donc avec fer- persévérance à me soutenir par vos prières. sommes 19 soldats qui nous réunissons pour des prières ıes et pour nous exhorter mutuellement. Depuis notre à Constantinople, nous nous sommes cherchés, et nous rganisé entre nous des réunions régulières, le mardi, et le samedi; le dimanche après midi nous célébrons le semble. Nous nous donnons rendez-vous dans un en- tiré et tranquille, au milieu d'un cimetière qui a près lieues de long; et nous faisons bien l'expérience que eur n'est pas limité aux lieux, ni aux temps, mais qu'il e partout pour exaucer et pour bénir. Nous passons en des heures de rafraîchissement en sa présence, et onnaissons que toute la gloire lui en revient. Mes amis nanimement appelé à les présider; ce n'est pas moi qui introduit là de moi-même, mais je n'ai pas osé repous- ıppel du Seigneur. Si vous jugez que j'aie agi avec im- e, veuillez me le faire savoir. — Dans l'espérance que tarderez pas à m'écrire et à m'apprendre que vous êtes vous prie, mes chers parents, de me rappeler au souve- ıes connaissances et de me croire votre fils affectionné.

J. M.

LE CHOLÉRA.

rrible fléau a recommencé à sévir sur la terre, et n'a argné même les contrées les plus rapprochées de nous. s l'île de la Barbade (une des Antilles), il était mort du 16,817 personnes à la date du 27 juillet, ce qui fait à s un sixième de la population. Les armées de la guerre t sont décimées par l'épidémie. En Europe, Londres, Turin, surtout Marseille, Gênes, Naples, et d'autres villes encore, ont été plus ou moins sévèrement visi- arseille a vu 100 mille de ses habitants fuir au loin iter la mort, qui frappait chaque jour 200 personnes, ils emportaient souvent le germe avec eux; Gênes, d'une mortalité bien plus forte encore, a vu des scènes rdre contre les mesures sanitaires prises par la police, ıe contre les médecins, qui, malgré leur dévouement, poursuivis par un peuple égaré comme étant les auteurs ı; à Naples, le nombre des morts a atteint un moment

400 par jour, et aucune mesure sanitaire n'était prise si ce n'est des processions catholiques parcourant les rues pour en chasser le choléra, qu'elles servaient au contraire à propager. Bien des petites villes de France, dont quelques-unes ne sont pas très éloignées de nos frontières, ont été cruellement ravagées; on cite trois pasteurs qui ont succombé eux-mêmes, par suite du zèle avec lequel ils ont assisté les malades et les mourants. Enfin le fléau s'est rapproché de la Suisse, soit au midi, soit à l'occident; et s'il n'y a eu sur son territoire, dans le Tessin et en Argovie, qu'un petit nombre de cas, dont quelques-uns même sont contestés, rien ne nous garantit qu'il n'y fera pas bientôt une invasion sérieuse.

Nous savons que l'on a cherché à établir diverses règles qui doivent présider à la marche de ce fléau. Dès sa première invasion en Europe, l'an 1832, on a dressé des cartes géographiques de sa marche; on a prétendu qu'il ne s'élevait jamais au dessus d'une certaine hauteur, qu'il frappait les villes à l'exclusion des campagnes, que les grands courants d'eau le propageaient plus aisément sur leurs bords, et l'on a fait bien d'autres hypothèses encore pour en expliquer la cause et les effets. — Nous ne voulons point refuser à la science le droit de faire ses recherches sur un sujet si mystérieux, et de lui appliquer tous ses moyens d'investigation pour arriver, si elle le peut, à une hypothèse plausible. Mais jusqu'ici tous les systèmes ont été mis en défaut par les faits. Et nous croyons bien plus sûr et bien plus utile d'abandonner toutes les suppositions humaines, pour regarder à la main qui, chacun le reconnaît, dirige d'une manière invisible, mais assurée, la marche et l'intensité du fléau.

En effet, si Dieu ne se laisse jamais sans témoignage en nous faisant du bien, par son gouvernement providentiel du monde, par la régularité des saisons, la fertilité de la terre, et tant d'autres bienfaits que l'homme méconnaît dans son ingratitude, Dieu ne nous laisse jamais non plus sans témoignage de sa puissance et de sa justice, par les fléaux de la nature, les tremblements de terre, les orages, la sécheresse, la famine, la guerre, la mortalité. Et s'il en est un où sa main se montre d'une manière visible, n'est-ce pas cette épidémie qui apparaît inopinément, se développe en tous lieux, en toute saison, sous tous les climats, et qui, dans sa marche saccadée et irrégulière, dépeuple une province ou une ville sans toucher à celles qui en sont le plus rapprochées, déjouant tous les calculs et bravant tous les efforts de la médecine?

La Suisse n'a point jusqu'ici ressenti ses atteintes; et si, dans cette crise nouvelle, elle est encore épargnée, reconnaissons que ce n'est ni son climat, ni son sol élevé, mais la seule bonté de Dieu qui nous aura garantis. Au lieu de se rassurer par des motifs chimériques, ne serait-il pas plus prudent et plus sage de s'attendre à son arrivée et de se préparer à sa rencontre, en méditant et pratiquant ces exhortations de la sagesse divine: *Prends garde à ton âme! Ecoutez la verge et Celui qui l'a assignée. Veillez et priez; tenez-vous prêts, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Seigneur viendra* vous chercher!

Qu'il nous soit permis de rappeler, en terminant, une observation frappante et instructive, faite souvent déjà par la comparaison des divers pays qu'a frappés le fléau. C'est qu'en général les populations les plus agglomérées, les plus abandonnées aux vices des grandes villes, à l'immoralité, à l'impiété, à l'oubli de Dieu et de sa sainte Parole, ont été les plus rigoureusement frappées; tandis que là où règnent, dans une plus grande mesure, la piété, la foi, des mœurs régulières, l'attachement à la Bible, la confiance en Dieu et les vertus du chrétien, il est arrivé que la paix et le calme de l'âme, joints à un tempéramment fortifié par la sobriété, ont ou arrêté le fléau ou diminué considérablement le nombre de ses victimes. — Ici encore, *la piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir*.

Que chacun donc fasse, avant tout, sa paix avec Dieu par Jésus-Christ, s'il ne l'a pas faite encore. Alors, réconcilié avec son Créateur et son Juge, appuyé sur les promesses de Dieu, lavé dans le sang de Christ, il pourra s'avancer sans crainte au devant de la mortalité qui peut-être s'approche, ou en tout cas au devant de la mort, qui, même sans le choléra, ne saurait tarder longtemps pour lui.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

France. — Nous ne nous sentons point appelés à consigner dans cette feuille tous les actes d'intolérance que les protestants français ont à endurer. Nous n'en citons que ce qu'il faut pour faire connaître à nos lecteurs l'état général des choses, et pour les engager à soutenir par leurs prières ces frères persécutés. — Ce qui suit a moins pour but de faire connaître un fait, bien caractéristique, il est vrai, mais déjà un peu ancien, que de

montrer comment un journal politique, et censé catholique, apprécie en France même de tels actes de l'autorité. On lit dans le *Siècle* du 17 juin : « Il y a dans le département du Gers un recteur que je ne connais pas, mais que je crois volontiers un galant homme et un homme lettré. Eh bien! ce recteur a cru devoir, à l'inspiration du clergé, proscrire la lecture, devinez de quel livre? Jusqu'à présent on avait cru que la Bible était la nourriture par excellence des chrétiens, comme le Coran était le pain de prédilection du musulman; que la Bible était la Parole divine, faite pour tous, pour être lue par tous, par l'homme et par la femme, par l'ignorant et par le savant, par le pauvre et par le riche, par l'enfant et par le vieillard. La Bible, nous disait-on, était dans le monde le seul livre universel, en ce sens que tout le monde pouvait indistinctement y puiser la sagesse, et l'on nous donnait toujours son universalité comme preuve de sa divinité. Nous avons tous été élevés dans cette idée que lire la Bible, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau-Testament, c'était renouer connaissance avec Dieu. La Bible est la seconde âme de l'enfance; l'enfant doit l'épeler dès le berceau, grandir avec elle insensiblement, inséparablement, comme si elle était une nature divine ajoutée à la nature humaine. Mais à Auch, il faut bien l'avouer, on pense autrement. M. Lafforest, recteur du Gers, a trouvé un beau jour la Bible dangereuse pour l'enfance, et il en a formellement prohibé la lecture dans toutes les écoles primaires de son ressort. Voici ce que M. de Lafforest, recteur de l'académie départementale du Gers, écrivait cette année à MM. les inspecteurs primaires soumis à sa juridiction : « Quelques prêtres aussi respectables qu'intelligents » s'élèvent contre la lecture de la Bible dans les écoles pri- » maires. Je suis parfaitement de leur avis, et, de concert avec » Mgr l'archevêque d'Auch, je vous prie de la faire disparaître » le plus possible et le plus tôt possible de toutes les écoles de » votre arrondissement. » L'ordre est catégorique. Ainsi, voilà un livre sacré interdit à l'enfance chrétienne, sous prétexte qu'elle ne saurait comprendre la parole de Celui qui disait: *Laissez venir à moi les petits enfants*, et qui choisissait de préférence ses disciples parmi les humbles d'intelligence! »

Grande-Bretagne. — L'Alliance évangélique et surtout l'Alliance protestante ont fait, l'année dernière, d'actives démarches pour obtenir du gouvernement anglais qu'il assurât la liberté religieuse aux sujets britanniques établis dans l'étranger, en

particulier en Italie, en Espagne, à Madère, et dans tous les pays où elle leur est refusée. On sait en particulier qu'une grande assemblée de l'Alliance protestante à ce sujet eut pour résultat une adresse aux ministres de la reine, où tous ces griefs étaient exposés en détail. — Dans le nombre, le croirait-on? se trouvent les entraves apportées à la liberté religieuse des Anglais dans une possession anglaise même! A Malte, d'anciennes lois, laissées en vigueur, punissaient les offenses faites à la religion catholique, et sous ce prétexte on avait vu, par exemple, des personnes condamnées à plusieurs années de réclusion pour avoir, par mégarde, jeté des coquilles de noix par la fenêtre dans un moment où il se trouvait qu'une procession catholique passait dans la rue, ou un jeune garçon, nouvellement débarqué d'Angleterre, puni pour avoir ri la première fois qu'il vit passer l'hostie que des prêtres portaient en grande pompe dans une maison. — Un nouveau code, élaboré pour Malte, contenait en projet tout un chapitre dans le même esprit. Mais les remontrances des protestants qui habitent cette colonie, chaudement appuyées par leurs frères dans le Royaume-Uni, ont obtenu du conseil de la reine que ce chapitre fût à peu près entièrement effacé. Le ministre des colonies est allé même jusqu'à émettre l'opinion que les outrages à la religion, rares comme ils le sont, peuvent très bien être placés sous l'action des dispositions générales de la loi, comme toute autre infraction à la paix et à la tranquillité publiques. Le nouveau code étant appelé à remplacer et par conséquent à abolir l'ancien, toute mesure contraire à la liberté religieuse se trouvera ainsi abolie de fait.

— Mme Wines, fille du célèbre agitateur irlandais, Daniel O'Connel, et femme du consul britannique à Péra (Constantinople), vient d'embrasser la religion protestante.

— *Londres*. On sait tout ce qu'a entrepris lord Schaftesbury (autrefois lord Ashley) pour ramener à une vie d'ordre, et si possible de piété, les nombreux voleurs de toutes catégories qui se cachent au sein de l'immense population de Londres. Il a entre autres formé une Société d'émigration, dont l'objet est de s'intéresser à ceux qui désirent abandonner leur mauvais train ou toute autre occupation illégale, et qui consentent dans ce but à subir le patronage de la Société Celle-ci commence par les soumettre à un temps d'épreuve assez sévère; puis, quand ils ont donné des garanties de sincérité, elle leur procure une instruc-

tion religieuse et industrielle qui les mette à même de reprendre une place honorable dans la société. Enfin, pour leur faciliter ce retour, on pourvoit à ce qu'ils puissent émigrer dans un pays de leur choix, où ils sont moins exposés à retomber dans leur vie précédente. — Le 17 juin dernier, par exemple, a eu lieu, dans une des salles de l'institution, une assemblée fort touchante, présidée par lord Shaftesbury, dans laquelle la Société a pris congé de 22 de ces hommes arrachés au crime par la charité chrétienne et prêts à partir pour l'Amérique du Nord. Ils avaient appris les métiers de tailleur, de cordonnier, de peintre en bâtiments, de fabricant de brosses, etc.

ITALIE. *Turin.* — Un nouveau journal, animé de l'esprit de l'Evangile, paraît dans cette ville depuis le mois de juin, en une feuille grand in-4°, chaque 1er et 3me dimanche du mois. On aime à y voir non-seulement un signe remarquable des temps, mais encore un nouveau moyen de répandre la *lumière évangélique* sur cette belle et malheureuse Italie qui en a un besoin si pressant. La *Luce evangelica* ne se rattache à aucune église particulière. Son rédacteur, M. Vincent *Albarella,* s'adresse à l'Italie, et partant de l'état où elle se trouve, concourra à « lui rendre la liberté, l'indépendance et la gloire » par le seul moyen efficace, la connaissance de Dieu en Jésus-Christ. Il veut montrer à ses compatriotes que « leurs droits ne sauraient être reconquis et paisiblement exercés, sans l'accomplissement préalable des devoirs, dont le premier est de se soumettre au Dieu créateur et de recevoir le témoignage que lui rend Jésus-Christ. » Il les conduira ainsi « du devoir au droit, et non l'inverse, » comme tant de patriotes italiens et autres le voudraient. — Pour nous, nous souhaitons à M. Albarella toute bénédiction d'En-haut et tout succès dans son entreprise. Mais s'il devait un jour rabattre un peu des vastes espérances qu'il nourrit sur l'avenir de l'Italie et qu'il s'efforce, pour sa part, de réaliser, — qu'il se console : le moyen qu'il emploie pour y travailler, vaut bien la peine d'être pris pour le but lui-même; et ce but-là, il ne le manquera point. Qu'il annonce fidèlement le conseil de Dieu pour le salut des pécheurs, et il recueillera certainement, comme fruit de son travail, du moins quelques âmes conduites à Jésus-Christ pour la vie éternelle.

APPEL.

Le Comité de la section vaudoise de la Société suisse pour l'évangélisation des protestants disséminés, vient faire un pressant appel au

public de notre canton. Depuis de nombreuses années déjà, une société de ce genre existait dans la plupart des cantons protestants de la Suisse. Il n'en restait plus que deux, Glaris et Vaud, qui n'eussent pas de section; mais maintenant la lacune est comblée [1]. La société s'attache à l'évangélisation des protestants disséminés parmi les populations de langue ou de religion différente, et privés de culte et d'écoles à eux accessibles. Elle s'abstient de prosélytisme. Ses bienfaits s'étendent avant tout à la Suisse. Elle a déjà fourni bien des secours spirituels à nos frères protestants répandus dans les cantons catholiques. — Est membre de la Société tout protestant, ecclésiastique ou laïque, qui s'engage à payer une contribution annuelle qu'il fixe lui-même. Le Comité de la section vaudoise est de même composé d'ecclésiastiques et de laïques.

Le Comité s'adresse maintenant à toutes les personnes qui voudraient venir à son aide, soit en s'engageant comme membres, soit en lui faisant de simples dons. Courage donc! c'est nos frères dans la foi qu'il faut soutenir. Nos dons seront avant tout appliqués à la Suisse, à nos compatriotes, à nos amis; c'est une œuvre patriotique en même temps que religieuse que nous vous proposons. Les abondantes bénédictions temporelles que Dieu nous accorde cette année, nous engagent à nous intéresser d'autant plus à nos frères protestants qui ne sont pas dans une position aussi favorable que nous.

Messieurs les pasteurs voudront bien se charger de recevoir les dons et de les expédier au caissier de la Société, M. Aug. Blanchod, négociant, à Avenches.

Au nom de la Section vaudoise :

Le Président, — Le secrétaire,

CH. ARCHINARD, pasteur à Payerne. — HENRI THÉVOZ, pasteur à Corcelles.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LOUISE DE PLETTENHAUS; journal d'une jeune fille pauvre. Par Maria Nathusius. Traduit de l'allemand sur la 2me édition. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un volume de 208 pages in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

Charmant tableau d'intérieur, où une jeune fille, aux prises avec

[1] De 1845 à 1849, le canton de Vaud a possédé une *Société de secours pour les protestants disséminés;* mais elle a dû cesser, faute d'être suffisamment soutenue. C'est elle qui, entre autres, a fondé l'école protestante de Romont, au canton de Fribourg. Lorsque la Société fut dissoute, cette école fut remise entre les mains de la Commission d'évangélisation de l'Eglise libre du canton de Vaud. Mais celle-ci, croyant que l'école de Romont ne rentrait pas d'une manière bien directe dans la sphère de son activité, la remit, en 1852, aux mains du Comité neuchâtelois pour les protestants disséminés, ainsi que le poste d'évangélisation de Pontarlier. — Nous souhaitons à la nouvelle Société toute sorte de bénédictions, et nous recevrons volontiers les dons que l'on voudra bien nous confier pour elle. (*Rédaction.*)

une position très embarrassante, triomphe des difficultés variées qu'elle rencontre, par le courage et la sagesse que donne la foi. On pourra trouver à ce livre les mêmes dangers qu'à tous les romans, même les meilleurs : un caractère idéalement parfait, un dénouement qui dépasse toute attente, pourront exalter quelques jeunes têtes ; on pourra trouver que l'imagination, les mœurs, et jusqu'au christianisme, sont empreints d'une teinte un peu germanique. Mais il y a dans toutes ces peintures beaucoup de vérité ; et quiconque lira ce livre avec le désir d'en profiter pour soi-même, y puisera, pour la pratique journalière de la vie, de très utiles leçons.

Les enfants de la Forêt-Neuve, par le capitaine Marryat ; ouvrage pour la jeunesse, traduit librement de l'anglais par E. P. Paris 1854, Meyrueis ; etc. Deux vol. de 248 et 252 pag. in-12. Prix : 3 fr.

Une ame indépendante. Histoire pour les jeunes gens, par G. Nieritz. Traduit de l'allemand sur la dernière édition. Paris 1854, Meyrueis ; Lausanne, Delafontaine ; etc. Un vol. de 200 pag. in-16. Prix : 2 fr.

Nouvelles bernoises, par Jérémias Gotthelf. Traduit par Max. Buchon. Première série. Paris 1854, Grassart ; Berne, Dalp ; Lausanne, Delafontaine ; etc. Un vol. de 315 pag. petit 8°. Prix : 3 fr. 50 c.

On connaît les auteurs de ces ouvrages par de précédentes publications. Celles-ci, comme les premières, sont des récits plus ou moins attachants et moraux où l'on retrouve quelquefois des fruits de la piété, sans que la source en soit indiquée. Sous le nom de Jérémias Gotthelf, un pasteur bernois, M. Bitzius, a publié une suite de récits remarquablement populaires, soit par le ton familier et simple, soit par la peinture vraie et originale des mœurs et du caractère bernois. Ils se font lire par le peuple avec avidité, et peuvent lui être utiles à leur point de vue. On y trouve les preuves d'un grand talent, mais le style de la traduction est peu correct.

Les Vaudois. Drame historique en cinq actes, avec prologue ; par Félix Govean. Traduit de l'italien par Charles Gaudard, licencié en théologie. Lausanne 1854, Delafontaine ; etc. Un vol. de 190 pages petit in 8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Sous une forme que nous ne voulons pas juger ici, l'auteur présente d'une manière animée un des moments les plus sérieux de l'histoire des persécutions vaudoises. Ce livre nous frappe surtout comme un signe des temps. Il montre combien la position de nos frères des Vallées du Piémont est changée, et de quelle faveur ils jouissent au milieu de ce peuple qui les a tant fait souffrir pour leur foi. Espérons que ce retour à la justice envers les témoins de la vérité, sera suivi par le retour à la vérité elle-même.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 28. Du 24 Septembre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

JÉSUS-CHRIST EN NOUS.

Examinez-vous vous-mêmes pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes: ne reconnaissez-vous pas en vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous? — à moins que peut-être, vous ne soyez réprouvés.
2 Cor. XIII, 5.

Voulez-vous savoir *si vous êtes dans la foi?* cherchez, d'après les paroles de saint Paul, si Jésus-Christ habite en vous par son Esprit. Ainsi posée, la question exclut par elle-même bien les chrétiens de profession, pour lesquels on ne saurait demander si Jésus-Christ est en eux sans profaner son nom. Eh quoi! si Jésus-Christ est dans ce jeune homme, chrétien de nom, mais livré aux maximes relâchées du siècle et aux convoitises de la chair? Si Jésus-Christ est dans cet homme, chrétien de nom, mais ne vivant que pour accroître sa fortune, et dont le contentement s'élève et s'abaisse avec son trésor? Si Jésus-Christ est dans cette femme, chrétienne de nom, mais courant après les futiles plaisirs du monde, et mendiant sa honteuse idolâtrie? — Restent les gens religieux, au moins

dans les apparences, pour lesquels seuls il est permis de faire la question, et avec lesquels nous allons l'examiner, d'après les signes que l'Ecriture elle-même va nous fournir.

Si Jésus-Christ est en vous, *il y vivra*; et le premier signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, c'est la *vie de Jésus-Christ* communiquée à votre âme. *En lui est la vie*[1]; son nom est *le Prince de la vie*[2]; *qui a le Fils a la vie*[3]; c'est le Fils lui-même qui est *notre vie*[4]; et le Dieu qu'il nous révèle, auquel il nous unit, n'est pas seulement *le vrai Dieu*, il est aussi *le Dieu vivant*[5], vivant dans le monde, mais vivant surtout dans le cœur de ses enfants.

Cette vie de Jésus-Christ en nous, quelle est-elle? N'espérons pas en donner jamais une définition précise: la vie, même la vie corporelle, se sent, elle ne se définit pas. Essayez de définir la vie autrement que par la mort, ou la mort autrement que par la vie: vous ne sortirez jamais de ce cercle, et vous ne réussirez enfin à faire comprendre la vie, tant bien que mal, qu'en mettant un homme vivant à côté d'un homme mort. Que de ressemblance entre ces deux hommes, et pourtant quelle différence! Qu'est-ce donc qui les sépare? C'est l'âme, c'est-à-dire le souffle, ce souffle invisible à la vérité, *mais* qui, pour être invisible, n'en est pas moins l'appui, le *lien* nécessaire, sans lequel le corps ne tarde pas à se dissoudre et à perdre jusqu'à sa forme extérieure. Que s'il pouvait se rencontrer un homme qui se refusât à reconnaître cette différence, sous prétexte que l'homme mort a des yeux, des mains, des pieds, aussi bien que l'homme vivant, que lui répondre? Un tel langage prouverait seulement que celui qui le tient n'a pas l'instinct de la vie, auquel toutes les explications du monde seraient incapables de suppléer. Juste image de la vie spirituelle que l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire le *souffle* de Dieu, communique à une âme où Jésus-Christ habite. Mettez à côté l'un de l'autre deux hommes dont l'un a la vie de Jésus-Christ, et l'autre ne l'a pas: que de ressemblances entre eux, et pourtant quelle différence! Ils ont en commun la vie physique, et chacun des deux mange et boit, dort et se réveille,

[1] Jean I, 4. — [2] Act. III, 15. — [3] 1 Jean V, 12. — [4] Col. III, 4. — [5] 1 Thess. I, 9.

parle et se remue; la vie intellectuelle, et chacun des deux réfléchit, observe, raisonne, tire des conclusions; la vie des affections, et chacun des deux a une femme, des enfants, des parents, des amis, qu'il aime du plus tendre amour; la vie morale, et chacun des deux a au dedans de lui une conscience qui lui rend témoignage, et *des pensées qui l'accusent ou qui l'excusent*[1]; une vie religieuse même, et chacun des deux peut avoir certaines habitudes de piété, lire l'Ecriture, prier matin et soir, assister aux exercices du culte. Qu'y a-t-il donc qui les sépare? Rien, que le souffle de Dieu, dont l'un est animé, l'autre dépourvu; rien, que le regard de l'âme, tourné, chez l'un, vers le ciel et l'éternité, chez l'autre vers la terre et le temps; rien, que la grâce substituée à la colère, la vie éternelle à la mort éternelle, l'empire de l'esprit à la tyrannie de la chair, les consolations de Dieu aux étourdissements du monde; rien, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ici présents, là manquants; rien, que tout! L'homme irrégénéré, n'ayant pas l'instinct de la vie, méconnaît ce contraste intérieur, parce qu'il est invisible; — et pourtant le monde même, tout monde qu'il est, est contraint parfois de le sentir et de le confesser à sa manière[2]. Mais l'homme spirituel, instruit par le Saint-Esprit et par sa Parole[3], reconnaît au croyant une vie qui lui est propre; une vie si nouvelle, qu'il n'y a pu entrer que par une nouvelle naissance, plus encore, par une nouvelle création: *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, c'est une nouvelle création; il est passé de la mort à la vie*[4]. Au reste, le croyant sent en lui-même, bien mieux que ne sauraient l'observer les autres, le changement radical qui s'est opéré dans son cœur; et il en rend témoignage, en empruntant tour à tour le langage de l'aveugle-né: *J'étais aveugle, mais je vois*[5], et celui du Sauveur ressuscité: *J'ai été mort, mais je vis*[6]. Eh bien! cette nouvelle naissance, l'avez-vous éprouvée? cette vie de Jésus-Christ, la sentez-vous en vous-même?

Cette nouvelle naissance, l'avez-vous éprouvée? Avez-vous conscience d'un changement intérieur qui a fait de vous un autre homme, avec d'autres maximes, d'autres sentiments,

[1] Rom. II, 15. — [2] Jean XVII, 21, 23. — [3] 1 Cor. II, 14. — [4] 2 Cor. V, 17; 1 Jean III, 14. — [5] Jean IX, 25. — [6] Apoc. I, 18.

d'autres goûts, un autre langage, un autre cœur, une autre existence morale tout entière, et qui vous a, selon l'énergique expression de l'Apôtre, *converti des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu*[1]*?* Toutefois, cette nouvelle naissance peut avoir eu lieu sans être clairement aperçue, surtout si elle a été cachée dans le développement général de l'enfance ou de la jeunesse; venons donc à la question capitale : cette nouvelle vie, la sentez-vous en vous-même?

Votre repentance est-elle vivante? avez-vous appris à vous frapper la poitrine devant la croix de Jésus-Christ, et à lui dire : *J'ai péché contre toi, contre toi proprement*[2]*;* c'est pour moi, pour moi proprement que tu es mort? — Votre foi est-elle vivante? la Parole de Dieu, reçue comme de la bouche de Jésus-Christ, et *mêlée avec vous par cette foi*[3], est-elle tombée en vous comme une semence de vie céleste[4], qui *vous a rendu participant de la nature divine*[5]*?* — Vos prières sont-elles vivantes? l'Esprit de Jésus-Christ *prie-t-il lui-même pour vous* et en vous, tantôt par ces paroles puissantes qui triomphent du Dieu fort[6], tantôt *par ces soupirs inexprimables*, compris de de lui seul, et qui pénètrent doucement jusqu'au fond de son cœur paternel[7]?—Votre charité est-elle vivante? tout en aimant votre prochain comme vous-même, savez-vous faire une place à part à cet amour fraternel, la charité de la charité, qui unit un croyant à un autre croyant, parce que Jésus-Christ dans le cœur de l'un répond à Jésus-Christ dans le cœur de l'autre[8]?— Vos affections sont-elles vivantes? pour vous, comme pour Jésus-Christ au sein de sa famille[9], la vie éternelle est-elle votre première sollicitude pour ceux que Dieu vous a unis par les liens du sang ou de l'amitié[10]? — Que dirai-je encore? Votre joie[11], vos consolations[12], vos conversations[13], votre vie entière est-elle vivante? et, en réponse à Jésus-Christ vous disant : *Parce que je vis, vous vivrez*[14]; avez-vous été instruit à dire avec saint Paul : *Pour moi, vivre c'est Christ*[15]?

[1] Act. XXVI, 18. — [2] Ps. LI, 4. — [3] Hébr. IV, 2. Version littérale. — [4] 1 Pierre I, 23. — [5] 2 Pierre I, 4. — [6] Gen. XXXII, 28. — [7] Rom. VIII, 26. — [8] 1 Jean III, 14. — [9] Jean VII, 3-7; Act. I, 14. — [10] 1 Tim. V, 8. — [11] Jean XV, 21. — [12] 2 Cor. I, 3, 4. — [13] Col. IV, 5. — [14] Jean XIV, 19. — [15] Phil. I, 21.

La vie se révèle par des actes, dont le plus immédiat est la parole. Si Jésus-Christ est en vous, *il y parlera*; et le second signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, c'est *le témoignage de Jésus-Christ* assurant votre cœur que vous lui appartenez.

Ce langage vous surprend peut-être; vous y trouvez je ne sais quel air de mysticisme. Mais un sentiment n'est pas mystique pour être caché dans le cœur, et dès lors impossible à définir; il ne mérite ce nom que s'il est dépourvu de motif appréciable et solide. L'amour qu'une mère porte à son enfant n'a rien de mystique, parce qu'il repose sur un attachement naturel et qui vient de Dieu; le remords qui poursuit un criminel n'a rien de mystique, parce qu'il repose sur la conscience et sur les lois du monde moral; le sentiment religieux n'aura rien de mystique non plus, quand il reposera sur la Parole de Dieu : l'autorité de cette parole infaillible, voilà le vrai caractère qui sépare, dans les choses spirituelles, la vérité d'avec le mysticisme. A ce point de vue, beaucoup de choses que le monde appelle mystiques sont très solidement démontrées, tandis qu'il en est d'autres qui lui semblent incontestables, et auxquelles le nom de mystiques conviendrait bien mieux. Ce témoignage intérieur de Jésus-Christ à l'âme fidèle, la Parole de Dieu le reconnaît-elle? voilà tout ce que nous avons besoin de savoir. Eh bien! elle le reconnaît formellement : *Celui qui garde les commandements de Dieu demeure en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui; et par ceci nous connaissons qu'il demeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné*[1]; car *cet Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu*[2].

Aussi l'expérience des croyants de tous les siècles vient-elle à l'appui de ce que je viens de dire. Ce bienheureux témoignage a été entendu dans tous les âges de l'Eglise; il l'a même été des saints de l'Ancien-Testament, selon la mesure de leur lumière. C'est ce témoignage qui a de tout temps réjoui, soutenu, fortifié le peuple de Dieu; c'est ce témoignage qui a enfanté tout ce qui s'est fait de grand dans le royaume de Dieu, au sein d'un monde ennemi de Dieu. Abraham le

[1] I Jean III, 24. — [2] Rom. VIII, 16.

possédait au dedans de lui-même, lorsqu'il *a vu le jour de Christ et qu'il en a tressailli* [1]; Jacob, lorsque, bénissant ses fils par l'esprit de prophétie, il s'interrompt un moment comme contraint par la voix intérieure: *O Eternel! j'ai attendu ton salut* [2]; Job, lorsqu'il confesse son Rédempteur: *Je sais que mon Rédempteur est vivant.... je le verrai moi-même, mes yeux le verront, et non un autre! mes reins se consument dans mon sein* [3]; David, lorsqu'il oppose à ses ennemis acharnés cette affirmation d'un cœur en prière: *Je sais que Dieu est pour moi..... tu as délivré mon âme de la mort, et mes pieds de chute* [4]; Néhémie, lorsqu'il suspend de temps en temps son récit pour s'épancher dans le sein de Dieu: *Mon Dieu! mon Dieu! souviens-toi de moi en bien* [5]; le vieux Siméon, quand, répondant au vieux Jacob, après dix-huit siècles écoulés, il contemple avant de mourir ce que le patriarche mourant avait attendu: *Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut* [6]; Etienne, lorsque, *rempli du Saint-Esprit*, il voit *les cieux ouverts et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu* [7]; Paul, quand il écrit à Timothée: *Je connais celui en qui j'ai cru, et qu'il est puissant pour garder mon dépôt*; Luther, près de comparaître à Worms, quand il prie ainsi dans son angoisse: « Seigneur, cette cause est tienne, tiens-toi près de moi... mon âme est à toi! » Mais que parlé-je de tous ces grands serviteurs de Dieu? le chrétien le plus humble et le plus ignoré a aussi bien qu'eux *le témoignage de Dieu en lui-même* [8]: il voit son Sauveur des yeux de l'esprit, il l'entend des oreilles de l'âme. Non, il n'y a pas de puissance sur la terre, il n'y a pas de démon dans l'enfer, qui soit capable de nous persuader que tu n'es pas en nous, Seigneur Jésus, que tu ne nous entends pas, que tu ne nous parles pas, que tu ne nous aimes pas, que tu ne t'es pas donné pour nous!

Et vous, le possédez-vous ce témoignage de Jésus-Christ? Entendez-vous en vous-même votre Sauveur qui vous assure de son pardon: *Tu es à moi, je t'ai racheté, tes péchés te sont*

[1] Jean VIII, 56. — [2] Gen. XLIX, 18. — [3] Job XIX, 25, 27. — [4] Ps. LVI, 10, 14. — [5] Néh. XIII, 14, 22, 31. — [6] Luc II, 29, 30. — [7] Act. VII, 56. — [8] 1 Jean V, 10.

emis, va en paix[1]*?* L'entendez-vous qui vous appelle, et pouvez-vous, en vous mettant à genoux, lui dire avec David : *Mon cœur me dit de ta part de chercher ta face; je chercherai ta face, ô Eternel*[2]*!* L'entendez-vous qui vous répond, et pouvez-vous dire avec ce même David, en vous relevant de votre prière : *J'ai crié de ma voix à l'Eternel, et il m'a répondu de la montagne de sa sainteté*[3]*?* L'entendez-vous qui vous parle, et pouvez-vous, en interrogeant les Ecritures divines, lui dire avec Samuel : *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute*[4]*?* L'entendez-vous qui vous écoute, et connaissez-vous en votre cœur que *le cri que vous avez jeté devant lui est parvenu à ses oreilles*, sans s'égarer en chemin[5]? L'entendez-vous qui vous marque le chemin, à vous qui dites : *Enseigne-moi le chemin où je dois marcher*[6], et qui vous dit à son tour : *Je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher*[7]*?* L'entendez-vous qui vous console, qui vous rassure, qui vous avertit, qui vous reprend, qui vous fortifie[8]? — Si vous n'avez jamais rien ressenti de tout cela, si *vous n'avez jamais ni entendu sa voix, ni vu sa face*[9], si vous ne possédez pas, si vous ne connaissez pas même le témoignage de Jésus-Christ, Jésus-Christ n'est donc pas en vous; et si Jésus-Christ n'est pas en vous, vous n'êtes pas dans la foi, vous n'avez pas la vie éternelle.

Mais venons enfin à la marque la plus palpable et tout ensemble la plus sûre de la vie, l'action. Si Jésus-Christ est en vous, *il y agira;* et le dernier signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, c'est l'*œuvre de Jésus-Christ* devenue vôtre.

Jésus-Christ ne saurait demeurer nulle part *oisif ni stérile*[10]; comme *le Père agit de tout temps, le Fils agit aussi*[11]; et il déploie en ceux qui croient *l'énergie du pouvoir de sa force*[12]. C'est pourquoi *celui qui croit en Jésus, fera les œuvres que Jésus a faites*[13]; *celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit vivre comme Jésus-Christ lui-même a vécu*[14]. Il n'y a pas

[1] Esaïe XLIII, 1; Matth. IX, 2; Luc VII, 50. — [2] Ps. XXVII, 8. — [3] Ps. III, 5. — [4] 1 Sam. III, 10. — [5] Ps. XVIII, 7. — [6] Ps. CXLIII, 10. — [7] Ps. XXXII, 8. — [8] Ps. LXXXVI, 17; XCIV, 12; CXXXVIII, 3; etc. — [9] Jean V, 37. — [10] 2 Pierre I, 8. — [11] Jean V, 17. — [12] Eph. I, 19. — [13] Jean XIV, 12. — [14] 1 Jean II, 6; IV, 17.

d'autre vie chrétienne que la vie de Christ dans le chrétien; et il n'y a de vrai chrétien que celui qui vit en représentant de Jésus-Christ, continuant sur la terre l'œuvre que Jésus-Christ y a commencée. Il faut qu'on le contemple vivant en nous; et comme il a pu dire: *Celui qui m'a vu, a vu mon Père*[1], il faut que chacun de nous puisse dire aussi : Celui qui m'a vu a vu mon Maître. — Quelle vocation, mes chers frères! si glorieuse véritablement et si difficile, qu'on a peine à y croire... Mais celui qui nous a donné ce commandement: *Qu'il y ait en vous les mêmes sentiments qui étaient en Jésus-Christ*[2], est aussi celui qui nous rendra capables de l'accomplir; disons plus: c'est moins nous qui devons l'accomplir que le Seigneur qui doit l'accomplir en nous[3]. Pour l'œuvre de Christ, nous avons la force de Christ, parce que nous avons Christ lui-même, si toutefois *nous l'avons reçu*, et *si nous marchons en lui*[4].

Examinez-vous donc, pour voir si vous faites l'œuvre de Jésus-Christ. Je ne demande pas si vous la faites sans mélange et sans infidélité: hélas! qui pourrait se ranger alors au nombre de ses imitateurs? Mais du moins, vos œuvres sont-elles empreintes de l'Esprit de Jésus-Christ? et reconnaît-on votre Maître dans le fond de votre vie? Reconnaît-on, dans votre travail, celui qui, après une journée employée à *aller de lieu en lieu faisant le bien*[5], *se retire sur la montagne pour prier, et passe toute la nuit à prier Dieu*[6]? Reconnaît-on, dans vos plaisirs, celui dont la présence répand sur la noce de Cana une joie douce autant que pure, et à qui une fête de famille fournit plus d'une instruction salutaire[7]? Reconnaît-on, dans vos douleurs, celui qui a pleuré sur la ruine prochaine de Jérusalem, ou celui qui a supporté tout le poids de la malédiction divine, pour épargner aux pécheurs une autre ruine plus redoutable encore? Reconnaît-on, dans vos lectures, celui qui *prend son plaisir dans la loi de l'Eternel, qui médite dans cette loi jour et nuit*[8]; et qui ne demande qu'à elle seule des armes contre la triple tentation du désert[9]? Reconnaît-on, dans vos

[1] Jean XIV, 9. — [2] Phil. II, 8. — [3] 1 Thess. V, 24. — [4] Col. II, 6 — [5] Act. X, 38. — [6] Luc VI, 12. — [7] Jean II, 1-11. — [8] Ps. I, 2. — [9] Matth. IV, 1-11.

discours, celui dont la bouche ne s'ouvre que pour *communiquer la grâce à ceux qui l'écoutent* [1], et qui ne rencontre ni objet dans la nature, ni événement dans la vie, auquel il n'arrache quelque leçon de vie éternelle? Reconnaît-on, dans votre action et dans votre repos, dans votre veiller et dans votre dormir, *dans votre entrer et dans votre sortir*, celui qui *fait toujours les choses qui sont agréables au Père* [2] *?*

Vous avez dans ce triple examen deux écueils à éviter. Avant tout, gardez-vous de vous séduire *en disant : Paix, paix, où il n'y a point de paix* [3]; mais aussi ne soyez pas plus sévères que ne l'est le Seigneur. Il y a des âmes défiantes et timides, qui, tout en rassurant sur leur compte tous les autres, ne sauraient jamais se rassurer elles-mêmes. Je ne voudrais pas décourager ces âmes-là, car je sais que mon Maître et le leur ne les décourage point; mais je leur dirai : Soyez plus simples, chers amis. La question n'est pas de savoir si vous trouvez en vous la vie, le témoignage, l'œuvre de Jésus-Christ, dans son intégrité : elle est de savoir si vous y trouvez quelque chose de sa vie, de son témoignage, de son œuvre; ce n'est pas au degré ou à la mesure que la promesse est faite, c'est à la substance et à la présence. Le Seigneur a-t-il commencé en vous son œuvre de grâce? Eh bien! ne craignez point de le confesser à sa gloire, et d'entrer dans l'humble, mais ferme assurance de l'Apôtre : *Je suis assuré que ni vie ni mort, ni hauteur ni profondeur, ni principauté ni puissance, ni choses présentes ni choses à venir, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur* [4].

Si tel est le résultat de l'examen auquel je viens de vous inviter, s'il vous conduit à reconnaître que Jésus-Christ habite en vous, — oh! alors, sentez votre bonheur! Mesurez vos obligations par vos priviléges! Ne vivant que par lui, ne vivez aussi que pour lui!

Que si cet examen devait avoir un résultat contraire; s'il devait vous convaincre que vous n'avez connu jusqu'ici qu'une foi morte et que vous avez vécu loin de Christ, — que leur dirai-je? Les flatterai-je dans leur voie? leur cacherai-je le

[1] Eph. IV, 29. — [2] Jean VIII, 29. — [3] Jér. VI, 14. — [4] Rom. VIII, 37, 38.

péril au-devant duquel ils courent se jeter?... Ah! mes amis, ce serait être infidèle que de vous taire ces dernières paroles de saint Paul : *à moins que peut-être vous ne soyez réprouvés!..* Réprouvé, mot affreux! réprouvé, mis au rebut comme un vaisseau qu'on a essayé et qu'on a trouvé sans usage [1]! réprouvé, traité comme ces branches stériles qu'on retranche, qu'on amasse, qu'on jette au feu et qui brûlent [2]! Ne me dites pas que c'est manquer à la charité que de vous présenter de si effrayantes images. Mes frères, il faut s'entendre sur la charité : il y a deux charités. Il y a la charité de Dieu, et il y a la charité du Diable; la charité de Dieu qui dit : *Au jour que tu mangeras, tu mourras,* et la charité du Diable qui dit : *Vous ne mourrez nullement.* Celle-là vous déclare perdu, mais pour vous sauver; celle-ci vous déclare sauvé, mais pour vous perdre.... Je viens à vous avec la charité de Dieu dans le cœur, et je n'en connais point d'autre. Je ne viens pas rassurer les consciences, je viens les troubler à salut! Je ne viens pas canoniser ceux qui meurent, je viens sauver ceux qui vivent! Je sais que je vous annonce la vérité de Dieu; je sais que Dieu est stable dans ses menaces, comme dans ses promesses : si vous vous obstinez à fermer les yeux aujourd'hui, vous serez contraints de les ouvrir — alors qu'il ne sera plus temps [3].

LA BIBLE DANS L'ARMÉE.

Il y a 15 jours que nous avons conduit nos lecteurs dans les camps de l'armée anglaise, où ils ont pu entrevoir quelque chose de cette piété personnelle qui sied si bien au soldat et qu'on est si heureux de trouver en lui, parce qu'elle y est comparativement rare. Mais c'est là pour la charité chrétienne un motif de plus de chercher à y remédier en répandant la Bible avec abondance dans les camps. Nos frères d'Angleterre n'ont point manqué à cette mission; et comme tous les regards sont tournés vers cette armée d'Orient, engagée en ce moment même dans une expédition qui va peut-être décider du sort de l'Europe pour plusieurs années, l'on nous saura gré de raconter

[1] Ps. XXXI, 13. — [2] Jean XV, 6. — [3] Cité du discours de M. Ad. Monod: *Etes-vous Chrétien?* — Voir les annonces.

ce qui se fait pour le bien spirituel des marins et des soldats qui n'ont pas encore appris, comme le jeune correspondant de l'autre jour, à se nourrir eux-mêmes de la Parole.

Il existe en Angleterre une *Société biblique navale et militaire*, qui était naturellement appelée à travailler dans cette solennelle occasion. Aussi le Comité avait-il été autorisé à faire les dépenses nécessaires pour que tout marin et tout soldat de l'armée d'Orient qui le désirerait, pût avoir une Bible de poche. C'est ainsi que 30 vaisseaux de la flotte de la Mer Noire ont reçu, à leur départ, 4,230 exemplaires des Livres saints; que 40 des vaisseaux destinés pour la mer Baltique en ont eu 7,522; et que 6,882 exemplaires ont été distribués dans 16 régiments de l'expédition d'Orient. Beaucoup d'autres régiments n'ayant pu être pourvus avant leur départ, l'ont été par les soins des agents de la Société à Constantinople, à qui les envois nécessaires ont été faits. Les lords de l'Amirauté et le chapelain en chef des forces britanniques ont accordé toute facilité pour ces distributions; et les livres destinés à la flotte ou à l'armée, ont été transportés gratuitement par les paquebots à vapeur de la Méditerranée. Indépendamment de ces distributions, 26,974 exemplaires des Livres saints avaient déjà été répandus, pendant l'année, dans l'armée de terre et de mer, dès les premiers préparatifs qui se sont faits pour la guerre.

La *Société des amis des marins* s'est aussi empressée de mettre à profit les circonstances, pour entourer de secours spirituels les soldats et les matelots anglais de l'armée d'Orient. Elle a envoyé à leur suite plusieurs colporteurs et lecteurs de la Bible, dont les humbles efforts ne demeurent pas sans bénédictions. On en jugera par ces extraits du rapport de l'un d'eux, daté du camp de Varna, 31 juillet:

« J'ai été bien accueilli par les hommes de tous les régiments que j'ai visités, et les Nouveaux-Testaments, les livres de cantiques, les traités que je leur ai remis, ont été reçus avec reconnaissance. Aussitôt qu'ils me voyaient dans le camp, distribuant mes traités, ils s'approchaient d'eux-mêmes, et j'en avais toujours 20, 30 ou 40 ensemble autour de moi. Je commence à l'ordinaire par tâcher d'attirer leur attention, après quoi je leur montre en peu de mots le plan de Dieu pour le salut des pécheurs par la foi en Jésus-Christ, le grand besoin qu'ils en ont, et le danger particulier où ils se trouvent. Après leur avoir parlé au plus un quart d'heure, je vais m'adresser à

un groupe semblable, dans une autre partie du camp. Je continue ainsi de groupe en groupe, sans absorber leur temps ni fatiguer leur attention ou surcharger leur mémoire. Ils m'expriment leur reconnaissance chacun à sa manière. « Merci, Monsieur ! » me dit l'un. « Dieu vous bénisse ! » s'écrie un autre. — Il y a deux jours, tandis que je m'adressais à un de ces groupes, un vieux soldat se montra profondément touché. Après que j'eus fini, je m'approchai de lui en particulier, et il m'entraîna à l'écart pour m'ouvrir tout son cœur, en versant des larmes de repentance. Je l'adressai à Jésus qui *reçoit* encore *les pécheurs*, et l'exhortai à se décharger sur lui de tout son fardeau. Puis je priai avec lui pour que Dieu daigne ouvrir son cœur à la bonne nouvelle de la grâce, et remplir son âme de paix par la foi au sang de Jésus-Christ. Pour me témoigner sa reconnaissance, il voulut que je prisse la soupe qu'on venait de lui servir, ainsi qu'une part de sa ration de pain et de viande. J'acceptai la soupe, d'abord comme un témoignage qu'il était heureux de me donner de son amour pour la vérité que je lui avais annoncée, ensuite, parce que j'étais exténué de fatigue et d'inanition, en sorte que sans ce secours, j'eusse difficilement pu continuer mon œuvre. Je partageai ainsi avec lui sa boisson ; mais je refusai le reste, sachant combien il en avait besoin pour supporter la vie dure des camps. Le soleil, de jour, et la rosée, de nuit, abattent tellement les forces, que c'était de sa part un grand sacrifice de m'offrir son repas. Je le savais, et je trouvai dans cet incident un grand réconfort pour mon corps et pour mon âme. C'est ainsi que le Seigneur me fit du bien par le fait d'un pauvre soldat désolé, mais dont le cœur était ouvert à sa grâce.

» Le choléra règne très fort ici, et il fait un grand nombre de victimes. Je visite donc aussi l'hôpital. — Un jour, comme j'en sortais, je m'entendis appeler par mon nom, d'une voix toute tremblante. C'était un pauvre garçon qui m'avait vu quand je visitais les baraques du campement en Angleterre ; je lui avais donné des traités avant son départ, et j'avais eu avec lui une conversation sérieuse. Il pleurait de joie en me revoyant ici. Je m'entretins un moment avec lui, et je lui laissai un Nouveau-Testament, des traités, et un livre de cantiques. — Voyant, sur le préau, un assez grand nombre de convalescents, je leur distribuai de ces mêmes livres. Ils m'en remercièrent beaucoup, me disant qu'ils ne pouvaient se pro-

courer aucune lecture ici. Ils ajoutaient : « Certainement c'est » bien bon à vous, de nous avoir suivis jusque dans ce pays ! » Que Dieu étende et bénisse votre œuvre. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Genève*. Pour la troisième fois depuis une année, l'Eglise réformée de Genève s'est recrutée d'anciens catholiques romains. Le jeudi 31 août, 55 nouveaux prosélytes ont publiquement abjuré leurs erreurs, et fait profession de la foi évangélique, dans l'église de St.-Pierre. Que le Seigneur veuille rendre vivante dans ces âmes la semence de la vérité !

FRANCE. *Paris*. — La chapelle d'une des églises évangéliques libres de Paris a été incendiée dans la nuit du 31 août au 1er septembre ; le feu a éclaté peu de temps après que le conseil de secours de l'église s'était réuni dans le bâtiment. La perte pécuniaire sera peu de chose, le bâtiment et la plus grande partie du mobilier étant assurés ; mais ce sera une privation de quelques mois pour la congrégation nombreuse qui s'y rassemble. — Au reste, cet accident a donné lieu à des manifestations de fraternité entre les églises, dont on ne peut que se réjouir. La société wesleyenne, ainsi que la seconde église évangélique libre de Paris, ont offert leurs chapelles au troupeau éprouvé, et ses cultes se célébreront en partie dans l'une, en partie dans l'autre. Ajoutons qu'une des églises nationales, celle des Batignolles, a même été mise, par son pasteur, à la disposition de nos frères, pendant le temps de leur embarras. Des raisons de localité et d'éloignement les ont seules empêchés d'accepter ces fraternelles offres. — Quoique la chapelle incendiée soit située rue de Provence, elle porte encore le nom de *Chapelle Taitbout*, du nom de la rue où était le premier lieu de réunion de cette église, lieu qui avait, on s'en souvient, servi précédemment aux assemblées des St.-Simoniens.

GRANDE BRETAGNE. *Londres*. Lundi, 17 juillet, a été posée, sous l'invocation du nom de Dieu, la première pierre de la première *église déguenillée* entreprise à Londres, dans la rue du roi Edouard, Mile-end, New Town. C'est une chapelle, construite dans un quartier particulièrement pauvre, et destinée exclusivement à recevoir la plus basse classe du peuple, et ceux qui, avec leurs habits déguenillés, n'oseraient se présenter dans une église fréquentée par des gens à leur aise. On

voit que c'est exactement le pendant des écoles déguenillées. Dieu veuille bénir ce nouveau moyen inventé par la charité pour mettre l'Evangile à la portée d'une classe d'habitants dont l'ignorance, l'abrutissement, la misère rappellent la condition des païens, et contraste d'une manière déchirante avec le luxe, l'opulence et la civilisation raffinée de Londres.

ALLEMAGNE. *Bremen*. La Société américaine des traités, qui entretient un agent en Allemagne, lui a fourni les moyens de pourvoir de bons livres d'édification, les vaisseaux qui transportent les émigrants en Amérique. Cet agent avait déjà remis de petites bibliothèques de 30 volumes chaque à 140 de ces vaisseaux; et le Comité américain, dans sa séance du 21 août, a voté un nouveau secours de 2000 volumes pour le même objet.

SUÈDE. *Stockholm*. Une société de traités s'est fondée dans cette ville, et déploie une grande et salutaire activité. Elle a répandu dix mille exemplaires de la seule brochure: *Allez à Jésus*; et une 2me édition de cet excellent ouvrage est sous presse.

ORIENT. *Palestine*. Les chrétiens anglais s'efforcent aussi de venir au secours des Juifs de la Palestine. A la suite d'une première assemblée réunie pour cet objet, le chevalier Moses Montefiore, un des Juifs de Londres les plus riches et les plus influents, a déclaré que ses frères selon la chair ne recevraient jamais aucun secours d'un corps quelconque de chrétiens, comme tels. Une nouvelle assemblée du 28 juin, après avoir entendu ce rapport, a nommé un comité chargé de faire parvenir aux Juifs de Palestine, sous une forme quelconque, tous les secours que l'on pourra réunir. On a proposé, entre autres d'y acheter des terrains, et d'engager les Juifs à les cultiver; l'entreprise ne prendrait point la forme d'un établissement de pauvres, mais celle d'une simple spéculation. Une première somme de 5000 L. sterl. (125 mille fr.) sera recueillie par actions de 5 L. sterl. chacune. L'assemblée est d'autant plus encouragée dans cet essai, que l'empereur de Russie presse, dit-on, les Grecs de Palestine d'acheter tous les terrains qu'ils pourront. — Un membre de l'assemblée a exprimé l'assurance que si, à la suite de la guerre actuelle, les puissances occidentales offraient aux Juifs d'aller s'établir en Palestine, il s'en trouverait 100 mille qui accepteraient aussitôt. — Un autre membre (Sir Culling Eardley) a offert de souscrire sur le champ pour 2 ou 3 cents L. — L'assemblée a unanimement adopté la résolution

suivante : « Considérant les facilités remarquables que présentent les circonstances actuelles de la Syrie, pour y acquérir du terrain, l'assemblée décide que le même comité qui vient d'être nommé est invité et autorisé à préparer le prospectus d'une compagnie dont le but serait de réaliser ce projet et d'établir dans ce pays-là une école d'agriculture avec une ferme industrielle pour les Juifs convertis au christianisme. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ÊTES-VOUS CHRÉTIEN ? Méditation sur 2 Cor. XIII, 5. — TROP TARD, méditation sur Luc XIII, 5. Par Adolphe Monod, pasteur de l'Eglise réformée de Paris. Paris 1854, Meyrueis ; etc. Une brochure de 60 pages in-8°. Prix : 1 fr.

S'il fallait autre chose que le nom de l'auteur pour recommander ces deux excellents discours, il suffirait d'y ajouter la citation que nous en avons faite en tête de cette feuille. — Quant au second, que nous ne citons pas, le sujet en est si sérieux, l'éloquence avec laquelle il est traité en est si remarquable, que nous souhaiterions vivement pouvoir le faire lire à tous les indifférents et à tous les moqueurs, avant qu'il soit TROP TARD. Si nous ne l'avons pas cité de préférence, c'est en partie parce que le ton en est trop au-dessus de la simplicité habituelle de notre journal.

CHRISTIANISME ET INDIVIDUALISME, par Antoine Curchod, ministre de Jésus-Christ dans l'Eglise nationale évangélique réformée du canton de Vaud. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un volume de 582 pages in-8°. Prix : 6 fr.

LIBERTÉ RELIGIEUSE ET QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES, par A. Vinet. Paris 1854, chez les éditeurs, rue de Clichy, 47 ; chez Meyrueis ; etc. Un volume de 680 pages in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

OBSERVATIONS sur le Chrétien biblique de M. le pasteur Taillefer ; par un pasteur de l'Eglise libre. Lausanne 1854, Delafontaine. Une brochure de 21 pages in-12. Prix : 20 cent.

Le rapprochement de ces deux livres dans une même annonce fait déjà connaître le point de vue dans lequel nous les annonçons. Ce ne sont pas des ouvrages d'une édification directe ; et les sujets qu'ils traitent n'entrent point dans notre plan. Mais il nous semble utile de donner au moins les titres des livres qui traitent des questions extérieures, afin de mettre à même de s'éclairer, ceux de nos lecteurs qui veulent connaître ces sujets, importants quoique secondaires. La vérité ne peut qu'y gagner quand il s'agit de livres sérieux et consciencieux tels que ceux-ci. — Nous avions annoncé, dans le même esprit,

« Christianisme et Paganisme : » nous annonçons, par la même raison, la réponse qui vient de paraître. Nous ferions volontiers au titre de ce dernier ouvrage une observation semblable à celle que nous avait suggérée le premier : il semble que l'individualisme exclut le christianisme, puisqu'ils sont opposés l'un à l'autre, et ce n'est certainement pas la pensée de l'auteur. Nous pourrions ajouter aussi une remarque qui n'entre pas davantage dans le débat de la question : c'est que M. Curchod semble quelquefois pousser un peu à l'extrême les conséquences de tel énoncé qu'il combat, et qu'il attribue peut-être trop à toute une classe de chrétiens les idées énoncées par un seul individu, en sa qualité privée. Du reste, nous le répétons, nous ne touchons pas au fond du sujet ; ce n'est pas notre affaire. Et si une réplique est faite, nous la ferons connaître également. — Quant au volume de M. Vinet, il se compose d'une foule d'articles de journaux, de discours, de lettres, de discussions, qui sont nés de nos circonstances, et que les éditeurs de ses ouvrages ont bien fait de réunir. Ils sont d'un prix indépendant des occasions qui les ont fait naître. On y retrouvera toujours avec fruit les jugements d'un penseur et d'un chrétien. Mais ils forment aussi une pièce importante au procès qui se débat encore sur les derniers événements de notre histoire ecclésiastique. — Nous joignons à cette annonce le titre d'une brochure qui nous a été envoyée, quoique nous ne connaissions pas l'ouvrage auquel elle répond. Elle nous paraît écrite aussi dans un esprit fraternel et sérieux. L'un et l'autre sont mentionnés ici pour avis à ceux qui voudront en prendre connaissance.

De l'Éducation, ou principes de pédagogie chrétienne, par L. F. F. Gauthey, directeur de l'école normale de Courbevoie, près Paris, ancien directeur des écoles normales du canton de Vaud. Tome Ier. Paris 1854, Meyrueis ; etc. Un volume de 540 pages in-8°. Prix : 5 fr. 50 c. (Le 2me et dernier volume est sous presse.)

Rien de ce qui tient à la nature morale de l'homme, ne saurait, pour atteindre réellement son but, se passer de la lumière de l'Evangile. Mais cela est surtout vrai de l'éducation. L'éducateur est en quelque sorte le pasteur de l'enfance. C'est l'Evangile seul qui peut lui révéler à fond le cœur humain sur lequel il doit agir ; c'est l'Evangile encore qui renferme le seul vrai remède aux maux qu'il doit combattre ; c'est l'Evangile enfin qui peut produire en lui-même, d'une manière solide, le renoncement, la patience, la douceur, la fermeté, et toutes les qualités indispensables à l'éducateur. — Ces réflexions suffisent pour faire sentir le prix d'un cours de pédagogie, solide, complet, clair et pratique, d'ailleurs, et qui joint à toutes ces qualités celle d'être basé sur l'Evangile. Ajoutons enfin qu'il est le fruit d'une longue expérience, et il n'aura pas besoin d'autre recommandation.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 29. (Supplément du N° 28) Du 1er Octobre.



FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : *Société des missions de Bâle.* V. Asie du Sud ou les Indous. Côte occidentale; Si Dieu est pour nous qui sera contre nous? Stephanas et la contrée des Kourgs; une âme plongée dans les ténèbres. — *Variétés.* Le missionnaire aux prises avec l'idolâtrie; vignette. — *Nouvelles diverses.* Orient; Turquie. Afrique du Sud. Asie orientale; Chine.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE [1].

V. ASIE DU SUD OU LES INDOUS. — CÔTE OCCIDENTALE.

Nous réunissons dans cette feuille quelques traits détachés qui n'ont pu être recueillis dans nos précédents récits. — En tête de celui par lequel nous commençons, se place comme d'elle-même cette parole des Ecritures:

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

Il en est la confirmation, et il est encourageant comme elle. Il nous rappelle comment la tempête qui renverse une faible plante, sert aussi quelquefois à transporter au loin sa semence, pour la faire fructifier sur un sol étranger. Ici la tempête a soufflé des contrées de la Russie, et c'est l'Inde qui a reçu dans son sol la semence de vie.

Les premiers missionnaires sortis de Bâle s'étaient dirigés vers le *sud de la Russie.* Ils avaient à procurer des secours religieux à de nombreuses colonies allemandes, au nord et au sud du Caucase, puis à prêcher l'Evangile aux Tcherkesses, Tatares, Persans, et à d'autres populations mahométanes. Une

[1] N° 17 des *Voix des Missions.*

mission parmi les mahométans, inutile à tenter partout ailleurs, devenait ici possible, grâce à la noble protection de l'empereur Alexandre. Après quelques années de pénibles préparatifs, et établis à Schuschi, au delà du Caucase, ils s'étaient mis à l'œuvre avec une joyeuse ardeur. Mais au moment où les semailles commençaient à faire verdir le sol, tomba le coup terrible qui anéantit toute cette jeune mission. L'empereur Nicolas interdit tout travail de l'église évangélique dans toute l'étendue de ses Etats, et l'on vit disparaître en un instant le fruit de dix ans de travaux et de larmes.

Mais non : ce que l'homme avait cru détruit sans retour, croissait en silence sous les yeux du Seigneur. Depuis bientôt vingt ans que le dernier missionnaire a quitté cette station de Schuschi, si aimée et si regrettée, la semence qui y fut répandue a fructifié sans interruption jusqu'à cette heure. Voyez ce beau réveil qui s'étend de nos jours chez les *Arméniens :* c'est à Schuschi et dans le travail de nos frères bâlois qu'il en faut chercher la première origine. Suivez l'œuvre secrète des livres qui y furent alors composés et imprimés : il ne se passe pas d'année qu'on ne voie des mahométans convertis par leur lecture. Le missionnaire Pfander, qui, dès lors, continue l'œuvre de son Maître au nord de l'Inde, est auteur de trois écrits composés à Schuschi en langue arménienne, traduits ensuite par lui-même en persan, puis en indoustani, qui se sont répandus en nombre infini d'exemplaires dans les contrées mahométanes de l'Asie, et qui sont richement bénis de Dieu.

Au commencement de l'an 1852, M. Pfander reçut d'un mahométan du *Sindh* (ouest de l'Inde) une lettre, dont voici les premiers mots : « Très honoré Monsieur ! Je suis du nombre de ceux auxquels vos écrits ont procuré de grandes bénédictions. Ils ont été une lumière que la miséricorde de Dieu a répandue sur la route de ma vie, et un ange que Dieu a placé sur mon sentier. » Il raconte ensuite comment, de mahométan zélé, il était devenu incrédule et même athée, poursuivant surtout le christianisme d'une haine implacable, jusqu'à ce qu'enfin Dieu l'eût humilié et amené à la connaissance de la vérité par les écrits du frère Pf. Maintenant il est chrétien, et a été baptisé avec sa famille. Il se nomme Abdallah. Il était employé du gouvernement anglais ; mais il a renoncé à cette place pour s'attacher au missionnaire établi à Kuradji, et celui-ci témoigne que « Abdallah est un précieux soutien de la mission. »

Dans une autre contrée au nord de l'Inde, à *Peschauer*, vit un major anglais qui est tout cœur pour la cause de Jésus-Christ. Dernièrement un Persan, arrivé de Téhéran, vint lui raconter ce qui suit : « Mon père est négociant à Téhéran. Un Arménien de ma connaissance, Mirza Alexander, arriva il y a quelques années dans cette ville, et me donna un livre imprimé à Schuschi, ayant pour titre *la Balance de la vérité*. Je le lus et relus avec avidité pendant les deux ans que je passai encore chez mon père, et quelquefois j'essayai de lui en lire aussi ; mais il me disait avec irritation : « Si tu persévères dans cette voie, tu « finiras par devenir chrétien et tu te feras égorger. » Les affaires de mon père m'ont amené à Peschauer, d'où je lui ai écrit que ma ferme résolution est d'obtenir le baptême chrétien. » — Quelques semaines après, ce jeune mahométan fut baptisé publiquement dans l'église anglicane à Peschauer, et reçut le nom de Abdul Messih, qui signifie « serviteur de Christ. » Il est fort sérieux et zélé, écrit le digne major à M. Pfander, et nous n'hésitons pas à le regarder comme bien réellement converti. Cette circonstance a excité parmi les mahométans de Peschauer un esprit de recherche qui pourra aboutir à de nouvelles conversions. Envoyez-nous sans retard une provision de vos écrits en langue persane. »

Passons à une troisième ville du nord de l'Inde, à *Delhi*, la superbe cité des Mogols. Là encore, trois jeunes mahométans de distinction viennent d'être éclairés par les écrits de nos frères de Schuschi. L'un d'eux est le plus savant professeur d'arabe du collége de Delhi ; il a vigoureusement repoussé toutes les tentatives faites pour le détourner de la foi. — Le missionnaire Pfander écrit, touchant le second : « Ce cher ami est animé d'une foi en Christ vivante et décidée ; il a connu les luttes intérieures et a passé par les détresses du doute et de l'obscurité pour arriver enfin à la lumière, à la certitude et à la paix. »

Nous pourrions encore faire mention de deux érudits mahométans à *Amritsir* (près de Lahore, dans le Penjab), qui ont été amenés à la connaissance de la vérité, il y a quatre ans, par le moyen des mêmes écrits, et qui ont été baptisés ; mais ces détails suffisent. La mission de Schuschi, ce premier essai de la Société de Bâle, continue donc à porter ses fruits. Le Seigneur nous assure sans cesse, par de nouveaux gages, qu'elle était et demeure *son œuvre*.

Stéphanas et la contrée des Kourgs.

Plus d'une fois la grâce prévenante de Dieu s'est plu à amener à Mangalore, de lieux éloignés, des âmes auxquelles elle voulait faire trouver la perle de grand prix. L'exemple que nous allons en citer rappellera à notre intérêt chrétien un peuple qui n'avait laissé à la mission que de fâcheux souvenirs.

Au mois d'octobre 1852, un homme dont tout l'extérieur annonçait un *Sanyasi* (moine mendiant de l'Inde), vint trouver à Mangalore le miss. Mögling, et le pria de lui donner une instruction chrétienne. Il fut averti des sacrifices auxquels il s'exposait. Mais après deux jours de réflexion, il se présenta encore, réitéra sa demande, répudia sa caste en mangeant avec les chrétiens, et exprima avec fermeté son désir de devenir chrétien lui-même. Il se prêta aussi sans hésitation au travail qu'on lui assigna, quoiqu'il fût venu, disait-il, moins pour se faire un gagne-pain que pour le salut de son âme. Il avait caché d'abord son nom et son origine; mais bientôt il s'ouvrit avec confiance au missionnaire, et lui raconta sa vie pleine d'incidents variés. Son nom est *Somaya;* il vient de la contrée des Kourgs, où il habite la ville de *Virara-Djendrapett.*

Il y a quatorze ans que la peuplade des Kourgs avait exposé la mission alors naissante de Mangalore à un grand danger. Elle n'était soumise que depuis peu à la domination anglaise, lorsque, en 1837, le prince ou rajah déposé sortit à l'improviste de ses montagnes, à la tête de 10,000 hommes, et fondit sur Mangalore, qui était presque sans défense. Les missionnaires avaient eu à peine le temps de s'enfuir dans un canot. Tandis qu'on tirait sur eux de la rive, ils avaient réussi à atteindre un vaisseau anglais, qui les conduisit en sûreté à Cannanore. De la mer ils avaient eu la douleur de voir les habitations des Européens livrées aux flammes, et ils se demandaient avec angoisse si jamais ils rentreraient dans la leur. Mais ils avaient reçu alors des gages bien touchants de la puissante protection du Seigneur. Après un combat sanglant, Mangalore était rentré au pouvoir des Anglais, et à leur retour nos frères avaient retrouvé leur maison intacte! Cependant une lutte acharnée s'y était livrée; deux fois le bâtiment de l'école avait été pris et repris, et les Anglais allaient l'enfoncer à coups de canon, lorsqu'un major avait crié à l'artilleur: « Sergent, ne tirez pas! c'est la maison des missionnaires! »

Les Kourgs habitent un petit territoire dans la chaîne des monts Ghauts, qui courent parallèlement à la mer. La ville de Virara-Djendrapett, patrie de notre Sanyasi, est à 3400 pieds au-dessus du niveau de la mer et entourée d'une majestueuse nature alpestre. Le missionnaire Mögling, qui s'est vivement attaché à ce coin de pays, en décrit avec admiration les beautés naturelles. Il nous fait assister, par exemple, aux magnificences des nuits de cette région tropicale.... « Cessez de contempler le ciel, dit-il, et voyez l'admirable spectacle qui vous entoure. Chaque plante, chaque buisson, chaque arbre se trouve parsemé de lumières magiques; la terre et l'air scintillent de toutes parts; sur chaque feuille semble s'être allumé un petit flambeau merveilleux. La vallée étalée à vos pieds, les collines qui vous environnent, les forêts lointaines, tout s'anime et brille d'un éclat qui varie sans cesse, comme si chaque étoile du ciel nous avait envoyé son représentant sur la terre. D'où viennent tout à coup ces innombrables points lumineux? on n'entend pas le plus léger bruit; c'est au milieu d'un profond silence que tout ce monde enchanté s'allume, disparaît, ou traverse l'espace dans une bizarre confusion. Observez cet arbre, ce buisson : des myriades d'étincelles jettent leur éclat au travers de ses branches et de ses feuilles..., puis en un instant tout a disparu ; mais attendez un instant encore : tout brillera d'une splendeur nouvelle, comme si ce monde étoilé était animé de pulsations régulières. Or ce sont d'infinies multitudes d'insectes lumineux qui produisent la magie de ce spectacle. »

Il est temps de revenir à Somaya et aux principaux événements de sa vie agitée. Il était entré dans sa onzième année au service du Rajah. Son talent pour la musique en avait fait un favori du prince. Lorsque celui-ci eut été déposé en 1834, Somaya alla vivre de son patrimoine à Virara-Djendrapett. Bientôt après il adopta le panthéisme des adorateurs du Linga, secte fort répandue dans l'Inde, qui n'admet point de distinction entre Dieu et le monde. Il fit un pèlerinage à Bénarès, la ville sainte; son absence dura trois ans et mit un grand désordre dans ses affaires; il acheva de les ruiner par des entreprises de commerce. Il fut saisi, réussit à s'échapper, prit congé à la hâte pendant la nuit de sa femme et de ses trois enfants, et atteignit par des sentiers écartés le territoire du Mysore. Longtemps il erra sans but; enfin il prit la résolution de renoncer entièrement au monde et de *chercher Dieu,* dans le sens que le panthéisme

indou donne à ce mot. C'est ainsi qu'il arriva à Mangalore en 1851. Il se fit passer pour Sanyasi, et eut des disciples parmi les cipayes (soldats indigènes). Ceux-ci l'entretenaient, et il les exhortait à s'abstenir de l'ivrognerie et d'autres vices grossiers; mais sans trouver de paix pour sa propre âme. Enfin il vit un jour dans les mains d'un jeune garçon les « Histoires de la Bible » du Dr Barth, traduites en langue canaréenne. Il les lut et en reçut une impression profonde. C'est là peut-être, se dit-il, que je trouverai la vraie philosophie; et il résolut d'aller auprès des missionnaires.

« Dès le début, dit notre frère Mögling, il se montra singulièrement attentif. Lisions-nous l'Ecriture ensemble, il ne laissait rien passer sans m'accabler de questions. Cependant plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'aucun changement parût en lui. Son esprit s'efforçait de saisir la doctrine nouvelle, mais les notions et les impressions panthéistes y demeuraient fortement enracinées. Un jour, après une longue exposition de la voie du salut, il s'écria : Maintenant je vois comment, selon la Parole de Dieu, l'*âme* de l'homme se purifie du péché; mais qu'enseignez-vous touchant les éléments divins et éternels de la nature humaine? — En lisant le sermon sur la montagne, ce fut avec une inquiète impatience qu'il attendit l'explication de ces mots : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils* VERRONT DIEU. Tout l'objet de sa philosophie, et son plus ardent désir, tendait à « l'intuition de Dieu, » et il s'imaginait que nous étions en possession de quelque doctrine secrète qui lui ferait atteindre ce but tant désiré. Quand il m'eut entendu, son mécompte fut évident. Cependant la lumière de la vie commença à briller dans son cœur, et s'accrut par degrés. Se trouvant un jour avec nous au bord du fleuve Netrawatty : « Je crois en Christ le Fils de Dieu, s'écria-t-il; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé comme l'eunuque d'Ethiopie? » Je lui dis que ce dernier avait connu depuis longtemps la Parole de Dieu. Il nous accompagna alors pendant une tournée missionnaire, et il parut beaucoup profiter de nos prédications.

» Pendant ce voyage, il reçut la nouvelle de la mort de son frère, qui avait en son absence administré ses affaires et pris soin de sa famille, et on lui fit savoir que celle-ci désirait vivement son retour. Il répondit aussitôt : « Je suis devenu chrétien et je ne quitterai plus les missionnaires. » Je combattis cette idée et il entra dans mes vues, bien qu'il prévît que sa conver-

sion l'appellerait à souffrir beaucoup de la part de son peuple. Enfin le jour de son baptême ayant été fixé au 6 janvier 1853, je lui demandai quel nouveau nom il désirait recevoir. « Que ce ne soit pas, répondit-il, celui d'un des hommes éminents de la Bible, car je ne suis autre chose qu'un grand pécheur. » Il fut nommé Stéphanas, d'après ce chrétien dont la famille était les prémices de l'Achaïe (1 Cor. XVI, 15). Veuille le Seigneur le faire croître en grâce et le préparer à devenir un fidèle témoin de son nom parmi ses compatriotes! Au mois de février je partirai avec lui; que Dieu daigne ouvrir devant nous une porte à sa Parole! »

En effet, au mois de février, Stéphanas retourna dans son pays avec M. Mögling. Bientôt chacun sut qu'un Kourg avait répudié sa caste et s'était fait chrétien. Ce fait inouï fit éclater une violente colère. Stéphanas fut déclaré mort par les membres de sa famille; il se vit sur le point d'être séparé de sa femme et de ses enfants, et d'être dépouillé de tout ce qu'il possédait encore. Ce fut un moment critique pour lui et pour l'œuvre de Dieu au milieu des Kourgs. Un échec dans cette affaire pouvait fermer à l'Evangile cette intéressante contrée. Les anciennes lois l'auraient privé de tout droit civil et rejeté en dehors de la société; mais cette affreuse législation venait d'être abolie, et la liberté de conscience proclamée dans l'Inde; on pouvait y devenir chrétien sans perdre ses biens, sa femme, ses enfants, son honneur, ses droits. Il importait doublement de s'en prévaloir; notre frère Mögling n'hésita pas. L'affaire fut portée devant le tribunal suprême à Madras, et, Dieu en soit loué, une sentence favorable fut prononcée. Que de difficultés aplanies et que d'afflictions prévenues! Sa famille ne lui fut pas arrachée; il put exercer sur elle une influence chrétienne; sa femme ouvrit son cœur aux vérités évangéliques, et elle aussi fut baptisée avec ses enfants. Voilà donc la première pierre d'une église du Seigneur posée dans les romantiques vallées des Kourgs. La famille de Stéphanas en est les prémices.

Une âme plongée dans les ténèbres.

Nous avons déjà parlé de la sévère épreuve dispensée au cher missionnaire H. Kaundanya, dont la femme a persévéré jusqu'à son dernier soupir dans sa haine pour l'Evangile. Si nous y revenons avec détail, c'est, d'un côté, pour faire mieux sentir quelles puissantes racines l'erreur et l'orgueil de caste peuvent avoir dans un cœur idolâtre, puis surtout pour exciter

chez les chrétiens un plus pressant besoin d'intercéder auprès de Dieu en faveur des malheureuses femmes de l'Inde.

Ce fut dans les derniers jours de l'an 1844 que *Anandraja Kaundanya*, jeune homme de 19 ans, fut converti par la Parole de la croix, avec deux autres jeunes gens de castes distinguées. Il reçut à son baptême le nom de *Herrmann*, le même que porte son intime ami Mögling, qui a été dans la main de Dieu l'instrument de sa conversion. A l'époque où il faisait ce pas décisif, Herrmann, selon les usages de l'Inde, était déjà marié, et il vivait avec sa femme à Mangalore dans sa propre maison.

C'est un usage général dans l'Inde païenne de fiancer dès la plus tendre jeunesse, souvent à l'âge de 3 ou 4 ans, les enfants qui ont été destinés l'un à l'autre par leurs parents ; et le lien ainsi formé devient tellement indissoluble, que si le fiancé vient à mourir, la malheureuse jeune fille est condamnée à un veuvage perpétuel. Cette détestable coutume existe surtout dans la caste élevée des bramines à laquelle appartenaient Kaundanya et son épouse. Dès la naissance d'une fille, ses parents cherchent le jeune garçon auquel ils pourront l'unir; et le but de cet empressement n'est rien moins que son bonheur, car la pauvre enfant n'est qu'un *fardeau* dont il faut se débarrasser au plus vite, et une *marchandise* qu'on cherche à vendre au meilleur prix possible. Le grand point à régler entre les deux familles est celui des parures et de la quantité de bijoux que le fiancé devra donner à son épouse. Une fois d'accord là-dessus, le prêtre de la famille consulte les astres, dont la position est un pronostic certain de bonheur ou de malheur, et décide le jour et l'heure des fiançailles. Une fête réunit alors les deux familles, le prêtre accomplit quelques cérémonies, et après que les deux enfants ont mangé des mets d'une même assiette, l'alliance qui unit à jamais la jeune fille à son époux est conclue. Ils sont ramenés chacun dans leurs familles, et ne se revoient qu'au jour où le mariage s'effectue. L'épouse reste cachée dans la maison paternelle, vouée à une vie d'indolence. Ni lecture, ni écriture ne lui sont enseignées. Aucun ouvrage à l'aiguille n'occupe ses loisirs. Elle végète ainsi jusque dans sa 13me ou 14me année. Alors arrive le jour fixé pour la célébration de son mariage.

Suivons maintenant notre jeune homme de 18 ans auprès de cette enfant qu'il va épouser. C'est dans la ville de *Sirsy*, à 25 lieues au nord de Mangalore, que vivent les deux familles de bramines. Une longue procession sort de la maison de Kaun-

danya et se dirige vers celle de l'épouse. *Lakchmi* est fille du sadaramin ou premier juge de l'endroit. Le beau-père reçoit l'époux avec mille témoignages de civilité. La fiancée, entièrement voilée, est assise au fond de la salle. De riches présents de toute espèce sont étalés devant elle par les parents de l'époux. C'est généralement, dans toute la vie d'une femme indoue, la seule heure où elle soit l'objet des égards, des paroles affectueuses, des félicitations. Les époux s'avancent. Leurs mains sont frottées d'un médicament, symbole de bonheur, puis placées l'une dans l'autre et liées ensemble au moyen d'une herbe consacrée. Le sadaramin les arrose d'une eau sainte; les formules usitées sont prononcées; alors seulement l'époux adresse pour la première fois la parole à son épouse et lui exprime ses vœux; une foule de cérémonies impossibles à détailler s'accomplissent minutieusement. Enfin un repas met fin à cette longue solennité; le mari conduit sa femme dans sa demeure au bruit des instruments et à la lueur des flambeaux, et c'est alors seulement qu'il voit pour la première fois son visage.

Dès ce jour la vie de Lakchmi fut celle de toutes les femmes de l'Inde. Enfermée dans l'appartement qui leur est réservé, son temps se passait dans l'oisiveté ou à des jeux puérils. Elle ne quittait sa couche de paresse que pour passer des heures à se parer de fleurs ou de bijoux, et d'autres heures, mollement assise, sans réflexion ni travail, ou livrée au plus vain babil. Après quelques moments employés à cuire le riz de son mari et à le lui servir, elle retournait dans l'appartement des femmes pour en manger le reste et reprendre le cours de sa monotone et futile existence. Cependant les deux époux eurent bientôt l'un pour l'autre une sincère affection.

Herrmann vint s'établir avec elle à Mangalore, et ce fut là que le jeune bramine, qui aspirait à trouver dans les écoles de la mission la culture nécessaire pour s'élever à d'honorables emplois, trouva la perle de grand prix, qu'il n'y avait pas cherchée. Comment pourrions-nous dire tout ce qu'il eut à souffrir alors en son cœur! La puissance de la grâce du Seigneur put seule le rendre victorieux. En confessant Jésus et en recevant le baptême, il sacrifiait tout, absolument tout ce qu'il avait à attendre, pour ce monde, de bonheur et d'avantages. Cette seule démarche lui enlevait ses biens, une femme qui lui était chère, toute une famille qui ne voyait plus en lui qu'un mort, et elle lui fermait une perspective honorable et brillante.

C'est ainsi qu'il entra dans la maison de nos frères, pauvre exilé, dénué de tout, déshonoré aux yeux de son peuple, mais affermi dans la foi à Jésus, et regardant toutes choses comme une perte en comparaison de l'excellence de sa connaissance. — Et la pauvre Lakchmi? Saisie de terreur, elle courut s'enfermer chez son père à Sirsy. Elle était veuve désormais!

Herrmann vint à Bâle en 1846 avec M. Mögling, et pendant 5 ans il s'y prépara avec zèle à devenir lui-même missionnaire au milieu de son peuple. Mais la main de Dieu lui réservait des épreuves nouvelles et bien plus douloureuses. Son cœur n'avait jamais cessé d'espérer que le Seigneur lui rendrait sa femme, et *lui donnerait son âme pour butin* (Jér. XLV, 5), et Dieu seul sait que de prières il lui a adressées dans ce but. Le sadaramin et sa famille furent bientôt informés de son retour à Mangalore. Ils parurent répondre avec quelque bienveillance aux premières ouvertures qui leur furent faites. Une lettre écrite au nom de Lakchmi paraissait inviter son mari à venir à Sirsy; un de ses parents lui donnait encore de plus grandes espérances. Le cœur ému de joie, Herrmann partit avec son ami Mögling, et le 21 décembre 1851, ils arrivaient à Sirsy.

Des scènes désespérantes les attendaient. Dans le cœur de la pauvre femme se livrait un combat effrayant entre l'affection naturelle et l'aversion profonde que lui inspirait un être déchu de sa caste, impur et réprouvé. Après une longue hésitation, Lakchmi se montra, mais voilée et tremblante. Herrmann, non moins troublé en face de l'épouse dont il a été séparé pendant près de 8 ans, lui demande si elle consent à s'unir de nouveau à lui. Longtemps elle est incapable d'articuler un mot; mais quand elle peut ouvrir la bouche, c'est pour accabler de reproches celui qui a rompu les liens de leur union. Des heures entières se passent en explications et en instances, auxquelles elle ne répond que par un silence obstiné ou par la répétition des mêmes reproches. Les deux amis ont presque perdu tout espoir. Cependant ils se préparent par de ferventes prières à une nouvelle entrevue. Le lendemain elle a lieu en présence de plusieurs parents; pendant deux longues heures se répètent les combats accablants de la veille, mais tout est inutile, et Herrmann s'éloigne le cœur navré de douleur.

Le jour suivant, il partait de Sirsy, fortifié par les consolations de Dieu, après avoir écrit une lettre affectueuse et triste à la malheureuse Lakchmi. Il n'avait pas encore

traversé toute la ville, qu'un messager envoyé en toute hâte le sollicite de revenir sur ses pas. Herrmann accourt et trouve Lakchmi à la même place, entourée de beaucoup de parents. Il l'interpelle de nouveau; mais comme poussée par un pouvoir diabolique, elle se refuse encore à le suivre et veut quelques mois de délai. Herrmann alors quitte brusquement et reprend la route de Mangalore; à peine a-t-il fait cent pas que le prêtre de la famille court après lui hors d'haleine, le suppliant de revenir « encore une dernière fois, encore pour un seul instant. » Il cède, et se retrouve devant la pauvre femme, qui, enfin, laisse échapper d'une lèvre tremblante un faible *oui*. L'affection venait de remporter la victoire, mais une victoire chèrement achetée. Elle ne demande qu'une chose: c'est de ne pas voyager avec Mögling. Les préparatifs terminés, ils partent silencieusement à l'entrée de la nuit, Lakchmi dans un palanquin, Herrmann à cheval. Mögling les suivait de loin. L'aurore d'une douce espérance semble se lever sur leur avenir.

Cependant le combat ne tarda pas à se livrer de nouveau dans cette pauvre âme avec une violence redoublée. Ils étaient partis tard et avaient voyagé sans s'arrêter jusqu'à minuit. Arrivés à une hôtellerie anglaise, la pensée qu'une fille de bramine comme elle allait reposer sous ce toit étranger, lui était déjà insupportable; mais y savoir en même temps qu'elle Mögling, l'objet de sa haine mortelle, c'en était trop! Elle se lamenta, supplia, menaça de s'ôter la vie. Herrmann à genoux appelait le Seigneur à son aide. Rien ne la tranquillisa. Toute cette nuit se passa dans une indicible souffrance. Le surlendemain on atteignit Honore, et ce fut là seulement qu'elle accepta un peu de nourriture, préparée par les mains sacrées d'un bramine. A Mangalore, nouvelle désolation. Comment vivre dans une maison habitée par des Européens? plutôt mourir que de manger à la table des missionnaires! Elle tomba par moment dans un état voisin de la démence. Son mari voulait prier près d'elle, lui lire la Parole de Dieu; ce fut en vain.

Il n'y avait pas d'autre voie possible que celle de la patience et de la fervente prière. Herrmann n'en dévia pas; mais toute sa douceur échouait contre la fierté de caste: pendant six mois Lakchmi passa invariablement ses journées à marquer sur son front les traits en safran qui sont le signe distinctif des bramines, à se garnir d'anneaux le nez, les oreilles et les pieds, à se couvrir de toute espèce de parures, puis à rester dans une oisiveté

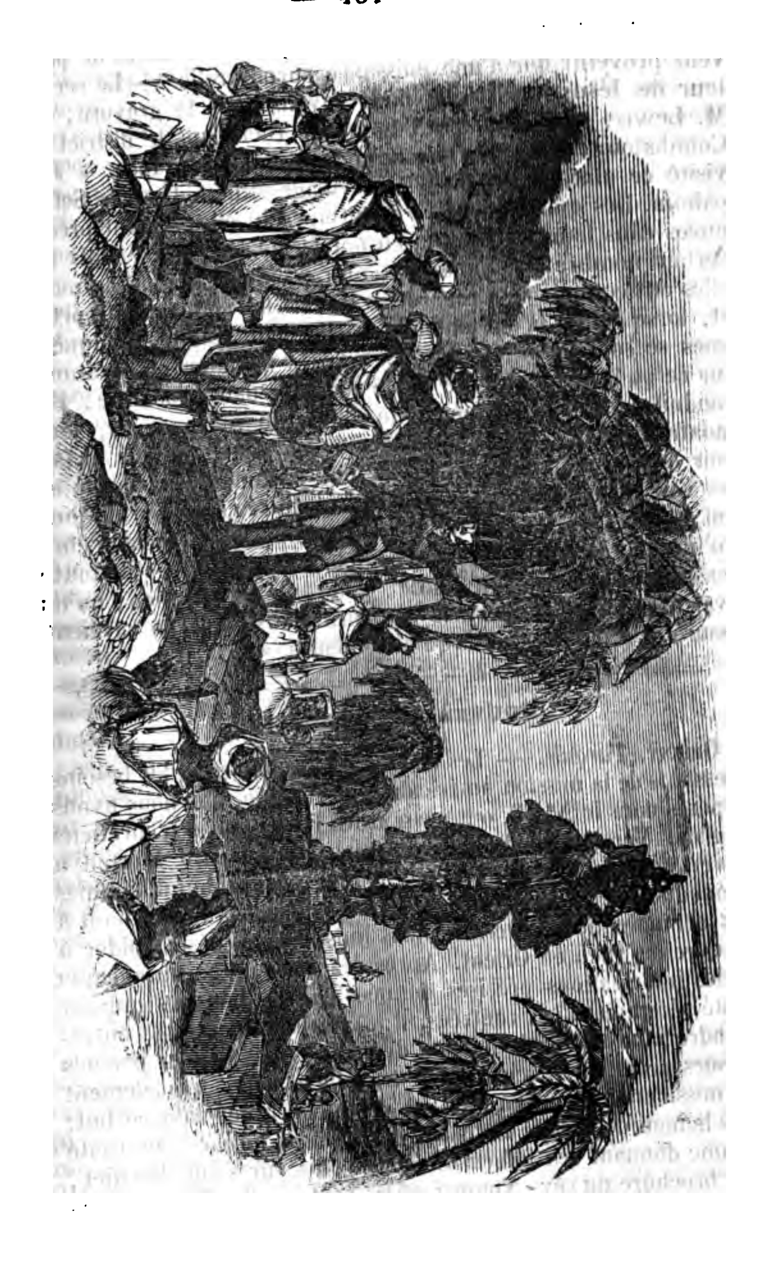
complète. L'emploi d'un peu plus de fermeté la fit céder enfin sur quelques points. Les signes de la caste furent effacés, les ridicules parures cessèrent, quelque instruction put lui être donnée. « Me voici, disait-elle alors, réduite à l'état d'une pauvre et misérable veuve, sans or ni argent, ni guirlandes de fleurs ! » Son tempérament ne put résister à de telles émotions; elle tomba malade. « Continuez, et ne cessez point de prier pour elle, écrivait alors son mari, afin que son cœur soit touché par la grâce du Seigneur. »

Cependant Lakchmi ne tarda pas à se remettre, mais avec la santé reparurent ses indomptables aversions. Elle reprit obstinément toutes ses habitudes païennes. Un jour même, elle s'enfuit et se réfugia à Mangalore chez une sœur de son mari, encore idolâtre. Herrmann supplia en vain; elle demeurait inflexible. Il se crut alors autorisé à rompre les liens qui les unissaient. Il le lui dit et lui offrit une partie de sa fortune. Mais à cette pensée l'affection reprit son empire; elle céda et le suivit de nouveau à Balmattha. Enfin, au mois de juin de l'année dernière, tant de prières dont elle avait été l'objet parurent près d'être exaucées. Son caractère s'adoucissait, elle cherchait à entrer dans les désirs de son mari, elle se prêtait à quelques occupations utiles, lorsque tout à coup elle fut atteinte d'une fièvre intermittente à laquelle sa frêle constitution ne put résister longtemps. Elle déclina malgré tous les secours de la médecine. Dans la soirée du 6 juillet, notre cher frère lui parlait avec chaleur du Sauveur et de la possibilité de sa fin prochaine. Hélas ! pour toute réponse, elle invoqua son dieu Rama ! Ses derniers instants approchaient; son mari, dans l'angoisse, lui disait encore : « Que le Seigneur, le vrai Dieu, te fasse miséricorde quand tu quitteras ce monde ! » Mais elle ne put répondre et elle expira.

VARIÉTÉS.

Le missionnaire aux prises avec l'idolâtrie.

La gravure d'autre part rend bien sensibles à nos yeux la nature, l'importance et les difficultés de l'œuvre du missionnaire. Nous l'y voyons aux prises, corps à corps, avec l'idolâtrie; et quand nous réfléchissons qu'il n'a, pour renverser ce tyran qui opprime depuis tant de siècles les nations de la terre, d'autres armes que le petit livre qu'il tient dans sa main,



le plus incrédule est forcé de convenir que ses succès ne peuvent provenir que d'une puissance surnaturelle. — Le serviteur de Jésus-Christ que nous voyons dans la gravure, est M. Lewis, qui travaille à l'œuvre de Dieu dans le district de Coïmbatour, vers l'extrémité méridionale de l'Inde. « J'ai visité ce matin, écrivait-il, un village situé à l'est de Settipalium. Dès que les femmes m'ont aperçu, elles se sont précipitées dans leurs cabanes et en ont fermé les portes. Mais un certain nombre d'hommes s'étant rassemblés autour de moi, elles ont commencé à regarder à travers les fentes de la porte, et, lorsqu'elles m'ont entendu parler leur langue, quelques-unes se sont hasardées à sortir. Après quelques observations sur ce qu'il y a d'insensé et de coupable dans l'idolâtrie, j'ai conduit ces gens sur une petite colline du voisinage, et, leur montrant l'idole qu'ils adorent tous les jours, je leur ai fait voir qu'elle était dépourvue de tout sentiment, incapable de les voir quand ils s'en approchent, et de les délivrer au jour du danger. — Ils ont très bien reconnu que l'idole n'était qu'une pierre privée de vie, complétement destituée de toute sensibilité; mais ils ont ajouté, pour leur justification, qu'ils avaient reçu cette idolâtrie de leurs aïeux, qui en savaient assurément plus là-dessus qu'eux-mêmes. »

NOUVELLES DIVERSES.

Orient. *Turquie.* — Les succès remarquables et les besoins pressants de la mission américaine en Turquie, que nous avons exposés dans le N° 15, ont aussi attiré l'attention des chrétiens anglais. Vers la fin du mois de mai, sir Edouard Buxton a ouvert ses vastes sallons à une nombreuse réunion d'hommes éminents, d'ecclésiastiques et de missionnaires, appartenant à des dénominations diverses, mais unis dans le désir d'aider à l'œuvre de Dieu en Orient. Après des discours encourageants et des informations précises données par des hommes qui ont visité récemment ces contrées, il a été résolu de ne pas entreprendre une œuvre de mission distincte, mais d'aider par des secours pécuniaires ceux qui y travaillent déjà, spécialement les missionnaires américains, et de se constituer dans ce but, sous le nom de *Société auxiliaire des missions turques*. On a cité comme donnant les informations les plus sûres sur le sujet, une brochure du rév. Young: « Des portes ouvertes à l'Evan-

» gile en Turquie, » et un ouvrage du miss. Dwight: « Du » christianisme en Turquie. » — Une souscription a aussitôt été ouverte, et s'est accrue dès lors jusqu'à une forte valeur. C'est cette collecte à laquelle M. Blackwood a fait allusion dans l'assemblée générale de l'Alliance évangélique française à Lausanne, et dont on voudrait confier le montant à une députation de chrétiens allemands, suisses et français, chargés de le porter à nos frères américains de la part de ceux d'Angleterre. De pareils procédés sont réjouissants à tous égards, et l'on peut espérer qu'ils serviront à rendre plus intimes les relations chrétiennes entre l'Ancien et le Nouveau Monde, relations que les efforts bien intentionnés, mais un peu trop véhéments, des Anglais contre l'esclavage en Amérique, ont peut-être menacé de refroidir.

Afrique du Sud. — La paix avec les Cafres paraît de plus en plus se consolider. Les troupes se sont retirées; la garde du fort qui a été construit dans le territoire annexé, a été remise aux colons, et les mesures prises par le gouverneur, sir George Cathcart, pour la sécurité des frontières, ont rencontré une approbation générale. — Malheureusement le plan du gouverneur d'abandonner le territoire connu sous le nom de *Souveraineté de l'Orange* est devenu un fait accompli. C'est le 23 février que cet abandon a été consommé par la retraite du commissaire royal. Il a publié dans cette circonstance une proclamation où il annonce que le gouvernement a été remis entre les mains d'un certain nombre d'hommes, censés être les représentants du peuple, mais qui sont connus, depuis plusieurs années, pour des hommes remuants. Avant de partir, le commissaire royal a, il est vrai, provoqué une entrevue des deux chefs Mochech et Moroco, avec le nouveau gouvernement populaire, et cette entrevue s'est passée d'une manière satisfaisante pour les amis de la paix. Mais il est fort à craindre que les sujets de débat ne surgissent bientôt; et ce danger est d'autant plus grand, que c'est dans cette contrée même que l'on a découvert des traces de terrains aurifères. Si en effet l'or y est abondant, les mineurs ne manqueront pas d'affluer comme en Californie, et il n'y aurait pas trop à des autorités fortes et capables pour y maintenir la tranquillité. Le fait est que l'on y a en effet trouvé de l'or dans les sables des rivières; on y a même recueilli quelques morceaux de ce métal si recherché; mais ceux-ci ne pèsent pas plus de 3 à 80 grains,

en sorte qu'il faut attendre d'ultérieurs renseignements avant d'apprécier l'importance de cette découverte. — De riches mines de cuivre ont aussi été trouvées dans le pays des Namaquois, et la spéculation s'en est tellement emparée, que des sociétés d'exploitation se sont déjà formées au Cap avant que l'on ait eu le temps de constater si ces mines étaient réellement de nature à rémunérer le travail.

— Le célèbre missionnaire voyageur Livingston, qui, dans des explorations précédentes, a découvert des contrées inconnues, au nord du Cap, et entre autres le grand lac Ngami, fait en ce moment encore un nouveau voyage de découvertes. Il s'est avancé, dans ces contrées inconnues, jusqu'au 14[me] degré de latitude méridionale, c'est-à-dire à plus de 130 lieues au nord du lac Ngami. C'est presque la latitude de l'établissement portugais de Benguéla, dans la Nigritie du Sud, où se fait encore le trafic des esclaves. Aussi a-t-il rencontré des marchands d'esclaves portugais et même des Arabes de la côte orientale de Zanguebar. La contrée parcourue par notre voyageur est splendide, fertile et très populeuse; mais durant la saison des pluies, une centaine de lieues d'étendue est couverte d'eau. M. Livingston a entrepris de redescendre, dans des canots de natifs, la rivière *Choble*, afin d'arriver si possible à Benguéla ou à Loanda, sur la côte occidentale, et de découvrir ainsi une voie pour l'intérieur, en partant de cette côte. Lors des dernières nouvelles, il n'avait pas encore trouvé une position avantageuse pour une mission, à cause de l'insalubrité du pays.

Asie orientale. *Chine*. Le miss. Roberts, de qui le chef de l'insurrection chinoise a reçu ses premières notions du christianisme, est dès longtemps connu de nos lecteurs comme l'ardent et original associé de l'infatigable Gützlaff. Voici ce que nous apprenons sur le commencement de sa carrière. Riche planteur sur les bords du Mississipi, il donna tout à coup la liberté à ses esclaves, et s'offrit comme missionnaire pour la Chine, à la Société baptiste de Boston. Sa proposition était si imprévue et il était lui-même si peu connu, que l'on crut devoir refuser ses offres. Mais il ne s'en laissa point décourager. Il s'en fut à ses propres frais évangéliser en Chine. Tout en se rapprochant de Gützlaff, il était toujours resté et est encore indépendant. On assure que le chef de l'insurrection lui a conféré le titre de chapelain de son armée, et que Roberts est déjà auprès de lui en cette qualité.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 30. Du 8 Octobre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que
tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

Sommaire : La Société biblique française et étrangère. — Les émigrés de Madère. — Alliance évangélique; circulaire du Comité central de Lyon. — *Nouvelles religieuses.* Amérique du Nord; Etats-Unis. — *Bulletin bibliographique.* Conversations pastorales sur la Sainte-Cène; La Bible et la Science moderne.

LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

En rendant compte, il y a peu de mois, des assemblées religieuses de Paris, nous avons cité quelques chiffres qui peuvent donner une idée générale de l'activité que déploie la *Société biblique française et étrangère.* Les faits de détail que nous empruntons aujourd'hui à son rapport, sont des témoignages que cette activité n'est pas sans de précieuses bénédictions. Ils montrent aussi, d'une manière consolante, que les vexations multipliées, opposées à la propagation de la vérité en France, n'empêchent pas qu'elle ne soit accueillie et recherchée dans toutes les classes de la société.

— Le colportage organisé en Algérie par les soins de la Société biblique, y a étendu ses travaux et obtenu de plus grands succès que par le passé, quelles que fussent d'ailleurs les difficultés inhérentes, dans ce pays, à un tel mode de dissémination des Saintes-Ecritures. Il s'adresse aux colons français, protestants, catholiques, israélites; aux militaires, aux prisonniers, aux malades placés dans les hôpitaux, aux enfants qui fréquentent les écoles, aux différents étrangers, tels surtout qu'Allemands, Espagnols, Italiens; et même il réussit parmi les indigènes. — « Ici, écrit l'un des colporteurs en parlant

d'une ville assez importante de l'Algérie, les mahométans ont leurs mosquées, leur école arabe, et une école française-arabe dans laquelle il y a une vingtaine d'enfants apprenant à lire et à écrire le français. J'ai offert à des indigènes tout ce que j'avais de Bibles, de Psaumes, de Nouveaux-Testaments en arabe : jamais je n'ai reçu d'eux la moindre insulte; loin de là, j'ai été accueilli partout avec un tel empressement par les indigènes, que, maintes fois, ils m'ont engagé à participer à leurs repas. Je les ai vus, eux qu'on dit si fanatiques de leur Coran, laisser là ce livre pour se procurer la Bible, afin de l'étudier, moins comme un objet de curiosité que comme renfermant, ainsi que je le leur annonçais, la Parole de Dieu. »

— « J'abordai un jour, écrit un autre colporteur d'Algérie, un groupe d'officiers français auxquels j'offris mes livres. La conversation s'engagea entre eux et moi. Quelques-uns prétendaient qu'il était inutile de s'occuper désormais de l'Evangile, qu'il avait fait son temps; les objections se produisaient dans ce sens; je m'attachais à les réfuter. Pendant ce temps, un jeune officier, tenant à la main un de mes Nouveaux-Testaments, le feuilletait sans proférer une parole. Il dit enfin: « Permettez-moi, Messieurs, la simple citation d'un fait. Lors- » que j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr, j'avais une Bible, » et la lecture que j'en faisais me procurait souvent des conso- » lations et de la joie. Mes camarades se moquaient bien un » peu de moi, en me conseillant d'étudier exclusivement ma » théorie militaire; à quoi je répondais que, de toutes les théo- » ries à étudier, celle de l'Evangile était incontestablement la » meilleure, et que, sans négliger l'étude de la première » théorie, je pouvais et je devais m'occuper de celle de la » seconde. » — Ces quelques mots, ajoute le colporteur, accompagnés au surplus de l'acquisition que fit le jeune officier d'une de mes Bibles, fermèrent la bouche à ses interlocuteurs. — J'ai, dès lors, revu plusieurs fois ces officiers; nous avons eu ensemble d'autres entretiens. Ils connaissaient parfaitement le but de ma mission; ils m'ont toujours bien accueilli. »

— En France, de même qu'en Algérie, les Saintes-Ecritures sont offertes aux militaires par les soins de la Société. Quelque difficile que soit parfois, sous ce rapport, le colportage, parce que l'accès des casernes et des hôpitaux militaires est rarement ouvert aux colporteurs, il n'en est pas moins vrai cependant que diverses distributions y ont été faites avec succès. L'em-

pressement à rechercher et à consulter nos saints Livres se manifeste chez la plupart des militaires par certains traits caractéristiques, tels, par exemple, que la formation d'une petite épargne pour payer le prix d'une Bible ou d'un Nouveau-Testament, et le soin à entendre les explications et exhortations des colporteurs. Puis, une fois que les militaires ont commencé à lire et à goûter la Parole sainte, les effets qu'elle produit sur eux se révèlent par plus de régularité dans leur service, dans leurs habitudes, dans leur langage; il est telles casernes, telles citadelles, tels forts, dans lesquels il n'est pas rare de voir çà et là des soldats se grouper autour de la Bible, la lire en commun et s'entretenir de son contenu. — Même respect pour la Bible, même intérêt attaché à sa lecture chez les officiers qui l'ont reçue de nos colporteurs. — Ceux-ci, en s'adressant aux officiers, vont, comme toujours du reste, droit au but, et ne se font pas faute de leur offrir la Bible partout où ils trouvent l'occasion de se mettre en rapport avec eux.

— « Je rencontrai, écrit un colporteur, dans un lieu public, un jeune officier assis avec d'autres personnes. — « Qu'avez- » vous là ? » me dit-il. — « C'est la Bible, Monsieur. » — « La » Bible ? mais ne savez-vous pas qu'on défend de la lire ? » — « Je sais, au contraire, que Dieu en ordonne la lecture; et si certains hommes s'y opposent, ils ont grand tort. Je dis qu'il faut alors *obéir à Dieu plutôt qu'à* ces *hommes*. C'est pourquoi, Monsieur, je vous offre la Bible en toute confiance. » — « A la » bonne heure! voilà qui est positif; vous avez raison. Eh bien! » donnez-moi une bonne version de la Bible. » — « En voici une » (je lui remis celle d'*Ostervald*). — « Tenez, croyez-moi, » mon ami, » dit l'officier en s'adressant à un monsieur qui était placé près de lui : « vous devriez acheter aussi ce livre. » Quant à moi, voici ce que je compte en faire : nous partons » prochainement pour le camp; j'emporterai cette Bible avec » moi; je la lirai, le matin avant mon déjeûner, le soir avant » de me coucher, et je vous assure que je m'en trouverai bien. » — L'interlocuteur de l'officier ne comprenait pas, dans le premier moment, en quoi ce dernier se trouverait bien de la lecture de la Bible; mais il finit si bien par le comprendre, après une conversation que nous eûmes avec lui à ce sujet, qu'il se décida à acheter une Bible pour son propre compte. »

— Dernièrement, un colporteur entre dans un café, s'avance jusqu'au comptoir et offre la Bible à une femme qui y est assise.

« La Bible dans un café! lui répond-elle; est-ce que vous plai- » santez? » — « Non, Madame; pourquoi ne l'y introduirais-je pas? » — « Parce que ce qu'il faut ici, ce sont des journaux, » des romans, etc. » — Cette réponse était accompagnée d'un grand éclat de rire. « Je ne me laissai pas déconcerter, ajoute le colporteur, et je tins à cette dame, pour la décider à m'acheter la Bible, un langage qui commença à produire sur elle quelque impression. Son mari vint prendre part à notre entretien et appuya mes invitations. Un monsieur décoré de plusieurs ordres s'approcha de nous trois, m'adressa quelques questions et m'acheta une Bible, en me disant : « J'ai déjà ce » livre en hébreu, en grec et en latin; je veux maintenant » l'avoir en français. » Le maître du café et sa femme m'achetèrent aussi la Bible. Cependant un assez grand nombre de personnes s'étaient groupées autour de nous; mes hôtes, secondant désormais mes efforts, m'engagèrent à étaler mes livres sur une table; on les compulsa, on m'adressa diverses questions, et je réussis à leur vendre quelques exemplaires.

— Une autre fois, le même colporteur entre dans un magasin et y offre une Bible au maître et à la maîtresse de l'établissement. — « Que voulez-vous que nous fassions de ce » livre? » lui répondent ceux-ci; « nous n'avons pas même » le temps de lire le journal. Tenez, voilà une Histoire de » France qui est là; nous l'eussions lue volontiers, mais le » temps nous a manqué pour cela; c'est vraiment dommage, » car elle nous a coûté fort cher. » — « Oui, c'est dommage; mais, dites-moi, si vous l'aviez lue, en auriez-vous tiré grand profit pour le salut de votre âme? » — « Non, pas plus que si » nous avions lu votre Bible. » — « Détrompez-vous. Ce que ne peut pas faire l'Histoire de France, la Bible le peut : elle seule peut vous apprendre à connaître le chemin du salut. Lisez-la avec soin, et vous trouverez qu'elle est la Parole de Dieu. Si, comme je vous l'affirme, elle est la Parole de Dieu, pensez-vous que tout le monde n'ait pas le plus grand intérêt à s'en assurer? » — « Je ne dis pas, » répondit le maître du magasin; « mais nous avons si peu de temps! » — « Raison de plus pour vous approcher de la Bible; car, si vous ne profitez pas des instants qui vous restent à passer sur cette terre pour consulter la Révélation divine et découvrir le moyen de vous réconcilier avec Dieu, que deviendra votre âme après cette vie? » — « Mes réflexions, ajoute le colporteur, paraissaient

avoir touché la maîtresse du magasin. — « Allons, Madame, lui dis-je, ne vous privez pas de la Parole de Dieu. » — « M'au-» torises-tu à la prendre? » dit-elle à son mari. — « Bah! » répondit celui-ci, « tu la laisseras de côté, comme l'Histoire » de France; n'est-ce pas? » — « Non, non, » répliqua-t-elle; « pour cette fois, c'est tout autre chose. Je désire posséder la » Bible parce que je sens que j'ai besoin de la connaître, et, » pour la connaître, je la lirai avec persévérance. » — La Bible fut aussitôt achetée. »

— Un vieux pâtre, âgé de 76 ans, acheta, il n'y a pas fort longtemps, une Bible en gros caractères. Cette Bible était sa compagne fidèle, il la portait partout avec lui, et, pour mieux se rendre compte de ce qu'il y découvrait, il la lisait à haute voix. Lorsqu'il était aux champs avec son troupeau et qu'il s'installait près d'une haie pour s'adonner à son occupation favorite, une villageoise, chargée comme lui du soin d'un troupeau, se plaçait derrière la haie et écoutait la lecture. Elle l'écouta si bien, qu'au bout de quelque temps la bonne nouvelle du salut pénétra dans son cœur, et qu'elle voulut se procurer le saint Livre, qu'elle qualifiait de trésor pour son âme, trésor dont le vieux pâtre lui avait fait part sans s'en douter.

— Chargé d'une forte quantité d'exemplaires des Saintes-Ecritures, un colporteur se dirigeait vers une ville pour les y faire estampiller par l'autorité, et, chemin faisant, il chantait à haute voix quelques cantiques favoris. Attirés par ses chants, deux gendarmes qui cheminaient derrière lui arrivent au galop, lui demandent ses papiers, visitent les livres qu'il porte, et lui objectant qu'ils ne sont pas estampillés, le conduisent chez le maire d'un village voisin, pour que celui-ci prenne un parti à son égard. Ce maire, par une regrettable méprise, trouve le cas grave, fait arrêter le colporteur, et décide qu'il sera conduit au chef-lieu du département par la gendarmerie. Deux gendarmes, autres que les précédents, sont chargés de mettre à exécution cette mesure. On part; les nouveaux gendarmes entament avec le colporteur une conversation que celui-ci ne tarde pas à attirer sur le terrain de la Bible. La distance à parcourir du village à la ville était longue; on fait plusieurs haltes; le colporteur profite de chacune d'elles pour lire à ses interlocuteurs des passages et même des chapitres de la Bible; ses lectures et sa conversation produisent une impression si favorable sur les deux gendarmes, que lorsque, arrivés à la ville, ils

le quittent sur le seuil de la prison dans laquelle il leur avait été enjoint de le déposer, ils échangent avec lui de fortes poignées de main et le prient de venir les voir dès qu'il aura recouvré sa liberté. — Le colporteur ne leur laissa pas attendre longtemps sa visite; car, le préfet ayant ordonné sa mise en liberté immédiate, il en profita pour aller aussitôt revoir les gendarmes devenus ses amis. L'accueil qu'ils lui firent fut excellent; ils lui achetèrent chacun une Bible, en lui exprimant le désir de l'étudier sérieusement.

— « Dans un village où je me trouvais dernièrement, raconte encore un colporteur, je rencontrai un vieillard qui me reconnut pour lui avoir vendu, il y a plusieurs années, un Nouveau-Testament. Il avait reçu de moi divers conseils sur la manière d'étudier la Parole de Dieu. Il me rappela ce que je lui avais dit alors, et ajouta : « Malgré tout ce que vous m'aviez dit, je » n'avais pu me décider à acheter la Bible entière ; je m'en suis » bien repenti dès lors, et puisque j'ai le bonheur de vous voir » et de vous entendre de nouveau, je veux aujourd'hui vous » acheter une Bible. » — A l'ouïe de ces dernières paroles du vieillard, la maîtresse de la maison, qui était sa fille, se récria contre ce qu'elle appelait une étrange fantaisie de son père, et lui dit : « A votre âge, et presque aveugle, que ferez-vous » d'un aussi gros livre que celui-là? Vous serez mort avant » d'en avoir lu seulement la moitié. » — « Ma fille, » répondit avec douceur le vieillard, « c'est précisément quand on est arrivé, comme moi, à la onzième heure, qu'on doit s'attacher à » bien terminer sa journée en accomplissant l'œuvre qu'on a à » faire, et surtout en l'accomplissant avec fidélité envers le » Maître par lequel on est appelé. Si je n'ai lu que la cinquième, » ou même que la dixième partie de la Bible au moment où le » Seigneur m'ordonnera de passer de ce monde dans l'autre, » que m'importe, pourvu que dans cette partie, quelque petite qu'elle soit, j'aie trouvé le chemin qui conduit au Sauveur et obtenu le pardon, la paix et la joie par le Saint-Esprit? » J'ai déjà appris quelque chose dans le Nouveau-Testament, » et j'espère, avec l'aide de Dieu, apprendre davantage dans » la Bible entière. Cette sainte Bible, tu pourras aussi la lire » quand tu voudras, ma fille; et, si tu ne la lis pas de mon » vivant sur cette terre, j'espère que tu la liras du moins quand » je serai allé là où l'on vit à toujours. »

— A son entrée dans une des maisons d'un village qu'il

traversait, un colporteur trouve étendu sur un lit de souffrances un jeune homme de vingt-cinq ans environ, dont l'âme est troublée par les angoisses que lui cause l'idée de la mort qui s'approche. Le colporteur supplie l'Eternel de daigner se servir de lui comme d'un instrument de conversion et de paix pour le pauvre mourant; sa prière est exaucée. — En effet, à peine deux heures ont-elles été employées par le colporteur en affectueuses exhortations, en lectures de la Parole de Dieu, en explications familières, que l'âme du jeune homme paraît transformée. Il a saisi avec ardeur les espérances de la vie éternelle; il croit, il sent que Jésus est son Sauveur : il ne craint plus la mort. — Son émotion est telle, et réagit si manifestement sur son frêle organisme, que, par ménagement pour le peu de forces physiques qui restent au malade, le colporteur croit devoir quitter momentanément la maison. — Quatre ou cinq heures après son départ, une femme vient le trouver à l'hôtellerie dans laquelle il séjourne, et, tout en répandant d'abondantes larmes, lui fait le récit suivant : « A peine étiez-vous sorti de chez moi, Monsieur, que je vis mon cher fils joindre les mains et lever les yeux au ciel; il priait : je m'en aperçus au mouvement de ses lèvres. — Quelqu'un qui vint le voir chercha à le détourner de sa foi et lui déclara qu'il n'avait pas pris le bon chemin pour être sauvé. — Alors, mon cher enfant fit un effort extraordinaire pour se soulever sur son lit; toute sa contenance était celle d'un être inspiré par le ciel; et, d'une voix solennelle et lente, il prononça, en montrant son Nouveau-Testament, ces paroles, que je n'oublierai de ma vie : « Vous voyez ce livre, n'est-ce pas? eh bien! il » m'a enseigné sur le royaume de Dieu plus de choses en » quelques moments que je n'en avais appris depuis ma nais- » sance jusqu'à ce jour!!... Non, non, je ne serai pas perdu, » car il n'y a plus pour moi de condamnation. Jésus m'a conquis » le ciel; je le crois, j'en ai la ferme assurance. Jésus, le Fils » de Dieu, Jésus, Dieu sauveur, m'a parlé par sa sainte Pa- » role; et maintenant je suis sauvé.... oui.... je.... suis.... » sauvé. » — Les forces de mon cher enfant étaient épuisées; il s'affaissa dans mes bras et rendit son âme à Dieu. — Ah! Monsieur, ajoutait la pauvre mère avec une indicible émotion, que Dieu me fasse la grâce de mourir comme mon cher enfant! »

— Si la Société n'a pas fourni de Livres saints l'armée partie pour la guerre d'Orient, c'est que la Société biblique

britannique et étrangère y avait déjà pourvu. Au moment même où elle venait de mettre le texte de la Parole de Dieu à la disposition de tous les officiers, soldats et marins anglais qui allaient quitter les Iles Britanniques pour se rendre en Orient ou dans la Baltique, elle s'est empressée d'étendre sa sollicitude à tous les officiers, soldats et marins français partant pour l'une ou l'autre de ces destinations, en autorisant son représentant en France à mettre gratuitement à la disposition de chacun d'eux un exemplaire du Nouveau-Testament, et en invitant cet ami à choisir un colporteur bien qualifié qu'elle prendrait à sa charge, et qui se rendrait à Constantinople afin de s'y occuper exclusivement des militaires et marins français. — Disons, en passant, que déjà un chrétien du midi de la France avait acheté mille Nouveaux-Testaments pour être distribués, à ses propres frais, parmi nos soldats et marins partant pour la Turquie.

— Ce dernier trait nous prouve qu'il n'est besoin d'être ni une Société biblique ni un colporteur de Livres saints, pour faire l'œuvre de Dieu en les répandant parmi nos semblables. Citons encore à l'appui, avec le rapport que nous extrayons, l'exemple d'un ancien marin actuellement employé à l'arsenal de l'un des principaux ports. Après avoir été converti par la lecture d'une Bible qu'il avait reçue en cours de voyage, il se sent si heureux, qu'il ne se donne pas de repos tant qu'il n'a point distribué, chaque semaine, quelques exemplaires du Nouveau-Testament parmi les personnes avec lesquelles son emploi le met en contact. Ses supérieurs ont originairement tenté de le détourner de ses distributions de Livres saints; mais, depuis qu'ils ont constaté le bien moral qui en est résulté parmi les autres employés ou ouvriers de l'arsenal, ils ont pris le sage parti de laisser libre carrière à son persévérant et salutaire prosélytisme.

LES ÉMIGRÉS DE MADÈRE.

L'émigration des chrétiens évangéliques de Madère dans l'Etat de l'Illinois (Amérique du Nord) se poursuit avec succès [1]. En juin 1853, il en fut transporté 74 à New-York, et de là à

[1] Voir sur cette dernière émigration, le N° 3 de cette année, page 46; et sur le réveil de Madère en général, année 1844, N°s 20, 22, 35; 1847, N°s 5, 7, 12, etc.

leur destination; en octobre, 110; en mars 1854, 103. Ces 287 émigrants, joints à ceux qui s'étaient précédemment établis dans l'Illinois, portent à 1000 la population de cette intéressante colonie. Elle est placée sous les soins spirituels d'un pasteur sorti de leur sein, qui a été formé et consacré par l'Eglise libre d'Ecosse. Elle va bientôt avoir une seconde église. Plusieurs écoles sont en pleine activité. La bonne main du Seigneur est avec ces hommes, qui ont tout quitté pour le suivre. Leur position temporelle est prospère; et quant à leur conduite comme chrétiens, ceux qui les ont vus de près assurent qu'ils sont en exemple à la population du pays. Le Dr Kalley a passé avec eux l'année dernière; il a puissamment contribué à fortifier les mains du pasteur, et à affermir toutes ces âmes qui ont été éclairées par son moyen. Il a organisé les écoles, et s'est appliqué, par des instructions spéciales, à former les plus avancés d'entre les adultes pour être les compagnons d'œuvre de leur pasteur et les aides de leurs frères.

Le transport des 287 émigrants jusque dans l'Illinois a coûté 2 mille liv. sterl. (50 mille fr.), c'est-à-dire environ 7 liv. sterl. (175 fr.) par personne. De cette somme, 300 liv. sterl. ont été fournies par les émigrants eux-mêmes; 300 ont été recueillies à Madère, essentiellement parmi les Anglais qui visitent cette île; 300 en Angleterre et en Ecosse; 1100 enfin par le Dr Kalley en Amérique, en partie chez les réfugiés précédemment établis dans l'Illinois. On peut espérer qu'à l'avenir de nouvelles émigrations de Madère n'exigeront plus des collectes aussi étendues. Si Dieu continue à bénir le travail des anciens émigrants, ils pourront et voudront, sans doute, aider à leurs parents et frères en la foi, à les rejoindre dans leur nouvelle patrie, à mesure que le besoin s'en fera sentir.

Voici, du reste, ce que le *Journal de l'Illinois* rapportait au mois d'août dernier sur l'ensemble de la colonie : « Il y a plus de 400 Portugais de Madère établis à *Springfield*, et plus de 500 à *Jaksonville* (Illinois). Ils sont arrivés ici pauvres et dénués de tout, mais disposés au travail. Ils commencèrent par se disperser dans la population du pays, où ils s'occupèrent à scier du bois, à cultiver les jardins, à faire en un mot tous les ouvrages auxquels peuvent se livrer des hommes honnêtes, simples et laborieux. Dès qu'ils avaient économisé 50 dollars, ils en achetaient un lot de terrain, au nord de la ville. A mesure que leurs épargnes s'accroissaient, ils bâtirent, sur le terrain

acheté, de petites habitations. Dans la plupart des cas, ils ont déjà liquidé et payé le tout sans faire de dettes. Il y a deux ans qu'ils achetèrent, pour 500 dollars, une ancienne église avec son terrain; ils viennent d'en acquitter le dernier payement, et ils ont réuni 600 dollars pour une seconde église qui s'achèvera cet été. Ils font, en outre, entre eux 300 dollars pour l'entretien de leur pasteur, qui habite à Jacksonville. Le Dr Kalley, quand il est auprès d'eux, prêche la moitié du temps dans la première église (à Springfield); mais il le fait gratuitement. Ils ont envoyé 600 dollars pour aider leurs autres frères à émigrer aussi de Madère dans l'Illinois. Ils vivent, au milieu de nous, comme une famille de frères. On n'a pas entendu parler d'un seul cas de troubles ou de désordres entre eux. Il n'en est point, parmi eux, qui ne soit membre de leur église[1]. Ils sont toujours prêts à se tendre secours mutuellement. Tout nouvel arrivé est entretenu par leur fonds commun jusqu'à ce qu'il soit en état d'y pourvoir par lui-même. Leurs mœurs et leurs goûts sont extrêmement simples. Le vol, les querelles, l'intempérance, les procès, sont inconnus parmi eux. Ils forment une population très économe, endurcie au travail, et fort utile dans la contrée.»

On sait que 400 autres réfugiés de Madère se sont précédemment établis dans l'île de la Trinité (une des Antilles), où ils jouissent des mêmes secours spirituels que leurs frères de l'Illinois.

Au reste, quant à Madère, les actes de persécution ouverte y sont pour le moment suspendus. Ce répit peut être attribué aux manifestations énergiques qui ont eu lieu en Angleterre au sein du Parlement, et en particulier aux démarches faites et provoquées par l'Alliance protestante. Mais les lois de persécution sont toujours là, et bien qu'elles n'aient pas été soumises aux Cortès (chambres législatives de Portugal), elles peuvent être, d'un moment à l'autre, mises en vigueur.

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE.

Circulaire du Comité central de langue française.

Le Comité de Lyon, qui est pour une année Comité central de la branche française, vient d'adresser à ses amis l'invitation de se rencontrer à Lyon le 1er, 2 et 3 novembre prochain, pour

[1] On sait qu'en Amérique nul n'est admis dans une église qu'après avoir été reconnu animé d'une foi vivante. Au reste, tous ces hommes ayant abandonné leur patrie pour le service du Seigneur, il n'est pas étonnant que tous soient membres de l'église.

l'assemblée fraternelle qu'il y convoque chaque année. — Mais il profite de cette occasion pour stimuler, dans sa circulaire, l'intérêt et le zèle des chrétiens de langue française en faveur de l'Association qu'il est appelé à diriger. Nous en citerons quelques passages :

« Nous nous sommes demandé quelle était la situation de l'Alliance évangélique dans les pays de langue française, et nous avons dû reconnaître que nous n'en sommes qu'aux premiers commencements. Nous comptons une dizaine de comités et quelques assemblées fraternelles; mais sur la plupart des points on se contente encore de bonnes intentions ; il est vrai qu'en théorie notre cause ne rencontre plus qu'un petit nombre d'adversaires, mais il est un ennemi plus redoutable que la contradiction. Les attaques directes forcent la vérité à combattre et lui préparent la victoire; les sympathies stériles la laissent dépérir. Nous désirons pendant cette année travailler activement à constituer l'Alliance évangélique dans les pays français; mais nous avons besoin de votre concours actif. Nous sommes persuadés que vous adhérez de cœur à la cause de l'union; mais les bons désirs qui ne se traduisent pas en actions, sont comme ces fleurs des arbres fruitiers que le premier vent disperse et que la première gelée flétrit.

» Vous nous direz peut-être : « Laissez d'abord notre cœur se remplir; quand il sera plein d'amour, il débordera de lui-même sur nos frères. » A ceci nous répondrons, comme Jésus-Christ, qu'il y a *des choses qu'il faut faire, sans néanmoins négliger les autres*. Avant tout, sans doute, il faut que nous allions au Sauveur, et que dans son intimité nous puisions une nouvelle mesure de vie spirituelle; mais il faut aussi qu'à l'instant même nous mettions en commun les bénédictions que nous aurons reçues. L'amour fraternel ne peut se développer que dans la société de nos frères : l'isolement volontaire lui est mortel. — « Mais, nous direz-vous encore, ne pouvons-nous pas exercer notre amour fraternel autrement qu'en constituant au milieu de nous l'Alliance évangélique ? » Nous vous répondrons : Peu importe le nom, pourvu que vous ayez la chose ; ce qui est indispensable, c'est que vous vous recherchiez les uns les autres, et que vous vous réunissiez. Remarquez toutefois que l'Alliance évangélique vous offre le terrain le plus convenable et le plus sûr pour vous rapprocher de vos frères sans compromettre vos principes particuliers. D'ailleurs, il ne suffit pas d'entretenir

avec eux des relations individuelles. Le scandale de nos divisions a été public : c'est à la vue du monde et de l'Eglise que nous devons le réparer, en proclamant par des faits l'unité réelle du corps de Jésus-Christ. Enfin, si *vous vous étudiez à l'amour* (2 Cor. XIV, 1), vous ne choisirez pas entre les moyens que Dieu vous présente pour l'accroître et le manifester : vous les emploierez tous ; l'Alliance évangélique vient à vous de sa part et vous supplie de l'accueillir. Seriez-vous fidèles et conséquents, en refusant ces bénédictions dont vos frères ont fait une si douce expérience?

» A ce premier conseil nous en ajouterons un second. C'est trop peu de rechercher l'union des chrétiens : il nous faut en même temps rechercher un nouvel essor de l'esprit missionnaire. L'Alliance évangélique ne désire rassembler les eaux vives que pour les répandre sur le monde. Le plaisir que nous éprouvons à nous réunir entre frères recouvre un piége dangereux. Nous risquons de nous complaire dans ces jouissances paisibles et d'oublier l'œuvre commune de l'Eglise. Ah! n'oublions pas que la fraternité n'est qu'une face de l'amour, et que si, d'une part, nous devons serrer nos rangs, il faut que, de l'autre, nous nous rapprochions de tout ce qui est né de Dieu, afin que notre action commune sur le monde en soit d'autant plus puissante. — Entre l'esprit d'union et l'esprit missionnaire il existe un lien tellement étroit, qu'ils grandissent, vivent ou meurent ensemble. L'esprit missionnaire est la sauvegarde de l'union. Quand il s'agit du salut éternel des pauvres pécheurs, tout est commun; il n'y a qu'un Sauveur, qu'une porte du ciel, qu'un *chemin de la sainteté*. Il n'y a qu'une grâce, un pardon, un ciel et un enfer. Les chrétiens qui ont été les plus zélés pour étendre le règne de Dieu, ont été aussi les plus doux et les plus conciliants à l'intérieur de l'Eglise, et nulle part l'Alliance évangélique n'est mieux pratiquée qu'au milieu des missionnaires en pays païen. D'un autre côté l'union des chrétiens favorise l'esprit missionnaire ; elle centuple les forces de l'Eglise. Les querelles entre frères sont comme les guerres civiles qui détruisent les nations. Mais quand ces dissensions intestines viennent à cesser, et que cette activité, développée par la lutte, se tourne contre l'empire de Satan, c'est alors le temps des grands réveils. Ah! que notre Alliance évangélique opère cet effet béni ! Qu'elle remette chaque chose à sa place : Jésus-Christ au centre, nos principes particuliers à la circonférence!

Qu'elle fasse passer en premier lieu ce qui est commun à toute l'Eglise, et en second lieu ce qui est controversé! Bientôt nos constructions légères, destinées à nous abriter ici-bas, auront passé pour toujours avec leurs formes variées; mais ce qui subsistera, ce sont les âmes créées à l'image de Dieu, et celles que nous aurons laissées périr seront en enfer pour l'éternité!

» Permettez-nous d'ajouter ici un troisième conseil. Il faut bien calculer avant de bâtir la tour, afin *de nous fortifier dans le Seigneur et dans sa force toute-puissante.* Nos bonnes résolutions et nos bons commencements rencontreront des obstacles qui nous renverseraient si nous n'y étions pas préparés. L'œuvre de l'Alliance évangélique est la plus difficile de toutes, parce qu'elle est l'œuvre de l'amour. Partout où l'amour se montre, Satan ne peut en supporter la vue, car cet amour vient de Dieu. Voilà 1800 ans que ce lion rugissant se précipite sur l'Eglise, et ce qui peut nous donner une idée de sa puissance, c'est qu'il ait si souvent réussi à blesser et à déchirer cette épouse de l'Agneau, sur laquelle Jésus-Christ veillait avec tant de sollicitude. De nos jours il semble avoir, pour un temps du moins, renoncé aux persécutions sanglantes qui fortifiaient l'Eglise au lieu de l'affaiblir; mais il la persécute encore d'une manière plus efficace et plus dangereuse. Il a laissé s'éteindre les bûchers dont la flamme ne brûlait que les corps, mais il en allume d'autres dont le feu tourmente et dévore les âmes. Les péchés qui se développent en nous, pendant nos discordes intérieures, sont appelés par saint Paul (Eph. IV, 31) *l'amertume, la colère, l'irritation, les crieries, la médisance et la malice;* mais saint Jean leur donne un autre nom, il les appelle *de la haine*. Or la haine, n'est-ce pas le feu de l'enfer? — Mais si nous avons à surmonter tout l'effort de Satan, nous avons pour nous fortifier la certitude d'être dans le vrai. L'avenir de l'Eglise appartient à l'Alliance évangélique, à son principe du moins, si ce n'est à sa forme extérieure. Chaque dénomination particulière entretient la secrète espérance d'absorber un jour toutes les autres; mais ce n'est pas à un seul membre qu'il est réservé de devenir le corps. Le corps existe déjà; toutes nos fractions extérieures n'en sont que les parties, et quand le moment sera venu, le Seigneur les rapprochera puissamment; il les resserrera par des liens intimes, pour ne former qu'un seul troupeau[1]. »

[1] Le Comité de Lyon vient de former une caisse centrale pour les dépenses relatives à toute la branche française. Nous lui transmettrons volontiers les dons qui nous seront remis.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ALLEMAGNE. *Hongrie.* Nos lecteurs se souviennent d'une Institution protestante hongroise, dont nous avons parlé il y a 3 ou 4 ans, et pour laquelle plusieurs d'entre eux nous ont fait parvenir des secours. Nous avons reçu une lettre des Directeurs de cette institution, datée d'Oberschützen, près Pinkafeld, le 23 juillet 1854. L'école qui s'y trouve a été réconnue par le gouvernement autrichien comme gymnase officiel, et a pleine liberté de donner une instruction religieuse conforme aux principes évangéliques. Les jeunes gens qui y ont été élevés ont fait preuve de capacité, de progrès, et, en grande partie, remplissent en Hongrie des places où ils sont utiles aux églises protestantes. Il a été nécessaire d'élever un nouveau bâtiment, ce qui charge la Commission de l'école d'une dette de 20 mille florins. Les frères qui la composent font un appel à la générosité chrétienne des protestants de France et de Suisse; ils s'en réfèrent pour information au député que leur a envoyé le Comité central de la Société de Gustave-Adolphe et à M. le pasteur Le-Grand, à Bâle, qui les a aussi visités. La lettre est signée par MM. Guillaume Schubert, Th. Bescer et cinq autres membres de la Commission des écoles. — Nous ferons parvenir les dons qu'on nous enverra aux directeurs de cette œuvre si évidemment utile au protestantisme hongrois, et qui peut contribuer à ranimer la doctrine et l'esprit évangéliques dans l'orient de l'Europe.

AMÉRIQUE DU NORD. *Etats-Unis.* — La saisie d'un esclave fugitif, Antoine Burns, a excité à Boston des troubles graves. Le peuple avait été exaspéré par la conduite du propriétaire, Charles Suttle, qui avait d'abord consenti à vendre son esclave pour la somme de 1,200 dollars (plus de 6000 fr.); une souscription avait aussitôt été ouverte pour trouver cette somme et opérer ainsi l'affranchissement du malheureux. Mais lorsque la souscription fut remplie, Suttle refusa de maintenir le marché. Une émeute se forma pour délivrer violemment l'esclave, et dans le combat qui s'ensuivit avec la force armée, un officier périt. Il a fallu une escorte formidable pour conduire l'esclave à bord du vaisseau qui devait le ramener chez son maître. — Antoine Burns, qui jouissait dès longtemps d'une liberté qu'il croyait posséder pour toujours, occupait dans la

société une place honorable; ses nombreux amis l'ont entouré dans ce moment douloureux de la plus vive sympathie, ce qui n'a pas empêché que la scène la plus déchirante ait marqué le moment du départ. On conçoit, en effet, que si l'esclavage est déjà si rude pour celui qui est né dans cette condition ou qui y est entré au sortir de la vie chétive d'une tribu africaine, il devient bien plus insupportable encore après qu'on a goûté toutes les douceurs de la liberté au sein d'un peuple civilisé et chrétien. — Un autre fugitif non réclamé, et qui est employé dans les moulins de MM. Clark et Pond, à Fulton (Etat de New-York), a envoyé à la reine Victoria un baril de fleur de farine, comme expression de sa reconnaissance pour tout ce que l'Angleterre a fait et fait encore en faveur des esclaves nègres. La reine lui a répondu par une lettre autographe, accompagnée d'une somme de 300 dollars. — Il ne manque pas de symptômes qui peuvent faire espérer que la cause des nègres gagne des partisans. Ainsi l'Eglise épiscopale a admis des hommes de couleur à siéger dans la convention, ou synode, qui se réunit à New-York; ce qui leur était refusé jusqu'à présent.

— Madame Beecher-Stowe vient de publier le récit de son voyage en Europe l'année dernière. Nous pensons qu'il ne tardera pas à être traduit.

— Un mouvement a lieu aux Etats-Unis dans le but d'assurer aux citoyens américains à l'étranger la liberté du culte qui leur est refusée dans presque tous les pays où domine la papauté. Une nombreuse assemblée a eu lieu à New-York dans le but de s'adresser au Congrès, par voie de pétition, pour obtenir l'intervention du gouvernement dans cette importante matière, qui intéresse non-seulement la liberté, mais la dignité des citoyens américains. — Or, comme les chrétiens du Nouveau-Monde ne tardent guère à réaliser ce qu'ils jugent bon, les méthodistes épiscopaux de *Union-Chapelle*, à Cincinnati (Ohio), ont résolu d'entretenir un missionnaire à Rome. Il s'y rendra comme citoyen des Etats-Unis et missionnaire protestant, réclamant la liberté d'exercer les fonctions propres à sa charge. Ils ont déjà choisi leur homme, et n'attendent pour l'envoyer que la sanction de la Société de mission et de leur évêque. Après bien des recherches et des correspondances, l'on s'est arrêté à M. le pasteur Tefft, qui n'a pas refusé. On paraît fonder sur cette tentative l'espoir que la question générale de la tolérance à Rome sera débattue en la personne de ce représentant du christianisme protestant.

— On aura une idée de l'activité et des ressources de la Société américaine des traités, par ce seul fait que, en un mois, celui d'août, le Comité a reçu 32,145 dollars (164 mille fr.), et en a dépensé 29,879 (153 mille fr.).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Conversations pastorales au sujet de la Sainte-Cène, par Ed. Panchaud, ministre de l'Evangile. Bruxelles 1854, chez l'auteur, rue de Naples, 48, et à la Librairie chrétienne évangélique, rue de l'Impératrice, 33; etc. Un petit volume de 78 pages in-24, Prix : 30 cent.

Sous la forme animée de quatre conversations pastorales, l'auteur réfute d'une manière aussi onctueuse que lucide quatre idées très diverses et même opposées que l'on peut se faire de l'admission à la Sainte-Cène dans le sein d'une congrégation. L'auteur est pour une discipline, comme le sont au reste, à un degré quelconque, soit en pratique soit en théorie, la plupart des églises. Mais à son point de vue, il tient bien le milieu entre l'étroitesse de quelques-unes et le relâchement de quelques autres. Nous n'avons pas à nous prononcer là-dessus; mais nous croyons que personne ne lira ce petit ouvrage sans fruit.

La Bible et la Science moderne, dans leurs rapports : 1° sur la création; 2° sur l'unité de la race humaine; 3° sur la confusion des langues. Par Ed. Panchaud, ministre de l'Eglise chrétienne qui s'assemble à la chapelle évangélique, rue Belliard. Bruxelles 1854, Librairie chrétienne évangélique, Kiessling, Muquard; etc. Un volume de 160 pages in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

Les sciences naturelles qui se développent chaque jour avec tant de rapidité, tendent-elles, dans leurs progrès, à se rapprocher où à s'éloigner des données antiques et divines de la Bible sur l'origine des choses? C'est là une question qui intéresse le savant, sans doute, mais beaucoup plus encore le chrétien. Et cependant il est peu d'hommes capables d'y répondre par des recherches personnelles. Nous devons donc de sincères remerciements à l'auteur qui, sans rien ajouter de son propre fond, il est vrai, aux données d'une science qu'il n'est pas appelé à cultiver, a bien voulu prendre le soin de recueillir tout ce que fournissent lès recherches modernes sur les trois questions les plus importantes de ce genre, et les mettre à la portée de tout lecteur un peu instruit. Nous sommes convaincus que tous y trouveront de quoi affermir les bases historiques de leur foi, ou lever des objections extérieures qui les empêchent peut-être de croire.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 31. Du 22 Octobre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt ; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

L'ÉVANGILE EN BELGIQUE.

La Société évangélique belge vient de célébrer son 16me anniversaire par une assemblée générale qui a eu lieu à Bruxelles le 16 août passé. De nombreuses députations d'Eglises et de Sociétés étrangères y assistaient, et en particulier M. le professeur Merle d'Aubigné, qui a exercé précédemment son ministère à Bruxelles, en 1830, et par ce fait a toujours conservé un vif attachement pour la cause de l'évangélisation en Belgique.

La Société belge n'ayant pas encore publié son rapport annuel, les détails qui vont suivre sont empruntés aux informations que M. E. Panchaud, pasteur à Bruxelles, a donnés devant un nombreux auditoire dans une séance de la Société évangélique de Lausanne, le 25 septembre dernier. — Les limites de cette feuille ne permettent pas de rapporter tout ce qui a vivement intéressé l'assemblée.

On ne peut avec trop d'actions de grâces bénir l'Eternel de tout ce que sa droite a opéré, dans le cours d'un demi-siècle, en faveur de la Belgique. Ce pays, il y a 50 ans, était depuis deux siècles plongé en entier dans l'ombre de la mort. Le

papisme seul, après que l'Eglise évangélique protestante eut été dispersée et détruite par les violences et les cruautés de l'Inquisition espagnole, régnait avec l'ignorance, la superstition et l'incrédulité, ses fidèles acolytes. Un petit troupeau de 200 âmes, dans la Flandre, et quelques familles protestantes dispersées le long des frontières de la France et de la Prusse, formaient les seuls débris d'une Eglise jadis florissante, et qui a enrichi les annales du christianisme d'une liste nombreuse de courageux et pieux martyrs.

Sous la domination française, lors du règne de Napoléon, les protestants eurent la liberté de se reconnaître, de s'assembler, et dans les grandes villes où le commerce et l'industrie avaient attiré des protestants, quelques congrégations se formèrent, mais sans avoir de temples ni d'écoles. — Sous la domination hollandaise, qui commença en 1815, les choses changèrent de face. Le nouveau gouvernement, introduisant avec lui de nombreux fonctionnaires et des troupes qui professaient le protestantisme, établit dans presque toutes les villes des pasteurs ou des chapelains. Les anciennes congrégations furent aussi reconnues par l'Etat, leur culte fut salarié et on leur assigna les locaux nécessaires. Mais, quelque favorable que fût ce changement, il ne produisit pas les effets désirés pour l'évangélisation du royaume. D'un côté, le nouveau culte apparaissait comme introduit par un pouvoir auquel la nation était peu sympathique et se célébrait dans une langue étrangère à un grand nombre d'habitants; de l'autre, le pouvoir lui-même redoutait par-dessus tout de paraître vouloir favoriser le prosélytisme. Craignant d'ajouter à ses nombreuses difficultés celle d'une lutte entre des croyances diverses, il voulait que les pasteurs et leurs troupeaux ne s'occupassent que des protestants de naissance. Aussi, rapporte M. Merle d'Aubigné, lorsqu'il fut nommé comme pasteur à Bruxelles, le roi lui fit demander s'il était un « convertisseur; » car, en ce cas, il ne sanctionnerait pas sa nomination. M. Merle répondit que si le roi entendait par convertisseur, un homme attaché à rendre tant bien que mal les catholiques, protestants, il ne l'était pas; mais que s'il entendait par là un homme occupé à convertir ses semblables *des ténèbres à la lumière,* tous devraient être de tels convertisseurs. Cette réponse plut au roi. Mais ni la Société biblique, ni aucune association destinée à répandre la lumière de l'Evangile au sein de la population belge, ne put être formée avec

l'approbation du gouvernement. — La fausse prudence ou la timidité qui se montra sur ce point dans les actes de l'autorité, ne lui réussit pas ; car en 1830 la Belgique devint indépendante, et la liberté des cultes, celle d'association et celle de la presse, furent garanties par la nouvelle constitution.

L'ultramontanisme ou jésuitisme, croyant qu'en s'alliant avec les hommes politiques opposés au gouvernement hollandais il réussirait à faire disparaître le protestantisme ou le réduirait à ne plus former qu'une minorité insignifiante, consentit à l'établissement de ces libertés. Mais *le méchant fait une œuvre qui le trompe*, a dit le Sage. Jamais cette parole ne s'est mieux vérifiée ; car si la chute du gouvernement hollandais entraîna l'éloignement de beaucoup de protestants et la fermeture de plusieurs temples, en sorte qu'il ne resta plus que sept congrégations que l'Etat consentît à reconnaître et à soutenir, et environ 1500 protestants sur 4 millions d'habitants, les sociétés religieuses qui se formèrent plus tard eurent libre champ pour leur pieux labeur. — Déjà en 1835 il se forma une Eglise indépendante française ; en 1840, une seconde ; quelques années plus tard, une troisième pour l'évangélisation flamande. Mais la Société biblique britannique et étrangère fut celle qui, la première, mit la main à l'œuvre pour accomplir ce qui était tout d'abord urgent en Belgique, savoir la dissémination des Livres saints. Au début, elle ne put se faire qu'au milieu du tumulte et des persécutions soulevées par les prêtres ; mais le gouvernement protégea les zélés colporteurs, et plus tard ils ont pu continuer leur sainte mission sans aucune entrave. — On compte que dans l'espace de 15 ans ils ont répandu plus de 150,000 exemplaires des Livres saints.

Ces précieuses semailles préparèrent la moisson qui fut recueillie plus tard par la Société évangélique belge formée en 1838. Il serait trop long d'essayer même de résumer les travaux de cette société dans le laps de temps écoulé depuis sa fondation ; d'ailleurs de nombreux extraits de ses précédents rapports ont paru dans cette feuille. Il suffira, pour se convaincre des bénédictions que l'Eternel a daigné par grâce lui accorder, de savoir qu'aujourd'hui elle est constituée en *Eglise chrétienne missionnaire*, comptant 14 stations ou églises, qui ont elles-mêmes des annexes, et dont 4 sont situées dans la province du Brabant, 5 dans celle de Liége, 5 dans celle du Hainaut. Toutes ces congrégations sont généralement, et dans la

plupart des cas, exclusivement composées de catholiques romains amenés à la connaissance de l'Evangile. Dans le même temps l'Eglise protestante soutenue par l'Etat voyait aussi s'accroître le nombre de ses stations et de ses pasteurs. Il est aujourd'hui de 12, en y comprenant une église qui faisait partie de la Société évangélique, et une autre qui a été rassemblée par les soins d'un des membres de son Comité, M. le D[r] Schéler. En outre, la Société a contribué, directement pendant un certain temps, et indirectement plus tard, à l'évangélisation de la ville de Louvain. L'église qui s'y trouve aujourd'hui est indépendante et de l'Etat et de la Société évangélique. A cette ville, on peut ajouter celles de Bruxelles, de Liége, d'Anvers, de Gand, de Verviers, de Tournai, de Charleroi, comme possédant ou une église protestante ou une station de la Société évangélique, et quelquefois les deux. Les autres églises et stations sont dans les campagnes. L'on peut donc évaluer, sans exagération, à près de 3000 personnes adultes le nombre de ceux qui jouissent maintenant du bienfait de la prédication du salut. Qui dira tous ceux que cette proclamation de la grâce en Jésus-Christ a sauvés de la perdition éternelle durant les 20 années qui viennent de s'écouler, et tous ceux sur lesquels elle exerce aujourd'hui une action sanctifiante et salutaire? Assurément les résultats que nous pouvons entrevoir sont une récompense mille fois au dessus de ce que pouvaient attendre les hommes qui ont travaillé à l'évangélisation de la Belgique, ou qui l'ont soutenue de leurs dons et de leurs prières. A l'Eternel en soit seul la gloire par Jésus-Christ!

Voici quelques traits intéressants de cette évangélisation dont nous pouvons garantir l'authenticité. Nous les rapportons en grande partie dans les termes mêmes des témoins et acteurs.

— « Visitant il y a quelques jours un vieillard dont le protestantisme s'était borné, depuis à peu près deux ans, à faire de la controverse contre le romanisme, je lui demandai comment il se sentait dans son âme. Il se mit alors à m'entretenir longuement, et les larmes aux yeux, des sentiments de repentance que lui faisait éprouver sa longue vie de péché; mais ensuite, le cœur plein de reconnaissance et le visage rayonnant de joie, il me dit : « Dieu a eu pitié de moi : il n'y a plus de » condamnation pour moi, je me sens en Jésus-Christ. Il y » a, là-haut, un avocat, victime de propitiation pour mes » péchés. »

— « Un jour, une de nos sœurs me dit : « Quand mon mari embrassa l'Evangile, j'en fus profondément affligée, parce que je le croyais perdu ; et je ne fus pas moins étonnée quand je vis tout le monde le tourner en ridicule, tandis qu'il demeurait parfaitement calme... Je le voyais changer à vue d'œil. Dans toutes les attaques que je lui livrai, jamais il ne se fâcha ni ne me dit aucune parole dure. Lorsqu'il revenait de son travail, son premier soin était de me parler de l'Evangile, et tandis que je ne répondais souvent qu'avec aigreur aux questions qu'il m'adressait, lui ne faisait aucune attention à ma mauvaise humeur. Tout cela me confondait.... J'étais comme ballottée entre la vérité et l'erreur. Quand il se préparait pour aller au culte, je le menaçais de lui brûler ses livres ; mais une fois parti, une force irrésistible me poussait à les lire. Dieu daigna bénir mes lectures et m'ouvrir les yeux sur les erreurs de Rome. Dès lors je fus plus attentive et plus raisonnable lorsqu'il me parlait de l'Evangile, mais je n'osais pas encore lui avouer mes défaites. » — Plus tard elle éprouva un tel dégoût pour les superstitions romaines, qu'elle cessa complétement d'aller à la messe, et commença d'assister au culte. « Je plains, me dit-elle un autre jour, les pauvres catholiques romains. Ils sont méchants et dans une grande ignorance qui les rend aveugles. Comme j'avais confié à une voisine que j'étais résolue d'aller au culte, son mari vint pour me détourner de ma résolution ; voyant qu'il n'y gagnait rien, il me dit qu'il me donnerait une *sérénade* (un charivari) quand j'en reviendrais. Mais ce dimanche-là son plus jeune fils fit une chute grave qui lui fit garder le lit toute la journée ; son père dut le soigner et me laissa tranquille. Ainsi le Seigneur m'épargna une épreuve à laquelle je n'étais pas encore préparée. »

— « Un homme, qui avait écouté quelques années auparavant la prédication de la vérité, mais qui n'avait pas été rendu sérieux sur l'état spirituel de son âme, qui même avait presque oublié les choses qu'il avait entendues, tombe gravement malade ; il est obligé de garder le lit pendant 5 ans, incapable de faire usage de ses membres. Pendant ce temps d'épreuve, la mort lui emporte tour à tour les divers objets terrestres de son affection ; sa femme lui est enlevée et ses enfants sont couchés dans la tombe. C'était là une voix solennelle et d'en haut, qui avertissait le père malheureux de chercher ailleurs une félicité permanente. Cette voix, qui frappait rudement à la porte de

son cœur, le fait rentrer en lui-même et examiner sa conduite passée. Il se sent pressé d'ouvrir de nouveau cette Bible, dont il avait négligé jusqu'alors les salutaires enseignements; il en parcourt les pages bénies, cherchant la consolation qui lui manquait de toutes parts, et il la trouve pour la joie et la paix de son âme. Dieu, dans sa bonté, a rétabli ce jeune homme, et, depuis sa guérison, il assiste régulièrement au culte. Une prédication qu'il entendit sur la chute de saint Pierre, qui, dans sa folle présomption et sans réclamer l'appui de l'Esprit de Dieu, se croyait assez fort dans son amour pour braver les tentations les plus violentes, et dont la faiblesse se révéla par un triple reniement, fit sur cette homme une grande impression. Il y reconnut sa propre infirmité et la nécessité d'implorer le secours de la grâce pour avancer dans la connaissance de Christ, pour se fortifier dans son alliance et pour persévérer dans la communion du Sauveur, dans l'obéissance à ses lois. Ce nouveau converti marche avec fidélité dans le chemin de la piété. Il s'efforce de communiquer la lumière de l'Evangile à ses voisins catholiques, et ne se laisse point ébranler par leur indifférence ou leur mépris pour la divine clarté de la révélation. Quelques membres du troupeau vont le visiter, lire avec lui quelques versets de l'Ecriture, chanter un de nos cantiques et s'entretenir des grandes choses du salut. »

— « Vous n'avez pas, sans doute, oublié les persécutions dont nos frères ont été les objets à la houillière de **** et quelles sévères mesures furent employées, à l'instigation du curé de ***, afin de priver de travail non-seulement les membres de notre Eglise, mais même ceux qui enverraient leurs enfants à notre école. Tout cela a été en vain: de nouveau nous y avons des frères qui ne sont les objets d'aucune molestation, et même l'un des chefs d'atelier envoie ses enfants à notre école. Un de nos frères a donné un bel exemple de dévouement à ses principes: on lui a offert, à plusieurs reprises, la place de premier chef d'atelier, avec un traitement de 100 fr. par mois, sans avoir à travailler de ses mains; mais il n'a pas voulu l'accepter, parce qu'il aurait dû surveiller les travaux le dimanche. »

— « Il y a deux mois, dans une réunion fraternelle, je proposai comme un puissant moyen d'évangélisation, à la portée d'un grand nombre de personnes, l'enseignement de la lecture aux catholiques romains illettrés. Cette exhortation a porté ses fruits. Une sœur, dont je voudrais voir suivre l'exemple par

beaucoup d'autres, se mit immédiatement à l'œuvre. Elle proposa à quelques catholiques demeurant dans des maisons qui lui appartiennent, de leur apprendre à lire. Plusieurs y consentirent, à la condition qu'ils ne deviendraient pas protestants pour cela. Le mari de notre sœur se rangea au nombre de ses écoliers. On commença par les lettres de l'alphabet. Notre sœur, avec la bénédiction de Dieu, sut y mettre de l'entrain, et aujourd'hui, après deux mois seulement, ses écoliers commencent à lire dans le Nouveau-Testament. C'est là sans doute un beau résultat; mais un résultat de beaucoup supérieur, c'est que la résolution de ne pas devenir protestants s'est bien vite évanouie, et trois personnes au moins ont été amenées à la connaissance de la foi. Presque immédiatement après avoir commencé, et par suite des conversations que notre sœur a eues avec eux, ils sont venus entendre la prédication de l'Evangile, et depuis lors ils n'ont plus discontinué. Deux d'entre eux, le mari et la femme, paraissent sérieux et décidément attachés à la vérité.

Un autre homme marié, mais dont la femme a renoncé aux leçons, est beaucoup plus prononcé. Il est d'un caractère vif et parle très facilement. Il était passionné pour les plaisirs du monde. Toujours le premier à la danse, aux kermesses, aux jeux, à l'estaminet, il pouvait rendre des points sous tous les rapports à ses compagnons de folie. Il accepta l'offre que notre sœur lui fit de lui apprendre à lire, et par ses conseils vint une fois entendre la prédication de l'Evangile. Il n'avait aucune idée de notre culte et des vérités évangéliques, aussi fut-il frappé d'autant plus vivement de ce qu'il vit et de ce qu'il entendit. Les impressions sérieuses qu'il reçut, entretenues et développées par notre sœur, ont porté de beaux fruits dans son cœur: il a entièrement changé de vie. Il me disait il y a peu de jours: « C'est étonnant! je ne connais personne qui ait eu plus d'en- » traînement et de passion folle pour les plaisirs du monde; et » maintenant, non-seulement je les ai quittés, ils ne me tentent » plus, mais je ne puis plus même concevoir que des êtres » raisonnables se livrent à de pareilles frivolités, ou à de si » basses distractions. Je suis honteux de moi-même quand je » pense à ma vie passée. Oh! que le Seigneur est bon de » m'avoir fait sentir le prix de l'Evangile et de m'avoir élevé » jusqu'à lui! »

(La fin prochainement.)

CORRESPONDANCE.

Évangélisation du Bas-Canada.

III.

Bas-Canada, 27 juin 1854.

Une heure d'épreuves et de difficultés s'approchait : le feu de la persécution allait être allumé, et les serviteurs de Dieu allaient avoir à *souffrir pour la cause de la justice.* — Ce fut en octobre 1837 que la mémorable révolution du Canada éclata. Il y avait longtemps que les catholiques, voisins de la Grande-Ligne, voyaient de mauvais œil les progrès du protestantisme parmi eux; aussi profitèrent-ils de ce moment de confusion générale pour persécuter nos frères de la mission. On alla même jusqu'à attenter à la vie de M. Roussy. Ces insurgés, eux-mêmes rebelles au gouvernement, accusèrent les missionnaires de lui être favorables. Une bande de gens armés, au nombre de plusieurs centaines, entourèrent de nuit la maison de Mme Feller, et, avec d'horribles imprécations, sommèrent les missionnaires de quitter, menaçant de les tuer et de brûler leur maison s'ils refusaient. Ils firent de même à chaque habitation de ceux qui avaient renoncé au papisme. La petite bande des fugitifs, qui comptait 60 personnes, dut se retirer sur les frontières des Etats-Unis, où ils trouvèrent protection et secours. Deux mois plus tard, ils purent revenir dans leurs demeures; mais, comme on peut aisément se l'imaginer, la pauvreté les y attendait, car la plus grande partie de leurs récoltes et de leurs meubles avaient été enlevés. Depuis lors plusieurs maisons, dont les portes avaient été jusque-là fermées aux missionnaires, leur devinrent accessibles, et l'année 1838 fut marquée par de rapides progrès. M. Roussy prêchait activement, et Mme Feller était continuellement occupée de son école ou de ses visites à demeure. Mais dans le mois de novembre la guerre civile se ranima. Un des principaux chefs révolutionnaires, qui avait toujours été hostile à la mission de la Grande-Ligne, envoya une troupe armée d'hommes à cheval pour s'emparer de M. Roussy et l'amener prisonnier au camp. Mme Feller fit face à l'orage, et, par ses paroles pleines de sens, son maintien digne et imposant, réussit à les détourner de leur mauvais dessein et obtint des insurgés qu'aucun des missionnaires ne serait molesté. Cette promesse fut tenue à la lettre.

La maison de la mission, commencée en 1838, et destinée à

recevoir à la fois un collége et une école normale, fut achevée en 1840, grâce à la libéralité des chrétiens, surtout des Etats-Unis. Elle avait été entreprise et commencée avec beaucoup de foi et fort peu d'argent; mais le Seigneur bénit la fidélité de ses enfants et manifesta sa bonté en venant au secours des missionnaires, soit en leur envoyant les ressources nécessaires pour achever la bâtisse, soit en leur accordant l'instituteur dont ils avaient un pressant besoin. M. Normandeau, prêtre catholique, qui avait été professeur au collége de Québec pendant 5 ans, leur fut envoyé. Après plusieurs années de doute et d'anxiété au sujet de son âme, il fut, par la main de Dieu, conduit dans les environs de la Grande-Ligne, et il rechercha le secours des missionnaires, qui furent les instruments de sa conversion. Dès lors, M. Normandeau n'a jamais quitté l'établissement de la Grande-Ligne, dans lequel il a été et est encore un infatigable ouvrier, soit pour l'enseignement soit pour la prédication. Peu d'années après, il épousa miss Wilby, de Boston, qui était venue rejoindre Mme Feller, et qui a toujours été pour elle une aide active et dévouée dans l'œuvre du Seigneur.

En 1839, Mlle Sophie Jonte, et en 1840 Mlle Pérusset, étaient venues grossir la famille missionnaire. Cette dernière a passé 10 ans au Canada, travaillant sans relâche à l'instruction des Canadiennes; Mlle Jonte est encore en pleine activité dans l'Institut des jeunes filles, dont nous parlerons une autre fois.

Après 5 années de travaux, les missionnaires comptaient 60 Canadiens convertis, et parmi eux un de leurs prêtres les plus distingués; en outre, un bon nombre d'autres avaient abandonné l'Eglise romaine.

L'année 1841 fut une année mémorable dans l'histoire de la mission de la Grande-Ligne: plusieurs des ouvriers, aujourd'hui à l'œuvre, furent convertis alors, et l'un d'eux, qui a cessé de travailler pour aller dans son repos, mérite d'être mentionné tout particulièrement. Le docteur Côte, qui appartenait à une famille distinguée, avait été élevé à Montréal comme médecin. Ayant joué un grand rôle dans le mouvement révolutionnaire de 1837 à 1838, il dut se réfugier sur les frontières des Etats-Unis pour échapper aux poursuites du parti opposé. Lorsqu'il était éloigné des siens, et depuis longtemps malheureux sur son état spirituel, le Seigneur lui ménagea une rencontre avec M. Roussy un jour que ce dernier visitait une famille

canadienne qui avait tout récemment reçu l'Evangile. Après des jours et des nuits d'angoisses et de larmes, le docteur, qui avait autrefois soutenu le déisme contre les protestants, trouva enfin en Jésus-Christ la paix dont son cœur avait tant besoin, et dès lors il se consacra tout entier au service de son Maître. Il lui est demeuré fidèle jusqu'en 1850, époque à laquelle le Seigneur le rappela à Lui. Sa femme ne lui survécut pas plus d'une année; elle était remarquable par la simplicité de sa foi et par son humilité, qui l'a toujours empêchée de prendre le nom de missionnaire, quoiqu'elle en eût l'esprit et les dispositions. Sa famille demandait ses soins et son temps, et cependant pas une occasion n'était perdue pour parler de Jésus à tous ceux avec lesquels elle se trouvait en contact. Des quatre orphelins que notre bienheureuse sœur, Madame Côte, a laissés derrière elle, l'aînée, qui a reçu une bonne éducation, est maintenant en état de se suffire à elle-même; le second est élève à la Grande-Ligne; les deux plus jeunes y sont aussi, sous les soins de M. et Madame Normandeau, qui ont reporté sur ces chères enfants toute la sollicitude qu'ils auraient vouée à leur propre famille si le Seigneur leur en eût accordé une.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Neuchâtel.* On nous demande l'insertion de l'appel suivant :

« On sait qu'il existe en Chine, chez les pauvres païens de ce pays, l'horrible coutume d'abandonner les enfants du sexe féminin qui peuvent être à charge à leurs parents. On voit ces faibles petites créatures exposées sur le sable de la mer pour y être enlevées par la marée montante, ou d'autres fois gisantes par terre, brisées au pied des précipices du haut desquels elles ont été jetées. La mission catholique possède depuis plusieurs années à Hong-kong une maison d'asile pour recueillir ces enfants abandonnés. Une société de dames chrétiennes, fondée à Berlin en 1850 par le bienheureux Gützlaff, vient d'établir une maison semblable, et deux diaconesses partent de Londres, ces jours-ci, pour en prendre la direction.

Une dame qui s'intéresse à cette œuvre la recommande aux prières et à la libéralité de ses sœurs de la France et de la Suisse française, en les priant surtout d'y intéresser leurs enfants. — Les dons seront reçus à la librairie Meyer et Cᵉ (successeurs de Michaud), Neuchâtel. »

France. Le nombre des entraves mises à la liberté religieuse des protestants s'est augmenté chaque jour depuis l'énumération de 61 cas avérés, faite par les journaux anglais. Dans le seul mois d'août il s'est accru de 12 cas nouveaux, rapportés par un seul journal. De ce nombre 7 sont tombés sur différentes congrégations d'origine française, et 5 sur les Méthodistes, qui avaient été jusqu'alors épargnés. En voici quelques exemples : A *Calais*, refus d'autoriser un colporteur. — A *Lisieux* et à *Bar-le-Duc*, refus d'autoriser des écoles primaires, sous le prétexte que celles des prêtres suffisaient. — A *Tornac* et à *Anduze*, autorisation retirée sans en indiquer la raison, quoique dans les deux endroits le culte se célébrât depuis 28 ans. — A *Valleraugue*, un grand nombre d'habitants s'étaient adressés aux évangélistes méthodistes des Cévennes pour qu'ils vinssent leur prêcher. L'un de ces derniers l'a fait une fois sur l'autorisation du maire. Néanmoins la police a recherché le pasteur. La chapelle a été fermée. Une pétition d'habitants de l'endroit sollicita du préfet l'autorisation requise ; mais au bout de 4 mois, pendant lesquels la chapelle restait fermée, arrive un refus, sous prétexte qu'elle ne pouvait être accordée qu'à des ministres consacrés. En même temps on fait entendre à M. Galienne que, s'il demande à être autorisé, il l'obtiendra, lui qui a reçu la consécration ; M. G. se résout à la demander, et elle lui est refusée. — A *St.-Christol*, à *Montails*, à *Larnac*, refus d'autorisation, parce que le prédicateur n'est pas consacré. — A *Anduze* et à *St.-Jean du Gard*, les frères de Plymouth ont vu leur chapelle fermée par le préfet, et l'autorisation retirée. Dans ce dernier endroit, 27 d'entre eux ont été frappés de diverses amendes ; plusieurs l'étaient pour la troisième fois. — Le préfet du Gard a refusé le permis à deux colporteurs ; les actes étaient tout préparés, mais le préfet, au lieu d'y apposer sa signature, a déchiré l'un et biffé l'autre, ne voulant pas donner sa sanction à la vente de la Bible. — Dans le *Puy-de-Dôme*, un évangéliste a été condamné à 5 mois de prison pour avoir « parlé irrévérencieusement des saints du calendrier, » est-il dit, « et de la religion de la majorité des Français. » — A *Boulogne-sur-Mer*, un monsieur qui distribuait des traités aux soldats du camp, a été arrêté, lié d'une corde, retenu en prison deux jours et une nuit sans pouvoir parler à ses amis ; et deux autres personnes ont été citées, interrogées et menacées pour le même objet. — A *St.-Mamers*, un maître d'école protestant

a reçu la visite du curé, membre du Conseil de l'instruction pour ce district, qui lui apportait l'avis que le N. Testament était interdit dans les écoles. Hâtons-nous d'ajouter que le recteur, à qui la question a été soumise, a cassé la décision du curé; mais dès lors celui-ci menace l'évangéliste. — Enfin à *Dinan* (Côtes-du-Nord), l'évangéliste Dussauze a subi des entraves qu'il raconte, dans la lettre suivante publiée par plusieurs journaux français; elle terminera bien l'énumération succincte et incomplète que nous avons donnée des autres cas :

« Le 22 de juin, j'ai été, comme un vil criminel, appelé à comparaître devant le tribunal correctionnel de Dinan, pour avoir, en tout et partout, soulagé les malheureux qui se mouraient de misère (car il faut être en Bretagne pour se faire une juste idée de la pauvreté), parlé de l'Evangile et distribué, dans un certain nombre de familles, quelques-uns de nos traités religieux. — Enfin, après quelques remontrances de la part du juge, j'ai été condamné à 100 fr. d'amende et aux frais. Je ne dois pas oublier de vous dire que onze témoins avaient été assignés à cette occasion, et dans ce nombre se trouvait une femme de mauvaise vie, probablement payée pour dire d'affreux mensonges et me faire condamner; car tout le monde s'accorde à dire que j'ai été jugé sur sa déposition. Elle a déclaré au président qu'elle ne m'avait jamais vu, mais qu'elle avait ouï dire que j'avais dit que « tant qu'il y aurait des soutanes, » les gens seraient malheureux. » Comme toujours *le méchant fait une œuvre qui le trompe*, les prêtres se figuraient qu'une telle condamnation ne manquerait pas de rendre leurs paroissiens timides et d'affaiblir mon zèle. Mais le contraire a eu lieu : leurs paroissiens sont indignés d'un tel procès, et, de mon côté, j'ai redoublé de courage et, avec la grâce de Dieu, j'espère introduire, où se trouvent les fables de la madone, la vérité du christianisme. — J'ai la joie de vous annoncer que l'Evangile est reçu par les Bretons. Aujourd'hui, dans notre champ d'activité, nous en comptons sept qui ont fait leurs adieux à Rome, et un nombre considérable est tout prêt à se joindre à nous, quand le Seigneur trouvera bon de nous donner un lieu de culte. »

Grande-Bretagne. *Angleterre*. Il existe en Angleterre une « Société pour la construction de nouvelles églises, » que l'accroissement de population a rendues très nécessaires, surtout dans certaines localités. Le Comité d'administration a publié

son 34[me] rapport annuel, qui constate que, dans l'année, il a aidé à l'achèvement de 23 églises nouvelles offrant une augmentation de 14,897 places, dont 9723 sont à la disposition gratuite du public [1]. Depuis son origine, la Société a contribué pour l'érection de 570 églises renfermant 565,680 places, dont 338,575 gratuites. En outre, 27 autres églises sont en voie de construction avec un secours du comité; et depuis la lecture du rapport, 14 nouvelles demandes en secours lui ont été adressées. Dans 9 de ces cas, le nombre actuel des places dans les lieux de culte est à la population totale comme 1 est à 4 et comme 1 est à 8; dans 3 cas, comme 1 à 9; dans un cas (une paroisse du comté de Nottingham), comme 1 à $11^1/_2$; enfin dans le dernier cas (une paroisse du comté de Monmouth), comme 1 est à 20.— Mais les besoins de ce genre sont si multipliés à Londres par suite de l'extension prodigieuse de cette capitale, qu'au mois de mai dernier il s'est formé une société semblable, spécialement destinée à pourvoir le diocèse de Londres. L'évêque en est président; plusieurs hauts personnages font partie du comité, et la reine s'est inscrite pour 500 l. st. en tête des souscripteurs. L'évêque de Londres a souscrit pour 2600 l. st., et un membre du comité, M. W. Cotton pour 5000; d'autres personnes ont offert du terrain pour construction. En somme, au bout de deux mois, la souscription s'élevait déjà à 300 mille fr.

— La législation de ce pays vient de faire un pas de plus dans le chemin de la liberté religieuse. Jusqu'ici nul n'était admis dans une des anciennes universités, s'il ne faisait preuve d'adhésion à l'Eglise épiscopale. Un acte du parlement de cet été dispense de tout serment et de toute signature d'adhésion les étudiants ou professeurs de l'université d'Oxford, et ceux qui veulent y prendre leurs degrés dans une faculté quelconque. Les dissidents, exclus autrefois, y seront donc admis.

— L'Eglise romaine, voyant le bien que font les écoles déguenillées et l'influence qu'elles peuvent exercer sur la jeunesse de cette population vagabonde, a voulu imiter ce moyen d'action et a fondé des écoles du même genre. Une assemblée a eu lieu à ce sujet, et les orateurs n'y ont pas caché qu'un des motifs de ces écoles devait être, non-seulement de remédier au

[1] On sait qu'un des grands abus en Angleterre, comme aussi en Amérique, est l'usage de louer les places dans les églises, pour se procurer de quoi subvenir aux frais. Des efforts sont faits pour remédier à ce mal, et pour effacer cette distinction entre le riche et le pauvre, plus choquante dans un temple que partout ailleurs.

mal moral de cette classe abandonnée, mais encore de combattre les efforts et le prosélytisme de leurs adversaires.

Amérique du nord. *Etats-Unis.* Dans la maison de correction pour de jeunes délinquants à Boston (Massachussets), il y a maintenant 40 garçons, dont 2 protestants et 38 catholiques. La ville et l'Etat sont protestants dans une forte proportion. Un fait de ce genre, s'il était isolé, pourrait n'être pas concluant, parce qu'il serait possible qu'on lui trouvât une cause étrangère à l'influence religieuse; mais reproduits partout, et rapprochés comme ils l'ont été, par exemple, dans le livre de M. Roussel: « Les Nations catholiques et les Nations protestantes, » ces faits acquièrent toute la force d'une démonstration en faveur de l'action moralisante du culte et du dogme protestants.

— Les exemples d'amis des nègres parmi les planteurs du Sud sont encore malheureusement trop rares. C'est une raison pour ajouter à ceux que nous avons déjà cités, celui d'un propriétaire de Berkshire (Etat de Virginie) qui vient d'émanciper 40 esclaves. Quoi qu'en disent ceux qui prétendent que le sort fait par l'esclavage aux noirs descendants de Cam, est moins rude que celui des travailleurs dans certains pays, ces 40 esclaves ont accepté avec empressement leur liberté, et se sont retirés, pour en jouir, dans un des Etats libres.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Mémoires pouvant servir à l'histoire du réveil religieux des églises protestantes de la Suisse et de la France, et à l'intelligence des principales questions théologiques et ecclésiastiques du jour. Par A. Bost. Paris 1854, Meyrueis, Grassart, et Cherbuliez; etc. Deux volumes de 424 et 468 pages in-8°. Prix : 9 fr.

Ce n'est pas une entreprise sans péril que de publier ses Mémoires, surtout quand ils ont un tel caractère d'abandon et d'intimité. Parler de soi durant deux volumes, est un bien grand piége pour l'amour-propre. De plus, l'auteur est porté à donner aux circonstances les plus insignifiantes de sa vie ou de sa famille, une importance que le public n'y met pas toujours. Enfin, ce qu'il a cru devoir faire, il ne peut que le justifier en le racontant, et cette teinte d'apologie, qui règne dans les mémoires, ressort d'autant plus encore quand on est plus sévère sur le compte d'autrui. Ces réflexions, toutes générales, nous ont cependant été suggérées par le livre que nous annonçons; et, rapproché de tout ce que nous apprécions hautement dans le caractère de l'auteur, il nous a conduits à la conviction que ces écueils sont à peu près inhérents au genre. — Les Mémoires de M. Bost offrent un vif et profond intérêt, sous un double rapport indiqué déjà dans le titre. C'est le récit vrai, sincère, naïf, d'une vie consacrée au service du Seigneur et remplie de souf-

frances autant que de travaux pour son nom; c'est le tableau d'une famille chrétienne qui a eu « le bonheur d'être pauvre » (pour nous servir d'une expression que nous avons entendue de la bouche de l'auteur), ou, pour parler plus juste, qui a eu le privilége de vivre au jour le jour du pain de la foi, reçu morceau après morceau de la fidèle main de son Père céleste; or l'histoire d'un tel serviteur de Dieu, malgré la mobilité qu'il peut y avoir eu dans sa marche extérieure, ne peut qu'être une source d'édification, d'instruction et d'expériences précieuses. Ces mémoires sont, en outre, une histoire du réveil religieux des quarante dernières années, pour autant que l'auteur y a été impliqué; et à ce second égard, il est attachant pour le lecteur qui y a pris part lui-même et qui aime à en rafraîchir les souvenirs, comme aussi pour la génération des chrétiens plus jeunes qui ont beaucoup à puiser dans nos premières expériences, et qui jouissent souvent du bienfait de cette nouvelle vie répandue dans nos contrées sans se douter de ce qu'il en a coûté à leurs devanciers pour frayer la route et pour engager ce bon combat. — Quant aux questions théologiques et ecclésiastiques du jour, elles sortent du domaine de cette feuille. Il ne peut être que très intéressant d'avoir l'opinion, franchement et énergiquement énoncée, du cher et excellent auteur des *Mémoires;* mais ce n'est pourtant toujours que l'opinion d'un homme, et quelque poids qu'il ait dans l'Eglise, nous devons, même à son égard, nous souvenir *d'examiner toutes choses,* pour *retenir ce qui est bon.*

LE LIVRE DES PSAUMES, traduit sur le texte hébreu, avec de nombreux renvois aux passages parallèles. Lausanne 1854, Georges Bridel éditeur, en vente à la librairie Delafontaine; etc. Un vol. de 178 pages in-16. Prix : 1 fr.

Des ministres de la France, et surtout de la Suisse française et allemande, se sont unis pour entreprendre, de l'Ancien Testament, une traduction analogue à celle du Nouveau, qui a été publiée d'abord en 1839, puis en 1849. On sait qu'une humble et scrupuleuse fidélité à l'original en a dicté tous les principes. Dans un temps où, par la bonté de Dieu, les chrétiens reviennent de plus en plus à décider de tout selon sa Parole, il est fort désirable qu'ils aient en main la Bible entière traduite dans le même esprit. Le *Livre des Psaumes* que nous annonçons, est tout à la fois le commencement et un échantillon de ce travail, dont on ne saurait trop remercier les hommes pieux qui ont bien voulu entreprendre cette grande tâche. — Ceux mêmes que l'habitude engagerait à conserver l'usage journalier des versions anciennes, trouveront un grand profit à consulter occasionnellement la nouvelle, comme on consulterait l'original.

DÉPENDANCE ET INDÉPENDANCE, OU FOI ET CRITIQUE. Discours prononcé en anglais à Belfast le 5 décembre 1853, pour l'inauguration du Collége théologique de l'Eglise presbytérienne d'Irlande, par J.-H. Merle d'Aubigné; avec une introduction. Genève 1854, E. Beroud; Paris, Meyrueis, J. Grassart; etc. Une brochure de 51 pag. in-8. Prix : 80 c.

Les Presbytériens d'Irlande n'avaient, jusqu'ici, aucun séminaire propre où se formassent leurs pasteurs. Cette institution, enfin fondée, devait être inaugurée à la fin de l'année dernière, et la direction de la faculté de théologie fit parvenir à M. le professeur Merle d'Aubigné la demande de se rendre à Belfast pour y prononcer le discours d'inauguration : on sait quel enthousiasme l'Histoire de la Réformation a excité pour son auteur dans toute la Grande-Bretagne. M. Merle ayant refusé, l'église presbytérienne d'Irlande envoya à Genève deux délégués, professeurs de théologie, dont l'un était ce même M. Edgar que nous avons vu si actif dans l'œuvre des écoles bibliques et industrielles d'Irlande : ces Messieurs étaient chargés d'appuyer personnellement une nouvelle demande dont ils étaient porteurs ; et M. Merle céda. C'est son discours d'inauguration, prononcé puis imprimé en anglais, dont la traduction française est annoncée ici. — *Dépendance* envers Dieu par la *foi* à sa Parole infaillible ; *indépendance* envers l'homme au moyen de la *critique* qui discerne le vrai du faux dans tout ce qui vient de lui : tel est le double et important objet de ce discours. Les circonstances et le fond en sont également intéressants, et le recommandent à l'attention publique.

Journal de Jean Migault, ou malheurs d'une famille protestante du Poitou à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, avec des notes ; par D. de Bray, pasteur. D'après un manuscrit trouvé en Angleterre, entre les mains d'un des descendants de l'auteur. Avec des additions tirées d'un autre manuscrit appartenant à M. H. Houd, pasteur à Groote-Lindt en Hollande. Paris 1854, Grassart ; Genève, E. Beroud. Un vol. de 207 pages in-12. Prix : 1 fr. 50.

Trois chansons protestantes du siècle passé. Paris 1854, Grassart ; etc. Prix : 50 c.

L'histoire nous apprend, en gros, les souffrances déversées avec profusion sur les Protestants français par la Révocation de l'édit de Nantes. Mais en suivre le cours dans les aventures d'une seule famille ; voir en détail les angoisses, les privations, les cruautés qu'elle a endurées dans la fuite et dans l'exil, leur donne une réalité saisissante qui ajoute beaucoup à l'effet. C'est ce que fera éprouver le Journal de J. Migault, dont il avait laissé une copie à chacun de ses enfants, et qui a été retrouvé d'abord chez un des habitants de Spitalfields, dans une des familles d'anciens réfugiés français dont ce quartier de Londres est peuplé ; puis plus tard, en Hollande, entre les mains d'un petit-fils d'une de ses filles. Cette nouvelle édition a, sur la première annoncée en 1840 dans ces feuilles, l'avantage de renfermer tout ce que le nouveau document renferme de plus que le premier. — Les trois chansons, extraites d'un recueil de 25 cantiques copié en 1744 par un paysan d'Illies (Nord), sont un autre document de ces temps anciens de l'Eglise réformée en France, et ont sous ce rapport un vif intérêt.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 32. Du 5 Novembre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : L'Evangile en Belgique; II et fin. — Le chrétien en face de la mort; naufrage du *Sheffield* sur les rives d'Amérique. — Mort du pasteur Verny, de Paris. — *Bulletin bibliographique.* Diverses publications de la Société de Toulouse. Trois ouvrages de controverse. — Avis.

L'ÉVANGILE EN BELGIQUE.

(Suite et fin.)

Voici encore quelques traits de l'œuvre de Dieu en Belgique, empruntés aux rapports des évangélistes de cette année.

— « Il y a quelque temps je fis connaissance d'un jeune homme, ex-sous-officier, malade depuis plusieurs années. Mais l'état de son âme m'inspira beaucoup plus de compassion encore que celui de son corps. Il était tombé dans un déisme très voisin de l'athéisme: l'histoire de Jésus-Christ était pour lui une fable qui servait de base à tant d'autres fables publiées par des hommes intéressés à le faire. Dès le premier entretien que j'eus avec lui, il m'inspira une grande confiance par la franchise qu'il mettait à m'ouvrir son cœur, et par l'aveu qu'il me fit qu'il était tout disposé à rebrousser chemin, si on lui prouvait qu'il était dans une fausse route. Dieu soit béni! les entretiens qu'il a eus avec les frères qui l'ont visité pendant mon absence, et surtout la conversation sérieuse que M. D. a eue avec lui, ont levé ses doutes à un tel point, qu'il en est étonné lui-même, et dernièrement il disait que, si quelqu'un lui avait annoncé, il y a trois mois, qu'il croirait un jour ce qu'il croit aujourd'hui, « il lui aurait ri au nez. » Aujourd'hui la ré-

vélation de Dieu n'est plus pour lui une fable, mais une réalité, un fait que Dieu a accompli dans son amour pour nous : Jésus-Christ est devenu son Sauveur. Aussi il sent qu'il jouit maintenant de consolations que ne lui avait jamais procurées le système religieux qu'il s'était forgé ; et appuyé sur les mérites de Jésus-Christ, il s'approche avec assurance, dans la prière, du trône de celui qu'il appelait autrefois l'*Etre suprême*, et qu'il nomme aujourd'hui son *Père céleste*, parce qu'il sent qu'il est devenu son enfant d'adoption. Les prêtres n'ont pas manqué, à diverses reprises, de mettre tout en œuvre pour le séduire ; mais tous leurs efforts sont venus se briser contre ce rocher : *Il est écrit* [1]. »

Un autre rapport, quelques mois après, nous faisait connaître ses derniers moments :

« Le jeune homme, ex-sous-officier, dont je vous ai entretenu plusieurs fois, est entré dernièrement dans son repos. Les prêtres de la localité n'ont cessé de le harceler de toute manière jusqu'au dernier jour de sa vie, et de profiter de son état de pauvreté pour essayer de l'acheter à tout prix ; mais Dieu n'a cessé de le garder de toutes leurs séductions et de le nourrir d'une foi vivante au sacrifice expiatoire de Jésus-Christ. La veille de sa mort, comme je m'entretenais avec lui de sa prochaine entrée dans l'éternité et le questionnais sur son état spirituel, il me dit : « Oh ! Monsieur, mes souffrances sont si » grandes, que je ne puis entrer dans de longs détails sur ce » que j'éprouve. Mais je puis vous dire, à la gloire de Dieu, » que je me sens comme un enfant auquel on a fait de pré» cieuses promesses et qui attend avec impatience le moment » où elles seront réalisées. »

[1] Il faut ajouter qu'un prêtre et son vicaire avaient déjà visité une fois ce jeune homme, lorsqu'il était incrédule, pour l'engager à suivre les pratiques romaines. Il répondit qu'il les suivrait volontiers, s'ils lui prouvaient la fausseté de son système et la vérité du leur. Mais ils lui dirent pour toute réponse que, comme l'Eglise est infaillible, son devoir était de croire ce qu'elle enseigne et non de discuter ; que, dans tous les cas, il devait commencer par se confesser. — Ce jeune homme leur dit qu'ils ne lui prouvaient rien, et qu'ils devaient établir qu'ils avaient l'autorité de *confesser*, avant d'exiger qu'il se confessât à eux. — Encore une fois leur réponse ne fut guère satisfaisante : ils le traitèrent de *libertin* et de *débauché* ; car, ajoutaient-ils, si vous aviez eu une vie honnête, vous n'auriez pas tant de scrupule de vous confesser à nous. On comprend que cette réponse irrita vivement celui que nos deux prêtres cherchaient à convertir, et qu'alors il les pria de se retirer, et de ne pas revenir jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un meilleur argument que l'*injure*. — D'après ce qu'on lira un peu plus loin, il paraît que leur second argument fut l'*argent*.

— M. Panchaud a eu lui-même l'inexprimable joie de voir une pauvre femme, atteinte du choléra, se réjouir au Seigneur en même temps que ses membres se tordaient dans les convulsions ; et les dernières paroles de cette sœur, le lendemain de la visite de M. P., furent celles de la strophe du cantique

Seigneur, par l'efficace
Du sang versé pour moi,
Accorde-moi la grâce
De n'être plus qu'à toi, etc.

La prédication en plein air est interdite en public. Mais en profitant des enterrements pour rendre un témoignage public aux vérités du salut, les évangélistes les font souvent parvenir à bien des auditeurs qui n'oseraient pas aller l'entendre dans les chapelles. Plusieurs occasions semblables se sont présentées pendant l'année qui va finir ; en voici un exemple qui a eu des suites encore plus heureuses que les autres :

— « Avant mon arrivée à C., un homme de M., atteint de phthisie, était venu trouver mon prédécesseur, M. A., persuadé qu'il était sous l'action de maléfices, et que sa maladie était le résultat d'un sort. Il venait prier notre frère de l'exorciser. M. A. évangélisa cet homme, lui dit tout ce qu'il fallait lui dire dans ces circonstances pour le tirer d'erreur, et lui recommanda la lecture du Nouveau-Testament et la prière adressée à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. Cet homme fut frappé et saisi par ce passage : *Toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera* « Eh bien, se dit-il, » pourquoi Dieu ne me guérirait-il pas, si je le prie avec foi au » nom de notre Seigneur Jésus-Christ ? » Et il se mit dès lors à prier.

» Quand il vint me voir, il me raconta ce qui précède et m'assura que Dieu l'avait exaucé. Il attribuait avec une foi admirable sa guérison à la prière. Je l'ai vu souvent depuis, et toujours j'ai trouvé en lui un homme de prières. C'était là le trait saillant de son christianisme. Il était au clair sur le salut par le sang de Christ et sur la puissance de la prière faite en son nom ; sous plusieurs autres rapports il était assez faible. Il est vrai que cet homme, demeurant à quatre lieues de C., ne pouvait pas fréquenter assidûment le culte, et qu'il en était à peu près réduit à lui-même pour son instruction religieuse.

» Cet homme, ce frère, est mort il y a quelques mois. Quoiqu'il eût rendu témoignage à la vérité dans sa famille, cepen-

dant sa femme et ses enfants étaient restés dans le papisme et dans l'ignorance. Dès qu'il fut mort, ils envoyèrent une voisine chez le curé pour faire sonner la cloche et pour lui demander de l'enterrer. Le curé s'y refusa, non parce que le défunt était protestant, il ne le savait pas, mais parce qu'il n'assistait plus aux offices depuis onze ans et qu'il le croyait incrédule. Alors seulement sa femme et ses enfants se décidèrent à m'envoyer chercher. — J'y fus, et comme ce village est exclusivement papiste, je m'y rendis de très bonne heure, dans la pensée que je pourrais avoir des difficultés avec l'administration pour obtenir une place honorable dans le cimetière. Je fus très bien reçu par cette famille. Comme de coutume, une lampe brûlait près du cercueil et un crucifix de cuivre était sur le corps. Je priai les parents d'ôter ces objets, et ils accédèrent à ma demande avec un grand empressement, me disant qu'ils avaient fait cela par habitude, mais que le défunt ne voulait pas de ces choses et qu'il les condamnait. Le bourgmestre de l'endroit fit dire qu'il désirait que l'enterrement fût retardé, parce qu'il était obligé de s'absenter pour voir un malade (il est médecin), et qu'il voulait être là pour l'inhumation. Je désirais au contraire avancer les choses pour pouvoir retourner chez moi, et je me rendis immédiatement à sa demeure afin de m'entendre avec lui, priant dans mon cœur pour que Dieu aplanît le chemin devant mes pas.

» Contre mon attente, je fus extrêmement bien reçu par le bourgmestre. « J'ignorais, me dit-il, que L. fût protestant; j'ai beaucoup de considération pour votre religion, qui est celle de notre bien-aimé roi, et je lis moi-même la sainte Bible. C'est un livre auquel il n'est pas permis d'ajouter ni de retrancher. Nos prêtres y ont ajouté et retranché, mais je suis loin de les approuver : je sais que la véritable religion est celle qui se trouve dans la sainte Bible, etc. » Il me dit encore toute sorte de bien du défunt. « C'était un homme dans une honorable aisance, d'une conduite irréprochable, très intelligent et très serviable. Il est peu de personnes dans la commune auxquelles il n'ait rendu quelque service, et moi-même, Monsieur, je suis son obligé. Il m'a rendu, il y a peu de temps, un service important. Aussi, Monsieur, je ne l'aurais pas laissé enterrer sans lui rendre tous les honneurs que je pouvais lui rendre. Tenez, voilà mes insignes et le discours que j'ai écrit pour le prononcer sur sa tombe. » Sur ma demande, il me lut ce discours, et je le



priai de donner suite à ses bonnes intentions, c'est-à-dire de prononcer ce discours comme si je n'étais pas venu. Il y consentit. On avait creusé la fosse de notre ami dans le lieu réservé aux pendus et aux mauvais sujets; sur ma demande il fit creuser une nouvelle fosse. Je dînai avec lui et sa famille, qui m'acccueillit parfaitement bien, et retournai à la maison mortuaire. Après y avoir fait un service religieux, nous nous rendîmes au cimetière, où nous fûmes rejoints par le bourgmestre. Et là on vit l'étrange scène suivante. Au milieu d'une grande foule toute papiste, une cercueil protestant. A l'une des extrémités de ce cercueil, un bourgmestre catholique; à l'autre extrémité un ministre protestant; celui-ci invitant le magistrat à prendre la parole; le magistrat papiste s'adressant à la foule papiste pour faire un magnifique panégyrique du défant protestant, et leur disant entre autres choses : « Si L. a quitté notre religion, il est probable que c'est parce que sa raison et sa grande intelligence ne pouvaient pas se soumettre aux superstitions de notre église, etc. » — Quelle que soit la liberté dont nous jouissons en Belgique, cette scène est trop remarquable pour être laissée dans l'oubli.

» J'évangélisai naturellement la veuve de L. et ses enfants, et, comme j'en étais convenu avec eux, je revins quelques temps après pour les visiter et annoncer l'Evangile à ceux qui voudraient l'entendre. C'est un dimanche que je fis cette course missionnaire. J'étais accompagné de quinze frères et sœurs de l'église de C. Dès le matin, à notre arrivée, nous fîmes le culte entre nous, quelques personnes étrangères à la famille étant présentes, et j'annonçai le service pour deux heures de l'après-midi. Les frères qui m'avaient accompagné se disséminèrent dans le village, répandirent des traités et eurent des conversations. Mais à leur retour, ils me dirent que probablement nous n'aurions personne, parce que le curé, qui était averti de ma présence et de mes intentions, avait défendu du haut de la chaire à ses paroissiens d'assister à la prédication de l'hérétique, sous peine de damnation; en outre, il avait menacé les parents qui viendraient à notre culte de ne pas faire faire la première communion à leurs enfants.

» Cependant, vers l'heure indiquée, je vis dans les champs et sur les chemins (il faut savoir que la maison de nos amis est en dehors du village) des hommes et des femmes stationner à une certaine distance, aller, venir, comme s'ils se promenaient,

sans faire semblant de rien; mais leur but se faisait seulement pressentir. Je dis à nos amis : « Tout à l'heure votre maison sera trop petite. Portez une table dans votre jardin ; il y a une vaste place libre, cela nous fera une magnifique salle de culte. » Nos amis avaient beaucoup de planches dans leur grange; on se mit aussitôt à l'ouvrage, et, avec des chaises et des planches, on improvisa des bancs qui furent bientôt couverts. Mais, quoiqu'il y en eût passablement, ils ne suffirent pas; j'eus bientôt un auditoire attentif de 150 à 200 personnes. Nous chantâmes des cantiques, je fis la prédication, que je commençai en félicitant les assistants de ne s'être pas laissé intimider par les menaces de leur curé, et je cherchai à leur faire comprendre, le mieux qu'il me fut possible, pourquoi leur curé leur avait défendu de venir entendre la prédication de l'Evangile.

» Après le service nous distribuâmes le reste de nos traités, et bien des personnes qui nous en demandèrent avec instance n'en eurent pas. Je fus obligé de leur promettre que je leur en enverrais, ce que j'ai fait depuis. »

L'instruction de la jeunesse a aussi attiré fortement l'attention des amis de l'Evangile en Belgique, et l'établissement d'une école a toujours suivi, quelquefois même précédé celui de la chapelle, ou lieu de culte. — Treize écoles sont aujourd'hui ouvertes dans les stations de la Société évangélique belge, et reçoivent non-seulement les enfants des nouveaux disciples de la Parole, mais aussi, et en majorité, ceux de parents professant encore le romanisme. Ce n'est pourtant pas le défaut d'institutions catholiques en faveur de la jeunesse, qui décide ces parents à confier leurs enfants aux écoles protestantes; car, outre l'école communale, à laquelle tous peuvent avoir accès, chaque fois que la Société évangélique en a ouvert une, immédiatement le prêtre a fait venir des religieux ou religieuses pour commencer la concurrence. Dans la plupart des cas, celle-ci n'a eu aucun succès, et après un moment de crise, nos écoles menacées reprenaient leur marche accoutumée.

Ce qui est intéressant à remarquer, à la gloire de Celui qui, lorsqu'il veut des instruments, les prend et les façonne selon son bon plaisir sans l'intervention des hommes, c'est que les quatre écoles qui réunissent le plus grand nombre d'élèves, sont dirigées par des instituteurs qui, au moment d'entrer dans la carrière de l'enseignement, ne possédaient que les connais-

sances les plus élémentaires. Leur zèle pour la tâche à laquelle ils se dévouaient, leur empressement à profiter de tous les moyens de s'instruire, leur amour chrétien pour les élèves confiés à leurs soins, les ont fait triompher, par la grâce de Dieu, de nombreuses difficultés, et ils voient aujourd'hui de 60 à 100 élèves, catholiques ou protestants, assister à leurs leçons.

L'œuvre des traités, aussi, a été depuis l'origine de la Société évangélique un moyen puissant de répandre en Belgique les vérités du salut, et, grâces en soient rendues au Seigneur, elle n'a pas été accomplie en vain. Il y a peu de mois qu'un ouvrier mineur périssait par une explosion de gaz. On retrouva plus tard le cadavre méconnaissable; mais on constata le disciple de Christ au traité religieux qu'il portait avec lui. — Chaque année des milliers de ces pieux écrits sont distribués. Une année, cette dissémination atteignit le chiffre de 40,000. La Société elle-même a publié ou réimprimé de nombreux traités en français et en allemand; la dernière année en a vu paraître dix. — A l'emploi des colporteurs, la Société a ajouté l'établissement d'une librairie évangélique, et ce dernier moyen favorise puissamment la dissémination d'ouvrages religieux à la portée de toutes les classes. — Confiée à une famille chrétienne, cette librairie est devenue une mission évangélique. On y voit des personnes venir chercher secrètement ou le premier livre qui leur parlera fidèlement de Jésus, ou les premières informations sur le culte selon la Bible et sur les lieux où il se célèbre. En même temps on y rencontre des amis qui achèteront dix ou vingt exemplaires du traité nouveau afin de l'envoyer, par la poste, à leurs relations.

L'emploi de ces divers moyens entraîne, on peut le comprendre, de bien fortes dépenses. Le salaire d'une trentaine d'ouvriers, pasteurs, évangélistes, instituteurs et colporteurs, le loyer des chapelles et des écoles, l'entretien du matériel, l'impression des traités, la librairie, etc., exigent, chaque année, une soixantaine de mille francs. Jusqu'à ce jour la libéralité du Seigneur y a pourvu. Il a incliné le cœur de ses enfants à s'émouvoir en faveur de la ténébreuse Belgique, et l'argent est venu. L'œuvre, Dieu aidant, se poursuivra même avec une nouvelle vigueur; mais la responsabilité pécuniaire est grave pour un Comité qui compte très peu de membres possédant de la fortune.

C'est toucher une des premières épreuves ou difficultés de l'évangélisation de la Belgique. En général, la classe aisée et amie des libertés publiques professe une extrême indifférence en matière religieuse, au point que, si elle se montre disposée à protéger le culte évangélique contre toute attaque, si elle en reconnaît même la supériorité sur le culte romain, elle n'en est pas moins imbue de préjugés contre un christianisme positif, et le déisme ou la franc-maçonnerie lui suffisent. *L'Evangile est annoncé aux pauvres*, et il est reçu par eux : voilà ce qui se vérifie dans le pays qui nous occupe. De là de graves embarras pour former les administrations nécessaires, et la dépendance où l'Eglise évangélique belge se trouvera peut-être encore longtemps à l'égard de ses sœurs d'autres pays, pour subvenir à ses dépenses. Le marquis d'Aoust, qui à lui seul entretenait une station, est aujourd'hui couché dans la fosse, et ses héritiers s'opposent à la continuation d'aucune assistance.

Un ralentissement dans le mouvement religieux qui travaillait la Belgique il y a quelques années, a été aussi indiqué par M. P., et a fourni l'occasion de recommander ce pays aux prières de tous les amis du Seigneur. Soit que les ouvriers de la Société évangélique belge et leur Comité aient été obligés, vu l'extension considérable que l'œuvre a prise, de s'occuper plutôt de la conservation que de l'agrandissement, soit que les succès obtenus aient diminué l'humilité, arrêté la prière et inspiré quelque vaine confiance, soit enfin que la résistance de la multitude aux appels de la grâce amène de sévères jugements de l'Eternel et retiennent ainsi les rosées vivifiantes de son Esprit, — toujours est-il que nos frères de la Belgique demandent instamment le concours et la sympathie de tous les enfants de Dieu, pour que le beau réveil dont leur pays a été favorisé pendant une dizaine d'années se maintienne et se propage de plus en plus. Ils en ont besoin, car de 9 provinces, aussi étendues, chacune, qu'un département français, 3 seulement ont été évangélisées, en partie du moins, et ne comptent chacune que quatre ou cinq congrégations chrétiennes. On voit donc que l'œuvre est à son début, et qu'elle exige, pour être poursuivie, une abondante effusion du Saint-Esprit. — Plaise à Dieu de la lui accorder, et d'incliner tous les amis du règne de Christ à la réclamer dans leurs supplications journalières et à contribuer, selon leurs ressources, à l'accomplissement d'un travail qui sans doute leur est cher!

LE CHRÉTIEN EN FACE DE LA MORT.

Naufrage du vaisseau le SHEFFIELD, *sur les rives d'Amérique.*

Le *Sheffield*, vaisseau de Liverpool, venait de faire une longue traversée. Les 130 passagers qu'il allait déposer en Amérique, soupiraient après le repos et les douceurs de l'arrivée; le mot de *terre*, enfin prononcé, se répétait de bouche en bouche, et chacun se croyait déjà sous son toit, lorsque le bâtiment, engagé au milieu des brisants, heurta violemment contre un écueil. Une large voie d'eau fut signalée aux flancs du navire, et, raconte un des passagers (le docteur Butler de New-York), nous passâmes bientôt de l'espérance à la plus vive inquiétude. L'eau montait rapidement. Les canots, s'il avait été possible de les mettre à la mer, ne pouvaient pas contenir la moitié des personnes à bord : comment alors choisir? comment obtenir l'ordre nécessaire pour sauver même ce petit nombre? La nuit avançait rapidement, l'orage augmentait de violence, et le bâtiment était horriblement ballotté. Nos signaux de détresse avaient été vus; un bateau à vapeur nous cherchait en vain : l'obscurité et la tempête l'empêchaient de nous découvrir.

J'étais sur le pont au moment du choc; je descendis immédiatement auprès de ma femme. Les autres passagers me suivirent bientôt dans la cabine des dames, et l'un d'entre eux demanda de prier. Le bâtiment frappait alors contre le rocher avec une violence croissante, et la destruction nous semblait imminente. Nous nous prosternâmes tous en la présence de Dieu, et l'un de nous, au nom des autres, répandit tout son cœur devant Lui. A cette prière en succéda une deuxième, une troisième, une quatrième.

Le calme semblait, sous cette douce influence, se rétablir dans nos pauvres âmes. Nous cherchâmes d'abord à nous encourager les uns les autres. Quelques voix s'élevèrent pour donner des espérances de délivrance, mais la plupart des passagers restaient silencieux et recueillis en présence du grand événement prêt à s'accomplir. Bientôt le besoin de prier, d'appeler encore Dieu à notre aide, se fit sentir de nouveau : d'ardentes supplications se répondaient en quelque sorte l'une à l'autre d'une manière profondément solennelle. Une heure s'était ainsi écoulée, lorsque le commandant vint nous engager

à prendre quelque nourriture. On nous apporta un peu de viande; mais nul n'eut le courage d'y toucher, et de plus, le roulis était tellement violent que nous avions même de la peine à nous maintenir à nos places. Les dames étaient étendues sur les sophas; les messieurs, couchés à terre, restaient silencieux et immobiles. Nous nous sentions tous sur les bords de l'éternité. — A notre départ de Liverpool, la Bible avait été remise à ceux des passagers qui ne la possédaient pas; le service divin avait été fait chaque jour par le capitaine, et la bonne semence portait ses fruits à cette heure d'épreuve.

Episcopaux, presbytériens, baptistes et méthodistes : toutes nos nuances d'Eglise avaient disparu. On voyait clairement que ces différences de système et d'organisation, conséquences de la liberté et de la variété des intelligences, comme aussi des différents degrés de lumière de chacun, ne sont rien pour ceux qui possèdent dans leur cœur la seule chose nécessaire, les grandes vérités du salut par l'amour de Dieu le Père, par le sang de son Fils Jésus-Christ et par l'efficace du St.-Esprit. Nous nous étions tendu une main fraternelle, et cette parole du Seigneur s'était accomplie : *Que tous soient un, ô mon Dieu, afin que le monde croie que tu m'as envoyé!* [1] Notre union avait sérieusement frappé quelques personnes non croyantes qui se trouvaient à bord, et ces sentiments adoucissaient pour nous des moments bien douloureux.

Chacun paraissait occupé des autres plus que de soi-même. Tous nous nous sentions pénétrés d'une même et profonde émotion; seulement, chez les âmes déjà affermies dans la foi, cette émotion n'était pas de la crainte et elles cherchaient à encourager les faibles.

L'eau commençait à pénétrer dans notre cabine. On nous distribua un peu de pain et de vin. Nous prîmes en silence ce qne nous pensions être notre dernier repas; puis le capitaine nous demanda de monter sur le pont. Un ministre venait de nous adresser de belles et touchantes paroles, nous pressant de nous donner entièrement à Jésus-Christ pour être sauvés. Il avait parlé sur le texte : *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* [2]. Nous priâmes encore; nous lûmes successivement les psaumes XLVI, CVII, CXXX, et le chapitre XXVII des Actes des

[1] Jean XVII, 21. — [2] Jean III, 14 et 15.

Apôtres; puis nous nous décidâmes à monter sur le pont. Il était touchant de voir plusieurs dames insister pour que leurs compagnes fussent transportées avant elles.

Il était près de minuit. Glacés par le froid et l'humidité, nous nous serrâmes les uns contre les autres, dans la petite place que l'eau n'avait pas encore envahie. Le capitaine venait de s'approcher de moi en me disant : « Nous ne pouvons plus rien que prier et nous recommander à la miséricorde de Dieu. » Je levai les yeux et je fus frappé de la scène à la fois sublime et désolée qui nous entourait. Le vaisseau démâté était jeté çà et là sans pouvoir se sortir des écueils; à droite, le vent avait chassé les nuages, et la lune s'élevait claire et brillante comme un flambeau destiné à éclairer notre tombe. A 2 $^1/_2$ lieues à peu près, nous apercevions la côte avec ses phares étincelants; mais impossible pour nous d'y parvenir. — Je ne conservais, pour ma part, aucune espérance d'être délivré. Je m'assis auprès de ma bien-aimée compagne, afin de n'être pas séparé d'elle à l'heure suprême. Nous cherchions à nous encourager l'un l'autre, à nous soumettre à la volonté de Dieu envers nous. Jamais nous n'avions senti aussi vivement la puissance de l'amour qui unit deux époux chrétiens.

Cette dernière heure fut une heure de silencieuse agonie. Nous attendions notre sort; nous l'avions accepté. Nous n'essayâmes même plus de prier en commun : chacun avait besoin de rester en face de ses propres pensées, mais chacun se montrait affectueux et respectueux envers son voisin. — Un de nous tira sa montre; elle s'était arrêtée à minuit. Il prit machinalement la clef pour la remonter, puis la laissa retomber en disant : « Je n'en aurai pas besoin là où je serai demain. » Ce détail, insignifiant en lui-même, avait quelque chose qui réalisait notre position d'une manière saisissante.

Un des passagers déclara tout-à-coup voir un objet qui semblait approcher. Tous les yeux se fixèrent dans cette direction. Nous n'aperçûmes qu'un léger mouvement de la vague, mais rien de plus. Un deuxième, un troisième avis sont donnés successivement. Enfin le capitaine déclare qu'au travers de sa longue vue, il croit, en effet, voir une masse noire s'approcher. Une lueur d'espérance revient dans nos cœurs! Bientôt de très petites lumières étincellent dans l'obscurité : plus de doute, un vapeur approche; il est là; nous sommes sauvés! Qu'éprouvâmes-nous? Il est impossible de le décrire. Dieu veuille que l'expérience ne l'apprenne jamais à mes lecteurs!

Parents et enfants, maris et femmes, et même les étrangers entre eux se jetaient dans les bras les uns des autres, confondus dans un même sentiment. Une voix s'éleva pour nous rappeler notre premier devoir : louer et bénir Dieu ; et aussitôt plus de cent bouches s'écrièrent : Bénissons le Dieu de toutes bénédictions ! et répétèrent un hymne d'actions de grâce, tandis que le vent portait au loin le son de leurs voix. Oh ! oui, nous rendîmes toute gloire au Dieu de notre délivrance. *Quand notre âme défaillait, nous avions crié à l'Eternel, et l'Eternel nous avait délivrés de nos angoisses ; nous célébrions donc la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers nous* [1].

Six heures après, nous étions chez nous. Notre cruelle attente avait duré onze heures. Pas un de nous n'avait péri ; pas un cheveu n'était tombé de nos têtes. Aucun blâme ne peut être jeté sur le capitaine : il avait pris un bon pilote et n'avait cessé de se conduire de la manière la plus ferme, la plus judicieuse, la plus exemplaire. Les passagers se réunirent pour lui offrir, en souvenir de cette terrible nuit, de cette miraculeuse délivrance, une Bible de famille. « Ce saint Livre, nous répondit-il, est le meilleur témoignage que vous pussiez m'offrir, et par conséquent le plus précieux que je pusse recevoir de votre approbation. Dès ma tendre enfance, j'ai appris à l'aimer, à le respecter, à le considérer comme l'étoile polaire toujours brillante qui doit guider ma nacelle sur la mer orageuse de la vie. Et n'est-il pas aussi l'*ancre* ferme et assurée, jetée pour mon âme de l'autre côté du voile dans les cieux [2] ? »

Plus qu'un mot. Si la majeure partie de notre équipage n'eût pas eu un christianisme vivant, lequel, si je puis ainsi parler, déteignit sur ceux qui ne le possédaient pas encore, aurions-nous pu envisager avec calme la mort, et la mort sous une forme aussi saisissante ? Non, non, rien qu'un christianisme vivant, rien qu'une ferme confiance en Jésus comme Sauveur n'eût été capable d'apaiser le trouble de nos âmes dans de telles circonstances.

O vous qui lisez ces lignes, la mort est peut-être à votre porte comme elle était alors à la nôtre. Appuyez votre âme sur ce rocher que rien ne peut ébranler, *croyez au Seigneur Jésus et vous serez sauvés* [3].

---

[1] Psaume CVII, 5-8. — [2] Hébr. VII, 19. — [3] Actes XVI, 31. — Cité d'après le *Glaneur savoyard*.

MORT DU PASTEUR VERNY, DE PARIS.

L'Eglise luthérienne de Paris et celle de France en général viennent de faire une grande perte en la personne de M. le pasteur Verny. Sa mort subite, au milieu des fonctions de son ministère, a quelque chose de si frappant, de si instructif, de si beau, que nous voulons faire part à nos lecteurs d'une lettre qui la raconte, écrite par un témoin oculaire le jour même de ce solennel départ.

« Strasbourg, 19 octobre 1854.

» Mon âme est encore tout ébranlée d'une scène profondément émouvante, qui est tout à la fois pleine de douleur et de gloire, et qui en a remué bien d'autres que moi. — A l'occasion de l'assemblée du Consistoire général des Eglises luthériennes de France, M. le pasteur *Verny* avait été appelé à Strasbourg pour y prêcher le sermon d'ouverture. Bien portant et joyeux au Seigneur, il est monté, ce matin, dans la chaire de notre église de St.-Thomas, et nous a fait sur Actes XV, 28, une prédication énergique et entraînante. Son discours était remarquable par l'ordre, la clarté, la vie et la chaleur. Il a montré aux pasteurs réunis l'absolue nécessité de la coopération du Saint-Esprit pour que leurs travaux pussent être salutaires à l'Eglise. C'était un témoignage puissant rendu à Christ et à sa grâce, dans lequel ecclésiastiques et laïcs avaient également à profiter. On eût dit un torrent irrésistible qui coulait de sa bouche, tant ses paroles avaient d'onction et d'autorité.

» Il avait parlé déjà pendant une heure. Après avoir fait un tableau saisissant des efforts de l'esprit malin pour s'opposer au Saint-Esprit, il en était venu à rappeler les attaques récentes de l'Eglise romaine, en particulier celles qui se rapportent à la fondation du chapitre de St.-Thomas [1], et il avait cité en alle-

[1] Avant la réformation, il existait à Strasbourg des chanoines de St.-Thomas, dont le chapitre était fort riche. Leurs biens furent alors affectés à divers établissements d'instruction publique; et cet emploi a toujours été reconnu par tous les gouvernements qui se sont succédé, même par Louis XIV lorsqu'il s'empara de l'Alsace. Eh bien! après une possession non contestée de plus de 3 siècles, ces établissements se voient attaqués par les catholiques, qui revendiquent une part de ces fonds, osant ainsi de nos jours ce qu'ils n'avaient pas osé sous Louis XIV, le plus grand persécuteur des protestants! — Ajoutons, pour être juste, que ces réclamations se fondent sur ce que Strasbourg, qui ne renfermait pas alors de catholiques, en a depuis laissé s'établir dans ses murs; et ce sont ceux-là même qui, pour prix de cette liberté, revendiquent une part des biens de saint Thomas!

mand cette strophe d'un célèbre cantique de Luther[1] :

Qu'on nous ôte nos biens,
Qu'on serre nos liens :
Que nous importe!
Ta grâce est la plus forte,
Et ton royaume est pour les tiens.

Il avait prononcé ce dernier vers surtout avec une énergie triomphante, et il avait repris son discours en français, lorsque tout à coup sa respiration s'est embarrassée, ses paroles ont expiré sur ses lèvres; il a porté la main à son front, a essuyé une sueur abondante et s'est assis. On attendait avec une anxiété inexprimable de voir s'il se relèverait. Il a voulu essayer de parler assis, mais on n'a entendu que des mots entrecoupés: « Mes chers auditeurs... que la grâce de notre... la grâce... la grâce... l'amour du Père... » Je n'ai pu comprendre ni les paroles intermédiaires, ni la fin. Pendant qu'il parlait encore, le concierge s'est empressé de monter auprès de lui, et a été suivi par un des pasteurs de l'Eglise, puis par un médecin présent dans l'assemblée. Chaque fois il a tourné la tête vers l'arrivant, mais sans donner d'autre signe de connaissance. Bientôt M. Verny a laissé tomber la tête, a fait entendre deux respirations assez fortes pour retentir dans toute l'assemblée, et a cessé de respirer. Il a été emporté dans une sacristie voisine, où parents et amis l'ont suivi en pleurant. Bientôt un de ces Messieurs est rentré dans l'Eglise en s'écriant : « Il est mort! » Nous étions tous là comme anéantis. Quelques-uns poussaient des gémissements, plusieurs versaient des larmes; c'était une consternation et un ébranlement universels. Il a circulé un moment le bruit qu'il y avait encore de l'espoir; mais c'était une rumeur trompeuse. On avait tenté une saignée, et le sang n'avait pas coulé. — Ce soir nous avons encore vu les restes de cet homme vénérable, dans la maison qui lui avait donné l'hospitalité. Même en la mort, il a conservé sur tous ses traits une expression de bienveillance et de cordialité qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» Telle a été la fin d'un des ecclésiastiques de France les plus distingués et les plus profonds. La séance du Consistoire gé-

[1] Celui qui commence par ces mots: « Ein' feste Burg ist unser Gott, » etc., et dont il se trouve dans le nouveau *Recueil de Psaumes et cantiques* une traduction libre qui commence ainsi: « C'est un rempart que notre Dieu » etc. (N° 136). Nous le citons ici d'après cette traduction, assez affaiblie.

néral, le repas fraternel, la réunion du soir, qui devaient remplir le reste de la journée, ont été renvoyés. Nous avons eu là une prédication bien sérieuse pour tous, un grand témoignage rendu par ce serviteur de Dieu à tous ses contemporains, et pour nous en particulier une bénédiction d'adieux profondément solennelle, qui est encore partie de son cœur, mais qui a expiré sur ses lèvres; car il est évident que, par ses dernières paroles, il a voulu, avant d'expirer, nous bénir par les propres expressions de l'apôtre : 2 Cor. XIII, 13, où nous trouvons le complément de ce qu'il n'a pu achever. »

Nous nous joignons cordialement aux regrets universels que cet homme excellent, ce pasteur rempli de zèle, ce chrétien à sentiments élevés, laisse après lui en France. — M. Verny a quelquefois exprimé, en théologie, des opinions regrettables; mais les personnes qui l'ont connu, assurent qu'elles n'avaient dans ses convictions aucune racine profonde, et qu'elles n'ont, personnellement, altéré en rien la fermeté de sa foi au Sauveur, ni l'ardeur de sa charité. Puisse sa belle mort et son dernier témoignage effacer partout l'impression dangereuse que certaines manifestations de sa théologie peuvent avoir produite sur quelques-uns!

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

RICHE ET PAUVRE; traité pour les temps actuels, par le rév. Ryle. Traduit librement de l'anglais, par M. D'Espine, père. Toulouse 1854, Société des livres religieux ; etc. Une brochure de 60 pages in-18. Prix : 20 cent. (Développement de la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Luc XVI, 19-23.)

L'APPEL (Matth. IX, 9). Toulouse 1854, même Société. Une brochure de 72 pages in-18. Prix : 20 cent.

AUJOURD'HUI. Toulouse 1853, idem. Une brochure de 36 pages in-18. Prix : 10 cent.

LETTRES CONFIDENTIELLES ENTRE DEUX AMIS sur l'état de leur cœur au sujet de la religion. Toulouse 1854, id. Une brochure de 36 pages in-18. Prix : 20 cent.

LES ENFANTS D'ISRAEL, leur passé, leur présent et leur avenir; courte explication adressée aux enfants. Toulouse 1854, id. Une brochure de 24 pages in-18. Prix : 10 cent.

NINIVE LA GRANDE VILLE, retrouvée au XIXme siècle. Toulouse 1854, id. Une brochure de 80 pages in-18, avec planches. Prix : 25 cent.

LOUISE SCHEPPLER, pieuse et fidèle servante d'Oberlin. Traduit librement de l'allemand. Toulouse 1853, id. Une brochure de 36 pag. in-18. Prix : 10 cent.

Charles Burton, ou la famille selon la piété. Toulouse 1854, id. Un petit volume de 156 pages in-18. Prix: 50 cent.

Histoire d'un maitre d'école. Traduit de l'allemand de F. Hoffmann, par J. Dombre. Toulouse 1854, id. Un volume de 232 pag. in-18. Prix: 1 fr. (Forme le N° 2 de la série: Bibliothèque de la jeunesse et des familles.)

Explication simple et scientifique des principaux phénomènes de la vie domestique. Toulouse 1854, id. Un volume de 210 pages in-18, avec planches. Prix : 65 cent.

La Cassette de mon grand-père, ou récits amusants et instructifs, dédiés à de jeunes lecteurs par une de leurs amies. Toulouse 1854, id. Un petit volume de 126 pages in-18. Prix: 35 cent.

Toutes ces publications de la Société de Toulouse ont leur intérêt dans leur genre et à leur degré. Il suffit de leur origine pour les recommander comme écrits selon l'esprit de l'Evangile, qui se retrouve même dans ceux dont le sujet n'y a pas un rapport direct. Les titres en donnent déjà une idée qui nous dispense d'entrer pour chacun d'eux dans une exposition plus complète.

Le principe de l'infaillibilité catholique-romaine, jugé par l'histoire de la condamnation de Fénélon. Genève 1854. Une brochure de 42 pag. grand 8°. Prix : 50 cent.

La Messe condamnée par l'enseignement des pères des 1ers siècles. Examen historique de la doctrine de l'Eucharistie; par Léonard Anet. 1re livraison, IIme siècle. Bruxelles 1854; Librairie chrétienne évangélique.

L'Evêque de Bruges, la Bible et les protestants, ou réponse au mandement de cet évêque; par L. Durand. Bruxelles 1854, Librairie chrétienne protestante; etc. Un vol. de 236 pag. in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

Ces trois ouvrages de controverse ont chacun leur intérêt spécial. Le premier, s'attachant à un fait particulier, d'ailleurs fort intéressant en lui-même, la condamnation du « Livre des Maximes des saints » de Fénélon, montre, par ce seul exemple, ce qu'il faut penser de l'infaillibilité romaine. — Le second, plus théologique, mais non moins curieux, recherche, en parcourant les docteurs des 5 premiers siècles, ce qu'ils pensaient touchant les erreurs impliquées dans le sacrifice de la messe tel qu'il a été admis plus tard. — Le troisième, enfin, qui répond à un mandement de l'évêque de Bruges (Belgique) dirigé contre les protestants, le fait sous une forme dramatique et populaire qui captive l'attention, sans ôter aux arguments ce qu'ils ont de solide en eux-mêmes.

Avis. — Il paraîtra un Supplément pour la semaine prochaine. Le numéro ordinaire ne sera publié que 15 jours après le supplément.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.



1854. — N° 33. (Supplément du N° 32) Du 12 Novembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : *Missions évangéliques.* La Société des missions de Bâle en 1854.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE EN 1854 [1].

Lorsque le bienheureux Blumhardt amenait à Bâle 8 jeunes gens, au printemps de l'an 1816, et qu'il allait s'établir avec eux dans une modeste et étroite demeure pour y commencer l'œuvre que la *Société des missions* venait d'entreprendre, il eût été difficile, même à l'imagination la plus hardie, d'oser concevoir ce qui s'est dès lors réalisé et ce que nous voyons de nos propres yeux. L'idée d'envoyer des messagers de salut dans le monde païen et d'y fonder des stations, eût paru trop téméraire pour qu'on s'y arrêtât même un instant. L'unique objet qu'on eût alors en vue était de préparer pour le service missionnaire quelques jeunes chrétiens pieux et dévoués, puis de les confier à des Sociétés plus opulentes.

Et qu'est-il sorti de cet humble grain de sénevé? — Cette même Société de Bâle a aujourd'hui, parmi les païens, trois champs de mission importants et bénis. Dans l'*Inde* elle compte 15 stations principales, un nombre presque égal de stations secondaires, et 50 frères et sœurs, occupés à l'œuvre sainte du salut des âmes; en *Afrique* elle a 2 stations, plusieurs annexes et

[1] N° 18 des *Voix des Missions.*

16 frères et sœurs en activité parmi les nègres; enfin, avant les deuils qui viennent de l'affliger, elle avait en *Chine* 3 frères et 2 sœurs, placés dans 3 stations: en tout 71 ouvriers missionnaires, occupant 32 postes différents. Par quelles merveilles de puissance et de grâce Dieu ne s'est-il pas signalé!

Mais ce n'est pas tout. A l'étroite demeure qui avait reçu la petite famille missionnaire, et où celle-ci avait passé les deux années de disette 1816 et 1817, a succédé une grande et vaste maison, habitée par une famille de 40 à 50 membres, et un institut préparatoire qui renferme de 20 à 30 personnes. — Ces 8 jeunes gens que Bâle vit arriver en 1816, sont devenus l'avant-garde d'une armée de près de 300 frères, qui se sont répandus dans toutes les contrées de la terre afin de gagner des âmes au Sauveur du monde. A peine se trouve-t-il un pays où des élèves de cette maison ne travaillent pas à jeter le filet de l'Evangile. — Enfin le revenu de la Société, qui se montait à son début, en 1817, à 16,000 L. de Suisse, a présenté à la fin de l'année dernière la somme de 333,000 fr. nouvelle monnaie. Et pourtant en 1817 la Société de Bâle était la seule qui existât en Allemagne et en Suisse, tandis qu'il y en a maintenant 6 à 8, toutes indépendantes les unes des autres, et qu'il a été créé en outre une infinité d'associations nouvelles, soutenues par la charité chrétienne, en faveur des enfants abandonnés, des pauvres, des malades, des prisonniers, des Juifs, comme aussi pour la dissémination des Bibles, des traités, etc. Ne sont-ce pas des choses merveilleuses devant nos yeux, et un sceau bien évident du bon plaisir de Dieu sur la Société des missions?

Dans la dernière assemblée annuelle de la Société, réunie les 5 et 6 juillet dernier, on a vu affluer, comme de coutume, des personnes non-seulement de divers pays et de diverses langues, mais aussi d'églises et de confessions diverses. C'est qu'en effet, comme le rapport du Comité le fait observer, « la Société des missions fut, dès son origine, une libre association d'hommes unis par une même foi aux vérités évangéliques, également pressés du besoin de concourir à la conversion des païens, mais qui ne songèrent point à assujettir leur œuvre à l'une ou à l'autre des églises auxquelles ils appartenaient eux-mêmes. Qu'une telle association porte, au gré de plusieurs, un caractère de faiblesse, pour nous c'est en ceci précisément que se trouve sa force et le principe de sa durée, savoir que le lien qui en unit les membres n'est pas des hommes, mais de Dieu. »

Jamais cette union des cœurs pour un même travail de charité évangélique, ne se montra mieux que cette année dans l'assemblée de Bâle. On peut juger quelle consolation et quel encouragement y puisèrent les directeurs d'une œuvre qui s'étend d'année en année, qui fait peser sur eux une si grande responsabilité, qui expose à tant de soucis et de mécomptes, qui doit affronter tant de critiques et d'inimitiés, et qui a souvent pour adversaires ceux-là mêmes dont on attendait l'appui. « C'est comme par la sombre vallée que nous avons quelquefois à passer, disait le président du Comité ; cette année-ci en particulier, au milieu de beaucoup d'autres causes de détresse, nous avons eu à pleurer la perte de bien des amis éprouvés qui furent longtemps nos fidèles appuis. Mais les consolations du Seigneur ont aussi abondé, et de toutes parts, même du fond de la mer Baltique et de la mer Noire, et comme de la bouche même des canons, nous sont venues des paroles et des preuves manifestes d'attachement. »

L'état des finances de la Société, pour l'année 1853, ne peut manquer d'exciter de l'intérêt. Les 304,000 fr. reçus l'année précédente paraissaient une somme désormais impossible à dépasser. Cependant le Seigneur, dans l'inépuisable abondance de sa grâce, a su procurer un surcroît inattendu de ressources. Presque pas un pays, pas un comité auxiliaire qui, sans y avoir été sollicité, n'ait élevé le taux de ses précédentes offrandes. Le Würtemberg, si sévèrement éprouvé par la disette, les a augmentées de 8000 fr. Le pays de Baden, la Bavière, la Saxe, la Hesse, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Russie, l'Amérique du nord, etc., ont tous ajouté à leurs dons accoutumés. Les Comités des Indes Orientales les ont portés presque à 40,000 fr. Ces dons réunis forment une somme de 185,000 fr. A ce zèle a répondu celui des amis de la Société en Suisse. Leur contribution a dépassé 120,000 fr., et dans cette somme Bâle est entré pour 70,000. Toutes ces offrandes, jointes à divers revenus et remboursements, ont formé un total de 333,536 fr. Mais elles n'ont pu l'élever jusqu'au montant des dépenses indispensables, et la caisse de la Société restait, à la fin de l'année dernière, chargée d'un déficit de 8,704 fr. — Nous n'entrerons pas dans le détail des caisses particulières dont le Comité a la gestion, savoir celle de la *Commission d'industrie*, celle de la *Commission pour l'éducation des enfants des*

missionnaires, celle enfin qui est consacrée au *soutien de missionnaires invalides* et *des veuves* de missionnaires, laquelle s'alimente du produit des deux journaux que publie le Comité de Bâle. Mais nous pensons que l'année 1853 sera aux yeux de tout lecteur un nouveau témoin des bénédictions que le Chef de l'Eglise accorde à la Société des missions. Aussi le Comité répéta-t-il, par l'organe de son rapporteur, au milieu de l'assemblée missionnaire, les actions de grâce de David à la vue des riches offrandes du peuple pour la construction du temple: *O Eternel, Dieu d'Israël, notre Père, sois béni de tout temps et à toujours! O Eternel, c'est à toi qu'est la magnificence, la puissance, la gloire, la victoire et la majesté; car tout ce qui est aux cieux et sur la terre est à toi. Les richesses et les honneurs viennent de toi, et tu as la domination sur toutes choses; en ta main est la force et la puissance; il est en ton pouvoir d'agrandir et de fortifier toutes choses. Maintenant donc, ô notre Dieu! nous te célébrons et nous louons ton nom glorieux*[1]*!*

Aucun de nos lecteurs, s'il se joint de cœur à ces accents de reconnaissance, n'aura besoin d'être sollicité à persévérer dans l'appui qu'il donne à la Société. N'est-ce pas par ses enfants que le Seigneur agit? Ne sont-ils pas ses bras et ses mains pour tendre secours à leurs frères? Or le déficit que la plus stricte économie n'a pu faire éviter, peut grandir d'une manière effrayante si leur intérêt chrétien, un moment excité, vient à se ralentir. Une preuve de fait les en convaincra. Le Comité de Bâle s'est fait un devoir de peser plus scrupuleusement que jamais ses dépenses pendant l'année courante, et il est au moins parvenu à *ne pas dépasser* celles de 1853. Mais il a vu malheureusement les dons arriver moins abondants, en sorte que, pour les 8 premiers mois de 1854, il est en arrière de 40,000 fr. sur les 8 premiers mois de 1853. Le Comité sent qu'il doit à l'œuvre mise entre ses mains et qu'il doit aux amis de cette œuvre de le leur faire connaître. Qu'il nous soit permis de rappeler à ceux que nos paroles peuvent atteindre, qu'ils jouissent des précieux bienfaits de la paix, et de proposer à leur émulation chrétienne ces frères des contrées ravagées par la guerre, qui, malgré leurs privations et leurs souffrances, n'ont pas voulu laisser tarir les offrandes de leur charité.

Les étroites limites de cette feuille nous feront passer rapidement sur quelques portions du Rapport du Comité. Disons,

[1] 1 Chron. XXIX, 10, etc.

touchant le Comité lui-même, qu'il voit les premiers et vénérables fondateurs de la Société sortir de ses rangs les uns après les autres, et y laisser des vides douloureux. Cette année, c'est M. Ryhiner-Christ qui, après trente et quelques années d'activité soutenue, veut abandonner à des frères plus jeunes le poids des travaux et leur grave responsabilité. C'est encore l'ancien conseiller d'Etat Bernard Socin, presque octogénaire, que son Sauveur vient de rappeler à Lui. Quant à M. le pasteur La Roche, il a fait valoir son âge avancé pour renoncer, sinon aux séances, au moins à la présidence du Comité; le choix s'est aussitôt porté sur M. Christ-Sarasin, conseiller d'Etat, qui en était le vice-président. — Il n'est pas sans intérêt de savoir que, dans le cours de l'année dernière, le Comité n'a pas eu moins de 43 séances, de 4 à 5 heures chacune. Joignons-y toutes les séances des commissions, la lecture de toute la correspondance avec les stations, celle de toutes les demandes d'admission dans l'Institut, accompagnées de la *carrière* de chacun des candidats, et tous les travaux du ressort spécial des hommes d'affaires; réfléchissons en outre aux graves intérêts qui s'y débattent, à l'importance de chaque mesure à prendre, aux soucis que chaque station occasionne, et il y aura sûrement dans nos cœurs un écho répondant à ces mots du Président, lorsqu'il s'écriait dans une des grandes assemblées de cette année à Bâle : « Bien-aimés frères, pensez à nous dans ces heures du mercredi soir, qui sont souvent pour votre Comité des heures de grande angoisse. »

Une question délicate et longtemps débattue vient enfin de recevoir une solution : c'est celle de l'*éducation des enfants des missionnaires*. La plupart des missionnaires de l'Inde désirant profiter de la liberté qui leur a été laissée de faire élever leurs enfants en Europe, ceux-ci y seront graduellement amenés, et si le Seigneur en fournit les moyens, un établissement d'éducation y sera fondé pour eux. Ils devront y trouver le plus possible les soins vigilants et affectueux d'un père et d'une mère, et les bienfaits d'une vie de famille. Ces avantages seraient répartis trop inégalement entre ces enfants si on les dispersait dans des familles ou dans des pensionnats. Cependant on se réserve d'accepter les offres qui pourraient être faites par des familles chrétiennes et dévouées. — Mais trouvera-t-on la maison, le père et la mère, les amis chrétiens, les moyens financiers, en un mot tous les éléments nécessaires à la réussite

de ce plan? *L'amour espère tout.* Le Comité croit pouvoir s'attendre au Seigneur avec confiance. Il a nommé une commission de 7 membres, chargée de faire de l'éducation de ces chers enfants sa tâche spéciale et de recueillir les fonds nécessaires. Avant la fin de cette année, 16 enfants de missionnaires seront amenés de l'Inde en Europe, et le nombre en sera élevé jusqu'à 23 au printemps prochain. Un Comité auxiliaire de Dames s'est formé à Bâle. Ses appels ont rencontré tant de sympathie, qu'il a pu remettre à la Commission, au mois d'avril dernier, une somme de plus de 10,000 fr. Une généreuse amie de Bâle y a joint un legs d'égale valeur. Ainsi ont été couvertes en grande partie les dépenses de cette année. Celles de l'année prochaine ne seront guères moindres; mais la Commission ne perd pas courage : elle est pénétrée de l'intime conviction qu'elle accomplit un devoir sacré, et elle nourrit l'espérance que le céleste Ami des enfants lui aplanira la voie [1].

Quelle physionomie présente, dans l'année actuelle, ce vaste *Institut missionnaire*, sur lequel se porte aussitôt la pensée quand on fait mention de la Société de Bâle? Il forme une partie trop caractéristique de son œuvre pour ne pas trouver place dans chacun de ses Rapports. — Depuis l'assemblée annuelle (nos frères allemands diraient : depuis la *fête* annuelle) de 1853, deux frères en étaient partis pour occuper dans l'Inde la station vacante de Dharwar, savoir Otto Kaufmann, de Lahr, et Ferdinand Kittel, de la province de Frise; trois autres avaient été appelés aux fonctions de pasteurs d'églises allemandes aux Etats-Unis d'Amérique; 48 élèves restaient encore. Mais au mois de juillet dernier, 17 nouveaux jeunes gens ont été admis à prendre place dans leurs rangs. Cette nouvelle recrue ne compte aucun Suisse, mais bien 11 Wurtembergeois, 5 Badois, et un jeune homme natif de l'île de Syra, le premier fils de missionnaire dont le père ait été élevé dans l'Institut bâlois. Le nombre total serait donc 65, si 6 des anciens élèves, leur préparation terminée, n'avaient pas reçu, pendant les fêtes mêmes de cette année, la bénédiction d'adieux de la

[1] La *Commission pour l'éducation des enfants des missionnaires*, dont les membres sont: MM. Le Grand, pasteur; Sarasin, pasteur; Josenhans, inspecteur; Ostertag, ministre; Cramer, pasteur; Courvoisier-von der Mühl, et Martin-Schmerber, a publié cette année, en allemand et en français, un *Rapport* détaillé, qui embrasse toutes les parties de la question, et dont nous recommandons la lecture à tous les amis de la Société de Bâle.

Société, prêts à se rendre aux appels qui leur ont été adressés, savoir : les frères Sauvain et Kamerer, dans les stations bâloises des Indes; Zeller, Hoch et Bühler, au service de la Société épiscopale d'Angleterre, et le frère Schaufler enfin, dans l'Afrique occidentale, où l'envoie la Société des missions de Brême, qui y a déjà perdu deux de ses précieux ouvriers.

Cette cérémonie d'adieux, qui se répète chaque année au milieu d'un immense concours d'amis des missions, a toujours de nouveau le pouvoir de produire des impressions profondes. Comment se trouver sans émotion devant le jeune soldat de Christ qui entre dans la carrière, tandis que tout son avenir, souffrances ou joies, bénédictions ou déceptions cruelles, mort prochaine ou vieillesse blanchie au service du Maître, reste entièrement caché pour lui, comme pour tous? Rien ne manquait, semble-t-il, aux encouragements ni aux avertissements qui leur furent donnés, cette année, par des hommes de piété et d'expérience, comme un Barth et un Kapff, vénérés de toute l'Allemagne. Tous participèrent à leur joie lorsqu'on leur montra comment il est donné au chrétien, au milieu de la grande tribulation du temps présent, de voir les sommets lointains des contrées païennes se dorer des rayons de la grâce. Il leur fut parlé des difficultés journalières de leur tâche, qui se surmontent par la communion du cœur avec le Seigneur; des effets dangereux de l'habitude qui affadit jusqu'aux choses les plus saintes; de la nécessité d'une repentance de tous les jours, conversion non interrompue qui relève et rafraîchit sans cesse l'âme du chrétien; enfin du devoir de l'union et de la subordination entre frères. Puis ils reçurent l'imposition des mains.

L'état spirituel de l'une et de l'autre maison a été marqué, Dieu soit loué, par un accroissement de vie. L'amour des missions a paru pénétrer plus complétement les cœurs. « Et cependant, ainsi s'exprime le Rapport, une nouvelle et plus grande mesure d'Esprit et de puissance nous est nécessaire, aussi bien qu'à toute l'Eglise missionnaire du temps actuel. Nous entendons par là ce don, précieux entre tous les dons, sur lequel l'apôtre insiste auprès des Corinthiens, cet amour qui produit les miracles du dévouement, de l'oubli et de l'abandon de soi-même. »

Un chemin de fer va envahir l'habitation qu'occupait l'institut préparatoire. Aucun logement ne se trouvait. Il fallait choisir entre l'abandon de l'institution ou la construction d'une

maison. Le choix ne pouvait être douteux. Quant à celui de l'emplacement, il a été bien vite déterminé par le don d'un fonds de terre fait à la Société par un de ses anciens et persévérants amis.

Suivons maintenant l'œuvre de la Société dans ses stations missionnaires, en commençant par l'INDE.

Un moment le Comité se crut sur le point d'y perdre un de ses plus anciens et chers missionnaires, le frère Mögling, dont le nom se rattache à presque tout ce qui a été fait à Mangalore, et qui, poussé par son vif attachement pour le peuple Kourg [1], avait fondé de son chef, dans ses montagnes chéries, la station d'*Almanda*. C'était prendre vis-à-vis du Comité une position nouvelle et ajouter aux charges de la Société. Enfin, après des explications satisfaisantes, le Comité s'est vu avec joie dans la possibilité de conserver et le missionnaire et la station [2].

L'extension toujours croissante de la mission de l'Inde et l'éloignement où elle se trouve du Comité de Bâle, faisaient sentir la nécessité d'une organisation locale qui liât plus étroitement les stations les unes aux autres, et qui garantît l'ordre et l'unité dans la marche. C'était un des objets qui avaient sérieusement occupé M. l'inspecteur Josenhans pendant son voyage dans l'Inde. Le Comité a eu sujet de rendre grâces à Dieu cette année, pour les bons effets des mesures qui furent prises alors. En particulier, les opérations de la *Conférence générale* et les rapports de celle-ci avec les *Conférences de district*, ont laissé les meilleures impressions dans l'esprit, soit des membres du Comité, soit des missionnaires.

Un autre objet de grande importance pour la mission de l'Inde, est une communication du Collecteur ou premier magistrat du Canara, touchant les écoles libres établies dans cette province, et notamment celles des missionnaires. Il fait entrevoir, pour une époque peu éloignée, des subsides que le gouvernement accorderait à des conditions qui, non-seulement ne nuiraient point à l'œuvre missionnaire, mais lui seraient plutôt favorables. « Nous avons salué avec bonheur cette perspective,

[1] N° 28 : *Stéphanas et la contrée des Kourgs.*

[2] Depuis l'impression du Rapport, une cause bien imprévue a enlevé à la Société de Bâle ce cher missionnaire. Il est ramené en Europe par la mort d'un père vénéré, qui était lui-même, dans le Wurtemberg, sa patrie, un ami dévoué de la cause des missions. Sa famille réclame l'appui moral et matériel du fils aîné.

dit le rapport, parce qu'elle nous donne l'espoir de pouvoir bientôt, sans accroissement de dépenses, augmenter le nombre de nos ouvriers dans l'Inde.

» Du reste, continue le rapport, nous maintenons avec plus de fermeté que jamais, le principe de n'étendre notre œuvre qu'autant que son développement naturel nous y appelle et que le doigt du Seigneur nous l'indique clairement. C'est par ce motif que Almanda seule a été ajoutée à nos anciennes stations. Aussi ne faut-il considérer la permission accordée à notre frère Albrecht de s'établir provisoirement à *Schimoga*, à l'issue de la cure qu'il a dû faire aux Montagnes Bleues (Nilgherries), que comme une demande adressée au Seigneur, pour savoir s'Il apposera son *Oui et Amen* aux sollicitations toujours plus instantes qu'un de nos plus dévoués et anciens amis, le Collecteur Stokes, à Madras, ne cesse de réitérer depuis 13 ans.

» Depuis l'envoi de nos deux frères Kaufmann et Kittel, nous avons dans l'Inde 32 missionnaires, dont 18 sont mariés, et 3 institutrices. En revanche, la maladie nous renverra avant la fin de l'année notre frère et notre sœur Huber, de Calicut, et, peut-être aussi, notre frère et notre sœur Müller, de Tellicherry. — Quant au missionnaire Albrecht, il souffrait depuis longtemps d'une tumeur dangereuse à la tempe. Les médecins avaient déclaré qu'une opération était devenue urgente, et qu'elle devait se faire en Europe. Mais tandis que nous attendions chaque jour le retour d'un frère désormais invalide, et de toute sa famille, il se faisait résolûment opérer dans l'Inde, et par la bonté de Dieu, il se remettait au-delà de toute espérance. — D'un autre côté, nous voyons nos anciens frères et sœurs atteints, les uns après les autres, de diverses souffrances. Il est donc urgent de leur envoyer du secours, de peur que l'œuvre ne soit subitement arrêtée dans quelques stations. Aussi le Comité, après mûre considération, a pris le parti d'envoyer encore cette année 3 frères dans l'Inde. Ils seront accompagnés de deux jeunes sœurs, appelées à devenir les compagnes des missionnaires Mœricke, à Dharwar, et Leonberger, à Malasamudra.

» Nos catéchistes indigènes sont maintenant au nombre de 39. Indispensables à la mission, leurs services se font de jour en jour mieux apprécier. Aussi tous nos vœux tendent à pouvoir augmenter bientôt d'une nouvelle classe notre séminaire de Mangalore. Nous avons également l'espérance de voir arri-

ver parmi nous un des élèves de cette école de catéchistes, pour recevoir dans notre institut une instruction préparatoire plus complète.

» Quant à nos jeunes églises, elles ont continué à s'étendre, malgré une bien sensible diminution que 3 d'entre elles ont eu à souffrir. Dharwar a perdu 11 de ses membres. Mais en annonçant que le troupeau si intéressant de Cannanore a reçu une brèche bien plus considérable, et que 109 de ses anciens membres ne lui appartiennent plus, nous sentons le besoin d'expliquer à nos frères ce qu'il en est du coup qui l'a frappé. Déduisons d'abord 64 militaires anglais se rattachant à l'église missionnaire, et qui n'en ont été séparés que par le départ de leurs régiments. La perte réelle se réduit donc à 45 personnes, appartenant les unes à Cannanore, d'autres à deux annexes, Andjarkandy et Palghat. L'éloignement de ces dernières explique en partie le retranchement auquel il a fallu se résoudre de 21 de leurs membres. A Cannanore, la source du mal a été un catéchiste, Gnanamuttu, en qui le missionnaire Hébich avait une entière confiance, et qui en abusait, non-seulement pour le tromper, mais pour entraîner au mal d'autres personnes. — En nous humiliant de cette triste dispensation, qui accuse l'infirmité attachée aux plus excellents ouvriers, sachons nous réjouir au Seigneur de tout ce qu'il a fait en faveur des autres troupeaux, où 275 âmes ont été ajoutées à l'Eglise. Celui de Mangalore s'est accru de 85 personnes. En un seul jour, celui où nos missionnaires étaient réunis en conférence générale, 60 païens y furent baptisés en la mort de Jésus, par notre frère Greiner. A Mulki, l'augmentation a été de 55 personnes; à Tellicherry de 55, à Calicut de 22. »

Et qu'il est précieux de savoir quels ont été les instruments d'une telle œuvre! Tandis que le missionnaire, retenu par les soins qu'exige son troupeau, ne peut pas toujours, comme il le voudrait, aller le long des haies, dans les chemins et sur les places publiques, pour y prêcher l'Evangile du Royaume, le Seigneur sait y employer, non-seulement des évangélistes indous, mais de simples paysans ou artisans convertis, des femmes et des enfants. C'est un fait bien constaté que presque tous les nouveaux néophytes ont dû leurs premières impressions aux simples membres de l'Eglise. C'est une femme fidèle qui se rend auprès de ses voisines et leur parle du Sauveur; c'est un fils qui, heureux de l'avoir trouvé, veut gagner à Jésus, l'un après

l'autre, tous les membres de sa famille. Voici quelques païens qui viennent se placer devant un atelier ouvrant sur la rue, et qui entament un entretien avec un membre de l'église; sans quitter sa navette, l'actif et fidèle tisserand leur annonce Christ. Et ainsi de beaucoup d'autres, qui gagnent des âmes à leur Maître.

« Oui, l'année dernière compte parmi celles où notre œuvre a gagné du terrain dans chacun de nos districts. Les monts Nilgherries même, où nos frères semblent consumer en vain leurs forces depuis 8 ans, au milieu des Badagas, ne contredisent qu'en apparence cette affirmation. Nul n'y confesse encore Jésus, il est vrai, et nos missionnaires ont même eu la douleur de voir un jeune homme de grande espérance, et dont le cœur avait été touché, mourir en repoussant le baptême chrétien. Mais l'opposition qui commence à se faire jour chez les uns, et la frayeur des autres succédant enfin à la curiosité irréfléchie que les missionnaires excitaient, annoncent un état de fermentation intérieure et sont le présage d'une crise peu éloignée. Si nous ajoutons qu'une première portion des Ecritures, l'Evangile de saint Luc, vient d'être donnée aux Badagas dans leur dialecte, on saluera peut-être avec nous, comme peu éloigné, le jour où une portion de ce peuple sera appelée au salut.

» Si de là nous passons à l'autre extrémité de notre champ missionnaire, en gravissant le plateau Mahratte, nos églises nous montrent, par quelques touchants exemples, sinon un grand progrès numérique, au moins un accroissement bien réel de vie. Ainsi lorsque Malkappa, le fabricant en soie, se fut joint à l'église de Guledgud après de longs combats, et que ses créanciers le pressèrent de toutes parts, tous les membres du troupeau, qui avaient été ses ouvriers, se réunirent pour déclarer, tous d'une voix, qu'ils ne recevraient que le salaire strictement nécessaire à leur entretien, jusqu'à ce que ses créanciers fussent satisfaits. En outre, une tournée du missionnaire Leonberger a bien clairement démontré que les miettes du pain de vie distribuées aux populations des contrées environnantes, s'y étaient conservées pendant de longues années, en sorte que les missionnaires, dès que quelque loisir le leur permettra, n'auront qu'à y jeter de nouveau le filet pour que le Seigneur y manifeste ses élus.

» Mais c'est dans les provinces maritimes du Canara et du

Malabar, situées au centre de notre territoire missionnaire, qu'une large voie a été ouverte à l'Evangile. Un simple fait en fera juger. En 1849, nos églises du Malabar comptaient 336 membres, et celles du Canara 291. Or aujourd'hui, malgré la diminution subie à Cannanore, le Malabar en compte 751 et le Canara 736, savoir plus du double à 5 ans de distance.

» Et qu'on ne reproche plus à nos églises de rester circonscrites dans quelques castes méprisées, car les classes les plus diverses ont fourni leur contingent aux rangs des disciples du Crucifié. C'est un fait déjà ancien à Calicut. A Tchombala, on avait vu une caste mettre tout en œuvre, jusqu'aux plus affreuses violences, pour empêcher qu'un seul de ses membres ne devînt chrétien; mais le bras du Seigneur a renversé tous les obstacles qu'on opposait à la puissance de sa Parole.

» Du reste, les progrès si manifestes de l'œuvre de Dieu au Malabar et au Canara, suivent dans chacune de ces provinces une marche fort diverse. Le Malabar est comme sillonné en tout sens par nos frères, qui y font entendre partout la parole de l'Evangile; cependant c'est presque uniquement dans nos anciennes stations que viennent s'établir les personnes converties, en sorte que l'importance, par exemple, de nos villages chrétiens Cotacal, Coïlandy, Tchombala, Edacadu, va croissant de jour en jour. Au Canara, les voyages d'évangélisation ont été fort rares, parce que les travaux dans le sein des Eglises ont réclamé toutes les forces et tout le temps de nos missionnaires; et néanmoins la belle moisson qu'ils ont eue en partage, lève dans une foule de lieux divers. Mangalore, qui en a eu sa grande part, a cessé d'être le point central de toute cette œuvre. L'Esprit, qui souffle où il veut et qui avait fait naître depuis 1842 les églises ou annexes de Kadiké, Mulky, Utchilla, Guddé, continue ce travail dans les âmes, de lieu en lieu, tout le long de la côte septentrionale; voilà l'Evangile heurtant même déjà aux portes d'Udapi, la ville idolâtre par excellence du pays Toulou. Et nous, nous sommes à nous demander comment à la fois entretenir ce mouvement et satisfaire aux besoins de nos anciens troupeaux.

Avant de quitter l'Inde, nous aimerions à toucher encore divers points : la marche de nos écoles, le retour des bramines dans l'école anglaise de Mangalore, l'envoi de M. G. Pfleiderer pour assister nos missionnaires dans la direction des intérêts de l'industrie, etc.; mais il est temps de passer en d'autres contrées.

» Dirigeons-nous vers l'Afrique. — Notre dernier rapport exprimait la persuasion que notre mission d'Afrique, entrée, depuis l'an 1852, dans une phase nouvelle, allait recevoir de beaux développements. Mais les 62 personnes converties en 1853, après tant d'années infructueuses, tant de peines et de sommes prodiguées en vain, autorisaient-elles une pareille assertion? Nous pourrions nous appuyer sur bien d'autres indices. Nous prierions, par exemple, qu'on voulût bien, en tenant compte du climat et de tant d'autres difficultés presque insurmontables, considérer à Akropong ce charmant village de 32 maisons, bâties en partie en pierres, qui s'élève maintenant aux lieux qu'occupaient les broussailles et la solitude. Nous inviterions aussi à jeter les yeux sur ces jardins et ces cultures en pleine prospérité autour d'Akropong, en n'oubliant pas les longs et rudes labeurs des défrichements sous les tropiques. Nous rappellerions encore ces deux langues des nègres, si nouvelles par leur mécanisme et leurs intonations, si pauvres en moyens d'exprimer un grand nombre d'idées, et dont il a fallu se rendre maître..., et nous montrerions nos missionnaires parlant le *ga* et l'*odchi*, prêchant dans ces langues, dont ils ont écrit la grammaire et le dictionnaire, traduisant et faisant imprimer les histoires bibliques et une notable portion des Ecritures : vaste travail de défrichement accompli en tous sens.

» Mais c'est à l'œuvre missionnaire proprement dite de parler, et, s'il se peut, de nous justifier. — Or, voici des *écoles* qui existent en dépit des résistances des parents, du manque de livres élémentaires d'abord, puis de la difficulté d'en multiplier des exemplaires manuscrits, enfin des lenteurs de l'impression. Akropong a deux écoles, l'une de 41 garçons, l'autre de 32 filles; Christiansborg aussi en a une de 57 garçons et une de 43 filles. Les distributions de vêtements aux enfants ne sont plus nécessaires : ils n'arrivent plus nus à leurs écoles, et les légères peines infligées pour négligence de fréquentation n'ont plus pour effet de les faire fuir. — Deux *séminaires* pour des aides indigènes complètent les moyens d'instruction. Et cependant quelle pouvait être pendant longtemps, aux yeux du nègre, l'utilité du maître d'école ou du catéchiste ? Il comprenait mieux le négociant frétant des vaisseaux et expédiant de la poudre d'or. Puis comment demander au jeune nègre de 18 ans de venir encore s'asseoir en écolier, et de passer son temps au milieu des livres? Comment enfin en trouver qui fussent pour-

vus des dons nécessaires?... Malgré tout cela, ces institutions ont été fondées et elles marchent, grâces en soient rendues au Seigneur. En 1852, à Christiansborg, 14 de ces jeunes gens étaient devenus maîtres d'école, et 2 aides-missionnaires; en 1853 quatre autres les avaient suivis, et 8 élèves les remplaçaient déjà dans le séminaire pour y recevoir une instruction désormais plus complète. A Akropong, même résultat; 9 élèves y remplacent ceux qui sont déjà entrés au service de la mission, sans parler des deux fils du chef de Kiéby, dont l'instruction nous est confiée. »

Venons-en enfin aux fruits de la *prédication*. — « Longtemps on ne put parler au pauvre nègre qu'à l'aide d'interprètes sans instruction; longtemps on vit les missionnaires succomber au climat et aux fatigues avant même d'avoir vaincu cette première difficulté; quelques conversions isolées, quelques morts chrétiennes vinrent seules de loin en loin manifester la présence du Seigneur et soutenir l'espérance. Cependant l'œuvre se poursuivait, la semence de la Parole se répandait sans cesse, le sombre horizon spirituel des tribus nègres s'éclairait insensiblement, les préjugés s'affaiblissaient, la crainte des fétiches diminuait, et quelques âmes paraissaient s'approcher du Royaume de Dieu. Il n'y manquait plus qu'une action puissante de ce vent d'En-haut qui souffle où il veut. Mais l'heure vint où le Seigneur ébranla, selon sa promesse, les cieux et la terre. La Parole de Dieu fut recherchée, les maisons de culte se remplirent, on vit pour la première fois nègres et mulâtres en foule demander le baptême et l'admission dans l'Eglise, et 62 néophytes entrèrent dans les rangs du petit troupeau.

» Non, nous ne nous sommes pas trompés en considérant cette dispensation, qui a doublé tout à coup le nombre de nos nègres chrétiens, comme une visitation du Seigneur et une réponse à nos prières. Cette douce persuasion a été confirmée par toute l'histoire de l'année dernière, en particulier par ces 13 aides indigènes qui viennent d'entrer en activité, et par le nouvel accroissement que les Eglises ont reçu. Il a été de 45 personnes, dont 14 pour Akropong.

» Ces 162 âmes dont se compose maintenant notre Eglise d'Afrique, élèvent la voix pour nous dire que notre Société n'a point suivi la voie de sa volonté propre, lorsqu'elle a résolu de ne pas abandonner cette mission; et nous avons cette ferme attente, qu'un prochain avenir en convaincra chacun. Tous les

ıurs nous en recevons de nouveaux témoignages. Voyez, par ɛemple, ce chef d'Aquapim qui, sans être chrétien lui-même, désiré l'année dernière qu'un culte chrétien fût célébré aux ınérailles d'un fils qui lui était cher. Cette parole des Ecritures ui se lit sur sa tombe : ***Puisque la mort est venue par un homme, la ṡurrection des morts est aussi venue par un homme***[1], ne s'y dresse-elle pas comme un étendard de victoire? Voyez encore ces cinq ommes de Damfa qui, à peine baptisés, détruisent une maison de tiches au haut d'une colline, érigent sur ses ruines la première ıaison de prières de ce district, et sont aidés dans cet ouvrage ır les habitants encore païens du village. Bien d'autres traits, ıssi précieux et aussi réjouissants que tout ce que l'Inde et Chine peuvent offrir, nous parviennent de notre mission de la ôte d'Or. Nous la présentons donc aussi cette année à nos amis ›mme un sujet de vive gratitude, quoique l'or que nous y cher-ıons ne soit encore tombé dans nos mains qu'en menus grains non en pesants lingots. »

L'espace nous manque pour achever notre revue annuelle des ıissions bâloises. Les détails sur la Chine trouveront, s'il plaît Dieu, leur place dans une prochaine feuille. Mais nous nous ɜntons pressés d'initier encore les amis de la Société à *ses joies* t à *ses peines récentes*.

Une visite bien précieuse a rehaussé l'intérêt des dernières tes missionnaires de Bâle : c'est celle d'un pasteur du nord de Allemagne qui, au nom de beaucoup d'amis chrétiens, est venu ndre au Comité une main d'association, et lui annoncer la rmation, à Berlin, d'une *société auxiliaire*. En présence des ntiments étroits qui se prononcent dans une portion de l'E-ise de ces contrées ; en présence de cette déclaration, qu'aucun ève de la communion réformée ne serait jamais admis dans nstitut luthérien des missions qui y est fondé, des amis du ıuveur, dans le nombre desquels sont plusieurs pasteurs, ont nti plus fortement la nécessité de mettre l'œuvre des missions ʼangéliques au dessus des tristes barrières qui séparent quel-ıes-unes des Eglises nées de la réformation ; ils ont vu le dan-ɜr qu'il y aurait à transporter ces barrières et ces divisions squ'aux Eglises que le Seigneur se crée dans l'Inde ou en frique, et leur cœur s'est senti attiré vers Bâle, où le prin-pe de l'union sur le grand fondement évangélique : *Christ cru-fié*, a été, dès le commencement, hautement professé et mis en

[1] 1 Cor. XV, 21.

pratique. Ce rapprochement entre frères a été d'une grande douceur pour toute l'assemblée missionnaire, heureuse d'entendre de nouveau des chrétiens, tant luthériens que réformés, tant de la Suisse que de l'Allemagne, pasteurs et laïques, proclamer de concert la nécessité de placer les missions sur l'unique et sûre base des vérités centrales du salut.

Mais dans le temps même où la grande assemblée réunie à Bâle rendait grâce au Seigneur de ses bienfaits, se préparaient de tous côtés de tristes nouvelles. Ces jours de fête étaient à peine passés que chaque courrier apportait au Comité son message de mort. D'anciens membres du Comité, des amis et des soutiens de la Société, des missionnaires en activité, ont été retirés en grand nombre dans le cours de cette année. A Bâle même, l'ancien conseiller d'Etat *Bernard Socin*; à Strasbourg, M. *Kraft*, le plus ancien ami des missions bâloises que l'Alsace ait eu; à Schaffhouse, l'excellent antistès *Spleiss;* au Wurtemberg, les pasteurs *Gundert* et *Mœgling*, dont le premier a donné un fils, le second deux fils et deux filles aux missions de l'Inde; et un homme dont le nom ne se prononce qu'avec amour et respect dans toutes les parties du monde où vivent des missionnaires allemands, le négociant Gottlob *Hæring*, nouveau Gaïus, l'hôte infatigable de tous les membres de la famille missionnaire. Tous étaient vénérés comme des pères de l'œuvre de Bâle. Un des anciens serviteurs de cette œuvre, *André Riis*, qui fut un des fondateurs de la mission d'Afrique, est mort aussi cette année dans le nord de la Norvége, où il s'était retiré. W. *Dœuble*, membre d'une famille dont 3 fils et 2 filles sont voués aux missions, quitta l'institut de Bâle il y a 3 ans pour les plages meurtrières de l'Afrique; la Société de Brême vient de le perdre. Enfin, trois brèches bien sensibles viennent d'être faites en même temps dans les missions bâloises de l'Inde et de la Chine: c'est sur les monts Nilgherries M. *Bühler*, enlevé par le choléra; c'est Mme *Lechler*, arrivée depuis deux mois seulement à Hongkong; c'est enfin, pour clore cette longue et lugubre liste, *Hamberg*, ce missionnaire aussi distingué par ses dons et béni dans ses travaux qu'il était fidèle et dévoué... Seigneur! devons-nous dire, tes voies les plus incompréhensibles sont des voies adorables!

Nous espérons donner sans trop de retard, pour l'édification de nos lecteurs, plus de détails sur quelques-uns de ces frères qui se reposent de leurs travaux.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 34. Du 26 Novembre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

LA GUÉRISON D'UN LÉPREUX.

(Lire d'abord Matthieu VIII, 1-4.)

Un lépreux n'est pas un malade ordinaire. Le plus malheureux d'entre les hommes a encore des ressources qui sont ôtées au lépreux. Non-seulement il est atteint d'une maladie douloureuse, dégoûtante et réputée incurable, qui envahit tout son corps; mais il est encore fui de tous à cause du danger de son contact, traité comme le rebut de l'humanité, et repoussé de toute communication avec ses semblables. — Tel était l'homme que Jésus rencontra au moment où il descendait de la montagne après avoir enseigné la multitude.

Il y a un Médecin pour les incurables, et *qui ne met point dehors ceux qui viennent à Lui.* Quand l'homme est radicalement perdu, l'œuvre de Jésus-Christ commence. Il voit ce lépreux et il est ému de compassion. Nous allons être témoins d'une rencontre qui *jamais ne serait montée dans l'esprit de l'homme.* Le lépreux se prosterne en terre devant Jésus et s'écrie : *Seigneur, si tu le veux, tu peux me nettoyer !* et ce cri

pénètre jusque dans les entrailles de Jésus. Il fait plus que de s'arrêter, *il étend la main*; cette main cherche le malheureux et ne craint point de *le toucher*. Il y a contact entre le malade et son Médecin, et c'est ce contact qui fait renaître et qui produit *une nouvelle créature*. Nous lisons ailleurs: *Toute la multitude tâchait de le toucher, car il sortait de Lui une vertu qui les guérissait tous*. Cette vertu opérante est dans la parole du Seigneur; il dit au lépreux: « *Je le veux, sois nettoyé!* » *et incontinent il fut nettoyé de sa lèpre*.

Nous aurions déjà une haute idée de Jésus-Christ, si nous ne connaissions de Lui que ce seul trait. Cette puissance surhumaine, et cette sympathie plus divine encore que sa puissance, il ne faut rien de plus pour gagner nos cœurs. Mais ce trait isolé n'est que l'image de quelque chose de plus grand et de plus général. Il y a un lépreux plus perdu encore que le lépreux de l'Evangile: c'est un pauvre pécheur, quand il se reconnaît lui-même. Cherchons cette histoire dans notre propre vie, et là où est le lépreux, nous verrons aussi arriver le Médecin. *Cette parole est certaine et digne d'être reçue avec une entière croyance, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs*. PERDU ET SAUVÉ : voilà la Bible et le sommaire de la vie chrétienne; *ce qu'on y change ou ajoute est du malin*.

Quand Dieu veut créer un saint, il crée d'abord un pauvre pécheur. Je vais vous faire le portrait d'un tel homme; nous allons le prendre à trois époques différentes de sa vie. Il y a un temps où Jésus-Christ n'est rien pour lui, un temps où il lui sera quelque chose, enfin un temps où il lui sera tout.

Vous rencontrez des figures bien différentes les unes des autres, et qui, à première vue, ne se ressemblent pas plus qu'un Africain ne ressemble à un Européen. Mais percez l'écorce, c'est toujours le même homme: c'est celui que la Bible appelle *mort dans ses fautes et dans ses péchés*. Voici un galérien qui a derrière lui des crimes abominables et dont le cœur est dur comme un rocher. Voici un artisan qui, parce qu'il donne du pain à sa famille, croit qu'il a de toutes les religions celle qui est la meilleure. Voici un homme de plaisir qui court de fête en fête et de salon en salon, et qui se dit: *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons*. Voici un homme de ca-

binet qui s'estime fort au-dessus du vulgaire et qui ne se produit que rarement; son Dieu, c'est sa personne, et son espoir le nom qu'il laissera après lui. Voici un homme honnête qui marche la tête levée, sans crainte et sans reproche; sa bonne renommée lui vaut un crédit sans limite. A-t-il besoin d'un million? on lui en offre deux. Voici un philanthrope qui veut remédier à la misère du temps par des loteries de charité et des comités de bienfaisance. Enfin, voici un orthodoxe qui a toujours cru à la Bible; il n'a qu'un défaut : il n'aime pas qu'on lui parle de lui-même. — Ce sont des physionomies bien diverses, n'est-ce pas? Eh bien! allez au fond, c'est toujours le même homme. L'un est un monstre, l'autre un génie; mais ce qui leur manque à tous, c'est la charrue de Dieu qui rompe et retourne ce terrain inculte, c'est un réveil.

Tous ces hommes se passeront de Jésus-Christ: ils ont tant de ressources en eux-mêmes! Mais Dieu peut les mettre à l'étroit et dans cette situation où il leur faut autre chose que leur personne; c'est l'époque des premiers ébranlements. Le même homme a reçu un trait décoché de la main de Dieu, et voilà des illusions qui tombent, des biens qui échappent, des accusations qui paraissent. La lèpre est en route, mais la plaie n'est pas encore *hors d'espérance.* On lutte contre l'aiguillon; mais c'est une lutte bien inégale. Quand Dieu nous tient sous sa main, il faut bien que nous y restions. *S'il reprend quelqu'un et qu'il le châtie à cause de son péché, il consume son excellence comme la teigne.* Il faut combler ce vide, chasser ce malaise, consoler ce cœur triste, faire la paix avec cette conscience qui se remue. Le Sauveur est à la porte, on fait un pas vers Lui; mais on ne le connaît pas encore comme *Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.*

Il faut bien enfin le connaître comme tel. Ce travail du péché va devenir une malédiction générale. Tous ces rongements isolés se rencontrent au fond de l'âme et font sentir que la source de la vie est attaquée. — C'est alors qu'on se trouve en présence d'un *cœur désespérément malin,* d'une volonté qui ne veut pas se rendre, *de convoitises qui font la guerre à l'âme;* on veut se guérir soi-même, mais plus on se travaille, plus *le péché prend vie;* la lèpre en est à son éruption, il faut un miracle pour la guérir: le pauvre pécheur est formé.

C'est l'heure où *Jésus-Christ descend de la montagne.* A l'œuvre du péché succède l'œuvre de la compassion, qui laisse bien loin derrière elle toute la pitié des hommes. Il y a partout des hôpitaux, des gardes-malades, des dames de charité; nous vivons dans un siècle de collectes, d'expositions, d'industries charitables de toute espèce; mais ce qui manque presque toujours, c'est la vraie pitié. Jusqu'où entrez-vous dans les misères des autres? jusqu'à quand durera votre sympathie et votre compassion? Ces courses, ces soins, cet abandon du superflu, qu'ont-ils produit jusqu'ici? dans quel esprit avez-vous poursuivi ces œuvres? Faites un sérieux retour sur vous-même, et vous sentirez peut-être que tout est à recommencer. Vous qui avez un malade à soigner, un faible à supporter, un enfant difficile à élever, un parent pauvre à soutenir, s'il vous fallait faire l'histoire de votre pitié, ce serait encore une lèpre à découvrir. Ah! les compassions du Seigneur sont bien autre chose. *Elles se renouvellent tous les matins*: c'est *une bonté qui est de tout temps, une charité* qui *ne finit jamais*, *une fidélité* toujours *grande.* C'est aussi la seule pitié qui ne fasse point *acception de personnes. Le Seigneur est bon envers tous, et ses compassions sont par dessus toutes ses œuvres.* Votre charité a-t-elle ce caractère? Voici dix malheureux qui réclament vos secours : n'avez-vous pas de l'engouement pour l'un et de l'antipathie pour l'autre? S'il fallait vivre trente-trois ans avec un lépreux, le toucher à chaque instant, le consoler tous les jours, que vous resterait-il de votre pitié? Mais *élevez vos yeux vers les montagnes d'où est venu le secours*: c'est de là-haut que la vraie pitié est descendue. Est-ce un seul lépreux que Jésus-Christ a touché et pour qui se sont émues ses entrailles? N'est-ce pas vers tout un peuple qu'il a étendu ses mains, vers ceux qu'il a vus *gisant dans leur sang*, et que personne ne pouvait guérir? Et s'il a touché ces lépreux, n'est-ce que de la main qu'il les a touchés? n'est-il pas entré lui-même dans cette chair mortelle, *en y paraissant comme un homme pécheur, et pour le péché?* Ah! ces mains étendues, ce contact avec le lépreux, c'est l'éternel plan de Dieu pour notre salut en Jésus-Christ dès avant la création du monde. Vous voyez ce que *Dieu nous a gratuitement accordé en son Fils bien-aimé, en qui nous*

avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce, qu'il a répandues avec abondance sur nous, pour réunir toutes choses en Christ, tant ce qui est dans les cieux que ce qui est sur la terre.

Le lépreux touché et guéri est donc un pécheur que la grâce a touché, et qui a été renouvelé dans sa nature intime. Une rencontre décisive avec Jésus produit un autre principe de vie qui descend dans cette chair mortelle et qui change la volonté en la convertissant à Dieu. Le lépreux *veut être nettoyé,* et quiconque le veut, le sera. L'œuvre de la grâce se décide, quand la volonté se décide et qu'elle ne reste plus enchaînée au mal. C'est la foi qui produit ce miracle; et Celui qui *donne la volonté, donne aussi l'exécution. Le péché n'aura plus de domination sur vous,* car vous *ne le laisserez plus régner dans votre corps mortel, pour lui obéir en ses convoitises.* Pour cela, *mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes mort au péché, et que vous vivez à Dieu, en Jésus-Christ notre Seigneur.* Si le péché vous tourmente, cherchez votre vieil homme sur la croix de Golgotha: c'est sur cette croix que *le corps du péché a été détruit, afin que vous ne fussiez plus asservi au péché.* Ne dites plus seulement: *Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* Mais *rendez aussi grâces à Dieu par Jésus-Christ votre Seigneur.*

Après que le lépreux est nettoyé, Jésus-Christ lui dit: *Garde-toi de le dire à personne; mais va-t'en, montre-toi au sacrificateur, et offre le don que Moïse a ordonné, afin que cela leur serve de témoignage. — Garde-toi de le dire à personne!* Pourquoi cette défense? elle revient aussi ailleurs. Le Seigneur avait une raison par rapport à lui et une raison qui concerne le lépreux. — *Le règne de Dieu ne vient point avec éclat,* mais *comme la rosée qui vient en silence; on ne l'attend point de l'homme, et on ne l'espère point des enfants des hommes.* Le monde fait sonner la trompette; il lui faut des affiches, des proclamations, du charlatanisme; Jésus-Christ *ne crie point et n'élève point sa voix, et ne la fait point entendre dans les rues.* Il ne veut point que la multitude accoure, qu'on le porte sur les épaules, qu'on le presse peut-être de se faire roi; *ce n'est point par armée, ni par force, c'est par son Esprit que ces choses se feront.*

Autre raison, et qui regardait le lépreux. *Garde-toi de le dire à personne,* est aussi un conseil donné aux nouveaux convertis. La conversion est une vie intérieure, et c'est *l'homme caché* qui fait croître, ce ne sont point les paroles. Il n'y a rien qui appauvrisse comme les *racontages* chrétiens. Garder au sentiment religieux sa pudeur, c'est lui garder sa force; les occasions de parler viendront, en attendant *croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ; le règne de Dieu consiste, non en paroles, mais en vertu.*

Le lépreux guéri doit *se montrer au sacrificateur.* Selon la loi lévitique, le conseil des prêtres formait aussi un comité sanitaire. *Le sacrificateur regardera le malade et le jugera souillé.* De même, *si le sacrificateur voit que la plaie s'est retirée, il jugera le malade pur.* Telle était la teneur de la loi, et dans ce dernier cas le lépreux nettoyé n'avait qu'une offrande à faire pour rentrer dans la communion de son peuple.

Il y a ici un sens spirituel que nous entrevoyons facilement. La loi ne fait que constater le péché, mais ce n'est point la loi qui guérit. *Je n'ai connu le péché,* dit saint Paul, *que par la loi; car je n'eusse point connu la convoitise si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras point.* Mais une âme qui n'est plus sous la loi, et qui est désormais sous la grâce, peut de nouveau se montrer à la loi; car *il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ.* La loi n'est point abolie, il n'y a que l'esprit légal qui soit aboli; on ne craint plus, on aime, et *le bien qu'on fera ne sera plus forcé, mais il sera volontaire.* La loi qui condamnait est devenue *une loi qui restaure l'âme,* une loi *plus précieuse que l'or, plus douce que le miel.*

Le lépreux guéri apportera avec joie *son offrande,* et cette offrande, dit notre texte, *servira de témoignage.*

O vous que la grâce a touché, quelle offrande apportez-vous, et quel a été votre témoignage, quand miséricorde vous a été faite? Le vrai sacrifice, c'est le don de nous-mêmes; et ce sacrifice *n'est point pénible,* quand on a été *racheté de cette vaine manière de vivre.* Les compassions du Seigneur ont une force *qui d'une pierre même peut faire sortir un enfant à Abraham,* et qui rend *plus que vainqueur par Celui qui nous a aimés.* Le témoignage à donner au monde, le voici: *Aimez*

Celui qui vous a aimé le premier. Mais il n'y a qu'un pauvre pécheur pardonné qui puisse aimer. Il y a dans le monde beaucoup d'honnêtes gens, et dans l'Eglise beaucoup de personnes pieuses; mais ce qui manque au monde et à l'Eglise, ce sont les pauvres pécheurs qui se reconnaissent tels. Le mot est si usé et la chose si rare! Etes-vous un lépreux? C'est alors que vous connaîtrez Celui *qui vous a aimé et qui vous a lavé de vos péchés par son sang, et vous a fait roi et sacrificateur à Dieu son Père.* Ce sont ces lépreux nettoyés qui font la conquête du monde et dont le témoignage est irrésistible. Le philosophe Platon disait: « Le plus beau des spectacles, pour quiconque peut le contempler, c'est une belle âme dans un beau corps. » Il y a un spectacle qui est plus beau encore: c'est le beau travail de Dieu dans une âme perdue. Quel est le spectacle favori des anges? quelle est leur joie souveraine? C'est une âme qui sort de ses misères. L'enfant prodigue, dans ses haillons et avec son cœur brisé, est plus beau que tous ces *quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.* Ah! quand on a souffert de soi-même et qu'on a senti la main du grand Médecin, on peut aussi aimer et rendre témoignage de cet amour. Si l'on n'a plus de paroles, on a encore des larmes, et l'on peut dire: *Vous, tous les bouts de la terre, regardez à Lui et soyez sauvés!* Cela leur servira de témoignage; les yeux de ceux qui sont encore dehors, s'ouvriront; ils voudront faire route avec vous, pour avoir aussi la vie éternelle[1].

DES SŒURS PROTESTANTES DE LA CHARITÉ, EN ORIENT.

Entre les manifestations de charité chrétienne qui sont nées de la guerre d'Orient, nous citerons aujourd'hui celle de 55 femmes anglaises qui sont parties pour aller soigner les malades et les blessés dans les hôpitaux de Constantinople. Elles répondent ainsi à un reproche fait au protestantisme, de n'avoir pas su inspirer le même dévouement que le catholicisme, représenté par de nombreuses sœurs grises dans les hôpitaux alliés. La personne qui les conduit est miss Nightingale, fille d'un gentil-

[1] Cité, avec de légères abréviations et modifications, de *Quelques travaux de Dieu dans les âmes.* (Voir l'annonce de cet ouvrage au N° 17, page 272.)

homme des environs de Southampton, qui s'était précédemment déjà consacrée à une œuvre semblable. Jeune, belle, riche de 30 mille liv. sterl. (750 mille fr.), elle a tout quitté pour se consacrer au soin des malades; elle avait déjà fondé à Londres, avec le secours d'autres personnes, une maison destinée à former des infirmières chrétiennes, et où sont reçus, contre une modique rétribution, des malades qui n'ont pas la facilité d'être soignés chez eux. — Le gouvernement, entrant dans sa pensée d'envoyer des gardes-malades à l'armée d'Orient, l'a chargée de les choisir elle-même, et a pris sur lui tous les frais de transport, la plupart de ces femmes ne recevant pas d'autre salaire. Un costume simple et austère est destiné à les faire reconnaître et respecter. Ces femmes dévouées sont arrivées à Marseille le mois dernier et y ont excité un intérêt universel, même parmi la population catholique. Elles se sont embarquées, peu après, sur le vaisseau à vapeur le *Vectis*, mis à leur disposition par la compagnie péninsulaire. Tous les égards leur ont été prodigués, et les mesures les plus propres ont été prises pour leur adoucir les privations de la traversée. — Ce qui ajoutait encore aux sentiments qu'inspirait la vue de ces dames, c'est qu'elles étaient accompagnées de 12 sœurs catholiques de la charité, conduites par une supérieure irlandaise, et que toutes, rapprochées par leur but commun, malgré les divergences de leurs croyances, elles vivent, voyagent et mangent ensemble dans le plus parfait accord extérieur.

L'ÉGLISE LIBRE D'ÉCOSSE.

Nous n'avons ni la place ni la vocation d'exposer au complet la marche et les travaux de l'Eglise libre d'Ecosse, dont nous racontâmes l'origine dans son temps. Tout au plus pouvons-nous, à de longs intervalles, rapporter à ce sujet quelques faits et quelques chiffres. — C'est ce que nous voudrions faire brièvement aujourd'hui. Si les chiffres dominent dans ce que nous allons en dire, c'est non-seulement que les chiffres sont des faits, mais encore des faits très significatifs, puisqu'ils indiquent, d'un côté, jusqu'où vont les offrandes de la charité, et de l'autre, l'extension et la variété de l'activité chrétienne.

Voici, d'après les comptes-rendus présentés à l'assemblée générale du mois de mai dernier, le résumé (fractions négligées) des sommes recueillies dans le sein de cette église, du 1er avril 1853 au 31 mars 1854 :

	Liv. Sterl.
Pour l'entretien des pasteurs	97,352
Pour la construction des édifices de culte . . .	37,375
Collecté dans les églises pour leurs besoins particuliers	83,504
Pour les missions et les écoles	46,232
Destinations diverses	23,110
Total, avec les fractions négligées,	287,574

soit 7,189,350 fr., recueillis en dons volontaires pendant une année.

Le nombre des écoles dépendantes de l'Eglise libre s'élève à 615, et celui des écoliers à 55,879. Ce dernier chiffre doit être porté à 70 mille, si l'on y ajoute les enfants qui fréquentent les écoles fondées par des particuliers, dans le sein de l'église. A l'occasion du rejet, par le parlement britannique, d'un bill sur l'instruction primaire, l'assemblée a reconnu son obligation d'autant plus pressante d'y travailler; et il a été résolu qu'un fonds particulier serait recueilli pour établir des écoles dans les grandes villes et dans les districts populeux qui sont le plus dépourvus de moyens d'éducation. Ces écoles devront avoir une tendance missionnaire, c'est-à-dire qu'elles seront dirigées de manière à répandre le plus possible, parmi les populations, la connaissance vivante de l'Evangile. Lord Panmure, membre laïc de l'assemblée, qui avait pris la parole pour appuyer cette résolution, a commencé la collecte à ce sujet par un don de 500 liv. sterl. (12,500 fr.).

Nous entrerons dans plus de détails sur la collecte destinée à l'entretien des pasteurs (appelée par les Ecossais fonds de sustentation), parce que cette collecte préoccupe aujourd'hui les amis de cette église, et qu'il la menace d'une crise qui nous permettra de jeter un regard instructif sur sa marche et son organisation.

Depuis dix ans que cette église existe, elle a fourni pour toutes les dépenses qui la concernent et pour tous les travaux qu'elle a entrepris (construction de chapelles, écoles et faculté de théologie, entretien des pasteurs, des missionnaires, etc., etc.) une somme de 3 millions de liv. sterl. [1] (75 millions de francs); ce qui fait par année une moyenne de 300 mille liv. sterl. [2]

[1] Ce chiffre comprend le montant de toutes les collectes faites dans l'Eglise pour ces divers objets; car chacun d'eux a sa collecte particulière, en sorte que chaque donateur sait pour quel objet il donne, et peut ainsi s'élargir en faveur de ceux auxquels il prend le plus d'intérêt.

[2] Cette moyenne est plus forte que la somme recueillie l'an dernier, parce qu'il y avait dans l'origine certaines dépenses beaucoup plus fortes qu'elles ne le sont aujourd'hui, par exemple la construction des chapelles.

(7 1/2 millions de fr.). — Un peu plus du quart de cette somme compose le *fonds de sustentation*, destiné au salaire des pasteurs. Ceux-ci reçoivent tous une quotepart égale de ce fonds, divisé en autant de portions qu'il y a de pasteurs; cette part varie donc chaque année, suivant l'abondance de la collecte. Dans les villes ou dans les églises riches et populeuses, la caisse locale de l'Eglise ajoute le plus souvent quelque chose à ces honoraires communs, et cela, en partie, pour subvenir au surcroît de dépenses qu'exige le séjour de la ville. Mais dans les campagnes la plupart des pasteurs n'ont pas d'autre ressource, à moins qu'il n'en aient de personnelles, ce qui n'est pas souvent le cas. — Dans l'origine, le Dr Chalmers, qui a pris une part si active à l'organisation de l'Eglise libre, estimait que les pasteurs ne devaient pas recevoir moins de 150 liv. sterl. chacun. Or voilà que, la dernière année comptable, cette part a été plus faible que jamais, et est tombée à 119 liv. sterl., dont il faut encore déduire 7 liv. sterl. de retenue, destinées au fonds de secours pour les veuves des pasteurs. — D'où vient cette diminution inquiétante? d'une diminution dans les dons affectés à cet objet? Nullement; car le fonds de sustentation a été plus grand cette année que jamais. Mais le nombre des pasteurs et ministres employés au service de l'Eglise a augmenté dans une proportion plus forte encore: il est de 7 à 8 cents. Telle est la cause qui a diminué leurs honoraires: cause réjouissante en soi, puisqu'elle prouve une plus grande extension du ministère de la Parole, mais qui produit un effet fâcheux auquel il faut se hâter de remédier. L'Eglise n'a pas d'autres moyens que d'augmenter ses dons, pour cet objet, de 25 mille liv. sterl. par an, c'est-à-dire d'un douzième de ce qu'elle donne pour l'ensemble de ses besoins et de ses œuvres. Le fera-t-elle? c'est là la question qui préoccupe ses amis. Mais il n'est nullement probable qu'après avoir montré tant de dévouement et de libéralité chrétienne, ses membres s'arrêtent en si beau chemin, plutôt que d'augmenter leurs dons dans une proportion bien supportable. — C'est ainsi qu'en donnant, on apprend à donner. Et dans un temps où les besoins du règne de Dieu prennent chaque jour une extension plus considérable, nous avons tous à profiter de cette leçon. Veuille le Seigneur nous apprendre lui-même à faire joyeusement le sacrifice de bien des superfluités de la vie, au profit de son règne de paix! Ainsi nous y trouverons le double avantage d'adopter un genre de vie plus simple,

plus conforme à notre qualité d'étrangers et de voyageurs ici-bas, en même temps que l'œuvre de Dieu s'enrichira de ces dépouilles prises sur l'adversaire.

Citons, enfin, une circonstance importante pour l'Eglise libre d'Ecosse, et conforme à l'esprit d'union qui se manifeste, de nos jours, parmi les chrétiens : il s'agit d'un projet de fusion entre les différentes églises presbytériennes d'Ecosse indépendantes de l'Etat.

On sait qu'avant la naissance de l'Eglise libre, il existait déjà en Ecosse trois églises indépendantes, qui s'étaient formées à des époques différentes et pour des causes analógues à celles qui amenèrent la disruption de 1842. Il y a quatre ou cinq ans que deux de ces églises se fondirent déjà sous le nom d'*Eglise presbytérienne unie;* il en existe encore une distincte, qui s'appelle *Eglise presbytérienne réformée,* et enfin celle qui nous occupe aujourd'hui. — La force de ces différentes églises a été constatée par une espèce d'enquête faite, il y a trois ans, par le gouvernement anglais; car s'il laisse pleine liberté de conscience à tous ses ressortissants, il n'en prend pas moins toutes les mesures pour connaître avec exactitude l'état des choses, même dans le domaine religieux. Il ordonna donc à tous ses agents, dans toute la Grande-Bretagne, de s'assurer, à un jour désigné, mais que le public ignorait, du nombre d'assistants qui se trouvaient ce jour-là dans tous les lieux de culte ouverts au public. L'ensemble de cette enquête offre beaucoup de résultats très curieux ; voici, pour aujourd'hui, ceux qui concernent l'Ecosse. Le 30 mars 1851, jour de dimanche, il y a eu dans tous les lieux de culte de l'Ecosse, le matin 740,794 auditeurs, et l'après-midi 499,349. Ces nombres se répartisssent de la manière suivante :

	Matin.	Après-midi.
L'Eglise presbytérienne réformée . . .	6,946	5,930
— — unie . . .	143,443	131,927
— — libre . . .	255,482	173,565
Total des Eglises indépendantes	405,871	311,422
L'Eglise presbytérienne nationale . .	228,757	119,888
Les Eglises épiscopale, baptiste, congrégationnelle, méthodiste, etc. .	106,166	68,039
Total général des auditeurs en Ecosse	740,794	499,349

Or ce sont les 3 églises presbytériennes indépendantes, formant ensemble plus de la moitié des auditeurs écossais, que

l'on cherche maintenant à fondre en une seule. Ce projet a reçu, cet été, une impulsion nouvelle d'une lettre publiée, là-dessus, par sir Georges Sinclair, baronnet, qui appartient lui-même à l'Eglise libre. Il insiste surtout, pour appuyer son projet, sur le peu d'importance des diversités qui existent entre ces églises, et qui se rapportent uniquement au patronage, à l'office du magistrat civil dans l'Eglise, et à d'autres objets de même nature, qui n'ont plus pour elles, dans la pratique, aucune application. La plus forte de ces divergences est le principe de la nationalité, que l'Eglise libre a, comme on sait, retenu en théorie. Adoptant le système soutenu par Chalmers, que l'Eglise doit être unie à l'Etat, mais que dans cette union l'Etat n'a autre chose à faire qu'à pourvoir aux frais du culte sans s'immiscer en rien dans son administration, l'Eglise libre a inscrit cette opinion dans ses principes, et s'est toujours montrée dès lors hostile au système de la séparation, que les autres églises ont adopté. Sera-ce là un obstacle à leur union? L'Eglise libre modifiera-t-elle sa théorie pour rendre cette union possible? C'est ce que l'avenir nous montrera.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. *Saône-et-Loire.* En rendant compte des assemblées annuelles de Lausanne, cet été, nous avons appris à nos lecteurs que les pasteurs et évangélistes de Saône-et-Loire, après tant d'années d'un libre exercice de leur ministère, avaient été cités devant les tribunaux et condamnés à des amendes, pour avoir persisté dans leurs prédications [1]. — Dès lors ils ont refusé de payer ces amendes, afin de protester en faveur de la liberté, et ils ont en conséquence été jetés dans les prisons. Ce sont les pasteurs Charpiot, de Sornay, et Gétaz, de Branges, les instituteurs évangélistes Tissier, de Bruailles, et Guyennot, de Montpont, et quatre frères de la contrée. Une lettre, datée de la maison d'arrêt de Louhans, porte ce qui suit : « Les amis de Branges qui avaient été condamnés par défaut, ont été de nouveau jugés et condamnés comme suit : Gétaz, à deux mois de prison et 500 fr. d'amende; Broux, à quinze jours de prison et 50 fr. d'amende; Pernot, Gauthier et La Blanche, chacun à cinq jours de prison, sans amende. Ils ont été defendus par M. Dussaut, avocat à Aix, qui a produit une excellente impression. Ils ont

[1] Voir le No 27 de cette année, page 420.

interjeté appel à Châlons; je pense que l'on poussera l'affaire jusqu'en cassation. On n'a pas fait la saisie de nos mobiliers, comme nous l'avions pensé; on s'est borné à nous emprisonner pour nos amendes, en sorte que nous pourrons rester ici très longtemps. Cependant nous nous consolons dans notre captivité, par la pensée que les saints patriarches et les apôtres du Seigneur Jésus-Christ y ont été avant nous; *eux dont le monde n'était pas digne, ils ont erré dans les déserts et dans les montagnes, se cachant dans les cavernes et les antres de la terre*[1]. »

— *Lyon*. La réunion annuelle de l'Alliance évangélique à Lyon a eu lieu, ainsi que nous l'avions annoncé, les 1er, 2 et 3 novembre, dans la chapelle de l'Eglise évangélique. Elles ont réuni un grand nombre de chrétiens de diverses dénominations, qui, en général, ont assisté aux séances avec une grande fidélité et un intérêt évident, bien que les réunions aient été nombreuses et prolongées. Il y en a eu chaque jour une de 10 à 2 heures, et une de 5 à 9 heures du soir. Le premier et le dernier jour, elles ont été terminées par la célébration de la sainte Cène. Ces réunions ont, d'un bout à l'autre, été caractérisées par un esprit de simplicité, de profond sérieux, de cordialité, d'amour et de prière. On sentait qu'il y avait là une grande réalité et une vraie vie de Dieu. C'était comme la fête d'une famille chrétienne rassemblée de divers lieux, et où chacun ouvrait son cœur pour le verser dans le cœur de ses frères. Une des choses qui ont le plus frappé et intéressé, entre les nombreux faits ou récits rapportés par différents frères, c'est celui d'une visite aux frères du département de Saône-et-Loire emprisonnés pour délit de culte. Le Seigneur est puissamment et miséricordieusement avec ses enfants qui souffrent pour son nom. Il les tient dans la paix, dans la soumission et dans la charité envers tous. Leur influence et leur exemple semblent faire une bonne impression sur ceux qui les entourent, et l'injustice de cet emprisonnement pour une telle cause est un éloquent plaidoyer dans le cœur d'un grand nombre en faveur de la liberté religieuse. — Que l'Esprit de Dieu seconde et vivifie les salutaires impressions qui ont été produites, pendant ces réunions, dans les cœurs d'un grand nombre d'assistants!

— A l'occasion de l'Exposition universelle de l'industrie et des beaux arts que, à l'imitation de l'Angleterre, la France se

[1] Hébr. XI, 38.

propose d'ouvrir en 1855, il a été résolu, aussi à l'exemple de ce qui s'est fait à Londres en 1851, de convoquer pour la même époque et dans la même ville, une conférence générale de l'Alliance évangélique, branche française, où seront invités tous les membres ou amis de cette association, à quelque nation qu'ils appartiennent. La résolution en a été définitivement prise pendant les conférences de Lyon, qui est, comme on sait, le Comité central de la branche française pendant cette année. — Dans la conférence annuelle de la branche anglaise, qui vient d'avoir lieu, celle-ci a fort approuvé ce projet, et promis son concours actif pour le mettre à exécution.

Grande-Bretagne. A la fin du mois d'août, la souscription ouverte pour l'envoi d'un million de Nouveaux-Testaments en Chine, avait déjà dépassé le double de ce nombre. Elle s'élevait à la somme de 34,842 liv. sterl. (plus de 871 mille fr.), qui met la Société biblique en état d'envoyer en Chine 2 millions et 100 mille exemplaires du Nouveau-Testament. — Les petites églises évangéliques de la Syrie y ont contribué pour mille piastres.

Empire turc. *Provinces danubiennes*. L'Eglise protestante tend à prendre de l'extension dans ces provinces. L'année dernière un temple de cette communion a été construit à Bucharest, capitale de la Valachie. Aujourd'hui un pasteur vient d'être placé à Belgrade (Servie), par les soins de la Société Gustave-Adolphe, et les autorités turques ont accordé du terrain dans les environs de la citadelle pour la construction d'une église. Les réformés établis à Galatz (Valachie orientale) ont aussi décidé d'appeler un pasteur. La ville de Jassy, capitale de la Moldavie, renferme environ 600 protestants, et possède un temple qu'elle doit à la générosité d'un général russe, mort dans cette ville en 1812. Aujourd'hui la communauté fait les démarches nécessaires pour bâtir un nouveau temple dans une position plus centrale.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

La femme envisagée a la lumière de la Parole de Dieu. Méditations chrétiennes, tirées des récits et des sentences de l'Ecriture-Sainte. Par L. Zwingli, pasteur. Traduit de l'allemand par H. Caumont, pasteur et professeur. Zurich 1854, Fréd. Schulthess; etc. Un volume de 242 pages in-8°, avec frontispice gravé. Prix : broché 3 fr. 50 cent.; relié en toile gaufrée, titre doré, 4 fr.; le tout franco à domicile.

Sous une forme animée, variée, familière et intime, ce livre présente, d'après la Bible, à peu près toutes les faces du vaste et important sujet désigné dans son titre. Sans doute il aurait de la peine à lutter pour l'éloquence, l'élévation des pensées, l'énergie entraînante, la puissance évangélique, avec un autre ouvrage du même titre bien, connu de nos lecteurs. Mais il sera peut-être plus à la portée de tout le monde: il entre dans des détails plus nombreux et plus variés. S'il se plaît quelquefois dans des recherches spéculatives, je me hâte d'ajouter qu'elles tendent en général à éclairer l'action, et que le côté pratique est souvent mis en évidence. C'est donc un bon Manuel à mettre entre les mains des jeunes femmes qui entrent dans la carrière de la vie et de ses devoirs.

Le christianisme sous les tropiques : Abbeokuta. Origine et développement du christianisme et de la civilisation dans l'Afrique centrale. Par miss Tucker. Traduit de l'anglais sur la 3me édition, par J. G., pasteur. Paris 1854, Grassart; Genève, E. Béroud; Lausanne, Delafontaine. Un volume de 298 pages in-12. Prix : 3 fr.

L'ile Pitcairn, ses habitants et son pasteur. Précédé d'une courte notice sur la révolte du vaisseau *la Bounty*. Traduit de l'anglais par Mlle V. Rilliet de Constant. Toulouse 1854, Société des livres religieux; etc. Un vol. de 132 pages in-16. Prix: 50 cent.

Nous nous proposions de donner à nos lecteurs un résumé du contenu de chacun de ces deux livres. Leur publication en français ne nous en détournera pas. Disons pour aujourd'hui que le premier décrit les progrès de la mission protestante sur la côte occidentale d'Afrique, et que le second, qui n'appartient proprement pas aux missions évangéliques, renferme une précieuse expérience de ce qu'est l'état de nature où l'on voudrait quelquefois nous faire revenir. Elle nous fournira ainsi des leçons de plus d'un genre.

Illustrations bibliques. Choix de sujets de l'Ancien-Testament; avec accompagnement de texte. Publié par *le Glaneur missionnaire*. Bruxelles 1854, librairie chrétienne évangélique; Paris, Grassart; Genève, E. Béroud; etc. Un volume de 134 pages in-8°, avec 24 gravures. Prix : 2 fr.

Ces 24 gravures, qui représentent autant de sujets de l'Ancien-Testament, accompagnées d'une explication toute scripturaire, ont paru, pendant deux ans, dans l'excellent journal *le Glaneur missionnaire*, et ont ensuite été publiées à part. Elles ont le même but que les Scènes évangéliques, patriarchales et prophétiques de M. Roussel, sauf qu'elles s'adressent, non-seulement aux enfants, mais à tous, pour rendre sensibles à leurs yeux, par des images, les mœurs, les usages, les vêtements de ces temps reculés; ce qui jette souvent du jour sur bien des passages des Ecritures.

DIX CHANTS ET CHOEURS RELIGIEUX, à 4 voix, par D. Piguet-Pasteur. Lausanne 1854; publié par G. Bridel, éditeur; en vente chez Delafontaine. Un cahier in-folio de 24 pag. de musique lithographiée. Prix : 1 fr. 50 cent.

Cette publication sera la bienvenue des familles et des associations de chant religieux qui désirent s'exercer à une musique un peu moins simple que celle des cantiques. Nous ne pouvons porter un jugement sur celle-ci, que nous n'avons pas entendue. Quant aux paroles, tirées en partie textuellement de la Bible, elles sont toutes propres à édifier ceux qui veulent chanter, non-seulement de la voix, mais du cœur.

SOUVENIRS DE CHARLES SIMÉON, ministre de l'Eglise de la Trinité et membre du collége royal à Cambridge. Toulouse 1853, Société des livres religieux. Une brochure de 60 pag. in-18. Prix : 15 cent.

Siméon, après avoir été converti pendant ses études à l'université de Cambridge, en Angleterre, y a exercé le saint ministère durant 50 ans, et a pu avoir ainsi, sur des générations successives d'étudiants, une influence que Dieu a bénie pour le salut de beaucoup d'âmes. Il a puissamment contribué à vivifier, par la proclamation du salut entièrement gratuit en Jésus-Christ, l'orthodoxie assez généralement morte de l'Eglise anglicane. Son activité au dehors et les voyages que sa santé l'obligeait souvent d'entreprendre, ont servi à étendre aussi sa bonne influence au loin. Il est mort dans la paix en 1836; mais il prêchera longtemps encore à ceux qui liront l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LE PAYS DE VAUD, par André Gindroz, professeur honoraire à l'Académie de Lausanne. Lausanne 1853; publié par G. Bridel éditeur, en vente chez Delafontaine. Un vol. de 470 pag. in-8°. Prix : 10 fr.

L'Ecole marche toujours avec l'Eglise; elles ont une influence réciproque par un effet de leur intime union. L'histoire de l'une ne saurait donc être indifférente à l'autre. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'une Académie qui n'a été, pendant des siècles, qu'une école de théologie destinée à pourvoir l'Eglise de pasteurs. On conçoit d'après ces réflexions tout l'intérêt religieux qui s'attache pour nous à l'histoire de l'instruction publique dans notre pays. C'est ce qui justifie l'annonce, dans ces feuilles, de l'ouvrage dont on vient de lire le titre, bien qu'il n'offre pas une édification directe au lecteur. Toutes les luttes religieuses qu'a traversées notre église se retrouvent dans l'Histoire de l'instruction publique du Pays de Vaud; et il suffit de lire dans le catalogue des professeurs de Lausanne des noms tels que ceux de Farel, Viret, Marlorat, Conrad Gesner, Théodore de Bèze, Don Quiros, Ruchat, etc., pour comprendre avec quel intérêt un ami de l'Evangile, pour peu qu'il soit instruit, doit parcourir quelques-unes de ces pages. Ajoutons que l'auteur, qui a pendant un quart de siècle occupé les places les plus hautes dans l'instruction publique de ce canton, était plus que personne à même d'en retracer l'histoire avec succès.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 35. Du 10 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt ; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
APOCALYPSE, III, 11.

L'ŒUVRE DE DIEU EN IRLANDE.

VII.

Opposition aux progrès de l'Evangile.

Nous avons essayé jusqu'ici de réunir dans cette suite d'articles les principaux traits de l'évangélisation en Irlande. Il fallait s'attendre qu'un redoublement d'activité dans ce sens amènerait aussi un redoublement d'opposition. Nous en avons déjà cité occasionnellement divers exemples ; mais nous voudrions aujourd'hui rapprocher quelques nouveaux faits, qui montreront cette guerre à l'Evangile dans toute son intensité.

— La Parole de Dieu est la grande arme des chrétiens : il est tout naturel qu'elle soit la première à recevoir les coups de leurs adversaires. — Le jeudi 15 juin dernier, à Limerick, province de Munster, une petite troupe de catholiques fanatisés parcourut, après une courte délibération, les maisons du quartier, pour s'emparer des Bibles et des Nouveaux Testaments qu'ils purent découvrir ; puis, chargés de leur butin, ils l'emportèrent en triomphe sur une place voisine, où ils lacérèrent les Livres saints et en firent un feu de joie. De tels actes, consommés

dans l'empire britannique, font voir jusqu'où la haine de l'Evangile peut aller.

— On retrouve, ici comme ailleurs, cet exclusisme de l'église romaine, qui prêche la liberté partout où elle est la plus faible, et qui frappe ses adversaires partout où elle le peut. Tandis qu'à Tuam, par exemple, où les protestants sont comparativement nombreux, l'évêque catholique Mac-Hale a pleine liberté de se promener en procession dans les rues de la ville avec tous les insignes de sa charge et de son culte, un simple lecteur de la Bible ne peut, sans danger, se montrer dans une localité du sud ou de l'ouest, où les catholiques sont en majorité plus forte. Un journal de Kilkenny, province de Leinster, raconte : « L'esprit de persécution paraît se ranimer, dans notre ville, contre les agents de la *Société des Missions épiscopales irlandaises*[1], qui, depuis quelque temps, avaient pu parcourir les rues sans autre inconvénient que des propos injurieux. Lundi soir, 28 août, deux lecteurs de la Bible longeaient paisiblement une rue, lorsqu'ils furent tout à coup entourés d'une émeute, qui se jeta sur eux. L'un des deux, Mac-Namara, qui est l'objet d'une haine particulière de la part du père Doyle, de Graigue, reçut à la tête un coup de pierre, qui l'étourdit complétement et qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Comme les autorités locales ne font rien pour arrêter ces actes coupables[2], on a plutôt lieu d'être surpris qu'ils ne se renouvellent pas encore plus souvent. »

— C'est ainsi que, sous l'empire du fanatisme, la sûreté personnelle elle-même est compromise dans un pays qui peut être appelé celui de la liberté ! — Mais elle l'a été, dans certains cas, bien davantage encore. Un évangéliste, nommé William Richard, par exemple, employé en Irlande par la Société des Missions wesleyennes, est mort cet été des suites de coups qu'il avait reçus de la populace fanatisée. Trois médecins ont constaté qu'il n'y avait pas d'autre cause à sa mort. La seule provocation par laquelle il ait pu donner lieu à cette brutale attaque, était de lire la Bible de village en village. Il était doux et inoffensif, ne cherchant qu'une seule chose : faire connaître la Pa-

[1] C'est le No 14 de la liste donnée dans notre No 17 de 1853. Nous l'avons fait connaître en détail dans les Nos 16 et 23 de cette année.

[2] Soit qu'étant catholiques eux-mêmes, ils usent de partialité, soit que, s'ils sont protestants, ils ferment les yeux sur des désordres dont la répression passerait pour une hostilité de parti.

role de Dieu à ses concitoyens. C'est pour ce prétendu crime qu'il avait été dénoncé comme un monstre du haut de la chaire catholique. Signalé ainsi à la haine d'un peuple excité et aveugle, il a péri, vrai martyr de la vérité.

— Mais il s'est passé, dans la province d'Ulster (celle qui renferme, comme on sait, la plus forte proportion de protestants), un fait qui montre plus que tout autre jusqu'où peut se porter l'animosité des catholiques.

Il existe, depuis de longues années, des relations d'amitié, en quelque sorte historiques, entre les protestants d'Enniskillen, au sud-ouest de la province, et ceux de Derry ou Londonderry, au nord. Cet été, les premiers avaient invité les seconds à une fête fraternelle, et ceux-ci voulurent la rendre à leurs amis. Par suite de cette invitation, 700 protestants d'Enniskillen se rendirent, le vendredi 15 septembre au matin, par le chemin de fer, à Derry. La fête et le repas fraternel se passèrent avec beaucoup de cordialité et d'ordre. Le soir venu, ils repartirent paisiblement par un train exprès du chemin de fer. Mais dans le voisinage de Trillick, des hommes, poussés par une méchanceté satanique, avaient profité de la nuit pour placer sur les rails six grosses pierres, dont une, entre autres, pesait une demi-tonne (10 quintaux), tellement que, peu après avoir quitté cette station, tout le convoi alla se heurter contre cet obstacle insurmontable. Les méchants, qui avaient dû être nombreux pour remuer de pareilles masses, avaient choisi un endroit où la route, pratiquée sur un fort remblai, est bordée de chaque côté par un précipice, en sorte que, selon leur calcul, le convoi tout entier devait périr. Mais par une préservation merveilleuse de Dieu, le mal fut comparativement peu considérable. La première locomotive seule fut précipitée, et le chauffeur (qui était un catholique romain) y perdit la vie. La seconde locomotive fut arrêtée par un fossé qui, dans cet endroit, se trouve entre le chemin et le précipice ; mais les wagons des voyageurs ne sortirent pas même des rails, et en furent quittes pour un choc des plus violents. Le comte d'Enniskillen, qui était au nombre des visitants, se trouvait alors sur la seconde locomotive, et fut pris par les jambes dans la chute ; bien que, au milieu de la confusion, il soit resté assez longtemps sans pouvoir être dégagé, il n'a pas éprouvé de très graves lésions. Le chauffeur de la seconde locomotive a aussi été dangereusement blessé ; mais, à part ce petit nombre de cas, tout le reste s'est réduit

à des contusions plus ou moins légères. Chacun se demande, après ce récit, ce qui a pu atténuer ainsi les suites d'un pareil attentat. La circonstanee du fossé dont nous avons parlé y a été pour quelque chose. En outre, le choc a été fort diminué par la présence d'esprit de M. D'Arcy, un des protestants, qui, se trouvant alors sur la locomotive, a détourné la vapeur, en lui donnant essor, au premier signal du danger; ainsi l'impulsion donnée au convoi n'a du moins pas été augmentée par l'effort continu de la machine. Mais il est surtout une circonstance qui explique cette délivrance, bien qu'elle soit elle-même inexplicable. Il a été prouvé, dans l'enquête qui a suivi, que, depuis la dernière station, le convoi n'avait point repris sa vitesse ordinaire; et quand le juge instructeur a interrogé là-dessus le mécanicien des locomotives, il a déclaré que jamais il n'avait pu, malgré ses efforts, rendre au convoi son impulsion précédente, mais qu'il ne pouvait assigner à ce fait d'autre cause qu'une intervention providentielle de Dieu.

Qu'il y ait eu là un complot des *ribbonmens* [1] pour faire périr les protestants d'Enniskillen, c'est ce dont personne ne doute dans la contrée. Les journaux catholiques ont bien cherché à les disculper, mais par des raisons ou absurdes, ou elles-mêmes accusatrices. Ainsi, ils ont prétendu que l'accident avait eu lieu par d'autres causes, et qu'après coup, les 700 protestants s'étaient entendus (malgré les employés catholiques présents) pour placer les six pierres sur la route, afin de pouvoir accuser d'un guet-à-pens les catholiques du comté !.... Ainsi encore, ne pouvant nier le fait, ils ont accusé les protestants de provocation, par des manifestations orangistes [2]. Quand ces provocations auraient eu lieu, qui oserait y voir une justification ou même une excuse à l'atrocité du complot? Mais en réalité, il n'y a rien eu de semblable : aucun emblème de parti n'avait été arboré par les protestants; aucun propos provocateur ne s'était fait entendre, et le comte d'Enniskillen lui-même n'avait consenti à être de la partie qu'à condition que toute démon-

[1] On se souvient que les *Ribbonmens* (hommes aux rubans, parce que c'est à certains rubans qu'ils se reconnaissent) sont une ancienne ligue des catholiques contre les protestants, pendant les troubles intérieurs qui ont si longtemps désolé l'Irlande.

[2] Les *Orangistes*, de leur côté, étaient une ligue secrète des protestants contre les catholiques, qui a duré près d'un siècle et demi, et qui a pris fin en 1836, du moins dans sa forme d'association organisée.

stration de parti serait bannie, et dans le but spécial de les empêcher.

Ce n'est pas sans peine que la justice est arrivée à connaître les coupables. Un certain nombre d'habitants du voisinage se sont absentés pendant l'instruction du procès ; beaucoup d'autres ne voulaient rien savoir. Le gouvernement promit une récompense à celui qui ferait connaître les auteurs de l'attentat. Une assemblée nombreuse eut lieu à Derry, dans le but d'aider aussi par des primes à la découverte de la vérité ; et nous devons dire que des catholiques même se joignirent à cette protestation, comme aussi un plus grand nombre encore, repoussant toute solidarité dans cette affaire, manifestèrent leur indignation par d'autres moyens. Enfin, après de longues enquêtes, le jury a pu, le 12 octobre, prononcer son verdict dans cette malheureuse affaire, et a déclaré six des prévenus coupables de meurtre volontaire et prémédité; un septième a été reconnu complice.

Au reste, il faut le dire, l'attentat d'Enniskillen était plus une affaire de parti qu'une guerre faite à la cause de l'Evangile. Mais l'opposition au christianisme vivant se montre par d'autres symptômes plus directs, si ce n'est plus fâcheux. Elle s'attaque surtout aux individus, et cherche à les détourner par toutes sortes de vexations ou d'intimidations particulières, de la voie de la vérité. Nos récits antérieurs en ont déjà fourni de nombreux exemples ; ajoutons ici les deux suivants, qui sont propres à reposer le cœur en montrant, à côté de l'opposition acharnée, la fermeté humble et charitable de ceux qu'on veut détourner.

— « Une pauvre femme, chargée de trois enfants, habitait une chétive maison qu'elle avait louée d'un parent pour une somme très minime ; mais les prêtres ayant besoin de cette maison pour leur école, offrirent au propriétaire le triple de ce qu'il en retirait ; et le marché fut bientôt conclu. Toutefois on proposa à cette femme de rester dans la maison pour la tenir propre, si elle voulait seulement consentir à retirer ses enfants de l'école protestante, qu'ils avaient suivie dès son commencement. Elle ne se sentit pas disposée à le faire ; mais après avoir vainement cherché un autre abri pour elle et pour sa famille, elle se crut obligée de céder, et retira ses enfants de l'école, contrairement, il est vrai, à son propre désir ; car son mari, qui était converti, mais qui se trouvait alors en Ecosse, lui avait enjoint de ne les déplacer sous aucun prétexte. Pendant quelques jours les

enfants ne parurent pas, et j'attendis patiemment de voir quelle serait l'issue de l'affaire. Cependant, à ma prochaine visite, je trouvai le petit Johnny King dans sa classe, comme d'habitude. Je lui demandai comment il avait été si vite libéré, et il me dit qu'il avait quitté l'école des prêtres, et se trouvait ainsi chassé de la maison de sa mère. Je lui demandai encore pourquoi il avait si tôt quitté les prêtres, même avant d'avoir pu connaître ce qu'ils sont. « Oh! » dit-il, « mon cœur ne pourrait jamais *aller avec eux :* ils n'enseignent pas la Bible, mais seulement un catéchisme qui me dit d'adresser mes prières à la Vierge Marie et aux saints! » — « C'est bien, lui dis-je; mais que comptes-tu faire? » — « Comment! répliqua-t-il, la Bible ne nous dit-elle pas que Dieu est bon? » — Je m'informai ensuite de ce qu'était devenu son frère, petit compagnon de 6 ans tout au plus. Il me répondit qu'on ne pouvait faire façon de lui à l'école catholique, parce qu'il criait toujours pour qu'on l'emportât; et que, chaque fois qu'il était appelé à réciter une leçon, il s'y refusait obstinément, et criait toujours qu'il voulait aller vers *son* maître, et dans *son* école. — Ce John King fut ainsi obligé de quitter sa mère, la maison paternelle, tout enfin, et il les abandonna gaîment, afin de pouvoir être admis dans une école où la Bible fût enseignée. »

— Un jeune catholique irlandais, d'un caractère très recommandable, et fils unique d'une veuve, s'étant procuré une Bible de Douai (c'est la traduction des saints Livres en usage parmi les catholiques romains de langue anglaise), l'étudia avec soin, et ne tarda pas à se convertir du cœur au Seigneur, après avoir renoncé aux erreurs de Rome. Sa mère en fut désolée et invita deux évêques catholiques romains à venir le presser d'abandonner ce qu'elle appelait l'*hérésie*. Ils se rendirent à cette demande et employèrent deux heures à s'entretenir avec lui pour l'engager à rentrer dans le sein de leur église. — Comme leur éloquence était loin d'obtenir le succès désiré, l'un d'eux dit à l'autre : « *Il faut* que cela se fasse! Il le faut! » Puis se levant avec un air de dignité et de solennité, il montra au jeune homme son anneau muni du cachet qui est le sceau de son autorité épiscopale, et commença à prononcer sur lui les plus terribles malédictions. Le jeune homme ne s'en émut pas d'abord; mais enfin il ne put s'empêcher de sangloter, lorsque ces deux évêques firent intervenir dans leurs malédictions le nom de sa mère. « Que la malédiction du pauvre cœur brisé d'une veuve,

s'écrièrent-ils, torture ton âme par les tourments d'une indicible agonie! » — Mais ils se trompaient, toutefois, sur la nature de ses sanglots; et quand il s'en aperçut, il leur dit avec force, mais avec l'accent de la charité : « C'est bien en vain que vous cherchez à me ramener dans la voie de l'erreur par vos horribles malédictions; car maintenant je suis plus convaincu que jamais, que votre religion n'est pas celle de Jésus-Christ. De telles malédictions ne peuvent pas découler d'un cœur qui a senti le pouvoir de l'amour du Sauveur. » « Pour moi, ajouta-t-il, j'ai été enseigné de lui, et je sais que son commandement est : *Bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous courent sus et vous persécutent.* Oh! Messieurs, je demanderai toujours à Dieu de faire descendre sur vous ses meilleures bénédictions; et puisse-t-il vous accorder, pour l'amour de Jésus-Christ, que, au moment de votre mort, vous entriez pour toujours dans cette paix qui surpasse toute intelligence! » — Là-dessus nos deux évêques le quittèrent.

Des recherches statistiques faites par un homme très consciencieux, Mr R. Bickersteth, ont constaté, assure-t-on, que le nombre des prêtres irlandais, qui, il y a six ans, était de 5 mille, est tombé aujourd'hui au chiffre de 2366; et comme on sait assez que la plupart des cas de persécution sont provoqués par le clergé, on pourrait croire qu'une telle diminution dans son personnel devrait en amener une analogue dans l'intolérance. Mais il faut remarquer que cette décroissance du clergé est accompagnée d'un affaiblissement progressif de la population irlandaise qui réduit la diminution du clergé à une moindre proportion. D'un autre côté, comme il ne s'agit pas d'une bataille rangée, mais plutôt de menées secrètes, il n'est pas impossible que le clergé, à mesure qu'il voit ses rangs s'éclaircir, soit poussé, par cela même, à redoubler d'ardeur dans l'emploi des armes que nous ne savons malheureusement que trop être dès longtemps à son usage. — Ajoutons enfin que si le nombre des prêtres diminue, celui des moines semble vouloir augmenter. Ainsi un journal irlandais annonce la réapparition des moines dominicains au comté de Kerry, déjà souvent mentionné dans nos relations précédentes. Leur retour dans cet ancien champ de leur travail a été jugé nécessaire pour résister aux efforts des protestants. Il est vrai que ce ne sont pas pour ceux-ci des adversaires bien redoutables. Comme leur présence et leur

genre d'action fut, dans le temps, une des choses qui dégoûtèrent le plus la population du catholicisme, il se pourrait que leur retour actuel, loin d'entraver l'action de l'Evangile, la favorisât plutôt.

Au reste nous pouvons ajouter, en finissant, que tous ces obstacles ne découragent aucune des nombreuses sociétés qui travaillent à l'évangélisation de l'Irlande. Leurs succès toujours croissants les appellent au contraire à des efforts redoublés. — L'Alliance évangélique, qui, comme on sait, avait provoqué, l'année dernière, l'envoi temporaire de 100 évangélistes de toute dénomination, pendant trois mois de l'été, a renouvelé, cette année, la même entreprise. Mais tous ces évangélistes improvisés étant des pasteurs qui peuvent difficilement s'absenter de leurs églises, leur nombre, cette année, a presque été réduit à la moitié.

ALLIANCE DES ÉGLISES ÉVANGÉLIQUES D'ALLEMAGNE,

réunie à Francfort-sur-Main en 1854.

La septième diète annuelle de l'*Alliance des Eglises* a eu lieu, ainsi qu'il avait été annoncé, du 22 au 26 septembre, à Francfort-sur-Main. Comme à l'ordinaire, les deux premiers jours ont été consacrés aux intérêts de l'Eglise, et les deux derniers à la mission intérieure. — Ne pouvant, dans notre feuille, rendre un compte détaillé de ces séances si bien remplies, nous voulons, quoiqu'un peu tard, extraire de la correspondance inédite d'un de nos compatriotes qui y assistait, les principaux traits de cette grande réunion, et l'impression générale qu'elle a produite. Nous nous permettons d'y ajouter ici et là quelques traits empruntés à différents journaux.

Le 21 au soir, les membres présents se rendirent dans un local destiné chaque soir à des réunions libres et fraternelles. Là se rencontrèrent d'anciens amis, d'anciennes relations, et se formèrent de nouvelles connaissances.

Le 22 à 8 heures, l'ouverture de la session fut solennisée dans la principale église luthérienne par de très beaux chants, et par un sermon de M. Deichler sur Luc X, 41-42 : ***Marthe, Marthe, tu te mets en peine de beaucoup de choses ; une seule chose est nécessaire;*** etc. Cette prédication évangélique, pénétrante, appropriée à la circonstance, produisit une grande impression.

Il y a eu des prédications tous les soirs dans plusieurs églises,

et le dimanche dans huit, entre autres dans l'église française. On y a entendu des hommes éminents choisis parmi le clergé de toute l'Allemagne. Les temples n'ont pu contenir la foule qui s'y portait chaque jour; parfois le nombre des personnes restées en dehors égalait presque celui des auditeurs. Si la curiosité a été pour beaucoup dans cette affluence, on peut espérer qu'avec la grâce de Dieu, bien des grains de cette abondante semaille tombés dans une terre en apparence ingrate, lèveront et porteront leurs fruits. — Je dois mentionner en passant la beauté saisissante d'un culte lithurgique dans la grande église luthérienne, le dimanche soir.

Les *séances principales* ont eu lieu chaque jour de 9 à 4 ou 5 heures, avec une demi-heure d'interruption. L'assemblée se réunissait dans l'église de St.-Paul, où siégeait en 1848 et 1849 (années de révolution) le parlement allemand. Les discussions de ce parlement sur la religion, et l'inimitié hautement prononcée par quelques-uns contre toute église, firent naître l'idée du Kirchentag; et dans cette arène politique, redevenue un temple du Seigneur, le Kirchentag a tenu sa session la plus remarquable, peut-être, par la concorde et le pur esprit évangélique.

Les séances principales, ouvertes et closes par le chant et la prière, ont été encore dirigées par M. le Conseiller d'Etat de Bethmann-Hollweg, que l'assemblée a réélu président. Il les a conduites avec l'intelligence qui maintient l'ordre et gagne du temps, avec fermeté et bienveillance. — Dans chaque séance, on a traité deux grands sujets, dont la discussion était préparée par un rapport approfondi et développé :

1. Du bon usage de la Bible dans l'Eglise, l'Ecole et la vie domestique; rapporteur, M. Hoffmann, prédicateur de la cour à Berlin, surintendant général et membre du consistoire suprême, (ancien inspecteur de l'Institut des missions de Bâle).

2. La position de l'Eglise à l'égard de la législation civile, en matière de divorce; rapporteur, M. Julius Müller.

3. Le baptême des enfants; rapporteur, M. le professeur Steinmeyer, de Bonn.

4. Allocutions des délégués des églises étrangères.

5. Rapports sur la mission intérieure, son étendue et ses principes; rapporteur, M. Wichern.

6. Du soin des pauvres dans l'Eglise; rapporteur, M. Lengerich, surintendant en Poméranie.

7. Des jeux de hasard et des loteries en Allemagne, et de

leurs funestes effets physiques et moraux; rapporteur, M. le prélat Kapff de Stuttgart.

8. L'église évangélique allemande de l'Amérique du Nord, dans ses rapports avec l'église-mère en Allemagne; rapporteur, M. Schaff, professeur à Mercersbourg, en Pennsylvanie.

Quelques-unes de ces questions (Nos 5 et 8) ont été l'objet de rapports simplement historiques. — D'autres (Nos 1 et 3) tenant à des points de théorie délicats, n'ont pu être discutées assez à fond pour amener un résultat précis. Pour le No 1, cependant, l'assemblée a paru d'accord au total avec le rapporteur, qui a établi la nécessité de prendre la Bible tout entière pour base de l'enseignement religieux, et de n'en élaguer aucune partie. Mais cet accord concernait surtout l'enseignement scientifique; et si l'on avait voté, un petit nombre de voix auraient peut-être opiné pour que l'on retranchât de l'instruction de l'enfance quelques histoires et quelques passages des Livres saints. A tout prendre, cette discussion a été un hommage éclatant rendu à la suprême et divine autorité de la Bible, et elle a, en quelque sorte, donné le ton aux séances qui ont suivi. Ainsi M. Vallette, de Paris, a pu dire avec raison, le lendemain : « J'ai entendu hier des choses bien réjouissantes et, me semble-t-il, un peu nouvelles en Allemagne; quand je serai de retour en France, je raconterai à mes frères que l'*Ecriture* est placée ici aussi haut que quelque part ailleurs. » *Un* des résultats de cette première journée est que l'année prochaine, un congrès général de toutes les sociétés bibliques de l'Europe sera convoqué au Kirchentag. — Deux rapports ont abouti à des votes qui produiront quelque sensation en Allemagne : ce sont ceux sur le divorce et les jeux de hasard (Nos 2 et 7). Dans la discussion relative au premier, un avocat de Cologne, M. Thesmar, a soutenu, au nom du droit et de la justice, la thèse défendue par le rapporteur au nom de l'Eglise et de la religion. L'assemblée, à une très forte majorité, a chargé le comité d'inviter de sa part les gouvernements allemands à acheminer l'accord de la législation avec l'Evangile en matière de divorce, et en particulier à ne pas contraindre les pasteurs de bénir les mariages dont un des époux serait divorcé pour une autre cause que l'adultère. — Le rapport sur les jeux de hasard et les loteries en établit les funestes effets par des faits si frappants et des raisons si concluantes, que l'assemblée, captivée pendant deux heures, a jugé une discussion inutile et a décidé, à l'una-

nimité constatée, d'inviter les gouvernements allemands à abolir les jeux de hasard et les loteries. Cette décision est d'accord avec un décret du parlement de 1848, dont l'effet n'a été que partiel et momentané. On peut espérer que l'opinion publique, stimulée par le vœu d'une assemblée aussi imposante, amènera de meilleurs résultats. Il ne s'agit pas seulement d'obtenir des gouvernements la défense des jeux et des loteries, qui existe déjà dans plusieurs des grands Etats, mais d'amener avant tout quelques-uns des petits Etats à renoncer aux revenus assez considérables qu'ils retirent eux-mêmes des maisons de jeux, principalement dans les lieux de bains. Le rapport de M. Kapff sera imprimé, et formera un excellent livre populaire sur le sujet.

Des conférences spéciales ont eu lieu à 7 heures du matin et le soir, en grand nombre et, par nécessité, plusieurs simultanément. Parmi les objets de ces réunions, on a distingué les maisons d'asile, la sanctification du dimanche, la mission intérieure dans les universités, la moralisation des détenus, etc. Sur ce dernier sujet, M. Varrentrapp, de Francfort, médecin fort éclairé, a proclamé hautement la Bible comme le seul moyen de réformer efficacement les prisons. Une conférence spéciale, tenue le dimanche après-midi, a eu pour objet les intérêts de la *Confession réformée*, menacée dans quelques parties de l'Allemagne, entre autres dans la Hesse électorale et dans la Prusse orientale, par le parti qu'on appelle « anciens luthériens, » et qui est devenu plus actif et plus âpre. — Au milieu de tant de conférences, on ne pouvait qu'être surpris de les voir suivies par une affluence si soutenue d'auditeurs.

Grâces à l'esprit évangélique qui a dominé l'assemblée, cette session a été remarquable par l'union non-seulement des cœurs, mais encore des pensées et des tendances. L'attachement pour l'Evangile dans son intégrité, compris avec simplicité, et l'application de cet Evangile, se sont fait sentir dans toutes les questions discutées. Le rationalisme ne s'est montré nulle part; ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe plus en Allemagne.

On a pu apprécier la différence entre une libre union évangélique ou *l'unité de l'esprit* conservée *par le lien de la paix*, et l'unité dont se vante l'église romaine. Celle-ci est une unité de police et de discipline qui laisse subsister les divergences; mais on interdit surtout les manifestations. Telle n'est pas apparue l'union évangélique : des diversités d'opinion se sont manifestées, mais convergeant toutes vers l'avancement du règne de Christ, le Sau-

veur, *le Chef et le Consommateur de la foi*. La charité a d'ailleurs rapproché les différences et adouci les vivacités. A cet égard, cependant, il faut dire la vérité tout entière : la lecture des longs rapports prend beaucoup plus de temps qu'on n'en accorde à la discussion. Sauf des exceptions très rares, la règle établie n'accorde à chaque orateur que 7 minutes; ce qui paralyse tout véritable débat. Il y a plus de liberté à cet égard dans les conférences spéciales. — On conçoit du reste que dans des assemblées aussi rares et aussi importantes, l'on ait dû prévenir l'abus de longs discours et de divagations qui en feraient manquer le but. Mais la règle établie n'empêche pas de fortes et sympathiques manifestations : la froideur, le doute, ou même la désapprobation, savent aussi trouver une expression dans quelques légers murmures et surtout dans un silence significatif. Les membres de l'assemblée ont donc manifesté leur opinion, même sans paroles, et l'on pouvait souvent connaître le sentiment de la majorité avant la votation.

Le caractère total du Kirchentag a été grandiose, et l'impression qu'on en a reçue est celle d'un profond respect. — Le nombre des membres qui y ont pris part a été de 1434, sans compter 182 citoyens de Francfort qui se sont fait inscrire. On y voyait des hommes de premier ordre dans l'Eglise ou dans la théologie et dans les autres sciences, dans la magistrature religieuse, dans l'éducation ; venaient ensuite des pasteurs, des autorités ecclésiastiques de tous les degrés, des vicaires, des instituteurs d'écoles publiques, des fonctionnaires civils, des négociants, des agriculteurs, des étudiants. — Les environs de Francfort et les pays voisins, le midi de l'Allemagne protestante, les bords du Rhin, ont été représentés plus largement que le nord et l'orient de l'Allemagne. La proportion des laïcs a été, dit-on, plus faible que l'année dernière à Berlin, qui en avait fourni un riche contingent. — Mais le nombre total n'aurait qu'une importance secondaire, si l'assiduité des membres, leur attention persévérante, comme celle du public qui remplissait les galeries, leur gravité à l'unisson des questions traitées, n'avaient pas donné à ces séances un caractère et un aspect dignes du temple où elles se tenaient. L'attitude du Kirchentag exprimait cette piété qui, par l'harmonie des voix et l'onction de la prière, inaugurait chaque séance et en résumait le plus important résultat.

Disons en passant, qu'il est des pays en Europe où l'on se-

rait surpris d'entendre dans des repas nombreux, même de membres du clergé, des cantiques de joie religieuse et d'actions de grâces prendre la place des chansons de table.

Les délégués étrangers qui ont obtenu la parole pour s'adresser à l'assemblée au nom de leurs commettants, ou ceux qui ont pris part aux discussions, ont été écoutés avec une bienveillance hospitalière, que semblait augmenter la difficulté qu'ils éprouvaient à s'exprimer dans une langue qui n'est la leur. [1]

Le lieu de réunion pour l'année prochaine n'a pu être fixé; ce sera probablement Nuremberg.

APPEL DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE.

Souvenez-vous de ceux qui sont dans les liens, comme si vous y étiez avec eux.
Hébreux XIII, 3.

Le Comité de la Société Evangélique de Genève a communiqué à ses amis, dans sa dernière circulaire, des renseignements sur sa position financière. Le déficit de fr. 29,917 10 c. qui existait dans ses comptes à la fin de septembre, existe encore, et il a acquis un degré de gravité de plus par l'approche du moment où il faudra payer les traitements du trimestre courant. Jamais la Société Evangélique de Genève ne s'est trouvée dans une plus pressante nécessité de recevoir les subventions qui lui sont absolument nécessaires pour faire face à toutes ses dépenses, ordinaires et extraordinaires.

L'œuvre de la Société a été l'objet de nombreuses bénédictions du Seigneur, qui ont affermi plusieurs stations au milieu de circonstances très difficiles. Outre cela, cette œuvre tend de tous côtés à prendre des dévoloppements importants, et quoique le Comité s'applique à une grande prudence dans les dépenses votées par lui, il se voit fréquemment appelé à accorder à des localités visitées depuis plus ou moins longtemps, de nouvelles dépenses, rendues nécessaires par l'accroissement des besoins. La Société se présente donc sans crainte avec son déficit, parce qu'elle a la conscience qu'il n'est dû qu'aux bénédictions toujours croissantes du Seigneur sur son œuvre.

[1] Les contrées étrangères à l'Allemagne, représentées au Kirchentag, étaient entre autres : l'Amérique du Nord, l'Angleterre, la Hollande, la France, les cantons de Zurich, Berne, Bâle, Argovie, Neuchâtel, Genève et Vaud.

Mais, de plus, la Société passe par des circonstances graves, toutes nouvelles dans l'œuvre de l'évangélisation, et qu'elle doit signaler à ses amis. L'emprisonnement de quatre des serviteurs de Dieu qui annonçaient le message de la paix, les dépenses occasionnées par les procès qu'ils ont dû subir, l'obligation de pourvoir aux nécessités de leurs familles et aux besoins religieux de leurs troupeaux, les frais extraordinaires que cet état de choses entraîne : toutes ces considérations, qui sont une épreuve pour la Société, feront, nous l'espérons, quelque impression sur le cœur des chrétiens. Ces afflictions de nos frères ont attiré toute la sollicitude du Comité ; il n'hésite pas à croire que les rigueurs dont ils sont frappés sont contraires aux intentions du gouvernement du pays qu'ils habitent, et il n'a rien négligé pour alléger, pour abréger les souffrances de ses compagnons d'œuvre et faire face à cet orage inattendu. Aussi la Société Evangélique ne demande-t-elle, dans ce moment, d'autre coopération que les prières instantes des chrétiens amis de la liberté religieuse et les secours joyeux de leur sincère charité. Souvenons-nous de ceux qui sont prisonniers pour la Parole du Seigneur; qui, séparés de leurs familles et de leurs troupeaux, sont détenus entre des murs où l'on renferme les malfaiteurs. Si les chrétiens ont compati aux douleurs de deux chers captifs italiens, ils compatiront aussi à celles de ces prisonniers, qui sont de notre langue, de nos pays, de notre réveil. Ils se souviendront de cette parole du Seigneur : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger;* J'ÉTAIS EN PRISON *et vous êtes venus me voir.... En tant que vous l'avez fait à* L'UN DES PLUS PETITS DE MES FRÈRES; *c'est* A MOI *que vous l'avez fait.*

Les dons doivent être adressés au trésorier de la Société Evangélique, à l'Oratoire, à Genève. — Ils seront aussi reçus avec empressement par le *Bureau de la Feuille religieuse*, *à Lausanne.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. La liberté religieuse, si gravement compromise chez nos voisins, place aussi la Société évangélique de France dans une position fort difficile, non-seulement quant à l'œuvre de l'évangélisation, mais encore sous le rapport pécuniaire. La soif d'entendre la prédication de l'Evangile, loin de se ralentir, semble plutôt s'étendre et s'augmenter. Mais les évangélistes ne pouvant suffire à la forme morcelée de leur travail, ont dû être

multipliés, sans même que l'œuvre ait été étendue[1]. La société entretient aujourd'hui 79 évangélistes de différentes fonctions. Il lui faudra en tout, pour faire face à ses dépenses dans le courant de cet exercice, la somme de 139,000 francs. Mais au 1er novembre elle n'avait encore reçu que 36,100 francs; c'est donc 102,900 francs qu'elle doit recevoir d'ici au mois d'avril de l'année prochaine. En attendant, les membres du Comité, outre la peine et les soucis de cette laborieuse administration, se sont vus obligés de prendre sous leur responsabilité personnelle l'avance de 35,000 francs dépensés en sus des recettes, et ne peuvent raisonnablement s'engager plus loin. C'est donc non-seulement de secours abondants, mais encore de *prompts* secours, qu'a besoin cette belle œuvre d'évangélisation de la France, si elle doit pouvoir subsister. Nous mettons ces faits sous les yeux de nos lecteurs, en leur laissant le soin de voir devant Dieu ce qu'ils ont à faire. — Que s'ils s'étonnent de la multiplicité des appels qu'ils rencontrent dans ces feuilles, nous les prions de considérer que, sans insister d'une manière importune, nous ne sommes pourtant pas libres de taire des besoins qui intéressent si directement le règne de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Nous pensons d'ailleurs que c'est, non-seulement un devoir, mais encore un privilége, de donner pour une si belle cause, même au prix du sacrifice de bien des choses dont nous pouvons à la rigueur nous passer[2].

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ESQUISSES ÉVANGÉLIQUES, par L. Burnier. N° 1 : Le Christianisme facile. Lausanne 1854; publié par Georges Bridel, en vente chez Delafontaine; etc. Une brochure de 30 pages in-12. Prix : 25 cent.

Sérieuse et peut-être encore incomplète nomenclature des diverses espèces de christianisme à bon marché qu'invente le cœur rusé de l'homme pour échapper au christianisme de Christ. Sans doute celui-ci, aussi, est doux et facile dans son genre, parce qu'il met le croyant en possession de la paix et de la force d'en haut; mais il est difficile, disons mieux, impossible à l'homme naturel, qui, pour se passer de la grâce de Christ,

[1] Nous savons que la Société évangélique a, il y a trois mois, présenté un mémoire à l'empereur, pour lui exposer les cas de persécution commis en France contrairement à la constitution actuelle. — Le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris a fait une démarche semblable qui l'honore, en réclamant la liberté religieuse pour tous, bien que lui-même en ait joui sans interruption. La rédaction du mémoire présenté à l'empereur dans ce sens, a été confiée à la plume habile de M. Guizot.

[2] Voyez ce que nous disions là-dessus, N° 34, p. 538. Voyez aussi année 1853, N° 11, p. 173, la leçon que nous donne à cet égard Mme Beecher Stowe.

s'efforce d'inventer un christianisme à sa portée. Le vrai chrétien, en qui il reste toujours des lambeaux du vieil homme, pourra aussi profiter de ces avertissements, qui ne semblent adressées qu'aux diverses classes des chrétiens de nom. — Nous voyons avec joie sur le titre de la brochure ce N° 1, qui lui promet des successeurs, et nous espérons que cette série sera nombreuse.

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE ST.-JEAN. Explication pratique par A. Néander. Traduit librement de l'allemand par J. Monod, pasteur de l'Eglise réformée de Marseille. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un vol. de 190 pages in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent.

On sait que le pieux et célèbre théologien Néander, dans les dernières années de sa vie, a publié, sur trois[1] des épîtres du N. Testament, des explications pratiques dans lesquelles se trouvent unies la piété fervente et éclairée du chrétien à la science du docteur, pour autant qu'elle pouvait entrer dans un livre d'édification générale. Celui dont nous annonçons aujourd'hui la traduction est le dernier qu'il ait composé. Il l'a même dicté, étant alors aveugle; et l'on peut le considérer en quelque sorte comme son testament spirituel. Il y a donc une analogie, à cet égard, entre St.-Jean, qui écrivit ses épîtres à la fin d'une longue vie, et son commentateur, qui termina ainsi de longs travaux; mais l'analogie se trouve aussi dans l'onction de l'amour qui a passé de l'un à l'autre. Elle ne peut manquer de pénétrer aussi plus ou moins le lecteur, qui parcourra ce volume avec un esprit de recueillement et de prière. Il devra toutefois se souvenir que c'est ici un ouvrage humain, et qu'il faut le lire avec ce discernement qu'exigent surtout les livres de théologie allemande[2].

[1] Les Explications de l'Epître de St.-Paul aux Philippiens et de celle de St.-Jaques ont déjà été publiées en français.

[2] Nous citerons, par exemple, le sens qui est donné (pag. 110 et 111) aux passages de l'Evangile selon St.-Jean, III, 19; VI, 44; XVIII, 37, et qui ne nous semble pas être le véritable. Le passage VI, 44, en particulier, nous paraîtrait plutôt combattre directement l'opinion de l'auteur.

Rectification. C'est par erreur que *l'Histoire de l'instruction publique dans le Pays de Vaud* a été annoncée dans notre N° 34 comme coûtant 10 fr. LE PRIX RÉEL EST DE 7 FR.

AVIS. — La FEUILLE RELIGIEUSE paraîtra, si Dieu le permet, en 1855, aux mêmes conditions qu'en 1854. — Les abonnés actuels du *Canton de Vaud* qui voudront *discontinuer* leur abonnement pour 1855, sont instamment priés d'en donner avis le plus promptement possible, et dans tous les cas avant la fin de l'année, afin d'éviter au bureau des envois inutiles. — Ceux qui, d'ici au 31 décembre, n'auront pas transmis l'avis susmentionné, seront censés avoir *renouvelé* leur abonnement pour 1855.

Nos *autres abonnés* (du reste de la Suisse, de la France, etc.) sont avertis, au contraire, que, vu la distance, on ne leur expédiera la *Feuille religieuse* qu'à mesure qu'ils auront *expressément renouvelé* leur abonnement.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

1854. — N° 36. Du 24 Décembre.




FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Voici, je viens bientôt; retiens ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne.
Apocalypse, III, 11.

Sommaire : Le Désiré des nations; Jean I, 14. — Concours de prières pour le 8 janvier. — *Nouvelles religieuses.* Etats sardes. Grande-Bretagne. Canada. — Noël, strophes. — Résultat d'un concours. — *Bulletin bibliographique.* Le Rédempteur. Vingt tableaux suisses. Jaques et Christine. Marie. Indication sommaire. La raison en face du tombeau de J.-C. Deux récits des temps passés. Allez et faites de même. L'Illustration de la jeunesse. Divers discours. Divers ouvrages théologiques. L'Almanach des familles. La famille de Glen-Luna. — Correspondance et explication. — Avis.

L'HOMME-DIEU, LE DÉSIRÉ DES NATIONS.

La Parole a été faite chair.
Jean I, 14.

Le désir d'un Sauveur se faisait vivement sentir chez les Juifs, et même chez les païens, à cette époque d'universelle décadence, où Jésus parut dans le monde. — Ce désir, qui l'a formé, qui l'a nourri, qui l'a développé, sinon le Dieu auquel s'adresse le cœur brisé de l'homme? Il n'a pas poursuivi d'autre but, pendant tant de siècles, que d'amener ce désir à sa maturité. La venue du Sauveur ne devait donc plus être retardée d'un instant. Déjà l'hymne pacifique a retenti dans la plaine de Bethléem. Il vient! il vient! comme le dit le cantique; ou plutôt il est déjà venu! Nous pouvons nous joindre à ces bergers et à ces mages, prémices de l'humanité chrétienne, représentant, les premiers le peuple élu, les seconds les nations (les *Gentils*); nous pouvons, nous aussi, lui offrir la myrrhe, l'encens, et surtout les trésors de nos cœurs! Nous pouvons l'adorer dans la crèche! Mais pour l'adorer dans cette humiliation, il faut tout d'abord reconnaître sa divinité dans son humanité.

Si nous réfléchissons à ce désir de salut, tel qu'il se meut dans le cœur humain, nous serons bientôt convaincus que l'homme ne demandait pas moins que ce que Dieu lui a donné, c'est-à-dire un Sauveur réunissant en lui l'humanité et la divinité. Ce souhait s'est trop souvent enveloppé, chez les nations païennes, de fables grossières et impures; mais il prouve invinciblement que l'incarnation seule répondait au désir de l'homme, et qu'on fait violence à sa nature aussi bien qu'à la révélation, en niant ce grand miracle.

En effet, que trouvons-nous constamment dans ce désir du salut? Deux sentiments bien caractérisés : la douleur de la condamnation et l'espérance de la réhabilitation. — L'espérance de la réhabilitation est au fond l'espérance de retrouver et de posséder Dieu. C'est lui et lui seul que l'homme a cherché de religion en religion; non le dieu solitaire et oisif des philosophes, mais un *Dieu vivant*, un Dieu mêlé à toute l'existence. Il a rabaissé misérablement la divinité en la fractionnant et en la traînant, ainsi mutilée et dégradée, dans la poussière du monde matériel qui s'en partageait les lambeaux en quelque sorte; l'arbre, la fleur, la vaste mer, la source fraîche, le soleil, le vent, l'épi doré, la pluie, tous les êtres, tous les éléments étaient divinisés, et il n'y avait pas un acte de la vie *auquel* ne présidât un dieu. Dites que ce sont d'odieuses superstitions, nous sommes d'accord avec vous; mais reconnaissez qu'elles enveloppent, en le souillant, hélas! un sentiment vrai. « Il me » faut un Dieu de près, un Dieu qui me parle, me conduise. » Voilà ce que l'homme n'a jamais cessé de répéter par toutes les religions qu'il a inventées. *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous*[1], disaient les Juifs à Aaron. Ce mot naïf est le mot de tous les paganismes de l'ancien monde. Matérialiste par un côté, il est vrai par un autre. L'homme ne peut se passer d'un Dieu réel, et il ne croira à sa réhabilitation que quand il aura vu un Dieu marcher devant lui dans son triste sentier. Il a toujours cherché, en dehors de la religion du vrai Dieu, à se rapprocher de la divinité, à s'unir à elle, à renouer les liens rompus entre elle et lui, à la posséder en réalité. Nous avons la preuve la plus forte qu'il ne lui suffisait

[1] Exode XXXII, 1, 2.

pas de l'adorer dans le ciel encore lointain, mais qu'il désirait vivement que le ciel se rapprochât de la terre en s'abaissant jusqu'à elle : les saints de l'ancienne alliance, les adorateurs du Dieu unique et saint n'étaient pas satisfaits de leur condition. Il leur fallait plus que ce qu'ils avaient, comme l'indique leur regard constamment porté en avant, et ils s'écriaient par la bouche de l'un d'eux : *Le cerf brame après le courant des eaux ; ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant* [1]. Essayez donc de contenter un cœur qui a ainsi soupiré, avec un Sauveur qui serait moins qu'un Dieu! Reconnaissez que David a parlé pour tous, et que ce qu'il a demandé pour tous, c'est l'incarnation.

Nous venons d'envisager l'incarnation surtout par le côté divin ; son côté humain, la parfaite humanité du Rédempteur, son humanité humiliée, souffrante, crucifiée, est également l'objet de nos désirs. L'espoir est précédé par la douleur de la condamnation. Cette douleur flétrit le cœur de l'homme; elle enveloppe la vie du voile de la colère divine. Le poids de ses péchés l'écrase. On a beau le flatter, caresser son orgueil; il sent qu'il appartient à une race déchue et maudite. C'est en vain qu'il savoure la volupté : le ver rongeur, *le ver qui ne meurt pas*, est dans le fruit. C'est en vain qu'il se lance avec force dans l'activité extérieure, qu'il se fait orateur, guerrier, qu'il se drape dans sa gloire; il n'échappe pas à une sombre terreur de mourir ou à un immense ennui de vivre! Il sait que pour lui la vie présente est désolée, la vie future affreuse; car il dépend d'une divinité offensée et courroucée. Oh! comme il désire l'apaiser! Il prend les fruits les plus beaux de ses champs et les dépose sur l'autel; mais il s'en retourne troublé comme auparavant. Il prend quelquefois les plus précieux, les premiers-nés de ses troupeaux; il prodigue les sacrifices, il offre jusqu'à des hécatombes [2] : le Dieu n'est pas apaisé! Il faut une expiation humaine, car la race entière se sent coupable devant Dieu. Les privations que l'homme s'impose pour offrir des sacrifices sont profondément insuffisantes! Eh bien! il n'hésitera pas : — ô spectacle d'horreur! il prendra son en-

[1] Ps. XLII, 1, 2. — [2] Sacrifice de cent bœufs.

fant, il prendra son frère. Il l'immolera sans pitié, — pourvu seulement que le Dieu s'apaise! Mais il ne s'apaise pas, car la victime était souillée! L'agneau ou la brebis sans tache étaient bien des victimes pures, mais n'étaient pas des victimes humaines. La victime humaine n'est pas une victime pure. Il faut donc qu'une victime à la fois pure et humaine se trouve. Et c'est elle qni, d'autel en autel, est demandée par les larmes et par le sang à ce ciel encore fermé! Ceux qui, dans le Sauveur, veulent retrancher la victime et ne voir que le révélateur de l'amour divin, oublient ces terribles manifestations de la conscience à la fois égarée et souveraine, prise d'un cruel délire dans sa soif ardente mais trompée de rédemption! Ils ne se sont donc pas placés en présence de ces autels sanglants, qui reparaîtraient demain si l'*Agneau qui ôte les péchés du monde* disparaissait de devant nos yeux, et qui s'élèvent partout où il n'est pas connu! Sans doute ce désir, ce besoin de la conscience est à la fois épuré et satisfait par l'Evangile; mais nulle théorie ingénieuse ne l'en arrachera, et nous avons le droit de dire: Ce n'est pas seulement un Dieu de paix, c'est un Dieu-Homme, c'est une victime que réclame l'humanité perdue; et tant qu'elle ne l'aura pas trouvée, elle la cherchera. Si le christianisme ne la lui donne pas, elle ira plus *loin*. Voilà bien des siècles qu'elle soupire après l'incarnation, l'incarnation pour le sacrifice rédempteur; et elle ne se contentera pas à moins!

Homme et Dieu, c'est donc bien ce que devait être le Sauveur, au nom des promesses du ciel, comme au nom des besoins de la terre. Et l'histoire même de Jésus-Christ nous montre, à chacune de ses phases, la divinité et l'humanité étroitement unies dans sa personne. Reportez-vous à son entrée dans ce monde. Voyez ce petit enfant emmailloté dans la crèche, semblable à tous nos nouveaux-nés, faible, chétif comme eux, plus pauvre que les plus pauvres; voilà l'homme! Mais quels rayons de gloire l'environnent! Les armées du ciel ont chanté sa naissance, les astres eux-mêmes l'ont signalée, et l'on a vu venir d'Orient des mages qui l'ont adoré: voilà le Dieu! — Il s'est soumis aux conditions du développement lent et progressif de notre nature, et un évangéliste a

pu dire de lui qu'il *croissait en stature et en grâce.* Il a traversé lui aussi cette première période à la fois si humiliante et si touchante de la vie humaine où la pensée et la langue se délient peu à peu : voilà l'homme. Dès ses plus tendres années sa sainteté s'est révélée par sa douce et complète obéissance à ses parents. A douze ans, il confondait dans le temple les juges et les docteurs de Jérusalem et révélait son entière communion avec son Père: voilà le Dieu. — Il n'a *pas un lieu où reposer sa tête.* Il parcourt les bourgades de la Judée et de la Samarie, et on le voit s'asseoir fatigué. Il a faim, il a soif, il souffre, il succombe sous le poids de sa croix; les roseaux des soldats ensanglantent son front, les clous de la crucifixion déchirent son corps : voilà l'homme! Mais en même temps il domine sur la nature; il parle aux flots de la mer et ils s'apaisent; il touche l'aveugle et ses yeux s'ouvrent; il dit un mot au paralytique, et il se lève et marche : voilà le Dieu ! — Ses douleurs se pressent et s'accumulent; il est enfin retranché par la force de l'angoisse; il meurt: voilà l'homme! Mais il avait déjà parlé à la mort en maître: la fille de Jaïrus, le fils de la veuve, le frère de Marthe et de Marie ont été ressuscités par lui! Lui-même va briser les liens du sépulcre et les briser pour tous : voilà le Dieu ! — Si nous passons du domaine de la vie extérieure à celui de la vie spirituelle, la divinité et l'humanité du Sauveur nous apparaissent également. Il a connu les tristesses de l'isolement, et celles du deuil. Il a *frémi en lui-même* à la mort de Lazare. *Et Jésus pleura,* dit l'évangéliste : voilà l'homme. Ce même Jésus séchait les larmes des affligés par les consolations les plus puissantes; on venait à lui en se frappant la poitrine et l'on s'en retournait avec l'action de grâces sur les lèvres: voilà le Dieu! — Il a été tenté par Satan; il a subi au désert son contact ; il a entendu ses paroles perfides comme le premier Adam dans le jardin d'Eden: voilà l'homme. Mais aussi de trois mots de l'Ecriture comme de trois flèches acérées, il a transpercé le tentateur, et il a eu le droit de dire à la fin de sa carrière terrestre : *Il n'a rien en moi:* voilà le Dieu!— Il a traversé les angoisses déchirantes des combats de l'âme, on a vu des grumeaux de sang sur son front, il s'est traîné dans la poussière de Geth-

sémané. *Ce Jésus*, lisons-nous dans l'épître aux Hébreux, *pendant les jours de sa chair, a offert avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort*[1] : voilà l'homme! Mais à peine s'est-il relevé de sa prière, à peine a-t-il prononcé les paroles de l'obéissance suprême: *Père, que ta volonté soit faite!* qu'au matin de ce terrible jour de la passion, la troupe impie de ses ennemis tombe atterrée à ses pieds, ne pouvant supporter l'éclat de la sainteté et de l'amour qui rayonnent de tout son être : voilà le Dieu! — Il est mis en jugement, il est condamné : voilà l'homme! Il pardonne souverainement les péchés : voilà le Dieu! — Sa dernière lutte est la plus mystérieuse. Portant la condamnation d'un monde, il s'écrie: *Père! Père! pourquoi m'as-tu abandonné?* voilà l'homme. Et au même moment il prononce le grand : *Tout est accompli!* voilà le Dieu! — N'oubliez pas que ce que nous vous avons présenté distinct et séparé, était *un* de l'unité de la vie en Jésus-Christ, et reconnaissez avec nous que l'histoire évangélique n'a fait du commencement à la fin que commenter ce mot de l'Evangile : *La Parole a été faite chair.*

C'est par cette union mystérieuse de la nature divine et humaine de Jésus-Christ, que nous trouvons en lui tant de consolation, de force et de bonheur. — Jésus-Christ a été *un homme semblable à nous*, éprouvé *en toutes choses*, *excepté le péché*; aussi recourons-nous à lui avec une entière liberté, sûrs de ses compassions. Nous ne faisons pas un pas dans la vie que nous ne retrouvions ses traces. Marchons-nous au rude sentier de la pauvreté? il y a passé avant nous! Sommes-nous au chemin de la souffrance? il nous y a précédés! Suivons-nous celui de l'opprobre? qui de nous sera insulté comme lui? Pleurons-nous un être bien-aimé? « J'ai pleuré aussi, » semble-t-il nous dire. Et enfin arrivons-nous au sombre et âpre défilé de la mort? il en connaît la solitude et l'angoisse. *Il a été semblable en toutes choses à ses frères pour être un souverain Sacrificateur miséricordieux*[2]. — Mais ce frère de fatigues, de combat et de douleur est en même temps un Dieu puissant! *En lui nous sommes plus que vainqueurs!* Si Satan et le monde se liguent contre nous, nous sommes cer-

[1] Hébreux V, 7. — [2] Hébreux II, 17.

tains de remporter la victoire : elle a déjà été remportée par lui. Sa gloire sera la nôtre. Le passé est effacé, le présent est transformé, et l'avenir est radieux ; car l'Homme-Dieu *est mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification*, et monté *au ciel pour nous préparer le lieu*, toujours présent au milieu de nous par son Esprit pour diriger son peuple et pour fortifier le pauvre chrétien pliant sous sa croix de chaque jour! Ah! puisse-t-il, tant qu'il vit dans ce corps, vivre dans une foi toujours plus ferme, en l'humanité et la divinité de son Rédempteur, assuré de sa tendre sympathie par la première, de son secours efficace par la seconde, du salut éternel par l'une et par l'autre! Que dès ici-bas il entonne ce cantique, qu'il achèvera et redira dans le ciel avec les anges et les saints: *L'Agneau qui a été mis à mort, est digne de recevoir puissance, richesses, sagesse, force, honneur, gloire et louange. A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soit louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles* [1].

INVITATION A UN CONCOURS DE PRIÈRES
pour le 8 *janvier* 1855.

Chaque année, vers cette époque, les lecteurs de nos journaux religieux ne l'ont point oublié, le rév. James Haldane Stewart invitait les chrétiens de tous pays et de toutes dénominations à se réunir en prières le premier jour de l'année nouvelle, pour implorer *une effusion abondante du Saint-Esprit sur l'Eglise et sur le monde*. Qui peut dire combien cette invitation, réitérée durant dix-sept années consécutives, a provoqué de réunions de prières et appelé de bénédictions d'En-Haut?

La mort seule était capable d'arrêter la persévérance de notre vénérable frère. Le 22 octobre de cette année, il s'est endormi dans le Seigneur, qu'il avait longuement, humblement et fidèlement servi. Mais la bonne pensée que Dieu lui avait mise au cœur ne doit pas mourir avec lui. Un de ses proches parents, nous dit-on, se propose de continuer chaque année ce qu'il avait commencé ; toutefois, aucun avis ne nous est parvenu jusqu'ici,

[1] Apoc. V, 12, 13. — Fragments du Ve discours sur *le Rédempteur* (voir les annonces). Nous nous sommes attachés à citer ce qui nous a paru le plus nouveau et le moins connu, plutôt que des points de vue plus importants en eux-mêmes, mais aussi plus souvent présentés. Pour ces derniers, nous renvoyons au livre même.

et le temps presse. Nous croyons devoir y suppléer de notre mieux auprès de tous les amis auxquels notre voix pourra arriver.

Nous ne ferons qu'un seul changement à l'invitation de J. H. Stewart, et c'est un changement très secondaire : il porte sur le choix du jour. Nous comprenons sans peine les raisons qui ont fait choisir à J. H. Stewart *le premier jour de l'année :* c'est la pensée qui se présente le plus naturellement à l'esprit. Mais, outre que le 1er janvier peut tomber sur un dimanche, jour déjà si chargé pour les pasteurs et pour beaucoup d'autres amis de l'Evangile, il ne laisse pas à tous la liberté de temps et d'esprit requise pour entrer pleinement dans les vues de notre bienheureux frère. Le *premier lundi de l'année* (ou le second, si le premier est le jour de l'an) nous y paraît mieux approprié ; et nous le désignons d'autant plus volontiers qu'il a été mis à part, depuis bien des années, pour un usage semblable, par un nombre considérable d'églises des Etats-Unis.

Faisons donc, chers frères en Christ, du lundi 8 janvier 1855 (le premier lundi de l'année étant le jour de l'an), *s'il plaît à Dieu et si nous vivons encore,* un jour de prières pour demander à Dieu une effusion abondante du Saint-Esprit sur l'Eglise et sur le monde. Dans ce sujet, à la fois précis et étendu, sont comprises également et les grâces générales qui dépendent en tout temps du Saint-Esprit, et les grâces spéciales auxquelles l'Eglise fidèle de nos jours aspire avec une ardeur croissante, et qu'elle sent bien ne pouvoir lui venir que de cet Esprit.

Le Saint-Esprit est la grande promesse de la nouvelle alliance, la grande espérance de l'Eglise contemporaine, et le grand remède à ses langueurs, à ses agitations, à ses déchirements.

Les pasteurs pourraient trouver dans cette invitation l'occasion d'appeler l'attention de leurs troupeaux sur cette doctrine si fondamentale, hélas ! et si peu appréciée.

Nous espérons que tous les journaux qui ont à cœur le règne de Dieu, voudront bien, sans retard, reproduire ces lignes, sur lesquelles nous implorons la grâce de cet Esprit même, sans qui rien ne vit ni ne prospère.

FRÉDÉRIC MONOD, *pasteur.*
ADOLPHE MONOD, *pasteur.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ITALIE. *Etats-Sardes.* — Il vient de se fonder, par les soins de la *Table* vaudoise (le corps administratif des Eglises protestantes

des Vallées du Piémont) une *Société pour la publication de bons livres religieux*. Cette institution, qui se propose, pour les peuples de langue italienne, un but analogue à celui de la Société des livres religieux de Toulouse en français, aura son siége à Turin; mais elle aura des ramifications, soit des dépôts, dans les principales villes du royaume sarde où il existe des chrétiens évangéliques.

GRANDE-BRETAGNE. — Ce n'est qu'à la fin de 1853 qu'a paru le volume renfermant toutes les données fournies par le curieux recensement opéré en 1851 sur la fréquentation des lieux de culte dans les deux royaumes. Nous en avons donné récemment le résultat pour ce qui concerne l'Ecosse; voici un résumé semblable pour l'Angleterre et le Pays de Galles réunis. Il y existe 35 dénominations ou églises différentes (non comprises celles qui n'ont pas une organisation stable). Sur ce nombre, 27 sont indigènes et 8 étrangères. La population entière est de 18 millions d'âmes. Le dimanche 30 mars 1851, jour où l'on pouvait présumer qu'une bonne moyenne d'auditeurs assisterait aux différents cultes, il s'y est trouvé :

Membres de l'Eglise épiscopale	2,971,258
— des grandes dénominations dissidentes .	3,110,782
Catholiques romains	249,389
Autres dénominations moins considérables . .	24,795
Total dans l'Angleterre et le Pays des Galles	6,356,222

— Un pieux ecclésiastique de l'Eglise anglicane, M. le pasteur Vance, de Crossby, vient de donner une preuve de zèle et de dévouement pour le salut des âmes, que nous nous plaisons à rapporter. Il a entrepris de visiter les nombreuses mines de charbon répandues dans sa paroisse, pour y prêcher l'Evangile aux mineurs dans les profondeurs de la terre. A l'heure de leur dîner, il descend dans les puits profonds où ils passent leur vie, et leur annonce le salut par le sang de la croix. Il leur dit que, puisqu'ils ne viennent pas chercher l'Eglise, c'est l'Eglise qui viendra les chercher. Il peut réunir ordinairement une soixantaine d'auditeurs, qui sont si heureux de ses visites, qu'ils lui ont demandé de revenir. Il leur a promis de le faire aussi souvent que le permettra son intention de visiter toutes les mines. Quand ses amis lui représentent les dangers auxquels il s'expose en descendant ainsi dans le fond des puits où des explosions de gaz causent fréquemment la mort des ouvriers, il répond, avec

l'humilité d'un chrétien et le dévouement d'un apôtre, que sa vie n'est pas plus précieuse que celle de tant de mineurs.

— Pendant l'année de l'exercice écoulé, la Société biblique br. et étrangère a répandu 367,528 exemplaires des Ecritures; ce qui, joint aux distributions précédentes, fait, depuis l'existence de la Société, un nombre total de 28 millions d'exemplaires répandus par elle, tant au dedans qu'au dehors.

— Dans la ville de Ealing, à 2 lieues de Londres, se trouve une église congrégationnelle qui constitue à elle seule une véritable Alliance évangélique. Le pasteur, M. Adeney, est naturellement congrégationnel; un de ses diacres est presbytérien; un second baptiste; un troisième appartient à l'Eglise libre d'Ecosse; un quatrième, enfin, avait été nommé en la personne d'un méthodiste wesleyen, mais il n'a pu accepter à cause de ses nombreuses occupations. L'Eglise de M. Adeney est la seule indépendante qui existe à Ealing; et le besoin de servir Dieu en commun les fait tous passer sur de petites divergences qui n'exigent du reste le renoncement à aucune de leurs convictions.

Amérique du Nord. *Canada.* Nous avons le chagrin d'informer nos lecteurs que la mission de la *Grande-Ligne* vient de passer par une épreuve qui, outre les pertes matérielles, va suspendre pour une année une branche importante de ses travaux. Le 17 octobre, à 3 heures du matin, par suite d'une cheminée mal construite, le feu s'est déclaré à St.-Pie dans la maison, presque toute en bois, habitée par Mr et Mme Lafleur, leur enfant, et trente jeunes filles qui y recevaient, sous les soins de ce frère et de cette sœur, une éducation chrétienne. A part une chute de Mme Lafleur (née Voruz), qui l'a laissée momentanément un peu boiteuse, personne n'a eu de mal. Mais on n'a pu sauver que la bibliothèque de M. Lafleur, une petite partie des effets personnels, et un huitième environ du ménage missionnaire. Les jeunes filles ont dû rentrer chez leurs parents jusqu'à ce qu'une maison plus vaste, déjà achetée dans le voisinage, mais qui ne sera prête que l'automne prochain, puisse recevoir cette institution agrandie. En attendant, Mme Lafleur s'est retirée à la Grande-Ligne, et M. Lafleur est parti pour les Etats-Unis afin d'y recueiller de quoi remédier à ce désastre, ainsi que Mme Feller, que sa santé oblige d'ailleurs d'aller chercher pour l'hiver un climat plus méridional. — Nous recommandons aux prières des chrétiens ces frères éprouvés, afin que le Seigneur affermisse leur foi et relève leur œuvre.

NOEL [1].

Joignons nos voix aux chœurs des anges,
Au retour du jour solennel
Où retentirent les louanges
Du Fils de Dieu, d'Emmanuel:
« Gloire à Dieu! paix soit sur la terre! »
Répétait le concert des cieux;
« C'est le Sauveur, c'est votre frère
» Qui vient habiter ces bas lieux. »

Il s'est dévoilé, le mystère
Qu'avaient prédits les saints Ecrits;
Pour connaître notre misère
Jésus notre nature a pris;
Celui qui se nomme « Admirable,
» Des fils des hommes le plus beau, »
Naquit dans une pauvre étable,
N'eut qu'une crèche pour berceau.

Accouraient-ils vers le Messie,
Les savants docteurs, les puissants?
Le petit enfant de Marie
Ne fut pas entouré des grands:
D'humbles bergers de la Judée,
Encor craintifs, mais pleins de foi,
Ayant ouï la voix sacrée,
Vont s'incliner devant leur Roi.

De l'Orient, on vit des sages
Apporter leur riche trésor,
Rendre au saint enfant leurs hommages,
Offrir l'encens, la myrrhe et l'or.
Pour nous, quelle sera l'offrande
A placer aux pieds du Sauveur?
Donnons-lui ce qu'il nous demande:
Donnons à Jésus notre cœur.

Il nous montre dès son enfance
Une profonde humilité,
Une constante obéissance,
Une parfaite charité:
Ah! restons bien à son école,
Aimons, suivons ce bon Jésus,
Gardons avec foi sa Parole,
Et nous serons de ses élus!

[1] Sur l'air : *La nuit s'enfuit, voici l'aurore*, N° 52 des Chants et chansons pieuses; ou sur celui des Nos 42 ou 109 du nouveau Recueil; ou enfin sur celui du Psaume 118.

RÉSULTAT D'UN CONCOURS OUVERT A GENÈVE.

Au mois d'octobre 1852, *la Commission de la vie religieuse,* l'une des commissions permanentes de la Compagnie des pasteurs de Genève, avait ouvert un concours pour un livre destiné au CULTE DOMESTIQUE. Un prix de 500 fr. était réservé pour l'auteur du meilleur ouvrage [1].

Trois mémoires ont été adressés à la Commission, qui a nommé un jury de sept membres pour les examiner. Après une lecture attentive et une discussion prolongée, ce jury a présenté un rapport détaillé, avec l'analyse et l'appréciation des travaux qui lui ont été soumis. De ce rapport est résulté que, à côté de mérites réels, tous offrent des imperfections qui ne leur permettent pas de remplir, d'une manière suffisante, le but que le concours avait en vue. En conséquence, le jury à l'unanimité a jugé qu'il n'y avait pas lieu à décerner le prix proposé. Mais, appelé à classer les mémoires d'après leur ordre de mérite, il a placé celui qui porte le N° 3 au dessus des deux autres.

La Commission de la vie religieuse, adoptant les conclusions du jury, n'a point adjugé de prix; mais elle a accordé *une mention honorable* au mémoire N° 3. Le billet cacheté dont il était accompagné, a été ouvert: il indique pour nom d'auteur, M. *François Vidal, pasteur à Bergerac.* Les mémoires peuvent être réclamés auprès de M. le professeur Cellérier, autorisé à faire connaître à chacun des intéressés la portion du rapport du jury qui le concerne.

Genève, le 11 décembre 1854.

Au nom de la Commission de la vie religieuse:
J.-E. CELLÉRIER, *professeur, président.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LE RÉDEMPTEUR. Discours par Edmond de Pressensé, pasteur. Paris 1854, Meyrueis; etc. Un vol. de 375 pag. in-8°. Prix: 4 fr.

Sous ce titre l'auteur a publié, dans une série de discours, l'histoire de la rédemption, depuis la chute de l'homme et la promesse du Libérateur, aux premiers jours du monde, jusqu'à la mort, à la résurrection et au triomphe de Jésus-Christ, qui règne aujourd'hui sur son église et sur toutes choses. C'est le développement du plan de Dieu pour le salut des hommes, au travers des siècles et des dispensations diverses que la Parole de Dieu déroule devant nous. Il suffit de cet énoncé pour faire comprendre tout l'intérêt qui s'attache à un tel livre. Quant à la manière dont la pensée en est réalisée, la citation qui commence cette feuille suffit pour le recommander.

VINGT TABLEAUX SUISSES, tous esquissés d'après nature, par l'auteur de «la Mort du fils aîné», etc. (M. César Malan). Genève 1854, imprimerie Bonnant; etc. Un vol. de 194 pag. in-12. Prix: 1 fr. 25 c.

Ce sont en effet des tableaux, plutôt que des histoires. Ils représen-

[1] Voir notre N° 7 de cette année, page 111.

tent, avec la fermeté que l'on connaît à l'auteur, diverses luttes où oppositions qui se rencontrent si souvent entre le monde et l'Evangile, et sont propres à éclairer la route du fidèle, comme à réveiller la conscience du mondain.

JAQUES ET CHRISTINE, ou les enfants nègres. Traduit de l'allemand de Gustave Plieninger. Toulouse 1853, Société des livres religieux; etc. Un petit vol. de 72 pag. in-18. Prix : 20 cent.

HH. MARIE. (Traité du Comité pour la publication de livres religieux dans le canton de Vaud.) Lausanne 1854, Delafontaine; etc. Une brochure de 16 pag. in-24. Prix : 6 cent.

Le premier de ces récits nous peint quelques-unes des scènes déchirantes de l'esclavage où la douleur est tempérée par la foi. Le second traité nous transporte au lit de maladie et de mort d'une jeune fille qui déloge dans la paix après avoir souffert avec patience ; il appartient à la série pour les enfants publiée par le Comité de Lausanne.

INDICATION SOMMAIRE du contenu des livres de la Bible, avec quelques tableaux chronologiques. A l'usage des écoles et des familles. Neuchâtel 1854, L. Meyer et Ce, successeur de J.-P. Michaud; etc. Une brochure de 56 pag. in-16. Prix : 50 cent.

Nous applaudissons à tout ce qui peut faciliter la lecture et l'intelligence de la Parole de Dieu, et nous croyons que l'*Indication sommaire* est très propre à atteindre ce résultat désirable. Nous recommandons ce petit livre aux écoles et aux familles, à qui il est destiné.

LA RAISON EN FACE DU TOMBEAU DE JÉSUS-CHRIST. Par Puaux, 2me édition. Paris 1854, Grassart; Genève, E. Béroud; Nîmes, Garve; etc. Un vol. de 358 pag. in-12. Prix : 3 fr.

Sous ce titre, qui semble assez particulier, le lecteur trouvera tout un livre d'apologétique externe, c'est-à-dire des preuves de la divinité du christianisme tirées de son histoire et de ses succès, mais principalement de la résurrection de Jésus-Christ, qui est si propre à convaincre la raison non prévenue. — Ce traité respire la conviction la plus chaleureuse, et ne peut que contribuer à la faire passer dans l'âme du lecteur.

DEUX RÉCITS DES TEMPS PASSÉS : Le Val d'Elm ou le jeune Suisse André, histoire d'un orphelin. Strasbourg 1854, veuve Berger-Levrault et fils; Paris, Reinwald; etc. Un vol. de 122 pag. in-12, avec gravures et reliure de luxe. Prix : 1 fr.

ALLEZ ET FAITES DE MÊME. Souvenirs chrétiens. Strasbourg 1854, mêmes adresses. Un vol. de 128 pag. in-12, avec gravures et reliure de luxe. Prix : 1 fr.

Ces recueils de récits, dont le second en particulier raconte quelques beaux fruits de diverses œuvres chrétiennes, nous ont paru très propres

à intéresser et à toucher les lecteurs. Ce sont de jolies et excellentes étrennes à offrir à la jeunesse pour le jour de l'an.

L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE MORALE. Par N. Roussel. Ouvrage complétement inédit, orné de 40 gravures nouvelles, formant un vol. in-4°. Il paraîtra, pendant le cours d'une année, 12 livraisons de 16 p. à 20 cent.; les 3 premières sont déjà publiées. Paris 1854, Grassart; etc. Prix : pour Lausanne 3 fr.; pour le reste de la Suisse 4 fr.

Les trois mots du titre donnent une idée juste de cette publication : de belles gravures originales dans le genre de celles du journal *L'Illustration;* un texte approprié à la jeunesse; le tout, d'une tendance morale qui n'exclut point l'attrait et le piquant de l'exécution. Les livraisons que nous avons sous les yeux répondent bien à ce plan, et font aussi d'un abonnement à cette espèce de journal, un charmant cadeau pour le nouvel an qui s'approche.

LA JUSTIFICATION. Sermon prêché à Londres par B.W. Newton. Genève 1854, E. Beroud; etc. Une brochure de 32 pag. in-12. Prix : 50 c.

DE L'IMMUABILITÉ DE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE. Par J.-J. Hosemann, pasteur. Discours prononcé à l'inauguration de l'Eglise protestante de Puteaux (Seine). Paris 1854, Meyrueis; etc. Une brochure de 20 pages in-8°.

L'ECOLE DE THÉOLOGIE, sa mission et ses adversaires. Discours d'ouverture de l'année scolaire, par Merle d'Aubigné, Dr en théologie. Genève 1854, E. Béroud; etc. Une broch. de 56 pag, in-8°. Prix : 50 c.

Nous manquons de place pour exposer en détail le contenu de ces trois brochures que leurs titres font connaître suffisamment. La première expose avec énergie et fidélité une doctrine fondamentale de l'Evangile qui intéresse tous les lecteurs. La seconde combat la tendance malheureuse et connue de nos jours, à modifier les doctrines évangéliques selon le goût du siècle ou la conscience mobile de l'homme. La troisième, enfin, est une apologie de cette utile institution qui, à Genève, forme depuis vingt ans, des conducteurs spirituels pour tant d'églises et de contrées diverses.

ETUDE BIBLIQUE SUR LES ANCIENS ET LES DIACRES, par G. Fisch, pasteur. Genève 1854, Ed. Béroud; Paris, Meyrueis; Lyon, Denis; etc. Une brochure de 62 pag. in-18. Prix : 50 cent.

ESSAI D'UN SERVICE LITURGIQUE POUR LES FUNÉRAILLES, par G.-F. Delafontaine, pasteur. Lausanne 1854, Delafontaine; etc. Une brochure de 16 pag. petit in-16. Prix : 35 cent.

UN MOT SUR L'ÉLECTION, ou réfutation d'une interprétation rationaliste de Rom. IX et Ephés. I. — Lyon 1854, Denis; etc. Une broch. de 24 p. in-12. Prix : 25 cent.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DANS SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION, depuis l'ère chrétienne. Par M. Matter. Paris 1854, Meyrueis, Hachette; etc. Un vol. de 432 pag. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

DU VRAI TYPE DE L'ÉLOQUENCE SACRÉE. Discours prononcé par M. Matter. Paris 1854, Grassart; etc. Une broch. de 32 pag. in-8°. Prix : 60 cent.

LE RÉVEIL RELIGIEUX ET L'ÉGLISE DE MULTITUDE, ou étude des tendances du réveil qui conduisent à la dissidence ecclésiastique. Travail présenté au Colloque de l'Ardèche en mai 1854; par L. Durand, pasteur. Publié par ordre et aux frais du Colloque. Paris 1854; Meyrueis. Une brochure de 48 pag. in-8°. Prix : 60 cent.

LA CONFESSION HELVÉTIQUE. Etudes historico-dogmatiques sur le XVIe siècle. Par L. Thomas, licencié en théologie et ministre du Saint-Evangile Genève 1853, Kessmann, E. Béroud; etc. Un volume de 250 pag. in-8°. Prix : 3 fr.

Nous sommes trop pressés par le nombre des livres que nous devons annoncer avant la fin de l'année, pour pouvoir, selon notre habitude, caractériser seulement chacun de ceux dont les titres précèdent. Ils sortent d'ailleurs trop de notre sphère habituelle pour intéresser la plupart de nos lecteurs; et nous pensons que ceux à qui ils sont destinés, trouveront déjà dans les titres des indications suffisantes sur leur nature et leur sujet.

ALMANACH DES FAMILLES pour 1855. Strasbourg, veuve Berger-Levrault et fils. Une brochure de 64 pages in-4°, avec plusieurs gravures. Prix : 30 cent.

Cette 2me année de l'Almanach des familles nous a paru tout aussi intéressante que la 1re. Il réunit l'instructif, l'agréable, l'utile et le salutaire, et nous croyons pouvoir le recommander chaudement.

LA FAMILLE DE GLEN-LUNA, ou les essais de M. Howard. Par Amy Lothrop. Traduit de l'anglais par Mlle Rilliet-de Constant. Paris 1854, Meyrueis; Genève, Cherbuliez; Neuchâtel, Meyer; etc. Deux vol. de 315 et 302 pag. in-12. Prix : 6 fr.

Tableau d'intérieur, qui, en nous peignant au naturel les mœurs américaines, montre en même temps les dangers qu'il y a pour un père de famille à se livrer au goût d'entreprises et de spéculations mal combinées, qui finissent par le ruiner. Sous ce dernier rapport, le livre peut être utile à ceux qui pensent à émigrer en Amérique, parce qu'ils y voient quelques-unes des fautes à éviter dans ce pays lointain qui leur est étranger. — Ces deux volumes sont d'une lecture attachante, surtout pour les jeunes gens; ils leur présentent la vie de famille animée d'un esprit d'affection, et peut, en cela, leur être aussi utile.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION.

Il y a quelques mois que nous reçûmes d'un respectable et pieux Suédois, habitant la Suisse française, une lettre assez étendue, réclamant contre les articles de la *Feuille religieuse* qui représentaient la Suède comme un pays persécuteur, et démontrant, par l'énumération des sociétés chrétiennes et philanthropiques de la Suède, tout le bien qui existe dans ce pays. Ne pouvant donner place à une communication aussi étendue, quelque intéressante qu'elle pût être, nous nous préparions à profiter de la première place disponible pour en citer les faits les plus saillants, lorsque nous l'avons retrouvée tout entière dans un journal qui dispose de plus d'espace que nous [1]. — Il ne nous reste donc qu'à assurer notre honorable correspondant que jamais nous n'avons cherché à décrier la Suède. Nous avons au contraire assez souvent cité de ce pays des faits intéressants. Les articles auxquels il fait allusion n'avaient absolument pour but que d'intéresser les chrétiens de langue française à des frères persécutés ; et nous l'avons fait avec si peu d'hostilité contre l'Eglise nationale de Suède, qu'une des premières lettres que nous avons publiées sur ce sujet, était d'un jeune professeur de l'université d'Upsal. Au reste, nous n'avons que cité des faits que notre correspondant ne révoque nullement en doute ; seulement, pour excuser les persécuteurs, il accuse nos frères « d'affecter de braver la loi, » « de rechercher la persécution, » « d'avoir peu les caractères de droiture, de modération, de patience, de douceur et de charité qui sont ceux de la véritable foi chrétienne, » etc. Or nous ne saurions admettre de telles excuses, qui sont à l'usage de tous les persécuteurs. Nous comprenons, nous respectons même, chez notre correspondant, le patriotisme qui lui a fait prendre la plume ; mais ses imputations fussent-elles vraies [2], elles ne sauraient jamais autoriser la rigueur qui s'exerce en Suède, et elles l'accuseraient plutôt, puisqu'elles seraient bien probablement, comme ailleurs, les fruits naturels de la persécution.

[1] Voir le *Bulletin du monde chrétien*, N° de novembre, page 279.
[2] Nous nous en référons à ce que nous avons dit, dans le temps, sur le caractère des chrétiens persécutés.

AVIS. — La FEUILLE RELIGIEUSE paraîtra, si Dieu le permet, en 1855, aux mêmes conditions qu'en 1854. — Les abonnés actuels du *Canton de Vaud* qui voudront *discontinuer* leur abonnement pour 1855, sont instamment priés d'en donner avis le plus promptement possible, et dans tous les cas avant la fin de l'année, afin d'éviter au bureau des envois inutiles. — Ceux qui, d'ici au 31 décembre, n'auront pas transmis l'avis susmentionné, seront censés avoir *renouvelé* leur abonnement pour 1855.

Nos *autres abonnés* (du reste de la Suisse, de la France, etc.) sont avertis, au contraire, que, vu la distance, on ne leur expédiera la *Feuille religieuse* qu'à mesure qu'ils auront *expressément renouvelé* leur abonnement.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET VINET.

